CC-0. Agamnigam Digital Preservation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

State Museum Library
7240
Lucknow

राज्य संग्रहालय पुस्तकालय
प्रो० बी०एन० पुरी
संग्रह
लखनऊ

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC

Tome VIII²

LES ÉTATS HINDOUISÉS D'INDOCHINE ET D'INDONÉSIE

PAR

G. CŒDÈS
Correspondant de l'Institut
Directeur-honoraire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient

E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis - PARIS (VIe)

1948

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis, PARIS (VIe)
Téléph. Danton 00-37 Compte chèques postaux n° 27 885

HISTOIRE DU MONDE

Publiée sous la direction de M. Eugène CAVAIGNAC

Les travaux encyclopédiques ayant pour objet de tenir les étudiants et le grand public au courant du progrès des connaissances historiques ont, d'une manière générale, subordonné plus ou moins strictement l'histoire du Monde à l'histoire de l'Europe, et l'histoire du passé à celle de l'époque la plus immédiatement contemporaine. Il nous a paru bon pourtant, qu'une fois au moins, l'histoire du Monde fut présentée dans ses proportions justes, en faisant aux civilisations exotiques la place correspondant à l'importance réelle qu'elles ont eue dans le passé ; c'est la seule manière d'apprécier objectivement la valeur de la civilisation européenne actuellement dominante. Tel a été le plan général de M. Cavaignac et de ses collaborateurs.

TOME I : **PROLEGOMENES**
Par M. E. CAVAIGNAC..... (Réimpression)

TOME II : **LE MONDE MEDITERRANEEN JUSQU'AU IVe SIECLE AVANT J.-C.**
Par M. E. CAVAIGNAC..... 450 fr.

*TOME III : **L'INDE JUSQUE VERS 300 AVANT J.-C.**
Par M. DE LA VALLÉE-POUSSIN, *professeur à l'Université de Gand*..... (Réimpression

*TOME IV : **LA CHINE ANTIQUE**
Par M. H. MASPERO, *professeur au Collège de France.*

*TOME V : **LE MONDE MEDITERRANEEN DU IVe SIECLE AVANT J.-C. AU Ve APRES J.-C.**
1) **La Paix Romaine**, par M. E. CAVAIGNAC..... 400 fr.
2) **L'Empire romain et l'Eglise**, par M. J. ZEILLER, *directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes*..... 400 fr.

TOME VI : **L'INDE ET LA CHINE JUSQU'A L'EPOQUE DES PELERINS BOUDDHISTES**
Par MM. DE LA VALLÉE-POUSSIN et MASPERO.
*1) **L'Inde au temps des Mauryas et des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-Tchi**, par M. DE LA VALLEE-POUSSIN..... 350 fr.
*2) **Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes**, par M. DE LA VALLEE-POUSSIN..... 400 fr.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

LES ÉTATS HINDOUISÉS D'INDOCHINE ET D'INDONÉSIE

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC

Tome VIII²

LES ÉTATS HINDOUISÉS D'INDOCHINE ET D'INDONÉSIE

Musée Guimet Bibliothèque

PAR

G. CŒDÈS

Correspondant de l'Institut
Directeur honoraire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient

राष्ट्रीय संग्रहालय अभिलेखालय
प्रो० वी० एन० पुरी
संग्रह
नई दिल्ली

E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis - PARIS (VIe)

1948

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

AVANT-PROPOS
SUR LES SYNCHRONISMES CHINOIS

La fondation et la consolidation de l'empire des Khalifes, aux VIIe et VIIIe siècles (632-768), ouvre une nouvelle ère dans l'histoire de tout l'Ancien Continent. Ces événements ont réagi profondément sur les destinées de chacune des trois grandes civilisations qui y évoluaient depuis de longs siècles. La civilisation chrétienne a été rejetée vers l'Europe, où elle a trouvé, dans la conversion des Barbares du Nord et de l'Est, des compensations. De l'autre côté, la conquête arabe a, du premier coup (751), soustrait les peuples turcs à l'hégémonie de la Chine, en attendant que l'Islam conquît l'âme des principaux d'entre eux. Par là, elle a fermé la route par laquelle s'était propagé le bouddhisme, par laquelle tant d'influences culturelles, dans la période précédente, avaient circulé d'Inde en Chine, ou inversement. Les deux civilisations orientales ont suivi, à partir de Çankarâchârya dans l'Inde (VIIIe siècle), et à partir des philosophes de l'époque Song en Chine, des voies tout-à-fait séparées, avec retour partiel à leurs traditions les plus antiques.

L'Inde a été étudiée la première dans les volumes précédents de MM. de La Vallée-Poussin et Ishwari Prasad. Il était tout naturel de rattacher à son histoire celle de « l'Inde extérieure », et c'est celle-ci que M. Cœdès a bien voulu se charger d'exposer dans le présent volume.

Mais cette histoire, même en dehors de l'Annam, terre de culture chinoise, touche souvent à celle de la Chine, d'autant plus que, depuis la conquête arabe, la voie maritime a été la voie normale de communication entre les pays d'Occident, Inde comprise, et l'Empire du Milieu. Les commerçants arabes la connaissaient depuis longtemps. Mais le fait qu'ils avaient maintenant derrière eux un vaste ensemble politique et culturel comprenant l'Egypte, la Syrie, la Mésopotamie, devait donner et donna à ces communications un élan dont l'éclat du Çrîvijaya porte témoignage.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Il sera souvent question, dans l'histoire de l'Indochine et de l'Insulinde, de la Chine. Nous avons donc cru devoir donner dès à présent une esquisse de l'histoire chinoise pendant la période considérée, ne fût-ce que pour situer les allusions nombreuses du présent volume. Il va de soi que cette histoire mériterait de plus longs développements, et nous espérons que, malgré la disparition désastreuse d'H. Maspero, elle les recevra un jour. Je voudrais avoir donné ici l'indispensable.

Je n'ai parlé qu'incidemment des peuples turcs, qui, à partir du IXe siècle, sont orientés essentiellement vers le monde occidental. On les retrouvera en abordant, avec M. R. Grousset, l'histoire de l'empire mongol.

N. B. — L'esquisse suivante est divisée en périodes. Les chiffres romains qui suivent les dates séparant les périodes se réfèrent aux chapitres de M. Cœdès qui correspondent à la période considérée.

I. — 751-960 (VI, VII, VIII)

Le désastre du Talas (juillet 751), coïncidant malencontreusement avec des échecs en Corée et au Yunnan, prouva que les T'ang avaient dépassé le maximum de ce qu'on pouvait demander à l'esprit militaire des Chinois. Un général leva l'étendard de la révolte. L'Empereur Ming-houang fut chassé de sa capitale (756), forcé d'abdiquer en faveur de son fils Sou-tchong, et son règne si brillant se termina tristement dans cette catastrophe. Sou-tchong s'appliqua consciencieusement à raffermir son trône chancelant. Il y fut aidé :

d'abord par le loyalisme d'un Bayard chinois, le vieux général Kouo-tseu-yi ;

puis par le secours de bandes venues de toutes parts, en particulier de l'empire même des Khalifes ;

enfin et surtout par l'appui de la puissante peuplade turque des Ouïgours.

Lorsqu'en 762 moururent, à quelques semaines de distance, le vieil Empereur Ming-houang (78 ans) et Sou-tsong (52 ans), la situation était rétablie.

Rétablie en ce qui concernait la dynastie et la Chine propre,

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

mais non en ce qui concernait le grand empire fondé par les T'ang. Toutes les contrées de l'Occident, en particulier, avaient échappé définitivement à la suzeraineté chinoise.

D'une part, les Tibétains étaient à l'apogée de leur élan militaire. En 763, ils reparaissaient dans la capitale chinoise. Il fallut repousser constamment leurs incursions jusqu'en 821. Ce n'est guère qu'à partir de 830 environ qu'ils cessèrent d'être redoutables, calmés par la propagande bouddhique qui allait faire de leur pays, pour des siècles, le « Paradis des moines ».

Entre temps, une horde turque, les Cha-t'o, s'étaient dérobés à leur suzeraineté pour se réfugier en territoire chinois. Ils y jouèrent un rôle tantôt inquiétant, tantôt secourable, jusqu'au moment où ils finirent par donner des Empereurs à la Chine.

Plus tard, vers 846, une fraction de la race tibétaine, les Tangoutes, constituèrent entre le Tibet et la Chine un royaume particulier (le Si Hia). Ce royaume allait vivre pendant près de quatre siècles dans l'actuel Kansou, voisin souvent incommode pour les voisins de l'Est, mais jamais dangereux.

D'autre part, les Ouïgours avaient fait reconnaître largement par les T'ang la protection efficace qu'ils leur avaient accordée. Ils avaient imposé à la Chine la tolérance de la religion qu'ils avaient adoptée eux-mêmes, le manichéisme. Il fallut aussi envoyer à leurs khans des infantes chinoises. Aussi, lorsqu'en 840 ils furent expulsés de la Mongolie par un peuple plus occidental, les Kirghizes, le sentiment en Chine fut incontestablement celui du soulagement. Les Ouïgours se retirèrent dans le bassin du Tarim, qu'ils allaient turquiser, et où ils allaient implanter solidement le manichéisme.

Désormais, toutes ces contrées suivirent leurs destinées propres. Les annales chinoises ne nous renseignent pour ainsi dire pas sur les événements considérables dont elles furent le théâtre, introduction de l'Islam sur le Tarim au Xe siècle, introduction du christianisme nestorien en Mongolie au XIe. C'est ailleurs que nous aurons à en parler.

La dynastie des T'ang a connu encore, au IXe siècle, des périodes de stabilité et de puissance. L'épisode le plus marquant fut la persécution contre les religions étrangères. En 843, elle se déchaîna contre les manichéens : 70 moniales auraient péri alors. En 845, le bouddhisme même fut attaqué ; on parle de 260.000 moines ou moniales rendus au siècle,

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de milliers de sanctuaires fermés. Les préférences des Empereurs étaient pour les pratiques taoïstes : plusieurs finirent prématurément pour avoir fait usage de philtres destinés à les mettre en contact direct avec la divinité. C'était le commencement du retour aux conceptions proprement chinoises : l'aboutissement devait être le triomphe du néo-confucianisme sous les Song.

Au dehors même, les succès ne manquèrent pas. Le royaume des Nan tchao, dans le Yunnan occidental, avait fait sentir sa force aux Chinois dès 751. Durant la période suivante, il s'était étendu en Birmanie. Vers 869, il essaya ses forces du côté de l'Annam. Les généraux des T'ang y mirent bon ordre, et rétablirent la communication entre le Yunnan et le Tonkin.

Puis vint le déclin. Les progrès de la féodalité eurent un contre-coup dans une jacquerie qui, à partir de 874, désola la Chine méridionale. En 879, la ville de Canton, où affluaient les marchands de l'Occident, fut saccagée par les rebelles : on nous dit que 120.000 mahométans y laissèrent la vie. La rébellion fut étouffée en 884, au profit, non des souverains légitimes, mais des généraux victorieux. L'un de ceux-ci était un Turc Cha t'o, l'autre un Chinois. Ce fut le Chinois qui mit fin, en 907, à la glorieuse dynastie des T'ang.

On avait déjà plusieurs fois, au IXe siècle, entendu parler du peuple des Kitan ou Kitaïs, venu de la Mandchourie actuelle. A la faveur des troubles qui accompagnèrent la chute des T'ang, leur chef Apaoki s'introduisit dans le Nord de la Chine, en même temps qu'il étendait son pouvoir sur les hordes plus occidentales. Pendant le demi-siècle suivant, six dynasties, dont plusieurs de Turcs Cha t'o, se succédèrent en Chine ! L'une d'elles reconnut aux Kitaïs, en 936, la possession des provinces situées au Nord du Hoang-ho : la Chine se trouvait coupée en deux. Lorsqu'enfin, en 960, elle retrouva dans la personne de T'ai-tsou un grand Empereur, qui fonda la dynastie nationale des Song, il ne pouvait plus être question de déposséder les Barbares. Les Kitaïs ont désigné à la Chine sa future capitale, Pékin. Ils lui ont donné aussi le nom qu'elle allait garder pour tous les peuples barbares du Nord et du Nord-Ouest : le *Cataye*.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

II. — 960-1126 (IX et X)

Le règne des deux premiers Empereurs Song fut consacré à refaire l'unité de la Chine. Les dynasties locales furent soumises, les seigneurs féodaux ramenés à la condition de hauts dignitaires et de grands propriétaires fonciers. Vers l'an 1000, les 15 provinces au Sud du Hoang-ho étaient sous l'autorité impériale, et le dénombrement accusait 5 millions de familles, au lieu de 967.363 recensées vers 960.

Mais rien n'avait été repris sur les Kitaïs. La lutte engagée contre eux aboutit vers 1004 à un traité dans lequel la régente énergique qui gouvernait ce peuple fit reconnaître le *statu quo*. Les Song tentèrent encore plusieurs fois le sort des armes, mais en 1042 il fallut reconnaître définitivement la perte de la Chine du Nord. A cette époque, l'empire des Kitaïs comptait en Chine 6 villes capitales, 6 provinces, 156 villes fortes, 209 districts ruraux, sans parler de 5.000 hordes et de 60 roitelets vassaux qui reconnaissaient sa suprématie du Pacifique à l'Altaï.

L'anarchie consécutive à la chute des T'ang avait coûté en outre à la Chine ses dépendances extérieures. La Corée s'était émancipée et unifiée. Depuis 939, l'Annam était une monarchie indépendante : en 1078, une tentative pour le reprendre, malgré l'appui incertain du Cambodge et du Champa, aboutit à un échec.

La Chine centrale et méridionale n'en avait pas moins retrouvé son équilibre, et une densité de population analogue à celle des meilleures époques, lorsqu'elle fut l'objet des réformes du ministre Wang Ngan-che (1067 sqq.). Ce furent des réformes « dirigistes », avec tous les phénomènes caractéristiques de cette tendance : papier-monnaie, banques d'Etat, recensements minutieux « sans oublier les poules ni les porcs », réfection du cadastre, etc.

Il est difficile, pour qui ne connaît que superficiellement la psychologie chinoise, de se rendre exactement compte des raisons du mécontentement violent que ces réformes provoquèrent. Le fait même du mécontentement est certain.

Il semble que le paysan chinois ne fut pas ébloui par l'avantage d'être taxé par des bureaucrates au lieu de l'être par des seigneurs féodaux. Il y eut une crise de désarroi et de découragement, qui se traduisit par une disette très supérieure à la moyenne.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Quant aux lettrés, ils semblent avoir particulièrement réprouvé la tendance du ministre à mettre l'accent sur l'entraînement pratique plus que sur le système d'examens et de concours dont ils étaient les représentants officiels. L'historien Sseuma Tchouan fut le meneur particulièrement acharné, et finalement victorieux, de l'opposition.

Quand s'ajouta à tout cela l'échec de l'expédition d'Annam, et la contre-offensive des Annamites, qui purent se présenter comme des libérateurs vis-à-vis des populations des provinces méridionales appauvries et affamées par des réformes inconsidérées, Wang Ngan-che tomba (1078).

Mais il avait laissé des admirateurs dont les réclamations empoisonnèrent l'histoire intérieure de la Chine pendant un demi-siècle. En 1101 montait sur le trône Houei-tsong, qui était loin d'être le premier venu : on vante ses dons en peinture et en poésie. Seulement, la politique intérieure de ce fantaisiste consista à encourager alternativement les rancunes personnelles des deux partis qu'avait créés la crise. Wang Ngan-che et Sseuma Tchouan furent ainsi flétris, puis portés au pinacle, puis flétris de nouveau, et ballottés du Capitole à la roche tarpéienne.

Au dehors, Houéi-tsong ne fut pas mieux inspiré. Pour être tranquille du côté des Kitaïs en vue de l'expédition d'Annam, la cour de Chine leur avait cédé quelques districts supplémentaires. L'Empereur fut pris du désir de les récupérer, et eut recours à l'expédient classique qui consistait à chercher des alliés sur les derrières de l'adversaire. Cet expédient avait eu dans le passé des résultats tantôt bons, tantôt mauvais : cette fois, il s'avéra désastreux. Les Kitaïs avaient cessé depuis longtemps d'être des voisins très incommodes, ils étaient fortement sinisés : les Djurdjät, qu'on appela contre eux, étaient de purs Barbares. Le premier résultat fut brillant : entre les Djurdjät et les Chinois, les Kitaïs furent écrasés (1125). Mais les Djurdjät se retournèrent aussitôt contre les Song, et l'infortuné Houi-tsong alla finir captif dans les yourtes de la Mandchourie septentrionale.

Nous aurons à parler ailleurs du contre-coup de la catastrophe : l'émigration d'une partie des Kitaïs vers l'Ouest, où ils allaient fonder sur les confins de la Transoxiane l'empire des Kara-Kitaïs (1141). Disons seulement ici, pour montrer à quel point, politique à part, ils avaient été adoptés par les lettrés chinois, que la dynastie des Kara-kitaïs, qui

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

régna à des milliers de kilomètres de la Chine, a été inscrite dans les listes chinoises (*Leao occidentaux*).

III. — 1126-1279 (X, XI, XII)

L'effondrement des Kitaïs laissait donc les Song en présence des Djurdjät. Ceux-ci étaient beaucoup plus mordants que leurs prédécesseurs, et empiétèrent largement sur les territoires situés au sud du Hoang-ho. Enfin parut à leur tête un roi plus modéré, On lo, et en 1160 un traité fixa la limite des deux Chines. On pouvait espérer que désormais le royaume *kin* (c'est le nom que prirent les souverains barbares) se laisserait peu à peu gagner à son tour par la civilisation chinoise.

Dans le cadre réduit où elle était enfermée, celle-ci jetait alors un vif éclat. La Chine des Song ne demandait plus qu'à ses traditions propres les directives de sa pensée. En dehors de certains retours offensifs du taoïsme, le confuciannisme triomphait sur toute la ligne. Dès le début de la dynastie, le 44e descendant de Confucius avait été fait prince. Puis le philosophe. Tsou Hi (1130-1200) se chargea de pourvoir la morale confucéenne d'une métaphysique panthéiste qui, à nous autres Occidentaux, rappelle les conceptions des écoles hellénistiques par plus d'un trait, en particulier par la façon dont elle passe à côté du problème du Mal. Visiblement ni le mazdéisme, ni le manichéisme, ni le christianisme nestorien, ni même le bouddhisme, si souvent dominant, n'avaient entamé profondément l'esprit des lettrés chinois.

La cour de Hang tchéou, où les Song avaient dû transporter leur capitale, était un foyer puissant pour la littérature d'imagination, l'art, la technique. La première moitié du XIIIe siècle fut encore l'époque de l'encyclopédiste Ma-touan-lin. La civilisation a largement profité du répit de deux générations que l'ouragan mongol, par suite des diverses circonstances que nous allons indiquer, a laissé aux derniers Song.

Ce n'est pas ici que nous avons à raconter les formidables événements qui secouaient alors les régions du Nord : l'apparition de Gengiskhan, l'unification du monde tartare-mongol, son attaque contre les Kin, la chute de Pékin. Après avoir

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

été distrait un instant par l'expédition contre le Kharezm, la Perse, la Russie, le conquérant, revenant vers la Chine, détruisait le royaume tangoute avant de mourir (1227). En 1234, son successeur Ogodaï achevait de détruire le royaume Kin. Les Song avaient suivi cette lutte d'un œil bienveillant, ils avaient même collaboré à la catastrophe. Ils devaient s'en repentir, mais non immédiatement.

Quel que fût leur désir de conquérir toute la Chine, les khans mongols furent occupés ailleurs. En 1237-41 eut lieu l'expédition de Russie et de Hongrie, la création de la Horde d'Or. En 1258 ce fut l'expédition de Perse, la création du royaume des Ilkhans. Quand, après trois changements de règne se succédant à de courts intervalles, Koubilaï fut proclamé khan (1260), son élection fut contestée par les Djagataïdes, d'où guerre civile prolongée. Entre temps, les Mongols avaient dessiné un vaste mouvement d'encerclement autour de la Chine des Song. La soumission des Tangoutes les ayant mis en contact avec le Tibet, ils avaient, dès 1244, poussé par l'Assam une pointe jusqu'au Bengale. Dès que Koubilaï avait été chargé de gouverner la Chine du Nord, il avait réclamé des Etats de la péninsule indochinoise les hommages qu'ils avaient continué d'adresser aux Song. En 1253, il était maître du Yunnan. De ce côté, la dislocation du royaume de Nan tchao au XIIe siècle avait provoqué la descente des peuplades taïes vers le Sud, sur le haut Mékong, sur le Ménam, même en Birmanie : Koubilaï demanda l'hommage de ces petits Etats. En 1257, il en fit autant vis-à-vis de l'Annam. En 1268, devenu Grand-Khan, ce pays ayant invoqué son secours contre le Champa et le Cambodge, il le renvoya aux Taïs de Birmanie qu'il invita à prêter l'appui demandé. Malgré tout, quarante ans après la mort de Gengiskhan, le bloc constitué par la Chine des Song n'était pas encore entamé.

C'est en 1267 que Koubilaï se jugea enfin en mesure d'engager l'action décisive. Il ne put y consacrer qu'une partie de ses forces. La résistance fut sérieuse. Les places fortes se défendirent longtemps contre les ressources de tous genres que les Mongols, dont la poliorcétique n'était pas la partie forte, trouvèrent chez leurs nombreux sujets. C'est seulement en 1279 que le dernier Empereur Song périt, et que la dynastie qui avait présidé pendant trois siècles aux destinées de la Chine disparut pour jamais de la scène de l'histoire.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Elle laissa aux Chinois de tenaces regrets. Bien qu'elle n'eût régné que sur les deux tiers de la vieille Chine, et qu'elle eût toujours été réduite, au dehors, à une pénible défensive, elle avait exercé sur la civilisation chinoise une action à bien des égards décisive. La Chine allait rester, dans l'ensemble, telle que l'avait faite les Song.

IV. — 1279-1512 (XIII, XIV)

Pour l'instant, non seulement l'unité chinoise était reconstituée, mais la Chine était intégrée dans un empire plus vaste que celui des Han ou des T'ang, dans un empire qui s'étendait jusqu'aux Carpathes et jusqu'au Taurus. Koubilaï, Empereur de Chine (1279-1294), voyait sa prééminence contestée en Djagataï, mais reconnue par ses cousins de Perse et de Russie. La Chine de Koubilaï et de Marco Polo sera étudiée ailleurs avec les développements qu'elle mérite.

Les Empereurs mongols qui succédèrent à Koubilaï (1294-1368) étaient très sinisés. Ils se montrèrent soucieux de continuer à Pékin les traditions de la cour de Hang tchéou, très respectueux de Confucius, défiants seulement à l'égard du taoïsme. Leurs sympathies étaient pour le bouddhisme : ils étaient en contact étroit avec le Tibet. Ils ne montraient aucune hostilité contre le christianisme nestorien, et même des missionnaires catholiques visitaient librement leur empire. Quant à l'Islam, il était déjà implanté solidement sur le Tarim, à la lisière occidentale de leur domaine, et, depuis la conquête du bassin du Gange par les Musulmans, il s'infiltrait par l'Assam dans le Yunnan. Mais le bloc chinois lui restait fermé ; vers 1345, le fameux voyageur marocain Ibn Battutah, pieux musulman, se voilait la face en entrant en Chine. A la différence de leurs cousins de Perse et de Russie, les Mongols de Chine se montraient très distants à l'égard de l'Islam. Un de leurs Empereurs, vers 1350, demandait au souverain de Delhi l'autorisation de rebâtir un sanctuaire de Bouddha à la lisière du Tibet et du Népaul, sans se douter de ce que la prétention avait d'exorbitant aux yeux d'un musulman orthodoxe.

Avec tout cela, les empereurs mongols apparurent toujours aux Chinois comme des étrangers. Quand des scandales de cour répétés et la mauvaise administration du dernier sou-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

verain provoquèrent des révoltes, leur domination s'écroula avec une étonnante facilité (1368). Hong Wou, qui la renversa, et qui était d'ailleurs un homme remarquable, rassembla la Chine propre sous son sceptre avec rapidité et avec une grande douceur relative (dynastie Ming).

Il se préoccupa dès le début de faire reconnaître sa suzeraineté dans les contrées qui, aux époques précédentes, avaient été en rapports avec la Chine. Mais, au début de la nouvelle dynastie, un cauchemar pesait sur elle. C'était le moment où Tamerlan éblouissait de ses exploits l'Asie occidentale. Quoique les rapports officiels avec lui fussent corrects, il était certain qu'il considérait la sécession de la Chine comme une humiliation pour tous les Mongols, et il allait marcher contre elle, lorsque la mort, « qu'il avait si longtemps fatiguée à le suivre », l'arrêta à Otrar (1405). Ses projets furent abandonnés par ses successeurs : en 1421, des ambassades courtoises étaient échangées entre Samarcande et Pékin.

Ainsi le troisième des Empereurs Ming, Yong lo (1403-1424), put se livrer à une entreprise qui est aussi isolée dans l'histoire de la Chine que les entreprises des Cholas au XIe siècle avaient été isolées dans l'histoire de l'Inde ; une tentative de thalassocratie. Au lieu de la diriger au Nord, où la répression de la piraterie japonaise pouvait concentrer son attention, il la dirigea vers les mers du Sud. Un coup heureux lui avait permis en 1407 de conquérir l'Annam, qui jusqu'en 1428 allait être une province chinoise. Mais il visait beaucoup plus loin. L'eunuque Tcheng ho partit avec une flotte de 62 navires, portant 37.000 hommes, et parcourut les îles malaises et le golfe du Bengale. Une série d'expéditions suivirent. Ceylan fut pendant une génération tributaire de la Chine. Tcheng ho poussa jusqu'à Ormuz. Après la mort du célèbre ennuque (1435), ces projets grandioses furent abandonnés. Les Chinois avaient pu constater dans ces parages les progrès constants de l'Islam, qui faisaient peu à peu de l'Océan Indien une « mer maure ». Ils ne s'en préoccupèrent pas. Dans le conflit chronique entre les musulmans de Malacca et le Siam, leur attitude fut constamment défavorable à celui-ci.

Sur terre, l'hostilité des Mongols, chez lesquels subsistaient des regrets de la position perdue en Chine, et leur contact de plus en plus étroit avec le bouddhisme tibétain, qui venait de recevoir (vers 1400) une nouvelle impulsion, barraient la

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

route. Vers 1450, un empereur chinois fut prisonnier des « Tartares ». En 1476, la Chine prétendait encore à la suzeraineté sur Hami, mais cette prétention fut bientôt abandonnée. Le courant des relations avec l'Occident musulman et même chrétien, qui avait été si actif au temps de l'empire gengiskhanide, avait cessé.

La Chine des Ming vécut donc complètement repliée sur elle-même. Elle formait un bloc considérable pour l'époque, et parfaitement capable de se suffire à lui-même, de 50 à 60 millions d'âmes (ce chiffre de 1502, soit dit en passant, est bien difficile à concilier avec le chiffre de 30 millions donné pour l'Annam au temps de l'occupation de 1407-1428 !). Le confucianisme revu et corrigé par les philosophes de l'époque Song régnait en maître. En 1476, le Sage fut assimilé aux Empereurs défunts, et les sanctuaires contenant ses tablettes furent désormais entourés d'une telle vénération que plus tard, au temps de la querelle des rites, l'Empereur K'ang Hi dut expliquer aux missionnaires chrétiens qu'il n'y avait pas là d'idolâtrie.

La civilisation chinoise prit cet aspect de traditionalisme intransigeant qui frappa les Européens lorsque, à partir des premières années du XVIe siècle, ils entrèrent, par mer, en contact avec l'empire du Milieu.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

INTRODUCTION

Le présent volume est un complément de celui que L. DE LA VALLÉE POUSSIN *a donné en* 1935 *à l'*Histoire du Monde *sous le titre* Dynasties et Histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes (*tome VI*[2]). *Il y est annoncé* (p. 296) *et en quelque sorte amorcé par des notes substantielles et des références bibliographiques* (*Appendice* 2 : Navigation et colonisation, *pp.* 291-297). *J'aurais peut-être dû suivre la même méthode que* L. DE LA VALLÉE POUSSIN *et employer le même style, c'est-à-dire offrir aux lecteurs un simple fichier accompagné de notes critiques et, lorsque la chose est possible, de quelques vues d'ensemble. L'étude historique de l'Indochine et de l'Insulinde est encore moins avancée que celle de l'Inde, et il peut sembler prématuré d'entreprendre le récit continu et cohérent de faits incomplètement connus. J'ai cependant tenté de le faire, car mon intention est moins d'exposer cette histoire dans tous ses détails que de montrer, à la faveur d'un essai de synthèse, comment ses divers éléments s'agencent entre eux.*

L'aire géographique appelée ici « Inde extérieure » comprend l'Insulinde à l'exclusion des Philippines, et l'Indochine ou Inde au delà du Gange, avec la Péninsule Malaise et la Birmanie, mais sans l'Assam, simple prolongement de l'Inde et du Bengale, ni le Tonkin et le Nord-Annam dont l'histoire s'est développée en dehors de l'influence hindoue.

Les richesses naturelles et la situation géographique de la région ainsi définie lui confèrent une place de première

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

importance. Après avoir été, vers le début de l'ère chrétienne, le « pays de l'or » vers lequel cinglaient les navigateurs hindous, l'Indochine et surtout l'Insulinde, sont devenues quelques siècles plus tard, pour les Arabes et les Européens, le pays des épices, du camphre et des bois de senteur, avant de se transformer récemment en un des plus importants producteurs de caoutchouc, d'étain et de pétrole. D'autre part, la position de la Péninsule et des îles de la Sonde en fait une escale obligatoire pour les navigateurs se rendant de l'Occident et de l'Inde en Chine et vice versa ; d'où leur importance pour le commerce maritime.

Au point de vue culturel, l'Inde extérieure est actuellement caractérisée par les traces plus ou moins profondes de l'hindouisation qui s'est exercée autrefois sur elle : importance de l'élément sanskrit dans le vocabulaire des langues qui y sont parlées, origine indienne des alphabets avec lesquels celles-ci ont été ou sont encore écrites, influence du droit et de l'organisation administrative de l'Inde, persistance de certaines traditions brahmaniques même dans les pays convertis à l'Islam ou au bouddhisme singhalais, présence de monuments anciens se rattachant par leur architecture et leur sculpture aux arts de l'Inde et portant des inscriptions en sanskrit.

L'expansion de la civilisation hindoue « vers ces contrées et ces îles de l'Orient où la civilisation chinoise, par une frappante correspondance d'aspiration, semble venir au devant d'elle » [1], *cette expansion est un des épisodes marquants de l'histoire du monde, un de ceux qui ont déterminé le destin d'une bonne partie de l'humanité. « Mère de la sagesse, écrit* S. Lévi [2], *l'Inde donne ses fables à ses voisins qui vont les enseigner au monde entier. Mère de la foi et de la philosophie, elle donne aux trois quarts de*

1. S. Lévi, *L'Inde civilisatrice*, p. 136.
2. *Ibid.*, p. 30.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

l'Asie un dieu, une religion, une doctrine, un art. Elle porte sa langue sacrée, sa littérature, ses institutions dans l'Insulinde jusqu'aux limites du monde connu, et de là rebondit vers Madagascar, peut-être à la côte d'Afrique où l'afflux présent des émigrants hindous semble suivre les traces obscurcies du passé ».

On peut mesurer toute l'importance de l'action civilisatrice de l'Inde par ce simple fait d'observation : à s'en tenir aux caractères somatiques, physiques, un paysan cambodgien ne diffère guère d'un Pnong, ou d'un Samrè. Mais les Pnongs, comme les Moïs d'Annam, en sont restés au stade de l'organisation tribale ; ils règlent leurs différends en suivant une coutume orale ; ils n'ont pour religion qu'un animisme assez grossier dont les éléments varient d'une tribu à l'autre ; leur cosmologie est rudimentaire ; ils ne possèdent pas de caractères pour écrire leur langue. Tandis que le Cambodgien le moins évolué est pris dans les rouages d'un Etat fortement hiérarchisé ; il est justiciable de tribunaux qui jugent d'après des codes écrits ; il pratique avec beaucoup de ferveur une religion qui possède ses dogmes, ses Ecritures saintes, son clergé et qui lui donne en même temps, sur le système du monde et sur l'au-delà des vues cohérentes qui sont celles d'une grande partie de l'humanité asiatique ; enfin, il dispose d'un système d'écriture qui lui donne accès à une vaste littérature, et lui permet de communiquer à distance avec ses semblables. Tout cela, il le doit à l'Inde, et, pour résumer cette constatation dans une formule un peu grossière, on peut dire que le Cambodgien est un Pnong hindouisé. En variant les termes de cette formule, on pourait l'appliquer aux Birmans, aux T'ais méridionaux, aux anciens Chams, aux Malais[1] *et aux Javanais d'avant l'Islam.*

1. Cf. R. O. WINSTEDT, *Indian influence in the Malay world*, J. Royal Asiat. Soc., 1944, p. 195.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

De cette hindouisation sont nés toute une série de royaumes qui, après avoir été à leur début de véritables Etats hindous, ont, sous la réaction du substrat autochtone, évolué chacun selon son génie propre, mais en gardant dans leurs manifestations culturelles cet air de famille qu'ils doivent à leur commune origine : Cambodge, Champa, petits Etats de la Péninsule Malaise, royaumes de Sumatra, de Java et de Bali, royaumes birman et t'ai, enfin, qui reçurent la culture hindoue par l'intermédiaire des Môns et des Khmèrs.

Chose curieuse, l'Inde propre a vite oublié que sa culture s'était répandue vers l'Est et le Sud-Est sur d'aussi vastes territoires. Les savants hindous l'ont ignoré jusqu'à ces tout derniers temps, et il a fallu qu'un petit groupe d'entre eux, ayant appris le français et le hollandais, se mettent à l'école des maîtres des Universités de Paris et de Leyde pour découvrir, dans nos travaux et dans ceux de nos confrères de Hollande et de Java, l'histoire de ce qu'ils appellent maintenant avec un légitime orgueil « Greater India, » la plus grande Inde[1].

Un premier chapitre intitulé « Le pays et les habitants » présente un schéma géographique extrêmement bref, ainsi qu'un résumé des connaissances actuelles sur la préhistoire et l'ethnologie de l'Indochine et de l'Insulinde. Il importe en effet d'avoir quelques notions du substrat sur lequel s'est répandue la civilisation hindoue.

Le second chapitre étudie les causes, l'époque, les modalités, les premiers résultats de l'hindouisation progressive du domaine défini dans le chapitre précédent.

Les douze suivants retracent les faits marquants qui constituent la trame de l'histoire ancienne de l'Inde extérieure jusqu'à l'arrivée des Européens.

Pour diviser en chapitres ce sujet aussi vaste que com-

1. U.N. GHOSHAL, *Progress of Greater Indian research*, Calcutta, 1943.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

plexe, la méthode la plus simple semblait être de le découper pour ainsi dire en tranches verticales ou géographiques, comme l'a fait par exemple R. GROUSSET *dans ses ouvrages*[1], *et de résumer en les mettant au point à la lumière des recherches les plus récentes, les travaux d'*E. AYMONIER[2], *de* P. PELLIOT[3], *de* G. MASPERO[4], *de* B. R. CHATTERJI[5] *pour le Fou-nan et le Cambodge, ceux de* G. MASPERO[6] *et* R. C. MAJUMDAR[7] *pour le Champa, de* A. P. PHAYRE[8] *et* G. E. HARVEY[9] *pour la Birmanie, de* W. A. R. WOOD[10] *et de* P. N. BOSE[11] *pour le Siam, de* P. LE BOULANGER *pour le Laos*[12], *de* G. FERRAND[13], R. C. MAJUMDAR[14], NILAKANTA SASTRI[15], R. O. WINSTEDT[16], R. BRADDELL[17] *pour la Malaisie et de* N. J. KROM[18] *pour les îles de la Sonde.*

1. *Histoire de l'Asie*, Paris, Crès, 1922 ; *Histoire de l'Extrême-Orient*, Paris, Geuthner, 1929 ; *Les Civilisations de l'Orient*, Paris, Crès, 1929-1930 ; *L'Asie orientale jusqu'au XVe siècle*, Paris, Presses Universitaires, 1941.
2. *Le Cambodge, vol. III : Le groupe d'Angkor et l'histoire*, Paris, Leroux, 1904.
3. *Le Fou-nan*, BEFEO., III, pp. 248-303.
4. *L'empire khmèr, Histoire et Documents*, Phnom-Penh, 1904.
5. *Indian cultural influence in Cambodia*, Calcutta, 1928. — Je ne connais l'ouvrage de R. C. MAJUMDAR, *Kambuja-Desa or an ancient Hindu colony in Cambodia*, Madras, 1944, que par le compte-rendu de R. O. WINSTEDT, dans J. Roy. Asiat. Soc., 1945, p. 201.
6. *Le royaume de Champa*, Paris, Van Oest, 1928.
7. *Ancient Indian colonies in the Far East, I. Champa*, Dacca, 1927.
8. *History of Burma*, Londres, Trübner, 1883.
9. *History of Burma*, Londres, Longmans Green, 1925.
10. *A history of Siam*, Londres, Fisher Unwin, 1926.
11. *The Indian colony of Siam*, Punjab Oriental (Sanskrit) Series, XIII, Lahore, 1927.
12. *Histoire du Laos Français*, Paris, Plon, 1930.
13. *L'empire sumatranais de Çrîvijaya*, Journal asiatique, 1922.
14. *Ancient Indian Colonies in the Far East, II. Suvarnadvîpa*, Dacca, 1937-1938.
15. *S'rî Vijaya*, BEFEO., XL, pp. 239-313.
16. *A history of Malaya*, Journal of the Malayan Branch of the RAS., XIII, 1935.
17. *An introduction to the study of ancient times in the Malay Peninsula and the Straits of Malacca*, Ibid., XIII (1935) et suiv.
18. *Hindoe-Javaansche Geschiedenis*, La Haye, Nijhoff, 1926 (2e éd. 1931). — Cf. aussi F. W. VAN STAPEL, *Gesechiedenis van Nederlandsch-Indië*, Amsterdam (en cours de publication).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

A cette méthode, qui oblige à de continuelles répétitions dans tous les cas où il s'agit de relations entre Etats ou simplement de faits intéressant plusieurs pays à la fois, j'ai préféré celle qui consiste à prendre l'Inde extérieure comme un tout et à découper le sujet en tranches horizontales ou chronologiques.

Cette division s'est révélée plus facile qu'on n'aurait pu le croire, car les divers pays de l'Insulinde et de l'Indochine qui ont été civilisés par l'Inde gravitaient aussi, par suite de leur position géographique, dans l'orbite politique de la Chine. La plupart d'entre eux ont ressenti les grandes secousses qui ébranlaient la péninsule indienne ou l'Empire du Milieu. Les conquêtes de Samudragupta dans la vallée du Gange et l'Inde méridionale au IVe siècle, la politique expansionniste des empereurs Chola de Tanjour au XIe ont eu leurs répercussions sur l'autre rive du golfe de Bengale. Plus encore, les événements de Chine ont influé d'une manière très nette sur l'histoire de l'Inde extérieure. Les Chinois n'ont jamais vu d'un bon œil la constitution d'Etats puissants dans les mers du Sud, et c'est un fait digne de remarques que les périodes d'apogée du Fou-nan, du Cambodge, des royaumes javanais et sumatranais correspondent en général aux époques d'affaiblissement des grandes dynasties chinoises. Les pays de l'Inde extérieure sont unis d'autre part les uns aux autres par une série de liens géographiques et économiques, et toute révolution à l'intérieur de l'un d'eux, en ébranlant la masse, a eu certaines répercussions chez les autres : la dislocation de l'empire du Fou-nan, la naissance du royaume sumatranais de Çrîvijaya, l'avènement d'Anôratha à Pagan ou de Sûryavarman II à Angkor, la fondation du royaume t'ai de Sukhôt'ai se sont fait sentir bien au delà des frontières des pays où ces événements se sont produits. Il y a donc des dates critiques qui correspondent dans l'histoire de l'Inde extérieure à

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de véritables « tournants », et qui permettent de délimiter un certain nombre d'époques, ayant chacune sa physionomie propre, marquée de l'empreinte d'une forte personnalité ou caractérisée par la suprématie politique d'un Etat puissant.

Un dernier chapitre de conclusion cherche à dresser un bref inventaire de l'héritage laissé par l'Inde aux pays qui bénéficièrent, pendant plus d'un millénaire, de son action civilisatrice.

Trop souvent à mon gré, l'exposé revêtira le caractère d'annales dynastiques et donnera l'impression d'un squelette sans chair. Cela tient à la nature des sources utilisées (annales chinoises, épigraphie), et aussi à l'état d'avancement des études indochinoises et indonésiennes. La tâche la plus urgente qui s'est d'abord imposée aux chercheurs a été de localiser les toponymes anciens et de fixer les dates de règne, en un mot de tracer un cadre géographique et un cadre chronologique. Ceux-ci sont à peu près complètement dessinés pour la plupart des pays et suffisamment remplis pour plusieurs d'entre eux. Religions et arts commencent à être assez bien connus, mais il reste encore beaucoup à faire pour l'histoire des institutions politiques, et de la civilisation matérielle. Sur ces questions, l'épigraphie est susceptible de fournir quantité de matériaux lorsque l'interprétation des textes en vernaculaire, qui n'est pas toujours aisée et qui n'attire qu'un nombre infime de chercheurs, sera plus avancée.

Un autre défaut, qui ne manquera pas de frapper le lecteur, est la différence de ton, je dirai presque de style, entre les divers paragraphes d'un même chapitre. Ainsi, dès que le royaume birman de Pagan entre en scène au XIe siècle, on a l'impression que son histoire est infiniment plus vivante que celle du Cambodge ; c'est ainsi, encore, que pour certaines périodes l'histoire du Cambodge apparaît bien moins riche de faits politiques datés avec

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

précision que celle du Champa. Ce manque d'unité entre les diverses parties de l'exposé résulte de la nature même des sources utilisées. L'histoire du Cambodge est pour le moment fondée avant tout sur l'épigraphie, tandis que celle du Champa bénéficie d'une documentation abondante tirée des annales chinoises et annamites, et que celle de Birmanie dispose de chroniques anciennes. Si l'on avait, pour le Cambodge, les mêmes chroniques romancées que pour la Birmanie, il est probable que les figures imprécises d'un Yaçovarman ou d'un Sûryavarman II auraient infiniment plus de relief, et s'animeraient d'une vie aussi intense que celles des rois de Pagan. La preuve en est que la personnalité de Jayavarman VII, parce que ses inscriptions se départent de l'habituel pathos mythologique pour relater des faits biographiques précis, prend aussitôt une consistance qui permet d'en retracer un vivant portrait.

Les documents sur lesquels est fondée l'histoire des Etats hindouisés de l'Indochine et de l'Insulinde : inscriptions, chroniques locales, relations étrangères (chinoises, arabes, européennes), sont énumérés dans les ouvrages généraux mentionnés précédemment. Il ressort de cette énumération que les deux grandes sources d'information sont les annales chinoises et les incriptions. La valeur de ces sources réside surtout dans leur précision chronologique, mais leurs déficiences sont multiples. Elles ne se rapportent qu'à certaines catégories de faits : relations diplomatiques ou commerciales de la Chine avec les pays du Sud, fondations religieuses. Leur abondance à telle époque, ou leur pénurie à telle autre risquent souvent de donner une fausse idée de la réalité, et l'argument a silentio *est, en ce qui les concerne, plus dangereux que jamais. Par exemple, Jayavarman II, roi du Cambodge de 802 à 850, n'a pas laissé d'inscription : ce serait un contresens que d'en conclure que son règne fut sans intérêt. Quant aux sources chinoises, leur silence à l'égard de tel pays ne signifie*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

pas forcément l'éclipse de celui-ci, mais elle résulte souvent d'un affaiblissement momentané de la politique extérieure de la Chine.

Depuis que l'Europe a commencé à s'intéresser aux pays de l'Inde extérieure, — pour des raisons d'ordre surtout colonial, — les recherches sur le terrain et les travaux historiques ont été poussés de façon très inégale dans les différents domaines.

Si l'exploration archéologique du Cambodge, du Champa et de Java fait honneur à ceux qui l'ont entreprise, elle est cependant loin d'être achevée et chaque année voit surgir du sol d'Angkor de nouvelles inscriptions. La prospection est à peine commencée à Sumatra, elle est très en retard au Siam, sporadique dans la Péninsule Malaise. L'épigraphie a progressé d'une manière assez satisfaisante un peu partout, sauf en Birmanie où l'on ne dispose que d'un nombre très insuffisant de traductions. Le dépouillement des sources chinoises, achevé pour le Fou-nan, le Champa, certaines parties de l'Insulinde, est encore très incomplet pour le Cambodge, la Birmanie, les pays t'ais.

Ce manque de cohésion dans la recherche et dans l'utilisation des documents est une conséquence inévitable de la division de l'Inde extérieure en plusieurs Etats ou colonies, soumis à des régimes différents et inégalement évolués. Venant s'ajouter au caractère disparate des sources signalé plus haut, il rend malaisée, et peut-être prématurée, l'entreprise tentée ici pour la première fois de donner une histoire synthétique des pays de l'Inde extérieure.

On me pardonnera, je l'espère, d'aboir offert pour le Cambodge un récit généralement plus détaillé, avec des références plus nombreuses aux sources originales. Ce n'est pas que, par une sorte de déformation professionnelle, j'accorde à l'histoire du peuple khmèr je ne sais quelle prééminence. Mais tandis que pour le Champa et pour Java, par exemple, on dispose des traités d'histoire de G. Mas-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

PERO *et de* N. J. KROM *qui donnent un résumé complet des connaissances actuelles, on n'a rien de pareil pour le Cambodge. J'ai cru bon de combler dans une certaine mesure cette lacune en répartissant entre les divers chapitres de cet ouvrage les éléments d'un précis de l'histoire ancienne du Cambodge, tenu au courant des plus récentes recherches.*

N'écrivant pas seulement pour le grand public, mais aussi pour les historiens, philologues, ethnologues à qui manquait un répertoire des faits historiques dans cette partie du monde, je n'ai pas hésité à donner, lorsque l'occasion s'en présentait, un aperçu des discussions en cours sur certaines questions délicates ou controversées. La narration s'en trouve ralentie, mais le silence ou, au contraire, une affirmation trop nette, aurait risqué de donner une idée fausse de l'état des connaissances. Si ce livre présente quelque utilité, en faisant la somme de ce qui est désormais acquis[1], *et en indiquant les points obscurs sur lesquels la recherche devrait être poussée, il se fera, je l'espère, pardonner ses défauts.*

*
* *

En vue de faciliter l'impression de cet ouvrage, la transcription des noms propres et des mots appartenant aux langues de l'Inde, de l'Indochine et de l'Insulinde a été simplifiée dans toute la mesure du possible.

Les noms géographiques contemporains sont donnés, sauf de rares exceptions, avec l'orthographe qui est familière aux lecteurs français.

La transcription du chinois adoptée par l'Ecole Française d'Extrême-Orient a pu être reproduite sans changement.

1. La bibliographie donnée dans les notes du texte ne prétend nullement être exhaustive. Elle ne cite que les travaux essentiels, où le lecteur trouvera les éléments d'une bibliographie plus complète.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Mais pour l'annamite, le quôc-ngü a dû être dépouillé d'une bonne partie de ses accents, et tous ceux qui marquent les tons ont dû être supprimés. Le d *barré a perdu sa barre. La barbe de l'*o *et de l'*u *a été remplacée par un tréma.*

Les romanisations officielles du cambodgien, du laotien et du t'ai ont été simplifiées de la même façon.

Quant au sanskrit et au pâli, leur transcription a dû subir les modifications suivantes : le signe de la longue est remplacé par l'accent circonflexe ; — les occlusives palatales c *et* ch *sont écrites* ch *et* ch' *— les linguales ou cérébrales, marquées par un point sous le signe de la dentale, sont écrites en italique dans un mot en romain et inversement* (pandita, *pandita*) ; *il en est de même pour l'anusvâra* (m) *et le visarga* (h) ; *— les nasales placées devant une occlusive ne sont distinguées les unes des autres par aucun signe, leur prononciation étant commandée par celle de l'occlusive* (Gangâ, *nasale gutturale* ; pancha, *nasale palatale, etc.*), *mais lorsque cette qualité a besoin d'être précisée, la gutturale est transcrite* ng, *la palatale* n' ; *— la sifflante linguale, généralement représentée par un* s *avec un point au-dessous, est écrite* sh.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Une première édition de cet ouvrage a paru à Hanoi (Imprimerie d'Extrême-Orient) en 1944 *sous le titre* : Histoire ancienne des Etats hindouisés d'Extrême-Orient. *Elle a été rapidement épuisée en Indochine.*

Cette seconde édition fait état, dans la mesure du possible, des travaux, d'ailleurs assez peu nombreux, qui ont été publiés pendant la période où l'Indochine s'est trouvée isolée et privée de relations avec l'Europe et l'Amérique[1]. *Plusieurs pages relatives au Fou-nan, au Cambodge préangkorien et aux débuts du Champa ont été récrites pour tenir compte de récents travaux sinologiques et épigraphiques encore inédits, qui seront publiés dans le* Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ou ailleurs.

Paris, novembre 1947.

1. Je regrette de n'avoir pu me procurer le livre de R. C. MAJUMDAR, *Hindu Colonies in the Far East*, Calcutta, 1944. Je n'ai pas vu davantage le chapitre qu'il a consacré à l'Inde extérieure dans le vol. VI de *A new History of the Indian people* (*The Vâkâtaka-Gupta age*).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

I

LE PAYS ET LES HABITANTS

1. Aperçu géographique. — 2. La pré-histoire. — 3. La civilisation austro-asiatique. — 4. Esquisse ethnologique.

1. Aperçu géographique.

Il ne saurait être question de donner une description géographique détaillée du domaine, aussi vaste que complexe, sur lequel s'est répandue la civilisation hindoue à partir de la côte orientale de l'Inde. On trouvera dans le deuxième volume de l'*Asie des Moussons* de J. Sion, sous le titre : *Quatrième partie*, « *L'Indochine et l'Insulinde* », un tableau magistral de cette région du globe [1]. Il suffira ici de mettre en lumière quelques traits généraux qui lui donnent une certaine unité, et dont la connaissance est indispensable pour l'intelligence des événements historiques qui l'ont eue pour théâtre.

La péninsule indochinoise et les îles de l'Insulinde sont des pays tropicaux soumis au régime des moussons. Malgré des variations d'une année à l'autre, qui peuvent être désastreuses pour la culture, il en résulte une alternance des saisons sèches et des saisons pluvieuses qui conditionne la vie des populations sédentaires, et

1. Pour la Péninsule Malaise et l'Insulinde, cf. Ch. Robequain, *Le monde malais*, Paris, 1946.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

une alternance des vents dominants qui détermine le sens de la navigation à voile.

Par la Birmanie, la Péninsule Malaise et l'île de Sumatra, l'Inde extérieure a sa façade occidentale tournée vers l'océan Indien où, pour citer SYLVAIN LÉVI [1], « le régime des courants et le régime des vents périodiques qui commandent à la navigation ont entretenu depuis bien longtemps un système d'échanges où le littoral africain, l'Arabie, le golfe Persique, l'Inde, l'Indochine et derrière elle la Chine, versent et reçoivent continuellement leur quote-part ».

De l'autre côté de la barrière naturelle constituée par la Péninsule Malaise et les îles qui la prolongent, c'est une véritable Méditerranée formée par la Mer de Chine, le golfe de Siam et la mer de Java. Cette mer intérieure, malgré ses typhons et ses écueils, a toujours été entre les populations riveraines un trait d'union plutôt qu'un obstacle. Bien avant l'arrivée des navigateurs étrangers, ces populations possédaient leurs marines, et malgré la diversité probable de leurs origines lointaines, elles avaient développé, à la faveur d'échanges continuels, une certaine communauté de culture dont il sera question plus loin. Cette culture pré-hindoue s'est développée au voisinage de la mer, dans les vallées et les deltas des grands fleuves : Mékong, Ménam, Irawadi et Salwin, dans les plaines basses de Java, et dans les bassins des fleuves côtiers d'Annam, de la Péninsule Malaise et de Sumatra, peu propres à la navigation mais excellents pour l'irrigation. « Le civilisé de là-bas, écrit J. SION (p. 513), est essentiellement, uniquement l'homme de la plaine ; il abandonne aux aborigènes des reliefs qui ne sont pas forcément pauvres, alors qu'il possédait

1. *Pour l'histoire du Râmâyana*, Journal Asiatique, janvier-février 1918, p. 147.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de longue date le moyen de les utiliser grâce aux millets, à certaines variétés de riz, aux troupeaux ». Ce recul de l'aborigène et du « moins civilisé » vers la montagne est sans doute un phénomène fort ancien ; son action a continué de s'exercer à travers les siècles et a dû être particulièrement sensible à l'époque de l'hindouisation. Il explique dans une large mesure la stratigraphie ethnique des pays de l'Inde extérieure. La montagne y est restée le domaine des populations, parfois nomades, pratiquant la chasse, la cueillette, la culture après brûlis, qui en plein XXe siècle présentent une image à peine évoluée de la vie néolithique.

2. La préhistoire.

Malgré les travaux de H. MANSUY [1], M. COLANI [2], E. PATTE [3], J. FROMAGET et E. SAURIN [4], P. LÉVY [5] pour l'Indochine, I. H. N. EVANS [6], H. D. COLLINGS [7], M. W.

1. *La préhistoire en Indochine*, Paris, 1931. Exposition coloniale internationale : Indochine française, Section des Sciences (contient une bibliographie de ses travaux) ; *Préhistoire et protohistoire*, dans *Indochine* de G. MASPERO, I, pp. 83-92.

2. En plus des travaux cités dans l'ouvrage précédent : *Recherches sur le préhistorique indochinois*, BEFEO., XXX, pp. 299-422 ; *Mégalithes du Haut-Laos*, Paris, 1935 (Publ. EFEO, XXV-XXVI) ; *Emploi de la pierre en des temps reculés*, Hanoi, 1940 (Bull. des Amis du Vieux Hué).

3. *Notes sur le préhistorique indochinois*, Bulletin du Service géologique de l'Indochine, 1923-1932 ; *L'Indochine préhistorique*, Revue anthropologique, 1936, pp. 277-314.

4. *Note préliminaire sur les formations cénozoïques et plus récentes de la chaîne annamitique septentrionale et du Haut-Laos (Stratigraphie, Préhistoire, Anthropologie)*, Bull. Serv. Géol. Indochine, XXII, 3, 1936. — Pour les découvertes postérieures à cette date, v. les travaux des mêmes auteurs dans *Proceedings of the Third Congress of Prehistorians of the Far East*, Singapore, 1938, pp. 51-90.

5. *Recherches préhistoriques dans la région de Mlu Prei, accompagnées de comparaisons archéologiques*, Hanoi, IDEO, 1943 (Publ. EFEO, XXX).

6. *Papers on the ethnology and archaeology of the Malay Peninsula*, Cambridge, 1927 ; nombreux articles dans le Journal Federated Malay States Museums, VII, IX, XII, XV.

7. *A pleistocene site in the Malay Peninsula*, Nature, 142, p. 375 ; et ses articles dans le Bulletin of the Raffles Museum, Singapore, Ser. B.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

F. Tweedie [1], P. V. van Stein Callenfels [2], A. N. J. Th. a Th. van der Hoop [3], R. von Koenigswald [4], pour la Malaisie et l'Insulinde, F. Sarasin [5], pour le Siam, J. Coggin Brown [6], T. C. Morris [7] pour la Birmanie, la préhistoire de l'Inde extérieure en est encore au stade de l'exploration et les brillants essais de synthèse de R. von Heine-Geldern [8] ne peuvent être considérés que comme des hypothèses de travail. Il faut se borner ici à rappeler les faits susceptibles de donner une idée approximative des cultures et de la répartition ancienne des groupes ethniques sur lesquels l'Inde exerça son action civilisatrice, selon un processus qui sera étudié dans le chapitre suivant.

1. *Prehistory in Malaya*, J. Roy. Asiat. Soc., 1942, pp. 1-13 (avec une bonne bibliographie).

2. *Report on cave excavations in Perak*, Oudheidkundig Verslag, 1926, pp. 184-193, et J. Fed. Malay St. Museums, XII, 1928 ; *Note préliminaire sur les fouilles dans l'abri sous roche de Sampung*, Batavia, 1932 ; *Bijdrage tot de chronologie van het Neolithicum in Zuid-Oost Azië*, Oudheidkundig Verslag, 1926, pp. 174-180 ; *Korte Gids voor de prehistorische verzameling*, K. Bat. Gen. Jaarboek, II, 1934, pp. 69-106 ; et ses articles dans Bull. of the Raffles Museum, Singapore, Ser. B.

3. *Megalithic remains in South-Sumatra*, Thieme, Zutphen, 1932 ; et le chapitre sur la préhistoire dans F. W. van Stapel, *Gesch. van Nederl.-Indië*, I., pp. 8-111.

4. *Über altpalaeolithische Artefakte von Java*, Tijdschriff K. Nederl. Aardrijkskundig Gen., 1936, pp. 41-44 ; *Das Neolithicum der Umgebung von Bandoeng*, Tijd. Bat. Gen., LXXV, 1935, pp. 324-419 ; *Das Pleistocän Javas*, Quartär, Berlin, 1939, pp. 28-53.

5. *Prehistorical researches in Siam*, Journal Siam Society, XXVI, 1933, pp. 171-202 ; *Recherches préhistoriques au Siam*, L'Anthropologie, XLIII, 1933, pp 1-40.

6. *Relics of the stone age in Burma*, J. Burma Res. Soc., XXI, 1935, pp. 33-51.

7. *The prehistoric stone implements of Burma*, Ibid., XXV, 1935, pp. 1-39 ; *Copper and bronze antiquities from Burma*, Ibid., XXVIII, 1938, pp. 95-99.

8. *Urheimat und früheste Wanderungen der Austronesier*, Anthropos, XXVII, 1932 ; *Ein Beitrag zur Chronologie des Neolithicums in Südost-Asien*, Festschrift P. W. Schmidt, 1928 ; *Prehistoric research in Indonesia*, Annual Bibliogr. of Indian Archaeol., 1934, IX, pp. 26-38 ; *Vorgeschichtliche Grundlagen der kolonialindischen Kunst*, Wiener Beiträge zur Kunst- und Kulturgeschichte Asiens, VIII, 1934 ; *Prehistoric research in the Netherlands Indies*, New York, 1945.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Dès l'époque la plus reculée, la population de l'Inde extérieure était composée d'éléments très divers, les uns apparentés aux Négritos et aux Veddas, d'autres aux Australiens et aux Papou-Mélanésiens, d'autres enfin aux Indonésiens[1]. La conclusion la plus claire à tirer de ce fait, c'est que les habitants primitifs de l'Indochine et de l'Insulinde se rattachaient à ceux qui peuplent encore aujourd'hui les îles du Pacifique, et que l'élément mongolique y est d'origine très récente. Ce qui importe d'ailleurs ici, ce sont moins les races que les types de culture.

Ces populations anciennes ont laissé des outils en pierre, en os, en métal, des fragments de céramique, de la verroterie et, dans certaines régions, des mégalithes. La chronologie de ces vestiges est loin d'être établie d'une manière satisfaisante. Non seulement il est difficile de fixer des dates absolues, mais l'ordre dans lequel se sont succédé les divers types d'outillage n'est pas toujours bien établi. Le fait que la pierre polie est souvent associée à des objets en fer, prouve que la préhistoire s'est ici prolongée beaucoup plus tard qu'en Europe, et l'on peut dire sans grande exagération que dans les derniers siècles avant l'ère chrétienne, au moment où allait commencer à s'exercer en profondeur l'influence des civilisations historiques de la Chine et de l'Inde aryenne, les populations de l'Inde extérieure commençaient seulement, sous l'influence de leurs voisins, à faire des métaux un usage courant.

Laissant de côté les vestiges découverts dans le pléistocène de Java (Pithécanthrope de Trinil, Néanderthaloïde de Solo, Protoaustraloïde de Wajak) qui sortent du cadre de ce livre parce qu'ils sont trop anciens, on

1. P. Huard et E. Saurin, *Etat actuel de la craniologie indochinoise*, Bull. Serv. Géol. Indochine, XXV, I, 1938.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

se bornera à indiquer ici les principales époques de la préhistoire dans l'Asie du Sud-Est et l'Indochine.

Une première époque, caractérisée par des outils en pierre taillée et l'absence à peu près complète de céramique, a laissé des traces au Tonkin (province de Hoabinh) et dans le Nord-Annam, au Laos (Luang P'ra Bang), au Siam (Ch'ieng Ray, Lop'buri, Ratburi), en Malaisie (Gua Kerbau, Perak). Sur la côte orientale de Sumatra, des haches aiguisées sur une seule face semblent remonter à la même époque. Les auteurs qui entendent réserver le terme « paléolithique » à l'industrie chelléenne des hommes du pléistocène javanais, qualifient de « mésolithique » cette civilisation communément appelée « hoabinhienne ».

Dans certains gisements, les pierres taillées sont mêlées à des instruments polis au tranchant, caractéristiques de l'industrie « bacsonienne » (découverte dans le massif montagneux de Bac-sön, Tonkin), à un peu de céramique au panier et à des outils en os.

Les restes humains trouvés dans les sites hoabinhiens et bacsoniens présentent des caractères qui les rapprochent des races australiennes et papou-mélanésiennes[1].

Par contre, ceux qui sont associés à une industrie marquée par l'abondance des éclats et des microlithes et attestée à Sumatra, à Java, à Bornéo et à Célèbes, semblent provenir d'individus négritos et veddoïdes.

Enfin, une dernière forme de culture paléo- ou mésolithique tardive, caractérisée par un outillage en os et attestée en Indochine, au Siam, en Malaisie, et de Sumatra au Japon, en passant par Java, Célèbes, Bornéo, les Philippines, Formose et les îles Liou-kiou, est peut-être en rapport avec l'émigration ou l'expansion d'une race qui reste à déterminer.

1. P. V. van Stein Calenfels, *The Melanesoid civilisations of Eastern Asia*, Bull. Raffles Museum, Ser. B., I, 1936, pp. 41-51.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

L'industrie néolithique, dont on rencontre des traces un peu partout en Extrême-Orient, pourrait avoir été introduite en partie par de nouveaux venus, sans doute par les Indonésiens, qui constituent actuellement la plus grande partie de la population de l'Inde extérieure. Riche en céramique à dessins rappelant parfois des motifs de la Chine archaïque et de l'Occident, la civilisation néolithique ne disparut pas avec l'introduction des métaux : on peut presque dire que son esprit subsiste encore chez certains groupes attardés de la montagne et de l'intérieur.

A l'époque néolithique, on constate entre les régions septentrionale et méridionale de l'aire géographique étudiée ici, une scission qui a peut-être pour cause une migration des premiers éléments ethniques mongoloïdes ou mongolisés. L'Indochine centrale, la Chine du Sud et l'Inde du Nord-Est sont le domaine de la hache à tenon d'emmanchement, outil caractéristique des populations parlant des langues de la famille austro-asiatique [1], tandis que les pays de langue indonésienne situés au sud ne connaissent guère que la hache à gouge à section transversale triangulaire ou demi-circulaire.

Par l'outillage qui leur est associé, les mégalithes répandus dans toute l'Inde extérieure appartiennent déjà à l'âge des métaux, c'est-à-dire à l'époque protohistorique. Les plus anciens, où l'on ne trouve que du bronze à l'exclusion du fer, sont les dolmens de la partie orientale de Java, qui, en évoluant, ont donné naissance aux sarcophages balinais. Qu'il s'agisse de dolmens, de caveaux (Java central, Sud de Sumatra, Perak) [2], de jarres monolithes (Haut-Laos), de menhirs (Haut-Laos, Malaisie, Sumatra, Java), on est toujours en présence de mo-

1. L. Finot, *L'Indochine préhistorique*, Asie Française, fév.-juill. 1919.
2. R. O. Winstedt, *Slab-graves and iron implements*, J. Mal. Br. Roy. As. Soc., XIX, 1941, I, pp. 93-100.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

numents à destination funéraire, en relation avec le culte des ancêtres et des chefs défunts. Cette constatation a suscité les théories les plus audacieuses [1].

On peut se demander s'il est légitime de parler d'un « âge du bronze » dans l'Inde extérieure. L'usage de la pierre s'y est maintenu très tard, et le fer y apparaît presque en même temps que le bronze. Il ne faut pas oublier qu'en Chine, sous les Han, aux deux derniers siècles avant l'ère chrétienne, les armes étaient encore en bronze et que le fer était d'importation toute récente [2]. La civilisation dôngsonienne, qui correspond à l'âge du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam [3] (centre probable de la diffusion des tambours de bronze), n'a rien laissé qui puisse être considéré comme antérieur aux tout derniers siècles avant l'ère chrétienne. P. V. VAN STEIN CALLENFELS a proposé de placer l'arrivée du bronze en Indochine vers 600, et dans l'Archipel vers 300 av. J. [4]

Dans la plupart des cas, on passe sans transition d'un néolithique tardif aux premiers vestiges hindous. Sur la côte d'Annam et au Cambodge, il n'y a rien entre les gisements néolithiques de Sa-huynh [5], de Samrong Sèn [6],

1. W. J. PERRY, *The megalithic culture of Indonesia*, Manchester, 1918; *The Children of the Sun*, 2e éd., Londres, 1927.

2. C. B. SELIGMAN et H. C. BECK, *Far Eastern Glass : some western origins*, The Museum of F. E. Antiq., Bull. 10, 1938, pp. 49-50.

3. V. GOLOUBEW, *L'âge du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam*, BEFEO., XXIX, pp. 1-46.

4. *The age of bronze kettledrums*, Bulletin Raffles Museum, ser. B. I, n° 3, p. 150. — Ces dates ont paru trop hautes à V. GOLOUBEW, (*Le tambour métallique de Hoang-ha*, BEFEO, XL, p. 396, n. I), mais elles cadrent assez bien avec les résultats des recherches de B. KARLGREN, qui tendent à placer aux IVe-IIIe siècles avant J.-C., le début de la civilisation dôngsonienne (*The date of the early Dong-son culture*, Bull. Museum F.-E. antiq., 14, 1942, pp. 1-28).

5. H. PARMENTIER, *Dépôts de jarres à Sa-huynh* (*Quang-ngai, Annam*), BEFEO., XXIV, pp. 321-343. — M. COLANI, *Mégalithes du Haut-Laos*, II, p. 237 et suiv.

6. H. MANSUY, *Stations préhistoriques de Somrong-seng et de Longprao* (*Cambodge*), Hanoi, 1902 ; *Résultats de nouvelles recherches effectuées dans le gisement préhistorique de Somrong-Sen* (*Cambodge*), Mém. Serv. Géol. Indochine, X, I.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

et le mégalithe de Xuân-lôc[1] d'une part, et les premiers monuments du Champa et du Cambodge de l'autre. Les établissements hindous d'Oc Eo[2] (Cochinchine) et de Kuala Selinsing (Etat de Perak, en Malaisie)[3], d'où proviennent des sceaux gravés de noms sanskrits en écriture des IIe-Ve siècles ont livré des instruments de pierre polie. A Célèbes, un Buddha de bronze appartenant à l'école d'Amarâvatî a été trouvé à Sempaga au-dessus d'une station néolithique[4]. On peut donc, sans grande exagération, dire que les populations de l'Inde extérieure étaient encore en pleine civilisation néolithique tardive lorsque la culture brahmano-bouddhique de l'Inde est arrivée à leur contact.

3. La civilisation austro-asiatique.

Mais il ne s'agissait pas d'un premier contact. La grande extension des divers types de culture qui viennent d'être énumérés, et notamment l'abondance de perles de verroterie d'origine indienne trouvées dans les gisements néolithiques de l'Indochine et de l'Archipel, prouvent que, dès la préhistoire, des relations maritimes existaient non seulement entre les diverses parties de l'Inde extérieure, mais encore entre cette dernière et l'Inde propre.

Cela ressort aussi des remarques de A. M. Hocart[5]

1. H. Parmentier, *Vestiges mégalithiques à Xuân-lôc*, BEFEO., XXVIII, pp. 479-485. — E. Gaspardone, *The tomb of Xuân-lôc*, J. Greater India Soc., IV, 1937, pp. 26-35.

2. Infra, p. 38.

3. I. H. N. Evans a publié sur ce site plusieurs notes dans Journal Fed. Mal. St. Museums, XII et XV.

4. F. D. K. Bosch, *Het bronzen Buddha-beeld van Celebes' Westkust*, Tijdschrift Bat. Gen., LXXIII, 1933, pp. 495-513. — Cf. Ann. Bibl. Indian Archaeol., VIII, 1933, p. 35.

5. *Kingship*, Oxford, University, 1927 ; *India and the Pacific*, Ceylon Journal of Science, I, 2, pp. 61-84.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

et de P. Mus [1] sur la similitude de certaines croyances fondamentales et de certains rites essentiels dans toute l'Asie des moussons. Il semble qu'il y ait entre l'Inde pré-aryenne [2] d'une part, l'Indochine et l'Indonésie d'autre part, une communauté de culture attestée par l'outillage [3] et le vocabulaire [4].

Suivant les uns [5], une ou plusieurs vagues ethniques ayant leur origine en Indochine ou dans les îles se seraient répandues dans l'Inde avant l'invasion aryenne. Suivant les autres [6], au contraire, les Dravidiens ou les Aryens, entrant dans l'Inde par le Nord-Ouest, auraient poussé devant eux jusque dans l'Inde orientale et méridionale des populations aborigènes qui auraient gagné l'Indochine et l'Insulinde où elles auraient effectué une sorte de première indianisation pré-aryenne de ces contrées, tandis que, de leur côté, des populations indonésiennes auraient quitté le continent pour peupler

1. *L'Inde vue de l'Est, Cultes indiens et indigènes au Champa*, BEFEO., XXXIII, pp. 367-410.

2. Les travaux de S. Lévi, de J. Przyluski et de J. Bloch sur les civilisations pré-aryennes et pré-dravidiennes dans l'Inde ont été réunis par P. C. Bagchi en un volume : *Pre-Aryam and Pre-Dravidian in India*, Calcutta, 1929. — Cf. aussi C. Régamey, *Bibliographie analytique des travaux relatifs aux éléments anaryens dans la civilisation et les langues de l'Inde*, BEFEO., XXXIV, pp. 429-566.

3. Cf. supra, p. 21.

4. W. Schmidt, *Les peuples Mon-Khmer, trait d'union entre les peuples de l'Asie centrale et de l'Austronésie*, BEFEO., VII, pp. 213-263 ; VIII, pp. 35. Les critiques de G. de Hevesy, *Finnisch-Ugrisches aus Indien*, Vienne, 1932 (et nombreux articles dans des revues de linguistique) ne sont pas arrivées à supprimer les indéniables rapports lexicologiques entre les langues môn-khmères et les langues munda de l'Inde. (Cf. J. Amer. Or. Soc., 65, 1945, p. 56 et suiv.).

5. J. Hornell, *The origins and ethnological significance of Indian boat designs*, Mem. Asiat. Soc. Bengal, VII, 1920. — P. V. van Stein Callenfels, R. von Heine-Geldern dans leurs articles cités ci-dessus. — N. J. Krom, *Hindoe-Javaansche Gesch.*, pp. 38 et suiv.

6. S. Lévi, *Pré-aryen et Pré-dravidien dans l'Inde*, J. Asiat., juill.-sept. 1923, pp. 55-57. — H. Kern, *Verspreide Geschriften*, XV, p. 180. — J. Przyluski, *Les Udumbara*, J. Asiat., janvier-mars 1926, pp. 1-59 ; *Les Salva*, Ibid., avril-juin 1929, pp. pp. 311-354. — A. M. Hocart, *loc. cit.* — R. C. Majumdar, *The Malay*, J. Greater India Soc., III, 1936, pp. 86-96.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

les îles [1]. Il est préférable pour le moment, de ne pas chercher à trop préciser, et il vaut mieux employer la formule prudente de J. Przyluski [2] pour qui, « pendant le second âge du bronze [européen], l'Indochine est entrée dans l'orbe d'une civilisation maritime comprenant le Sud-Est de l'Asie et l'Indonésie ».

Quelle que soit son origine, cette civilisation a été portée jusqu'à Madagascar par des Indonésiens, soit avant [3], soit après leur hindouisation [4].

Il est possible qu'elle ait aussi touché le Japon où des rapports avec les pays du Sud ont été signalés à diverses reprises dans l'outillage préhistorique [5], dans le langage [6] et dans le folklore [7].

On a proposé [8] de rattacher le complexe culturel austro-asiatique au cycle « austronésoïde », caractérisé par l'usage de l'arc, la pratique du matriarcat, et les croyances totémiques. Il faut se défier des classifications trop systématiques, des cadres trop rigides dans lesquels on force, non sans dommage, une réalité mouvante et souple [9]. On peut cependant indiquer ici que les

1. H. Kern, *Taalkundige gegevens ter bepaling van het stamland der Maleisch-Polynesiche Talen*, Verspr. Geschr., VI, p. 105.
2. Dans *Indochine*, sous la direction de S. Lévi, p. 54.
3. C'est la thèse de N. J. Krom, *loc. cit.*
4. G. Ferrand, *Le K'ouen-louen, et les anciennes navigations interocéaniques* (cf. infra, p. 26), place cet événement aux IIe-IVe siècles ap. J.-C. — J. Hornell, *Indonesian influence on East African culture*, J. Royal Anthrop. Inst., 1934, p. 315, serait tenté de le faire remonter un peu plus haut.
5. P. V. van Stein Callenfels, *Die Aufgaben der japanischen Prähistorie im Rahmen der internationalen Forschung*, Shizengaku-Zasshi, IV, 1932, p. 6.
6. N. Matsumoto, *Le japonais et les langues austro-asiatiques* (Austro-Asiatica, I), Paris, 1928. — O. Gjerdman, *Word-parallels between Ainu and other languages*, Le Monde Oriental, XX, 1926, p. 29.
7. N. Matsumoto, *Essai sur la mythologie japonaise* (Austro-Asiatica, II), Paris, 1928.
8. G. Montandon, *Traité d'ethnologie culturelle*, Paris, Payot, 1934.
9. Il serait imprudent de faire preuve d'une trop grande précision sur les composantes d'une civilisation sur laquelle les documents anciens sont sporadiques, et dont on ne peut se faire une idée que par le folklore

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

traits caractéristiques de cette civilisation pré-aryenne semblent avoir été : au point de vue matériel, la culture de rizières iriguées, la domestication du bœuf et du buffle, l'usage rudimentaire des métaux, l'habilité à la navigation ; au point de vue social, l'importance du rôle attribué à la femme et à la filiation en ligne maternelle, l'organisation résultant des nécessités de la culture irriguée ; au point de vue religieux, l'animisme, le culte des ancêtres et du dieu du sol, l'installation des lieux de culte sur les hauteurs, l'inhumation des morts dans des jarres, ou des dolmens ; au point de vue mythologique « un dualisme cosmologique où s'opposent la montagne et la mer, la gent ailée et la gent aquatique, les hommes des hauteurs et ceux des côtes »[1] ; au point de vue linguistique l'emploi de langues isolantes douées d'une riche faculté de dérivation par préfixes, suffixes et infixes.

C'est sans doute en grande partie cette unité de culture qui a conduit les Chinois à englober les diverses populations de l'Inde extérieure sous la dénomination de *K'ouen-louen*[2]. Ce nom, il est vrai, n'apparaît qu'à une époque postérieure à l'hindouisation et l'on pourrait penser que c'est l'unité de culture hindoue que traduit ce terme. Cette opinion pourrait tirer argument du fait

et l'ethnologie. N. J. Krom, en esquissant dans son *Hindoc-Javaansche Geschiedenis*, pp. 47 et suiv., un tableau de la civilisation indonésienne de Java avant l'arrivée des Hindous, mentionne le *wayang* ou théâtre d'ombres parmi ses caractéristiques. Or, le théâtre d'ombres (*châyânataka*) est connu des théoriciens du théâtre indien en langue sanskrite (R. Pischel, *Das indische Schattenspiel*, Sitzungsber. Akad. Berlin, 1906, pp. 482-502. — G. Jacob, *Geschichte des Schattentheaters*, 1925. — Cf. A. K. Coomaraswamy, *The shadow-play in Ceylon*, J. Roy. As. Soc. 1930, p. 627, et *History of Indian and Indonesian art*, p. 89). Le *wayang* a-t-il été importé à Java par les Hindous, ou fait-il partie du fonds commun ? On peut se poser la même question pour bien d'autres faits culturels.

1. J. Pryluski dans *Indochine*, loc. cit.

2. G. Ferrand, *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud*, Journal Asiatique, 1919, mars-avril, pp. 239-333 ; mai-juin, pp. 431-492 ; juillet-août, pp. 5-68 ; septembre-octobre, pp. 201-241.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

que les Chinois parlent d'« écriture *k'ouen-louen* », l'écriture étant un des éléments essentiels de l'apport hindou. Mais lorsqu'ils parlent de « langues *k'ouen-louen* » et de « commerçants et de pirates *k'ouen-louen* », ils semblent bien appliquer ce terme à une entité ethno-linguistique. Le mot *k'ouen-louen* a été interprété de façons diverses. Il ressort des recherches de G. FERRAND qu'il doit transcrire plusieurs termes indigènes distincts qui se sont confondus dans l'usage chinois. SYLVAIN LÉVI y a reconnu un équivalent de l'expression sanskrite *dvîpântara*, « le peuple des îles »[1]. De son côté N. J. KROM a signalé la possibilité d'une équation *K'ouen-louen* = *Malaya*[2]; et les récentes hypothèses de R. C. MAJUMDAR[3], compte tenu de ce que ses rapprochements ont d'un peu superficiel, seraient de nature à fournir à cette vue une certaine consistance, en donnant à l'élément « malais », c'est-à-dire à l'élément indonésien évolué au contact d'étrangers d'origine mongoloïde, la place prépondérante comme vecteur de la civilisation austro-asiatique.

Les Hindous ont donc trouvé devant eux, non pas des sauvages incultes, mais des sociétés organisées et douées d'une forme de civilisation, qui n'était pas sans avoir quelques traits communs avec la leur, et dont certaines populations montagnardes et arriérées de l'Indochine et de la Malaisie peuvent donner une idée approximative.

L'apparente unité des éléments que nous en connaissons, et dont la langue est le plus important, cache certainement, en dépit des conclusions tirées par le P. W. SCHMIDT de certaines mensurations, une grande diversité raciale.

La culture austro-asiatique a recouvert, en leur empruntant ou en assimilant certains de leurs éléments

1. *K'ouen-louen et Dvîpântara*, Bijdr., 88, 1931, pp. 621-627.
2. *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 110.
3. *The Malay*, J. Graeter India Soc., III, 1936, p. 86.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

matériels et spirituels, des populations dont il a longtemps subsisté et dont il subsiste encore des îlots. Ce qu'il y a de commun aux divers groupes ethniques du domaine envisagé est très souvent le fait de l'un d'entre eux, ou encore d'un substrat commun disparu. Et les remarques de P. RIVET sur les caractères communs des langues qu'il dénomme « océaniennes »[1] paraissent applicables, non seulement aux langues, mais aussi aux autres éléments de civilisation du complexe austro-asiatique.

4. Esquisse ethnologique.

Voyons maintenant quels sont les peuples[2], plus ou moins imprégnés par cette culture, sur lesquels s'est exercée l'action civilisatrice de l'Inde aryenne.

A l'époque où elle s'est fait sentir, c'est-à-dire aux environs du début de l'ère chrétienne, les grandes migrations préhistoriques des Mélanésiens, des Indonésiens et des Austro-asiatiques ont pris fin : dans le Sud de la péninsule indochinoise et dans l'Archipel, les principaux groupes ethniques occupent *grosso modo* leur habitat actuel. En effet, dès qu'apparaissent les premières inscriptions rédigées en vernaculaire, on constate au Cambodge l'usage du khmèr ; dans les provinces chames d'Annam, celui du cham ; à Sumatra, celui du malais ; à Java celui du javanais. Par contre, dans le centre et

1. *Le groupe océanien*, Bull. Soc. Linguistique, XXVII, p. 152 : « Il est bien évident que la communauté de langue de peuples aussi dissemblables (que les Australiens et les Mélanésiens, les Indonésiens et les Polynésiens) est un phénomène secondaire, et que c'est la langue de l'un d'entre eux qui a dû s'imposer à l'ensemble, pour des raisons et dans des conditions qui nous échappent pour l'instant ».

2. Il doit être bien entendu que les termes ethniques employés dans ce qui va suivre désignent toujours des groupes linguistiques ou ethnolinguistiques, et jamais des « races » au sens physique du mot. En l'absence de données anthropologiques précises, on est obligé de définir provisoirement un groupe ethnique en se basant sur la langue qu'il parle, sur ses coutumes et ses croyances.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

le Nord de la péninsule, on assiste pendant la période historique au recul des Chams de l'Annam central devant les Annamites, à celui des Môns du Ménam et de l'Irawadi devant les T'ais et les Birmans.

Cette « poussée vers le Sud »[1], due à l'attraction des deltas et de la mer, est un fait très ancien. Elle explique la répartition actuelle des groupes ethniques en Indochine, et jusqu'à un certain point dans les îles, puisque, ainsi qu'il a été dit plus haut, celles-ci ont dû recevoir du continent leur peuplement et leur complexe culturel.

S'il est vrai que les migrations n'ont pu pénétrer en Indochine que par les vallées étroites des fleuves originaires de la Chine et des confins du Tibet, on aurait néanmoins tort de se représenter ces mouvements de populations comme une série de coulées aboutissant à des formations ethniques contiguës en surface : ce serait, je crois, une idée fausse, favorisée à vrai dire par l'aspect des cartes ethnographiques enregistrant l'état actuel du peuplement. Une fois parvenues dans les plaines indochinoises ou dans les îles, ces coulées successives se sont étalées et se sont recouvertes les unes les autres.

D'ailleurs, il faut dans certains cas envisager ce processus comme l'expansion d'une culture ou d'une langue plutôt que comme une véritable migration.

Il semble bien que les réels mouvements migratoires aient eu pour résultat, moins l'annihilation, ou l'éviction totale par les nouveaux venus, des anciens occupants du sol, que l'adoption par ces derniers de la langue et des coutumes des conquérants ou de la nouvelle classe dirigeante. L'expansion des T'ais par exemple, n'a pas dû être, surtout dans le Sud de la péninsule, le résultat du déplacement d'une grande masse humaine : une

1. L'expression est de J. Sion, *Asie des Moussons*, II, p. 403.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

aristocratie guerrière a su imposer sa langue qui a fait tache d'huile parmi des groupes allogènes.

D'autre part, les coulées ethno-linguistiques successives ne se sont pas recouvertes exactement les unes les autres. Telle d'entre elles dépassant la précédente dans une direction donnée, n'en atteignait pas dans une autre direction la limite extrême, et épargnait certains sommets, certains îlots, certaines franges de territoire : c'est ainsi que les Môn-Khmèrs ne se sont pas superposés rigoureusement aux Indonésiens, et n'ont pas été à leur tour recouverts entièrement par les T'ais ; les Annamites se sont insinués le long de la côte et des cours d'eau pour ne se répandre que dans les deltas ; des aborigènes apparentés aux Négritos, aux Veddas ou aux Dravidiens errent encore dans l'intérieur montagneux des îles et de la Péninsule Malaise.

Là où les coulées ethniques se sont superposées, il y a eu métissage des individus, avec survivance de caractères physiques et de faits culturels appartenant aux couches les plus anciennes.

Ces considérations suffisent à expliquer la grande richesse et l'extrême variété de la matière ethnologique indochinoise et insulaire. Dans ce livre, consacré à l'Inde extérieure en tant que dépendance culturelle de l'Inde propre, les tribus attardées et refoulées dans les montagnes où l'hindouisation n'a pu les atteindre, ne jouent aucun rôle. En ne tenant compte que des groupes ethniques qui ont été touchés par la civilisation hindoue, voici comment on peut se représenter de façon très schématique leur répartition et leur situation géographique vers le début de l'ère chrétienne.

Etant donné le sens de la « poussée vers le Sud », les groupes ethniques situés le plus loin au sud ont le plus de chances d'être depuis plus longtemps en possession de leur habitat actuel. En fait, les Indonésiens qui

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

constituent le fond de la population des îles[1] y sont sans doute établis depuis l'époque néolithique : « Les Indonésiens, écrit J. Sion (p. 483), seraient des Proto-Malais, auxquels leur séjour dans l'intérieur des grandes îles aurait permis de conserver davantage leur pureté de race, malgré des unions avec les aborigènes : ainsi les Bataks de Sumatra, les Dayaks de Bornéo, les Alfours de Célèbes et des Moluques. Les Malais seraient simplement les Indonésiens des côtes, beaucoup plus atteints par des métissages très divers... ; c'est donc une race mixte, grande par sa diffusion, multiple par ses variétés ». C'est sans doute, a-t-on vu, à ces Malais des côtes que furent appliquées par les navigateurs chinois et hindous les dénominations *K'ouen-louen* et *Dvîpântara*. Ce sont les *Malais* de Sumatra, les *Soundanais*, *Javanais* et *Madourais* de Java, et les *Balinais* qui ont été les principaux agents de réception et de diffusion de la culture hindoue dans l'Archipel. Dans son histoire indo-javanaise, N. J. Krom a donné de la civilisation malaise et plus spécialement javanaise, avant les Hindous, un tableau[2] qui contient une bonne part d'hypothèses, car il est surtout basé sur l'ethnologie actuelle des Indonésiens non hindouisés. C'est ainsi qu'il énumère parmi les éléments caractéristiques de leur culture matérielle : l'irrigation des rizières, la teinture des étoffes par le procédé nommé « batik », la composition de l'orchestre « gamelan », le théâtre d'ombres « wayang »[3]. Pour leur organisation sociale, les coutumiers diligemment recueillis dans l'Archipel par les Hollandais[4] constituent des documents d'une valeur inestimable.

1. J. P. Kleiweg de Zwaan, *De rassen van den Indischen Archipel*, 1925 ; *Physical Anthropology in the Indian Archipelago and adjacent regions*, 1923. — J. H. Nyèssen, *The races of Java*, Weltevreden, 1929. — J. Kunst, *De Volken van den indischen Archipel*, Ind. Inst., LXV, Leyde, 1946.
2. *Hindoe-Javaansche Geschiedenis*, chap. II.
3. Sur le *wayang*, cf. supra, p. 25, n. 9.
4. Publiés sous le titre *Adatrechtbundel*, La Haye, Nijhoff, 1911 et suiv.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Sur la Péninsule, où les Malais proprement dits sont en majorité des immigrants venus de Sumatra et de Java à une époque relativement récente, les Hindous rencontrèrent sans doute sur les côtes des Proto-Malais, Indonésiens déjà fortement mongolisés, dont les descendants sont aujourd'hui connus sous le nom de *Jakun* [1].

Sur la péninsule indochinoise, les Hindous ont trouvé :

— sur la côte de l'Annam central et méridional, les *Chams*, de langue malayo-polynésienne, dont les derniers descendants occupent encore quelques districts du Sud-Annam (Phan-rang, Phan-thiêt) ;

— dans le delta de Cochinchine, le Cambodge actuel et le bassin du moyen Mékong, les *Khmèrs*, actuellement évincés d'une partie de la Cochinchine par les Annamites et refoulés du nord par les *T'ais* [2] ;

— dans la vallée du Ménam et la basse Birmanie, les *Môns*, appelés aussi Pégouans ou Talaings [3], proches parents des Khmèrs, confinés aujourd'hui dans le delta de l'Irawadi et le Tenasserim ou rejetés au Siam ;

— dans le bassin de l'Irawadi et de la Sittang, l'avant-garde des populations tibéto-birmanes, dont l'élément le plus important, tenu alors en respect par les Môns, était les *Pyus* disparus ou fondus dans les vagues successives d'immigration birmane et t'aie.

Tels sont les groupes ethniques sur lesquels nous allons voir s'exercer l'action civilisatrice des Hindous.

1. W. W. Skeat et C. O. Blagden, *Pagan races of the Malay Peninsula*, Londres, Macmillan, 1906.

2. Sur l'ethnographie de l'Indochine française, voir Bonifacy, *Cours d'ethnographie indochinoise*, Hanoi, IDEO, 1919. — G. Maspero, *L'Indochine*, tome I, Paris, Van Oest, 1929. — J. Przyluski, *Les populations de l'Indochine française* dans *Indochine* sous la direction de S. Lévi, Paris, 1931, I, pp. 47-60. — A. Bigot, *Ethnologie sommaire de l'Indochine française* dans *l'Indochine française*, Hanoi, Taupin, 1938, pp. 33-58. — L. Malleret, *Groupes ethniques de l'Indochine française*, Saigon, 1937.

3. C. C. Lowis, *Tribes of Burma*, Rangoon, 1910. — R. Halliday, *The Talaings*, Rangoon, 1917.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

II

L'HINDOUISATION

1. Définition de l'hindouisation. — 2. Les premiers témoignages sur l'hindouisation de l'Inde extérieure. — 3. Les causes de l'expansion hindoue. — 4. Le mode de formation des premiers établissements hindous. — 5. Les points de départ et les voies de l'expansion hindoue. — 6. Le degré de pénétration de la civilisation hindoue dans les sociétés autochtones.

1. Définition de l'hindouisation.

L'histoire de l'expansion de la civilisation hindoue vers l'Est n'a pas encore été retracée dans son ensemble. On commence à en connaître les résultats dans les divers pays pris isolément, mais sur son origine, son processus, ou en est encore réduit aux hypothèses. Je ne prétends pas, dans les pages qui vont suivre, donner la solution de ces problèmes, mais seulement rassembler les résultats acquis et fixer quelques traits généraux, communs à tous les royaumes hindouisés de l'Inde extérieure.

Pour la commodité de l'exposition, j'ai jusqu'ici employé les termes « hindouisation », « expansion de la culture indienne », comme s'il s'agissait d'un fait historique simple, survenu à une époque déterminée. Cette vue demande à être précisée. Il ressort du chapitre

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

précédent que les rapports entre l'Inde propre et l'Inde extérieure remontent à l'époque préhistorique, mais à partir d'une certaine date, ces rapports ont eu pour résultat la fondation de royaumes hindous sur la péninsule indochinoise et dans l'Archipel. Les plus anciens vestiges archéologiques que ces Etats nous ont laissés ne sont pas nécessairement les témoins de la première vague civilisatrice. Il est vraisemblable, à priori, que les prêtres qui consacrèrent les premiers sanctuaires brahmaniques ou bouddhiques et les lettrés qui rédigèrent les premières inscriptions sanskrites avaient été précédés par des navigateurs, commerçants ou émigrants, fondateurs des premiers établissements hindous. Ces établissements, à leur tour, n'avaient pas toujours été créés de toutes pièces, et dans bien des cas (Oc Eo en Cochinchine, Kuala Selinsing à Perak, Sempaga à Célèbes, etc.), ils avaient été installés sur des sites néolithiques, que les navigateurs venus de l'Inde fréquentaient peut-être depuis un temps immémorial.

La venue des Hindous en Indochine et dans les îles ne sauraient donc être comparée à celle des Européens en Amérique, car ils n'étaient pas dans ces parages des inconnus découvrant des terres nouvelles. A une certaine époque qu'il faut essayer de dater, à la suite de circonstances qu'on peut tenter de déterminer, un afflux de commerçants et d'émigrants, jusqu'alors isolés, a eu pour résultat la fondation de royaumes hindous pratiquant les arts, les coutumes et les religions de l'Inde et faisant usage du sanskrit comme langue sacrée. « Il semble, écrit A. FOUCHER[1], que de nombreux émigrants, — pareils à ceux qui envahissent encore actuellement l'Afrique orientale — n'aient rencontré devant eux que des populations sauvages d'hommes nus. Ce

1. *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, II, p. 618.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

qu'ils ont implanté dans ces riches deltas ou ces îles fortunées, ce n'est rien moins que leur civilisation ou du moins sa copie ; ce sont leurs mœurs et leurs lois, leur alphabet et leur langue savante, c'est tout leur état social et religieux, avec une image aussi approchée que possible de leurs castes et de leurs cultes. En résumé, il ne s'agit pas ici d'une simple influence, mais dans toute la force du terme, d'une véritable colonisation ».

On verra plus loin ce qu'il faut penser de cette « colonisation » dépourvue de liens politiques avec la métropole. Quant aux autochtones, leur nudité n'est pas plus un critère de « sauvagerie » qu'elle ne l'est pour les Moïs du Sud-Annam. On a vu précédemment que les Hindous n'avaient pas trouvé devant eux des « sauvages » sans aucune espèce de culture, mais au contraire des gens doués d'une certaine civilisation, qui n'était pas sans traits communs avec celle de l'Inde pré-aryenne. La rapidité et la facilité avec lesquelles les Hindous aryanisés propagèrent la leur s'expliquent sans doute en partie par le fait que, dans les mœurs et les croyances de ces immigrants, les autochtones retrouvaient sous un vernis hindou un fonds commun à toute l'Asie des moussons.

Il ne s'agissait donc ni d'un contact entre inconnus, ni même d'un premier contact. Si l'hindouisation de l'Inde extérieure apparaît, aux environs du début de l'ère chrétienne, comme un fait nouveau, c'est que les Hindous qui n'en étaient pas à leur premier voyage, mais arrivaient en plus grand nombre, étaient accompagnés pour la première fois par des éléments cultivés capables de répandre les religions et les arts de l'Inde avec la langue sanskrite. L'hindouisation de l'Inde extérieure est la continuation, au delà des mers, de cette « brahmanisation » ayant son foyer primitif dans l'Inde du Nord-Ouest et qui « commencée bien avant

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

le Buddha se continue de nos jours au Bengale comme dans le Sud »[1]. Et, en fait, les plus anciennes inscriptions sanskrites de l'Inde extérieure ne sont pas de beaucoup postérieures aux premières inscriptions sanskrites de l'Inde propre.

L'hindouisation doit donc s'entendre essentiellement comme l'expansion d'une culture organisée, fondée sur la conception hindoue de la royauté caractérisée par les cultes hindouistes ou bouddhiques, la mythologie des *Purânas*, l'observance des *Dharmaçâstras*, et ayant pour moyen d'expression la langue sanskrite.

2. Les premiers témoignages sur l'hindouisation de l'Inde extérieure.

On a voulu trouver dans un passage de l'*Arthaçâstra*, traité de politique et d'administration du brahmane Kauṭilya, le ministre de Chandragupta (fin du IVe — début du IIIe siècle av. J.-C.), la preuve que la colonisation ainsi entendue de l'Inde remonte au moins jusqu'à l'époque des empereurs Maurya. L. Finot[2] a fait justice de cette théorie basée sur un texte dont l'antiquité, sous sa forme actuelle, n'est rien moins que certaine. Même ancien, l'*Arthaçâstra* qui recommande simplement au roi de « peupler un pays vieux ou neuf en enlevant le territoire d'un autre ou en dégorgeant le trop-plein du sien », ne prouverait d'ailleurs pas grand'chose, et serait moins explicite que les *Jâtakas* avec leurs récits de navigateurs et le *Râmâyana*[3] qui mentionne Java et peut-être Sumatra. Le *Niddesa*, texte

1. L. de La Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 360.
2. *Les origines de la colonisation indienne en Indochine*, BEFEO, XII, 8, pp. 1-4.
3. S. Lévi, *Pour l'histoire du Râmâyana*, Journal Asiatique, janv.-fév. 1918, pp. 80 et suiv.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

canonique pâli qui remonte au plus tard aux tout premiers siècles de l'ère chrétienne, est déjà mieux renseigné : il énumère une série de toponymes sanskrits ou sanskritisés dont l'identification avec des localités de l'Inde extérieure a été proposée par SYLVAIN LÉVI [1]. Dans l'état actuel des connaissances, ni les documents archéologiques et épigraphiques ni les sources étrangères ne permettent de remonter plus haut que le *Niddesa*. Voici d'ailleurs, en anticipant quelque peu sur le chapitre suivant, quels sont les plus anciens témoignages sur l'existence de royaumes hindous dans l'Inde extérieure.

En Birmanie, — abstraction faite de la mission religieuse des moines bouddhistes So*ṇa* et Uttara que l'empereur Açoka aurait envoyés au IIIe siècle av. J.-C. à Suva*ṇṇa*bhûmi, le « pays de l'or » généralement identifié, à tort ou à raison, avec l'ancien pays môn, et plus particulièrement avec la ville de Thatön, — on n'a aucun vestige de la pénétration indienne avant les fragments du canon pâli trouvés à Môza et à Maungun, sur l'ancien site de Prome, et datant des environs de 500 ap. J.-C. [2].

Dans le bassin du Ménam, le site de P'ra Pathom et, plus à l'ouest, celui de P'ong Tük [3] sur la rivière de Kanburi, ont livré des soubassements d'édifices et des sculptures bouddhiques de style Gupta [4], et une statuette de Buddha en bronze appartenant à l'école d'Amarâvatî [5]

1. *Ptolémée, le Niddesa et la Bṛihatkathâ*, Et. Asiat. EFEO., II, pp. 1-55.
2. Cf. infra, p. 108.
3. Cf. infra, pp. 109-110.
4. La période Gupta commence dans l'Inde au Ve siècle ap. J.-C. A P'ra Pathom on a trouvé plusieurs « roues de la Loi » en pierre qui représentent la vieille tradition aniconique du bouddhisme, mais qui, vu leur décor, ne sont pas antérieures au VIe siècle.
5. « Amarâvatî, située non loin de l'embouchure de la Krishnâ, écrit A. FOUCHER (*Art gréco-bouddhique*, II, p. 617), semble avoir été l'un des grands ports d'embarquement de l'influence gréco-bouddhique pour son exportation en Indochine et dans l'Insulinde ».
L'école d'Amarâvatî fleurit dans l'Inde du IIe au IVe siècle ap. J.-C. C'est à elle qu'appartiennent les images du Buddha, généralement de-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

qui permet de remonter au IIIe ou au IVe siècle ap. J.-C.[1].

Les statues brahmaniques de Si T'ep sur le Nam Sak ne sont peut-être pas aussi anciennes que je l'avais cru en les publiant pour la première fois en 1932[2], mais les inscriptions provenant du même site ne peuvent être postérieures aux Ve-VIe siècles ap. J.-C.[3]. Une statuette de Buddha en bronze de l'école d'Amarâvatî a été trouvée dans la région de K'ôrat[4].

Au Cambodge, les Chinois placent au Ier siècle ap. J.-C. la fondation par le brahmane Kaundinya du royaume de Fou-nan, avec lequel ils entrèrent en relation dans la première moitié du IIIe siècle ap. J.-C., époque à laquelle remonte la plus vieille des quatre inscriptions sanskrites que nous a léguées ce pays[5]. Les fouilles d'Oc Eo, dans l'Ouest cochinchinois, au Sud du Phnom Bathé, ont livré des objets variés, dont le plus ancien, une médaille d'or à l'effigie d'Antonin le Pieux et datée 152 ap. J.-C., ne constitue pas à vrai dire un témoignage sur l'hindouisation ; mais cette médaille romaine voisine

bout, vêtu d'une robe monastique plissée, qui constituent dans bien des cas les plus anciens témoignages tangibles de la venue des Hindous dans l'Inde extérieure. Ces images représentent le Buddha Dîpankara, dont le nom évoque les îles (*dîpa*, *dvîpa*), et qui semble avoir été le protecteur des gens de mer (A. Foucher, *Iconographie bouddhique*, pp. 77-84).

L'expression « art d'Amarâvatî » employée ici et plus loin n'exclut pas la possibilité que ces images du Buddha soient d'origine singhalaise.

1. Sans parler d'une lampe romaine, témoin de relations avec l'Occident qui peuvent remonter à l'époque où les Chinois mentionnent le voyage de musiciens et d'acrobates romains de Birmanie en Chine (120 ap. J.-C.), et la soi-disant « ambassade » de Marc-Aurèle (166 ap. J.-C.).

2. *Etudes d'orientalisme* (*Mélanges Linossier*), pp. 159-164. Voir à ce sujet : P. Dupont, *Vishnu mitrés de l'Indochine occidentale*, BEFEO., LI, pp. 34-254.

3. Indian Art and Lettres, 1936, pp. 66 et 85. Cf. B. Ch. Chhabra, *Expansion of Indo-Aryan culture*, J. As. Soc. Bengal, Letters, I, 1935, pp. 54-55.

4. Journal Siam Soc., XXI, 1928, pl. 18.

5. Pour le Fou-nan, le Champa, la Malaisie et l'Insulinde, voir les références au chapitre suivant.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

avec d'autres objets proprement hindous, notamment des intailles et des sceaux avec inscriptions sanskrites qui datent de la même époque et des siècles suivants

Du royaume de Champa, sur la côte de l'Annam actuel, les Chinois commencent à parler à partir de 190-193 ap. J.-C. Le plus ancien vestige archéologique trouvé jusqu'à présent en pays cham est le Buddha de Dông-düöng (Quang-nam) qui est un des plus beaux spécimens de l'art d'Amarâvatî [1].

Sur la Péninsule Malaise, les Chinois mentionnent de petits Etats hindouisés à partir du IIe siècle ap. J.-C. Les inscriptions sanskrites n'y remontent pas au delà du IVe.

Dans l'Archipel, les inscriptions sanskrites du Mûlavarman dans la région de Kutei, à Bornéo, datent du début du Ve siècle ap. J.-C., et celles de Pûrnavarman, dans la partie occidentale de Java, du milieu du même siècle. Mais les images de Buddha, style Amarâvatî, découvertes à Sempaga (Célèbes) [2], dans le Sud de la province de Jember (Java oriental) [3], sur la colline de Seguntang à Palembang (Sumatra) [4], sont plus anciennes.

En somme, rien de tout cela ne nous fait remonter plus haut que PTOLÉMÉE (IIe siècle ap. J.-C.) [5] dont la

1. V. ROUGIER, *Nouvelles découvertes chames au Quang-nam*, Bull. Comm. Arch. Indochine, 1912, pp. 212-213; BEFEO., XI, p. 471; XXI, p. 72. — A. K. COOMARASWAMY, *Hist. of Indian and Indonesian art*, p. 197.

2. Cf. supra, p. 23.

3. W. COHN, *Buddha in der Kunst des Ostens*, Leipzig, 1925, p. 28.

4. F. M. SCHNITGER, *The archaeology of Hindoo Sumatra*, Leyde, 1937, pl. I.

5. L'édition à consulter pour l'Inde et l'Extrême-Orient est celle de L. RENOU, *La Géographie de Ptolémée, l'Inde (VII, 1-4)*, Paris, Champion, 1925. Pour les essais de « redressement » de la carte de Ptolémée et d'identification des noms géographiques de l'Inde transgangétique, cf. surtout : G. E. GERINI, *Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia*, Londres, 1909; A. BERTHELOT, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Paris, Payot, 1930; A. HERRMANN, *Das Land der Seide und Tibet im Lichte der Antike*, Leipzig, 1938. Les résul-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

nomenclature géographique, pour l'Inde transgangétique, est déjà remplie de toponymes à consonance sanskrite, alors qu'au siècle précédent POMPONIUS MELA, PLINE l'Ancien, et le *Périple de la Mer Erythrée* ne connaissent encore que d'une façon très vague un pays de l'or, « Chrysê », situé au delà des bouches du Gange.

Malgré cela, G. FERRAND, croyant à tort que Java était déjà hindouisée en 132, et supposant « que l'hindouisation des Javanais n'a pu s'effectuer que lentement, au cours de longues années », en concluait que « les débuts de l'hindouisme dans l'Inde transgangétique et en Indonésie doivent être antérieurs à notre ère »[1]. Cette conclusion ne s'impose pas avec une telle évidence, si l'on se rappelle ce qui a été dit de l'ancienneté et de la permanence des contacts entre l'Inde propre et les pays au delà du Gange. Il aura suffi d'un afflux plus grand de commerçants et d'immigrants, accompagnés de religieux ou de lettrés, pour déclencher très vite la fondation de royaumes hindous là où il n'y avait auparavant que des tribus aborigènes. La plus ancienne inscription sanskrite du Fou-nan n'est postérieure que d'un siècle et demi à la date fixée par les Chinois pour la fondation du Fou-nan par l'union d'un brahmane et d'une femme nue. Il me paraît donc prudent de dire simplement que la colonisation hindoue, intense aux IIe-IIIe siècles de notre ère, porta tous ses fruits au IVe et au Ve.

On peut ajouter que la présence, sur la côte de l'Annam central et à Célèbes, d'images du Buddha de provenance indienne antérieure au IVe siècle, est une preuve de l'ampleur des voyages qui, dès les premiers siècles de

tats basés sur des calculs mathématiques sont très décevants, et seule la philologie a permis jusqu'ici d'obtenir des identifications satisfaisantes.

1. J. Asiat., juillet-août 1919, p. 20. — L'identification *Ye-tiao* = *Yavadoîpa* (Java) admise par G. FERRAND (Ibid., nov.-déc. 1916, p. 520). a été combattue par R. STEIN, *Les antécédents du Champa*, cf. infra, p. 97, n. 7.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

l'ère chrétienne, portèrent des Hindous jusqu'à l'extrême limite que devait atteindre leur colonisation.

3. Les causes de l'expansion hindoue.

Quelle raison attribuer à cet essor maritime d'un peuple pour qui la traversée de « l'eau noire » et le contact avec les barbares Mlecch'a entraînent souillures et pollution ? On en a recherché les causes lointaines au IIIe siècle av. J.-C., dans la sanglante conquête du Kalinga, sur la côte orientale de l'Inde, par Açoka, et dans l'exode de population qu'elle aurait provoquée : mais on est en droit de se demander pourquoi les effets ne s'en seraient fait sentir que trois siècles après. Tout au plus peut-on supposer que les fuyards, s'il y en eut, ouvrirent la voie à une émigration postérieure plus importante.

On a songé à la pression exercée sur la masse de la population hindoue par les invasions des Kushâ*n*as au premier siècle de l'ère chrétienne [1], ce qui serait chronologiquement plus admissible. Mais ce n'est là qu'une hypothèse que n'est encore venu étayer aucun fait précis.

Par contre, on possède une série d'indices montrant que l'expansion hindoue aux premiers siècles de l'ère chrétienne est d'origine commerciale.

Le contact établi entre le monde méditerranéen et l'Orient à la suite de la campagne d'Alexandre, la fondation dans l'Inde de l'empire d'Açoka et plus tard de celui de Kanishka, la naissance en Occident de l'empire des Séleucides et de l'empire romain avaient donné au commerce des « denrées de luxe » un essor que déplo-

1. L. de La Vallée Poussin, *L'Inde aux temps des Mauryas et des barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tchi* (Histoire du Monde, VI, I), Paris, 1930. — Cf. S. Lévi, *Kanishka et S'âtavâhana*, J. Asiat., janv.-mars 1936, p. 94.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

raient les moralistes latins du Ier siècle[1]. Or, les épices, les bois de senteur (santal, bois d'aigle), les résines parfumées (camphre, benjoin) comptent parmi les produits spécifiques des pays et des îles au delà du Gange : *Takkola*, le « marché des cardamomes », *Karpûradvîpa* « l'île du camphre », *Narikeladvîpa*, « l'île des cocotiers », et tant d'autres toponymes sanskrits analogues, montrent quel genre d'intérêt attirait les Hindous vers ces régions.

Mais peut-être leur attrait eût-il été moins grand si elles n'avaient eu aussi la réputation d'être douées d'une richesse en or, dont la géographie grecque et latine avait recueilli le lointain écho.

« Je voudrais, écrit SYLVAIN LÉVI[2], à propos de Kanakapurî, « la ville de l'or » dans le Dvîpântara, souligner le rôle que la recherche de l'or a joué dans l'expansion hindoue en Indochine et en Indonésie ; ce ne sont pas seulement les appellations classiques de Suvarnabhûmi et de Suvarnadvîpa qui en témoignent ; les noms de fleuves et de rivières enregistrés par PTOLÉMÉE dans ses *Tables* évoquent, sous de multiples altérations d'origine dialectale, qui décèlent peut-être la variété d'origine des chercheurs d'or, le « fabuleux métal » que les sables indonésiens n'ont pas cessé de charrier. C'est l'or qui a attiré l'Inde vers l'Eldorado de l'Extrême-Orient ».

Pour nous, à qui le XIXe siècle a révélé les riches gisements de Californie et d'Afrique du Sud, la capacité aurifère de l'Inde extérieure ne paraît pas justifier pareille « ruée ». Mais l'or était alors beaucoup plus rare, et, — fait important qui ne semble pas avoir été mis

1. E. H. WARMINGTON, *The commerce between the Roman Empire and India*, Cambridge, 1928. — G. JOUVEAU-DUBREUIL, *L'Inde et les Romains*, Paris, 1921. — H. G. RAWLINSON, *Intercourse beteveen India and the Western world*, Cambridge, 1916. — M. P. CHARLESWORTH, *Trade-routes and commerce of the Roman Empire*, Cambridge, 1926.

2. *K'ouen-louen et Dvîpântara*, Bijdr., 88, 1931, p. 627.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

en relation avec l'hindouisation de l'Inde extérieure —, l'Inde venait, peu avant le début de l'ère chrétienne, de perdre sa principale source d'importation du métal précieux.

Elle l'achetait en effet en Sibérie, d'où les caravanes le lui apportaient par la route traversant la Bactriane ; et les grands mouvements des peuples d'Asie centrale aux deux derniers siècles avant l'ère chrétienne [1] eurent précisément pour résultat de couper cette route et de priver l'Inde de l'or dont elle avait besoin. C'est la raison pour laquelle au premier siècle ap. J.-C., elle chercha à importer de l'empire romain ces monnaies dont son sol a livré tant de spécimens [2], et dont une partie devait être fondue pour l'usage courant. Mais l'empereur Vespasien (69-79 A. D.) ayant réussi à arrêter cette fuite de numéraire qui portait un grave préjudice à l'économie impériale, il n'est pas impossible que le désir de trouver une autre source ait été une des raisons de l'exode des aventuriers vers la « Chersonèse d'Or ».

Leurs lointains voyages outre-mer se trouvèrent d'ailleurs favorisés par deux circonstances de natures fort différentes.

La première est d'ordre matériel ; ce fut le développement des marines indiennes et chinoises [3], et la construction de ces jonques de haute mer pouvant trans-

1. L. de La Vallée Poussin, *loc. cit.*

2. R. Sewell, *Roman coins found in India*, J. Roy. As. Soc., 1904, pp. 591-638. — W. W. Tarn, *Greeks in Bactria and India*, pp. 106-109. — P. Meile, *Les Yavanas dans l'Inde tamoule*, J. Asiat., 1940-1941, pp. 86-87. — La liste la plus récente et la plus complète a été donnée par le Dr Wheeler dans *Ancient India*, 2, pp. 116-121.

3. Sur les premières relations entre l'Inde et la Chine par voie de mer, cf. P. Pelliot, in T'oung Pao, XIII, 1912, pp. 457-461, et K. A. Nilakanta Sastri, *The beginnings of intercourse between India and China* (Ind. Hist. Quart., XIV, 1938, pp. 380-387) dont les conclusions sont peut-être discutables, mais qui donne des références.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

porter de 600 à 700 passagers, dont la construction empruntait la technique en usage dans le golfe Persique[1]. La description détaillée qu'en donne un texte chinois du IIIe siècle ap. J.-C.[2] montre que leur gréement longitudinal permettait peut-être l'allure « au plus près », innovation capitale dans l'art de la navigation. On sait d'autre part que vers le milieu du Ier siècle de l'ère chrétienne, le pilote grec HIPPALOS avait découvert l'alternance périodique des moussons, que les Arabes connaissaient mais tenaient secrète. Il en résulta un prodigieux essor du commerce maritime entre l'Inde et les ports de la mer Rouge, porte de l'Occident. « Il faut descendre quatorze siècles plus tard, écrit S. LÉVI[3], pour rencontrer une révolution économique comparable à celle-ci, quand les découvertes des Portugais changent de fond en comble les voies commerciales de toute l'Asie ». Les communications, par voie de mer, de l'Inde avec les terres et les îles de l'Est ne purent manquer d'en être affectées.

L'autre circonstance, d'ordre moral, fut le développement du bouddhisme : en abolissant pour ses adeptes les barrières des castes et le souci exagéré de la pureté raciale, il supprimait du même coup, pour les Hindous convertis à la nouvelle religion, les entraves que la crainte d'une pollution au contact des barbares mettait précédemment à leurs voyages maritimes.

On est ainsi amené à se représenter l'expansion de la civilisation hindoue vers l'Est au début de l'ère chrétienne comme le résultat d'entreprises commerciales, d'un afflux continu de navigateurs, recrutés à l'origine dans ce milieu des « marchands de mer », dont

1. P. PELLIOT, *Textes chinois concernant l'Indochine hindouisée*, Et. Asiat. EFEO, II, p. 261.
2. *Ibid.*, p. 255.
3. *L'Inde civilisatrice*, p. 156.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

tant de types sont dépeints dans la littérature bouddhique ancienne et qui semblent avoir eu pour le Buddha Dîpankara « calmant les flots » une dévotion particulière [1]. « Un grand nombre de récits du Jâtaka, écrit SYLVAIN LÉVI [2], ont trait à des aventures de mer ; la mer et la navigation tenaient manifestement une grande place dans la vie de l'Inde à l'époque où ces récits furent imaginés ».

4. Le mode de formation des premiers établissements hindous.

Par quel processus les commerçants en quête des épices et les aventuriers à la recherche de l'or parvinrent-ils à constituer des communautés assez homogènes et assez fortement organisées pour donner naissance à de véritables royaumes hindous ?

On ne peut essayer de s'en faire une idée qu'en observant ce qui s'est passé ailleurs et dans d'autres temps, mais dans des circonstances analogues.

G. FERRAND a écrit sur l'hindouisation de Java plusieurs pages qui peuvent être appliquées aux autres pays de l'Inde extérieure et dont je citerai quelques extraits [3] :

« La réalité a du être à peu près ceci : deux ou trois navires de l'Inde naviguant de conserve arrivent de proche en proche jusqu'à Java. Les nouveaux venus entrent en relation avec les chefs du pays, se les rendent favorables par des présents, par des soins donnés

1. *Les « marchands de mer » et leur rôle dans le bouddhisme primitif*, Bull. Assoc. Amis de l'Orient, n° 3, 1929, pp. 19-39.
2. *Manimekhalâ, divinité de la mer*. Bull. Lettres Acad. Belgique, 1930, p. 282. Cf. Ind. Hist. Quarterly, VII, 1931, pp. 173 et 371.
3. *Le K'ouen-louen*, J. Asiat., juillet-août, 1919, pp. 15 et suiv.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

aux malades et par des amulettes. Dans tous les pays de civilisation primitive où j'ai vécu, du golfe d'Aden et de la côte orientale d'Afrique à la Chine, les seuls moyens efficaces de pénétration pacifique restent partout les mêmes : cadeaux de bienvenue, distribution de médicaments curatifs et de charmes préventifs contre tous les maux et dangers, réels et imaginaires. L'étranger doit être et passer pour riche, guérisseur et magicien. Personne n'est à même d'employer de tels procédés aussi adroitement qu'un Hindou. Celui-ci se prétendra sans doute d'extraction royale ou princière, ce dont son hôte ne peut qu'être favorablement impressionné.

« Immigrés en cette *terra incognita*, les Hindous ne disposent pas d'interprète. Il leur faut donc apprendre la langue indigène qui est si différente de la leur et surmonter ce premier obstacle pour acquérir droit de cité chez les *Mlecch'a*. L'union avec des filles de chef vient ensuite[1], et c'est alors seulement que l'influence civilisatrice et religieuse des étrangers peut s'exercer avec quelque chance de succès. Leurs femmes indigènes, instruites à cet effet, deviennent les meilleurs agents de propagande des idées et de la foi nouvelles : princesses ou filles nobles, si elles en affirment la supériorité sur les mœurs, coutumes et religions héritées des ancêtres, leurs compatriotes ne pourront guère y contredire.

« Pour la diffusion de ces nouveautés sociales, morales et religieuses, le javanais n'a pas de termes équivalents, ne les connaissant pas. Il a donc fallu imposer la terminologie indienne dans tous ces domaines, — terminologie dont on use encore en Indonésie après deux millénaires ».

G. Ferrand base cette reconstitution hypothétique sur son expérience personnelle de la pénétration islami-

1. Sur les mariages mixtes, attestés par divers textes, cf. infra, p. 49.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

que chez les Sakalaves de Madagascar. Un bon connaisseur du monde indonésien, R. O. WINSTEDT, paraphrase ce passage dans son *Histoire de la Malaisie*[1], et y ajoute d'autres rapprochements : « Avec le temps, écrit-il, quelques-uns de ces Hindous prirent femmes dans les grandes familles indonésiennes et introduisirent les conceptions indiennes de la royauté, exactement comme mille ans plus tard des Tamouls musulmans se marièrent dans les familles des Sultans et des Bendaharas de Malacca. L'arrivée des Hindous en Malaisie semble avoir été très analogue à l'arrivée postérieure des Musulmans de l'Inde et du Hadramaut, le brahmane et le kshatriya prenant la place que devait usurper le Sayid ».

Tel fut sans doute le premier stade de l'hindouisation. Entreprises individuelles ou corporatives sans plan préconçu, plutôt qu'émigration massive qui aurait modifié bien davantage le type physique des populations austro-asiatiques et indonésiennes de l'Inde extérieure.

Mais, après ces marchands et en quelque sorte dans leur sillage, il faut faire une large place à des éléments cultivés, appartenant aux deux premières castes, sans quoi l'on ne comprendrait pas l'éclosion de ces civilisations de l'Inde extérieure, khmère, chame, indo-javanaise si profondément imprégnées de religion hindoue et de littérature sanskrite. On en a d'ailleurs la preuve pour le premier royaume sur lequel les Chinois donnent des renseignements précis : au Fou-nan, quelques fonctionnaires étaient des Hindous, reconnaissables à ce qu'ils avaient pour nom de famille le terme ethnique *Tchou*[2] par lequel les Chinois désignaient les gens originaires de

1. *History of Malaya*, J. Mal. Branch Royal Asiat. Soc., XIII, 1935, p. 18 ; *Indian influence in the Malay world*, J. Royal Asiat. Soc., 1944, p. 186.

2. Abréviation de *T'ien-tchou*, « l'Inde ». Cf. P. PELLIOT, *Le Fou-nan*, BEFEO., III, p. 252, n. 4.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

l'Inde. Il n'est d'ailleurs pas certain que ces émigrants, d'un rang social plus élevé que les premiers navigateurs, aient tous été de purs Hindous de vieille souche aryenne. Parmi eux devaient se trouver bon nombre d'Anaryens qui, dans ces pays neufs et vis-à-vis des autochtones, avaient beau jeu pour prétendre appartenir à des classes sociales qui les eussent reniés dans l'Inde propre.

J'ai indiqué plus haut l'influence du bouddhisme sur l'essor du commerce maritime, et l'on a vu que, dans bien des cas, les plus anciens témoins de l'hindouisation sont des images du Buddha Dîpankara, appartenant à l'école d'Amarâvatî, qui jouissaient d'une grande faveur auprès des navigateurs fréquentant les îles du Sud. Le rôle du bouddhisme est indéniable : il semble avoir ouvert la voie, grâce à son esprit missionnaire et à son absence de préjugés raciaux. Mais la plupart des royaumes qui se constituèrent dans l'Inde extérieure ne tardèrent pas à adopter la conception çivaïte de la royauté, basée sur le couple brahmane-kshatriya et exprimée dans le culte du linga royal[1]. « De même qu'en Grèce, écrit K. A. Nilakanta Sastri[2], les colons emportaient avec eux du feu pris au foyer de la métropole, comme un signe de leur attachement filial au pays qu'ils quittaient en quête de nouveaux gîtes, de même les colons hindous emmenaient avec eux un culte, le culte çivaïte dans lequel Çiva jouait le rôle de gardien de l'Etat, grâce aux bons offices du brahmane chapelain du roi ».

La fondation de tels royaumes, la transformation d'un simple comptoir commercial en un Etat politique organisé, pouvait s'effectuer de deux façons différentes : ou bien un Hindou s'imposait comme chef à la popu-

1. F. D. K. Bosch, *Het Lingga-Heiligdom van Dinaja*, Tijdsch. Bat. Gen., 64, 1924, pp. 227-291.
2. *Agastya*, Ibid., 76, 1936, p. 503.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

lation autochtone plus ou moins fortement imprégnée d'éléments hindous, ou bien un chef indigène adoptait la civilisation des étrangers et affermissait son pouvoir en s'hindouisant. Les deux cas ont dû se produire, mais dans le premier, et à supposer que la dynastie ait été purement hindoue à l'origine, il est peu probable qu'elle le soit longtemps restée, par suite des mariages mixtes auxquels les Hindous se trouvaient contraints. C'est un mariage de ce genre qui est à l'origine même de la première dynastie du Fou-nan, telle qu'elle est rapportée par les Chinois. Mais l'élévation de chefs autochtones au rang de kshatriya, à la faveur du *vrâtyastoma* ou rite brahmanique d'admission des étrangers dans la communauté orthodoxe [1], devait être la règle et l'épigraphie en fournit des exemples. Le roi Mûlavarnam, qui a laissé à Bornéo des inscriptions sanskrites au début du Ve siècle [2], avait pour père Açvavarman, dont le nom est purement sanskrit, mais son grand-père portait celui de Kundunga, qui ne l'est certainement pas. Sanjaya, fondateur au VIIIe siècle de la dynastie javanaise de Matarâm [3], est neveu d'un certain Sannâha dont le nom sonne comme la sanskritisation d'un nom javanais.

D'une manière générale, l'armature sociale de l'Inde dominée par le système des castes semble avoir subi de profondes modifications au contact des sociétés indigènes. Les généalogies de l'ancien Cambodge présentent souvent un curieux mélange de noms sanskrits et de noms khmèrs qui faisait dire à A. Barth que les brahmanes du Cambodge « ne paraissent pas avoir été

1. Cf. L. de La Vallée Poussin, *Indo-européens et Indo-iraniens* (Hist. du Monde, III), pp. 168, 169, 174, 178 ; *Dynasties et histoire de l'Inde* (Ibid., VI, 2), p. 361. — S. Lévi, *Le Nepal*, I, p. 220. — L. Renou, *Bibliographie védique*, 1931, pp. 143 et 334.
2. Supra, p. 39 et infra, p. 91.
3. Cf. infra, p. 152.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

bien scrupuleux à l'endroit de la pureté du sang »[1]. C'est que ces brahmanes, s'ils voulaient faire souche, étaient bien obligés de donner de sérieuses entorses aux règles de l'endogamie. Un texte chinois du Ve siècle[2] affirme que « dans le royaume de Touen-siun il y a plus de mille brahmanes de l'Inde. Les gens de Touen-siun pratiquent leur doctrine *et leur donnent leurs filles en mariage* ; aussi beaucoup de ces brahmanes ne s'en vont-ils pas »[3].

On peut invoquer sur ce point l'exemple de l'Inde du Sud où les brahmanes les plus stricts sont, physiquement parlant, de purs Dravidiens. L. de La Vallée Poussin a esquissé, avec références bibliographiques à l'appui, un vivant tableau du rôle assigné aux brahmanes dans les tribus du Bengale « en procès de brahmanisation », et montre « des brahmanes se mettant au service du clan pour tout le spitituel, soit que la dureté de l'âge de fer les contraigne aux pires concessions, soit que le clan s'adapte vraiment aux exigences d'une orthodoxie complaisante »[4].

De son côté, S. Lévi[5] note que le travail du brahmanisme, « religion amorphe, sans chef, sans clergé, sans orthodoxie, sans programme », qui cependant a fait l'unité de l'Inde, se poursuit encore sous nos yeux. « Il annexe sans relâche de nouveaux prosélytes. Les tribus de la jungle aspirent à posséder elles aussi leur brahmane ; amené par séduction ou par razzia, le brahmane commence par reconnaître dans les fétiches du clan un

1. *Inscriptions sanskrites du Cambodge*, p. 159, n. 10. La remarque de Barth est motivée par un texte du XIe siècle, mais ces mélanges de noms s'observent beaucoup plus tôt.
2. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, BEFEO., III, p. 279.
3. Le Touen-siun était une dépendance du Fou-nan, probablement sur la Péninsule Malaise, cf. infra, p. 72. — Ce texte reste intéressant, même si ces *p'o-lo-men* du texte chinois n'étaient pas tous de caste brahmanique.
4. *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 361.
5. *L'Inde civilisatrice*, p. 23.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

avatar masqué de ses divinités ; il découvre ensuite à l'usage du chef du clan une généalogie qui le rattache aux cycles épiques ; il impose en retour ses pratiques, et surtout le respect de la vache, article initial de son credo ».

Les inférences que l'on peut tirer de ce qui se passe encore sous nos yeux dans l'Inde viennent ainsi confirmer les anciennes sources chinoises, d'après lesquelles les traits communs des pays des mers du Sud sont ceux, non de colonies hindoues de peuplement, mais de sociétés indigènes hindouisées.

« Ainsi, dit W. STUTTERHEIM à propos de Bali [1], apparurent de petits domaines gouvernés par des princes hindous ou hindouisés, où seuls les membres de la Cour devaient avoir du sang hindou dans leurs veines. La masse de la population restait indonésienne. Aujourd'hui le *trivamça* (les trois castes supérieures) constitue 7% de la population : le reste s'appelle *kaula* (serviteurs) ou *çûdra* ».

Ce processus se poursuivit pendant plusieurs siècles à la faveur des échanges que la fondation des premiers royaumes hindous de l'Inde extérieure avait favorisés et intensifiés, et dont inscriptions et textes chinois ont gardé le souvenir. Je dis à dessein « échanges », car il est vraisemblable que, parallèlement aux voyages des Hindous vers les pays d'Orient, il faille à partir d'une certaine époque tenir compte de la venue dans l'Inde de trafiquants indochinois et indonésiens, groupés en « colonies » dans quelques grands ports. Aussi, dans la pénétration de la civilisation hindoue, doit-on sans doute faire place à un élément qu'on semble avoir perdu de vue : je veux parler de l'action des natifs d'Indochine et d'Indonésie qui, de retour après un séjour

1. *Indian influences in Old-Balinese art*, Londres, India Soc., 1935, p. 6.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

outre-mer, ont dû contribuer pour une large part à répandre dans leurs pays les mœurs et les croyances de l'Inde. S'il est permis d'en juger par ce qui s'est passé récemment en Asie, les modes et les coutumes occidentales, le vêtement, les signes extérieurs de la politesse, le goût de certaines formes d'art, de littérature ou de distraction, ont été introduits plus vite et plus facilement dans la masse par les Asiatiques revenus d'Europe ou d'Amérique que par les Européens eux-mêmes. Il a dû en être de même autrefois dans les pays de l'Inde extérieure, où la pénétration de la culture indienne a peut-être été en partie l'œuvre d'autochtones épris d'une civilisation supérieure.

Il faut enfin tenir compte de la propension des Hindous à réduire en traités (*çâstra*) les divers aspects de cette civilisation, depuis le droit (*dharmaçâstra*) et la politique (*arthaçâstra*) jusqu'à la recherche du plaisir (*kâmaçâstra*). Sans prétendre, comme on l'a fait[1], que « l'ensemble de la culture hindoue en Indonésie ait été acquis dans des livres et des manuels, les Hindous eux-mêmes ne jouant qu'un rôle tout à fait insignifiant ou même peut-être nul », il est certain que toute cette littérature technique et didactique en sanskrit a dû grandement faciliter la pénétration de la culture indienne dans les pays d'outre-mer.

5. Les points de départ et les voies de l'expansion hindoue.

Quelles voies suivirent les voyageurs, et quels furent dans l'Inde les centres d'où cette civilisation rayonna sur la péninsule indochinoise et les îles du Sud ?

1. W. F. Stutterheim, *Indian influences in the lands of the Pacific*, pp. 4-5.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Que la pénétration se soit faite par voie de mer, cela est évident pour l'archipel, mais pour la péninsule, on peut se demander si les routes de terre ne jouèrent pas aussi un certain rôle.

On a décrit l'Indochine, prolongée par la Péninsule Malaise et l'Insulinde, comme une « barrière » naturelle ; « c'est seulement par des passes relativement étroites, comme le chenal de Singapour ou le détroit des îles de la Sonde, que les bateaux venant de l'ouest par l'océan Indien ou de l'est par la mer de Chine pouvaient passer d'un bord à l'autre ». Et l'auteur de ces lignes, le Père H. BERNARD, ajoute [1] : « Les raccourcis terrestres, autrefois, étaient impraticables, car les deltas de l'Irawadi, de la Salwin, du Ménam, du Mékong et du Fleuve Rouge, parfois obstrués par la végétation tropicale, sont adossés à un pays central, accidenté et inhospitalier, qui n'est aisément franchi que depuis l'essor de l'aviation ».

Mais les deltas indochinois et leurs palétuviers n'ont pas plus arrêté les aventuriers à la recherche de l'or, que les déserts de l'Asie centrale ou les neiges du Pamir ne devaient arrêter les marchands de soie ou les pèlerins bouddhistes à la recherche des textes sacrés. Les obstacles géographiques sont parfois moins redoutables que les écumeurs de mer, et c'est précisément le foisonnement de la piraterie dans les détroits, et plus tard la politique commerciale tyrannique du royaume de Palembang [2], qui conférèrent aux routes terrestres une réelle importance, attestée par des trouvailles archéologiques.

Et d'ailleurs, quoi de plus tentant que d'éviter le détour par le détroit de Malacca (je ne parle pas du détroit de la Sonde, beaucoup trop au sud par rapport

1. *Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident*, Hanoi, Taupin, 1939, p. 51.
2. Cf. infra, pp. 221, 240, 309.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

à l'Inde, et qui, pratiqué parfois dans l'antiquité, ne prit une réelle importance qu'à partir de l'époque des grandes navigations par le cap de Bonne Espérance), et de profiter de l'étroitesse de l'isthme de Kra et de la Péninsule Malaise pour transborder les marchandises par une de ces routes naturelles qui de nos jours permettent d'aller « facilement en bicyclette d'une mer à l'autre en quelques heures » ?[1]

Les navigateurs qui, se rendant de l'Inde méridionale dans les pays de l'or, évitaient le cabotage le long de la côte du Bengale et risquaient la traversée de la haute mer, pouvaient emprunter, soit le chenal des 10° entre Andaman et Nicobar, soit, plus au sud, le chenal entre Nicobar et la tête d'Achin. Les premiers abordaient la péninsule vers Takua Pa, les seconds vers Kedah, deux sites où les recherches archéologiques ont mis au jour des objets anciens[2].

On passe sans difficulté de Kedah à Singora, de Trang à P'at'alung, à l'antique Ligor ou à Bandon, de Kra à Ch'ump'on, et surtout de Takua Pa à Ch'aiya, dont les recherches archéologiques ont révélé l'importance et l'antiquité[3].

Pour les voyageurs venant de l'Inde centrale, et pour ceux qui pratiquaient le cabotage le long des côtes, l'accès au golfe de Siam, et de là à la mer de Chine, était encore possible par la route qui, de Tavoy, franchit les montagnes à la passe des Trois Pagodes et descend vers le delta du Ménam par la rivière de Kanburi,

1. L. DE LAJONQUIÈRE, *Le domaine archéologique du Siam*, Bull. Comm. Arch. Indochine, 1909, p. 259, Cf. p. 256.

2. L. DE LAJONQUIÈRE, *loc. cit.* — H. G. QUARITCH WALES, *A newly explored route of ancient Indian cultural expansion*, Indian Art and Letters, IX, 1935, pp. 1-31 ; *Towards Angkor*, Londres, Harrap, 1937 ; *Archaeological Researches on ancient Indian colonization in Malaya*, J. Mal. Br. Roy. Asiat. Soc., XVIII, 1, 1940.

3. J. Y. CLAEYS, *L'archéologie du Siam*, BEFEO., XXXI, p. 378. — H. G. QUARITCH WALES, *loc. cit.*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sur les rives de laquelle on a signalé plus haut le très ancien site de P'ong Tük voisin de celui, non moins ancien, de P'ra Pathom. Plus au nord, l'accès du bassin du Ménam était praticable, de l'ouest, par la route qui joint actuellement le port de Moulmein à la ville de Rahèng sur une des branches du Ménam.

Enfin, on a postulé l'existence d'une route reliant le Ménam au Mékong par le plateau de K'ôrat via Si T'ep, autre site ancien, et la vallée du Mun [1]. Le berceau du royaume hindou des Kambujas, qui se trouvait dans la région de Bassak sur le moyen Mékong [2], séparé du bas Mékong et de la mer par les infranchissables chutes de Khôn, constituait en quelque sorte le terminus de cette route.

Plus au nord encore, il y avait la route reliant l'Inde à la Chine par l'Assam, la haute Birmanie et le Yunnan. Son emploi est bien attesté à partir du début du IIe siècle ap. J.-C. [3], mais remonte sans doute au IIe siècle avant, et par elle l'influence indienne, après s'être exercée sur la haute Birmanie, atteignit jusqu'aux T'ais du Nan-tchao [4].

D'où venaient les Hindous qui essaimaient dans l'Inde extérieure et où s'embarquaient-ils ? C'est là une question qui a fait l'objet de nombreuses recherches. Malheureusement, ceux qui s'en sont le plus occupés, c'est-à-dire les historiens hindous, ne l'ont pas toujours fait avec l'objectiovité désirable ; suivant qu'ils étaient natifs de Madras ou de Calcutta, c'est au pays tamoul

1. H. G. Quaritch Wales, *Towards Angkor*, p. 111.
2. Cf. infra, pp. 113-114.
3. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, pp. 142-143. — G. H. Luce et Pe Maung Tin, *Burma down to the fall of Pagan*, J. Burma Res. Soc., XXIX, 1939, p. 264.
4. P. Pelliot, *Ibid.*, pp. 154 et suiv. *L'origine du nom de « Chine »* T'oung Pao, XIII, 1912, pp. 733-734. — W. Liebenthal, *Sanskrit inscr. from Yunnan*, Mon. Ser., XII, 1947.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ou au Bengale qu'ils ont attribué l'honneur d'avoir colonisé la « plus grande Inde ».

A part une inscription tamoule à Sumatra [1] et deux sur la Péninsule Malaise [2], qui permettent à l'école de Madras de marquer un point, mais dont aucune ne date des débuts de l'hindouisation, les colonisateurs n'ont pas laissé outre-mer de documents écrits en vernaculaire qui puissent renseigner sur leurs pays d'origine. Nos sources d'information sont donc les textes des géographes et des voyageurs européens ou chinois, les textes indiens faisant allusion à la navigation, et finalement ce que la toponymie, les traditions, les écritures, les arts plastique de l'Inde extérieure peuvent nous apprendre sur cette origine.

« Tous les ports orientaux de l'Inde jusqu'à Tâmralipti (Tamluk) contribuèrent à cette expansion indienne, écrit L. de La Vallée Poussin [3], mais le Sud y eut la plus grande part ».

En effet, tandis que le *Périple de la Mer Erythrée* (§ 60) place à Kamara (Khabari de Ptolémée = Kâviri-pattinam à l'embouchure de la Kaveri) [4], à Podoukê (Pondichéry ?) [5] et à Sôpatma, les trois grands ports, voisins les

1. Inscription de Labu Tua près de Baros, de 1088. Cf. N. J. Krom, *Hind.-jav. Gesch.*, p. 304.

2. Inscriptions du Khao P'ra Narai à Takua Pa des VIIe-IXe siècles et du Vat Mahath'at de Ligor des Xe-XIe. Cf. G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam*, II, pp. 49 et 57.

3. *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 293.

4. *Cambridge History of India*, I, p. 212. — V. une description de ce port, au moment de son essor, dans la littérature du Sangam, Nilakanta Sastri. *The Cholas*, pp. 96, 99. Cf. J. Asiat., 1940-1941, p. 98.

5. Des fouilles effectuées par G. Jouveau-Dubreuil (*Podoukê-Pondichéry*, Le Semeur, n° 10, Pondichéry, 1938 ; *Les ruines romaines de Pondichéry*, BEFEO., XL, pp. 448-450) et par le Frère L. Faucheux (*Une vieille cité indienne près de Pondichéry, Vîrapatnam*, Pondichéry, 1946), sur le site nommé Arikamedou ont montré qu'il y avait eu là, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, un emporium en relations commerciales avec l'occident méditerranéen. (P. Z. Pattabiramin. *Les fouilles d'Arikamedou* (*Podoukè*), Pondichéry, 1946). D'autres fouilles pratiquées plus récemment par le Dr Wheeler ont fait l'objet d'un important rapport dans *Ancient India*, fasc. 2, 1946.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

uns des autres, d'où les gros navires nommés *kolandia*[1] faisaient voile pour Chrysê, PTOLÉMÉE (VII, 1, 15) situe plus au nord, près de Chicacole[2], le port de départ (*aphetêrion*), des voyageurs à destination de la Chersonèse d'Or. C'est à Tâmralipti (Tamluk sur les bouches du Gange) que s'embarquèrent les pèlerins chinois, FA-HIEN au début du Ve siècle et YI-TSING, à la fin du VIIe siècle, lors de leurs voyages de retour d'Inde en Chine. C'est sans doute aussi à Tâmralipti que, dès l'époque de la rédaction des Jâtakas, les marchands partis de Bénarès ou de Champâ, dans la vallée du Gange, prenaient la mer à destination de Suvannabhûmi, la terre de l'or[3]. Enfin, il est certain que les grands ports de la côte occidentale : Bharukacch'a (grec Barygaza, mod. Broach), Çûrpâraka (Souppara, Sopara), Muchiri (grec Muziris, mod. Cranganore) étaient en relation avec la Chersonèse d'Or[4].

Les renseignements que l'on peut tirer des toponymes indiens transplantés dans l'Inde extérieure ne sont pas très probants, car ils ne sont souvent attestés que tardivement, et le choix de noms tels que Champâ, Dvâravatî, Ayodhyâ, et autres villes célèbres de la légende pouranique, ne prouve pas nécessairement l'origine gangétique de ceux qui les transplantèrent en pays étranger. Le témoignage de la toponymie est plus instructif lorsqu'il s'agit de noms moins illustres. On peut, par exemple, établir un intéressant rapprochement entre Târumâ, qui correspond dans la plus ancienne inscription de Java

1. Le mot *kalam* dans les textes tamouls du Sangam, et le mot *kola* dans les textes sanskrits bouddhiques ont le sens de « bateau » (Cf. P. MEILE, *Les Yavanas dans l'Inde tamoule*, J. Asiat., 1940-1941, pp. 90-92). — Les Chinois emploient une expression *K'ouen-louen-tan* qui pourrait être un équivalent du grec *kolandia* (renseignement dû à M. R. STEIN).

2. S. LÉVI, *Notes sur la géographie ancienne de l'Inde*, Journ. Asiat., janv.-mars 1925, pp. 46-57.

3. *Samkhajâtaka*, n° 442 ; *Mahâjanakajâtaka*, n° 539.

4. Un vieux proverbe gujarati fait allusion à la fortune des navigateurs revenus de Java (*Râs Mâlâ*, II, 82, cité dans *Hobson-Jobson*, p. 456).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

à une localité de la partie occidentale de cette île [1], et une localité de même nom située près du cap Comorin. De même l'emploi du terme Ussa (Odra = Orissa) pour le Pegu, et de Çrîkshetra (= Purî) comme nom ancien de Prome en Birmanie [2], indiquent certainement une relation entre ces pays et l'Orissa. Le nom du Kalinga trouve un écho dans celui du Ho-ling [3], nom donné par les Chinois à un ancien royaume de Java, et dans celui de Kling employé par les Malais et les Cambodgiens pour désigner les Hindous. L'appellation de Talaing, appliquée aux Môns par les Birmans semble indiquer qu'à une certaine époque le Telingâna ou région de Madras fut en relations particulièrement actives avec le pays môn. Dans le même ordre d'idées, on peut rappeler la présence chez les Karo-Bataks, à Sumatra, des noms ethniques : Chola, Pândya, Pallava, Malayâlam, originaires de l'Inde dravidienne [4].

Les traditions dynastiques pourraient fournir de précieuses données. On a cherché une relation entre les Çailendras de Java et de Sumatra et les Çailas d'Orissa [5], rapprochement moins satisfaisant que celui de la tradition dynastique des souverains du Fou-nan avec celle des Pallavas de Kânchî (Conjeveram) [6]. Le fondateur et le grand hindouisateur du Fou-nan étaient tous deux du clan brahmanique Kaundinya, originaire de l'Inde du Nord, dont une branche jouissait d'une grosse influence au Mysore vers le IIe siècle [7]. Diverses mentions

1. Infra, p. 93.
2. Infra, p. 132.
3. Infra, pp. 136-137.
4. H. Kern, *Dravidische volksnamen op Sumatra*, Verspr. Geschr., III, pp. 67-72.
5. R. C. Majumdar, *Suvarnadvîpa*, I, pp. 226-227.
6. G. Cœdès, *La légende de la Nâgî*, BEFEO., XI, p. 391.
7. K. P. Jayaswal, *History of India* c. 150 *A. D. to* 350 *A. D.*, J. Bihar and Orissa Res. Soc., XIX, 1933, p. 169. — B. R. Chatterji, *Recent advances in Kambuja studies*, J. Greater India Soc., VI, 1939, p. 139.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du sage Agastya et de son culte dans l'Inde extérieure suggèrent une contribution des Pâ*ndy*as de l'extrême sud de l'Inde[1] à l'œuvre d'hindouisation.

La paléographie des inscriptions fournit d'utiles précisions : c'est ainsi qu'une vague d'influence bengali à la fin du VIIIe et au début du IXe siècle est attestée par l'emploi passager d'une écriture pré-nâgarî[2]. Malheureusement les divers types d'écriture indienne sont d'autant moins différenciés qu'ils sont plus anciens. R. C. MAJUMDAR a essayé de montrer[3] que celle de la plus vieille inscription sanskrite d'Indochine (qui date du IIIe siècle et qui émane du Fou-nan et non du Champa)[4] est dérivée de l'écriture des Kushâ*n*as employée dans la partie centrale de l'Inde septentrionale. Mais cette opinion révolutionnaire a été combattue avec de bons arguments par K. A. NILAKANTA SASTRI[5], défenseur de la thèse classique d'après laquelle les alphabets de l'Inde extérieure sont originaires de l'Inde du Sud, avec prédominance de l'influence de l'écriture des Pallavas[6].

Les arts plastiques ne sont pas d'un grand secours, parce que les plus anciens vestiges en sont généralement postérieurs de plusieurs siècles au début de l'hindouisation, à l'exception de ces Buddhas de l'art d'Amarâvatî dont on a signalé plus haut la présence en divers points de l'Inde extérieure. S'ils témoignent en faveur d'une prépondérance méridionale au début de l'hindouisation, les influences successives de l'art

1. K. A. NILAKANTA SASTRI, *Agastya*, Tijdsch. Bat. Gen., 76, 1936, pp. 503-504.
2. F. D. K. BOSCH, *De inscriptie van Keloerak*, Ibid., 68, 1929, pp. 3-16.
3. *La paléographie des inscriptions du Champa*, BEFEO., XXXII, pp. 127-139.
4. Infra, p. 74.
5. *L'origine de l'alphabet du Champa*, BEFEO., XXXV, pp. 233-241.
6. J. PH. VOGEL, *The yûpa inscriptions of King Mûlavarman from Koetei (East-Borneo)*, Bijdr., 74, 1918, pp. 222-232.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Gupta, puis Pâla et Sena qu'on a notées dans la sculpture [1], celle de l'Orissa sur les images hindouistes de Birmanie et de Java [2], donnent une idée de la diversité des facteurs qui contribuèrent à la formation et à l'évolution des arts plastiques.

La même conclusion se dégagerait sans doute de l'étude de l'architecture, si nous en possédions des vestiges antérieurs au VIe siècle. Dans l'état actuel de la documentation, les monuments de l'Inde extérieure sont si différenciés et déjà si éloignés de leurs prototypes indiens qu'on a pu écrire : « Le rapport entre les premiers de ces édifices et ceux de l'Inde, contemporains ou antérieurs, est loin d'être frappant ; privés de leurs images et de leurs inscriptions, les textes divers disparus, nul ne songerait à première vue à les rapprocher des temples hindous. Tout au plus sent-on avec ceux-ci un air de famille, d'aucune façon une parenté directe ». L'auteur de ces lignes [3] attribue ce fait à la disparition d'une architecture en matériaux légers et périssables qui, si nous la connaissions, nous donnerait sans doute la filiation cherchée. De l'avis général, ce sont les temples monolithes de Mâmallapuram, construits au début du VIIe siècle par les souverains Pallavas, qui offrent le plus d'affinité avec les anciens monuments hindous de l'Inde extérieure. Mais l'Inde du Sud n'est sans doute pas seule à pouvoir revendiquer une influence

1. Ananda K. Coomaraswamy, *History of Indian and Indonesian art*, Londres, Goldston, 1927. — *The influences of Indian art*, Londres, India Soc., 1927. — R. Grousset, *L'art Pâla et Sena dans l'Inde extérieure*, Etudes d'orientalisme (Mél. Linossier), I, pp. 277-285. — A. J. Bernet Kempers, *The bronzes of Nâlandâ and Hindu-Javanese art*, Leyde, Brill, 1933.

2. Devaprasad Ghosh, *Migration of Indian decorative motifs*, J. Greater India Soc. II, 1935, pp. 37-46 ; *Relation between Buddha of Orissa and Java*, Mod. Review, nov. 1933.

3. H. Parmentier, *Origine commune des architectures hindoues dans l'Inde et en Extrême-Orient*, Et. Asiat. EFEO., II, p. 200.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sur l'architecture hindoue de l'Indochine et de l'Insulinde, et l'on ne peut s'empêcher d'être frappé par la ressemblance des tours de briques du Cambodge préangkorien ou de l'ancien Champa, avec certains monuments de brique de l'Inde centrale [1], et surtout avec le temple de Bhitargaon d'époque Gupta dans la vallée du Gange [2].

De cette revue sommaire et incomplète de nos sources d'information sur les origines de l'expansion hindoue vers l'Est, se dégage une impression que l'on peut résumer en modifiant légèrement la formule déjà citée de L. DE LA VALLÉE POUSSIN : toutes les régions de l'Inde contribuèrent plus ou moins à cette expansion, et c'est le Sud qui y eut la plus grande part. On a peut-être eu tendance à amplifier le rôle de l'Inde méridionale, en attribuant aux Pallavas une influence exagérée [3] : sauf au Fou-nan, l'apparition des premiers textes épigraphiques et des plus anciens vestiges archéologiques coïncide avec l'ascension de la dynastie Pallava, et l'on a transformé en une relation de cause à effet, ce qui peut n'être qu'un synchronisme. On verra au chapitre suivant que, au moins pour le Fou-nan, il y a peut-être lieu de tenir compte d'influences venues du Nord-Ouest de l'Inde, dont il n'a guère été question jusqu'ici. Il n'en reste pas moins que l'influence de l'Inde méridionale est, dans l'ensemble, prépondérante [4].

1. Rapprochement proposé par R. S. LE MAY, *Buddhist art in Siam*, pp. 63-65.

2. A. CUNNINGHAM, *Arch. Survey India, Ann. Rep.*, XI, 1875-1878, pp. 40-46. — Sur l'influence possible de l'Inde du Nord, cf. aussi G. DE CORAL RÉMUSAT, *De l'origine commune des linteaux de l'Inde Pallava et des linteaux khmers préangkoriens*, Rev. des arts asiat., VIII, 1934, p. 249.

3. B. CH. CHHABRA, *Expansion of Indo-Aryan culture during Pallava rule, as evidenced by inscriptions*, J. Asiat. Soc. Bengal, Letters, I, 1935, n° 1.

4. Cf. cependant W. F. STUTTERHEIM, *Indian influences in the lands of the Pacific*. — M. R. LINGAT attire d'autre part mon attention sur un

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Mais l'expansion hindoue n'est pas, je le répète, un fait historique nettement délimité dans l'espace et dans le temps. C'est un phénomène qui a touché des régions vastes et diverses et qui a duré pendant plusieurs siècles ; il a comporté des vagues successives, des courants locaux d'origines variées. Il a été aidé par les centres de diffusion constitués par les premiers royaumes hindous de la Péninsule Malaise, sortes de relais entre l'Inde propre et l'Inde extérieure. Le brahamane Kaundinya, second hindouisateur du Fou-nan, venait du royaume de P'an-p'an situé sur la Péninsule [1]. Dans le Sud de Sumatra, Palembang fut au VIIe siècle un grand centre de diffusion du bouddhisme, où vinrent étudier des savants étrangers comme le Chinois YI-TSING [2].

Enfin, dans la recherche des origines de cette expansion hindoue, il ne faut pas perdre de vue que nos sources sont constituées en très grande majorité par des données indochinoises et indonésiennes qui nous font connaître un résultat, mais bien rarement l'enchaînement des faits qui l'ont produit.

Etant donnée la nature de ces documents sur l'hindouisation de l'Inde extérieure aux premiers siècles de l'ère chrétienne, on peut dire qu'à partir du moment où l'épigraphie, l'archéologie et les sources étrangères commencent à permettre d'en écrire l'histoire, c'est moins l'histoire de l'expansion de la culture hindoue, encore moins celle de ses origines, que celle de son évolution et de sa transformation au contact des sociétés indigènes, et finalement de son recul.

passage du *Dharmaçâstra* de BAUDHÂYANA qui cite parmi les coutumes particulières aux brahmanes du Nord, et entraînant partout ailleurs une souillure, l'habitude de voyager par mer (I, I, II, 4).

1. Cf. infra, pp. 90-97.
2. Cf. infra, pp. 141-142.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

6. Le degré de pénétration de la civilisation hindoue dans les sociétés autochtones.

Jusqu'à quel point la civilisation hindoue pénétra-t-elle dans la masse des populations indochinoises et indonésiennes, ou resta-t-elle le privilège d'une élite ? La décadence de cette civilisation au XIIIe siècle a-t-elle eu pour cause son adoption par un nombre de plus en plus grand d'autochtones qui lui firent perdre peu à peu sa physionomie particulière, ou plutôt la disparition d'une aristocratie raffinée, imprégnée d'une culture à laquelle la masse de la population était restée étrangère ? Sur ces questions, nos sources, et notamment l'épigraphie qui nous fait surtout connaître les religions et l'organisation des Cours et des classes dirigeantes, n'apportent pas tous les renseignements désirés.

Les historiens sont d'accord pour admettre que, sous un vernis hindou, la société y garda l'essentiel de ses caractères propres. C'est du moins l'avis de N. J. KROM pour Java ; et à Bali, W. F. STUTTERHEIM nous dit que « l'hindouisme a toujours été, et est encore la culture des classes supérieures, mais ne devint jamais complètement celle des masses attachées à l'animisme indonésien, et au culte des ancêtres »[1].

Il a dû en être de même au Cambodge dont le déclin au XIVe siècle semble bien avoir eu pour cause la décadence au XIIIe de l'aristocratie brahmanique, enregistrée dans une inscription de Sukhôt'ai[2].

L'hindouisme, sous l'aspect particulier du culte royal qu'il avait pris dans l'Inde extérieure[3], était une religion essentiellement aristocratique qui n'était pas faite pour

1. *Indian influences in Old-Balinese Art*, p. 7.
2. Stèle de Nagara Jum de 1357, cf. G. CŒDÈS, *Recueil des inscriptions du Siam*, I, p. 85 ; *L'année du Lièvre* 1219. *A.D.*, Mél. Vogel.
3. Supra, p. 48 et infra, p. 204.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

les masses : cela explique la facilité et la rapidité avec lesquelles celles-ci ont adopté le bouddhisme singhalais et l'Islam, au moment précis où le monde hindou était ébranlé par les répercussions des conquêtes mongoles et des invasions musulmanes.

Même dans les pays où les traditions indigènes ont le plus vivement réagi et fait éclater le vernis hindou, telle avait été la force de pénétration de la culture de l'Inde que son héritage est loin d'être négligeable : on verra, dans la conclusion, qu'il comprend l'écriture, une bonne partie du vocabulaire, le calendrier luni-solaire, les mythes cosmogoniques à peine déformés, les grands thèmes épiques du Râmâyaṇa et des Purâṇas, certaines formules artistiques, les cadres administratifs et juridiques, un sentiment très vif du rang social, dernier vestige du système des castes.

On s'est étonné que dans des contrées si proches de la Chine, qui entrèrent avec elle en relations commerciales et diplomatiques dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'influence culturelle de l'Empire du Milieu ait été insignifiante, alors qu'elle fut si intense dans les deltas du Tonkin et du Nord-Annam. On est frappé par la différence fondamentale des résultats obtenus dans les pays d'Extrême-Orient par l'action civilisatrice de la Chine et par celle de l'Inde.

La raison en est dans la différence radicale des méthodes de colonisation employées par les Chinois et par les Hindous. Les Chinois procédèrent par conquête et par annexion : les militaires occupaient le pays et les fonctionnaires répandaient la civilisation chinoise. La pénétration, l'infiltration hindoues semblent avoir presque toujours été pacifiques et ne s'être accompagnées nulle part de ces destructions qui déshonorent la chevau-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

chée mongole ou la conquête espagnole de l'Amérique[1]. Bien loin d'avoir été anéantis par les conquérants, les autochtones ont trouvé dans la société hindoue, transplantée et assouplie, un cadre dans lequel leurs propres sociétés ont pu s'intégrer et se développer.

Les Hindous ne pratiquèrent nulle part la conquête militaire et l'annexion au nom d'un Etat ou d'une métropole, et les royaumes hindous qui se constituèrent dans l'Inde extérieure durant les premiers siècles de l'ère chrétienne n'eurent avec les dynasties régnant dans l'Inde propre que des liens de traditions, sans dépendance politique. Les échanges d'ambassade entre les deux rives du golfe de Bengale se faisaient sur un pied d'égalité, tandis que la Chine exigea toujours des « barbares du Sud » la reconnaissance de sa suzeraineté qui se traduisait par l'envoi régulier d'un tribut.

Les commanderies chinoises de l'Indochine septentrionale étaient administrées par des gouverneurs chinois, alors que les royaumes hindous de l'Inde extérieure étaient gouvernés par des souverains indépendants d'origine autochtone, ou de sang mêlé, entourés de conseillers hindous ou hindouisés. Aussi, les événements de Chine eurent-ils plus de répercussions politiques sur les pays de l'Inde extérieure que ceux de l'Inde propre, dont l'action fut surtout culturelle.

Ainsi, bien que pendant de longs siècles la Chine ait exercé une tutelle politique plus ou moins effective sur ces pays, sa civilisation ne s'est pas répandue au delà de ses conquêtes militaires. Sur la côte orientale de l'Indochine, elle ne dépassa pas d'abord les limites atteintes sous les Han par l'expédition punitive de

1. Ce point a été bien mis en lumière par S. K. CHATTERJI, *Hindu culture and Greater India*, in *The cultural heritage of India*, Calcutta, III, pp. 87-96 et par K. A. NILAKANTA SASTRI, *Indian History Congress, 9th session, Patna*, 1946, *Presidential Address*, p. 18.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Ma-yuan en 44 ap. J.-C. Elle continua beaucoup plus tard son expansion vers le Sud jusque dans le delta du Mékong, mais ce fut de nouveau par voie de conquête : les conquêtes des Annamites, héritiers de la culture matérielle et spirituelle des Chinois. La pénétration pacifique des Hindous atteignit au contraire dès le début les limites de leurs navigations commerciales.

Les pays conquis militairement par la Chine ont dû adopter ou copier ses institutions, ses mœurs, ses religions, sa langue et son écriture. Au contraire, ceux que l'Inde a conquis pacifiquement, par le prestige de sa culture, ont conservé l'essentiel de leurs caractères individuels et les ont développés, chacun suivant son génie propre. C'est ce qui explique, en face de l'uniformité culturelle des pays sinisés, la différenciation, et dans une certaine mesure l'originalité, des civilisations khmère, chame, javanaise, malgré leur commune origine hindoue.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

III

LES PREMIERS ROYAUMES HINDOUS
(des origines au milieu du IVe siècle)

1. Les débuts du Fou-nan (Ier siècle ap. J.-C.). — 2. Les Etats hindous de la Péninsule Malaise dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. — 3. Le Fou-nan (IIe-IIIe siècles). — 4. Les débuts du Champa : le Lin-yi (de la fin du IIe au milieu du IVe siècle).

Les divers facteurs analysés dans le chapitre précédent, ont eu pour résultat la création de petits Etats hindous gouvernés par des chefs portant des noms sanskrits. Ils commencent à manifester leur existence à partir du IIe siècle ap. J.-C., confirmant ainsi les données des *Tables* de Ptolémée.

Ces Etats n'ont laissé que peu de traces archéologiques ou épigraphiques antérieures au Ve siècle. De la plupart d'entre eux, on ne connaît guère, avant cette date, que les noms mentionnés par Ptolémée, par le *Niddesa*[1] et surtout par les Annales dynastiques chinoi-

1. Cf. supra, p. 37. — Le présent ouvrage n'étant pas un traité de géographie, mais un essai de synthèse historique, je ne mentionnerai dans ce chapitre et les suivants que les noms autour desquels on peut grouper quelques données chronologiques ou dynastiques. On trouvera dans R. Braddell, *Study of ancient times in the Malay Peninsula*, J. Mal. Br. Roy. Asiat. Soc., XIV, 1936, III, pp. 13-39, et XV, 1937, III, pp. 103-114, une discussion des diverses opinions émises sur la localisation des noms géographiques de Ptolémée.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ses, qui enregistrent avec soin les ambassades en provenance des pays des mers du Sud. Dans bien des cas, leur localisation est incertaine ou seulement approximative.

Les plus petits ont dû, la plupart du temps, graviter dans l'orbite de royaumes plus puissants, qui étaient appelés à un plus brillant avenir, et dont les textes chinois et l'épigraphie permettent d'esquisser l'histoire.

1. Les débuts du Fou-nan.
(*Ier siècle ap. J.-C.*).

Le plus important de ces royaumes fut sans contredit celui que les Chinois appelaient Fou-nan. Ce nom est la prononciation mandarine moderne de deux caractères prononcés autrefois *b'iu-nâm*[1], qui sont la transcription du vieux mot khmèr *bnam*, actuellement *phnom*, « montagne ». Les rois de ce pays avaient pour titre une expression signifiant « roi de la montagne », en sanskrit *parvatabhûpâla* ou *çailarâja*, en khmèr *kurung bnam*[2], et c'est d'après ce titre royal que les Chinois prirent l'habitude de désigner le pays.

Son centre se trouvait sur le cours inférieur et dans le delta du Mékong, mais son territoire dut englober à son apogée l'Annam méridional, le moyen Mékong, et une grande partie de la vallée du Ménam et de la Péninsule Malaise. Sa capitale fut, à une certaine époque, *Vyâdhapura*, « la cité des chasseurs »[3], en chinois *T'ö-mou* qui est peut-être une transcription d'un terme khmèr (*dmâk, dalmâk*) ayant le même sens[4]. La ville était située

1. Prononciation de l'époque des T'ang, d'après B. KARLGREN, *Analytic dictionary of Chinese and Sino-Japanese*, sous les nos 41 et 650.
2. L. FINOT, *Sur quelques traditions indochinoises*, Mél. S. LÉVI, p. 203 et J. Asiat., janv.-mars, 1927, p. 186. — G. CŒDÈS, *On the origin of the S'ailendras of Indonesia*, J. Greater India Soc., I, p. 67.
3. G. CŒDÈS, BEFEO., XXVIII, p. 127.
4. G. CŒDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, II, p. 110, n. 5.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

aux environs de la colline de *Ba Phnom*, et du village de *Banam*, deux toponymes de la province cambodgienne de Prei Vèng qui perpétuent jusqu'à nos jours le souvenir du nom ancien. D'après l'*Histoire des Leang*[1], cette ville était à 500 *li* (200 km.) de la mer. C'est à peu près la distance qui sépare Ba Phnom du site d'Oc Eo[2], où devait se trouver, sinon le port lui-même, du moins un emporium où étaient établis des commerçants étrangers.

Les premiers renseignements sur le Fou-nan proviennent d'une relation laissée par la mission des envoyés chinois K'ang T'ai et Tchou Ying qui visitèrent ce pays au milieu du IIIe siècle[3]. Leur récit dont l'original est perdu, mais dont il subsiste des fragments épars dans les Annales et dans diverses encyclopédies, constitue, avec une inscription sanskrite du IIIe siècle, la base de notre documentation sur les deux premiers siècles de l'histoire de ce royaume.

D'après K'ang T'ai, le premier roi du Fou-nan aurait été un certain Houen-t'ien, c'est-à-dire Kaun*d*inya, venu soit de l'Inde, soit de la Péninsule Malaise ou des îles du Sud[4]. Celui-ci, ayant rêvé que son génie familier lui remettait un arc divin et lui ordonnait de s'embarquer sur une grande jonque marchande, se rendit au matin dans le temple où il trouva un arc au pied de l'arbre du génie. Il prit alors la mer sur un navire que le génie fit atterrir au Fou-nan.La reine du pays, Lieou-ye, « Feuille de cocotier », ayant voulu piller le navire et s'en emparer, Houen-t'ien tira de son arc divin une flèche qui tra-

1. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, BEFEO, III, p. 263.
2. Supra, p. 38.
3. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 303 ; *Quelques textes chinois concernant l'Indochine hindouisée*, Et. Asiat. EFEO., II, p. 243.
4. P. Pelliot, *Quelques textes*, Ibid., pp. 246-249. — Sur le rôle prépondérant du clan des Kaun*d*inyas dans l'Inde du Sud, cf. B. R. Chatterjee, *Recent advances in Kambuja studies*, J. Greater India Soc., VI, 1939, p. 139.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

versa de part en part la barque de Lieou-ye. Celle-ci, effrayée, se soumit et Houen-t'ien la prit pour femme, mais mécontent de la voir nue, il plia une étoffe au travers de laquelle il lui fit passer la tête. Puis il gouverna le pays et transmit le pouvoir à ses descendants.

Telle est la version chinoise des origines dynastiques du Fou-nan. C'est sans doute la déformation d'une légende indienne, rapportée plus fidèlement par une inscription sanskrite du Champa [1]. D'après celle-ci, le brahmane Kaundinya, ayant reçu un javelot du brahmane Açvatthâman, fils de Drona, le jeta pour marquer l'emplacement de sa future capitale, puis épousa une fille du roi des Nâgas, nommée Somâ, qui donna naissance à une lignée de rois. Cette union mystique, qui était encore commémorée à la Cour d'Angkor à la fin du XIIIe siècle par un rite mentionné par l'envoyé chinois Tcheou Ta-kouan [2], et dont la Chronique cambodgienne moderne a gardé le souvenir [3], est identique à celle d'où se prétendaient issus les rois Pallavas de Kânchî, dans l'Inde du Sud [4]. Les opinions sont d'ailleurs partagées sur l'origine lointaine de ce thème légendaire [5].

Quoi qu'il en soit, les événements historiques qui reçurent ensuite cette affabulation ne peuvent pas être postérieurs au Ier siècle ap. J.-C., car dès le siècle suivant, on se trouve au Fou-nan en présence de personnages historiques, dont la réalité est attestée par l'épigraphie et par les historiens chinois.

1. L. Finot, *Les inscriptions de Mi-sŏn* (n° III), BEFEO., IV, p. 923. — Cf. G. Cœdès, *L'inscription de Baksei Chamkrong*, J. Asiat., mai-juin 1909, pp. 476-478.

2. P. Pelliot, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, BEFEO., II, p. 145.

3. L. Finot, *Sur quelques traditions indochinoises*, loc. cit., p. 205.

4. G. Cœdès, *La légende de la Nâgî*, BEFEO., XI, p. 391.

5. V. Goloubew (*Les légendes de la Nâgî et de l'Apsaras*, BEFEO., XXIV, pp. 501-510) le fait venir d'Occident, tandis que J. Przyluski (*La princesse à l'odeur de poisson et la Nâgî dans les traditions de l'Asie orientale*, Et. Asiat. EFEO., II, pp. 265-284) le croit né dans les régions maritimes de l'Asie du Sud-Est.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

D'après l'*Histoire des Leang*, un des descendants de Houen-t'ien = Kaundinya, nommé en chinois Houen-p'an-houang, mourut à plus de 90 ans. Il eut pour successeur « son second fils P'an-p'an qui s'en remit du soin des affaires à son grand général Fan Man »[1] dont le nom complet était Fan Che-man, d'après l'*Histoire des Ts'i méridionaux*[2]. « Après trois ans de règne, P'an-p'an mourut. Les gens du royaume élirent tous (Fan Che-man) comme roi. Celui-ci était brave et capable. De nouveau, par la force de ses troupes, il attaqua et soumit les royaumes voisins ; tous se reconnurent ses vassaux. Lui-même prit le titre de Grand Roi du Fou-nan. Puis il fit construire de grands navires, et parcourant toute la mer immense, il attaqua plus de dix royaumes dont ceux de K'iu-tou, de Tou-k'ouen, de Kieou-tche, de Tien-souen. Il étendit son territoire à cinq ou six mille *li* »[3].

2. Les Etats hindous de la Péninsule Malaise dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

K'iu-tou, alias K'iu-tou-kien (ou -kan) correspond d'après R. Stein[4] au Kattigara de Ptolémée. Fondé par des émigrés de Tchou-wou (au nord de Quang-tri, entre Cüa Tung et Cüa Viêt), ce pays serait à chercher en Cochinchine, où des recherches (inédites) de P. Lévy tendent également à placer Kattigara.

1. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 265. — D'après R. Stein, *Les antécédents du Champa* (Bull. centre sinol. Pékin), *Fan* que les Chinois préfixent aux noms de la plupart des rois du Fou-nan comme à ceux du Champa ne serait pas un équivalent de la terminaison *varman* prise pour un nom de famille, comme l'ont cru G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 53, n. 7 et G. Ferrand, *Ye-tiao, Sseu-tiao et Java*, J. Asiat., nov.-déc. 1916, pp. 524-530. Ce nom de clan, d'origine ethnique, désignerait l'élément indigène de la famille royale. Les Fan, comme au Champa, s'opposent aux éléments hindous et semblent portés au pouvoir par le peuple.

2. P. Pelliot, *Ibid.*, p. 257.

3. Le *li* équivaut à environ 576 m. Sur la lecture *K'iu-tou, Tou-k'ouen*, au lieu de *K'iu-tou-k'ouen* (Pelliot), cf. R. Stein, *loc. cit.*

4. *Loc. cit.*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Le Tien-souen est sans doute identique au Touensiun qu'un texte du Ve-VIe siècle décrit comme une dépendance du Fou-nan[1]. On le localise avec quelque vraisemblance sur la Péninsule Malaise[2], et les rares données dont on dispose sur les autres pays conduisent dans la même direction[3]. Les conquêtes de Fan Che-man auraient donc porté en partie sur la Péninsule, où d'autres textes chinois révèlent l'existence à haute époque de petits Etats hindouisés.

Le plus ancien paraît être le Lang-ya-sieou dont l'*Histoire des Leang* (502-556) place la fondation « il y a plus de 400 ans »[4], c'est-à-dire au début du IIe siècle ; ce royaume qui reparaîtra au VIIe siècle sous le nom de Lang-kia-chou et au XIIe sous celui de Lang-ya-sseu-kia, est le Lankasuka des Chroniques malaises et javanaises[5], dont le nom survit dans la géographie moderne comme celui d'un affluent de la haute rivière de Perak[6]. Il devait être situé à cheval sur la Péninsule et avoir accès à la fois sur le golfe de Siam et sur le golfe de Bengale, contrôlant ainsi l'une des voies du transit par terre dont il a été question au chapitre précédent.

Le Tâmbralinga, le Tan-mei-lieou des Chinois, dont on aura l'occasion de reparler dans la suite, avait son centre dans la région de Ligor[7] d'où provient une inscription sanskrite datant du VIe siècle au plus tard[8].

1. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 279.
2. *Ibid.*, p. 263, n. 1.
3. *Ibid.*, p. 266, n. 2 et 3. — G. H. Luce, *Countries neighbouring Burma*, J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp. 147-151.
4. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 320, n. 7. — G. Ferrand, *Malaka, le Malâyu et Malâyur*, App. III, J. Asiat., juill.-août 1918, p. 139. — G. H. Luce, loc. cit., pp. 161-169.
5. G. Ferrand, loc. cit., p. 143. — Cf. S. Lévi, *Pré-aryen et pré-dravidien dans l'Inde*, J. Asiat., juill.-sept. 1923, p. 37.
6. R. O. Winstedt, *A history of Malaya*, J. Mal. Br. Roy. As. Soc., XIII, 1935, p. 21.
7. BEFEO., XVIII, 6, p. 17. — Cf. S. Lévi, *Pré-aryen*, loc. cit., p. 45.
8. G. Cœdès, *Inscr. du Siam*, II, p. 51, n° XXVIII. La date VIIe-IXe siècle indiquée d'après Barth est trop basse. L'écriture est analogue

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Sa mention dans le canon bouddhique pâli (*Niddesa*) sous la forme Tambalingam[1] prouve que ce royaume existait déjà aux environs du IIe siècle.

C'est le cas de Takkola[2], cité dans un autre texte bouddhique, le *Milindapanha* : on s'accorde à placer cette ville à Takua Pa sur la côte ouest de l'isthme de Kra, mais elle se trouvait peut-être plus au sud[3]. Si c'est ce port, dont le nom est transcrit par les Chinois T'eou-kiu-li, c'est là que s'embarquera au IIIe siècle l'ambassade envoyée dans l'Inde par le Fou-nan.

Si l'on fait abstraction des tombes mégalithiques de Perak et de Pahang, et des trouvailles de perles indiennes et « romaines » à Kota Tingi, dans Johore[4], qui appartiennent au domaine de la protohistoire, c'est de la région de Kedah et de Perak que proviennent les plus anciens vestiges épigraphiques et archéologiques de la Péninsule Malaise.

Ceux qui ont été découverts à Kedah sont d'époques diverses. Ils attestent l'antiquité de ce site que nous retrouverons plus tard sous son nom sanskrit de Kaṭâha, et son nom chinois de Kie-tch'a. Mais pas plus que les inscriptions, ou les autres trouvailles archéologiques[5], ils ne remontent aussi haut que PTOLÉMÉE, le *Niddesa* ou les textes chinois, c'est-à-dire à l'époque des conquêtes du Fou-nan sur la péninsule.

à celle des dernières inscriptions du Fou-nan. — Cf. K. A. NILAKANTA SASTRI, *Agastya*, Tijd. Bat. Gen., LXXVI 1936, p. 508-509.

1. S. LÉVI, *Ptolémée, le Niddesa et la Brihatkathâ*, loc. cit., p. 26.
2. *Ibid.*, pp. 3 et suiv.
3. R. BRADDELL, *Ancien times in the Malay Peninsula*, J. Mal. Br. Roy. Asiat. Soc., XVII, 1939, 1, pp. 204-206.
4. Sur ces sites, cf. R. BRADDELL, *loc. cit.*, passim. — H. G. QUARITCH WALES, *Archaeological researches on ancient Indian colonization in Malaya*, J. Mal. Br. Roy. As. Soc., XVIII, 1940, I, pp. 56-73. — R. O. WINSTEDT, Ibid., XIX, 1941, I, pp. 93-98.
5. Par exemple les bronzes de style Gupta signalés dans l'Etat de Perak et sur la rivière Sungei Bujang dans Kedah (H. G. QUARITCH WALES, J. Roy. Asiat. Soc. 1946, p. 142).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

3. Le Fou-nan.
(*IIe-IIIe siècles*).

Il est difficile de préciser l'étendue des conquêtes de Fan Che-man. On a de bonnes raisons pour considérer ce nom comme la transcription de celui du roi Çrî Mâra, mentionné dans la vénérable stèle sanskrite de Vo-canh (dans la région de Nha-trang)[1], que l'on a longtemps prise pour une inscription du Champa[2], mais que dès 1927, L. Finot attribuait à un état vassal du Fou-nan[3]. Si l'identification de Çrî Mâra avec Fan Che-man est exacte, l'inscription, qui émane d'un descendant de Çrî Mâra régnant d'après l'aspect de l'écriture au IIIe siècle, doit être considérée comme une des sources de l'histoire du Fou-nan. Son témoignage montre qu'à l'époque où elle fut gravée et dans la région où elle fut érigée, c'est-à-dire dans l'actuel Khanh-hoa, le bouddhisme jouissait du patronage du souverain, et le sanskrit était la langue officielle de la chancellerie royale.

Les textes chinois déjà cités nous apprennent que le grand conquérant Fan Che-man mourut au cours d'une expédition contre le Kin-lin, ou Frontière d'Or, qu'il y a lieu de considérer comme correspondant, soit à Suva*nn*abhûmi, la Terre d'Or des textes en pâli, soit plutôt à Suvar*n*aku*d*ya, la Muraille d'Or des textes sanskrits (basse Birmanie ou Péninsule Malaise)[4]. Un neveu de Fan Che-man, nommé Fan Tchan, fit mettre à mort l'héritier légitime Kin-cheng, et usurpa le pouvoir.

1. G. Cœdès, *La date de l'inscription sanskrite de Vo-canh*, Ind. Hist. Quart., 1940.
2. A. Barth et A. Bergaigne. *Inscriptions sanskrites du Champa et du Cambodge*, n° XX, p. 191. — L. Finot, BEFEO., XV, 2, p. 3.
3. L. Finot, J. Asiat., janv.-mars 1927, p. 186. Cf. BEFEO., XXVIII, pp. 286.287.
4. S. Lévi, *Ptolémée...*, loc. cit., pp. 29 et suiv. — G. H. Luce, *Countries neighbouring Burma*, J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp. 151-158.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Mais une vingtaine d'années plus tard, Fan Tchan fut assassiné par un fils de Fan Che-man nommé Tch'ang. Vengeance sans résultat, car Tch'ang fut tué à son tour par le général Fan Siun qui se proclama roi.

Ces événements eurent lieu en gros entre 225 et 250 [1], et c'est entre ces deux dates, pendant le règne de Fan Tchan, que se placent l'entrée en relation du Fou-nan avec la dynastie indienne des Murundas et sa première ambassade en Chine.

« Ce règne de Fan Tchan est important, écrit P. Pelliot [2]; c'est cet usurpateur qui serait le premier entré en relations officielles et directes avec les princes de l'Inde. Un texte du Ve siècle raconte qu'un certain Kia-siang-li, originaire d'un pays de T'an-yang qui se trouvait, semble-t-il, à l'occident de l'Inde, gagna l'Inde et de là le Fou-nan. C'est lui qui aurait appris au roi Fan Tchan quelles merveilles ce pays lointain montrait au visiteur, mais le voyage était long; il pouvait, aller et retour, durer trois et même quatre ans. Le roi Fan Tchan fut-il séduit par les récits de Kia-siang-li ? Du moins savons-nous de source sûre qu'il envoya en ambassade dans l'Inde un de ses parents nommés Sou-wou. Celui-ci s'embarqua à T'eou-kiu-li, peut-être Takkola, ce qui indiquerait que l'influence du Fou-nan s'étendait bien alors jusqu'à l'Océan Indien. L'ambassade arriva aux bouches du Gange et remonta le fleuve jusqu'à la capitale d'un prince qui appartenait sans doute, comme l'a reconnu M. S. Lévi, à la dynastie des Murundas. Le roi hindou fit promener les étrangers à travers son royaume, puis les congédia en leur remettant en présent pour leur prince quatre chevaux du pays indo-scythe, et en leur donnant à son tour pour compa-

1. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 303.
2. *Ibid.*, p. 292.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

gnon l'Hindou Tch'en-song. Quand Sou-wou parvint au Fou-nan, il y avait quatre ans qu'il en était parti ».

C'est encore Fan Tchan, d'après l'*Histoire des Trois Royaumes*, qui en 243 « envoya une ambassade (en Chine) offrir en présent des musiciens et des produits du pays »[1].

Est-ce encore lui qui est l'auteur de l'inscription sanskrite précitée, et que ce texte désigne comme un membre de la famille de Çrî Mâra ? La chose n'est pas impossible, car Fan Tchan, fils de la sœur de Çrî Mâra, pouvait à bon droit se dire parent de son prédécesseur.

L'usurpateur Fan Siun, qui succéda à Fan Tchan après avoir mis à mort un fils de Fan Che-man, reçut vers 245-250 la mission chinoise de K'ang T'ai et Tchou Ying[2] qui rencontra à la Cour l'envoyé des Murundas.

Cette mission chinoise acheva de nouer avec le Fou-nan des relations qui eurent pour résultat une série d'ambassades envoyées en Chine par Fan Siun de 268 à 287 et mentionnées dans l'*Histoire des Tsin*[3].

C'est sans doute à K'ang T'ai que l'on doit les premiers renseignements sur le pays : « Il y a des villes murées, des palais et des maisons d'habitation. Les hommes sont tous laids et noirs, leurs cheveux sont frisés ; ils vont nus et nu-pieds. Leur naturel est simple et ils ne sont pas du tout voleurs. Ils s'adonnent à l'agriculture. Ils sèment une année et récoltent pendant trois. De plus, ils aiment à graver des ornements et à ciseler. Beaucoup des ustensiles dont ils se servent pour manger sont en argent. L'impôt se paie en or, argent, perles, parfums. Ils ont des livres et des dépôts d'archives et autres choses. Leurs caractères d'écriture ressemblent à ceux des Hou » (c'est-à-dire des gens d'Asie centrale employant une écriture d'origine indienne)[4].

1. *Ibid.*, p. 303.
2. Supra, p. 69.
3. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 252.
4. *Ibid.*, p. 254.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

4. Les débuts du Champa : Le Lin-yi. *De la fin du IIe au milieu du IVe siècle.*

L'*Histoire des Tsin* insère dans la biographie de T'ao Houang, gouverneur chinois du Tonkin, un rapport où celui-ci se plaint vers 280 des incursions du Lin-yi. Ce royaume, dit-il, « touche au sud au Fou-nan. Leurs tribus sont très nombreuses ; leurs bandes amies se prêtent un mutuel secours ; profitant de leur région accidentée, ils ne se soumettent pas (à la Chine) »[1].

Le Lin-yi est le premier noyau du pays cham, qui entre dans l'histoire à la fin du IIe siècle. Les textes chinois placent en effet sa fondation vers l'année 192[2]. Un fonctionnaire indigène, nommé K'iu-lien, profitant de l'affaiblissement du pouvoir de la dynastie des Han postérieurs, se tailla un domaine aux dépens de la commanderie chinoise du Je-nan (entre Porte d'Annam et col des Nuages), et se proclama roi dans la sous-préfecture la plus méridionale, celle de Siang-lin, qui correspondait en gros au sud de l'actuelle province annamite de Thüa-thiên. On a pensé que Lin-yi, « la capitale Lin », était une abréviation de Siang-lin-yi, « la capitale du Siang-lin »[3], mais il est plus probable qu'il s'agit d'un nom ethnique. La création du royaume de Lin-yi en 192 avait été précédée un demi-siècle auparavant, en 137, par une première tentative d'invasion du Siang-lin par une bande d'un millier de barbares venus d'au delà des frontières du Je-nan[4] ; leur nom de K'iu-lien, bien qu'écrit avec des

1. *Ibid.*, p. 255.
2. Pour tout ce paragraphe, cf., sauf indication d'autres sources, G. Maspero, *Le royaume de Champa*, Paris, Van Oest, 1928, pp. 43-59 (CR. par L. Aurousseau, BEFEO., XIV, 9, pp. 8-43, et L. Finot, *Ibid.*, XXVIII, pp. 285-292). — R. Stein, *Les antécédents du Champa*, *loc. cit.*
3. L. Aurousseau, BEFEO., XIV, 9, p. 27.
4. On a toujours compris jusqu'ici qu'ils étaient venus du Sud, c'est-à-dire de l'actuel Quang-nam. Mais R. Stein (loc. cit.) a montré qu'ils

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

caractères différents, ne paraît guère pouvoir être dissocié de celui du fondateur du Lin-yi [1].

Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que ces « barbares d'au delà des frontières du Je-nan » étaient sinon tous des Chams, du moins des Indonésiens qui, s'ils n'étaient pas encore hindouisés, ne devaient pas tarder à l'être.

On verra, au cours de son histoire, que le pays cham était divisé en un certain nombre de provinces naturelles correspondant aux plaines côtières. L'actuel Quang-nam, avec les sites archéologiques de Tra-kiêu, de Mi-sön, de Dông-düöng, est en quelque sorte la terre sainte du Champa [2]. Le beau Buddha de bronze, appartenant à l'art d'Amarâvatî, qui a été trouvé à Dông-düöng, est un témoin de l'antiquité de la pénétration hindoue dans cette région qui portait — est-ce un pur hasard ? — le nom d'Amarâvatî. Au sud d'Amarâvatî, les principaux centres mentionnés dans l'épigraphie furent Vijaya dans l'actuel Binh-dinh, Kau*th*âra dans la plaine de Nha-trang, et Pân*d*uranga dans la région de Phan-rang. Les inscriptions attestent qu'au VIIIe siècle on parlait cham dans les provinces du Sud. Mais primitivement, elles faisaient partie du Fou-nan, ainsi que le prouve la présence, dans la région de Nha-trang, de cette inscription du IIIe siècle émanant d'un roi du Fou-nan, descendant de Çrî Mâra (= Fan Che-man), qui n'est peut-être autre que Fan Tchan.

On ne possède pas, comme pour le Fou-nan, de témoignage ancien sur l'hindouisation des Chams et

pouvaient aussi être venus de l'Ouest, et même des régions du Siang-lin soustraites à la domination chinoise, La cristallisation des barbares en une principauté Lin-yi se fit à l'intérieur des limites du Je-nan.

1. Sur l'ethnique *K'iu*, cf. R. Stein, loc. cit., App. VI.

2. H. Parmentier, *Inventaire descriptif des monuments chams de l'Annam*, I, pp. 241-505. — J. Y. Claeys, *Introduction à l étude de l'Annam et du Champa*, pp. 46-48.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sur la tradition dynastique de leurs rois : les Chinois sont muets sur ces deux points, et ce n'est que dans une inscription du IXe siècle qu'apparaîtra pour la première fois le nom du Maharshi Bhrigu, personnage du Mahâbhârata, ancêtre éponyme de la dynastie des Bhârgavas à laquelle prétendaient remonter les rois du Champa. Quant au nom même de Champâ, d'où dérive le nom des Chams, bien qu'il n'apparaisse dans l'épigraphie qu'au début du VIIe siècle, il se peut qu'il soit beaucoup plus ancien.

Les descendants de K'iu-lien profitèrent du démembrement de la Chine à la chute des Han pour s'étendre vers le Nord. Entre 220 et 230, l'un d'eux envoya à Lu Tai, gouverneur du Kouang-tong et du Kiao-tche (Tonkin), une ambassade à propos de laquelle le nom du Lin-yi apparaît pour la première fois dans un texte chinois, en même temps que celui du Fou-nan : Lu Tai, dit l'*Histoire des Trois Royaumes*, « envoya des émissaires répandre au sud la civilisation chinoise jusqu'au delà des frontières. Aussi les rois du Fou-nan, du Lin-yi, du T'ang-ming (?) envoyèrent-ils chacun une ambassade offrir le tribut »[1]. Pure formalité, car en 248 les armées du Lin-yi montaient piller les villes du Nord et conservèrent de leur raid, à la suite d'un grand combat sur la baie au sud de Ron, le territoire de K'iu-sou, c'est-à-dire la région de Badon sur le Song Giang[2]. Enfin, le roi Fan Hiong, petit-fils de K'iu-lien en ligne féminine[3], renouvela ces attaques vers 270, aidé, comme il vient d'être dit, par le roi du Fou-nan, Fan Siun. Il fallut dix ans au gouverneur du Tonkin T'ao Houang pour faire rentrer les

1. P. PELLIOT, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 251. — R. STEIN, *loc. cit.*
2. R. STEIN, *Ibid.*
3. Peut-être par des femmes de naissance founanaise, ce qui d'après R. STEIN, *loc. cit.*, expliquerait son nom de clan *Fan*, sur lequel *cf. supra*, p. 71, n. 1.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

gens du Lin-yi dans leurs frontières. Dès le début, leurs tentatives d'expansion vers le Nord se heurtaient à la poussée des Annamites vers le Sud. Les luttes qui mettront aux prises les deux représentants de deux civilisations rivales, les Chams hindouisés et les Annamites sinisés, se dérouleront entre la Porte d'Annam et le col des Nuages ; elles auront pour résultat le recul définitif des Chams au XIVe siècle.

Fan Yi envoya en Chine en 284 une ambassade officielle qui est la première, si l'on ne tient pas compte de celle qui avait été envoyée entre 220 et 230 au gouverneur du Kiao-tche. Durant la seconde moitié de son long règne de plus de 50 ans, il eut pour conseiller un certain Wen, que certains textes donnent comme un Chinois originaire de Yang-tcheou dans le Kiang-sou, établi au Lin-yi peu après 315, mais qui était peut-être un indigène sinisé[1]. Celui-ci fit profiter son maître de ses connaissances de la civilisation matérielle chinoise. Par son ascendant sur l'esprit du vieux roi, il réussit à se faire nommer général en chef, puis à faire écarter les héritiers du trône. A la mort de Fan Yu survenue en 336, il lui succéda.

Fan Wen, dont la capitale se trouvait dans la région de Hué, pacifia les tribus sauvages, et envoya en 340 à l'empereur Tsin une ambassade demandant que la frontière nord de son royaume fût fixée au mont Hoanh-sön, c'est-à-dire à la Porte d'Annam. L'empereur hésitant à lui abandonner les terres fertiles du Je-nan, il s'en empara en 347, donnant ainsi à ses Etats les limites qu'il avait demandées. Il mourut en 349 au cours d'une autre expédition au nord de sa nouvelle frontière.

1. R. Stein, *Ibid.*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

IV

LA SECONDE HINDOUISATION DE L'INDOCHINE ET DE L'INSULINDE (du milieu du IVe siècle au milieu du VIe siècle)

1. Le Fou-nan : règne de l'Hindou Tchan-t'an (357). — 2. Le Champa : les premières inscriptions sankrites de Bhadravarman (3e quart du ive siècle). — 3. Les Etats de la Péninsule Malaise et de l'Insulinde du ive au vie siècle. — 4. La recrudescence de l'émigration hindoue et la seconde hindouisation du Fou-nan au ve siècle. — 5. Le Champa de la fin du ive siècle à 472. — 6. Les derniers rois du Fou-nan (480-550) et le Champa (484-529). — 7. Les plus anciens témoignages concernant les Pyus de l'Irawadi et les Môns du Ménam.

1. Le Fou-nan : règne de l'Hindou Tchan-t'an (357).

En 357, le Fou-nan, à la suite de circonstances inconnues, était tombé sous la domination d'un étranger. Au premier mois de cette année-là, disent les *Histoires des Tsin* et *des Leang*, « T'ien-tchou Tchan-t'an roi du Fou-nan offrit en tribut des éléphants apprivoisés »[1]. T'ien-tchou est le nom chinois de l'Inde et l'expres-

1. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., pp. 252, 255, 269.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sion « T'ien-tchou Tchan-t'an » signifie « l'Hindou Tchan-t'an ». S. Lévi a montré [1] que *Tchan-t'an* est une transcription de *chandan*, titre royal en usage chez les Yue-tche ou Indo-Scythes, et spécialement chez les Kushânas dans la lignée de Kanishka. « Tien-tchou Tchan-t'an ou Tchou Tchan-t'an, écrit-il [2], est donc un personnage royal originaire de l'Inde ; son titre de *Tchan-t'an* paraît bien le rattacher à la même souche que Kanishka. Le rapprochement n'a rien d'inattendu. Un siècle plus tôt que Tchou Tchan-t'an, au temps des Wou (220-264), entre 240 et 245 selon les calculs de M. Pelliot, le roi du Fou-nan avait envoyé un de ses parents en ambassade dans l'Inde chez le souverain Meou-louen (Muru*nd*a) qui régnait sur le Gange, et le Muru*nd*a avait en retour envoyé au roi du Fou-nan comme présent quatre chevaux des Yue-tche. Nous savons quels liens étroits unissaient les Muru*nd*as aux Yue-tche ; on est allé jusqu'à soutenir [3] que Muru*nd*a était le titre dynastique des Kushânas. Nous savons aussi que les Kouchans avaient étendu leur domination sur le Gange, au moins jusqu'à Bénarès, où ils avaient installé un satrape. En 357, sous le grand empereur Samudragupta, toute l'Inde du Nord obéissait à la dynastie Gupta ; les envahisseurs scythiques avaient été refoulés. Il n'est pas impossible qu'une branche de la famille kouchane, expulsée des rives du Gange, ait cherché fortune au delà du golfe de Bengale, dans cette Terre de l'Or (Suvar*n*abhûmi, Chrysê) qui s'ouvrait aux aventuriers venus de l'Inde ».

Il est permis de se demander si le règne de cet étranger, venant après les échanges d'ambassades avec les Muru*nd*as, n'est pas l'origine de certains motifs iconogra-

1. *Kanishka et S'âtavâhana*, J. Asiat., janv.-mars 1936, pp. 61-121.
2. *Ibid.*, p. 82.
3. K. P. Jayaswal, in. J. Bihar Orissa Res. Soc., XVI, pp. 287-289, 301-303.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

phiques de la plus ancienne statuaire khmère, qui semblent trahir des affinités iraniennes, tels que la tunique courte des images du Soleil [1], et la tiare cylindrique des statues de Vishnu. Le modèle immédiat de cette coiffure se retrouve, il est vrai, dans la sculpture des Pallavas [2] : mais on sait que l'origine septentrionale de ces derniers est soutenue par toute une école qui en fait des descendants des Pahlavas, c'est-à-dire des Parthes [3]. Il y a aussi une mystérieuse image de Çakaº ou Sakabrâhmana, « le brahmane scythe », qui est nommé quatre ou cinq fois dans des inscriptions khmères de l'époque d'Angkor [4]. Enfin, le nom même des Kambujas, héritiers du Fou-nan, pourrait être mis en relation avec celui des Kambojas iraniens [5]. Il serait imprudent pour le moment, de trop pousser ces rapprochements, mais ils méritent d'être signalés, surtout depuis que la découverte à Oc Eo [6], dans l'Ouest cochinchinois, d'un cabochon avec effigie sassanide a fourni une preuve tangible des rapports du Fou-nan avec le monde iranien.

Le règne du Chandan hindou ou indo-scythe constitue dans l'histoire du Fou-nan une sorte d'intermède entre deux entr'actes. La date de 357 est la seule que l'on connaisse de son règne, et l'on n'entend plus parler du

1. V. Goloubew, *Les images de Sûrya au Cambodge*, Cahiers EFEO., nº 22, 1940, pp. 38-42. — Cf. L. de La Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 350.

2. P. Dupont, *Vishnu mitrés de l'Indochine occidentale*, BEFEO., XLI, p. 249.

3. Références dans R. Gopalan, *History of the Pallavas of Kanchi*, Madras, 1928, chap. II. — C. Minakshi, *Administration and social life under the Pallavas*, Madras, 1938 (CR. dans BEFEO., XXXVIII, p. 331).

4. BEFEO., XXVIII, pp. 105, n. 1, 116 ; XXXII, p. 73, et G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, p. 195. — Dans *Mahâbhârata*, VI, 436, un brahmane du Çakadvîpa porte le nom de Maga = Mage, adorateur du Soleil. Cf. L. de La Vallée Poussin, *loc. cit.*, p. 350.

5. S. Lévi, *Pré-aryen*, loc. cit., p. 53. — Sur les Kambojas, cf. B. C. Law, *Some ancient Indian tribes*, Ind. Culture, I, p. 386 et St. Konow, *Notes on the Sakas*, Ibid., II, p. 189.

6. Supra, pp. 38. 69.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Fou-nan avant la fin du IVe siècle où le début du siècle suivant.

2. Le Champa : les premières inscriptions sanskrites de Bhadravarman.

(Troisième quart du IVe siècle).

Le fils de Fan Wen, nommé Fan Fo par les historiens chinois, continua la politique traditionnelle d'expansion vers le Nord. Mais à la suite de campagnes malheureuses, en 351 et 359, il se vit contraint de restituer le Je-nan à la Chine où il envoya des ambassades en 372 et 377[1].

C'est avec Fan Hou-ta, fils et successeur de Fan Fo, qu'on a coutume d'identifier Bhadravarman, dont on connaît le nom sanskrit par les inscriptions qu'il a laissées dans le Quang-nam[2] et dans le Phu-yên[3]. Cette identification est basée sur la date probable des inscriptions[4] qui, d'après A. Bergaigne[5] et L. Finot[6], dateraient des environs de l'an 400. Mais un autre auteur a mis en avant de sérieux arguments paléographiques tendant à les vieillir de plusieurs décades[7] : on devrait alors les attribuer à Fan Fo dont le nom pourrait à la rigueur être une transcription chinoise de Bhadravarman[8].

1. G. Maspero, *Royaume de Champa*, pp. 58-61.
2. L. Finot, BEFEO., II, p. 187. — R. C. Majumdar, *The Indian colony of Champa*, n° 4. — B. C. Chhabra, *Expansion of Indo-Aryan culture*, loc. cit., p. 50.
3. A. Bergaigne, *Inscr. sanskr. du Champa et du Cambodge*, n° XXI, p. 199. — L. Finot, BEFEO., II, p. 186. — R. C. Majumdar, *loc. cit.*, inscr. n° 2. — B. C. Chhabra, *loc. cit.*, p. 47.
4. G. Maspero, *Royaume de Champa*, p. 63.
5. *Loc. cit.*, pp. 203-205.
6. BEFEO., II, p. 186.
7. J. Ph. Vogel, Bijdr., 74, 1918, p. 232.
8. La prononciation ancienne du caractère *fo*, qui sert communément à transcrire le mot *buddha*, est *b'iuat* qui est une façon acceptable de rendre *bhadra*. Par contre *hou ta* se prononçait *huo d'ât*, qui serait une transcription beaucoup moins satisfaitante.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

D'après R. STEIN [1], la discordance entre les noms chinois et les noms sanskrits des rois de cette époque s'expliquerait par le fait que les rois du Lin-yi connus des Chinois, avec leur capitale dans la région de Hué, étaient différents des rois à noms sanskrits, résidant au Quang-nam qui fut conquis plus tard par le Lin-yi.

Bhadravarman est le fondateur du premier sanctuaire construit dans le cirque de Mi-sön et dédié à Çiva Bhadreçvara dont le nom, suivant une coutume que l'on retrouvera constamment dans la suite, rappelle celui du fondateur. On verra que ce temple fut détruit par un incendie deux siècles et demi plus tard.

Sa capitale devait se trouver à l'est de Mi-sön, sur l'emplacement de l'actuel Tra-kiêu, dont les environs ont livré trois inscriptions rupestres dont l'écriture est identique à celle des précédentes : deux d'entre elles [2] marquent les limites du domaine consacré à Bhadreçvara, et la troisième [3], qui est le plus vieux texte connu en langue chame et même en dialecte indonésien, contient une formule imprécatoire enjoignant de respecter le « nâga du roi », c'est-à-dire sans doute la divinité protectrice d'une source ou d'un puits. Ce texte en vernaculaire montre qu'au IVe siècle le pays était habité par une population de langue chame.

Après le Buddha de Dông-düöng qui prouve la pénétration ancienne du bouddhisme en pays cham, les inscriptions de Bhadravarman sont les premiers documents que l'on possède sur la religion de la Cour. Ils nous révèlent « la prépondérance du culte de Çiva-

1. *Les antécédents du Champa*, loc cit
2. Celles de Hon Cut (L. FINOT, BEFEO., II, p. 186 ; R. C. MAJUMBAR, *loc. cit.*, n° 6, p. 9) et de Chiêm-sön (L. FINOT, BEFEO., XVIII, 10, p. 13 ; R. C. MAJUMDAR. *loc. cit.*, n° 5, p. 8).
3. Inscr. de Dông-yên-châu (G. CŒDÈS, *La plus ancienne inscription en langue chame*, Mél. F. W. THOMAS, New Ind. Antiq., extra ser. I, 1939, pp. 46-49).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Umâ, sans préjudice des hommages rendus aux deux autres membres de la Trimûrti »[1]. Les inscriptions postérieures trouvées à Mi-sön nous apprendront que le dieu Bhadreçvara était représenté par un linga. C'est le plus ancien linga royal[2] attesté dans l'Inde extérieure.

Voici, sur les mœurs du Lin-yi à cette époque, quelques renseignements extraits de MA TOUAN-LIN[3] :

« Les habitants construisent les murs de leurs maisons avec des briques cuites, revêtues d'une couche de chaux. Les maisons sont toutes surmontées d'une plateforme ou terrasse, appelée *kan-lan*[4]. Les ouvertures sont généralement placées du côté du nord ; quelquefois du côté de l'est ou de l'ouest, sans règle fixe... Hommes et femmes n'ont d'autre costume qu'un lè de toile de *ki-pei* enroulé autour du corps. Ils se percent les oreilles, afin d'y suspendre de petits anneaux. Les gens distingués chaussent des souliers de cuir ; ceux du commun marchent nu-pieds. Ce sont là des usages qui règnent également dans le Fou-nan et dans tous les royaumes situés au delà du Lin-yi. Le roi porte un bonnet de forme élevée, orné de fleurs d'or et garni d'une houppe de soie. Quand il sort, il monte sur un éléphant ; il est précédé de conques et de tambours, abrité sous un parasol de *ki-pei* et entouré de serviteurs qui déploient des drapeaux de la même étoffe...

« Les noces s'accomplissent toujours à la huitième lune[5]. Ce sont les filles qui demandent les garçons en mariage, par la raison qu'elles sont considérées comme étant d'une nature inférieure[6]. Il n'est pas interdit aux

1. L. FINOT, BEFEO, II, p. 190.
2. Cf. supra, p. 48.
3. *Méridionaux*, trad. d'HERVEY DE SAINT-DENYS, pp. 422-425.
4. En cham *kalan*.
5. Le mois de la moisson.
6. L'*Histoire des Leang*, citée par G. MASPERO, *loc. cit.*, p. 31, explique au contraire cette coutume d'une façon qui semble plus juste en disant : « l'homme est peu important, c'est la femme seule qui l'est ».

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

personnes qui portent le même nom de famille de se marier entre elles. Ces étrangers sont d'un caractère belliqueux et cruel. Ils ont pour armes l'arc et la flèche, des sabres, des lances et des arbalètes en bois de bambou. Les instruments de musique dont ils font usage ressemblent beaucoup à ceux que nous avons nous-mêmes : la cithare, le violon à cinq cordes, la flûte, etc... Ils se servent aussi de conques et de tambours pour avertir le peuple. Ils ont les yeux profonds, le nez droit et saillant, les cheveux noirs et frisés. Les femmes nouent leurs cheveux au sommet de la tête, en forme de marteau... Les funérailles du roi ont lieu sept jours après sa mort ; celles des grands mandarins au bout de trois jours et celles des gens du peuple le lendemain du décès. Quelle que soit la condition du mort, son corps est soigneusement enveloppé, porté sur le bord de la mer ou d'un fleuve, au bruit du tambour, avec accompagnement de danses, et ensuite livré aux flammes sur un bûcher que dressent les assistants. Les ossements épargnés par le feu sont enfermés dans un vase d'or et jetés dans la mer quand c'est le corps du roi qu'on a brûlé. Les restes des mandarins sont enfermés dans un vase d'argent et jetés dans les flots à l'embouchure du fleuve ; pour les morts qui n'ont joui d'aucune distinction, on se contente d'un vase de terre que reçoivent les eaux fluviales. Les parents de l'un et de l'autre sexe suivent le convoi et coupent leurs cheveux, avant de s'éloigner du rivage ; c'est la seule marque d'un deuil très court. On voit cependant quelques femmes qui gardent le deuil toute leur vie sous une autre forme, en laissant flotter leurs cheveux épars après qu'ils ont repoussé. Ce sont des veuves qui ont renoncé à jamais de se remarier ».

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

3. Les Etats de la Péninsule Malaise et de l'Insulinde du IVe au VIe siècle.

L'apparition au Champa des premières inscriptions en langue sanskrite, dans la seconde moitié du IVe siècle, précède de peu celle de textes similaires sur la Péninsule Malaise, à Bornéo et à Java.

Les inscriptions rupestres fragmentaires trouvées en face de Pinang, à Cherok Tekun, ont été attribuées au IVe siècle [1]. Celle de Bukit Meriam à Kedah, qui reproduit deux formules bouddhiques, serait de la même époque ou un peu postérieure [2]. Les recherches archéologiques aux environs de Kedah ont mis au jour une inscription du Ve ou du VIe siècle contenant trois stances sanskrites bouddhiques [3]. C'est de la même époque que date une statuette de Buddha en bronze trouvée dans cette région [4].

Le document le plus intéressant provient du district septentrional de la province Wellesley [5]. C'est une inscription gravée sur le haut d'un pilier, de chaque côté de la figure au trait d'un stûpa surmonté d'un parasol à sept étages. Le texte en sanskrit comprend une stance bouddhique, et un souhait en faveur de la réussite d'un voyage formulé par le patron de jonque (*mahânâvika*)

1. R. C. Majumdar, *Suvarnadvîpa*, I, pp. 88-89. — Cf. une reproduction dans R. O. Winstedt, *History of Malaya*, loc. cit., pl. IV, p. 18.

2. R. C. Majumdar, *Ibid.*, p. 90. — B. Ch. Chhabra, *Expansion of Indo-Aryan culture during Pallava rule*, J. As. Soc. Bengal, Letters, I, 1935, n° 1, p. 15.

3. H. G. Quaritch Wales, *Arch. Researches ou ancient colonization*, J. Mal. Br. Royal As. Soc., XVIII, 1940, pp. 8-10. Ces stances semblent extraites d'un sûtra de l'école Mâdhyamika, école du Grand Véhicule fondée par Nâgârjuna (R. Grousset, *Philosophies indiennes*, I, pp. 200-344).

4. R. Winstedt, *Indian influence in the Malay world*, J. Roy. As. Soc., 1944, p. 187. — Sur les images bouddhiques de style Gupta trouvées en Malaisie, cf. supra, p. 73, n. 5, et R. Winstedt, *Buddhist images from Malaya and Sumatra*, Ind. art. and letters, 1942, p. 41.

5. B. C. Chhabra, *loc. cit.*, pp. 16-20 (Inscr. conservée à l'Indian Museum de Calcutta).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Buddhagupta, du pays de la Terre Rouge (*Raktamrittikâ*). L'écriture indique le milieu du Ve siècle.

Ce pays de la Terre Rouge [1], connu des Chinois sous le nom de Tche-t'ou, devait se trouver sur le golfe de Siam, dans la région de P'at'alung [2]. Les Chinois n'en parlent qu'à partir de 607 [3], mais il existait alors depuis au moins un siècle et demi, puisqu'il est mentionné, comme on vient de le voir, dans l'inscription de Buddhagupta.

A Perak, le site néolithique tardif de Kuala Selinsing qui fut probablement occupé de bonne heure par les navigateurs hindous, a livré un sceau de cornaline, gravé au nom de Çrî Vishnuvarman, qui a fait couler beaucoup d'encre [4] : l'écriture en paraît antérieure au VIe siècle, et rappelle celle de certains sceaux d'Oc Eo [5].

Sur le Touen-siun, dont il a été question dans le chapitre précédent, un texte chinois des Ve-VIe siècles donne quelques renseignements qui méritent d'être cités : « Quand ils sont malades, ils font vœu d'être enterrés par les oiseaux. Avec des chants et des danses, on les conduit hors de la ville, et il y a des oiseaux qui les dévorent. Les os restant sont calcinés et renfermés dans une jarre que l'on jette à la mer. Si les oiseaux ne les mangent pas, on les met dans un panier. Pour ce qui est de l'enterrement par le feu, il consiste à se jeter dans le feu. Les cendres sont recueillies dans un vase qu'on enterre, et auquel on fait des sacrifices sans limite de durée » [6].

1. G. Ferrand, *Le K'ouen-louen*, J. Asiat., mars-avril, 1919, p. 256. — G. H. Luce, *Countries neighbouring Burma*, J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp. 173-178.
2. J. L. Moens, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., LXXVII, 1937, pp. pp. 343-344.
3. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 276, n. 4 et p. 281.
4. Résumé de la discussion dans R. Braddell, J. Mal. Br. RAS., XVII, 1939, I, pp. 168-169.
5. Supra, p. 39.
6. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, BEFEO., III, p. 279.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Le Lang-ya-sieou, ou Lankasuka, mentionné aussi dans le chapitre précédent, eut ses premiers rapports avec la Chine en 515[1] : le roi portait le nom de Bhagadatta. « Les habitants, dit l'*Histoire des Leang*[2], hommes et femmes, laissent flotter leurs cheveux et portent des vêtements sans manches, faits d'une étoffe appelée par eux *kan-man*, dont le tissu est de coton *ki-pei*. Le roi et les dignitaires du royaume ajoutent par dessus leur robe un morceau d'étoffe rouge d'aurore, qui couvre la partie supérieure du dos entre les deux épaules. Ils ceignent leurs reins d'une corde d'or et suspendent des anneaux d'or à leurs oreilles. Les femmes se parent de belles écharpes enrichies de pierreries. Les murailles, dans ce pays, sont construites avec des briques. Les maisons ont des portes à double battant et des pavillons surmontés de terrasses. Le roi sort de son palais assis sur un éléphant, abrité sous un dais de couleur blanche, précédé de tambours et de drapeaux et entouré de soldats d'un aspect féroce ».

Au nord, il était limitrophe du P'an-p'an[3], riverain du golfe de Siam, dont la première ambassade en Chine remonte à la période 424-453[4] : c'est de là que l'on verra venir, vers la même époque, un autre Kaundinya, second hindouisateur du Fou-nan[5].

« Le peuple, écrit MA TOUAN-LIN[6], habite surtout les rivages de la mer. Ces barbares ne savent pas construire des murailles défensives ; ils se contentent

1. G. FERRAND, *Malaka, le Malâyu et Malâyur*, J. Asiat., juill.-août 1918, p. 140.
2. GROENEVELDT, *Notes on the Malay Archipelago*, p. 10. Je reproduis ici le texte incorporé par MA TOUAN-LIN dans ses *Méridionaux*, trad. d'HERVEY DE SAINT-DENYS, pp. 455-456.
3. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 229. — G. H. LUCE, *Countries neighbouring Burma*, J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp. 169-172.
4. P. PELLIOT, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 269, n. 2.
5. Infra, p. 97.
6. *Loc. cit.*, pp. 463-464

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de dresser des palissades. Le roi se couche à moitié sur un lit doré qui a la forme d'un dragon. Les grands de son entourage se tiennent à genoux devant lui, le corps droit et les bras croisés de telle manière que les mains sont posées sur les épaules. A sa cour, on voit beaucoup de brahmanes, venus de l'Inde pour mettre à profit sa munificence et très en faveur près de lui... Les flèches en usage dans le royaume de P'an-p'an ont des pointes faites d'une pierre très dure ; les lances sont armées d'un fer aiguisé sur son double tranchant. Il existe dans ce pays dix couvents de bonzes et de bonzesses, qui étudient les livres sacrés du bouddhisme, mangent de la viande, mais ne boivent pas de vin. Il existe aussi un couvent taoïste. La règle de ces derniers est plus rigoureuse ; ils s'abstiennent également de viande et de vin ».

A Bornéo, les sept inscriptions sur piliers trouvées dans le sultanat de Kutei semblent remonter aux environs de l'an 400 [1]. Elles émanent d'un roi Mûlavarman, petit-fils d'un certain Kundunga (dont le nom est peut-être tamoul ou indonésien [2], mais sûrement pas sanskrit), et fils d'Açvavarman, qui est qualifié de fondateur de la dynastie (*vamçakartri*). Ces inscriptions se rapportent à un sanctuaire portant le nom de Vaprakeçvara dans lequel on a voulu reconnaître, soit Çiva, soit Agastya, soit une divinité locale, à moins qu'il ne s'agisse d'un monument funéraire [3].

1. J. Ph. Vogel, *The yûpa inscriptions of King Mûlavarman from Koetei (East Borneo)*, Bijdr. 74, 1918, pp. 167-232. — B. R. Chatterji, *India and Java*, II, Inscr., pp. 8-19. — B. Ch. Chhabra, *Three more yûpa inscriptions of King Mûlavarman from Koetei (E. Borneo)*, J. Greater India Soc., XII, 1945, pp. 14-17.

2. B. C. Chhabra, *loc. cit.*, p. 39 et J. Mal. Br. Roy. As. Soc., XV, 1937, III, pp. 118-119.

3. Poerbatjaraka, *Agastya in den Archipel*, Leyde, 1926. — K. A. Nilakanta Sastri, *Agastya*, Tijdsch. Bat. Gen., LXXVI, 1936, pp. 515 et suiv. — N. J. Krom, *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 72. — W. F. Stutterheim, *Waprakeçwara*, Bijdr., 92, 1934, p. 203.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Par ailleurs, Bornéo présente un peu partout des traces plus ou moins nettes d'hindouisation, le long des rivières Kapuhas, Rata et Mahakam. Un beau Buddha de bronze de style Gupta a été trouvé à Kota Bangun [1], dans la province de Kutei ; celle-ci, en outre des inscriptions déjà mentionnées, a livré dans une grotte du mont Kombeng et dans l'estuaire de la rivière Rata des images brahmaniques et bouddhiques de date indéterminée [2].

On a proposé de placer à Bornéo le Barhinadvîpa nommé dans le *Vâyupurâna* (XLVIII, 12) [3]. Ce nom rappelle en effet le nom de P'o-ni par lequel les Chinois désigneront Bornéo à partir du IXe siècle [4]. Mais c'est là un rapprochement bien fragile. Quant au P'o-li des Chinois d'où un roi ayant pour nom de famille Kaundinya envoya des ambassades en Chine dans le premier quart du VIe siècle [5], s'il ne désigne pas l'île de Bali, il pourrait aussi être identifié avec Bornéo.

L'île de Java est probablement citée dans le *Râmâyana* (*Yâvadvîpa*) [6], et dans Ptolémée (*Iabadiou*) [7]. Mais par suite d'un cucurieux phénomène d'inhibition, les érudits les plus audacieux en matière de rapprochements phonétiques semblent pris soudain d'une incompréhensible timidité lorsqu'ils se trouvent en présence d'un toponyme ressemblant de loin ou de près, et même de très près, à Java : tous les prétextes leur sont bons pour chercher sa localisation ailleurs que sur l'île qui porte

1. *Oudheidkundig Verslag*, 1925, p. 142.
2. *Ibid.*, 1925, p. 132. — Cf. O. C. Gangoly, *On some Hindu relics in Borneo*, J. Greater India Soc., III, 1936, p. 97.
3. Rûpam, 1926, p. 114.
4. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 296, n. 2.
5. *Ibid.*, p. 283.
6. S. Lévi, *Pour l'histoire du Râmâyana*, J. Asiat., janv.-fév. 1918, p. 80.
7. L'*Histoire des Han*, sous la date 132, mentionne un pays de *Ye-tiao* qu'on a identifié avec Java. (P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 266. — G. Ferrand, *Ye-tiao, Sseu-tiao et Java*, J. Asiat., nov.-déc. 1916, p. 520). Mais R. Stein, *Les antécédents du Champa*, loc. cit., démontre l'impossibilité de ce rapprochement.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ce nom. Il est exact que Java et Sumatra ont souvent été considérées comme ne formant qu'une seule et même île, et que MARCO POLO appelle Sumatra : Java la mineure. Mais est-ce une raison suffisante pour écarter Java et rapporter systématiquement tous les témoignages sur les pays dénommés *Java*, *Yâva(dvîpa)*, *Ye-p'o-t'i*, *Chö-p'o* non seulement à Sumatra, mais aussi parfois à Bornéo ou même à la Péninsule Malaise ?

A Java, à part le Buddha de style Amarâvatî trouvé dans l'Est et déjà mentionné [1], les plus anciens vestiges de la pénétration hindoue sont les quatre inscriptions rupestres découvertes dans la partie la plus occidentale de l'île, c'est-à-dire dans la région commandant le détroit de la Sonde. « Il est significatif, écrit le savant éditeur de ces inscriptions [2], que les plus anciennes traces d'un établissement hindou aient été trouvées exactement dans cette partie de l'île où les commerçants hollandais établirent leurs premières factoreries, et qui devint le centre d'où la puissance hollandaise s'étendit sur tout l'Archipel. La position géographique de la côte où est située Batavia par rapport à Sumatra et au continent indien, et les avantages spéciaux que la configuration offre à la navigation et au commerce sont des circonstances expliquant aisément une coïncidence qui n'est pas dûe au seul hasard ».

Ces inscriptions sanskrites dont l'écriture, un peu postérieure à celle de Mûlavarman à Bornéo, peut être datée des environs de 450, ont pour auteur Pûrnavarman, roi du pays de Târumâ. Ce nom qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans celui de la rivière Chi Tarum, dans la région de Bandung, se retrouve dans le Sud de

1. Supra, p. 39.
2. J. PH. VOGEL, *The earliest inscriptions of Java*, Public. Oudheidk. Dienst Nederl. Indie, I, 1925, pp. 15-35. — B. R. CHATTERJI, *India and Java*, II, Inscr., pp. 20-27.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

l'Inde à une vingtaine de kilomètres au nord du cap Comorin [1]. Les inscriptions révèlent que Pûrnavarman, qui parle de son père et de son grand-père sans les nommer, observait les rites brahmaniques, et se préoccupait de travaux d'irrigation dans son royaume. Deux des inscriptions reproduisent l'empreinte de ses pieds : on a proposé, non sans quelque vraisemblance, d'y voir un symbole de la prise de possession de la région voisine de Buitenzorg où elles ont été trouvées [2]. Le royaume de Târumâ existait encore au VIIe siècle, si c'est lui que la *Nouvelle histoire des T'ang* mentionne sous le nom de To-lo-mo comme ayant envoyé des ambassades en Chine en 666-669 [3].

A Sumatra, comme à Java et à Célèbes [4], le vestige archéologique hindou le plus ancien est une statue du Buddha de style Amarâvatî [5]. Elle a été trouvée à l'ouest de Palembang, dans les environs de la colline Seguntang. Elle présente la particularité d'être en granite, pierre inconnue à Palembang ; elle a par conséquent été apportée d'ailleurs, peut-être de Bangka, île sur la côte orientale de Sumatra, qui aurait été fréquentée de bonne heure par les navigateurs hindous, s'il est exact qu'elle soit citée dans le *Niddesa* pâli sous le nom de Vanga [6]. La présence à Palembang de cette statue du Buddha est une garantie de l'antiquité de la pénétration hindoue dans le pays.

1. F. M. Schnitger, *Târumânagara*, Tijd. Bat. Gen., LXXIV, 1934, p. 187 ; cf. W. F. Stutterheim, Ibid., LXXIX, 1939, p. 83.
2. W. F. Stutterheim, *De voetafdrukken van Pûrnawarman*, Bijdr., 89, 1932, p. 288.
3. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 284.
4. Supra, pp. 23, 39.
5. *Oudh. Verslag.* 1928. — F. Schnitger, *The archaeology of Hindoe Sumatra*, Leyde, 1937, pp. 2-3. — N. J. Krom, *Antiquities of Palembang*, Ann. Bibl. Ind. Arch., 1931, pp. 29-33. — Devaprasad Ghosh, J. Greater India Soc., III, 1936, p. 36 (où l'on trouvera des références à la littérature suscitée par la découverte de cette statue).
6. S. Lévi, *Ptolémée...*, loc. cit., p. 27. — Sur la côte occidentale de Sumatra, Baros est mentionné dans Ptolémée sous la forme *Barousai*.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

On a beaucoup discuté sur la question de savoir s'il faut localiser à Java trois pays mentionnés par les Chinois dès le Ve siècle : Ye-p'o-t'i (Yâvadvîpa) où le pèlerin Fa-hien passa en 414 lors de son voyage de retour d'Inde en Chine et où il trouva des ascètes, mais peu de traces du bouddhisme [1], — Chö-p'o où le bonze Gunavarman, ancien prince de Kashmir, prêcha le bouddhisme peu avant 424, et qui envoya des ambassades en Chine en 433 et 435 [2], — Ho-lo-tan que l'*Histoire des premiers Song* place sur l'île de Chö-p'o et qui envoya également des ambassades entre 430 et 452 [3]. Les plus récentes recherches tendant à placer ces trois pays sur la Péninsule Malaise [4] marquent, à mon avis, une régression par rapport aux conclusions de P. Pelliot, d'après qui ils correspondaient à tout ou partie de l'île de Java.

Quant au Kan-t'o-li, mentionné dans l'*Histoire des Leang* à partir du milieu du Ve siècle, on s'accorde assez généralement à le placer à Sumatra [5]. En 454-464, un roi du Kan-t'o-li, dont le nom en caractères chinois se laisse restituer en Çrî Varanarendra, envoya en ambassade en Chine l'Hindou Rudra ; en 502 régnait le roi bouddhiste Gautama Subhadra dont le fils Vijayavarman envoya une ambassade en 519.

1. *Si yu ki*, trad. S. Beal, I, p. LXXXI.
2. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., pp. 274-275.
3. *Ibid.*, pp. 271-272.
4. J. L. Moens, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., LXXVII, 1937, pp. 317-486 (traduit en anglais dans J. Mal. Br. Roy. As. Soc., XVII, 1940, II). V. la critique de K. A. Nilakanta Sastri, *Notes on the historical geography of the Malay peninsula and archipelago*, J. Greater India Soc., VII, 1940, pp. 15-42.
5. G. Ferrand, *Le Kan-t'o-li* (app. III de *Le K'ouen-louen*, J. Asiat., sept.-oct. 1919, pp. 238-241). — J. Przyluski, *Indian colonisation in Sumatra before the seventh century*, J. Greater India Soc., I, 1934, pp. 92-101.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

4. La recrudescence de l'émigration hindoue et la seconde hindouisation du Fou-nan au Ve siècle.

En résumé, si divers témoignages archéologiques et chinois indiquent que la pénétration hindoue est aussi ancienne dans les îles que sur la péninsule, la première moitié du Ve siècle, avec les inscriptions du Mûlavarman à Bornéo et de Pûrnavarman à Java, et le développement des relations diplomatiques avec la Chine, nous fait assister à une recrudescence de l'hindouisation de l'Inde extérieure qu'on peut attribuer, sinon à un afflux d'immigrants, du moins à l'influence d'éléments culturels que divers indices permettent de considérer comme originaires de l'Inde orientale et méridionale.

On a cherché dans l'histoire de l'Inde propre des causes immédiates à ce mouvement, et l'on a dépensé beaucoup d'imagination pour rattacher les nouvelles dynasties de l'Inde extérieure à des maisons royales hindoues. Je ne suivrai pas sur ce terrain mouvant les auteurs qui ont cru pouvoir s'y aventurer[1]. Toutefois, on peut considérer comme très probable que les conquêtes de Samudragupta (environ 335-375) dans l'Inde du Sud et la soumission du souverain Pallava avec ses vice-rois qui s'ensuivit[2], produisirent de graves perturbations qui eurent à leur tour pour résultat l'exode de certains éléments de l'aristocratie méridionale vers les pays de l'Est. On a vu que c'est à la conquête de la vallée du Gange par Samudragupta que S. Lévi attribuait la présence probable d'un Indo-Scythe sur le trône du Fou-nan en 357. Cet épisode n'était peut-être que le prélude d'un mouvement plus général qui,

1. J. L. Moens, *loc. cit.*
2. L. de La Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 40.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du milieu du IVe siècle au milieu du Ve, porta vers la péninsule et les îles déjà hindouisées et en rapports réguliers avec l'Inde, des princes, des brahmanes, des lettrés à qui est dû l'essor de l'épigraphie en langue sanskrite au Champa d'abord, puis à Bornéo et à Java.

C'est à la même époque et sans doute pour les mêmes raisons, que le Fou-nan se vit infuser une nouvelle dose de culture hindoue à qui est due la plus ancienne inscription du Fou-nan après la stèle de Vo-canh.

L'*Histoire des Leang* nous apprend qu'un des successeurs du Chandan hindou fut Kiao-tch'en-jou (Kaun*d*inya)[1]. C'était originairement un brahmane de l'Inde. Il y eut une voie surnaturelle qui lui dit : Il faut aller règner au Fou-nan. Kaun*d*inya se réjouit dans son cœur. Au sud, il arriva au P'an-p'an. Les gens du Fou-nan l'apprirent ; tout le royaume se leva avec joie, alla au devant de lui et l'élut roi. Il changea toutes les règles selon les méthodes de l'Inde. Kaun*d*inya mourut. Un de ses successeurs Tch'e-li-t'o-pa-mo (Çrî Indravarman ou Çresh*th*avarman), au temps de l'empereur Wen des Song (424-453), présenta un placet et offrit en présent des produits de son pays »[2]. Il s'agit des ambassades que l'*Histoire des premiers Song* place en 434, 435 et 438. C'est sans doute ce roi Tch'e-li-t'o-pa-mo dont il est dit dans le même ouvrage qu'en 431-432, « le Lin-yi voulut abattre le Kiao-tcheou (Tonkin) et emprunter des soldats au roi du Fou-nan. Le Fou-nan n'y consentit pas »[3].

1. Ce nom résulte peut-être d'une contamination par celui du premier Kaun*d*inya. Il s'agirait alors d'un représentant légitime de l'élément hindou de la famille royale, opposé au clan indigène des Fan (supra, p. 71, n. 1). Cf. R. Stein, *Les antécédents du Champa*, loc. cit.
2. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 269.
3. *Ibid.*, p. 255.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

5. Le Champa de la fin du IVe siècle à 472.

Avant de poursuivre le récit de l'histoire du Fou-nan, qui à partir des environs de l'an 480, offre une trame à peu près continue, il faut dire quelques mots de ce qui s'était passé au Lin-yi.

A la mort de Fan Fo (Bhadravarman ?), son fils ou son petit-fils Fan Hou-ta qui lui avait succédé en 380, envahit le Je-nan en 399, mais essuya une défaite. Encouragé par l'anarchie qui marqua en Chine la chute de la dynastie des Tsin, il renouvela ses incursions en 405 et 407, puis il se lança en 413 dans une nouvelle expédition dans les territoires situés au nord du Je-nan, d'où il n'en revint pas.

Le fils de Fan Hou-ta, que l'*Histoire des Leang* appelle Ti Tchen, lui succéda, mais adbiqua en faveur d'un neveu et s'en alla dans l'Inde. C'est peut-être lui qu'une inscription du VIIe siècle [1] nomme Gangârâja, célèbre « par ses qualités, en qui la science et l'héroïsme étaient reconnus comme qualités royales. La royauté difficile à abandonner (il l'abdiqua) : la vue de la Gangâ est une grande joie, se dit-il, et il alla d'ici au Gange ». Il semble qu'il ait eu pour successeur un personnage qui apparaît dans une inscription du VIIe siècle sous le nom de Manorathavarman [2] et qui était peut-être son neveu [3].

Ce qui se passa ensuite est mal connu. Vers 420 apparaît un roi d'origine obscure qui se faisait appeler Yang Mah, « le prince d'or ». Après une incursion malheureuse au Tonkin, il demanda en 421 l'investiture à la Cour de Chine. A sa mort qui survint la même année, son

1. L. Finot, BEFEO., IV, p. 922.
2. Cf. infra, p. 120.
3. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 65. Cf. BEFEO., XXVIII, p. 288.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

jeune fils de 19 ans lui succéda sous le même nom et continua d'exercer la piraterie au nord de ses Etats. En 431, il envoya plus de cent vaisseaux piller les côtes du Je-nan. Les Chinois réagirent avec vigueur, et vinrent assiéger K'iu-sou (région de Badon sur le bas Song Giang) en l'absence du roi, mais gênés par une tempête, ils ne purent exploiter à fond leur succès et durent lever le siège. C'est à ce moment que Yang Mah essaya en vain d'emprunter des troupes au Fou-nan « pour abattre le Kiao-tcheou (Tonkin) », dont en 433 il demanda le gouvernement à la Cour de Chine : cette demande n'eut aucun succès. Les incursions chames ayant alors repris de plus belle, le nouveau gouverneur du Tonkin, T'an Ho-tche, entreprit en 446 une sévère répression. Renonçant aux négociations pendant lesquelles les Chams avaient fait preuve de la plus insigne mauvaise foi, T'an Ho-tche investit K'iu-sou qui fut pris et mis à sac. Une autre bataille livra aux Chinois la capitale située dans la région de Hué [1], d'où ils tirèrent 100.000 livres d'or pur. Le roi mourut de chagrin.

Il eut pour successeur son fils ou petit-fils Fan Chen-tch'eng qui envoya des ambassades en 456, 458 et 472.

6. Les derniers rois du Fou-nan (480-550) ; le Champa de 484 à 529.

C'est une dizaine d'années après cette date que l'*Histoire des T'si méridionaux* parle pour la première fois au Fou-nan du roi Chö-ye-pa-mo (Jayavarman), ayant pour nom de famille Kiao-tch'en-jou, c'est-à-dire descendant de Kaun*d*inya [2]. « Ce prince, écrit P. Pelliot [3],

1. Sur la localisation de K'iu-sou et de la capitale, v. R. Stein, *Les antécédents du Champa*, loc. c t.
2. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 257.
3. *Ibid.*, p. 294.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

avait envoyé des marchands à Canton, qui, à leur retour, furent jetés sur la côte du Lin-yi (Champa), ainsi que le bonze hindou Nâgasena qui se trouvait à bord avec eux. Nâgasena gagna le Fou-nan par des chemins de traverse, et, en 484, le roi Jayavarman l'envoya offrir des présents à l'empereur de Chine, et lui demander en même temps de l'aider à vaincre le Lin-yi. Depuis quelques années, en effet, un usurpateur s'était emparé du trône de ce pays, mais, alors que les textes sur le Lin-yi l'appellent Tang-ken-tch'ouen, fils du roi du Fou-nan, le roi Jayavarman le représente comme un de ses serviteurs, nommé Kieou-tch'eou-lo [1]. L'empereur de Chine remercia Jayavarman de ses présents, mais n'envoya pas de troupes contre le Lin-yi. A travers la phraséologie souvent obscure du placet, nous distinguons du moins deux choses : d'abord que le culte çivaïte était dominant au Fou-nan. Mais, en même temps, le bouddhisme était pratiqué, la placet est en grande partie bouddhique et il est remis par un bonze hindou qui a séjourné au Fou-nan. Bien plus, c'est sous le règne de Jayavarman que deux bonzes originaires du Fou-nan viennent s'établir en Chine [2] ; tous deux savaient assez le sanskrit pour qu'on les ait employés leur vie durant à traduire les livres saints ».

Le même passage de l'*Histoire des T'si méridionaux*, d'où P. Pelliot a extrait ces renseignements, ajoute sur la civilisation matérielle du Fou-nan quelques données qui méritent d'être reproduites.

« Les gens du Fou-nan sont malins et astucieux. Ils prennent de force les habitants des villes voisines qui ne

7248

1. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 75, n. 2, donne d'assez bonnes raisons pour fondre ces deux personnages en un seul. Mais, cf. R. Stein, *loc. cit.*

2. Il s'agit de Sanghapâla et Mandrasena dont les traductions figurent dans le Tripiṭaka chinois (B. Nanjio, *Catalogue*, App. II, nos 101 et 102. Cf. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., pp. 284-285).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

leur rendent pas hommage, pour en faire leurs esclaves. Comme marchandises, ils ont l'or, l'argent, les soieries. Les fils de grande famille coupent du brocart pour s'en faire un sarong ; les femmes passent la tête (dans une étoffe pour se vêtir). Les pauvres se couvrent d'un morceau de toile. Le habitants du Fou-nan fondent des bagues et des bracelets en or, et de la vaisselle d'argent. Ils abattent des arbres pour construire leurs demeures. Le roi habite dans un pavillon à étage. Ils font leurs enceintes avec des palissades de bois. Au bord de la mer pousse un grand bambou, dont les feuilles ont de huit à neuf pieds. On tresse ses feuilles pour couvrir les habitations. Le peuple habite aussi dans des habitations surélevées. On fait des bateaux qui ont de 8 à 9 *tchang*[1]. On les taille en largeur à 6 ou 7 pieds. L'avant et l'arrière sont comme la tête et la queue d'un poisson. Quand le roi est en route, il va à éléphant. Les femmes peuvent aussi aller à éléphant. Pour se distraire, les gens font combattre des coqs et des porcs. Ils n'ont pas de prison. En cas de contestation ils jettent dans l'eau bouillante des bagues en or et des œufs ; il faut les en retirer. On bien ils chauffent au rouge une chaîne que l'on doit porter sur les mains pendant sept pas. Les mains du coupable sont complètement écorchées ; l'innocent n'est pas blessé. Ou encore on les fait plonger dans l'eau. Celui qui a raison entre dans l'eau, mais n'enfonce pas ; celui qui a tort, enfonce »[2].

Un texte postérieur, l'*Histoire des Leang*[3], ajoute ces détails :

1. Le *tchang* équivaut à 10 pieds. Ce passage de l'*Histoire des Ts'i méridionaux* sur les bateaux est basé sur un paragraphe plus détaillé du récit de K'ANG T'AI recueilli dans *le T'ai p'ing yu lan* et reproduit par P. PELLIOT, *Textes chinois concernant l'Indochine hindouisée*, Et. Asiat. EFEO., II, pp. 252-253.
2. *Ibid.*, pp. 261-262.
3. *Ibid.*, pp. 269-270.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

« Là où ils habitent, ils ne creusent pas de puits. Par plusieurs dizaines de familles, ils ont en commun un bassin où ils puisent de l'eau [1]. Leur coutume est d'adorer les génies du ciel. De ces génies du ciel, ils font des images en bronze ; celles qui ont deux visages ont quatre bras ; celles qui ont quatre visages ont huit bras. Chaque main tient quelque chose, tantôt un enfant, tantôt un oiseau ou un quadrupède, ou bien le soleil, la lune. Le roi, quand il sort ou rentre, va à éléphant ; il en est de même des concubines, des gens de palais. Quand le roi s'assied, il s'accroupit de côté, relevant le genou droit, laissant tomber le genou gauche jusqu'à terre [2]. On étend devant lui une étoffe de coton sur laquelle on dépose des vases d'or et des brûle-parfums. En cas de deuil, la coutume est de se raser la barbe et les cheveux. Pour les morts, il y a quatre sortes d''enterrement' : 'l'enterrement par l'eau', qui consiste à jeter le cadavre au courant du fleuve ; 'l'enterrement par le feu', qui consiste à le réduire en cendre ; 'l'enterrement par la terre', qui consiste à l'enterrer dans une fosse ; 'l'enterrement par les oiseaux' [3], qui consiste à l'abandonner dans la campagne ».

Le règne de Jayavarman marque pour le Fou-nan une époque de grandeur qui se reflète dans les égards que l'empereur de Chine manifeste à son endroit. A l'occasion de l'ambassade de 503, un ordre impérial dit : « Le roi du Fou-nan Kaun*d*inya Jayavarman habite aux limites de l'océan. De génération en génération lui (et les siens) gouvernent les lointains pays du Sud. Et leur sincérité se manifeste au loin ; par des interprètes mul-

1. C'est le système du *trapeang* encore en usage au Cambodge.
2. C'est la pose de « l'aisance royale » souvent représentée dans l'iconographie.
3. Cf. BEFEO., XL, p. 320. — Ces quatre coutumes sont hindoues et remontent à l'époque védique (*Atharvav.*, XVIII, 2, 34).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

tiples ils offrent des présents en hommage ; il convient de leur montrer réciproquement de la faveur, et de leur accorder un titre glorieux. C'est possible (avec le titre de) Général du Sud pacifié, roi du Fou-nan »[1].

On a vu qu'un fils ou un serviteur de Jayavarman, qui s'était enfui au Champa, s'y était fait proclamer roi à la mort de Chen-tch'eng, et qu'en 484 Jayavarman avait demandé en vain à l'empereur de Chine de l'aider à châtier l'usurpateur[2]. On ne sait ce que fit Jayavarman. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 491 l'usurpateur régnait encore sous le nom de Fan Tang-ken-tch'ouen et se faisait reconnaître comme roi du Lin-yi par la Cour de Chine. Mais l'année suivante, en 492, il fut détrôné, par un descendant de Yang Mah, nommé Tchou Nong, qui régna six ans et se noya en mer en 498. De ses successeurs, Fan Wen-k'ouan, Fan T'ien-k'ai (peut-être Devavarman) et P'i-ts'ouei-pa-mo (Vijayavarman) on n'a que des dates d'ambassades de 502 à 527. En 529 arrive au pouvoir une nouvelle dynastie dont les origines et l'histoire seront retracées au chapitre suivant.

Jayavarman, « grand roi du Fou-nan », mourut en 514. On ne possède pas d'inscriptions émanant de lui, mais sa première reine nommée Kulaprabhâvatî, et un de ses fils nommé Gunavarman nous ont laissé chacun une inscription sanskrite, en écriture de la seconde moitié du Ve siècle.

Sur une stèle trouvée au Cambodge dans le sud de la province de Takeo, la reine Kulaprabhâvatî, désirant se retirer du monde, relate la fondation d'un ermitage comprenant une habitation et une pièce d'eau[3]. La stance liminaire du texte est d'inspiration vishnouite.

1. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 269.
2. Supra, p. 100.
3. G. Cœdès, *A new inscription from Fu-nan*, J. Greater India Soc., IV, 1937, pp. 117-121.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

C'est également une inscription vishnouite, en écriture d'aspect un peu plus ancien, qui a été gravée par ordre de Gunavarman, fils d'un roi qui est la « lune de la lignée de Kaundinya », sur le piédroit d'un édicule à Thap-müöi, dans la Plaine des Joncs en Cochinchine. Elle commémore la fondation, « sur un domaine conquis sur la boue » dont Gunavarman « bien que jeune » était le chef, d'un sanctuaire contenant l'empreinte du pied de Vishnu nommé Chakratîrthasvâmin[1]. Alors qu'à Java les empreintes des pieds de Pûrnavarman comparées à celles de Vishnu marquaient peut-être, ainsi qu'il a été dit, la prise de possession du pays après une conquête militaire, il s'agit ici d'une conquête pacifique, après drainage et remblai partiel d'une région de nos jours encore très marécageuse et inondée pendant une partie de l'année[2].

Il est probable que la mère de Gunavarman n'est autre que la reine Kulaprabhâvatî, épouse de Jayavarman[3]; et il n'est pas impossible que Gunavarman soit ce fils de Jayavarman[4] qui, d'après l'*Histoire des Leang*[5], fut évincé du trône à la mort de son père en 514, et assassiné par son frère aîné Lieou-t'o-pa-mo (Rudravarman) né d'une concubine.

1. G. Cœdès, *Deux inscriptions sanskrites du Fou-nan*, BEFEO., XXXI, pp. 1-12.

2. Sur ce site, v. E. Aymonier, *Le Cambodge*, I. pp. 138-139.

3. Il m'apparaît comme de plus en plus vraisemblable que le roi régnant de l'inscription de Thap-müöi (stance II), dont le nom incomplet commence par le caractère *ja* suivi d'un caractère en partie ruiné mais ressemblant à un *ya*, n'est autre que Jayavarman.

4. Cette hypothèse, que j'ai déjà formulée (J. Greater India Soc., IV, 1937, p. 119) n'est qu'en contradiction apparente avec le fait que l'inscription de Gunavarman est paléographiquement antérieure à celle de la reine Kulaprabhâvatî. L'inscription de Thap-müöi a en effet été composée pendant que Gunavarman était encore très jeune (st. VII), tandis que l'autre l'a été alors que la reine songeait à se retirer du monde : cette retraite fut peut-être la conséquence du meurtre de son fils et de l'usurpation du fils de sa rivale.

5. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 270.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Rudravarman qui envoya en Chine diverses ambassades entre 517 et 539, est le dernier roi du Fou-nan. Une inscription sanskrite de la province de Bati [1] nous apprend qu'il régnait au moment où fut faite la fondation bouddhique mentionnée dans ce document. Une stèle du VIIe siècle le nomme comme prédécesseur de Bhavavarman I, le premier roi du Cambodge préangkorien [2]. Une inscription du Xe siècle le représente comme chef de branche des rois tirant leur origine du couple Kaundinya-Somâ, qui régnèrent après les successeurs de Çrutavarman et de Çreshthavarman, descendants de Kambu [3]. On verra au chapitre suivant ce qu'il faut penser de cette tradition généalogique. Il suffira de dire ici que l'irrégularité de l'accession de Rudravarman au trône semble avoir provoqué dans les provinces du moyen Mékong un mouvement d'agitation, dirigé par les deux frères Bhavavarman et Chitrasena, qui aboutit dans la seconde moitié du VIe siècle, au démembrement du Fou-nan.

Ce pays fut pendant cinq siècles la puissance dominante sur la péninsule. Il conserva longtemps après sa chute un grand prestige dans le souvenir des générations suivantes. Les rois du Cambodge préangkorien adopteront, comme on le verra au chapitre suivant, sa légende dynastique ; ceux qui régneront à Angkor s'efforceront de rattacher leur origine aux Adhirâjas ou rois suprêmes de Vyâdhapura [4] ; et les souverains javanais du VIIIe siècle ressusciteront le titre de Çailendra, « roi de la montagne ».

1. G. Cœdès, *Deux inscriptions sanskrites du Fou-nan*, BEFEO., XXXI, pp. 8-12.

2. Barth et Bergaigne, *Inscr. sanskr. du Champa et du Cambodge*, n° XI, p. 66.

3. G. Cœdès, *L'inscription de Baksei Chamkrong*, J. Asiat., mai-juin 1909, pp. 479 et suiv. Cf. BEFEO., XXVIII, pp. 131 et 139 ; et *Inscriptions du Cambodge*, II, pp. 10 et 155.

4. G. Cœdès, *La tradition généalogique des premiers rois d'Angkor*, BEFEO., XXVIII, pp. 127-131.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

J'ai reproduit plus haut les extraits des histoires dynastiques chinoises qui font connaître le peu qu'on sait de l'état social et des mœurs des habitants du Fou-nan. Au point de vue religieux, les divers cultes hindous y sont attestés successivement ou simultanément. Les deux Kaundinya qui hindouisèrent le pays étaient des brahmanes : ils durent y implanter les rites çivaïtes, qui étaient certainement florissants au Ve siècle. Sous le règne de Jayavarman, l'*Histoire des Ts'i méridionaux* dit que « la coutume de ce pays était de rendre un culte au dieu Maheçvara (Çiva). Le dieu descend sans cesse sur le mont Mo-tan »[1]. Il s'agit sans doute de la sainte montagne d'où les rois et le pays lui-même tiraient leur nom. Voisine de la capitale et marquant le centre du royaume, elle était le lieu où le ciel communiquait avec la terre, ce qui explique pourquoi « le dieu y descendait sans cesse ». Il y était sans doute matérialisé sous la forme du linga de Çiva Giriça[2], « hantant la montagne ». Un passage de l'*Histoire des Leang* cité plus haut parle d'images à *deux* visages et à quatre bras qui doivent être des Harihara, ou Vishnu et Çiva réunis en un seul corps. L'existence des cultes vishnouites ressort des inscriptions de Gunavarman et de sa mère. Enfin le bouddhisme du Petit Véhicule de langue sanskrite, attesté dès le IIIe siècle, était florissant aux Ve et VIe, sous les règnes de Jayavarman et de Rudravarman.

De l'architecture, il ne semble pas que rien ait subsisté. Mais une intéressante hypothèse[3] permet de penser que, si tout a péri, du moins certains édifices d'art préangkorien, ayant pour couverture une série nombreuse

1. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 260.
2. BEFEO., XXVIII, pp. 128-130.
3. H. Parmentier, *L'art présumé du Fou-nan*, BEFEO., XXXII, pp. 183-189.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de minuscules étages décorés de petites niches, reproduisent les principales caractéristiques des monuments du Fou-nan. Le *mukhalinga* ou linga à visage serait, dans cette hypothèse, étroitement associé à cette architecture.

Quant à la sculpture humaine, les statues du Buddha de style Gupta [1], les Vishnus mitrés et les Hariharas du Cambodge préangkorien [2], et surtout les images de Sûrya trouvées en Cochinchine [3], donnent quelque idée de ce qu'a pu être sa statuaire.

7. Les plus anciens témoignages concernant les Pyus de l'Irawadi et les Môns du Ménam.

Il reste à dire quelques mots des Etats hindous de l'Indochine occidentale. Il semble qu'ils auraient dû, par leur situation géographique, être pénétrés par la culture hindoue plus tôt et plus profondément que le Fou-nan, le Champa et les autres royaumes de l'Inde extérieure ; cependant, ils n'offrent pour la période antérieure au milieu du VIe siècle que des vestiges archéologiques et épigraphiques rares et assez tardifs. Il serait imprudent de se baser sur cet argument négatif pour en conclure qu'ils furent hindouisés plus tard, car diverses circonstances ont pu amener la disparition ou retarder la découverte de vestiges plus anciens. Quant au silence quasi total des sources chinoises pour l'époque envisagée, il est dû au fait que les envoyés de la Chine dans les royaumes du Sud empruntaient alors la voie maritime, et que les pays situés le plus loin de la Chine

1. G. GROSLIER, *Note sur la sculpture khmère ancienne*, Et. Asiat. EFEO., I, pp. 297-314.
2. P. DUPONT, *Vishnu mitrés de l'Indochine occidentale*, BEFEO., XLI, pp. 233-254.
3. L. MALLERET, *Catal. Musée B. de la Brosse*, I, n°s 68 à 70, pl. XIII à XV. — Cf. V. GOLOUBEW, *Les images de Sûrya au Cambodge*, Cahiers EFEO., n° 22, 1er trim. 1940, pp. 38-42.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

pour les navigateurs furent les derniers à nouer des relations avec elle [1].

Il semble cependant que dès le IIIe siècle les Chinois soient entrés en contact par le Yun-nan avec le royaume de P'iao, correspondant en gros avec le bassin de l'Irawadi. Son nom est la transcription chinoise du mot *Pyu* [2]. La tribu des Pyus qui constituait l'avant-garde de la migration tibéto-birmane et se donnait à elle-même le nom de Tirchul [3], occupait la région autour de Prome. Les anciens sites des environs de cette ville ont livré des fragments de textes extraits du canon en langue pâlie, dont l'écriture remonte aux environs de l'an 500 [4]. Ces documents prouvent l'existence d'une colonie bouddhique d'origine méridionale dans une région que les pèlerins chinois du VIIe siècle appelleront Çrîkshetra, et où régnera au VIIIe une dynastie de rois portant des noms sanskrits.

Les Pyus avaient pour voisins, au nord les Birmans, et au sud les Môns. Les chroniques locales font remonter l'histoire de ces peuples jusqu'au temps du Buddha qui

1. Il faut faire une exception pour les royaumes énigmatiques de Houang-tche et de Fou-kan-tou-lou (P. PELLIOT, T'oung Pao, XIII, 1912, pp. 457-461). On a cru pouvoir identifier *Fou-kan* (tou-lou) avec *Pagan* en Birmanie (V. la discussion dans G. H. LUCE, *Fu-kan-tu-lu*, J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp. 91-99).

2. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., pp. 172-173.

3. G. H. LUCE, *Names of the Pyu*, J. Burma Research Soc., XXII, 1932, p. 90 ; et XXVII, 1937, p. 241 ; *Burma down to the fall of Pagan*, Ibid., XXIX, 1939, p. 269.

4. Plaques d'or de Maungun contenant les formules *ye dhammâ, iti pi so* et l'énumération de 19 catégories, publiées par TUN NYEIN, Epigr. Indica, V. p. 101 et L. FINOT, J. Asiat., juill.-août 1912, p. 131 ; — trois fragments d'inscription sur pierre (ou terre cuite) de Bôbôgyi près de Môza, contenant un fragment du *Vibhanga*, publiés par L. FINOT, Ibid., p. 135 et juill.-août 1913, p. 193. — reliquaire de Môza portant inscrits les noms de quatre Buddhas et de quatre disciples. Arch. Surv. India, Ann. Rep. 1926-1927, p. 175 ; — 1 feuille d'or trouvée à Kyundôzu donnant la formule *iti pi so*, Ibid., 1928-1929, pp. 108-109 ; — 20 feuilles d'or trouvées à Môza, contenant des extraits de divers passages du canon pâli, publiés dans Rep. Arch. Survey Burma, 1938-1939, pp. 12-22. — Cf. NIHARRANJAN RAY, *Sanskrit buddhism in Burma*, Calcutta, 1936, pp. 3-4.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

serait venu lui-même dans la région. Elles donnent de longues listes de rois [1] qui ne sont susceptibles d'aucune vérification, et l'exemple de la chronique cambodgienne, qui pour l'époque angkorienne n'a aucun rapport avec la réalité révélée par l'épigraphie, n'encourage guère à considérer les listes birmanes comme dignes de foi. Leurs dates sont d'ailleurs, d'un texte à l'autre, extraordinairement divergentes. Pour la période antérieure au VIe siècle, il suffira d'en retenir l'existence dans le Nord, dans la riche plaine rizicole de Kyaukse et dans la région de Pagan, d'agglomérations birmanes ayant reçu le bouddhisme de l'Inde du Nord [2] ; et la présence en basse Birmanie de colonies indiennes originaires de l'Orissa. De celles-ci, la principale était Sudhammavatî (ou °pura), c'est-à-dire Thatön [3], à l'embouchure de la Sittang, où une légende locale fait naître et mourir Buddhaghosa, le célèbre père de l'Eglise singhalaise au Ve siècle [4].

Dans le bassin du Ménam, les seuls sites qui soient antérieurs au milieu du VIe siècle sont ceux, déjà mentionnés, de Si T'ep [5], de P'ra Pathom [6] et de P'ong Tük [7] On ignore à peu près tout des royaumes qui ont laissé

1. A. P. PHAYRE, *History of Burma*, Londres, Trübner, 1883.

2. L. FINOT, *Un nouveau document sur le bouddhisme birman*, J. Asiat., juill.-août 1912, pp. 121-130. — CH. DUROISELLE, *The Ari of Burma*, Arch. Surv. India, Ann. Rep. 1915-1916, p. 80.

3. C. O. BLAGDEN, *Thaton*, J. Burma Res. Soc., V., 1915, pp. 26-27.

4. Sur la valeur de cette légende, cf. L. FINOT, *La légende de Buddhaghosa*, Cinquantenaire Ecole Hautes-Etudes, 1921, pp. 101-119.

5. H. G. QUARITCH WALES, *The exploration of S'ri Deva, an ancient Indian city in Indochina*, Ind. Art and Letters, X, 1935, pp. 61-99 ; *Early Indian art from the Siamese jungle*, Ill, London News, 30 janv. 1937, pp. 174-176 ; *Towards Angkor*, Londres, 1937, chap. VII. Cf. supra, p. 38.

6. Références dans R. S. LE MAY, *Buddhist art in Siam*, Cambridge, Univ. press, 1938. — Sur les fouilles récentes de la mission P. DUPONT, cf. BEFEO., XXXVII, pp. 688-689 ; XXXIX, pp. 351-365 ; XL, pp. 503-504.

7. G. CŒDÈS, *The excavations at P'ong Tük*, J. Siam Soc., XXI, pp. 195-209 ; Ann. Bibl. Indian Archaeol. 1927, pp. 16-20. — H. G. QUARITCH WALES, *Further excavations at P'ong Tük*, Ind. Art and Letters, X, 1936, pp. 42-48.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ces vestiges : on ne connaît ni leurs noms, ni ceux de leurs souverains. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'ils devaient reconnaître la suzeraineté plus ou moins effective du Fou-nan. Les sites bouddhiques de P'ra Pathom et de P'ong Tük feront, à dater du VIIe siècle, partie du royaume môn de Dvâravatî dont on ne saurait dire s'il existait déjà au Ve ou au VIe. Quant à Si T'ep, où dominent les images de Vishnu, il sera englobé dans l'empire khmèr, à l'époque où les rois d'Angkor étendront leur domination vers l'Ouest.

La première période de l'histoire de l'Inde extérieure qui prend fin vers 550 nous fait assister à la naissance d'une série de royaumes hindous ou hindouisés dans des régions qui, comme le bassin de l'Irawadi, la vallée du bas Mékong et les plaines de l'Annam central, resteront à travers les siècles les sièges d'Etats puissants, et sur des sites prédestinés, tels que Kedah, Palembang, l'extrémité occidentale de Java, dont l'histoire contemporaine a confirmé la situation privilégiée du point de vue économique, commercial ou stratégique.

Dans la plupart des cas, le bouddhisme semble avoir frayé la voie à la pénétration culturelle de l'Inde : les statues du Buddha, de style Amarâvatî, trouvées au Siam (P'ong Tük et K'ôrat), en Annam (Dông-düöng), à Sumatra (Palembang), à Java et à Célèbes jalonnent jusqu'à ses extrêmes limites le domaine atteint dès le début par l'hindouisation. Le çivaïsme d'Etat avec son culte du linga royal n'est attesté qu'un peu plus tard. Quant au vishnouisme, il n'apparaît pas avant le Ve siècle.

De ces royaumes on ne connaît trop souvent que les noms, enregistrés par les historiens chinois à l'occasion de l'envoi d'ambassades. Seuls le Fou-nan et le Champa, entrés de bonne heure en relations avec la Chine, ont une histoire à peu près suivie.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Dès avant leur constitution en un Etat organisé à la fin du IIe siècle, les populations de langue indonésienne, qui formaient le noyau du peuple cham, cherchaient déjà à s'étendre vers le Nord, dans les provinces annamites de l'Empire du milieu : premier acte du drame qui opposera pendant quinze siècles les pionniers de la culture hindoue aux représentants de la culture chinoise.

Quant au Fou-nan, qui fait à certains moments figure de véritable empire, la civilisation qu'il élabora dans la vallée du Mékong prépara l'éclosion de la civilisation khmère, une des plus belles fleurs que la greffe hindoue ait produites dans l'Inde au delà du Gange.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

V

LE DÉMEMBREMENT DU FOU-NAN
(du milieu du VIe à la fin du VIIe siècle).

1. La fin du Fou-nan et les débuts du Cambodge ou Tchen-la (550-630). — 2. Le Champa de 529 a 686. — 3. Le Cambodge préangkorien (635-685). — 4. Le royaume môn de Dvâravatî. — 5. Le royaume pyu de Çrîkshetra. — 6. Les Etats de la Péninsiule Malaise au VIIe siècle. — 7. L'insulinde : le Ho-ling à Java et le Malâyu à Sumatra.

1. La fin du Fou-nan et les débuts du Cambodge ou Tchen-la (550-630).

La dernière ambassade en Chine de Rudravarman est de 539. La *Nouvelle Histoire des T'ang* mentionne encore des ambassades du Fou-nan dans la première moitié du VIIe siècle [1], mais elle indique qu'entre temps un grand changement s'est produit dans le pays : « Le roi avait sa capitale à la ville de T'ö-mou [2]. Brusquement sa ville a été réduite par le Tchen-la, et il lui a fallu émigrer au sud, à la ville de Na-fou-na ».

Le plus ancien texte qui mentionne le Tchen-la est l'*Histoire des Souei* : « Le royaume de Tchen-la est au

1. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 274.
2. Cf. supra, p. 68.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sud-ouest du Lin-yi. C'était originairement un royaume vassal du Fou-nan... Le nom de famille du roi était Tch'a-li (*Kshatriya*) ; son nom personnel était Tche-to-sseu-na (*Chitrasena*) ; ses ancêtres avaient progressivement accru la puissance du pays. Chitrasena s'empara du Fou-nan et le soumit »[1].

Le nom de Tchen-la, par lequel les Chinois désignent d'une façon constante le Cambodge, reste inexpliqué : on ne connaît aucun mot sanskrit ou khmèr qui corresponde à sa prononciation ancienne *t'sien-lâp*. Mais on peut localiser le centre de cet Etat sur le moyen Mékong, dans la région de Bassak, auprès du site de Vat Ph'u[2].

En effet, l'*Histoire des Souei*, qui donne des renseignements antérieurs à 589, donc antérieurs à la conquête totale du Fou-nan et au transfèrement de la capitale du Tchen-la dans le Sud, dit : « Près de la capitale est une montagne nommée Ling-kia-po-p'o, au sommet de laquelle s'élève un temple toujours gardé par mille soldats et consacré à l'esprit nommé P'o-to-li, auquel on sacrifie des hommes. Chaque année, le roi va dans ce temple faire lui-même un sacrifice humain pendant la nuit »[3].

La montagne qui domine le site de Vat Ph'u porte à son sommet un gros bloc de pierre, analogue à celui qui a valu au Varella, à la fois son nom chinois de Ling (*Linga*parvata)[4], et son nom européen actuel qui, dans les documents portugais, est employé pour désigner les pagodes[5]. Quant à P'o-to-li, on peut y reconnaître

1. P. Pelliot, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, BEFEO., II, p. 23 ; *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 272.
2. G. Cœdès, *Le site primitif du Tchen-la*, BEFEO., XVIII, 9, pp. 1-3. Cf. BEFEO., XXVIII, p. 124.
3. Cité d'après Ma Touan-lin, trad. d'Hervey de Saint-Denys, p. 483.
4. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 217.
5. Yule et Burnell, *Hobson-Jobson*, s. v.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

les deux premières syllabes de *Bhadreçvara* qui était précisément le nom du dieu vénéré à Vat Ph'u [1].

D'après leur légende dynastique conservée dans une inscription du Xe siècle [2], l'origine des rois du Cambodge remonterait à l'union de l'ermite Kambu Svâyambhuva, ancêtre éponyme des Kambujas, avec la nymphe céleste Merâ, que lui avait donnée Çiva, et dont le nom a peut-être été forgé pour expliquer celui des Khmèrs. Cette légende présente une certaine parenté avec un mythe généalogique des Pallavas de Kânchî (Conjeveram) entièrement différent de celui de la Nâgî [3].

Du couple Kambu-Merâ naquit une lignée de rois dont les premiers furent Çrutavarman et son fils Çresh*th*avarman [4]. Le second donna son nom à la ville de Çreh*th*apura, qui existait encore à l'époque angkorienne, au moins comme nom d'un district situé dans la région de Bassak. Ces rois dont l'époque reste indéterminée auraient, toujours d'après la même inscription [5], « libéré l'indigène des chaînes du tribut », c'est-à-dire atteint un degré d'indépendance plus ou moins réelle vis-à-vis du Fou-nan, ou, comme dit le texte chinois, « accru progressivement la puissance du pays ». Ils se sentirent assez forts, dans la seconde moitié du VIe siècle, pour s'attaquer à l'empire du Sud. Le roi du Tchen-la était alors Bhavavarman, fils de Vîravarman et petit-fils du monarque universel (*sârvabhauma*) [6], c'est-à-dire du roi du Fou-nan. Un texte épigraphique, tardif il est vrai,

1. G. Cœdès, BEFEO., XXVIII, p. 124.
2. Inscr. de Baksei Chamkrong, st. XI-XII, Journ. Asiat., mai-juin 1909, pp. 496-497.
3. V. Goloubew, *Les légendes de la Nâgî et de l'Apsaras*, BEFEO., XXIV, p. 508.
4. Stèle de Ta Prohm, st. VI-VII, BEFEO., VI, p. 71.
5. Baksei Chamkrong, st. XIII, loc. cit., p. 497.
6. Inscr. de Veal Kantel, Barth et Bergaigne, *Inscr. sansk.*, p. 30; et inscr. de l'embouchure du Mun, BEFEO., XXII, pp. 57-58 et 385.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

mais dont on n'a pas de raison de révoquer le témoignage, ajoute ce détail important qu'il était l'époux d'une princesse issue de la famille maternelle de Çreshthavarman [1].

Bhavavarman appartenait donc à la famille royale du Fou-nan et était devenu roi du Tchen-la par son mariage avec une princesse de ce pays. On comprend alors pourquoi l'inscription du Xe siècle précitée dit que la descendance de Kambu unit la race solaire, dont elle se réclamait, à la race lunaire, qui était celle du Fou-nan. On comprend aussi pourquoi, après Çrutavarman et les descendants de Kambu, elle fait régner les rois qui tiraient leur origine de Kaundinya et de la Nâgî Somâ, et avaient pour chef de branche Rudravarman, c'est-à-dire des rois du Fou-nan. On comprend enfin pourquoi les rois du Tchen-la, successeurs de ceux du Fou-nan, adoptèrent la légende dynastique de Kaundinya et de la Nâgî [2]. En fait, ils ne firent que conserver leur propre bien, puisque Bhavavarman était lui-même un prince du Fou-nan.

A la suite de quelles circonstances réussirent-ils à faire passer la souveraineté du Fou-nan au Tchen-la ? Si, comme il est vraisemblable, l'occasion leur en fut donnée par l'irrégularité de l'avènement de Rudravarman, fils d'une concubine et meurtrier de l'héritier légitime, deux hypothèses se présentent : ou bien Bhavarvaman, fils de Vîravarman, représentait la branche légitime et profita de la disparition de Rudravarman pour faire valoir ses droits ; ou bien, au contraire, Bhavavarman, petit-fils de Rudravarman, défendit les droits hérités de son grand-père contre un essai de restauration de la branche légitime. Cette seconde hypo-

1. Stèle de Ta Prohm, st. IX, loc. cit., p. 71.
2. L. Finot, *Sur quelques traditions indochinoises*, Mél. S. Lévi, pp. 209-210.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

thèse est la plus vraisemblable, car on comprendrait mal, dans la première, pourquoi Rudravarman, dernier souverain d'un empire déchu, aurait pu être plus tard considéré comme un « chef de branche », tandis que dans la seconde il représente précisément le lien par lequel Bhavavarman et ses successeurs se rattachaient au grand Fou-nan [1].

Dans la seconde moitié du VIe siècle, Bhavavarman et son frère Chitrasena attaquèrent le Fou-nan et poussèrent leurs conquêtes au moins jusqu'à la hauteur de Kratié sur le Mékong, de Buriram entre Mun et Dangrêk, et de Mongkolborei à l'ouest du Grand Lac, si l'on en juge par leurs inscriptions [2]. Le Fou-nan dut transférer sa capitale de T'ö-mou (Vyâdhapura, c'est-à-dire Ba Phnom) dans une localité située plus au sud et nommée Na-fou-na (Naravaranagara) [3]. Divers indices tendent à placer cette ville à Angkor Borei, site archéologique fort riche en vestiges anciens, dont le nom et la topographie indiquent qu'il y eut là une capitale [4].

Sous couleur, et à la faveur d'une querelle dynastique, la conquête de Fou-nan par le Tchen-la est en réalité un épisode, le premier auquel nous assistions au Cambodge, de cette « poussée vers le Sud » dont on a déjà vu le caractère latent et la constante menace [5]. Entre les terres hautes du plateau du moyen Mékong et les plaines alluviales du Cambodge, il y a la même opposition qu'entre les hautes et les basses vallées du Ménam ou de l'Irawadi. L'effort des rois, au Cambodge

1. L. FINOT, *Ibid.*, p. 211, semble avoir déjà entrevu cette solution.
2. Cf. infra, p. 118.
3. G. CŒDÈS, *Quelques précisions sur la fin du Fou-nan*, BEFEO. XLIII, pp. 3-4.
4. On considérait cette capitale comme celle du Fou-nan avant sa chute (L. FINOT, *loc. cit.*, pp. 211-212), mais j'ai montré depuis lors que celle-ci était à Ba Phnom (supra, p. 69).
5. Cf. supra, p. 29.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

comme au Siam et en Birmanie, a constamment porté sur l'unification de deux régions en antagonisme géographique, économique et parfois ethnique, entre lesquelles la scission tendait à se reproduire chaque fois que le pouvoir central donnait des signes d'affaiblissement.

De Bhavavarman I qui, dit une inscription [1], avait « pris le pouvoir avec énergie », on ne possède jusqu'à présent qu'un seul document épigraphique : c'est une inscription sanskrite des environs de Mongkolborei, qui commémore la fondation d'un linga [2]. On ignore où se trouvait sa capitale Bhavapura, mais ce nom semble avoir ensuite désigné le territoire de l'ancien Tchen-la, et notamment le Tchen-la de terre au VIIIe siècle [3]. On ne sait pas davantage combien de temps il régna, on sait seulement qu'il régnait en 598 [4]. C'est sans doute sous son règne que son frère Chitrasena fit graver de courtes inscriptions sanskrites, relatant d'autres fondations de lingas le long du Mékong, dans les régions de Kratié et de Stüng Trèng [5], et à l'ouest de Buriram entre Mun et Dangrèk [6]. C'est donc un domaine comprenant déjà de vastes territoires que Bhavavarman légua à son frère, qui prit lors de son avènement, vers 600, le nom de sacre de Mahendravarman.

En dehors des inscriptions qu'il avait fait graver alors qu'il s'appelait encore Chitrasena, Mahendravarman en a laissé d'autres à l'embouchure du Mun dans le Mékong [7], et à Surin entre Mun et Dangrèk [8], relatant

1. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 69.
2. Inscr. de Phnom Banteay Neang, *Ibid.*, n° III, pp. 26-28.
3. P. Dupont, *La dislocation du Tchen-la*, BEFEO., XLIII, p. 44.
4. G. Cœdès, *Quelques précisions sur la fin du Fou-nan*, Ibid., p. 2.
5. BEFEO., III, p. 212, et IV, p. 739.
6. *Ibid.*, XXII, p. 92.
7. *Ibid.*, III, p. 442; XXII, pp. 57-58 et 385.
8. *Ibid.*, XXII, p. 59.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

la fondation de lingas de Çiva « montagnard » (*Giriça*) et d'images du taureau Nandin. Ces fondations ayant été faites à l'occasion de « la conquête de toute la contrée », on peut en conclure que Mahendravarman poursuivit l'œuvre de son frère. On sait, par ailleurs, qu'il envoya au Champa un ambassadeur pour «'assurer l'amitié entre les deux pays »[1].

Le successeur de Mahendravarman, fut son fils Îçânavarman. Il acheva d'absorber les anciens territoires du Fou-nan, ce qui a conduit la *Nouvelle Histoire des T'ang* à lui attribuer la conquête effective du pays[2]. Tandis qu'on n'a pas trouvé d'inscription de Mahendravarman au sud de Kratié, on en possède d'Îçânavarman qui proviennent des provinces de Kompong Cham, de Prei Vèng[3], de Kandal[4] et même de Takeo[5]. Vers l'ouest, le territoire relevant de son autorité s'étendait au moins jusqu'à Chantaboun[6].

La plus ancienne date connue du règne d'Îçânavarman, qui ne doit pas être de beaucoup postérieure à son avènement, est celle de sa première ambassage en Chine, 616/617[7], la dernière date sûre est celle d'une inscription qui le nomme comme roi régnant en 626[8]. L'*Ancienne Histoire des T'ang*, qui mentionne à la suite l'une de l'autre deux ambassades en 623 et 628, permet de penser qu'il régnait encore à cette dernière date, et la *Nouvelle Histoire des T'ang* lui attribuant la conquête du Fou-nan au début de la période 627-649[9] laisse supposer que son règne dura au moins jusque vers 635.

1. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 69.
2. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 275.
3. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, nos VI, p. 38, et IX, p. 51.
4. *Ibid.*, n° VII, p. 44.
5. *Ibid.*, n° VIII, p. 47.
6. BEFEO., XXIV, p. 357.
7. P. Pelliot, BEFEO., II, p. 124; III, p. 272.
8. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 38.
9. P. Pelliot, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 275.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

La capitale d'Îçânavarman se nommait Îçânapura, et c'est sous ce nom qu'au milieu du VIIe siècle le grand pèlerin Hiuan-tsang désignait le Cambodge [1]. On identifie avec quelque vraisemblance cette ville avec le groupe de Sambor Prei Kuk, au nord de Kompong Thom [2], où les inscriptions d'Îçânavarman sont particulièrement nombreuses [3]. C'est de son règne, semble-t-il, que datent les premières constructions du Phnom Bayang dans la province de Takeo [4].

Continuant la politique de son père à l'égard du Champa, il entretint avec ce pays de bons rapports qui furent scellés, comme on va le voir, par une alliance matrimoniale entre les deux maisons royales.

2. Le Champa de 529 à 686.

Depuis un siècle, le Champa était gouverné par une nouvelle dynastie. A la mort de Vijayavarman vers 529, le trône avait été occupé par le fils d'un brahmane et de la petite-fille de Manorathavarman [5]. C'était un descendant du roi qui s'était rendu en pèlerinage au bord du Gange ; il n'avait avec son prédécesseur immédiat que des liens de parenté assez ténus. Il prit pour nom de règne Rudravarman, et obtint en 530 l'investiture de la Chine, où il envoya une ambassade en 534.

En 543, il tenta, comme ses précédesseurs, un raid vers le Nord, mais fut défait par Pham Tu, général de Li Bôn qui venait de se révolter contre la domination

1. *Mém. sur les contrées occidentales*, trad. S. JULIEN, II, p. 82.
2. H. PARMENTIER, *Art khmèr primitif*, I, pp. 44-92.
3. L. FINOT, *Nouvelles inscriptions cambodgiennes*, Bull. Comm. archéol. Indochine, 1912, pp. 184-189.
4. BARTH et BERGAIGNE, *loc. cit.*, n° V, p. 31. — G. CŒDÈS, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 252. — H. MAUGER, *Le Phnom Bayang*, BEFEO., XXXVII, pp. 239-262.
5. L. FINOT, *Les inscriptions de Mi-sŏn*, BEFEO., IV, p. 922. Cf. Ibid., XII, 8, p. 16.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

des Chinois, et s'était rendu maître du Tonkin. C'est probablement sous son règne qu'eut lieu à Mi-sön l'incendie qui détruisit le premier sanctuaire de Bhadreçvara [1]. On ignore la date de la mort de Rudravarman I, mais on est tenté de lui attribuer les ambassades en Chine de 568 et 572 [2], par crainte de donner un règne exagérément long à son fils et successeur Çambhuvarman mort en 629.

Vis-à-vis de l'Empire du milieu, le nouveau roi Çambhuvarman (Fan Fan-tche des textes chinois) mit à profit la faiblesse de la dynastie des Tch'en (557-589) « pour se libérer de toute manifestation de vassalité à leur égard. Quand il vit la puissance de l'empire renaître aux mains de Yang Kien, qui s'était proclamé roi Souei (589), il pensa plus prudent de renouer spontanément les relations et lui présenta le tribut en 595 » [3]. Mais dix ans plus tard, l'empereur chargea Lieou Fang, qui venait de lui reconquérir le Tonkin, d'aller faire campagne au Champa. La résistance de Çambhuvarman fut vaine, et une fois de plus les armées chinoises occupèrent K'iu-sou et la capitale, alors à Tra-kiêu [4], d'où elles ramenèrent un gros butin. Dès qu'elles se furent retirées, Çambhuvarman réintégra son pays, et demanda son pardon à l'empereur. Puis il négligea l'obligation du tribut, mais après l'avènement des T'ang (618), il envoya au moins trois ambassades en 623, 625 et 628.

1. L. FINOT, *Stèle de Çambhuvarman à Mi-sön*, BEFEO., III, p. 207.
2. G. MASPERO, *Le royaume de Champa*, p. 81, n. 4.
3. *Ibid.*, p. 82.
4. R. STEIN, *Les antécédents du Champa*, loc. cit., montre que c'est avec l'itinéraire de l'expédition de Lieou Fang en 605 qu'on doit localiser pour la première fois avec quelque certitude la capitale de Lin-yi au sud du Col des Nuages, dans le Quang-nam, sans doute sur l'emplacement actuel de Tra-kiêu, où des fouilles ont révélé un centre important. C'est vers la même époque qu'apparaît dans les inscriptions sanskrites du Cambodge et du Sud-Annam le terme Champâ appliqué à cette région, la transcription chinoise Tchan-tch'eng ne venant qu'un siècle plus tard.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

C'est probablement Çambhuvarman qui reçut du Cambodge le ministre Simhadeva, envoyé par Mahendravarman pour nouer avec le Champa des relations amicales. Au cours de son long règne qui prit fin en 629, il releva les ruines du temple de Bhadreçvara, incendié sous le règne de son père, et donna au nouveau sanctuaire le nom de Çambhubhadreçvara, accolant ainsi son nom à celui de son lointain prédécesseur Bhadravarman[1]. On a longtemps indentifié ce nouveau sanctuaire avec la grande tour de Mi-sön[2], mais la chronologie de l'art cham revisée par PH. STERN attribue à cet édifice une date beaucoup plus basse[3].

Çambhuvarman eut pour successeur son fils Kandarpadharma (Fan T'eou-li des Chinois) dont le règne fut pacifique, et qui envoya en 630 et 631 de riches cadeaux à l'empereur T'ai Tsong des T'ang.

De Prabhâsadharma (Fan Tchen-long), fils de Kandarpadharma, qui succéda à son père à une date inconnue, on ne connaît guère que deux ambassades en 640 et 642. Il fut assassiné en 645 par un de ses ministres.

Après le règne assez court de Bhadreçvaravarman, fils du brahmane Satyakauçikasvâmin et d'une sœur cadette de Prabhâsadharma, le trône revenait dans la ligne légitime à une autre sœur de Prabhâsadharma, fille d'une femme de premier rang de Kandarpadharma. Cette princesse, d'après l'*Ancienne Histoire des T'ang*, aurait été couronnée[4], mais les inscriptions n'en soufflent mot. Elles disent seulement qu'une fille de Kandarpadharma

1. L. FINOT, *Stèle de Çambhuvarman*, loc. cit.
2. L. FINOT, BEFEO., IV, p. 910.
3. Le début du Xe siècle, Cf. PH. STERN, *Art du Champa*, p. 70.
4. G. MASPERO, *loc. cit.*, p. 89, n. 1. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi cet auteur affirme par deux fois (pp. 89 et 91) que cette princesse fut mariée à Prakâçadharma, étant donné qu'elle était l'arrière-grand'tante de ce dernier, Aucune source, à ma connaissance, ne fait allusion à un tel mariage, que G. MASPERO semble avoir inventé pour justifier l'accession de Prakâçadharma au pouvoir.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

avait eu un petit-fils nommé Jagaddharma qui s'était rendu au Cambodge[1] où il avait épousé la princesse Çarvâṇî, fille du roi Îçânavarman. De ce mariage était né un fils, Prakâçadharma, qui prit à son avènement en 653 le nom de Vikrântavarman[2]. Ce roi employa son règne long et paisible à multiplier dans le cirque de Mi-sön, à Tra-kiêu[3], et en divers autres points du Quang-nam, des fondations religieuses : plusieurs d'entre elles attestent l'existence au Champa à cette époque d'un culte de Vishṇu qui « semble d'ailleurs être d'ordre littéraire plutôt que sectaire »[4]. Une inscription rupestre trouvée dans la province de Khanh-hoa, au nord de Nha-trang[5], prouve que sa domination s'étendait loin dans le Sud. Il envoya des ambassades en Chine en 653, 657, 669 et 670. A moins de lui attribuer un règne d'une durée exagérée, il faut admettre qu'il eut vers 686 un successeur portant le même nom, Vikrântavarman II, dont on connaît une quinzaine d'ambassades en Chine entre 686 et 731[6].

3. Le Cambodge préangkorien (635-685).

Après Îçâvavarman I qui cessa de régner vers l'an 635, les inscriptions du Cambodge nous font connaître un roi nommé Bhavavarman dont on ignore les liens de parenté

1. « Par suite d'une faute », dit la *Nouvelle Histoire des T'ang*, — « par suite de certaines circonstances », dit avec plus de réserve l'inscription.

2. L. Finot, *Les inscriptions de Mi-sön*, loc. cit., pp. 923, 924. — Ed. Huber, *L'inscription de Tra-kiêu*, BEFEO., XI, p. 263.

3. Les sculptures de Tra-kiêu actuellement connues seraient plus tardives et correspondraient au style de Mi-sön du début du Xe siècle. (Ph. Stern, *loc. cit.*).

4. P. Mus, *L'inscription à Vâlmîki de Prakâçadharma*, BEFEO., XXVIII, p. 152.

5. Inscr. de Lai Cam. L. Finot, *Une nouvelle inscription de Prakâçadharma*, BEFEO, XV, 2, p. 112.

6. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 92.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

avec son prédécesseur. La seule inscription datée qu'on possède de lui est de 639 et provient de la région de Takeo[1]. On peut avec quelque vraisemblance lui attribuer celles de la grande tour du Phnom Bayang[2] et du Phnom Preah Vihear de Kompong Ch'nang[3]. C'est sans doute lui, et non Bhavavarman I comme on l'a cru longtemps, qui est mentionné dans les deux premières inscriptions publiées dans le recueil de BARTH et BERGAIGNE.

Ces deux textes parlent d'un fils de Bhavavarman qui lui aurait succédé. Il doit s'agir de Jayavarman I dont la plus ancienne date connue est 657[4], et qui commença peut-être à régner quelque années plus tôt[5]. Les inscriptions gravées pendant son règne étant assez nombreuses dans la province de Takeo, on peut en inférer qu'il eut pendant un temps sa résidence à Angkor Borei. Mais il ne négligea pas pour autant les anciennes capitales, et fit des fondations dans la région de Vyâdhapura (Ba Phnom)[6] et au vieux sanctuaire du Lingaparvata à Vat Ph'u[7]. En ce qui concerne ses relations avec la Chine, l'*Ancienne Histoire des T'ang* parle en termes très généraux d'ambassades du Tchen-la reçues par l'empereur Kao Tsong des T'ang (650-683), sans en préciser les dates. Le règne de Jayavarman I, qui semble avoir été pacifique, dura une trentaine d'années et prit fin après 681[8]. C'est peut-être lui qu'une inscription de 713 désigne à titre posthume comme « le roi qui est allé à Çivapura »[9]. Il ne semble pas avoir laissé d'héritier, car

1. G. CŒDÈS, *Inscr. de Bhavavarman II*, BEFEO., IV, pp. 691-697.
2. G. CŒDÈS, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 252.
3. *Ibid.*, p. 3.
4. L. FINOT, *L'inscription de Kompong Rüsei*, BEFEO., XVIII, 10, p. 15.
5. G. CŒDÈS, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 193.
6. BARTH et BERGAIGNE, *Inscr. sanskrites*, n° IX, p. 59.
7. A. BARTH, *Stèle de Vat Phou*, BEFEO., II, pp. 235-240.
8. G. CŒDÈS, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 40.
9. BEFEO., XXXIX, p. 341.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

on verra à cette date le pays gouverné par une reine Jayadevî, qui se plaint du « malheur des temps »[1]. Les premiers souverains d'Angkor ne se réclamaient pas de la dynastie de Jayavarman I, dont la chute fut apparemment la cause déterminante de la sécession au VIIIe siècle[2].

Des conquêtes de Bhavavarman I à la fin du règne de Jayavarman I, on constate l'affermissement progressif du pouvoir des rois khmèrs sur les territoires de l'ancien Fou-nan situés dans la vallée du bas Mékong et le bassin du Grand Lac. De cette époque « préangkorienne » de l'histoire du Cambodge subsistent de nombreux vestiges archéologiques : monuments, sculptures, inscriptions. L'architecture, caractérisée par des tours isolées ou groupées, presque toutes en brique[3] avec des encadrements de portes en pierre, a été étudiée de façon exhaustive par H. PARMENTIER dans son *Art khmèr primitif*[4]. La statuaire, qui a produit quelques pièces remarquables, conserve certains traits des prototypes hindous, mais elle montre déjà les tendances à la raideur et à la frontalité qui caractérisent l'art du Cambodge par rapport à celui des autres pays de l'Inde extérieure. La sculpture décorative manifeste déjà une richesse qui laisse pressentir l'exubérance de la période angkorienne.

Les inscriptions gravées sur des stèles ou sur les piédroits des portes sont rédigées dans un sanskrit assez correct, et toujours en langage poétique. Les inscriptions en khmèr, qui commencent à faire leur apparition en assez grand nombre, ont conservé un état archaï-

1. Infra, p. 148.
2. P. DUPONT, *La dislocation du Tchen-la*, BEFEO., XLIII, p. 17 et suiv.
3. Une des exceptions les plus remarquables est l'Asram Maharosei, cf. H. MAUGER, BEFEO., XXXVI, pp. 65-95.
4. Public. EFEO., XXI-XXII, Paris, 1927. Cf. H. PARMENTIER, *Complément à l'Art khmèr primitif*, BEFEO., XXXV, pp. 1-115.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

que de cet idiome qui depuis quatorze siècles a subi des changements beaucoup moindres que les langues indo-européennes pendant le même temps. Ces textes épigraphiques constituent la principale source d'information sur l'histoire et les institutions du pays. Ils révèlent une administration fortement organisée, et toute une hiérarchie de fonctionnaires dont on connaît mieux les titres que les attributions.

C'est surtout la vie religieuse qu'ils font connaître. Leurs stances liminaires, contenant une prière adressée aux divinités sous l'invocation de qui la fondation est placée, sont à cet égard très instructives. Les principales sectes hindouistes semblent avoir coexisté au Cambodge comme dans l'Inde propre, et parmi elles on trouve déjà mentionnées la secte çivaïte des *Pâçupatas* et la secte vishouite des *Pâncharâtras*[1] qui joueront à l'époque d'Angkor, chacune dans sa sphère, un rôle de premier plan. L'épigraphie et l'iconographie s'accordent pour marquer l'importance à cette époque, et au siècle suivant, d'un culte de Harihara ou Vish*n*u-Çiva réunis en un seul corps, dont on n'entendra plus guère parler ensuite. Le culte de Çiva, surtout sous la forme du linga, jouit de la faveur royale et fait déjà presque figure de religion d'Etat. Quant au bouddhisme qui n'a guère laissé, en dehors des Buddhas de style Gupta mentionnés à propos du Fou-nan[2], qu'une unique inscription nommant deux moines (*bhikshu*)[3], il semble être en régression, si l'on se rappelle la faveur dont il jouissait au Fou-nan aux Ve-VIe siècles. Bien qu'il rapporte son témoignage au Fou-nan (appelé par lui Po-nan), c'est sans doute le Tchen-la que le pèlerin chinois YI-TSING a en vue vers la

1. G. CŒDÈS, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 5 ; II, p. 193. Sur ces sectes, cf. infra, p. 193.
2. Supra, p. 107.
3. BARTH et BERGAIGNE, *loc. cit.*, n° X, p. 63.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

fin du VIIe siècle lorsqu'il écrit : « La loi du Buddha prospéra et se répandit. Mais aujourd'hui un roi méchant l'a complètement détruite et il n'y a plus du tout de bonzes »[1]. La culture littéraire dont font foi les inscriptions sanskrites était basée sur les grandes épopées hindoues, *Râmâyana* et *Mahâbhârata*, et sur les *Purânas*[2] qui fournissaient aux poètes officiels leur riche matière mythologique.

Au point de vue social, quelques textes épigraphiques montrent l'importance de la filiation en ligne maternelle[3], que l'on retrouvera à l'époque d'Angkor à propos de la transmission des charges dans plusieurs grandes familles sacerdotales[4]. La constitution matriarcale de la famille est un système répandu dans toute l'Indonésie[5], et pratiqué par divers groupes ethniques d'Indochine[6]. Dans l'ancien Cambodge, il peut avoir été importé de l'Inde où il est attesté chez les Nâyars et les brahmanes Nambutiri[7].

Pour la connaissance de la civilisation matérielle au Cambodge durant le VIIe siècle, on dispose d'un passage de l'*Histoire des Souei* qui se rapporte au règne d'Îçânavarman et qui a été reproduit intégralement par MA TOUAN-LIN dans son *Ethnographie de peuples étrangers à la Chine* composée au XIIIe siècle. Je crois bien faire

1. P. PELLIOT, *Le Fou-nan*, loc. cit., p. 284.
2. Des manuscrits de ces textes sont mentionnés dans les inscriptions de l'époque, cf. BARTH et BERGAIGNE, *loc. cit.*, n° IV, p. 30 ; BEFEO., XI, p. 393.
3. BARTH et BERGAIGNE, *loc. cit.*, n° IV, p. 29 (contrairement à l'usage indien, le fils d'un brahamane et d'une princesse de sang royal naît kshatriya) ; n° X, p. 63.
4. *Ibid.*, pp. 124-126.
5. *Ibid.*, p. 360, n. 1.
6. M. NER, *L'organisation familiale en pays moi*, Cahiers Soc. Géogr. Hanoi, n° 15, 1928 ; *Au pays du droit maternel*, BEFEO., XXX, p. 533. — J. S. FURNIVALL, *Matriarchal vestiges in Burma*, J. Burma Res. Soc., I, 1912, pp. 15-30.
7. E. THURSTON, *Castes and tribes of Southern India*, Madras, 1909, vol. V.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

en le citant, faute de mieux, d'après la traduction du Marquis d'HERVEY DE SAINT-DENYS [1].

« ... Ce prince fait sa résidence dans la ville de Y-chö-na, qui comporte plus de vingt mille familles. Au milieu de la ville est une grande salle où le roi donne audience et tient sa cour. Le royaume renferme encore trente villes, peuplées chacune de plusieurs milliers de familles, et toutes régies par un gouverneur ; les titres des fonctionnaires de l'Etat sont les mêmes que dans le Lin-yi.

« Tous les trois jours, le roi se rend solennellement à la salle d'audience et s'assied sur un lit fait des cinq espèces de bois de senteur et orné des sept choses précieuses. Au-dessus du lit s'élève un pavillon tendu de magnifiques étoffes, dont les colonnes sont en bois veiné et les parois en ivoire parsemé de fleurs d'or. L'ensemble de ce lit et de ce pavillon forme en quelque sorte un petit palais, au fond duquel est suspendu, comme au Tch'e-t'ou, un disque à rayons d'or en forme de flammes. Un brûle-parfums d'or, que deux hommes entretiennent, est placé en avant. Le roi porte une ceinture de coton *ki-pei*, rouge d'aurore, qui lui tombe jusqu'aux pieds. Il couvre sa tête d'un bonnet chargé d'or et de pierreries, avec des pendants de perles. A ses pieds sont des sandales de cuir et quelquefois d'ivoire ; à ses oreilles, des pendants d'or. Sa robe est toujours faite d'une étoffe blanche très fine appelée *pe-tie*. Quand il se montre la tête nue, on n'aperçoit pas de pierres précieuses dans ses cheveux. Le costume des grands officiers est presque semblable à celui du roi. Ces grands officiers, ou ministres, sont au nombre de cinq. Le premier a le titre de *koulo-yeou* (*guru* ?). Les titres des quatre autres, dans l'ordre du rang qu'ils occupent, sont ceux de *siang-kao-ping*, *p'o-ho-to-ling*, *chö-mo-ling* et *jan-lo-leou*. Le nombre des officiers inférieurs est très considérable.

1. Pp. 477-481.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

« Ceux qui paraissent devant le roi touchent trois fois la terre de leur front, au bas des marches du trône. Si le roi les appelle et leur ordonne de monter les degrés, alors ils s'agenouillent en tenant leurs mains croisées sur leurs épaules. Ils vont ensuite s'asseoir en cercle autour du roi, pour délibérer sur les affaires du royaume. Quand la séance est finie, ils s'agenouillent de nouveau, se prosternent et se retirent. Plus de mille gardes revêtus de cuirasses et armés de lances sont rangés au pied des marches du trône, dans les salles du palais, aux portes et aux péristyles...

« L'usage des habitants est de toujours marcher cuirassés et en armes, de telle sorte que la moindre querelle entraîne des combats sanglants.

« Les fils de la reine, femme légitime du roi, sont seuls aptes à hériter du trône. Le jour où le nouveau roi est proclamé, on mutile tous ses frères. A l'un on ôte un doigt, à l'autre on coupe le nez. Ensuite on pourvoit à leur subsistance, chacun dans un endroit séparé, sans jamais les appeler à aucune charge.

« Les hommes sont de petite stature et ils ont le teint noir ; mais beaucoup de femmes ont le teint blanc. Tous roulent leurs cheveux et portent des pendants d'oreilles. Ils sont d'un tempérament vif et robuste. Leurs maisons et les meubles dont ils se servent ressemblent à ceux du Tch'e-t'ou. Ils regardent la main droite comme pure et la main gauche comme impure. Ils font des ablutions chaque matin, se nettoient les dents avec de petits morceaux de bois de peuplier et ne manquent pas de lire ou de réciter leurs prières. Ils renouvellent leurs ablutions avant de prendre leurs repas, font jouer leurs cure-dents en bois de peuplier aussitôt après et récitent encore des prières. Dans leurs aliments, il entre beaucoup de beurre, de lait caillé, de sucre en poudre, de riz et aussi de millet dont ils font une sorte

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de gâteaux qui se mangent trempés dans des jus de viande, au commencement des repas.

« Celui qui désire se marier envoie tout d'abord des présents à la jeune fille qu'il recherche ; ensuite la famille de la jeune fille choisit elle-même un jour heureux pour faire conduire l'épouse au domicile de l'époux, sous la garde d'un entremetteur. Les familles du mari et de la femme passent huit jours sans sortir. Jour et nuit les lampes demeurent allumées. Quand la cérémonie des noces est terminée, l'époux reçoit une part des biens de ses parents et va s'établir dans une maison à lui. A la mort des parents, si les défunts laissent de jeunes enfants qui ne soient pas encore mariés, ces enfants prennent possession du reste des biens ; mais si tous les enfants sont déjà mariés et dotés, les biens que les parents avaient conservés pour eux-mêmes entrent dans le trésor public.

« Les funérailles se font de cette manière : les enfants du défunt passent sept jours sans manger, se rasent la tête en signe de deuil et poussent de grands cris. La parenté s'assemble avec les bonzes et les bonzesses de Fo ou les religieux du *tao*, qui accompagnent le mort en chantant et en jouant de divers instruments de musique. Le corps est brûlé sur un bûcher formé de toute espèce de bois aromatiques ; les cendres sont recueillies dans une urne d'or ou d'argent qu'on jette dans les eaux profondes. Les pauvres font usage d'une urne de terre cuite, peinte de différentes couleurs. Il en est aussi qui se contentent de déposer le corps au milieu des montagnes, en laissant aux bêtes sauvages le soin de le dévorer.

« Le Nord du Tchen-la est un pays de montagnes entrecoupées de vallées. Le Midi renferme de grands marécages, avec un climat si chaud que jamais on ne voit ni neige ni gelée blanche ; le sol y engendre des

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

exhalaisons pestilentielles et fourmille d'insectes venimeux. On cultive dans ce royaume du riz, du seigle, un peu de mil et du gros millet ».

4. Le royaume môn de Dvâravatî.

A l'ouest d'Îçânapura, c'est-à-dire du Cambodge, le pélerin chinois HIUAN-TSANG, au milieu du VIIe siècle, place le royaume de T'o-lo-po-ti [1]. Ce nom, avec ses diverses variantes [2], correspond à celui du pays de *Dvâravatî* dont, en dehors des textes chinois, on n'a pas encore retrouvé mention à l'époque ancienne, mais qui s'est conservé dans le nom officiel des capitales siamoises [3] : Ayuth'ya fondée en 1350, et Bangkok en 1781. On verra plus loin [4] qu'Ayuth'ya fut fondée à la suite de l'abandon d'une ville située dans la région de Sup'an, et il semble raisonnable d'en inférer que le nom de Dvâravatî, préservé dans le nom des capitales successives des T'ais du bas Ménam, s'appliquait à l'origine à une cité située dans cette région [5]. D'autre part, le bassin inférieur du Ménam, de Lop'buri au nord à Ratburi dans l'ouest et à Prachin vers l'est, recèle des vestiges archéologiques et épigraphiques, d'origine bouddhique, présentant entre eux assez d'affinités pour qu'on soit amené à les considérer comme

1. *Mémoires*, trad. ST. JULIEN, II, p. 83. — Cf. G. H. LUCE, *Countries neighbouring Burma*, J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp. 178-182.
2. *Tchouan-lo-p'o-t'i* et *T'o-lo-pa-ti* (Nouvelle Histoire des T'ang), *Chö-ho-po-ti*, *Tou-lo-ho-po-ti*, *Tou-ho-lo* (YI-TSING). P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., pp. 223, 232, 360, n. 1.
3. Krung Devamahânagara Pavara *Dvâravatî* Çrî Ayudhyâ Mahâtilaka Bhavanavaratna Râjadhânî Purîramya. Cf. Prince DHANI NIVAT, *The city of Thawarawadi Sri Ayudhya*, J. Siam Soc., XXXI, 1939, p. 147.
4. Infra, p. 369.
5. H. G. QUARITCH WALES, *Some notes on the Kingdom of Dvâravatî*, J. Greater India Soc., V, 1938, pp. 24-30 ; *Towards Angkor*, pp. 132-146.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

des vestiges d'un même Etat : le royaume de Dvâravatî[1], dont la naissance coïncide peut-être avec le démembrement du Fou-nan, mais dont on ne sait presque rien. Une inscription de Lop'buri, en langue mône archaïque[2], laisse penser que le fonds de sa population était môn[3]. Par ailleurs, une légende ayant un certain caractère historique attribue à une colonie d'émigrants, venus de Lavo (Lop'buri) sous la conduite de la reine Chammadevî, la fondation de la ville de Haripunjaya (Lamp'un)[4], où l'on verra régner au XIIe siècle une dynastie connue par plusieurs inscriptions en langue mône[5].

5. Le royaume pyu de Çrîkshetra.

A l'ouest de Dvâravatî, HIUAN-TSANG[6] et YI-TSING[7] placent le royaume de Che-li-tch'a-ta-lo, c'est-à-dire *Çrîkshetra*, qui est l'ancien nom de Prome (en birman

1. L. DE LAJONQUIÈRE, *Le domaine archéologique du Siam*, Bull. Comm. Archéol. Indochine, 1909, pp. 200-237 ; *Essai d'inventaire archéologique du Siam*, Ibid., 1912, pp. 100-127. — G. CŒDÈS, *Tablettes votives bouddhiques du Siam*, Et. Asiat. EFEO., I, p. 152, n. 1 ; *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, Ars Asiatica, XII, pp. 20-24 ; *Recueil des inscriptions du Siam*, II, pp. 1-4. — P. DUPONT, *Musée Guimet, Catalogue des collections indochinoises*, Bull. Comm. Archéol. Indochine, 1931-1934, pp. 45-53 ; *Vishnu mitrés de l'Indochine occidentale*, BEFEO., XLI, pp. 233-254 ; *Mission au Siam*, BEFEO., XXXVII, pp. 686-693. — R. S. LE MAY, *Buddhist Art in Siam*, pp. 21-34.

2. G. CŒDÈS, BEFEO., XXV, pp. 186 ; *Recueil des inscriptions du Siam*, II, pp. 17-19 ; — R. HALLIDAY, *Les inscriptions môn du Siam*, BEFEO., XXX, pp. 82-85.

3. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 231, l'avait déjà pressenti. — Se basant sur l'étude de squelettes d'âge douteux exhumés à P'ong Tūk, H. G. QUARITCH WALES prétend qu'il y avait déjà des T'ais dans la région à haute époque (Man, juin 1937, p. 113), mais cette opinion est combattue par E. SEIDENFADEN, J. Siam Soc., XXX, 1938, p. 245.

4. G. CŒDÈS, *Documents sur le Laos occidental*, BEFEO., XXV, pp. 16-17. — C. NOTTON, *Annales du Siam*, II, pp. 7-33.

5. G. CŒDÈS, *Ibid.*, pp. 189-200, et R. HALLIDAY, *loc. cit.* pp. 86-105.

6. *Mémoires*, II, p. 82.

7. *A Record*, trad. TAKAKUSU, p. 9.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Thayekhettaya)[1]. On a vu dans le chapitre précédent que l'emplacement de l'ancienne capitale des Pyus est représenté par le site archéologique de Môza près de Prome[2]. La ville était entourée d'une enceinte circulaire en briques. Les images bouddhiques qu'on y a trouvées sont de style Gupta tardif. Concurremment avec le bouddhisme du Theravâda attesté dès la fin du Ve siècle par les inscriptions en langue pâlie, on a au VIIe siècle, notamment dans les ouvrages de YI-TSING, des preuves de l'existence à Çrîkshetra de la secte hînayâniste des Mûlasarvâstivâdins de langue sanskrite, probablement originaire du Magadha[3].

Les environs de Prome ont livré aussi des urnes funéraires contenant des restes mortels. Les Pyus brûlaient leurs morts et conservaient leurs cendres dans des urnes en terre cuite, mais pour les rois celles-ci étaient en pierre, et portaient inscrits les noms des défunts[4]. Celles qui ont été retrouvées se rapportant à des rois qui régnèrent à la fin du VIIe et au début du VIIIe siècle, il en sera parlé dans le chapitre suivant.

6. Les Etats de la Péninsule Malaise au VIIe siècle.

A l'ouest de Dvâravatî et au sud-est de Çrîkshetra, HIUAN-TSANG place « près d'une grande baie » le pays de Kâmalanka[5], qui est peut-être identique au Lang-

1. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., pp. 174, 223. — G. H. LUCE, *Countries neighbouring Burma*, J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp. 160-161.
2. L. DE BEYLIÉ, *L'architecture hindoue en E.-O.*, p. 238. — Sur les fouilles de Prome, cf. l'excellente bibliographie de G. H. LUCE, J. Burma Res. Soc. XXIX, 1939, p. 278 (n. 19).
3. NIHAR-RANJAN RAY, *Sanskrit buddhism in Burma*, pp. 19-30.
4. G. H. LUCE, *The ancient Pyu*, J. Burma Research Soc., XXVII, 1937, p. 247.
5. *Mémoires*, II, p. 82.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

kia-chou de YI-TSING, c'est-à-dire au Lankasuka[1] : il faut de toute façon le chercher sur la Péninsule Malaise. Le grand pèlerin ne donne aucun détail sur ces régions qu'il n'a pas visitées, et les données historiques qu'on peut extraire des autres textes sont sporadiques.

C'est au début du VIIe siècle que remontent les renseignements qui ont été utilisés par MA TOUAN-LIN dans son chapitre sur le Tch'e-t'ou ou pays de la Terre Rouge déjà mentionné dans le chapitre précédent. En voici quelques extraits qui donnent une idée de la civilisation des petits Etats hindous de la péninsule à cette époque[2].

« Le nom de famille du roi Tch'e-t'ou est *K'iu-t'an*[3] et son nom personnel *Li-fou-to-si*. On ne sait à quelle époque remonte l'histoire des ancêtres de ce prince. On raconte seulement que son père, ayant abandonné le trône pour se faire religieux, lui a transmis la royauté dont il est en possession depuis seize ans[4]. Ce roi Li-fou-to-si a trois femmes, qui toutes sont des filles des royaumes voisins. Il habite Seng-k'i (ou Seng-tche), ville munie de trois enceintes, dont les portes sont séparées l'une de l'autre par une distance d'environ cent pas. Sur chacune de ces portes, enguirlandées de clochettes d'or ciselé, on a peint des Bodhisattvas et des immortels qui planent dans les airs... Les édifices du palais n'ont qu'un étage. Toutes les portes sont sur la même ligne et tournées du côté du nord. Le trône, élevé sur une estrade à trois marches, est également tourné vers

1. Cf. supra, p. 90. — P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 406. ; — G. FERRAND, *Malaka, le Malâyu et Malâyur*, J. Asiat., juill.-août 1918, pp. 134-145. — S. LÉVI, *Pré-aryen et pré-dravidien dans l'Inde*, Ibid., juill.-sept. 1923, pp. 37 et suiv. — G. H. LUCE, *Countries neighbouring Burma*. J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp. 161-169.

2. *Méridionaux*, trad. d'HERVEY DE SAINT-DENYS, pp. 467-470.

3. Gautama.

4. Ces renseignements sont probablement de 609, date à laquelle une mission chinoise vint dans le pays.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

le nord. Le roi s'y montre, revêtu d'une robe dont la couleur est celle du soleil levant. Son bonnet est orné de fleurs d'or et de pendants de pierres précieuses. Quatre jeunes filles se tiennent debout à ses côtés. Ses gardes sont au nombre de plus de cent. Derrière le trône est une sorte de grande niche faite de cinq espèces de bois odoriférants inscrustés d'or et d'argent et au fond de laquelle est suspendu un disque à rayons d'or en forme de flammes. De chaque côté de l'estrade royale sont placés deux grands miroirs métalliques ; devant chacun de ces miroire, un vase d'or, et devant chaque vase un brûle-parfums également en or. Au bas de l'estrade est un bœuf d'or couché, abrité par un dais qu'accompagnent de très riches éventails. Quelques centaines de brahmanes assis sur deux rangs vis-à-vis les uns des autres, à droite et à gauche de l'estrade, assistent à l'audience royale.

« Les hauts dignitaires, chargés de gérer ensemble les affaires du royaume, se composent d'un premier ministre du titre de *sa-t'o-kia-lo*[1], de deux fonctionnaires du titre de *t'o-na-ta*[2], et de trois autres assistants du titre de *kia-li-mi-kia*[3]. La répression des crimes est confiée particulièrement à un grand magistrat du titre de *kiu-lo-mo-ti*[4]. Enfin, chaque ville est placée sous l'autorité de deux mandarins principaux, appelés *na-ya-kia*[5] et *po-ti*[6].

« ... Pour les mariages, on choisit d'abord un jour heureux. Les cinq jours qui précèdent la date fixée

1. *Sâdhukâra* « faisant le bien », ou plutôt *sârdhakâra* « collaborateur ».
2. *Dhanada* « dispensateur de biens », titre que l'on trouve gravé sur un cachet trouvé à Oc Eo.
3. *Karmika* « agent ».
4. *Kulapati* « chef de famille », titre attesté dans l'épigraphie cambodgienne où il désigne le supérieur d'un établissement religieux.
5. *Nâyaka* « guide », attesté dans une inscription de Lop'buri (G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam*, II, p. 14).
6. *Pati* « chef », encore en usage dans la titulature javanaise.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sont employés à se réjouir et à boire. Au sixième jour, le père met la main de sa fille dans celle de son gendre[1], et le septième jour le mariage est consommé. La noce terminée, on prend congé les uns des autres et les nouveaux époux vont vivre à part, à moins que le marié n'ait encore son père, auquel cas il demeure avec lui.

« Ceux qui perdent leur père, leur mère ou leurs frères se rasent la tête et prennent des vêtements blancs. Ils construisent au-dessus de l'eau une case de bambou, qu'on remplit de menu bois et dans laquelle on place le cadavre. On arbore des drapeaux, on brûle des parfums, on souffle dans des conques et l'on bat du tambour, tandis que le feu est mis au bûcher et que les flammes le consument. A la fin, le tout disparaît dans l'eau. Cette cérémonie ne varie jamais. Rien ne distingue les funérailles d'un haut fonctionnaire de celles d'un homme du commun. Pour le roi seulement, on prend soin d'opérer la crémation de manière à recueillir les cendres, qui sont enfermées dans un vase d'or et dont un monument funèbre reçoit le dépôt »[2].

7. L'Insulinde : le Ho-ling à Java et le Malâyu à Sumatra.

On a vu les discussions relatives à l'emplacement du pays de Ho-lo-tan, dont la dernière ambassade en Chine est de 452[3]. La même incertitude règne à propos du Ho-ling dont les trois premières ambassades datent

1. La « prise de la main » (*pânigrahana*) constitue le rite essentiel du mariage hindou.

2. Tout ce rituel est strictement hindou. Sur la construction d'un monument funéraire pour les rois, v. infra, pp. 204-207, et G. Cœdès, *La destination funéraire des grands monuments khmèrs*, BEFEO., XL, pp. 315-343.

3. Supra, p. 95.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de 640, 648 et 666[1]. Une récente théorie voudrait le placer sur la Péninsule Malaise, position qui se concilierait assez bien avec certaines données géographiques des sources chinoises[2]. Mais elle soulève par ailleurs de graves difficultés qui ne se présentent pas si l'on admet que le Ho-ling se trouvait dans le centre de Java[3]. Les vestiges archéologiques de cette époque y sont malheureusement assez rares, et l'on ne peut guère citer que l'inscription de Tuk Mas probablement du milieu du VIIe siècle[4], et peut-être les plus anciens édifices du plateau de Dieng[5].

Le Ho-ling, dont la *Nouvelle Histoire des T'ang* vante la richesse[6], était au milieu du VIIe siècle un foyer de culture bouddhique. C'était la patrie du moine JN'ÂNABHADRA, sous la direction de qui le pèlerin chinois HOUEI-NING, venu dans le pays en 664-665, traduisit en chinois des textes sanskrits du Petit Véhicule[7]. On est d'accord pour considérer le nom du Ho-ling comme un équivalent de *Kalinga*, et l'on établit volontiers un rapport entre l'apparition d'un Etat de ce nom dans les mers du Sud au milieu du VIIe siècle, et les conquêtes des souverains hindous Pulakeçin II et Harsha, dans le Kalinga sur la côte orientale de l'Inde vers la même époque[8]. Ces conquêtes auraient provoqué, comme

1. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 286.
2. J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., LXXVII., pp. 350 et suiv.
3. P. PELLIOT, *loc. cit.*, p. 265. C'était déjà l'opinion de CHAVANNES. *Religieux éminents*, p. 42, n. 2.
4. H. KERN, *Vespr. Geschr.*, VII, pp. 199-204. — B. CH. CHHABRA. *Expansion of Indo-Aryan culture*, J. As. Soc. Bengal, Letters, 1935, pp. 33-34. — B. R. CHATTERJI, *India and Java*, II, Inscr., p. 28.
5. N. J. KROM, *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 127.
6. W. P. GROENEVELDT, *Notes on the Malay archipelago*, Verh. Bat. Gen., XXXIX, 1880, p. 13.
7. E. CHAVANNES, *Religieux éminents*, p. 60.
8. L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *Dynasties et histoire de l'Inde*, pp. 80-82 et 197.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

précédemment celles des Indo-Scythes et de Samudragupta, un exode vers l'Inde extérieure où des « princes en exil » auraient fondé à Java (ou sur la Péninsule) un nouveau Kalinga.

Presque en même temps que la première ambassade du Ho-ling en 640, la *Nouvelle Histoire des T'ang* mentionne en 644-645 la première ambassade du Mo-lo-yeou [1]. Il s'agit du pays de *Malâyu* situé sur la côte orientale de Sumatra, et centré dans la région de Jambi. Le pèlerin YI-TSING y fit escale et y séjourna en 671 [2]. Il nous apprend dans ses mémoires qu'entre 689 et 692 le Malâyu a été absorbé par le Che-li-fo-che (Çrîvijaya) [3]. Ce nom apparaît peut-être déjà sous la graphie fautive *Kin-li-p'i-che* dans un texte basé sur des données antérieures aux voyages de YI-TSING [4].

Le développement de la navigation, qui était dû en grande partie aux commerçants arabes [5], et dont les nombreux voyages de pèlerins bouddhistes et les échanges de plus en plus fréquents d'ambassades entre la Chine et les pays du Sud nous apportent le témoignage [6], devait fatalement conférer à cette côte sud-est de Sumatra une importance particulière. Située à égale distance du détroit de la Sonde et du détroit de Malacca, les deux grandes brèches ouvertes dans la barrière naturelle formée par l'Indochine et l'Insulinde, elle était par surcroît le point d'atterrissage normal des

1. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 324.
2. E. CHAVANNES, *Religieux éminents*, pp. 116-120.
3. P. PELLIOT, *loc. cit.*, p. 342.
4. *Ibid.*, p. 324 et n. 5.
5. Ils avaient depuis le IVe siècle un comptoir à Canton (HORNELL, Mem. As. Soc. Bengal, VII, 1920, p. 199). Les Chinois les désignaient par le terme *Ta-che* qui correspond au nom *Tâjika* sous lequel ils étaient connus dans l'Inde.
6. G. FERRAND, *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud.*, J. Asiat. 1915 ; cf. surtout mai-juin pp. 450-492 et juill.-août, pp. 5-68.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

bateaux venant de Chine, par mousson de nord-est. La chute définitive, au début du VIIe siècle, du Fou-nan qui pendant cinq siècles avait été la puissance dominante dans les mers du Sud, avait laissé le champ libre au développement d'un nouvel Etat qui saurait exploiter les avantages résultant de la possession des estuaires et des havres sumatranais pour le contrôle du commerce entre l'Inde et la Chine. C'est à la faveur de ces circonstances que se produisit au VIIIe siècle le rapide essor du royaume de Çrîvijaya.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

VI

L'ESSOR DE ÇRÎVIJAYA, LA SECESSION AU CAMBODGE ET L'APPARITION DES ÇAILENDRAS A JAVA

(de la fin du VIIe au début du IXe siècle).

1. Les débuts du royaume de Çrîvijaya (fin du VIIe siècle). — 2. La division du Cambodge : Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau (début du VIIIe siècle). — 3. Dvâravatî et Çrîskhetra au VIIIe siècle. — 4. Java : Sanjaya (732) et les Çailendras bouddhistes (fin du VIIIe siècle). — 5. Le Cambodge : les deux Tchen-la (seconde moitié du VIIIe siècle). — 6. Le Champa méridional ou Houan-wang (seconde moitié du VIIIe siècle). — 7. La Birmanie : conquête par le Nan-tchao (vers 760) et décadence de Prome. — 8. L'expansion du bouddhisme mahâyâna au VIIIe siècle.

1. Les débuts du royaume de Çrîvijaya.

Lorsqu'en 671 le pèlerin Yi-tsing fit son premier voyage de Chine en Inde, sa première escale, moins de vingt jours après son départ de Canton, fut Fo-che où il s'arrêta pendant six mois pour étudier la grammaire sanskrite[1]. « Dans la ville fortifiée de Fo-che,

1. E. Chavannes, *Religieux éminents*, p. 119.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

dit-il, il y a plus de mille prêtres bouddhistes dont l'esprit est tourné vers l'étude et les bonnes actions. Ils scrutent et étudient tous les sujets possibles, exactement comme dans le Madhyadeça (l'Inde) ; les règles et les cérémonies y sont identiques. Si un prêtre chinois veut se rendre en Occident, pour y entendre et y lire (les textes bouddhiques originaux), il ferait mieux de séjourner à Fo-che pendant un an ou deux et d'y pratiquer les règles convenables ; il pourrait se rendre ensuite dans l'Inde centrale »[1].

A son retour de l'Inde, où il avait passé dix ans à l'université de Nâlandâ, Yi-tsing fit à Fo-che entre 685 et 689 un nouveau séjour de quatre années, pendant lesquelles il copia et traduisit en chinois des textes sanskrits bouddhiques. En 689, après un bref voyage à Canton où il avait été quérir quatre collaborateurs, il revint s'installer à Fo-che et y écrivit ses deux *Mémoires* « sur les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident » et « sur la loi intérieure, adressé des mers du Sud ».

En 692, il envoya ses manuscrits en Chine où il revint lui-même en 695. C'est durant ce dernier séjour qu'il note dans le second de ces ouvrages que le Mo-lo-you, où il avait fait escale en 671 et était resté deux mois, « est maintenant le pays de Che-li-fo-che »[2].

Or, un groupe d'inscriptions en vieux malais[3], dont trois ont été trouvées à Sumatra (deux à Palembang, une autre à Karang Brahi sur le cours supérieur du Batang Hari) et la quatrième à Kota Kapur dans l'île de Bangka, attestent en 683-686 l'existence à Palem-

1. J. Takakusu, *A record by I-tsing*, p. XXXIV.
2. *Ibid.*, p. 10.
3. G. Cœdès *Les inscriptions malaises de Çrîvijaya*, BEFEO., XXX, pp. 29-80. — G. Ferrand, *Quatre textes épigraphiques malayo-sanskrits de Sumatra et de Banka*, J. Asiat., oct.-déc. 1932, pp. 271-326.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

bang d'un royaume bouddhiste, qui venait de conquérir l'arrière-pays de Jambi et l'île de Bangka et s'apprêtait à lancer une expédition militaire contre Java. Ce royaume porte le nom de Çrîvijaya qui correspond très exactement à celui du (*Che-li*)-*fo-che* de YI-TSING [1].

La plus ancienne des deux inscriptions provenant de Palembang, celle qui est gravée sur un gros galet trouvé à Kedukan Bukit, au pied de la colline de Seguntang, nous apprend que le 13 avril 683 [2] un roi, non dénommé, monta en bateau pour aller chercher la puissance magique (*siddhayâtrâ*) et que le 8 mai il quitta l'estuaire avec une armée de 20.000 hommes; ensuite de quoi, il conféra au pays de Çrîvijaya victoire, puissance et richesse. Ce texte a fait couler beaucoup d'encre. On a voulu y voir un acte relatant la fondation en 683 de la capitale Çrîvijaya [3] par une armada venue de l'extérieur, peut-être de la Péninsule Malaise [4], et l'on a même cru pouvoir lire sur cette pierre que le site primitif du Malâyu se trouvait à Palembang [5] qui aurait pris le nom de Çrîvijaya à la suite de cette expédition. C'est échafauder de bien

1. La localisation de Che-li-fo-che à Palembang a été proposée dès 1886 par S. BEAL, *Some remarks respecting a place called Shi-li-fo-tsai*, in *Livre des merveilles de l'Inde*, édit. VAN DER LITH et M. DEVIC, Leyde, 1883-1886, pp. 251-253. — Récemment, H. G. QUARITCH WALES a tenté de placer Çrîvijaya à Ch'aiya sur la baie de Bandon, dans la partie siamoise de la Péninsule Malaise (Indian Art and Letters, IX, 1935, pp. 1-31). Mais cette hypothèse est invraisemblable. cf. G. CŒDÈS, *A propos d'une nouvelle théorie sur le site de Çrîvijaya*, J. Mal. Br. Roy. As. Soc., XIV, 1936, pp. 1-9.

2. Cette date et la suivante ont été calculées par W. E. VAN WIJK (Cf. W. J. WELLAN, *Çrîvijaya*, Tijd. Aardrijksk. Gen., LI, 1934, p. 363).

3. PH. S. VAN RONKEL, *A preliminary note concerning two old Malay inscriptions in Palembang*, Acta orientalia, II, 1924, p. 21. — N. J. KROM *Hindoe-jav. Gesch.*, p. 121.

4. J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., LXXVII 1937, pp. 333-335.

5. N. J. KROM, *De heiligdommen van Palembang*, Med. Kon. Akad. Wetensch., Afd. Letterk., N. R., I, n° 7, 1938, pp. 25-26. — Cf. K. A. NILAKANTA SASTRI, *S'rî Vijaya*, BEFEO., XL, p. 249.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

fragiles hypothèses sur une pierre qui ne se distingue d'autres galets inscrits trouvés à Palembang[1] même et à Bangka[2] que par la personnalité de l'auteur de l'inscription et les circonstances dans lesquelles elle a été gravée. Tout ce qu'on peut dire, c'est ce que ce galet a simplement pour objet, comme ses congénères plus laconiques, de commémorer un pèlerinage dans un lieu sacré, chargé de cette puissance magique que les Arabes appellent *baraka*[3]. Le roi, qui en 683 vint avec une armée chercher le succès et la victoire pour le pays de Çrîvijaya dans ce lieu sacré, y venait sans doute à la veille d'une entreprise militaire dont il voulait s'assurer la réussite.

Ce roi anonyme est presque certainement le Jayanâça (ou Jayanâga) qui fonda l'année suivante à Talang Tuwo, à l'ouest de Palembang et à 5 kilomètres au nord-ouest du Seguntang, un verger public, et fit graver à cette occasion un texte exprimant le souhait que le mérite de cette fondation et de toutes ses autres bonnes œuvres soit reporté sur tous les êtres, et leur vaille l'ascension vers l'Illumination.

Quant aux deux autres inscriptions, dont l'une est datée de 686, on peut se demander si les conquêtes qu'elles impliquent ne sont pas le résultat de l'entreprise qu'avait préparée le pèlerinage commémoré par le galet de Kedukan Bukit. Leurs deux textes, en partie identiques, prononcent des menaces et des malédictions contre les habitants du haut Batang Hari (la rivière de Jambi dont le bassin devait constituer le territoire

1. F. M. Schnitger, *Oudheidkundige vondsten in Palembang*, Bijlage A (Verslag over de gevonden inscripties door Dr. W. F. Stutterheim), Palembang, 1935. — Cf. N. J. Krom, *De heiligdommen*, loc. cit., p. 8.
2. B. Ch. Chhabra, *Expansion of Indo-aryan culture*, J. Asiat. Soc. Bengal, Letters, I, 1935, p. 31.
3. BEFEO., XXXIII, pp. 1003-1004. — K. A. Nilakanta Sastri, *Siddhayâtrâ*, J. Greater India Soc., IV, 1937, pp. 128-136.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du Malâyu) et de l'île de Bangka, qui feraient acte d'insoumission envers le roi et envers les fonctionnaires placés par lui à la tête de l'administration provinciale. L'inscription de Bangka se termine par la mention du départ en 686 d'une expédition contre la terre insoumise de Java [1], peut-être contre l'ancien royaume de Târumâ [2], de l'autre côté du détroit de la Sonde, dont on n'entend plus parler après son ambassade de 666-669 [3].

Bien que le roi Jayanâça ne soit nommé que dans une seule des quatre inscriptions, il est vraisemblable qu'elles émanent toutes de lui : pèlerinage en 683 en vue d'obtenir le succès pour ses entreprises militaires, fondation en 684 d'une œuvre d'intérêt public, affirmation en 686 de son autorité au nord-ouest et au sud-est de son royaume et envoi d'une expédition contre Java, marquent les diverses étapes de la carrière d'un roi en qui l'on est tenté de reconnaître le conquérant du Malâyu. Peut-être est-ce encore lui qui envoya en Chine l'ambassade de 695 [4], la première dont on connaisse la date. Avant elle, on n'a que la mention vague d'ambassades à partir de la période 670-673 [5]; après elle, on connaît celles de 702, 716 et 724 au nom du roi Che-li-t'o-lo-pa-mo (Çrî Indravarman), 728 et 742, au nom du roi Lieou-t'eng-wei-kong [6].

L'expansion de Çrîvijaya, au nord-ouest vers le détroit de Malacca et au sud-est vers le détroit de la

1. Manifestant une fois de plus cette répugnance à prendre *Java* dans la première acception qui se présenta naturellement à l'esprit, P. V. van Stein Callenfels a proposé de considérer ce mot, non comme un nom propre, mais comme un adjectif signifiant « extérieur » : il s'agirait d'une expédition « à l'étranger ». BEFEO., XXX, p. 656.
2. J. L. Moens, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, loc. cit., p. 363.
3. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 284.
4. *Ibid.*, p. 334.
5. *Ibid.*, p. 334.
6. *Ibid.*, p. 335.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Sonde, est une indication très nette de ses visées sur les deux grands passages entre l'océan Indien et la mer de Chine, dont la possession lui assurera pendant plusieurs siècles l'hégémonie commerciale dans l'Insulinde.

L'inscription de 684, premier témoignage daté de l'existence du bouddhisme du Grand Véhicule dans l'Inde extérieure, confirme les dires de YI-TSING sur l'importance de Çrîvijaya comme centre bouddhique[1], et sur les diverses écoles bouddhiques dans les mers du Sud. Il affirme en effet que le Mûlasarvâstivâda, une des grandes sectes du Petit Véhicule de langue sanskrite[2], y est à peu près généralement adopté, mais il mentionne des sectateurs du Grand Véhicule au Malâyu[3], et constate à Çrîvijaya l'existence du *Yogâchâryabhûmiçâstra*[4], un des principaux ouvrages d'Asanga, le fondateur de l'école mystique Yogâchâra ou Vijn'ânavâdin[5].

Or le vœu (*pranidhâna*) du roi Jayanâça qui souhaite aux êtres d'obtenir une série de félicités dont les premières sont purement matérielles, mais qui s'élèvent peu à peu sur le plan moral et sur le plan mystique jusqu'à l'Illumination, ce vœu donnait à L. DE LA VALLÉE POUSSIN « l'impression que tout ceci est sur le plan du Sârvâstivâda mahâyâniste »[6]. On a même pu penser que la doctrine reflétée par ce vœu était peut-être déjà teintée de tântrisme[7].

1. Un des maîtres de Yi-tsing, Çâkyakîrti, y vivait (J. TAKAKUSU, *A Record*, pp. LVIII, LIX, 184). Sur les autres pèlerins qui y résidaient ou y firent escale, cf. E. CHAVANNES, *Religieux éminents*, pp. 63-64, 126, 144, 159.
2. J. TAKAKUSU, *Ibid.*, p. 10.
3. *Ibid.*, p. 11.
4. E. CHAVANNES, *Religieux éminents*, pp. 76-77.
5. R. GROUSSET, *Philosophies indiennes*, II, pp. 7-149.
6. BEFEO., XXX, p. 656.
7. G. CŒDÈS, *Les inscriptions malaises de Çrîvijaya*, BEFEO., XXX, pp. 55-57. La présence du tântrisme à Sumatra dès la fin du VIIe siè-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

L'archéologie de la région de Palembang [1], bien qu'assez pauvre, surtout en vestiges architecturaux, confirme le témoignage de Yi-tsing et les données de l'épigraphie. Les sculptures qu'on y a trouvées sont toutes bouddhiques avec une prédominance très nette des images de Bodhisattvas. Mais elles sont, dans l'ensemble, postérieures à la période étudiée ici.

Après 742, date de la dernière ambassade du Che-li-fo-che mentionnée dans les textes chinois [2], nos sources restent muettes jusqu'en 775 : à cette date une inscription sanskrite gravée sur la première face de la stèle de Vat Sema Müöng [3], révèle que le royaume sumatranais a pris pied sur la Péninsule Malaise, à

cle n'aurait rien de surprenant. Son introduction pourrait remonter à Dharmapâla de Kânchî, contemporain du pèlerin Hiuan-tsang, s'il est vrai que ce descendant spirituel du logicien Dignâga, un élève d'Asanga, ait quitté après trente ans d'enseignement l'université de Nâlandâ pour se rendre à Suvarnadvîpa (Sumatra ou la Malaisie). (A. Schiefner, *Târanâtha's Geschichte des Buddhismus in Indien*, 1869, p. 160). Ce témoignage est mis en doute par F. D. K. Bosch (Tijd. Bat. Gen., LXV, 1925, p. 559, n. 80). Même si, en 684, Çrîvijaya n'avait pas encore été touché par le tântrisme, il devait recevoir une trentaine d'années plus tard la visite de l'Hindou Vajrabodhi, l'introducteur de la doctrine en Chine, qui fit escale à Çrîvijaya en 717 (P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 336).

1. N. J. Krom, *Antiquities of Palembang*, Ann. Bibl. Ind. Archaeol., 1931, pp. 29-33. — F. M. Schnitger, *The archaeology of Hindoo Sumatra*, Leyde, Brill, 1937. — Devaprasad Ghosh, *Early art of Srîvijaya*, J. Greater India Soc., I, 1934, pp. 31-38 ; *Sources of the art of S'rîvijaya*, Ibid., III, 1936, pp. 50-56 ; *Two Bodhisattwa images from Ceylon and S'rîvijaya*, Ibid., IV, 1937, pp. 125-127. — W. F. Stutterheim, *Note on a newly found fragment of a four-armed figure from Kota Kapur (Bangka)*, Indian Art and Letters, XI, 1937, pp. 105-109.

2. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 335.

3. G. Cœdès, *Le royaume de Çrîvijaya*, BEFEO., XVIII, 5, pp. 29-31 ; *Recueil des inscriptions du Siam*, II, n° XXIII, pp. 35-39 ; *Origin of the S'ailendras of Indonesia*, J. Greater India Soc., I, 1934, pp. 64-68. — B. R. Chatterji, *India und Java*, II, *Inscr.*, pp. 40-44. — B. Ch. Chhabra, *Expansion of Indo-Aryan culture*, J. As. Soc. Bengal, Letters, I, 1935, pp. 20-27. — K. A. Nilakanta Sastri, *S'rî Vijaya*, BEFEO., XL, pp. 252-254. — C'est peut-être de cette époque que date la statuette de Lokeçvara, trouvée dans une mine d'étain de la région de Perak, qui présente d'indéniables affinités avec l'art de Çrîvijaya (Ann. Bibl. Ind. Archaeol., XII, 1937, pl. XII ; cf. p. 41, n. 1).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Ligor où le roi de Çrîvijaya a fait construire un sanctuaire dédié au Buddha et aux Bodhisattvas Padmapâni et Vajrapâni, ainsi que divers autres édifices. En fait, à partir de 732, l'intérêt se concentre sur le centre de Java : mais avant de narrer ce qui s'y passa, il importe de dire le peu qu'on sait des événements dont la péninsule indochinoise fut le théâtre de la fin du VIIe au milieu du VIIIe siècle.

2. La division du Cambodge : Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau.

Au Cambodge, les *Histoires des T'ang*[1] nous apprennent que peu après 706 le pays se trouva divisé en deux[2] : « La moitié septentrionale, remplie de montagnes, et de vallées, fut appelée Tchen-la de terre. La moitié méridionale, bornée par la mer et couverte de lacs, fut appelée Tchen-la d'eau »[3].

La sécession eut apparemment pour origine l'anarchie qui suivit le règne de Jayavarman I mort sans héritier mâle. En 713, le pays était gouverné par une reine, peut-être la veuve de Jayavarman I, nommée Jayadevî : on a d'elle une inscription trouvée à Angkor[4], dans laquelle elle se plaint du malheur des temps, et mentionne des donations à un sanctuaire de Çiva Tripurântaka qui avait été fondé par une fille de Jayavarman I, mariée au brahmane çivaïte Çakrasvâmin né dans l'Inde.

Vers la même époque, un prince d'Aninditapura

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 211.
2. Cette période a été étudiée par P. Dupont, *La dislocation du Tchen-la*, BEFEO, XLIII, pp. 17 et suiv.
3. Ma Touan-lin, *Méridionaux*, trad. d'Hervey de Saint-Denys, p. 483.
4. Dans le Baray occidental, BEFEO., XXXIX, p. 341.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

nommé Pushkara ou Pushkarâksha devint roi dans Çambhupura [1], site représenté par le groupe archéologique de Sambor sur le Mékong en amont de Kratié [2] où il fit graver une inscription en 716 [3]. On a supposé qu'il obtint cette royauté « par mariage » [4], mais c'est une hypothèse gratuite, et l'on peut tout aussi bien songer à un coup de force occasionné par la vacance du trône.

Il n'est pas impossible que ce soit Puskarâksha qui reçut à sa mort le nom posthume d'Indraloka, mentionné dans une inscription de Sambor comme celui de l'arrière-grand-père d'une reine régnant en 803 [5]. Quoi qu'il en soit, sa prise de possession de Çambhupura semble avoir marqué le début de la sécession.

Du Tchen-la de terre, on ne connaît dans la première moitié du VIIIe siècle qu'une ambassade en 717 [6], et une expédition en Annam en 722 pour aider un chef indigène dans sa révolte contre la Chine [7]. Quant au Tchen-la d'eau, il semble avoir été lui-même divisé en plusieurs principautés. Celle d'Aninditapura, dans le Sud, avait eu pour chef, à une date indéterminée,

1. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 369. — S'il existe quelque rapport entre le nom de Çambhupura et celui du roi Çambhuvarman qui a laissé à Thap-mŭöi une inscription relative à la fondation d'un sanctuaire de Pushkarâksha (BEFEO., XXXVI, p. 4), et si d'autre part ce Pushkarâksha, qui peut n'être qu'une simple idole de Vishṇu, a quelque rapport avec le Pushkarâksha de 716, il faut admettre que la ville de Çambhupura n'a reçu ce nom qu'*après* le règne de Pushkarâksha dont Çambhuvarman serait un successeur. Mais tout ceci est essentiellement hypothétique Cf. BEFEO., XXXVI, pp. 9-10.

2. E. Aymonier, *Le Cambodge*, I, pp. 299-310. — A. Leclère. *Une campagne archéologique au Cambodge*, BEFEO, IV, pp. 737-749. — H. Parmentier, *Art khmèr primitif*, I, p. 213.

3. L. Finot, *Inscription de Preah Theat Kvan Pir*, BEFEO., IV, p. 675.

4. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 356.

5. Infra, p. 163. Indraloka est mentionné aussi dans la stèle de Bakong (G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 35).

6. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, ic. cit., p. 212.

7. H. Maspero, *La frontière de l'Annam et du Cambodge du VIIIe au XIVe siècle*, BEFEO., XVIII, 3, p. 29.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

un certain Bâlâditya qui donna peut-être son nom à une ville de Bâlâdityapura que les Chinois mentionnent, sous le nom de *P'o-lo-t'i-po*, comme la vraie capitale du Tchen-la d'eau [1]. Bâlâditya prétendait descendre du brahmane Kaun*d*inya et de la Nâgî Somâ, et fut considéré plus tard par les rois d'Angkor comme l'ancêtre par lequel ils se rattachaient au couple mythique [2] : il devait donc avoir quelque rapport avec les anciens rois du Fou-nan. Vu la ressemblance des noms, on peut supposer qu'il eut parmi ses successeurs un certain N*ri*pâditya qui a laissé dans l'Ouest de la Cochinchine une inscription sanskrite non datée [3], mais pouvant remonter au commencement du VIIIe siècle, c'est-à-dire au début de la sécession.

3. Dvâravatî et Çrîkshetra au VIIIe siècle.

Sur Dvâravatî au VIIIe siècle, on n'a aucune donnée précise, et tout ce que l'on peut dire, c'est que quelques-unes des sculptures qui lui sont attribuées à tort ou à raison datent probablement de cette époque [4].

A Prome, les légendes en langue pyu gravées sur les urnes funéraires royales font connaître les noms et les âges de trois rois, avec des dates exprimées dans une ère qui n'est pas précisée [5]. Si l'on admet que cette ère soit celle de 638, qui semble être d'origine birmane et s'est répandue plus tard chez les T'ais et au Cambodge, on a les dates suivantes :

1. G. Cœdès, *A propos du Tchen-la d'eau*, BEFEO., XXXVI, pp. 3, 11.
2. BEFEO., XXXIII, pp. 137-138 ; XXXVI, p. 11. — G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 74.
3. Inscr. du Phnom Bathé, BEFEO., XXXVI, p. 7.
4. P. Dupont, *Vishnu mitrés de l'Indochine occidentale*, BEFEO., XLI, pp. 233-254.
5. C. O. Blagden, *The Pyu inscriptions*, Epigr. Ind., XII, pp. 127-132 ; J. Burma Res. Soc., VII, 1917, pp. 37-44. — L. Finot, BEFEO., XV, 2, pp. 132-134. — Cf. Rep. Arch. Surv. Burma, 1924, p. 23.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

673 .....
688, mort de Sûryavikrama âgé de 64 ans.
695, mort de Harivikrama âgé de 41 ans.
718, mort de Sîhavikrama âgé de 44 ans.

On connaît par ailleurs, à des dates non précisées, les noms de Prabhuvarman et de Jayachandravarman, qui, vu la terminaison de leurs noms en °*varman*, sembleraient à première vue appartenir à une autre dynastie que les rois ° *vikrama*[1]. Mais une inscription sanskrite gravée sur le piédestal d'une statue du Buddha[2] nous apprend que Jayachandravarman était le frère aîné de Havirikrama, et que, pour mettre fin à une rivalité entre les deux frères, leur maître spirituel leur fit construire deux villes jumelles où ils résideraient séparément[3].

C'est à cette époque qu'on attribue la construction des monuments bouddhiques de Prome dont les ruines portent les noms de Bôbôgyi, Payama, Payagyi. Le bouddhisme du Theravâda attesté avant le VIIe siècle par les fragments du canon en langue pâlie mentionnés précédemment[4] fut alors, sinon supplanté, du moins relégué au second plan par une école à canon sanskrit, peut-être le Mûlasarvâstivâda dont on a vu YI-TSING affirmer la prédominance dans l'Inde extérieure[5]. Mais plus au nord, à Pagan, le Mahâyâna s'était déjà, semble-t-il, implanté solidement en prenant, sous l'influence du Bengale, une allure tântrique[6].

1. C. DUROISELLE, Arch. Surv. India, Rep., 1926-1927, p. 176, n. 2.
2. Ibid., 1927-1928, pp. 128, 145.
3. NIHAR-RANJAN RAY, *Sanskrit Buddhism in Burma*, pp. 19-20. — G. H. LUCE, *The ancient Pyu*, J. Burma Res. Soc., XXVII, 1937, p. 243.
4. Supra, p. 108.
5. NIHAR-RANJAN RAY, loc. cit., pp. 19-30.
6. Infra, p. 181.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

4. Java : Sanjaya (732) et les Çailendras bouddhistes.

Java qui, mise à part l'inscription de Tuk Mas de date incertaine et de faible intérêt historique [1], n'avait pas fourni de document épigraphique depuis les inscriptions de Pûrnavarman provenant de l'Ouest et datant du milieu du Ve siècle [2], rentre en scène avec une inscription sanskrite de 732, trouvée dans la partie centrale de l'île, parmi les ruines du sanctuaire çivaïte de Changal sur la colline du Wukir, au sud-est de Borobudur [3]. Elle a pour auteur le roi Sanjaya, fils ou neveu (fils de la sœur) [4] de Sanna ou Sannâha, dont le nom semble bien être la sanskritisation d'un nom indigène. Elle relate l'érection d'un linga dans l'île de Yava, « riche en grain et en mines d'or », dans le district de Kunjarakunja.

Bien que Java ne produise pas d'or, le contexte empêche de chercher ailleurs l'île de Yava. On a cependant proposé d'identifier Yava avec la Péninsule Malaise, et imaginé, sur les origines indiennes de Sanjaya, son règne sur la Péninsule, sa fuite à Java où il serait devenu le vassal de la dynastie Çailendra chassée de Palembang par Çrîvijaya, tout un roman [5] dont un critique a montré le caractère hautement fantaisiste [6].

Quant à Kunjarakunja, une lecture inexacte du texte avait fait supposer que c'était une localité étrangère,

1. Supra, p. 137.
2. Supra, pp. 93-94.
3. H. KERN, *Versp. Gesch.*, VII, pp. 115-128. — B. R. CHATTERJI, *India and Java*, II, Inscr., pp. 29-34.
4. B. CH. CHHABRA, *Expansion of Indo-Aryan culture*, J. As. Soc. Bengal, Letters, 1935, p. 37.
5. J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, loc. cit., pp. 426-435 et passim.
6. K. A. NILAKANTA SASTRI, *Katâha*. J. Greater India Soc., V, 1938, pp. 128-146.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

d'où le linga aurait été apporté, et l'on a échafaudé sur cette interprétation erronée des hypothèses relatives aux relations entre Java et le pays Pândya dans l'Inde du Sud [1] : il existe en effet, vers la frontière entre Travancore et Tinnevelly, une localité de ce nom où se trouve précisément le sanctuaire du sage Agastya, l'hindouisateur de l'Inde méridionale, très vénéré à à Java sous l'aspect du Bhaṭara Guru, barbu et ventru. Mais la restitution de la véritable lecture [2] a permis de prouver que Kunjarakunja est le nom du district où Sanjaya construisit son sanctuaire, c'est-à-dire tout ou partie de la plaine de Kedu, ce qui n'empêche pas d'ailleurs de rapprocher le nom de ce district javanais d'un nom identique dans l'Inde méridionale.

Un texte tardif [3] attribue à Sanjaya d'étonnantes conquêtes à Bali, à Sumatra, au Cambodge et jusqu'en Chine. Une inscription datée 907, qui inspire plus de confiance [4], représente Sanjaya comme un prince de Matarâm (partie méridionale du centre de Java), et comme le premier d'une série de rois dont le second, le Mahârâja Panangkaran qui régnait en 778, est qualifié par une inscription de Chandi Kalasan d'« ornement de la dynastie des Çailendras ».

Le nom de Çailendra, « roi de la montagne », est un équivalent de (Çiva) Giriça et traduit peut-être une adaptation hindoue des croyances indonésiennes qui placent la résidence des dieux sur les montagnes [5].

1. K. A. Nilakanta Sastri, *Origin of the Çailendras*, Tijd. Bat. Gen., LXXV, 1935, p. 611 ; *Agastya*, Ibid., LXXVI, 1936, p. 500-502.
2. W. F. Stutterheim, *Note on cultural relations between S. India and Java*, Tijd. Bat. Gen., LXXIX, 1939, pp. 73-84.
3. R. Ng. Poerbatjaraka, *De Tjarita Parahijangan*, Tijd. Bat. Gen., LIX, 1920, pp. 403-416.
4. W. F. Stutterheim, *Een belangrijke oorkonde uit de Kedoe*, Ibid., LXVII, 1927, pp. 172-215.
5. J. Przyluski, *The S'ailendravams'a*, J. Greater India Soc., II, 1935, pp. 25-36.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Un auteur[1] a cru qu'il dénote l'origine indienne de ces nouveaux venus qu'il considère comme apparentés aux rois Çailodbhava du Kalinga. Mais on a formulé à ce sujet de sérieuses objections[2]. Quoi qu'il en soit, l'apparition, dans les îles du Sud, des Çailendras avec leur titre impérial de *Mahârâja* est, a-t-on pu dire, « un événement international d'importance capitale »[3].

On peut se demander en effet si ces « rois de la montagne » n'ont pas cherché à ressusciter le titre des anciens souverains du Fou-nan, zélateurs du linga Giriça[4], et à se poser en souverains universels. Une chose certaine, c'est que leur avènement est marqué par un brusque essor du bouddhisme du Grand Véhicule. En 778, le Mahârâja Panangkaran, « ornement de la dynastie Çailendra », fonde à la demande de ses maîtres spirituels un sanctuaire dédié à la déesse bouddhique Târâ et y consacre le village de Kâlasa[5] : c'est l'actuel monument de Chandi Kalasan situé dans la plaine de Prambanan, à l'est de la ville de Yogyakarta[6].

En 782, sous le règne d'un roi Çailendra qualifié de « tueur des héros ennemis » et nommé Dharanîndra, un maître du pays de Gaudî (Bengale occidental), nommé

1. R. C. Majumdar, *Suvarnadvîpa*, pp. 225-227.
2. K. A. Nilakanta Sastri, *Origin of the S'ailendras*, Tijd. Bat. Gen., LXXV, 1935, p. 610.
3. R. C. Majumdar, *loc. cit.*, p. 159.
4. G. Cœdès, *On the origin of the S'ailendras of Indonesia*, J. Greater India Soc., I, 1934, pp. 66-70. — On est en droit de se demander si la sécession au Cambodge ne marque pas un dernier sursaut du Fou-nan, dont le Tchen-la d'eau prétendait peut-être recueillir l'héritage.
5. L'inscription sanskrite de Kalasan en caractères pré-nâgari a été publiée en 1886 par Brandes, Tijd. Bat. Gen., XXXI, 1886, pp. 240-260; R. G. Bhandarkar, J. Bombay branch Royal As. Soc., XVII, 1887-1889, II, pp. 1-10; F. D. K. Bosch, Tijd. Bat. Gen., LXVIII, 1928, pp. 57-62; R. G. Chatterji, *India and Java*, II, Inscr., pp. 44-48.
6. Description dans N. J. Krom, *Inleiding tot de Hindoo-Javaansche Kunst*, La Haye, 1923, pp. 257-264. — J. L. Moens, *Çrîvijaya, Yâva en Kâtâha*, loc. cit., p. 434, a donné de l'iconographie de ce monument une explication d'une excessive ingéniosité, inspirée par sa théorie très contestable de l'origine indienne de Sanjaya.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Kumâraghosha, consacre non loin de Kalasan, à Kelurak, une image du bodhisattva Manjuçrî, syncrétisant à la fois les trois joyaux bouddhiques (Triratna), la trinité brahmanique (Trimûrti) et tous les dieux[1]. C'est apparemment à cette influence du Bengale occidental et de l'université de Nâlandâ qu'est due la mode passagère de l'écriture de l'Inde du Nord, employée dans les inscriptions de Kalasan et de Kelurak, et plus tard au Cambodge.

Il est vraisemblable, vu le synchronisme des deux inscriptions, que Panangkaran de Kalasan (sous la forme sankritisée Panamkarana) est le nom personnel du roi qui apparaît à Kelurak avec le nom de sacre Dharanîndra, et l'*epitheton ornans* « tueur des héros ennemis »[2]. Aucun texte ne précise ses liens de parenté avec Sanjaya qui n'est nulle part qualifié de Çailendra. Il est fort possible qu'il n'y en ait eu aucun, et que le Çailendra bouddhiste Panangkaran figure sur la liste du Xe siècle à la suite du çivaïte Sanjaya, pour la seule raison qu'il occupa après lui le trône dans le pays qui devait au Xe siècle prendre le nom de Matarâm[3].

C'est au début de l'établissement des Çailendras à Java, en gros dans la seconde moitié du VIIIe siècle, que furent édifiés les grands monuments bouddhiques de la plaine de Kedu dont la chronologie est encore un peu flottante. Kalasan, temple de Târâ, daté de 778 par son inscription, fournit un point de repère par rapport auquel on situe les autres monuments. Un peu avant, on place le Borobudur, microcosme bouddhique, véritable *mandala* de pierre, orné de bas-reliefs illustrant quelques-uns des grands textes du bouddhisme

1. F. D. K. Bosch, *De inscriptie van Keloerak*, Tijd. Bat. Gen., LXVIII, 1928, pp. 1-56.
2. *Ibid.*, p. 26.
3. R. Goris, *De eenheid der Matarâmsche Dynastie*, Feestbundel Bat. Gen., I, pp. 202-206. — F. D. K. Bosch, CR. de Stutterheim, *A Javanese period in Sumatran history*, Tijd. Bat. Gen., LXIX, 1929, p. 153.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Mahâyâna (*Jâtakamâlâ*, *Lalitavistara*, *Gandavyûha*, *Karmavibhanga*), avec sa dépendance Chandi Mendut, qui abrite une magnifique triade de pur style Gupta : le Buddha prêchant entre deux Bodhisattvas. Chandi Sari, habitation monastique pourvue d'un sanctuaire, paraît être contemporain de Kalasan, tandis que Chandi Sewu, avec ses 250 templions, autre *mandala* de pierre, doit être un peu postérieur. Au point de vue religieux, cet ensemble[1] relève de ce bouddhisme ésotérique du Vajrayâna qui sera codifié plus tard dans le traité intitulé *Sang hyang Kamahâyânikan*[2].

L'avènement des Çailendras bouddhistes semble avoir provoqué l'exode vers l'Est de Java des éléments conservateurs, fidèles à ces cultes hindouistes dont les plus anciens monuments du plateau de Dieng et l'inscription de Sanjaya attestent la prospérité au VIIe siècle et dans la première moitié du VIIIe. Le témoignage des sources chinoises, qui placent entre 742 et 755 le déplacement de la capitale du Ho-ling vers l'Est et son transfèrement de *Chö-p'o* à *P'o-lou-k'ia-sseu* par le roi Ki-yen[3],

1. N. J. KROM, *Hindoe-jav. Gesch.*, p. 152. Pour la description et la bibliographie de ces monuments, cf. N. J. KROM, *Inl. tot de Hindoe-Jav. Kunst.* Pour la description de Borobudur, voir la belle monographie de N. J. KROM et T. VAN ERP, *Beschrijving van Borobudur*, La Haye, 1920 ; et pour l'interprétation, v. le mémoire fondamental de P. MUS, BEFEO., XXXII-XXXV, et P. H. POTT, *Yoga en Yantra in hunne beteekenis voor de indische Archaeologie*, Leyde, 1946.

2. Infra, p. 218. — Le lexique sanskrit Amaramâlâ fut traduit en javanais sous le règne de Jitendra, un Çailendra non identifié.

3. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 225. — G. FERRAND, *Le K'ouen-louen*, J. Asiat., mars-avril 1919, p. 304, n. 3, a reconnu dans *P'o-lou-k'ia-sseu* une expression javanaise *waruh gresik* « la plage de sable » : c'est encore le nom du port de la résidence de Surabaya, vulgo *Grise* ; mais il ne s'agit pas forcément de cette localité, le même nom ayant pu être porté par un autre site dans l'Est de Java. J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, loc. cit., pp. 382-386, propose d'identifier *P'o-lou-k'ia-sseu* à *Baruas* au sud-est de Kedah qui serait l'ancienne capitale. Le rapprochement est phonétiquement moins acceptable, il implique la position du Ho-ling sur la Péninsule, qui soulève les plus graves difficultés, et ne tient pas compte de l'identification de Ki-yen avec Gajayâna (v. page suivante).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

est confirmé par la présence à Dinaya, au nord-ouest de Malang, d'une inscription sanskrite de 760 [1] qui est la plus ancienne inscription datée provenant de la partie orientale de Java [2]. Elle mentionne la fondation d'un sanctuaire d'Agastya par un fils du roi Devasimha, nommé Gajayâna, en qui l'on a proposé avec beaucoup de vraisemblance de reconnaître le *Ki-yen* des sources chinoises [3]. Ces princes dévots à Çiva, qui avaient peut-être avec Sanjaya quelque lien de parenté, étaient les gardiens et protecteurs d'un linga nommé Pûtikeçvara, qui matérialisait l'essence de la royauté : nouvel exemple de ce culte du linga royal, dont le Bhadreçvara de Mi-sön au Champa nous a fourni le premier témoignage sûr, et qui deviendra au Cambodge, à l'époque d'Angkor, la grande religion d'Etat.

Cette intéressante inscription de Dinaya jette sur l'histoire de la partie orientale de Java, dans la seconde moitié du VIIIe siècle, une lueur qui n'est qu'un éclair isolé dans la nuit [4]. Dans le dernier quart de siècle l'intérêt se concentre sur les Çailendras du centre de l'île.

Leur avènement, marqué à l'intérieur par l'essor du bouddhisme du Grand Véhicule, est caractérisé à l'extérieur par des incursions et des tentatives d'installation sur la péninsule indochinoise.

En 767, le Tonkin est envahi par des bandes venues,

1. F. D. K. Bosch, *De sanskrit inscriptie op den steen van Dinaja* (682 *çaka*), Tijd. Bat. Gen., LVII, 1916, pp. 410-444 ; *Het Lingga-Heiligdom van Dinaja*, Ibid., LXIV, 1924, pp. 227-286.

2. W. F. Stutterheim a signalé dans l'Est une courte inscription non datée, mais paléographiquement plus ancienne, Bijdr., 95, 1937, pp. 397-401.

3. R. Ng. Poerbatjaraka, *Agastya in den Archipel*, Leyde, Brill, 1926, pp. 109-110. — R. A. Kern (Bijdr., CII, 1943, p. 545) considère *Ki-yen* comme une transcription du titre javanais (*ra*)*kryan*, mais ce mot est régulièrement rendu en chinois par *lo-ki-lien* (N. J. Krom, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 283).

4. Les sources chinoises mentionnent seulement des ambassades du Ho-ling en 767 et 768. (P. Pelliot. *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 286).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

disent les Annales annamites, de Chö-p'o (Java) et de K'ouen-louen (les îles du Sud en général). Le gouverneur Tch'ang Po-yi leur inflige une défaite près de l'actuel Sön-tây et les rejette à la mer[1]. En 774 « des hommes nés dans d'autres pays, dit une inscription sanskrite de Po Nagar à Nha-trang[2], des hommes vivant d'aliments plus horribles encore que les cadavres, effrayants, entièrement noirs et maigres, terribles et méchants comme la mort, venus sur des navires » dérobent le linga et brûlent le temple. Ils sont « poursuivis sur de bons navires et battus en mer » par le roi cham Satyavarman. En 787, « les armées de Java, venues sur des vaisseaux » brûlent un autre temple[3]. Vers la même époque, la seconde face de la stèle érigée à Ligor en 775 par le roi de Çrîvijaya[4] reçoit le début d'une inscription restée inachevée, au nom d'un roi « meurtrier de ses ennemis » qui, dit le texte, « porte le titre de Mahârâja parce qu'il a pour origine la famille des Çailendras »[5]. Il s'agit, à n'en pas douter, du roi des inscriptions de Kalasan et de Kelurak, c'est-à-dire du Mahârâja Panangkaran, *alias* Dharanîndra.

On a pu, pendant quelque temps, croire que les Çailendras régnaient à Çrîvijaya dès l'origine, et que, durant la seconde moitié du VIIIe siècle et une grande partie du IXe, le centre de Java s'était trouvé placé sous la suprématie du royaume sumatranais[6]. Mais s'il est vrai qu'au XIe siècle, et sans doute dès le Xe, les rois de Çrîvi-

1. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, pp. 97-98.
2. Barth et Bergaigne, *Inscr. sanskrites*, p. 252.
3. *Ibid.*, p. 217.
4. Supra, p. 147.
5. G. Cœdès, *Origin of the S'ailendras of Indonesia*, J. Greater India Soc., I, 1934, pp. 65, n. 1, et 67-68.
6. N. J. Krom, *De Sumatraansche periode der Javaansche Geschiedenis*, Leyde, Brill, 1919 (traduction française dans BEFEO., XIX, 5, pp. 127-135).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

jaya furent comme on le verra [1] des Çailendras, on n'a aucune preuve que tel était déjà le cas au VIIIe [2].

R. C. MAJUMDAR, qui a eu, le premier, le mérite de dissocier les deux faces de la stèle de Ligor [3], sur laquelle on s'était basé pour faire régner un Çailendra à Çrîvijaya dès 775, admet la possibilité que le siège de leur puissance ait été sur la Péninsule Malaise [4]. Seulement, on ne voit guère où le localiser, car le VIIIe siècle est une époque pour laquelle les sources chinoises sont pauvres en renseignements sur cette région [5]. On a songé à Ch'aiya, qui semble avoir connu au VIIIe siècle une période de prospérité, si l'on en juge par la qualité des vestiges archéologiques datant de cette époque [6].

Dans l'état actuel de la documentation, c'est Java qui apparaît comme le pays d'origine des Çailendras, ou du moins celui où ils manifestèrent pour la première fois leur existence. Mais ceci n'implique pas non plus, comme on l'a cru [7], que Çrîvijaya fût aux VIIIe-IXe siècles sous la dépendance de ses voisins de l'Est, car l'argument que l'on pourrait tirer de la charte de Nâlandâ, dont il sera question plus loin [8], ne vaut que

1. Infra, pp. 185 et 240.
2. G. CŒDÈS, *Origin of the S'ailendras of Indonesia*, loc. cit., p. 65.
3. *Les rois S'ailendra de Suvarnadvîpa*, BEFEO., XXXIII, pp. 126-127.
4. *Ibid.*
5. L'itinéraire de KIA TAN (P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, loc. cit., pp. 231-233, 349-364, 373) n'y mentionne que Lo-yue, dans la région de Johore, et Ko-lo, dans la région de Kedah ou de Kra. Sur ce pays et Ko-lo-fou-cha-lo, cf. G. FERRAND, J. Asiat., sept.-oct. 1919, pp. 214-238 ; et sur ses rapports avec Ko-kou-lo et Ko-lo-chö-fen, cf. G. H. LUCE, *Countries neighbouring Burma*, J. Burma Res. Soc., XIV, 1924, pp.182-189.
6. Notamment les beaux Lokeçvaras de bronze du Musée de Bangkok apparentés aux statues du Mendut à Java (G. CŒDÈS *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, Ars Asiatica, XII, pl. 15-17). Cf. supra, p. 143 la théorie de H. G. Q. WALES sur l'identification de Çrîvijaya avec Ch'aiya.
7. W. F. STUTTERHEIM, *A Javanese period in Sumatra's history*. Surakarta, 1929. Cf. le compte rendu de F.D.K. BOSCH, Tijd. Bat. Gen., LXIX, 1929, pp. 135-156.
8. Infra, pp. 184-186.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

pour la seconde moitié du IXe siècle. D'après ce texte, Suvarnadvîpa (Sumatra avec ses possessions sur la Péninsule Malaise) était gouvernée à cette époque par un Bâlaputra, c'est-à-dire un « fils cadet » du roi Samarâgravîra, qui était lui-même fils d'un roi de Yavabhûmi (Java), « ornement de la dynastie des Çailendras et portant un nom suivi du titre de destructeur des héros ennemis ». Ce Çailendra de Java semble être le même que celui des inscriptions de Kalasan, de Kelurak et de Ligor (2e face), et son fils Samarâgravîra pourrait être identifié au roi Samarottunga qui régnait à Java en 847[1]. Le fils cadet de ce dernier gouvernait sans doute Sumatra pour le compte et sous l'autorité de son père, situation analogue à celle que l'on observera au XIe siècle à Bali, où l'on verra un fils cadet du roi de Java exercer les fonctions de vice-roi[2]. On peut en conclure que dans la seconde moitié du IXe siècle Java et Sumatra étaient réunies sous l'autorité d'un Çailendra régnant à Java, mais rien n'autorise à penser que dans la seconde moitié du VIIIe il en fût déjà ainsi.

Par contre, il se peut que les Çailendras de Java aient eu quelque prétention sur le Cambodge au VIIIe siècle, car on verra au chapitre suivant le fondateur de la royauté angkorienne inaugurer son règne par une cérémonie destinée à le libérer de toute vassalité vis-à-vis de Java. Cette dépendance avait peut-être pour origine un incident dont un auteur arabe du début du Xe siècle donne une version romancée[3]. Un roi khmèr ayant exprimé le désir de voir devant lui, sur un plat, la tête du Mahârâja roi du Zâbag (Jâvaka), le propos fut rapporté à ce dernier qui, sous prétexte d'un voyage d'a-

1. Infra, p. 184.
2. Infra, p. 250.
3. G. FERRAND, *Voyage du marchand arabe Sulaymân*, Paris, 1922 (Classiques de l'Orient, VII, pp. 98-102).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

grément dans les îles de son royaume, fit armer sa flotte, et préparer une expédition contre le Cambodge. Le Mahârâja remonta le fleuve conduisant à la capitale, se saisit du roi du Cambodge et le fit décapiter, puis il chargea le ministre khmèr de lui trouver un successeur. Une fois rentré dans son pays, le Mahârâja fit embaumer la tête coupée et l'envoya dans un vase au roi qui avait remplacé le souverain décapité, avec une lettre tirant la morale de l'incident. « Quand la nouvelle de ces événements parvint aux rois de l'Inde et de la Chine, le Mahârâja grandit à leurs yeux. Depuis ce moment, les rois du Khmèr, tous les matins en se levant, tournent le visage dans la direction du pays de Zâbag, s'inclinent jusqu'à terre et s'humilient devant le Mahârâja pour lui rendre hommage ».

Il serait imprudent de prendre ce récit pour une page d'histoire. Il est possible, cependant, qu'il ait été inspiré par le souvenir de quelque fait historique, et que les Çailendras de Java aient profité de l'affaiblissement du Cambodge pendant sa désagrégation, pour revendiquer sur ce pays les droits de ses anciens maîtres, les « rois de la montagne ».

5. Le Cambodge : les deux Tchen-la

(*Seconde moitié du VIIIe siècle*).

Le Tchen-la de terre, appelé aussi par les Chinois Wen-tan et P'o-leou, et correspondant peut-être au territoire de Bhavapura, envoya des ambassades en Chine, en 753 sous la conduite du fils du roi. En 754, ce même prince ou un autre fils du roi accompagna les armées chinoises opérant contre le Nan-tchao. En 771, une ambassade est dirigée par le second roi nommé P'o-mi, puis en 799 nouvelle ambassade[1]. L'itinéraire

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 212.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de KIA TAN de Chine en Inde par voie de terre[1] place sa capitale, à la fin du VIIIe siècle, en un point qui a d'abord été localisé dans la région de Pak Hin Bun, sur le moyen Mékong[2], mais qui se trouve sans doute beaucoup plus au sud, vers le centre du Tchen-la primitif[3]. C'est peut-être à cette époque que remonte une inscription au nom d'un roi Jayasimhavarman trouvée à Ph'u Khiao Kao[4] dans le district de Ch'aiyaph'um, province de K'ôrat.

Du Tchen-la d'eau, on a quelques inscriptions de la région de Çambhupura (Sambor) : deux d'entre elles, datées de 770 et 781[5], émanent d'un roi nommé Jayavarman[6]. Une inscription de 791 trouvée dans la province de Siem Reap[7], et mentionnant l'érection d'une image du bodhisattva Lokeçvara, est le plus ancien témoignage épigraphique de l'existence au Cambodge du bouddhisme du Grand Véhicule. On ne sait quelles dates atrribuer à une série de princes, ancêtres des premiers rois d'Angkor, que les généalogies gratifient du titre de roi et qui ont pu effectivement gouverner les diverses principautés entre lesquelles le moyen et le bas Cambodge étaient divisés[8]. Une reine « ainée », Jyeshthâryâ, petite-fille de Nripendradevî et arrière-

1. Ibid., pp. 213-215, 372.
2. M. MASPERO, *La frontière de l'Annam et du Cambodge du VIIe au XIVe siècle*, BEFEO., XVIII, 3, pp. 30-32.
3. R. STEIN, *Les antécédents du Champa*, loc. cit. ; P. DUPONT, *La dislocation du Tchen-la*, BEFEO., XLII, pp. 41-44.
4. E. SEIDENFADEN, *Complément à l'Inventaire des monuments du Cambodge*, BEFEO. XXII, p. 90.
5. L'inscription de 770 provient de Preah Theat Preah Srei dans Thbong Khmum (K. 103, inédite). Celle de 781 a été trouvée à Lobŏk Srot, dans la région de Kratié, BEFEO., V., p. 419.
6. Que j'ai numéroté 1 *bis*, afin de ne pas changer les chiffres des rois d'Angkor de Jayavarman II à VII (Ibid.).
7. L. FINOT, *Lokeçvara en Indochine*, Et. Asiat., EFEO., I, p. 235.
8. Cf. BEFEO., XXXVI, p. 12, n. 1. Cf. infra, pp. 167-168, 188. — P. DUPONT (*La dislocation du Tchen-la*, BEFEO., XLIII, p. 17 et suiv.) a tenté une classification généalogique et chronologique de ces princes.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

petite-fille du roi Indraloka[1], fit une fondation à Sambor en 803[2], un an après l'avènement de Jayavarman II.

On aurait tort de croire qu'à cette période troublée de l'histoire du Cambodge corresponde une éclipse de l'art khmèr. C'est au contraire au VIIIe siècle que les historiens de l'art sont amenés à placer des productions particulièrement intéressantes de l'art préangkorien, intermédiaires entre le style de Sambor Prei Kuk et celui du Kulèn[3].

6. Le Champa méridional ou Houan-wang.
(Deuxième moitié du VIIIe siècle).

Le milieu du VIIIe siècle, qui est marqué par l'avènement des Çailendras dans les mers du Sud, est aussi une époque critique pour le Champa.

En 749 régnait Rudravarman II, personnage obscur, dont on ne connaît le nom que par une ambassade qu'il envoya en Chine cette année-là[4].

Jusqu'alors, le cœur du royaume cham s'était trouvé au Thüa-thien, puis au Quang-nam, mais au milieu du VIIIe siècle on constate un déplacement du centre de gravité vers le Sud, à Pa*n*duranga (Phan-rang) et à Kau*th*âra (Nhatrang) : en même temps, les Chinois cessent en 758 de parler du Lin-yi et remplacent ce nom par celui de Houan-wang[5]. Par ailleurs, la nouvelle dynastie qui règne dans le Sud inaugure l'usage des noms posthumes indiquant le séjour divin du roi après sa mort, le dieu à qui le roi défunt est allé s'unir. On ignore

1. Supra, p. 149.
2. E. Aymonier, *Le Cambodge*, I, p. 305.
3. G. de Coral Rémusat, *L'art khmèr*, Paris, 1940, p. 117. — P. Dupont, *Vishnu mitrés de l'Indochine occidentale*, BEFEO., XLI, pp. 233-254.
4. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 95.
5. *Ibid.*, p. 95.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

l'origine et les dates exactes du premier d'entre eux, Prithivîndravarman, de son nom posthume Rudraloka[1]. On sait qu'il eut pour successeur le fils de sa sœur, Satyavarman (Îçvaraloka), qui eut à subir l'incursion javanaise de 774. Celle-ci détruisit le sanctuaire primitif de Po Nagar à Nha-trang, dont la construction était attribuée au souverain légendaire Vichitrasagara[2]. Après avoir repoussé les envahisseurs, Satyavarman reconstruisit en briques un nouveau sanctuaire qui fut inauguré en 784[3].

Son fils Indravarman, qui lui succéda, semble avoir beaucoup guerroyé. Il subit à son tour en 787 une incursion javanaise qui détruisît un sanctuaire de Bhadrâdhipatîçvara, situé à l'ouest de la capitale Vîrapura, près de l'actuel Phan-rang[4]. Il envoya une ambassade en Chine en 793[5] et reconstruisit en 799 le temple détruit par les Javanais. Il régnait encore en 801[6].

7. La Birmanie : conquête par le Nan-tchao (vers 760) et décadence de Prome.

Du côté de la Birmanie, la fondation, dans la première moitié du VIIIe siècle, du royaume t'ai de Nan-tchao[7] qui occupait l'Ouest et le Nord-Ouest du Yunnan, eut pour le royaume Pyu de sérieuses conséquences. Allié des Tibétains contre la Chine, le second roi du Nan-tchao, Ko-lo-fong, était anxieux d'établir des communications avec l'Ouest, et pour cela, il lui fallait s'assurer de la haute Birmanie. Entre 757 et 763,

1. Barth et Bergaigne, *Inscr. sanskrites*, p. 224.
2. *Ibid.*, pp. 252, 256.
3. *Ibid.*, p. 253.
4. *Ibid.*, p. 217.
5. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 104.
6. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 226.
7. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 152.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

il conquit la haute vallée de l'Irawadi[1]. On s'est demandé si à cette époque la capitale des Pyus était toujours à Prome, et si elle n'avait pas été reportée plus au nord, à Ha-lin[2], mais cette période de l'histoire de Birmanie est fort mal connue. L'introduction du bouddhisme du Grand Véhicule, qui date sans doute de la dynastie des Vikramas, est confirmée par la découverte d'images de Bodhisattvas dont certaines paraissent remonter au VIIIe siècle[3].

8. L'expansion du bouddhisme Mahâyâna au VIIIe siècle.

L'expansion du Mahâyâna dans les pays de l'Inde extérieure, qui coïncide en gros avec l'avènement dans l'Inde de la dynastie Pâla au Bengale et au Magadha vers le milieu du VIIIe siècle[4], est le fait dominant de la période étudiée dans le présent chapitre.

Mettant à part l'inscription de Palembang de 684, dont l'inspiration mahâyâniste reste cependant, semble-t-il, sur le plan du Sarvâstivâda[5], secte du Petit Véhicule de langue sanskrite, l'ordre de succession des faits est le suivant[6] :

775, sur la Péninsule Malaise, fondation à Ligor par le roi de Çrîvijaya, d'un sanctuaire du Buddha et des Bodhisattvas Padmapâni et Vajrapâni ; — 778, à Java, fondation à Kalasan, par le Çailendra Panangka-

1. *Ibid.*, pp. 155-156. Les pages suivantes donnent d'importantes indications sur la pénétration indienne au Yun-nan par la route de Birmanie.
2. G. H. Luce, *The ancient Pyu*, J. Burma Res. Soc., XXVII, 1937, p. 249.
3. Nihar-Ranjan Ray, *Sanskrit buddhism in Burma*, p. 41.
4. L. de La Vallée Poussin, *Dynasties et Histoire de l'Inde*, p. 95.
5. Supra, p. 146.
6. Supra, pp. 154-158, 162.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ran, d'un sanctuaire de Târâ ; — 782, à Java, érection à Kelurak, probablement sous le même règne, d'une image de Manjuçrî par un maître originaire du Bengale ; — 791, au Cambodge, érection à Prasat Ta Keâm d'une image du bodhisattva Lokeçvara.

Ces faits prouvent que dans le dernier quart du VIIIe siècle, probablement sous l'influence de la dynastie Pâla et des maîtres de l'université de Nâlandâ [1], le bouddhisme du Grand Véhicule prit définitivement pied sur la péninsule et dans l'archipel. Ses caractéristiques principales sont : la tendance au mysticisme tantrique du Vajrayâna, populaire au Bengale dès le milieu du VIIIe siècle ; le syncrétisme avec les cultes hindouistes qui, déjà manifeste dans l'inscription de Kelurak, se précisera au Cambodge à l'époque d'Angkor et aboutira plus tard à Java au culte de Çiva-Buddha ; l'importance attachée à la rédemption des âmes des morts, qui donne au bouddhisme javanais et balinais l'aspect d'un véritable culte des ancêtres [2].

1. Cf. H. B. Sarkar, *The cultural contact between Java and Bengal*, Ind. Hist. Quart., XIII, 1937, pp. 593-594. — Sur Nâlandâ, cf. H. D. Sankalia, *The University of Nalanda*, Madras, 1934.

2. F. D. K. Bosch, *Buddhistische Gegevens uit Balische Handschriften*. Med. Akad. Amsterdam, Letterkunde, LXVIII, ser. B, n° 3, pp. 43-77. — J. Przyluski, *Le bouddhisme tantrique à Bali*, J. Asiat., janv.-mars 1931, pp. 159-167. — P. H. Pott, *Yoga en Yantra in hunne beteekenis voor de Indische Archaeologie*, Leyde, 1946.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

VII

FONDATION DE LA ROYAUTÉ ANGKORIENNE LES ÇAILENDRAS A SUMATRA

(Trois premiers quarts du IXe siècle).

1. Les débuts de la royauté angkorienne : Jayavarman II (802-850). — 2. Le Champa méridional : Pâṇḍuranga de 802 a 854. — 3. La Birmanie : royaumes de P'iao et de Mi-tch'en ; Fondation de Pegu (Haṃsavatî) en 825 et de Pagan (Arimaddanapura) en 849. — 4. La Péninsule Malaise. — 5. Les Çailendras à Java et à Sumatra de 813 à 863.

1. Les débuts de la royauté angkorienne : Jayavarman II (802-850).

La libération du Cambodge de la suzeraineté de Java fut l'œuvre de Jayavarman II, le fondateur de la royauté angkorienne.

Il se rattachait aux anciennes dynasties du Cambodge préangkorien par des liens assez lâches ; il était l'arrière-petit-neveu en ligne féminine de Pushkarâksha [1], prince d'Aninditapura qui devint roi à Çambhupura (Sambor) [2],

1. Cf. les tableaux généalogiques des inscriptions de Yaçovarman (Barth et Bergaigne, *Inscr. sanskr.*, p. 361) et de la stèle de Prè Rup (G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 74). — Sur le règne de Jayavarman. II, cf. aussi G. Cœdès, *Pour mieux comprendre Angkor*, pp. 151-175, dont certains passages sont reproduits ici.

2. Supra, p. 149.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

et le neveu d'un roi Jayendrâdhipativarman, dont on ne sait rien[1]. Une inscription du début du Xe siècle[2], dit, en parlant de son avènement : « Pour la prospérité du peuple, dans cette race parfaitement pure de rois, grand lotus qui n'avait plus de tige, il surgit comme une floraison nouvelle ». C'est sous des métaphores de ce genre que les généalogistes officiels voilent volontiers les perturbations auxquelles est parfois exposée la succession régulière dans l'ordre dynastique. Jayavarman II n'a laissé aucune inscription, fait à peu près unique dans l'histoire du Cambodge ; du moins n'en a-t-on pas encore trouvé. Fort heureusement, les principaux épisodes de son règne sont relatés avec un certain luxe de détails dans une inscription du XIe siècle[3].

« Sa Majesté, nous dit ce texte, vint de Javâ pour régner dans la cité d'Indrapura ». La famille de Jayavarman II, qui se rattachait aux dynasties du VIIIe siècle, s'était sans doute réfugiée à Java au moment des troubles de la sécession, à moins qu'elle n'y ait été emmenée de force à la suite d'un de ces raids maritimes dont il a été question dans le chapitre précédent.

Ce retour de Java, qui fut peut-être motivé par l'affaiblissement des Çailendras dans l'île, eut lieu vers l'an 800, car nous savons par de nombreux témoignages que le début effectif du règne se place en 802. Le pays était en proie à la plus complète anarchie, apparemment sans roi[4], ou divisé entre plusieurs principautés rivales, et avant de pouvoir faire valoir ses droits ou ses prétentions au trône du Cambodge, il fallait d'abord que le jeune prince conquît au moins une partie du royaume.

1. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, pp. 37-44.
2. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, pp. 344-345.
3. L. Finot, *L'inscription de Sdok Kak Thom*, BEFEO., XV, 2, pp. 53-106. Cf. Ibid., XLIII, pp. 56 et suiv.
4. Une inscription de 803 mentionne les fondations d'une reine « aînée », Jyeshthâryâ, qui régnait à Sambor, Cf. supra, p. 162.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Il commença par s'installer dans la cité d'Indrapura ; divers recoupements épigraphiques permettent de localiser une ville de ce nom dans la province de Thbong Khmum, à l'est de Kompong Cham[1], où il avait peut-être des attaches familiales. On peut songer au site de Banteay Prei Nokor, dont le nom prouve qu'il y eut là une ancienne capitale, et dont les monuments d'art préangkorien annoncent par certains détails le style du IXe siècle[2], mais les vestiges en bordure de la digue ouest du Baray occidental, dont il va être question dans un instant, ne sont pas exclus.

C'est à Indrapura, semble-t-il, que le jeune roi prit à son service comme chapelain un savant brahmane, Çivakaivalya, qui devait le suivre dans tous ses déplacements, et devenir le premier officiant d'un nouveau culte, celui du Dieu-roi.

Après être resté quelque temps à Indrapura, Jayavarman II quitta cette résidence, accompagné de Çivakaivalya et de sa famille, et se dirigea vers la région située au nord du Grand Lac, où la première ville d'Angkor devait s'élever un siècle plus tard. « Quand ils furent arrivés au district oriental, dit la stèle de Sdok Kak Thom, le roi octroya à la famille de son chapelain une terre et un village appelé Kuṭi ». Le district oriental désigne la région située à l'est d'Angkor. Le nom de *Kuti* subsiste dans celui de Banteay *Kdei*, monument tardif qui s'élève à côté d'un autre beaucoup plus ancien[3].

« Ensuite, continue la stèle, le roi régna dans la ville

1. G. Cœdès, *Les capitales de Jayavarman II*, BEFEO., XXVIII, pp. 117-119.
2. H. Parmentier, *Art khmèr primitif*, I, p. 206.
3. G. Cœdès, *Les capitales*, loc. cit., pp. 119-10 ; *Discovery of a pre-Angkor monument in the group of Angkor*, Ann. Bibliogr. Ind. Archaeol., 1930, pp. 14-16. — H. Marchal, *Kuṭiçvara*, BEFEO., XXXVII, pp. 333-347.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de Hariharâlaya. Le chapelain s'établit aussi dans cette ville, et les membres de sa famille furent nommés dans le corps des pages ».

Hariharâlaya correspond au groupe de ruines appelé « groupe de Rolûos », situé à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Siem Reap et comprenant un monument, *Lolei*, dont le nom est un écho affaibli du vieux nom Hariha*râlaya*[1]. Ce site comporte plusieurs édifices appartenant à l'art préangkorien, auxquels Jayavarman II se contenta d'effectuer certains remaniements, ainsi que quelques édifices nouveaux dont on peut lui attribuer la construction[2].

« Ensuite, dit l'inscription, le roi alla *fonder* la cité d'Amarendrapura, et le chapelain alla s'établir aussi dans cette ville pour servir le roi ».

En 1924, G. Groslier[3], avait cru pouvoir reprendre une ancienne hypothèse d'Aymonier[4] et identifier Amarendrapura avec le grand temple de Banteay Ch'mar, mais on sait maintenant que ce monument ne remonte pas au delà du XIIe siècle. Les arguments géographiques mis en avant pour localiser Amarendrapura dans le Nord-Ouest du Cambodge gardent une partie de leur valeur ; cependant, cette région ne possède pas de monuments pouvant, par leur style architectural ou décoratif, être attribués au règne de Jayavarman II. Et l'on ne comprend pas pourquoi, après avoir commencé à s'installer dans la région d'Angkor, il aurait choisi une contrée aussi éloignée du Lac et qui dut toujours être assez stérile. Par contre, le terrain situé

1. G. Cœdès, *Les capitales*, loc. cit., p. 121 ; *Inscr. du Cambodge*, I, p. 187.
2. Ph. Stern, *Hariharâlaya et Indrapura*, BEFEO., XXXVIII, pp. 180-186 (première et deuxième périodes).
3. *Amarendrapura dans Amoghapura*, BEFEO., XXIV, pp. 359-372.
4. *Le Cambodge*, III, p. 470.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

en bordure de la digue ouest du Baray occidental a révélé une série d'enceintes associées à des édifices que leur style place tout au début de l'art angkorien, avant l'art du Kulèn, et il est possible que cet ensemble s'il ne représente pas l'Indrapura mentionné plus haut, corresponde en partie, à la cité d'Amarendrapura fondée par Jayavarman II[1].

« Alors, poursuit l'inscription, le roi alla régner à Mahendraparvata, et le Seigneur Çivakaivalya alla lui aussi s'établir dans cette capitale pour servir le roi comme auparavant. Alors un brahmane nommé Hiranyadâma, savant dans la science magique, vint de Janapada[2] parce que le roi l'avait invité à faire un rituel, pour que le pays des Kambujas ne fût plus dépendant de Javâ et qu'il n'y eût plus qu'un seul souverain qui fût Chakravartin (monarque universel). Ce brahmane fit un rituel selon le saint *Vinâçikha* et érigea le Dieu-roi (sanskrit : *devarâja*, khmèr : *kamrateng jagat ta râja*.). Ce brahmane enseigna le saint *Vinâçikha*, le *Nayottara*, le *Sammoha*, le *Çiraccheda*. Il les récita du commencement à la fin pour les écrire et les enseigner au Seigneur Çivakaivalya. Et il prescrivit au Seigneur Çivakaivalya de faire le rituel du Dieu-roi. Le roi et le brahmane Hiranyadâma firent serment d'employer la famille de ce Seigneur Çivakaivalya pour célébrer le culte du Dieu-roi et de ne pas souffrir que

1. Ph. Stern, *Hariharâlaya et Indrapura*, loc. cit., p. 180, écarte cette identification, parce que dans cet ensemble qui comprend notamment Ak Yom, Vat Khnat, les ruines noyées dans le Baray occidental (creusé au XIe siècle) et les parties anciennes de Prasat Kôk Pô, « les réemplois de l'époque précédente sont constants », alors qu'Amarendrapura aurait été « fondé » par Jayavarman II. Cet argument ne me paraît pas très convaincant. La « fondation » d'une ville, surtout par un roi nomade comme Jayavarman II, n'exclut pas l'emploi de matériaux prélevés sur des monuments voisins plus anciens.

2. Probablement Prasat Khna dans Mlu Prei (G. Cœdès, BEFEO., XLIII, p. 8).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

d'autres le célébrassent. Le Seigneur Çivakaivalya, le chapelain (*purohita*), affecta tous ses parents à ce culte ».

Le mont Mahendra a été depuis longtemps identifié avec le Phnom Kulèn [1], le plateau gréseux qui domine au nord la plaine d'Angkor. Des recherches récentes [2] y ont révélé un ensemble archéologique qui correspond, à n'en pas douter, à l'ossature religieuse de la cité de Jayavarman II, car le style [3] en est intermédiaire entre celui des plus récents monuments préangkoriens et celui des premiers édifices de l'art d'Angkor que l'on groupait naguère sous la dénomination d'art d'Indravarman [4]. Ce qui se passa sur le Phnom Kulèn mérite qu'on s'y arrête un instant.

On a vu au chapitre précédent que les Çailendras de Java paraissent avoir revendiqué pour eux le titre d'empereur universel qui avait appartenu autrefois aux rois du Fou-nan. Ceci est de nature à expliquer la façon dont Jayavarman II, revenu de Java [5], établit son autorité sur le Cambodge au début du IXe siècle. Pour s'affranchir de la tutelle du « roi de la montagne », à qui ce titre donnait précisément la qualité de *mahârâja* ou de *chakravartin*, il fallait qu'il en devînt un lui-même en recevant d'un brahmane, sur une montagne, le linga miraculeux dans lequel résiderait dorénavant la puissance royale des rois khmèrs. Voilà pourquoi il installa sa capitale sur le mont Mahendra (Phnom

1. Aymonier, *Le Cambodge*, I, p. 428 ; cf. BEFEO., XXVIII, p. 122.
2. Ph. Stern, *Travaux exécutés au Phnom Kulên*, BEFEO., XXXVIII, pp. 151-173.
3. Ph. Stern, *Le style du Kulên*, Ibid., pp. 111-149.
4. H. Parmentier, *L'art d'Indravarman*, BEFEO., XIX, I, pp. 1-91.
5. Un bon argument en faveur de l'identification de *Javâ* dans l'inscription de Sdok Kak Thom avec l'île de Java a été fourni par Mme de Coral Rémusat qui signale des « influences javanaises dans l'art de Rolûoh » (J. Asiat., juill. sept. 1933, p. 190. Cf. Indian Art and Letters, N. S., vol. VII, 1933, p. 114), étudiées aussi par Ph. Stern (*Le style du Kulèn*, BEFEO., XXXVIII, pp. 127-128).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Kulèn), et fit venir un brahmane qui institua le rituel du Dieu-roi et l'enseigna au chapelain, « pour que le pays des Kambujas ne fût plus dépendant de Java, et qu'il n'y eût plus [dans ce royaume] qu'un seul souverain qui fût chakravartin ».

Si la suzeraineté plus ou moins effective de la lointaine Java n'avait été que le résultat des expéditions de la fin du siècle précédent, point n'eût été besoin, semble-t-il, de tant de cérémonies pour s'en libérer. Mais si les Çailendras de Java se posaient en héritiers des anciens possesseurs du sol, c'était une autre affaire, et un nouveau rituel associé à une nouvelle montagne devenait nécessaire [1].

Dans les royaumes hindouisés de l'Indochine et de l'Indonésie les cultes hindous et spécialement celui de Çiva, ont accentué une tendance qu'ils accusaient déjà dans l'Inde et ont fini par devenir un culte royal. L'essence de la royauté, ou comme disent certains textes, le « moi subtil » du roi [2], était censé résider dans un linga placé sur une pyramide, au centre de la cité royale qui était supposée se trouver elle-même à l'axe du monde [3]. Ce linga miraculeux, sorte de palladium du royaume était considéré comme ayant été obtenu de Çiva par l'intermédiaire d'un brahmane qui l'avait remis au roi fondateur de la dynastie [4]. La communion entre le roi et le dieu par l'intermédiaire d'un prêtre se faisait sur la montagne sainte, naturelle ou artificielle.

1. G. Cœdès, *On the origin of the S'ailendras of Indonesia*, J. Greater India Soc., I, 1934, p. 70.
2. G. Cœdès, *Note sur l'apothéose au Cambodge*, Bull. Comm. Arch. Indochine, 1911, p. 46.
3. R. von Heine-Geldern, *Weltbild und Bauform in Südostasien*, Wiener Beiträge zur Kunst und Kultur Asiens, IV, 1930, pp. 28-78.
4. F. D. K. Bosch, *Het lingga-heiligdom van Dinaja*, Tijd. Bat. Ben., LXIV, 1924 pp. 227-286.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Au Phnom Kulèn, le seul monument présentant une ébauche de pyramide étant le Krus Preah Aram Rong Chen, on peut admettre qu'il correspond au premier sanctuaire du Dieu-roi, et lorsque Jayavarman II et ses successeurs cessèrent de résider sur le Mahendraparvata, ils édifièrent d'autres temples-montagnes au centre de leurs capitales successives [1].

Le rituel du Dieu-roi institué par le brahmane Hiranyadâma avait pour base quatre textes : *Vinâcikha*, *Nayottara*, *Sammoha*, *Çiraccheda*, que la partie sanskrite de la stèle appelle les « quatre faces de Tumburu ». L. Finot, en publiant l'inscription [2], avait émis l'opinion que ces textes fussent d'origine tantrique, et deux savants hindous [3] ont confirmé ce point de vue en signalant dans une bibliothèque du Nepal un groupe de *tantras* dont les titres présentent quelques analogies avec ceux-ci. Ils auraient été émis par les quatre bouches de Çiva représenté par le gandharva Tumburu, mais on ne possède pas sur leur contenu de précisions suffisantes pour avoir une idée de ce que pouvait être le rituel institué sur le Phnom Kulèn. On ne peut s'empêcher d'établir un rapport, peut-être illusoire, entre le *Çiraccheda*, « la décollation », et l'histoire rapportée par le voyageur arabe sur la décapitation du roi du Cambodge par le Mahârâja du Zâbag [4]. Si la suzeraineté de Java avait pour origine un fait de ce genre, on comprendrait assez bien que le geste essentiel de l'établissement du rituel destiné à mettre fin à la sujétion du

1. Ph. Stern, *Le temple-montagne khmèr, le culte du linga et le Devarâja*, BEFEO., XXXIV, pp. 612-616.
2. BEFEO., XV, 2, p. 57.
3. B. R. Chatterji, *Indian cultural influence in Cambodia*, Calcutta, 1928, p. 273 ; *Tantrism in Cambodia, Sumatra and Java*, Mod. Review, janv. 1930. p. 80. — P. C. Bagchi, *On somme tântrik texts studied in ancient Kambuja*, Ind. hist. Quart., V, 1929, pp. 754-769 ; VI, 1930, pp. 97-107.
4. Supra, p. 161. Cf. BEFEO., XXIX, p. 356-387.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Cambodge, eût consisté dans la décollation en effigie du roi suzerain. Mais une autre explication se présente. On connaît dans l'Inde un rite de suicide par auto-décapitation destiné à obtenir de la divinité une grâce en faveur d'un tiers[1]. Il est possible qu'un tel suicide, réel ou simulé, ait fait partie des cérémonies d'installation du Dieu-roi. En tout cas, le rôle magique de la décapitation, réelle ou simulée, est trop connu[2] pour que l'on ait à s'étonner de la trouver à l'origine de la royauté angkorienne.

On peut se demander pourquoi Jayavarman II n'accomplit pas ce rite dès le début de son règne, et pourquoi il attendit d'avoir déjà résidé dans trois capitales avant de proclamer son indépendance. C'est qu'il eut d'abord à reconquérir une partie du royaume[3], à « rassembler la terre » divisée entre plusieurs chefs qui prétendaient tous être rois, à affermir son pouvoir, à se défendre contre les Chams[4], et à rétablir le calme avant de songer à faire descendre sur la montagne sainte le linga miraculeux, source du pouvoir souverain. Ses changements de capitales durent être accompagnés d'opérations militaires, auxquelles une inscription du XIe siècle fait allusion en disant que le roi « chargea les principaux officiers de pacifier tous les districts »[5]. Le premier d'entre eux était Prithivînarendra, « brûlant, tel le feu, les troupes des ennemis », à qui fut confiée la tâche de reconquérir Malyang, c'est-à-dire la région au sud de Battambang[6].

1. J. Ph. Vogel, *The head-offering to the Goddess in Pallava sculpture*, Bull. School Orient. Stud., VI, 2, 1931 (Mél. Rapson), pp. 539-543.
2. G. Cœdès, *Statuettes décapitées de Savank'alok*, Bull. Inst. Indoch. Etude de l'Homme, II, 1939, p. 190.
3. La *Nouvelle Histoire des T'ang* attribue encore au « Tchen-la d'eau » une ambassade de 813. P. Pelliot, *Deux Itinéraires*, loc. cit., p. 215, n. 1. Cf. BEFEO., XXXVI, p. 13.
4. Cf. infra, p. 178.
5. BEFEO., XIII, 6, p. 33.
6. BEFEO., XXXI, p. 621, et XXXII, p. 80, n. 1.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Aux siècles suivants, l'installation de Jayavarman II sur le Phnom Kulèn fut considérée comme un événement historique marquant le début d'une ère nouvelle : dans les inscriptions, Jayavarman II est le plus souvent désigné comme « le roi qui établit sa résidence sur le sommet du mont Mahendra ».

On ignore la durée du séjour sur le Kulèn. « Ensuite, reprend l'inscription, le roi retourna régner dans la ville de Hariharâlaya et le Dieu-roi y fut ramené aussi ; le chapelain et tous ses parents officiaient comme auparavant. Le chapelain mourut sous ce règne. Le roi mourut dans la ville de Hariharâlaya où résidait le Dieu-roi ».

Plusieurs monuments du groupe de Rolûos semblent dater du second séjour de Jayavarman II à Hariharâlaya [1]. Quant à l'emplacement de la résidence royale, on peut envisager deux possibilités. Il peut correspondre, soit au grand quadrilatère dénommé Prei Monti, dont le nom dérivé du sanskrit *mandira*, signifie précisément « palais royal », soit au quadrilatère dans la partie orientale duquel s'élèvent les tours de Preah Kô, temple funéraire de Jayavarman II et des ancêtres de son deuxième successeur Indravarman. Ce temple, suivant une coutume dont on a d'autres exemples, aurait pu être élevé sur l'emplacement d'une résidence royale en quelque sorte désaffectée.

Jayavarman II mourut à Hariharâlaya en 850, après 48 ans de règne [2]. Il reçut le nom posthume de Parameçvara, premier exemple certain de l'usage d'un nom d'apothéose pour un souverain du Cambodge [3].

1. PH. STERN, *Hariharâlaya et Indrapura*, BEFEO., XXXVIII, pp. 186-189 (troisième période).

2. G. CŒDÈS, *Nouvelles précisions sur les dates d'avènement de quelques rois des dynasties angkoriennes*, BEFEO., XLIII, p. 12.

3. Une stèle de Sambor du Mékong, datée 803 (AYMONIER, *Le Cambodge*, I, p. 305), mentionne un Indraloka, qui était l'arrière-grand-père de l'auteur de l'inscription. Il semble bien s'agir d'un nom posthume,

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Ce règne marqua le pays d'une empreinte profonde. Bien que son autorité effective ne se soit sans doute pas étendue au delà de la région du Grand Lac, Jayavarman II commença la pacification et l'unification du pays. Il chercha l'emplacement de la future capitale, dans une région voisine de cet inépuisable vivier qu'est le Tonlé Sap, un peu au delà de la limite des inondations annuelles, à une trentaine de kilomètres des carrières de grès du Phnom Kulèn, et assez près des passes donnant accès au plateau de K'ôrat et au bassin du Ménam. Il était réservé à son petit neveu et troisième successeur, Yaçovarman, de fonder cette cité de Yaçodharapura qui devait rester capitale de l'empire khmèr pendant 600 ans.

Jayavarman II institua le culte du Dieu-roi qui, comme dit la stèle précitée, « résida dans toutes les capitales où le conduisirent les rois, en qualité de protecteur du règne des souverains successifs ». Sans doute est-ce son sanctuaire en pyramide, élevé sur une montagne naturelle ou artificielle, qui marqua dorénavant le centre de la ville royale : le Bakong à Hariharâlaya (Rolûos), le Bakhèng dans la première ville d'Angkor, la grande pyramide à Koh Ker, le Phimeanakas, le Baphuon et finalement le Bayon à Angkor Thom.

Le règne de Jayavarman II, venu de l'étranger mais apparemment soucieux de renouer avec les traditions nationales, marque dans l'art la transition entre la période préangkorienne à laquelle il se rattache encore étroitement et l'époque d'Angkor qui lui doit une partie de ses formules nouvelles [1].

mais on ne sait à qui il fut décerné. J'ai déjà indiqué que l'apparition d'un nom posthume à Sambor et la mention du Dieu-roi dans une autre inscription de la même localité tendent à placer l'origine de ces rites dans le royaume de Çambhupura, patrie des ancêtres de Jayavarman II. (Bull. Comm. Arch. Indochine, 1911, p. 48).

1. Ph. Stern, *Le style du Kulèn*, loc. cit. — G. de Coral Rémusat, *L'art khmèr*, pp. 117-118.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Jayavarman II eut pour successeur son fils Jayavardhana[1], grand chasseur d'éléphants[2], qui continua de résider à Hariharâlaya. Ce roi, qui régna de 850 à 877 sous le nom de Jayavarman (III), fit quelques fondations dans la région d'Angkor[3]. Il reçut à sa mort le nom posthume de Vishnuloka.

2. Le Champa méridional (Pându*r*anga) de 802 à 854.

Au Champa, les rois continuèrent à résider dans le Pându*r*anga (Phan-rang). Harivarman Ier succéda vers 802 à son beau-frère Indravarman Ier[4]. Dès 803, il lança dans les provinces chinoises une fructueuse expédition qu'il renouvela en 809 avec moins de succès. Vers la même époque, c'est-à-dire au début du règne de Jayavarman II, le Cambodge semble avoir eu, lui aussi, à souffrir d'attaques menées par un chef militaire cham, le Senâpati Pâr[5]. Harivarman I régnait encore en 813[6] et probablement en 817, date à laquelle le Senâpati fit des fondations à Po Nagar de Nha-trang[7]. Il eut pour successeur son fils Vikrântavarman III, dont on ne connaît que quelques fondations à Po Nagar de Nha-trang et à Po Nagar de Mong-düc (854)[8].

1. Barth et Bergaigne, *Inscr. sanskr.*, p. 370.
2. E. Aymonier, *Le Cambodge*, I, p. 422. — BEFEO., XIII, 6, p. 34 ; XXVIII, p. 116.
3. BEFEO., XXVII, p. 381 ; XXXVIII, pp. 186-189.
4. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 105, n. 3.
5. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 269.
6. E. Aymonier, *Première étude sur les inscriptions tchames*, J. Asiat., janv.-fév. 1891, p. 24.
7. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 269.
8. *Ibid.*, pp. 231-237.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

3. La Birmanie : royaumes de P'iao et de Mi-tch'en ; fondation de Pegu (Hamsavatî) en 825 et de Pagan (Arimaddanapura) en 849.

En Birmanie, la soumission du Nan-tchao à la Chine en 791 [1] entraîna l'établissement de relations par voie de terre entre la Chine et le royaume Pyu. En 802, le roi Yung-k'iang, surnommé K'un-mo-ch'ang, envoya en Chine une ambassade sous la conduite de son frère (ou de son fils) Sunandana [2]. Il y en eut une autre en 807 [3]. C'est à ces deux ambassades que remontent les renseignements suivants que les *Histoires des T'ang* et le *Man chou* donnent sur le royaume de P'iao [4] :

Pour ses déplacements, le roi fait usage d'une litière en cordes d'or si le trajet est court, et d'un éléphant si le voyage est long. Il a plusieurs centaines de femmes et de concubines. L'enceinte de la capitale, mesurant 160 *li* de longueur, est constituée par une muraille en briques recouvertes d'un émail vert, protégée par un fossé revêtu de briques ; elle est percée de douze portes et munie de tours aux angles. Sa population comprend plusieurs fois dix mille familles. Les maisons sont recouvertes de lames de plomb et d'étain. Il y a plus de cent monastères du Buddha, décorés d'or, d'argent et de peintures multicolores et revêtus de tapis brodés. Dans le palais du roi, il y a deux cloches, l'une d'or et l'autre d'argent, que l'on frappe d'une certaine façon si le royaume est menacé d'invasion, pour tirer des présages heureux ou malheureux des sons qu'elles rendent.

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 153.
2. G. H. Luce, *The ancient Pyu*, J. Burma Res. Soc., XXVII, 1937, p. 249.
3. *Ibid.*, p. 250, n. 3.
4. Ma Touan-lin, *Méridionaux*, trad. d'Hervey de Saint-Denys, pp. 228-235. — E. H. Parker, *Burma relations to China*, Rangoon, 1893, p. 12. — G. H. Luce, *loc. cit.*, pp. 250-252.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Près du palais il y a l'image d'un grand éléphant blanc haut de 100 pieds devant laquelle s'agenouillent tous ceux qui ont des procès à soutenir, en se consultant eux-mêmes intérieurement sur la justice ou l'injustice de leurs propres causes. En cas de malheurs publics, le roi lui-même se prosterne devant l'éléphant, brûlant des parfums et s'accusant des fautes qu'il a commises. Les femmes réunissent leurs cheveux au sommet de la tête, en formant un gros nœud qu'elles ornent de fleurs en étain, de perles et de diverses pierres. Toutes portent des éventails ; celles de la classe élevée en suspendent cinq ou six à leur ceinture. Les jeunes garçons et les jeunes filles ont la tête entièrement rasée à l'âge de sept ans et sont placés aussitôt dans les temples et dans les couvents. Ils y demeurent jusqu'à leur vingtième année, étudiant la religion du Buddha, et ensuite rentrent dans le monde. Leurs vêtements ne se composent que d'une robe blanche en coton et d'une ceinture dont la couleur rouge imite la teinte des nuages qui entourent le soleil levant. Ils repoussent l'usage de la soie, disant qu'il faut nuire à la vie pour se la procurer. Les habitants professent l'amour de la vie et l'horreur de tuer. On ne fait usage ni d'entraves, ni de menottes, ni d'aucun instrument de supplice à l'égard des accusés qui sont simplement attachés. Ceux qui sont reconnus coupables reçoivent sur le dos des coups de bambou, dont le nombre est de cinq pour les fautes graves et de trois pour les fautes légères. L'homicide seul est puni de mort. Ils ne font usage ni de graisse, ni d'huile, et se servent de bougies en cire d'abeille parfumée. Ils ont des monnaies d'argent en forme de demi-lune. Ils font le commerce avec les nations voisines auxquelles ils vendent des étoffes blanches, et des jarres d'argile. Ils ont une musique particulière et des danses raffinées sur lesquelles les sources chinoises donnent de longs détails.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Pendant toute la première moitié du IXe siècle, le Nan-tchao resta maître de la haute Birmanie. En 832, il préleva sur la population de la capitale trois mille Pyus pour peupler la capitale orientale du Nan-tchao, correspondant à l'actuel Yun-nan-fou (K'un-ming). Ce fut le commencement de leur décadence.

La ville de Prome acheva de se dépeupler au profit de Pagan (Arimaddanapura), localité constituée par la réunion de 19 villages, bien située près du confluent de l'Irawadi et de la Chindwin, au carrefour des routes menant vers l'Assam, le Yun-nan et la région occupée aujourd'hui par les Etats Shans[1], non loin de cette plaine rizicole de Kyaukse, qui fut le berceau des Birmans, et le centre d'expansion de ces frères de race des Pyus, qui étaient descendus après eux des confins du Tibet[2]. Les chroniques indigènes font remonter au IIe siècle l'origine de cette cité et donnent une longue liste de chefs dont il est difficile d'apprécier l'authenticité : c'est l'un d'eux, le bonze usurpateur Poppa Sô-rahan, qui aurait fondé l'ère birmane de 638. Les recherches de Ch. Duroiselle[3] sur la secte des « Arî » ont prouvé qu'à cette époque le bouddhisme du Grand Véhicule avait pénétré à Pagan, et que dès le VIIIe siècle il avait dans certains monastères pris une forme tantrique comportant des pratiques de sorcellerie et des rites érotiques. En 849, Pagan entra définitivement

1. J. S. Furnivall, *The foundation of Pagan*, J. Burma Res. Soc., I, 2, 1911, p. 6-9.

2. R. Grant Brown, *The origin of the Burmese*, Ibid., II, 1912, pp. 1-7. — G. H. Luce, *Economic life of the early Burman*, J. Burma Res. Soc., XXX, 1940, pp. 286-287.

3. *The Arî of Burma and tântric buddhism*, Arch. Surv. India, Ann. Rep., 1915-16, pp. 79-93. — Sur l'étymologie du mot *Arî*, cf. E. Huber, BEFEO., 1909, p. 584 ; L. Finot, J. Asiat., juillet-août 1912, pp. 123-128 ; Maung Tin, *Derivation of Arî*, J. Burma Res. Soc., IX, 1919, p. 155 (et la discussion qui suivit cette note, Ibid., X, 1920, pp. 28, 82, 158, 160).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

dans l'histoire avec la construction de son enceinte par le roi Pyinbya.

Au début du IXe siècle, la *Nouvelle Histoire des T'ang* mentionne, parmi les Etats vassaux du P'iao, le royaume de Mi-tch'en qui envoya une ambassade en 805[1] et qui fut victime en 835 d'une agression du Nan-tchao[2]. D'après un itinéraire donné par le même texte[3], le Mi-tch'en devait être situé vers les bouches de l'Irawadi.

Vers la même époque apparaît, dans les récits des voyageurs et les œuvres des géographes arabes et persans, le nom du roi de *Rahmâ*. Il s'agit du *Râman'n'adesa*, ou pays môn[4] de basse Birmanie. La mention la plus ancienne s'en trouve dans le *Livre des routes et des provinces* d'Ibn Khordâdzbeh écrit entre 844 et 848 : « Le roi de Rahmâ possède cinquante mille éléphants ; le pays produit des étoffes de coton veloutées et du bois d'aloès de l'espèce *hindî* »[5]. En 851, le marchand Sulaymân répète ces renseignements, en les amplifiant ; il ajoute que « les échanges se font, parmi les habitants, avec des cauris » et décrit longuement le rhinocéros qu'on trouve dans le pays[6].

A cette époque, le centre de gravité du royaume môn s'était déplacé vers l'ouest : une chronique place en 825 la fondation de Pegu (Hamsavatî) par Samala et Vimala, deux frères jumeaux originaires de Thatön[7]. Cette date semble devoir être préférée aux dates plus anciennes ou

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 172, n. 1.
2. *Ibid.*, p. 156, n. 4.
3. *Ibid.*, pp. 223-224. — G. H. Luce, *Burma down to the fall of Pagan*, J. Burma Res. Soc., XXIX, 1939, p. 272.
4. C. O. Blagden, *Mon and Râman'n'adesa*, J. Burma Res. Soc., IV, 1914, pp. 59-60 ; *Mon, Rman, Râman'n'a*, Ibid., V, 1915, p. 27.
5. G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, I, p. 29.
6. *Ibid.*, pp. 43-45.
7. Ils étaient fils de Tissa Dhammarâja Sîharâja qui, d'après la légende, descendait d'un dragon, ainsi que son épouse (J. S. Furnivall, *Notes on the history of Hanthawaddy*, J. Burma Res. Soc., III, 1913, p. 167).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

plus récentes fournies par d'autres textes [1]. Comme pour Pagan, les chroniques donnent des listes de rois de Pegu [2] dont il est impossible de vérifier l'authenticité.

4. La Péninsule Malaise.

Sur la Péninsule Malaise, le seul document qu'on puisse attribuer à la premiére moitié du IXe siècle, est une courte inscription en tamoul trouvée à Takua Pa et indiquant qu'« un étang nommé Avani-nârana*m* creusé par le chef de Nangûr, est placé sous la protection des membres du Ma*n*igrâmam, résidant dans le camp militaire » [3]. Avani-nârâya*n*a étant un surnom du roi Pallava Nandivarman III qui régna de 826 à 849 [4], on peut en déduire la date approximative de cette inscription, d'un faible intérêt historique, qui mérite cependant une mention, parce que c'est un des rares documents rédigés dans un des vernaculaires de l'Inde qui aient été trouvés dans l'Inde extérieure.

5. Les Çailendras à Java et à Sumatra de 813 à 863.

A Java, les sources chinoises qui énumèrent en 813 ou 815 et en 818 les dernières ambassades du Ho-ling [5]

1. Mg. May Oung, *The chronology of Burma*, Ibid., III, 1913, pp. 15-16. — Cf. R. Halliday, *Lik Sming Asah*, Ibid., VII, 1917, p. 205 ; *Slapat Râjâwang Datow Sming Rong, A history of Kings*, Ibid., XIII, 1923, p. 48, n. 81.

2. A. P. Phayre, *History of Burma*, p. 289. — C. E. Harvey, *History of Burma*, p. 368. — Maung Hla, *The chronological tables of the Kings of Burma who reigned at Thayekhittaya (ancient Prome) and at Pagan*, J. Burma Res. Soc., XIII, 1923, pp. 82-94.

3. La traduction de Hultzsch, publiée dans J. Roy, Asiat. Soc., 1913, pp. 337 et 1914, p. 397, est reproduite dans G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam*, II, p. 50.

4. R. Gopalan, *History of the Pallavas of Kanchi*, Madras, 1928, p. 138.

5. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, loc. cit., p. 286.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

attribuent au Chö-p'o celles de 820 et 831[1]. On se souvient que Chö-p'o, qui désignait au Ve siècle tout ou partie de l'île de Java[2], était au VIIIe le nom de la capitale du Ho-ling qui fut abandonnée entre 742 et 755 pour P'o-lou-kia-sseu, situé plus à l'est[3] : ce changement de capitale avait été provoqué par l'avènement des Çailendras bouddhistes dans le centre de Java. La réapparition de Chö-p'o en 820 peut être interprétée soit comme la réunion du centre et de l'Est sous l'égide des Çailendras, soit beaucoup plus vraisemblablement comme un retour au pouvoir, dans le centre de l'île, des princes çivaïtes qui avaient émigré dans l'Est.

Des successeurs de Panangkaran, le Çailendra fondateur de Kalasan, on ne connaît guère plus que les noms. L'inscription de 907 déjà citée[4] énumère, sans nous faire connaître leurs relations généalogiques, les Mahârâjas Panungalan, Warak, Garung qui régnait en 829 ou 839, et Pikatan qui régnait en 864[5]. Est-ce l'un de ces deux derniers qui portait le nom de sacre de Samarottunga mentionné dans une inscription de 847[6] ? Ainsi qu'on l'a vu[7], ce titre est peut-être un autre nom de Samarâgravîra, fils du Çailendra de la charte de Nâlandâ qu'on croit pouvoir identifier avec Panangkaran. Dans ce cas, les successeurs de Panangkaran qui viennent d'être énumérés seraient encore des Çailendras, qui auraient continué d'exercer une suzeraineté au moins nominale sur Çrîvijaya, puisque vers 850-860 ce royaume était gouverné par le « fils cadet » (*Bâla-*

1. *Ibid.*, pp. 286-287.
2. Supra, p. 95.
3. Supra, p. 156.
4. Supra, p. 153.
5. N. J. Krom, *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 156.
6. *Ibid.*
7. Supra, p. 160.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

putra) de l'un d'entre eux[1]. Et la plus ancienne mention du Mahârâja de Zâbag (*Jâvaka*) dans un auteur arabe (IBN KHORDÂDZBEH)[2] s'appliquerait au Çailendra régnant à Java.

Mais le déclin de la puissance des Çailendras dans le centre de Java, qui fut accompagné d'un regain des cultes hindouistes attesté par une inscription provenant des environs de Prambanan (863)[3], eut pour conséquence l'affermissement de leur pouvoir à Sumatra dont on trouve un écho dans les sources arabes et persanes : il est certain en effet qu'au Xe siècle le *Zâbag* correspond au *San-fo-ts'i* des Chinois, c'est-à-dire au royaume sumatranais de Çrîvijaya.

Tout ce qu'on sait de ce dernier vers le milieu du IXe siècle[4], c'est, je le répète, que le « Mahârâja de Suvarnadvîpa » était un « fils cadet » (*Bâlaputra*) du roi de Java Samarâgravîra (Samarottunga ?), et un petit-fils du Çailendra « roi de Java et tueur des héros ennemis », c'est-à-dire du Panangkaran de Kalasan. Par sa mère Târâ, il était petit-fils d'un roi Dharmasetu ou Varmasetu qu'on a voulu identifier avec Dharmapâla, de la dynastie des Pâlas du Bengale[5], mais qui peut tout aussi bien avoir régné à Çrîvijaya[6]. Ce Bâlaputra est sans doute le premier souverain Çailendra de Çrîvijaya. Il fit construire dans l'Inde, à Nâ-

1. Supra, p. 160 et ci-dessous.
2. Cet auteur, dont l'ouvrage date de 844-848, dit simplement que « le roi de Zâbag, roi des îles de la mer orientale s'appelle le Mahârâja ». G. FERRAND, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, pp. 23-24., 29-30 ; *L'empire sumatranais de Çrîvijaya*. J. Asiat., juill.-sept. 1922, pp. 52-53.
3. Inscr. de Pereng. N. J. KROM, *loc. cit.*, p. 165.
4. Grâce à la charte de Nâlandâ publiée par HIRANANDA SHASTRI, *The Nâlandâ copper plate of Devapâladeva*, Epigr. Ind., XVII, 1924, pp. 310-327.
5. W. F. STUTTERHEIM, *A Javanese period in Sumatran history*, pp. 9-12.
6. K. A. NILAKANTA SASTRI, *Śrî Vijaya*, BEFEO., XL, p. 267.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

landâ, un monastère[1] auquel le roi Devapâla, dans la 39e année de son règne (850/860), offrit plusieurs villages : c'est cette donation qui fait l'objet de la charte contenant les renseignements généalogiques dont il a été fait état dans les pages précédentes.

1. Pour la localisation de ce *vihâra* parmi les ruines de Nâlandâ, cf. F. D. K. Bosch, *Een oorkonde van het Groote Klooster te Nâlandâ*, Tijd. Bat. Gen., LXV, 1925, pp. 509-588.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

VIII

EPANOUISSEMENT DE LA ROYAUTÉ ANGKORIENNE ET DE ÇRIVIJAYA

(De la fin du IXe au début du XIe siècle).

1. Les débuts de la royauté angkorienne (877-1001). — 2. La dynastie chame d'Indrapura. — 3. Le royaume javanais de Matarâm. — 4. Le San-fo-ts'i ou royaume sumatranais de Çrîvijaya. — 5. La Birmanie.

1. Les débuts de la royauté angkorienne (877-1001).

Après le silence assez surprenant de Jayavarman II et de Jayavarman III, Indravarman, qui prit le pouvoir en 877, renoua la tradition épigraphique de ses prédécesseurs de l'époque préangkorienne. Peut-être devons-nous cette heureuse circonstance à l'influence de son maître spirituel, le brahmane Çivasoma, parent de Jayavarman II[1], et disciple du fameux philosophe hindou Çankarâchârya, le restaurateur du brahmanisme orthodoxe[2]. Il ne semble pas qu'Indravarman ait eu aucun lien de parenté avec ses deux prédéces-

1. Il était petits-fils du roi Jayendrâdhipativarman, oncle maternel de Jayavarman II. Cf. supra, p. 168.

2. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 37. — Cf. K. A. Nilakanta Sastri, *A note on the date of S'ankara*, Journal Asiat. Res., Madras, XI, III, p. 285.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

seurs. Les généalogistes des règnes suivants essayeront tant bien que mal d'en faire le petit-fils ou le petit-neveu des parents de l'épouse de Jayavarman II[1], mais c'est là une prétention qui n'apparaît dans aucune de ses inscriptions. Il était fils du roi Prithivîndravarman, et par sa mère, il était arrière-petit-fils d'un autre roi Nripatîndravarman[2] : on ne sait rien de ces soi-disant souverains. Par sa femme Indradevî, descendante de Pushkarâksha, il acquit sans doute des droits sur Çambhupura où il n'est pas certain que ses deux prédécesseurs aient exercé une souveraineté effective.

Il continua de résider à Hariharâlaya (Rolûos), et dès la première année de son règne, en 877, il entreprit, au nord de la capitale, la construction de l'Indratatâka, le grand bassin aujourd'hui asséché au centre duquel s'élève le monument de Lolei, affirmant ainsi la primauté des travaux hydrauliques dans un pays sablonneux où le grand problème est celui de l'eau. En 879, il dédia les six tours de brique stuquée de Preah Kô[3] aux images de ses parents, de ses grands-parents maternels, de Jayavarman II et de son épouse, divinisés sous les traits de Çiva et de Devî[4]. Enfin, en 881, il inaugura le premier grand monument en pierre, construit pour

1. Barth et Bergaigne, *Inscriptions sanskrites du Cambodge*, p. 361. — G. Cœdès, *L'inscription de Baksei Chamkrong*, J. Asiat., mai-juin 1909, p. 485.

2. Barth et Bergaigne, *Ibid.* — G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, p. 24.

3. Le nom ancien du monument est Parameçvara, nom posthume de Jayavarman II. Les tours sont construites dans la partie est d'un grand quadrilatère situé au sud de l'Indratatâka, et correspondant peut-être à la *purî* de Jayavarman II (supra, p. 176). Les inscriptions sanskrites de ce monument ont été éditées par Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 297 et G. Cœdès, *loc. cit.*, p. 18. Les inscriptions khmères qui donnent de longues listes de serviteurs ont été analysées par Aymonier, *Le Cambodge*, II, p. 439, et reproduites dans le vol. IV du *Corpus*.

4. G. Cœdès, *L'apothéose au Cambodge*, Bull. de la Comm. archéol. de l'Indochine, 1911, p. 40.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

le linga royal Indreçvara, dont le nom associe, suivant la coutume, le nom du dieu Îçvara (Çiva) à celui du roi fondateur. C'est la pyramide de Bakong[1], au sud de Preah Kô.

Ce règne assez court semble avoir été pacifique. L'autorité d'Indravarman s'étendait de la région de Chau-doc, où il offrit un *vimâna* à Çiva dans le vieux sanctuaire du Phnom Bayang[2], jusque dans la région au nord-ouest d'Ubon, d'où provient une inscription bouddhique de 886 le mentionnant comme roi régnant[3]. A l'extérieur, son maître Çivasoma affirme que « son commandement était comme une couronne de jasmin sur les têtes altières des rois de Chine, du Champa et de Java »[4], prétention certainement très exagérée, mais donnant quelque idée de l'horizon diplomatique du Cambodge à cette époque.

A sa mort, en 889, Indravarman reçut le nom posthume d'Îçvaraloka. Il eut pour successeur son fils Yaçovardhana, dont la mère Indradevî descendait des anciennes familles royales de Vyâdhapura (Fou-nan), de Çambhupura et d'Aninditapura. Le nouveau roi renouait ainsi avec la légitimité préangkorienne[5], interrompue par les règnes de Jayavarman II et III et d'Indravarman. De plus, il avait eu pour précepteur le brahmane Vâmaçiva, qui appartenait à la puissante

1. Les travaux de dégagement de Bakong ont révélé que sur l'emplacement du sanctuaire (inachevé ou ruiné) du linga Indreçvara, au sommet de la pyramide, une nouvelle tour fut reconstruite au XIe siècle. Les huit tours de brique stuquée à la base de la pyramide et les édifices annexes sont contemporains de la fondation du temple. Les inscriptions de Bakong ont été publiées par Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 310 et G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 31.

2. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 313.

3. BEFEO., XXII, p. 63.

4. G. Cœdès, *loc. cit.*, p. 43.

5. G. Cœdès, *La tradition généalogique des premiers rois d'Angkor*, BEFEO., XXVIII, pp. 124 et suiv. ; *A propos du Tchen-la d'eau*, Ibid., XXXVI, pp. 1 et suiv.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

famille sacerdotale chargée par Jayarvarman II du culte du Dieu-roi[1], et qui se rattachait par son maître Çivasoma au grand philosophe hindou Çankarâchârya.

Le règne de Yaçovarman I tint les promesses de cette double ascendance, et le programme de constructions qu'il réalisa devait servir plus tard de modèle à ses successeurs.

L'année même de son avènement, en 889, il fit édifier dans les diverses provinces de son royaume, à proximité de sanctuaires anciens ou de lieux de pèlerinage fréquentés, une centaine d'ermitages (*âçrama*), dont chacun devait comporter un pavillon royal (*râjakutî*) réservé au souverain lors de ses déplacements[2]. De ces monastères en construction légère, on connaît une douzaine d'emplacements marqués chacun par la présence d'une stèle portant sur une face une inscription sanskrite en caractères ordinaires, et sur l'autre une réplique du même texte en écriture de l'Inde du Nord (pré-nâgarî), analogue à celle introduite à Java un siècle plus tôt[3]. Ces « affiches de pierres », comme les a appelées Bergaigne, donnent toutes le même texte, qui ne diffère d'une stèle à l'autre que par le nom de la divinité à qui l'ermitage a été offert : après une généalogie détaillée de Yaçovarman, et l'éloge de ce roi qui, à en croire le panégyriste, unissait la force et l'adresse physiques à toutes les qualités de l'intelligence, elles donnent sous forme d'ordonnance royale (*çâsana*), le règlement de l'ermitage uniformément dénommé Yaçodharâçrama.

1. C'était le petit-neveu en ligne maternelle de Çivakaivalya, le chapelain de Jayavarman II (L. Finot, *L'inscription de Sdok Kak Thom*, BEFEO., XV, 2, pp. 80, 89).

2. G. Cœdès, *A la recherche du Yaçodharâçrama*, BEFEO., XXXII, pp. 84 et suiv.

3. Supra, p. 155. — Sur les caractéristiques de cette écriture, cf. la note d'A.Barth en tête de l'édition des inscriptions par Bergaigne, *Inscr. sanskrites du Cambodge*, p. 346.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

En 893, Yaçovarman éleva au milieu de l'Indratataka, le grand bassin creusé par son père au nord de la capitale, un sanctuaire composé de quatre tours de brique, destiné comme celui de Preah Kô à abriter les statues de ses parents et de ses grands-parents[1] : c'est le monument connu aujourd'hui sous le nom de Lolei, qui semble rappeler, ai-je dit, celui de Hariharâlaya.

Yaçovarman ne résida pas longtemps dans cette capitale et il est possible que, dès son avènement, il ait formé le projet de déplacer le sanctuaire du Dieu-roi et le siège du pouvoir temporel :

« Alors, dit l'inscription de Sdok Kak Thom[2], le roi fonda la ville de Yaçodharapura et emmena le Dieu-roi hors de Hariharâlaya pour le fixer dans cette capitale. Alors le roi érigea le Mont Central. Le Seigneur du Çivâçrama (surnom du maître Vâmaçiva) érigea le saint linga au milieu ».

On a longtemps cru que ce texte se rapportait à la fondation d'Angkor Thom et du Bayon. Ph. Stern, dans un mémoire devenu classique[3], a prouvé l'impossibilité de faire remonter à la fin du IXe siècle un monument construit et décoré comme l'est le Bayon, et j'ai, de mon côté, montré qu'Angkor Thom sous son aspect actuel n'est pas antérieur à la fin du XIIe siècle[4]. La ville fondée par Yaçovarman a été identifiée par V. Goloubew avec un vaste quadrilatère dont les côtés ouest et sud sont marqués par une double enceinte de terre encore visible et un fossé transformé en rizières, et le côté est par la rivière de Siem Reap détournée

1. Inscriptions sanskrites publiées par Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 319. Inscriptions khmères analysées par Aymonier. *Le Cambodge*, II, p. 450 et reproduites dans le vol. IV du *Corpus*.
2. L. Finot, *loc. cit.*, BEFEO., XV, 2, p. 89.
3. *Le Bayon d'Angkor Thom et l'évolution de l'art khmèr*, Ann. du Musée Guimet, Bibl. de vulgar., t. 47, 1927.
4. *La date du Bayon*, BEFEO., XXVIII, p. 81.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de son cours primitif[1]. Le centre du quadrilatère est marqué par la colline du Phnom Bakhèng, couronnée par un édifice en pyramide, dont le style est bien celui de l'époque ; une inscription indique qu'il abritait le linga Yaçodhareçvara[2].

Quelles raisons provoquèrent ce déplacement de la capitale et déterminèrent le choix de son emplacement ?

Le site de Hariharâlaya, encombré de monuments construits durant les règnes précédents, ne se prêtait sans doute pas à la réalisation des projets urbanistes du jeune souverain. Par ailleurs, si, comme je le crois, le temple du linga royal devait devenir le mausolée de son fondateur, il devait être reconstruit à chaque changement de règne, en même temps que le linga changeait de nom ou était remplacé par un nouveau linga[3]. Que, pour le linga Yaçodhareçvara, Yaçovarman ait voulu surpasser l'Indreçvara de son père en construisant le temple sur une colline naturelle, il n'y a là rien de surprenant. Or, des trois collines qui s'offraient à son choix dans le voisinage de Hariharâlaya, le Phnom Bok était trop haut et trop encombrant pour marquer le centre d'une ville, et le Phnom Krom était trop près du Lac. Restait le Phnom Bakhèng dont la hauteur et les dimensions répondaient bien au dessein du roi. C'est sans doute pourquoi il le choisit, se contentant de construire sur chacune des deux autres collines un triple sanctuaire dédié à la Trimûrti[4].

1. *Le Phnom Bakheng et la ville de Yaçovarman*, BEFEO., XXXIII, p. 319 ; *Nouvelles recherches autour du Phnom Bakhèng*, Ibid., XXXIV, p. 576. — Cette rivière descendant du Phnom Kulên, on s'est demandé si cette colline sacrée ne jouait pas à l'égard d'Angkor un rôle analogue à celui de la cité religieuse de Mi-sön à l'égard de Tra-kiêu dont la rivière descend du cirque du Mi-sön (J. Asiat., avril-juin 1939, p. 281).

2. G. Cœdès, *Une nouvelle inscription du Phnom Bakhèng*, BEFEO., XI, p. 396.

3. Ph. Stern, *Le temple-montagne khmèr, le culte du linga et le devarâja*, BEFEO., XXXIV, p. 611. — Cf. infra, p. 204.

4. M. Glaize, *Le dégagement du Phnom Krom*, BEFEO., XL, p. 371.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

En même temps qu'il aménageait sa capitale, et la reliait à l'ancienne par une chaussée qui menait de son entrée est à l'angle nord-est de l'Indratatâka, la pièce d'eau creusée par son père, il faisait aménager au nord-est de la nouvelle ville un immense bassin mesurant 7 kilomètres de longueur et 1.800 mètres de largeur. Ce bassin nommé Yaçodharatâka était bordé par une puissante levée de terre aux quatre coins de laquelle il fit placer des stèles, avec de longues inscriptions sanskrites en caractères pré-nâgarî reproduisant sa généalogie, développant son panégyrique et exaltant son œuvre [1]. Sur la rive sud de cette immense pièce d'eau, aujourd'hui asséchée et connue sous le nom de Baray oriental, il fit installer une série de monastères pour les différentes sectes entre lesquelles son éclectisme religieux lui permettait de partager ses faveurs [2] : le Brâhmanâçrama çivaïte pour les Çaivas, les Pâçupatas et les Tapasvins [3], le Vaishnavâçrama vishnouite pour les Pâncharâtras, les Bhâgavatas et les Sâttvatas [4], et peut-être aussi un Saugatâçrama bouddhique dont la stèle, déplacée de son emplacement primitif, a été retrouvée à Tép Pranam dans Angkor Thom [5].

C'est sous le règne de Yaçovarman que fut commencée la construction des temples çivaïtes de Çikharîçvara, « le Çiva du sommet », au Preah Vihear, et de Bhadreçvara à Çivapura (Phnom Sandak) [6].

1. Publiées par BARTH et BERGAIGNE, *loc. cit.*, pp. 413 et suiv.
2. Sur ces sectes, cf. Sir CHARLES ELIOT, *Hinduism and Buddhism*, vol. II.
3. Représenté par les ruines de Prei Prasat dégagées par G. TROUVÉ, BEFEO., XXXII, p. 113. La stèle a été publiée par BARTH et BERGAIGNE, *loc. cit.*, p. 418. Cf. BEFEO., XXXII, p. 85.
4. Représenté par les ruines de Prasat Komnap. Cf. G. TROUVÉ, *Ibid.*, La stèle a été publiée par mes soins, *Ibid.*, p. 89.
5. G. CŒDÈS, *La stèle de Tép Pranam*, Journ. Asiat., mars-avril 1908, p. 203.
6. Description de ces monuments dans H. PARMENTIER, *L'art khmèr classique*, Publ. EFEO., XXIX, 1939, pp. 136 et 270.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

La fondation de Yaçodharapura, sur le site qui devait rester la capitale du Cambodge jusqu'au XVe siècle, suffirait à illustrer le règne de Yaçovarman, dont l'histoire politique est fort mal connue. Ses inscriptions digraphiques couvrent une aire assez vaste, s'étendant du bas Laos au nord[1], à la côte du golfe de Siam entre la région de Chantaboun[2] et celle de Ha-tien[3]. Une campagne au Champa, qu'on lui attribuait naguère sur la foi d'un texte du XIIe siècle, date en réalité de cette dernière époque[4]. Les limites qu'une inscription de son neveu Râjendravarman[5] assigne à son royaume sont les Sûkshma-Kâmrâtas (du côté de la Birmanie), la mer (golfe de Siam), le Champa et la Chine. Par Chine, il faut entendre le Nan-tchao, qu'un texte chinois donne formellement comme limitrophe du Cambodge dans la seconde moitié du IXe siècle[6]. La mention d'une victoire navale « sur des milliers de barques aux voiles blanches »[7], s'il ne s'agit pas des Chams, se rapporte peut-être à quelque nouvelle incursion indonésienne.

Yaçovarman cessa de régner en 900[8] et reçut le nom posthume de Paramaçivaloka[9].

De ses deux fils, qui lui succédèrent, on sait fort peu de chose.

1. Stèle de Huei Thamo, Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 389.
2. Stèle de P'aniet (Inv. Cœdès, K. 479).
3. Stèle de Kuhea Preah, Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 388 (sous le nom de Phnom Trotoung).
4. BEFEO., XXIX, p. 316.
5. Inscription de Baksei Chamkrong, Journ. Asiat., mai-juin 1909, p. 499.
6. H. Maspero, *La frontière de l'Annam et du Cambodge du VIIIe au XIVe siècle*, BEFEO., XVIII, 3, p. 32. — Cf. G. Maspero, *La géographie politique de l'Indochine aux environs de* 960 *A. D.* Et. Asiat. EFEO., II, pp. 94-95.
7. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 492, n. 3.
8. G. Cœdès, *Nouvelles précisions sur les dates d'avènement de quelques rois des dynasties angkoriennes*, BEFEO., XLIII, p. 13.
9. E. Aymonier, *Le Cambodge*, III, p. 139.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

L'aîné, Harshavarman I, qui fit en 912 une donation dans l'ancienne capitale du Fou-nan [1], est le fondateur du petit temple-montagne de Baksei Chamkrong au pied du Phnom Bakhèng [2]. Il régnait sans doute encore en 922 [3], et reçut à sa mort, qui dut survenir peu après, le nom posthume de Rudraloka.

Le cadet, Îçânavarman II, dont on ne connaît guère que le nom posthume Paramarudraloka, régnait en 925 [4], mais dès 921 [5] un de ses oncles maternels était « sorti de la ville de Yaçodharapura pour aller régner à Ch'ok Garyar emmenant avec lui le Dieu-roi » [6]. En fait, il semble bien qu'il y ait usurpation de la part de cet oncle qui régna sous le nom de Jayavarman IV. Un texte postérieur place son avènement en 928 [7], qui est peut-être la date de la mort d'Îçânavarman II, grâce à laquelle l'oncle pouvait enfin faire figure de souverain légitime.

C'est sur le site actuel de Koh Ker [8], à proximité d'une grande pièce d'eau, que Jayavarman IV construisit sa nouvelle résidence qu'il orna de monuments de dimensions colossales [9] : le plus remarquable est la grande pyramide à sept étages, au sommet de laquelle

1. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, p. 551 ; cf. BEFEO., XXVIII, pp. 127-128.
2. Journ. Asiat., mai-juin 1909, p. 500.
3. BEFEO., XXXI, p. 17.
4. G. Cœdès, *A date of Îs'ânavarman II*, Journ. Greater India Soc., III, 1936, p. 65.
5. G. Cœdès, *La date de Koh Ker*, BEFEO., XXXI, p. 12. — C'est de la même année que date le monument vishnouite de Prasat Kravan construit à l'est d'Angkor par divers hauts dignitaires.
6. Inscription de Sdok Kak Thom, BEFEO., XV, 2, p. 90.
7. Inscription de Prasat Neang Khmau, G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 32. Cf. BEFEO., XXXI, p. 17.
8. « Ile de gloire », déformation du mot *gargyar* (mod. *kokî*), nom de l'arbre *Hopea* des Diptérocarpées, généralement connu sous son nom annamite de *sao*.
9. H. Parmentier, *L'art khmèr classique*, pp. 15 et suiv. — Sur l'épigraphie de Koh Ker, cf. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, pp. 47-71.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

se trouve encore le piédestal du linga royal Tribhuvaneçvara, que les inscriptions désignent par le nom de *Kamrateng jagat ta râjya*, « le dieu qui est la royauté », et dont l'érection à 35 m. de hauteur est mentionnée comme un prodige inouï[1]. Une vingtaine d'années après cette prestigieuse fondation, la nouvelle capitale était abandonnée à son tour au profit de l'ancienne.

Jayavarman IV, — de son nom posthume Paramaçivapada, — avait épousé une sœur de Yaçovarman, Jayadevî[2], dont il eut un fils qui lui succéda en 941[3] sous le nom de Harshavarman II (nom posthume Brahmaloka) et ne régna que deux ou trois ans.

Une autre sœur plus âgée de Yaçovarman, Mahendradevî, avait épousé un certain Mahendravarman que les généalogistes rattachent d'une façon très lâche et fort suspecte aux lointaines dynasties du Cambodge préangkorien[4]. Il était chef de Bhavapura, c'est-à-dire du noyau de l'ancien Tchen-la[5], qui avait continué de mener une existence indépendante après la mort de Jayavarman Ier, De cette union était né un fils, Râjendravarman, qui se trouvait donc être le neveu, à la fois de Jayavarman IV et de Yaçovarman, et le cousin (les inscriptions disent « frère ») aîné de Harshavarman II.

La mort, naturelle ou provoquée, de ce dernier qui ne devait être qu'un enfant[6], eut pour résultat d'amener au pouvoir Râjendravarman, qui était lui-même fort jeune, mais dont les titres semblent avoir été plus sé-

1. G. Cœdès, *Ibid.*, pp. 68-71.
2. *Ibid.*, p. 75.
3. *Ibid.*, pp. 260-261.
4. *Ibid.*, p. 74.
5. Supra, p. 118.
6. Il était en effet le cadet de Râjendravarman que la stèle de Prè Rup représente comme étant très jeune lors de son avènement, *Ibid.*, p. 75.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

rieux que ceux de son oncle et de son cousin, car il recueillait par son père l'héritage de Bhavapura. Il s'appliqua aussitôt à renouer la tradition angkorienne en revenant s'établir à Yaçodharapura, et en y ramenant le Dieu-roi [1]. « Ainsi que Kuça (fils de Râma et de Sîtâ) l'avait fait pour Ayodhyâ, il restaura la sainte ville de Yaçodharapurî demeurée longtemps vide, et la rendit superbe et charmante par la construction d'un palais avec un sanctuaire d'or brillant, comme le palais de Mahendra sur la terre » [2]. Peut-être s'agit-il d'un premier état du Phimeanakas, qui est situé, a-t-on fait remarquer [3], à l'intersection de l'axe nord-sud de Yaçodharapura centré sur le Phnom Bakhèng et de l'axe est-ouest du Yaçodharatatâka (Baray oriental), les deux grandes réalisations de Yaçovarman.

A l'exemple de ce dernier qui avait fondé, au milieu de l'Indratatâka creusé par son père Indravarman, le sanctuaire de Lolei consacré à la mémoire de ses parents déifiés sous l'aspect de Çiva et d'Umâ [4], Râjendravarman fit construire en 952, au milieu du Yaçodharatatâka creusé par son oncle Yaçovarman, le temple connu sous le nom de Mébon oriental. Dans ses cinq tours de brique en quinconce il plaça les statues de ses parents sous les traits de Çiva et d'Umâ, en même temps que deux statues de Vishnu et de Brahmâ et, au centre, le linga royal Râjendreçvara (peut-être en attendant de pouvoir lui consacrer un temple spécial dans la ville restaurée), entouré comme à Bakong de huit tours annexes abritant huit lingas de Çiva [5]. Neuf ans plus

1. Inscr. de Sdok Kak Thom, BEFEO., XV, 2, p. 91.
2. Inscr. de Bat Chum, Journ. Asiat., sept.-oct. 1908, p. 239 (traduction rectifiée).
3. Ph. Stern, *Le Bayon d'Angkor Thom*, p. 55.
4. Supra, p. 191.
5. Stèle de Mébon, publiée par L. Finot, BEFEO., XXV, p. 351. Cf. Ibid., XXVIII, p. 137, n. 1.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

tard, en 961, peut-être à l'imitation cette fois-ci de Preah Kô construit au sud de l'Indratatâka, il fit édifier, au sud du Yaçodharatatâka, le temple-montagne de Prè Rup comportant : au centre, le linga Râjendrabhadreçvara, dont le nom évoque à la fois celui du roi et celui de Bhadreçvara, sorte de divinité nationale vénérée dans l'antique sanctuaire de Vat Ph'u, berceau des Kambujas [1] ; dans les quatre tours d'angle de la terrasse supérieure, un autre linga nommé Râjendravarmeçvara, « érigé en vue de la prospérité du roi et comme si c'eût été sa propre substance royale », une image de Vishnu Râjendraviçvarûpa à la mémoire d'un de ses lointains ancêtres, un Çiva Râjendravarmadeveçvara à celle de son prédécesseur Harshavarman II, et une Umâ en faveur de sa tante Jayadevî mère de ce dernier ; enfin les huit formes (*mûrti*) de Çiva [2].

Nombreuses sont les fondations auxquelles est associé le nom de Râjendravarman ou qui datent de son règne [3]. La plupart ont pour auteurs des fonctionnaires ou des brahmanes de haut rang qui durent profiter du jeune âge du souverain pour s'assurer à la Cour des situations privilégiées. Cette sorte de tutelle de la royauté par quelques grands dignitaires continua d'ailleurs à s'exercer sous le règne suivant, et sans doute pour la même raison : l'extrême jeunesse du roi lors de son avènement. Parmi les personnages marquants du règne de Râjendravarman, il faut citer en premier lieu le Râjakulamahâmantrin, « grand conseiller de la famille royale », qui semble avoir joué le rôle d'un régent ou d'un premier ministre [4], le brahmane Çivâchârya, qui était au ser-

1. Supra, p. 114.
2. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, pp. 73 et suiv.
3. Cf. E. Aymonier, *Le Cambodge*, III, pp. 490-491.
4. Son nom continue à paraître dans les inscriptions de Jayavarman V, fils et successeur de Râjendravarman.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

vice des rois depuis Îçânavarman II comme *hotar*[1], et enfin l'émissaire (*châra*) Kavîndrârimathana, que le roi chargea de la construction de son palais et du sanctuaire du Mébon oriental[2]. Ce dernier était un bouddhiste et sur les trois tours du monument de Bat Chum fondé par ses soins pour y abriter les images du Buddha, de Vajrapâni et de la Prajn'â, il fit graver des inscriptions sanskrites. Placées chronologiquement entre la stèle de Tép Pranam relatant la fondation d'un âçrama bouddhique par Yaçovarman[3] et la stèle de Vat Sithor[4], ces inscriptions prouvent la continuité, dans certains milieux, du bouddhisme mahâyâniste, parmi les adeptes duquel les souverains çivaïtes ne dédaignaient pas de recruter leurs fonctionnaires.

Tout ce que l'épigraphie nous apprend de l'histoire politique du Cambodge sous Râjendravarman, c'est que « son éclat brûlait les royaumes ennemis à commencer par le Champa »[5] : allusion probable à l'expédition de 945-946 au cours de laquelle, comme on le verra tout à l'heure[6], les armées khmères emportèrent la statue d'or du temple de Po Nagar à Nha-trang.

Râjendravarman cessa de régner en 968 et reçut le nom posthume de Çivaloka. Dans la dernière année de son règne, en 967, le temple de Tribhuvanamaheçvara

1. BEFEO., XXV, p. 362. Il appartenait à une famille sacerdotale que nous fait connaître l'inscription de Vat Thipdei. En publiant cette inscription dans les *Mélanges S. Lévi* (p. 213), j'avais cru pouvoir identifier ce Çivâchârya avec un autre brahmane du même nom qui figure dans l'inscription de Sdok Kak Thom, comme officiant du Dieu-roi sous Jayavarman V et Sûryavarman I (BEFEO., XV, 2, p. 91). Mais L. Finot a montré la difficulté d'une telle identification (Ibid., XXV, p. 365).

2. G. Cœdès, *Les inscriptions de Bat Chum*, Journ. Asiat., sept.-oct. 1908, p. 251.

3. Supra, p. 193.

4. Infra, p. 201, n. 2.

5. Inscr. de Bat Chum, *loc. cit.*, p. 245.

6. Infra, p. 211.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

à Îçvarapura (Banteay Srei), fut fondé par Yajn'avarâha, un petit-fils de Harshavarman I, qui, dans le texte khmèr de la stèle de Banteay Srei, est qualifié de « saint précepteur » : (*Steng An'*) Vra*h* Guru [1]. Il n'est pas impossible que ce soit ce savant brahmane qui ait été, au règne suivant, promu à la dignité de *Kamrateng an'* Vra*h* Guru. En tout cas, un haut dignitaire portant ce titre apparaît dans de nombreuses inscriptions de Jayavarman V et semble avoir joué un rôle prépondérant au début du règne.

Jayavarman V, fils de Râjendravarman, était en effet fort jeune lorsqu'il accéda au pouvoir en 968, car ce n'est que six ans plus tard, en 974, qu'il termina ses études sous la direction du Vra*h* Guru [2]. Son règne d'une trentaine d'années, dont tout le côté politique est aussi peu connu que celui des règnes précédents, fut marqué par la construction d'une nouvelle résidence, nommée Jayendranagarî, dont les travaux étaient en cours en 978 [3] ; le centre devait en être marqué par le « mont d'or » ou « de la corne d'or » (*Hemagiri, Hemaçrin*gagiri, désignation classique du Meru) que l'on est tenté de placer à Ta Keo, temple-montagne inachevé situé à l'ouest de la digue ouest du Baray oriental [4].

Jayavarman V maria sa sœur Indralakshmî au brahmane hindou Divâkarabha*tta*, né dans l'Inde sur les bords de la Yamunâ, auteur de diverses fondations çivaïtes [5] ;

1. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 148. — Sur Banteay Srei, cf. *Le temple d'Içvarapura*, Mém. archéol. EFEO., I; G. Cœdès, *La date de Banteay Srei*, BEFEO., XXIX, p. 289.
2. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, II, 65.
3. BEFEO., XXXVII, pp. 383 et 386.
4. G. de Coral Rémusat, V. Goloubew et G. Cœdès, *La date du Ta Kèv*. Ibid., XXXIV, p. 401. — Cf. BEFEO., XXXI, pp. 18-22 ; XXXVII, pp. 383-384, 411.
5. Preah Einkosei dans Siem Reap (Barth et Bergaigne, *Inscr. sanskr.*, p. 77), et Prasat Komphûs dans Mlu Prei (G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 159).

7248

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

et sous son règne, on voit deux brahmanes « étrangers » (*paradeça*), sans doute des Hindous, acheter des terres et y fonder un sanctuaire çivaïte [1]. Les grands dignitaires connus par les inscriptions étaient en général, comme le roi lui-même, des adeptes du çivaïsme officiel. Mais, comme sous les précédents règnes, le bouddhisme continua d'être pratiqué par des fonctionnaires de haut rang. Les inscriptions [2] donnent une certaine idée de ce bouddhisme qui, au point de vue doctrinal, se donnait comme l'héritier de l'école Yogâchâra [3] et le représentant des « pures doctrines du vide et de la subjectivité » restaurées au Cambodge par les efforts de Kîrtipa*ndita*, mais qui, dans la pratique, empruntait une partie de sa terminologie aux rituels hindouistes, et consistait surtout dans le culte du bodhisattva Lokeçvara [4].

Jayavarman V mourut en 1001 et reçut le nom posthume de Paramavîraloka. Il eut pour successeur son neveu Udayâdityavarman I qui ne régna que quelques mois [5].

Les règnes d'Indravarman à Jayavarman V, qui remplissent plus d'un siècle, constituent dans l'ensemble une période de grandeur, qui correspond en partie à une période anarchique de l'histoire de Chine : celle de la fin des T'ang et des Cinq Dynasties. Durant cette

1. Inscription de Sdok Kak Thom, BEFEO., XV, 2, p. 94.

2. E. Senart, *Une inscription bouddhique du Cambodge*, Rev. archéol. 1883, p. 82. — G. Cœdès, *Un document capital sur le bouddhisme en Indochine : la stèle de Vat Sithor*, Studies ou Buddhism in Japan, IV, 1942, p. 110. — H. Kern, *Over den aanhef eener buddhistische inscriptie uit Battambang*, Versl. en Mededeel. Akad. Amsterdam, 1899, p. 66 (traduit par L. de La Vallée Poussin dans Muséon, 1906, p. 46). — G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 202.

3. Supra, p. 146.

4. L. Finot, *Lokeçvara en Indochine*, Et. Asiat. EFEO., I, p. 227.

5. G. Cœdès, *Une inscription d'Udayâdityavarman*, I, BEFEO., XI, p. 400.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

époque statique de son histoire, la civilisation angkorienne, dont le rôle fut si important dans l'évolution culturelle de l'Indochine centrale et dont le prestige devait exercer une si grande influence sur les royaumes t'ais du Mékong et du Ménam, prit sa physionomie propre et fixa les caractères qui devaient rester les siens jusqu'à la décadence du XIVe siècle. Il ne saurait être question de la décrire ici en détail. Aussi bien le travail a-t-il déjà été amorcé par E. Aymonier au moyen des sources dont il disposait[1]. Sources très incomplètes par leur nature même, les inscriptions ne nous font rien connaître directement de la vie de la population, de sa civilisation matérielle, de ses croyances, de ses coutumes. Il faut attendre la fin du XIIIe siècle pour trouver, dans le récit de l'envoyé chinois Tcheou Ta-kouan, un tableau assez vivant du Cambodge et de ses habitants à la veille de son déclin. Ce que les inscriptions du IXe au XIIe siècle nous font connaître, c'est surtout le haut clergé de la religion officielle, et le monde de la Cour, en tant que son activité est orientée vers les fondations religieuses. Des archives, des documents écrits sur peau ou sur olles, rien n'a subsisté ; et parce que, à part quelques ponts, tous les monuments khmèrs sont des édifices religieux, les inscriptions gravées sur ces monuments ont un caractère avant tout religieux, et c'est dans ce miroir déformant que l'on est obligé d'étudier la civilisation angkorienne.

Le roi[2], « maître de la surface d'en bas », était le

1. *Le Cambodge*, III, pp. 530-598.

2. La succession royale semble s'être faite normalement en ligne masculine, par ordre de primogéniture : Jayavarman III était fils de Jayavarman II ; Yaçovarman était fils d'Indravarman, et il eut pour successeurs ses fils, Harshavarman I, l'aîné, et Îçânavarman II, le cadet. A Jayavarman IV succéda son fils Harshavarman II et à Râjendravarman succéda son fils Jayavarman V. Mais les exceptions à cette règle et l'examen attentif des généalogies montrent néanmoins

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

pivot de toute l'organisation politique de l'Etat, la source et la somme de toute autorité. Mais il ne faut pas, pour autant, se représenter le souverain régnant à Angkor comme un despote absolu, ne prenant pour règle que son bon plaisir. Bien au contraire, lié par les règles de la caste princière et par les maximes de la politique et de la conduite royale, il était le gardien de la Loi et de l'ordre établi, juge en dernier ressort des procès que les plaideurs désiraient soumettre à sa décision. Les inscriptions, qui par leur nature même font connaître surtout le côté religieux de la civilisation khmère, représentent le roi comme le protecteur de la religion, le conservateur des fondations pieuses qui sont confiées à sa garde par les donateurs. Il accomplit les sacrifices et toutes les cérémonies rituelles qui doivent attirer sur le pays la faveur divine, il le défend contre les ennemis de l'extérieur, et assure la paix à l'intérieur par l'obligation qu'il impose à tous de respecter l'ordre social, c'est-à-dire la répartition entre les diverses castes ou corporations. On ne sait pas de façon certaine s'il était considéré comme le propriétaire éminent de tout le sol de son royaume, mais on le voit distribuer des terres vacantes et confirmer des transactions foncières. Le souverain, pour qui régner consiste à « manger la royauté » (comme un gouverneur mange sa province), apparaît moins comme un administrateur que comme un dieu sur terre. Sa capitale, avec son enceinte et son fossé, est une réduction de l'univers entouré par

l'importance de la filiation matrilinéaire qui était de règle dans les grandes familles sacerdotales. C'est par sa mère que Yaçovarman se rattachait aux anciennes dynasties préangkoriennes. Jayavarman IV se posa en successeur des fils de Yaçovarman, parce qu'il avait épousé une des sœurs de ce dernier, et c'est parce que sa mère était une autre sœur de Yaçovarman que Râjendravarman revendiqua le trône. D'une façon générale, les usurpateurs légitimaient leur prise de pouvoir en épousant une fille ou une femme de leur précédesseur.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

la chaîne de montagnes du Chakravâla et par l'océan[1]. Son centre est marqué par un temple-montagne qui est une image du Meru, et au sommet duquel est le Dieu-roi (*devarâja*, *kamrateng jagat ta râja*), linga royal reçu de Çiva par l'intermédiaire d'un brahmane[2]. On ignore si ce linga qui contenait l'« essence de la royauté », le « moi subtil du roi », resta unique à travers les règnes successifs[3], et, dans le cas contraire, si les divers lingas consacrés par les rois à leur avènement et portant leurs noms (Indreçvara, Yaçodhareçvara, Râjendreçvara, etc.) correspondent ou non au devarâja. Chaque roi qui en avait le temps et les moyens élevait son temple-montagne au centre de sa capitale, et on a quelque raison de penser qu'à sa mort ce temple personnel devenait son mausolée ; en même temps, le souverain recevait un nom posthume indiquant vers quel ciel il s'en était allé (*svargata*), en quel dieu il s'était absorbé.

Le gouvernement du pays était entre les mains d'une oligarchie aristocratique, les grandes charges étaient tenues par des membres de la famille royale. Les fonctions de chapelain du roi, d'officiant du Dieu-roi, de précepteur des jeunes princes, étaient réservées aux membres de quelques grandes familles sacerdotales, au sein desquelles la transmission des charges se faisait en ligne féminine, l'héritier normal étant le fils de la sœur ou le frère cadet. Les familles brahmaniques s'alliaient souvent avec la famille royale : les mariages entre brahmanes et kshatriyas semblent avoir été fré-

1. R. von Heine-Geldern, *Weltbild und Bauform in Südostasien*, Wiener Beiträge zur Kunst und Kultur Asiens, IV, 1930, p. 28.
2. Cf. supra, p. 173.
3. Il est improbable, pour ne pas dire impossible, que le grand linga érigé sur la pyramide de Koh Ker, et qualifié de Dieu-roi par les inscriptions, ait été amené d'Angkor par Jayavarman IV, et y ait été ramené par Râjendravarman. Au XIe siècle, les inscriptions parlent d'un linga d'or (infra, p. 233).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

quents, ces deux castes constituant, au-dessus de la masse, une classe à part, représentant l'élément intellectuel et la culture hindoue, sans qu'il faille en conclure que, du point de vue racial, cette aristocratie ait été très différente du reste de la population : les noms khmèrs étaient usuels parmi les membres de la famille royale et même parmi les religieux. Les inscriptions émanant de cette aristocratie, seules œuvres littéraires qui nous soient parvenues, donnent une idée de l'étendue de sa culture sanskrite, qui devait être renouvelée de temps en temps par l'arrivée de ces brahmanes venus de l'Inde dont il a déjà été fait mention.

Les inscriptions font connaître toute une hiérarchie de fonctîonnaires, qui implique une administration très développée. Ministres, chefs d'armées, conseillers inspecteurs, chefs de province, chefs de district, chefs de village, chefs de la population, chefs des magasins, chefs des corvées, et tant d'autres dont les titres sont plus ou moins clairs, étaient répartis en quatre catégories dont la nature est mal définie.

De la vie des paysans et des villageois, on sait fort peu de chose, sinon qu'ils devaient en grand nombre être affectés comme esclaves au service des sanctuaires et des monastères ou ermitages dont la piété des classes possédantes ne cessait de couvrir le pays. Les inscriptions donnent d'interminables listes nominales de ces esclaves qui ne se doutaient certainement pas que leurs noms souvent fort malsonnants ('chien', 'chat', 'détestable', 'puant') et significatifs du mépris dans lequel ils étaient tenus, braveraient l'injure du temps et passeraient à la postérité.

La religion des classes dirigeantes ne fut jamais unifiée. Au IXe et au Xe siècle, le çivaïsme prédominait et ce n'est qu'au XIIe siècle que, parallèlment à ce qui se produisit alors dans l'Inde, le vishnouisme devint

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

assez puissant pour susciter de grandes fondations de l'importance d'Angkor Vat. Quant au bouddhisme, il ne cessa jamais d'avoir des adeptes, et l'on verra aux siècles suivants de grands rois comme Sûryavarman I et surtout Jayavarman VII le patronner officiellement. Cette tolérance réciproque, allant parfois jusqu'à un véritable syncrétisme qui s'exprime dans la sculpture et dans l'épigraphie[1], et qui n'est pas spécial au Cambodge[2], s'explique par la structure même de la société dans l'Inde extérieure. Comme l'a fort bien fait observer Sylvain Lévi[3] : « En Indochine, en Insulinde, le voisinage des religions brahmaniques ne menaçait d'aucun danger l'existence du bouddhisme. Le çivaïsme, le vishnouisme y étaient comme le bouddhisme des articles d'importation, étrangers au pays ; les rois, la Cour, la noblesse avaient pu les adopter, comme une culture élégante et raffinée ; ce n'était pas une civilisation qui avait pénétré jusqu'au plus profond des masses. La vie sociale continuait à s'y dérouler, sans préoccupation de Manu et des autres codes brahmaniques. Mais dans l'Inde, il en allait autrement, *le brahmanisme était solidaire de l'ordre social*, il se confondait ave lui ». D'où son intolérance à l'égard du bouddhisme, phénomène dont on n'aura de traces au Cambodge qu'au XIIIe siècle, après la ferveur bouddhique de Jayavarman VII[4].

1. Inscr. de Tép Pranam, Journ. Asiat., mars-avril 1908, p. 205 ; Inscr. de Bat Chum, Ibid., sept.-oct. 1908, p. 223-225 ; et pour les siècles suivants : Inscr. de Tuol Prásat, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 97 ; Inscription de Preah Khan, BEFEO., IV, p. 673 ; Inscr. de Ta Prohm, Ibid., VI, p. 70, n. 4.

2. On verra à Java le culte de Çiva-Buddha, infra, p. 333.

3. *L'Inde et le Monde*, p. 121.

4. Infra, p. 353. — « A vrai dire, écrit L. de La Vallée Poussin (*Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 334), c'est un contre-sens de parler de la « tolérance » indienne, au sens de « respect de la conscience d'autrui », « liberté accordée à des croyances et à des pratiques qu'on n'approuve pas ». Aucun souverain indien ne peut, sans manquer au plus notable

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Du IXe à la fin du XIIe siècle, une série ininterrompue de témoignages prouve l'existence d'un culte rendu à des images qui portaient les attributs des grandes figures des panthéons brahmanique et bouddhique, mais dont les noms rappelaient les titres et l'aspect de personnages défunts ou même encore vivants.

Des innombrables statues de Vishnu, de Çiva, de Harihara, de Lakshmî, de Pârvatî, de Bodhisattvas que nous a léguées l'ancien Cambodge, un petit nombre seulement représente d'une manière pour ainsi dire impersonnelle ces grandes figures du panthéon indien. Ces images sont en grande majorité celles de rois, de princes ou de grands dignitaires figurés sous les traits du dieu en qui ils ont été ou seront absorbés à l'issue de leur existence terrestre. Les noms que portent les statues, le plus souvent composés par la fusion de leur nom avec celui du dieu, indiquent bien qu'il s'agit d'un culte personnel [1].

C'est à ce culte aristocratique que furent consacrés la plupart des grands monuments khmèrs. Ceux-ci ne tirent pas leur origine de la dévotion populaire ; ce sont des fondations royales, princières ou mandarinales, qui jouaient le rôle de mausolées, et dans lesquelles était assuré le culte des parents et des ancêtres défunts ; mausolées qui pouvaient être édifiés du vivant même des personnages qui devaient y être adorés, et par leurs propres soins [2].

de ses devoirs, négliger d'établir le Dharma (le « bien ») et d'exterminer l'Adharma (le « mal »), car, dans l'Inde comme en Chine, la marche même des saisons dépend de la vertu des hommes. Ce qui fait l'illusion, c'est le fait que, en règle très générale, les princes comme leurs sujets (comme les brahmanes instruits qui ne croient, en vérité vraie, à aucun dieu), vénèrent tous les dieux, croient à l'utilité de toutes les liturgies : les rois donnent aux bouddhistes, aux brahmanes..., comme les souverains de notre moyen-âge aux divers ordres religieux, tout en ayant leur dieu d'élection ».

1. G. Cœdès, *L'apothéose au Cambodge*, Bull. Comm. archéol. Indochine, 1911, p. 28 ; *Pour mieux comprendre Angkor*, pp. 44-67.

2. G. Cœdès, *La destination funéraire des grands monuments khmèrs*, BEFEO., XL, p. 315.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

La destination de ces édifices explique leur symbolisme architectural[1]. Les dieux de l'Inde résident sur les sommets et se déplacent dans des palais volants. Le parti architectural en pyramide cherche édivemment à évoquer une montagne. A défaut d'une haute pyramide, cinq sanctuaires disposés en quinconce rappellent les cinq sommets du mont Meru. Quant aux palais aériens, il suffit qu'un soubassement soit décoré de garudas ou d'oiseaux formant atlantes pour que l'idée en soit immédiatement suggérée.

Tels sont les traits essentiels de cette civilisation, dont les IXe et Xe siècles, avec les temples du Kulèn, de Rolûos, le Bakhèng, les grands monuments de Koh Ker, le Mébon oriental, Prè Rup, Banteay Srei, les Khleang et le Ta Keo, marquent au point de vue artistique un sommet qui ne sera dépassé que par Angkor Vat.

On n'a aucun renseignement sur ce qui se passait à cette époque dans le bassin inférieur du Ménam, site de l'ancien royaume de Dvâravatî. L'unique document qui en provienne est une inscription sanskrite et khmère, trouvée dans l'île d'Ayuth'ya[2]. Datée de l'année 937, elle fait connaître une lignée de princes de Chânâçapura : le premier est le roi Bhagadatta, puis, après un nombre de générations indéterminé, Sundaraparâkrama, son fils Sundaravarman, et enfin le roi Narapatisimhavarman et Mangalavarman, tous deux fils du précédent. Le dernier, auteur de l'inscription, consacra une statue de Devî, image de sa mère. Ces noms sont inconnus de l'épigraphie du Cambodge, mais l'inscription en langue khmère, qui donne une liste d'esclaves, prouve que trois quarts de siècle avant l'incorporation du pays

1. G. Cœdès, *Pour mieux comprendre Angkor*, pp. 86-120.
2. G. Cœdès, *Une nouvelle inscription d'Ayuthya*, J. Thailand Res. Soc., XXXV, 1944, p.7 3.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

au Cambodge les Khmèrs s'étaient substitués à la population mône qui l'occupait au VIIe siècle [1].

2. La dynastie chame d'Indrapura.

Au Champa, après une lacune de 20 ans dans la documentation, on se trouve subitement, en 875, en présence d'une nouvelle dynastie régnant dans le Nord [2], à Indrapura dans l'actuelle province de Quang-nam, en même temps que les historiens chinois changent une fois de plus le nom du pays en celui de Tchan-tch'eng [3], « la ville de Tchan » (Champâpura).

Le fondateur de la dynastie d'Indrapura, qui prit à son avènement le nom d'Indravarman II, s'appelait de son nom personnel Lakshmîndra Bhûmîçvara Grâmasvâmin. Tout en se faisant passer pour un descendant de l'ancêtre mythique Uroja, et en affublant son grand-père Rudravarman et son père Bhadravarman du titre de roi, il insiste dans ses inscriptions sur le fait que « la royauté ne lui fut donnée ni par son grand-père, ni par son père, mais qu'il parvint à la souveraineté sur le Champa par la seule faveur du destin et grâce aux mérites acquis dans de nombreuses existences antérieures ». Il aurait été désigné par Vikrântavarman III, mort sans postérité, à la demande des grands du royaume [4]. Il semble avoir eu un règne pacifique marqué en 877 par l'envoi d'une ambassade en Chine. Deux ans

1. Supra, p. 132.
2. L. Finot, *Première stèle de Dông-dương*, BEFEO., IV, p. 84.
3. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 96, écrit à tort *Tch'eng-cheng*.
4. La question de savoir si le grand-père et le père d'Indravarman ont effectivement régné, ou s'il est bien lui-même le fondateur de la dynastie, a fait l'objet, entre L. Finot et G. Maspero d'une discussion (BEFEO., IV, p. 76 ; XV, 2, p. 126 ; XXIX, p. 228 ; G. Maspero, *loc. cit.*, p. 110, n. 5) qui me semble devoir être tranchée en faveur de ce dernier ; les termes dans lesquels le roi relate les circonstances de son avènement me paraissent formels.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

auparavant, en 875, il avait fait une grande fondation bouddhique qui atteste pour la première fois l'existence du Grand Véhicule au Champa : c'est le monastère de Lakshmîndralokeçvara, dont le nom rappelle le nom personnel du fondateur, et qui correspond aux ruines bouddhiques de Dông-düöng, au sud-est de Mi-sön[1].

Indravarman II reçut à sa mort le nom posthume de Paramabuddhaloka et eut pour successeur son neveu Jaya Simhavarman I, dont on ne connaît que deux dates, 898 et 903, données par des inscriptions relatant des fondations de statues d'apothéose faites sous son règne[2]. Vers la même époque, un parent de la reine Tribhuvanadevî, le Po Klung Pilih Râjadvâra qui devait continuer à occuper de hautes fonctions sous les trois rois suivants, se rendit à Java (Yavadvîpapura) pour y faire un pèlerinage (*siddhayâtrâ*)[3]. C'est peut-être là l'origine des influences javanaises sur l'art cham que l'on constate à cette époque à Khüöng-my et à Mi-sön[4].

L'inscription laissée par ce fonctionnaire fait connaître le successeur de Jaya Simhavarman I, son fils Jayaçaktivarman, dont par ailleurs on ne sait rien, sinon qu'il dut avoir un règne fort court. Bhadravarman II, qui régna ensuite mais dont on ignore le lien de parenté avec son prédécesseur, semble avoir eu un avènement agité. Il régnait en 908 et en 910[5].

1. Description dans H. PARMENTIER, *Inventaire des monuments chams*, I, p. 439. Sur l'aspect particulier du Mahâyâna à Dông-düöng, cf. L. FINOT, *Lokeçvara en Indochine*, Et. Asiat. EFEO., I, p. 232.

2. Inscriptions de Ban-lanh éditée par L. FINOT, BEFEO., IV, p. 99 et de Châu-sa, éditée par E. HUBER, Ibid., XI, p. 282.

3. E. HUBER, en traduisant la stèle de Nhan-biêu (BEFEO., XI, p. 299), a rendu cette expression par « acquérir la science magique ». Sur ce mot *siddha°* (ou *siddhi°*)*yâtrâ*, qui désigne un pèlerinage dans un endroit particulièrement sacré et chargé de puissance magique, cf. supra, pp. 143-144.

4. PH. STERN, *Art du Champa*, pp. 66-68 et 109.

5. Inscriptions de Phu-lüöng et de Lac-thanh publiées par E. HUBER. BEFEO., XI, pp. 283, 285.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Son fils Indravarman III, dont l'épigraphie loue les connaissances littéraires et philosophiques [1], consacra une statue d'or de Bhagavatî en 918 à Po Nagar de Nha-trang. Pendant son règne qui dura plus de 40 ans, il eut à repousser en 945-946 une invasion khmère dans la région de Nha-trang : la statue d'or fut dérobée par les envahisseurs « dominés par la cupidité et les autres vices », mais les armées khmères de Râjendravarman essuyèrent finalement une sanglante défaite [2]. Avant sa mort qui eut lieu vers 959, Indravarman eut le temps de renouer les relations avec la Chine, qui avaient été interrompues pendant la période anarchique de la fin des T'ang et des Cinq Dynasties : en 951, 958 et 959, des ambassades furent envoyées à la Cour des Tcheou postérieurs [3].

En 960, ce fut son successeur Jaya Indravarman I qui envoya des présents au premier empereur des Song dont l'avènement coïncidait avec le sien. Cinq ambassades échelonnées de 962 à 971 prouvent l'assiduité des relations entre les deux pays [4]. En 965, Jaya Indravarman I restaura le sanctuaire de Po Nagar pillé 20 ans auparavant par les Khmèrs, et y réinstalla une image de pierre de la déesse [5].

En 972 apparaît sur le trône du Champa un nouveau roi dont on ne possède aucune inscription, et dont le nom, d'après ses graphies chinoises, devait être Paramеçvaravarman [6]. Il fit preuve d'une grande ponctualité dans ses relations avec la Chine où il n'envoya pas moins de sept ambassades entre 972 et 979. Ce fut le premier roi cham qui ait eu maille à partir avec le royau-

1. Bergaigne, *Inscr. du Champa*, p. 247.
2. *Ibid.*, p. 260.
3. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 119.
4. *Ibid.*, p. 120.
5. Bergaigne, *loc. cit.*, p. 260.
6. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 121, n. 1.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

me d'Annam, en tant qu'Etat souverain. L'Annam venait, peu auparavant, de se libérer de la domination chinoise, et le fondateur de la dynastie indépendante des Dinh ayant été assassiné en 979, un membre de la dynastie des Ngô, réfugié au Champa, demanda à Parameçvaravarman de l'aider à reconquérir le trône que sa famille avait occupé de 939 à 965. Une expédition par voie de mer, organisée en 979, approchait de Hoa-lü, la capitale des Dinh[1], lorsqu'elle fut détruite par un coup de vent qui n'épargna que la jonque du roi cham[2].

L'année suivante, une intrigue de palais ayant porté au trône d'Annam un haut dignitaire du nom de Lê Hoan, fondateur de la dynastie des Lê antérieurs, celui-ci envoya aussitôt une ambassade au Champa. Le roi Parameçvaravarman ayant commis la maladresse de retenir prisonnier l'envoyé annamite, Lê Hoan organisa une expédition de représailles qui coûta la vie au roi cham et amena la destruction de la capitale en 982. Le nouveau roi, dont le nom en caractères chinois semble correspondre à Indravarman (IV), avait quitté Indrapura à temps pour se réfugier dans le Sud de ses Etats, d'où en 985 il fit en vain appel à l'aide de l'empereur de Chine.

Pendant ce temps, dans le Nord du pays, un Annamite du nom de Lüu Ky-tông s'était emparé du pouvoir, et en 983 avait résisté victorieusement à un essai de répression de Lê Hoan. A la mort d'Indravarman IV, il se proclama officiellement roi du Champa et notifia en 986 son avènement à la Cour de Chine. Cette domination d'un étranger provoqua un exode des habi-

1. Dans l'actuelle province de Ninh-binh.
2. H. MASPERO, *Le protectorat général d'Annam sous les T'ang*, BEFEO., X, p. 678.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

tants dont un certain nombre se réfugia à Hai-nan et au Kouang-tcheou [1].

En 988, les Chams se rallièrent autour d'un des leurs. Ils l'intronisèrent à Vijaya, dans l'actuel Binh-dinh, et, l'usurpateur annamite Lüu Ky-tông étant mort l'année suivante, le proclamèrent roi sous le nom de Harivarman II. A peine installé, il eut à subir une nouvelle invasion annamite dans le Nord de son royaume en 990. Après une courte période de paix, marquée en 991 par l'érection à Mi-sön d'un Îçânabhadreçvara [2], en 992 par un échange de présents avec l'empereur de Chine, et la même année par la libération de 360 prisonniers chams détenus au Tonkin, les hostilités avec Lê Hoan recommencèrent, cette fois-ci du fait des Chams qui en 995 et 997 multiplièrent leurs razzias le long de leur frontière septentrionale.

Harivarman II s'était réinstallé à Indrapura, mais son successeur dont on n'a qu'un nom incomplet, Yang Pu Ku Vijaya Çrî —, et qui régnait dès 999 [3], abandonna définitivement en l'an 1000 une capitale trop exposée, pour s'installer à Vijaya, dans la région de Binh-dinh [4]. Le Champa ne devait plus cesser d'être soumis à la pression de plus en plus forte de son voisin du Nord, et à partir du XIe siècle, malgré quelques sursauts, l'histoire du Champa ne sera plus que celle du recul de la civilisation indienne devant la civilisation chinoise.

1. Pour toute cette période sur laquelle les sources épigraphiques sont muettes et qui n'est connue que par les textes chinois, cf. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, pp. 121 et suiv.

2. Inscription de Mi-sön publiée par L. Finot, BEFEO., IV, p. 113. Sur la date de cette inscription, cf. Ibid., XV, 2, p. 49 et G. Maspero, *loc. cit.*, p. 126, n. 3.

3. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 129.

4. Peut-être sur un site marqué par la tour de Binh-lâm qui semble dater du XIe siècle. La citadelle du Cha-ban a des chances de marquer l'emplacement de Vijaya à une date postérieure, car la Tour de Cuivre qui en marque le centre date du XIIIe siècle. (Ph. Stern, *Art du Champa*, pp. 71-72).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

3. Le royaume javanais de Matarâm.

Le déclin de la puissance des Çailendras bouddhistes dans le centre de Java est attesté, a-t-on vu [1], par la présence près de Prambanan, d'une inscription çivaïte de 863 qui se rapporte peut-être au culte d'Agastya [2]. La construction des monuments hindouistes du groupe de Prambanan [3], au début du Xe siècle, confirme son témoignage, mais il ne faudrait pas en conclure à une disparition totale du bouddhisme dans cette région : les monuments bouddhiques de Plaosan et de Sajivan [4] prouvent le contraire, et de nombreux indices montrent que la tolérance réciproque du bouddhisme et de l'hindouisme, et, dans certains cas, leur syncrétisme, étaient aussi marqués à Java qu'au Cambodge [5].

Du côté chinois, les ambassades envoyées en 860 et 873 par le Chö-p'o sont les principales sources des renseignements donnés par la *Nouvelle Histoire des T'ang* sur le pays et ses habitants [6] : « Ils font, dit-elle, des fortifications de bois, et même les grandes maisons sont couvertes de palmes. Ils ont des lits d'ivoire et des nattes d'écorce de bambou. Le pays produit de l'écaille, de l'or, de l'argent, des cornes de rhinocéros et de l'ivoire... Ils ont un alphabet et connaissent l'astronomie... Il y a des filles venimeuses ; lorsqu'on a des rapports avec elles, on attrape de douloureux ulcères

1. Supra, p. 185.
2. H. Kern, *Verspr. Gesch.*, VI, p. 277. — N. J. Krom, *De inscriptie van Pereng*, Bijdr., 75, 1919, p. 16. — Poerbatjaraka, *Agastya*, p. 45.
3. N. J. Krom, *Inl. Hindoe-Jav. Kunst*, I, p. 440 ; *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 172.
4. N. J. Krom, *Inl.*, II, p. 4 ; *Gesch.*, p. 171.
5. N. J. Krom, *Ibid.* — Cf. supra, pp. 193, 201, 206.
6. W. P. Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago*, Verh. Bat. Gen., XXXIX p. 13.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

et l'on meurt, mais le corps ne tombe pas en décomposition [1].

« Le roi vit dans la ville de Chö-p'o, mais son ancêtre Ki-yen vivait plus à l'est dans celle de P'o-lou-k'ia-sseu [2]. A divers endroits, il y a 28 petits royaumes qui reconnaissent tous la suprématie de Chö-p'o. Il y a 32 ministres, dont le premier est Ta-tsa-kan-hiong [3] ».

De son côté, l'épigraphie fait connaître :

en 879-882 le Rake Kayuwangi, alias Sajjanotsavatunga [4],

en 886, le Rake Watuhumalang [5] ;

en 892, le Rake Limus, alias Devendra, qui régnait peut-être dans l'Est [6] et Gwas Çrî Kîrtivardhana [7].

Tous ces princes ont laissé des inscriptions dans la plaine de Kedu, aux environs de Prambanan. C'est dans cette région, où se trouve la ville moderne de Yogyakarta, que l'on place le centre de l'Etat de Matarâm. Ce nom, appliqué rétrospectivement au royaume de Sanjaya [8], va devenir au Xe siècle le nom officiel du pays réunissant sous la même autorité le centre et l'Est de l'île, pour ne plus désigner ensuite que l'Est. Toutefois, tous les monuments de cette région méridionale ayant un caractère funéraire, il est possible que le *kraton* ou résidence des souverains se soit trouvé plus au nord [9].

1. Sur les *vishakanyakâ* dans l'Inde, cf. TAWNEY, *The Ocean of Stories* (ed. PENZER, 1924), II, p. 275.
2. Cf. supra, p. 156.
3. Peut-être une transcription du nom de Daksha° qui, avant de succéder à Balitung en 915, apparaît dès 901 dans les chartes de celui-ci comme le plus haut dignitaire de la Cour. Cf. POERBATJARAKA, *loc. cit.*, p. 110, et infra, p. 216.
4. N. J. KROM, *Hindoe-jav. Gesch.*, p. 179.
5. *Ibid.*, p. 181.
6. *Ibid.*, p. 182. — W. F. STUTTERHEIM, *Oudh. Aanteek.*, Bijdr. 90. 1933, p. 269.
7. N. J. KROM, *loc. cit.*, p. 182.
8. Supra, pp. 152-153.
9. W. F. STUTTERHEIM, *Oudh. Aanteek.*, Bijdr., 89, 1932, p. 278 ; 90, 1933, p. 287.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Avec Balitung, on sort d'une période en somme assez mal connue pour reprendre pied sur un terrain plus ferme. Certains indices donnent à penser qu'il était originaire de la partie orientale de l'île et qu'il acquit par mariage des droits sur le centre[1]. C'est dans ses inscriptions, qui s'échelonnent de 898 à 910[2], qu'apparaît pour la première fois le nom de Matarâm, et l'une d'elles prend l'avènement de Sanjaya comme point de départ d'une ère qui se trouve employée dans quelques documents de son successeur[3]. Il semble qu'il y ait de sa part le dessein de renouer, à la faveur de liens dynastiques réels ou fictifs, la tradition çivaïte interrompue par l'épisode des Çailendras bouddhistes[4].

Balitung eut pour successeur vers 915 le roi Daksha, qui dès 901 était apparu dans les chartes de son prédécesseur comme un des plus hauts dignitaires (rakryan ri Hino, mapatih i Hino)[5]. Comme Balitung, Daksha réunit sous son autorité le centre et l'Est de Java, et résida dans la région de Yogyakarta. Peut-être est-ce lui qui fit construire à Prambanan le monument de Loro Jonggrang, comme temple funéraire de son prédécesseur[6], dont l'origine orientale expliquerait les affinités que l'art de ce groupe présente avec celui de la partie est de l'île[7].

Le règne de Daksha fut court, comme celui de ses successeurs.

1. N. J. Krom, *loc. cit.*, p. 187.
2. Elles le nomment Rake Watukura, seigneur Balitung dans l'Est, et Çrî Içvarakeçava Utsavatunga (ou Samarottunga Dharmodaya Mahâçambhu dans le centre).
3. W. F. Stutterheim, *Wanagiri* (*M. N.*) *in* 903 *A. D.*, Tijd. Bat. Gen., 74, 1934, p. 269.
4. N. J. Krom, *Hind.-jav. Gesch.*, p. 191, n. 1. — R. Goris, *De eenheid der Matarâmsche dynastie*, Feestbundel Bat. Gen., 1929, I, p. 202.
5. *Ibid.*, p. 188. Son nom complet est Dakshottama Bâhuvajrapratipakshakshaya.
6. R. Goris, *loc. cit.*, p. 206.
7. *Ibid.* — W. F. Stutterheim, *Oudh. Aanteek.*, Bijdr., 90, 1933, p. 267.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Tulodong, dont on connaît les dates 919-921, semble avoir encore régné à la fois sur le centre et l'Est[1]. Dès 919 apparaît sur l'une de ses inscriptions le nom de Rake Halu, seigneur Sindok[2], probablement un petit-fils de Daksha, qui montera sur le trône dix ans plus tard.

Wawa régnait en 924. Le premier dignitaire était encore Sindok (Çrî Îçânavikrama)[3]. Sous son règne, le lieu d'origine des documents épigraphiques indique que le centre administratif du royaume s'était déplacé vers l'Est, sans qu'on puisse affirmer cependant que la partie centrale de l'île ait déjà été abandonnée. En tout cas, ses inscriptions proviennent exclusivement de l'Est.

Vers 927, Wawa se fit religieux sous le nom de Vâgîçvara[4], mais continua peut-être à conserver un pouvoir nominal, car le premier acte de son successeur Sindok est daté de 929.

L'avènement de ce dernier marque le transfert définitif de la capitale vers l'Est, entre les monts Smeru et Wilis. La cause de ce déplacement qui se manifeste, dans l'archéologie, par la décadence puis l'abandon du centre et par le foisonnement des fondations dans l'Est, n'est pas complètement éclaircie. On a pensé à un séisme ou à une épidémie ayant dévasté le centre de l'île[5]. On a émis l'hypothèse d'un vice-roi se rendant indépendant dans l'Est et absorbant l'état suzerain[6], comme avait fait le Tchen-la ou principauté des Kambujas à l'égard du Fou-nan. On a enfin songé à un retour offensif des Çailendras de Sumatra, ou tout au

1. N. J. Krom, *loc. cit.*, p. 194. (Rake Layang, seigneur Tulodong, Çrî Sajjanasanmatânuragatungadeva).
2. *Ibid.*, p. 196.
3. *Ibid.*, p. 199. (Rakai Pankaja, seigneur Wawa, Çrî Vijayalokanâmottunga).
4. W. F. Stutterheim, *Een Oorkonde van Koning Pu Wâgîçwara uit* 927 *A. D.*, Tijd. Bat. Gen., 75, 1935, p. 420.
5. Ijzerman, *Beschr. der oudheden*, p. 5.
6. Veth, *Java*, I, p. 45. — Brandes, *Enc. Ned.-Indië*, III, p. 132.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

moins à un désir des souverains javanais de s'éloigner de dangereux rivaux, toujours prêts à revendiquer l'ancien berceau de leur puissance[1]. Une chose est certaine : s'il y eut abandon du centre de Java, il n'y eut pas rupture morale, et les rois régnant dans l'Est continuèrent à invoquer les dieux de Matarâm.

Bien que Sindok fût sans doute, comme je l'ai dit, petit-fils de Daksha, jusqu'au début du XIIIe siècle on l'a toujours considéré sous son nom de règne Çrî Içâna(vikramadharmottungadeva) comme le fondateur de la puissance javanaise dans l'Est de l'île. Ses inscriptions qui s'échelonnent entre 919 et 947, et qui constituent une source des plus précieuses pour l'étude de l'organisation et des institutions du pays, proviennent de la haute vallée du Brantas, et l'on peut sans doute lui attribuer dans cette région quelques fondations (à Belahan, Gunung Gangsir, Sangariti)[2], dont aucune n'est d'ailleurs comparable aux monuments élevés par ses prédécesseurs dans la plaine de Kedu.

C'est sous son règne, au plus tard, que se place la composition du *Râmâyana* javanais[3], et, malgré le caractère nettement hindouiste de ses inscriptions et de ses fondations, c'est encore à son règne que l'on attribue la rédaction, par SAMBHARASÛRYÂVARANA, de l'ouvrage nommé *Sang hyang Kamahâyânikan*[4], traité de bouddhisme tantrique, infiniment précieux pour la connaissance du bouddhisme javanais et l'interprétation de l'architecture et de l'iconographie.

1. N. J. KROM, *Hind-jav. Gesch.*, p. 208. — J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., 77, 1937, p. 411, 442.
2. N. J. KROM, *Inleiding*, II, pp. 27-35 et 307-309.
3. POERBATJARAKA, *Dateering van het Oud-Javaansche Râmâyana*, Gedenkschr. Kon. Inst., 1926, p. 265 ; *Het Oud-Javaansche Râmâyana*, Tijd. Bat. Gen., 72, 1932, p. 151.
4. Edité par J. KATS, La Haye, 1910, traduit en allemand par K. WULFF, Copenhague, 1935 (Hist. filol. Med., XXI, 4). — Cf. N. J. KROM, *Hind-Jav. Gesch.*, p. 219.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

A Sindok succéda sa fille Îçânatungavijayâ qui était mariée à un certain Lokapâla, dont on possède peut-être une inscription de 950[1].

Ils eurent pour fils et successeur Makuṭavaṃçavardhana dont on ne sait rien, sinon que sa fille Mahendradattâ épousa, comme on va le voir, un prince de Bali.

L'île de Bali présente, à partir du VIIIe ou du IXe siècle, des traces du bouddhisme qui sont peut-être d'origine javanaise ou sumatranaise, mais peuvent aussi être le résultat d'un apport direct de l'Inde. Peu avant l'avènement de Sindok à Java, on y voit apparaître les premiers documents datés. Ils font connaître un prince du nom d'Ugrasena (915-942), régnant à Simhamandava ou Simhadvâlapura, et révèlent une société hindou-balinaise, indépendante de Java, faisant usage du dialecte particulier à l'île et pratiquant à la fois le çivaïsme et le bouddhisme[2].

De 955 à 983[3], l'épigraphie balinaise émane d'une dynastie dont les rois portent des noms se terminant tous par °*varmadeva* :

955 et 967, Tabanendravarmadeva et Subhadrikâvarmadevî ;

962, Chandrabhayasimhavarmadeva ;

975, Janasâdhuvarmadeva ;

983, Çrîvijayamahâdevî.

Ensuite, de 989 à 1022, les inscriptions sont au nom du roi Udâyana (Dharmodâyanavarmadeva) et de la

1. Sur laquelle il porte le titre de Çrî Bhuvaneçvara Vishnusakalâtmaka Digvijaya Parâkramottungadeva (N. J. Krom, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 222).

2. W. F. Stutterheim, *Oudheden van Bali* (publ. der Kirtya Liefrinck van der Tuuk, I, 1929) ; *Indian influence in Old-Balinese Art*, India Society, 1935. — R. Goris, *Enkele mededeelingen nopens de oorkonden gesteld in het Oud-balisch*, Djavwa, XVI, 1936, pp. 88-101.

3. Peut-être dès 917 y eut-il un Kesarivarmadeva qui serait ainsi un contemporain d'Ugrasena ; mais cette date n'est pas sûre. Cf. Goris, *loc. cit.*, p. 95.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

reine Mahendradattâ (Gunapriyadharmapatnî), qui était, on vient de le voir, fille de Makutavamçavardhana, le petit-fils de Sindok. Ce mariage javanais eut pour conséquence une pénétration plus intense de l'hindouisme à Bali, l'introduction de la culture javanaise, et notamment du tantrisme. Il eut en outre pour résultat la naissance d'Airlanga, le futur souverain javanais dont l'histoire sera racontée au chapitre suivant.

C'est de la même époque (977) que datent les plus anciens renseignements d'origine chinoise sur l'île de Borneo (P'u-ni)[1] qui, on s'en souvient, avait été touchée de très bonne heure par la culture hindoue.

Mais revenons à Java.

Vers 991, un fils ou un gendre de Makutavamça[2] succéda à celui-ci et inaugura une politique agressive à l'égard de Çrîvijaya. C'est du moins ce qui ressort des renseignements donnés en 992 à la Cour de Chine par les ambassadeurs de Java et de Çrîvijaya, parlant d'invasion du San-fo-ts'i par le Chö-p'o et d'hostilités continuelles entre les deux pays[3]. On verra au chapitre suivant que le résultat de cette agression javanaise fut probablement une contre-offensive du royaume sumatranais, que l'on a de sérieuses raisons de rendre responsable de l'expédition de 1006-1007, de la mort du roi javanais et de la destruction de sa résidence.

1. W. P. Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago*, Verh. Bat. Gen., 39, p. 108.

2. Auquel, jusqu'à ces derniers temps, les historiens donnaient, à tort semble-t-il, le nom de Dharmavamça qui désignerait en réalité son gendre Airlanga (dont il sera question au chapitre suivant). Cf. C. C. Berg, *De Arjunawiwâha*, Bijdr., 97, 1938, p. 75, n. 1.

3. W. P. Groeneveldt, *loc. cit.*, pp. 18, 65. — G. Ferrand, *L'empire sumatranais de Çrîvijaya*, Journ. Asiat., juill.-sept. 1922, pp. 18-19.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

4. Le San-fo-ts'i ou royaume sumatranais de Çrîvijaya.

Dans un passage de son *Histoire hindou-javanaise*[1], N. J. KROM a fort bien caractérisé les nécessités auxquelles le royaume sumatranais se trouvait contraint pour défendre sa position privilégiée. Pour les navigateurs dans cette partie de l'Archipel, le choix d'une escale était limité, car elle devait remplir les conditions suivantes : être un centre possédant un certain degré de civilisation, satisfaire à certaines exigences géographiques, avoir un havre bien protégé, par exemple dans l'embouchure d'une rivière, et un mouillage sûr. Mais la possession et la défense d'un tel port d'escale n'allaient pas sans nécessiter un perpétuel recours à la force. Pour conserver son monopole, le maître de ce port d'escale devait neutraliser ses rivaux, ou les vassaliser, afin de conserver la haute main sur le commerce des détroits en faisant sentir son influence sur les deux rives.

Pour ces commerçants clairvoyants qu'étaient les Arabo-Persans[2], c'est bien la possession des deux rives des détroits qui fait la force du Mahârâja du Zâbag. A travers leurs récits, l'affirmation que le Mahârâja règne à la fois sur Kalah (Kra = Péninsule Malaise) et sur Sribuza (Çrîvijaya = Palembang = Sumatra) revient comme un refrain. Voici ce qu'écrit vers 916 le géographe persan ABÛ ZAYD HASAN, en partie d'après le voyage que le marchand arabe SÛLAYMÂN avait fait en 851 dans l'Inde et en Chine[3] :

1. Pp. 113-114.
2. Sur tous ces textes, cf. G. FERRAND, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks* (Doc. hist. et géogr. relatifs à l'Indochine), Paris, 1913.
3. *Ibid.*, pp. 82-83 ; *L'empire sumatranais de Çrîvijaya*, J. Asiat. juill.-sept. 1922, pp. 56-57.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

« La ville de Zâbag est située en face de la Chine. La distance entre l'une et l'autre est d'un mois de route par mer, et même moins si les vents sont favorables. Le roi de cette ville est connu sous le nom de Mahârâja... On dit que la superficie est de 900 parasanges[1]. Ce roi est en même temps souverain d'un grand nombre d'îles qui s'étendent sur 1.000 parasanges de distance et plus encore. Parmi les Etats sur lesquels il règne est l'île appelée Sribuza dont la superficie est de 400 parasanges, et l'île appelée Râmî (Achin, Nord de Sumatra) dont la superficie est de 800 parasanges... Fait également partie des possessions du Mahârâja, le pays maritime de Kalah qui est situé à mi-chemin entre la Chine et l'Arabie... C'est dans ce port que se rendent les navires de l'Omân et c'est de ce port que partent les navires à destination de l'Omân. L'autorité du Mahârâja s'exerce sur ces îles. Son île à lui, dans laquelle il réside, est aussi fertile qu'une terre peut l'être et les endroits peuplés s'y suivent sans interruption. Quelqu'un dont le témoignage est digne de foi a rapporté que lorsque les coqs de ce pays se mettent à chanter à l'aube, comme ils le font en Arabie, ils se répondent les uns aux autres sur une étendue du pays qui atteint jusqu'à 100 parasanges et plus encore, parce que les villages sont contigus l'un à l'autre et se suivent sans interruption... ».

En 995, le géographe Mas'ûdî parle en termes grandiloquents du « royaume du Mahârâja, roi des îles de Zâbag parmi lesquelles sont Kalah et Sribuza et d'autres îles dans la mer de Chine. On désigne tous leurs rois par le titre de Mahârâja. Cet empire du Mahârâja a une population énorme et des armées innombrables ; personne ne peut en deux ans, avec le vaisseau le plus

1. Le parasange équivaut à environ 6 kilom. 1/4.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

rapide, parcourir ces îles qui toutes sont habitées. Leur roi possède plus de variétés de parfums et d'aromates que n'en possède aucun autre roi. Ses terres produisent le camphre, l'aloès, le girofle, le santal, la muscade, le cardamome, le cubèbe, etc... »[1].

Pour les Chinois, le Che-li-fo-che est devenu le San-fo-ts'i[2] qui à partir de 904/905 envoie de nombreuses ambassades à la Cour de Chine. C'est le maître incontesté des détroits par lesquels transite tout le commerce de Chine en Inde[3]. Mais, devenu une grande puissance économique, Çrîvijaya semble avoir négligé les valeurs spirituelles qui y avaient attiré au VIIe siècle le pèlerin chinois YI-TSING. En effet, tandis que les rois javanais couvrent leur île de fondations religieuses, les souverains de Çrîvijaya, plus occupés de surveiller le trafic des détroits que d'élever des monuments durables, ne nous ont laissé que d'insignifiantes tours de brique et un nombre infime d'inscriptions.

Parmi ces rois, l'*Histoire des Song*[4] fait connaître en 960 Si-li Hou-ta-hia-li-tan et en 962 Che-li Wou-ye, deux transcriptions probables du même nom Çrî Uda-yâditya(varman)[5]. Les ambassades de 971, 972, 974,

1. G. FERRAND, *Relations*, pp. 109-110 ; *L'empire sumatranais*, loc. cit., p. 63.

2. Cette transcription n'est pas encore expliquée d'une manière complètement satisfaisante. La tentative de L. AUROUSSEAU pour interpréter *san* comme une graphie fautive d'un caractère devant se lire *che* = *çrî* (BEFEO., XXIII, p. 477) ne semble pas avoir convaincu les sinologues. En tout cas, *fo-ts'i* correspond sûrement à *vijaya*.

3. Le comptoir pour la navigation commerciale ouvert à Canton en 971 recevait, entre autres étrangers, des gens de San-fo-t'si (W. W. ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XV, 1914, p. 420, n. 1). En 980, l'*Histoire des Song* (v. note suivante) mentionne l'arrivée d'un marchand de San-fo-ts'i à Tch'ao-tcheou (Swatow). En 985, la même histoire cite une ambassade purement commerciale venue de San-fo-ts'i.

4. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, pp. 62-68. — G. FERRAND, *L'empire sumatranais*, loc. cit., pp. 15-22.

5. J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., 77, 1937, p. 457.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

975 ne donnent pas de noms de roi ; celles de 980 et 983 émanent d'un roi Hia-tch'e, en malais Haji, simple titre royal.

« En 988, dit l'*Histoire des Song*, un ambassadeur arriva avec l'intention d'apporter le tribut. Pendant l'hiver de 992, on apprit de Canton que cet ambassadeur qui avait quitté la capitale de la Chine deux ans auparavant, avait appris dans le Sud que son pays avait été envahi par le Chö-p'o et que, en conséquence de cet événement, il était resté pendant un an à Canton. Au printemps de 992, l'ambassadeur était allé au Champa avec son navire, mais comme il n'y recueillit pas de bonnes nouvelles, il revint en Chine et demanda qu'un décret impérial fût promulgué mettant le San-fo-ts'i sous la protection de la Chine ».

On a vu que les envoyés javanais de la même année 992 avaient apporté en Chine des renseignements concordants, disant que leur pays était continuellement en guerre avec le San-fo-ts'i, mais ce qu'ils n'avaient pas dit, c'est que l'agression venait de Java. C'est peut-être la protection plus ou moins effective de la Chine, ou peut-être seulement son consentement tacite, qui encouragea Çrîvijaya à exercer sur Java les représailles dont il sera question dans le chapitre suivant.

5. La Birmanie.

En Birmanie, pour la période qui fait l'objet du présent chapitre, les chroniques locales continuent à fournir, tant pour Pagan que pour le Pegu, des listes de rois[1] dont les données sont incontrôlables, faute de

1. A. P. Phayre, *Hist. of Burma*, p. 280. — G. E. Harvey, *Hist. of Burma*, pp. 364, 368. — Maung Hla, *Chronol. tables*, J. Burma Res. Soc., XIII, 1923, p. 93.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

recoupements avec l'épigraphie ou les annales chinoises. Les emprunts faits par ces chroniques à la légende et au folklore sont manifestes. C'est ainsi qu'en 931 elles placent sur le trône de Pagan un usurpateur, Nyaung-u Sô-rahan. Ce serait un ancien jardinier qui aurait tué le roi Theingo (Singho) parce que celui-ci avait cueilli des concombres dans son jardin [1] : or, la même histoire est à l'origine de la présente dynastie cambodgienne, et l'on en connaît d'autres versions [2].

D'après les chroniques birmanes [3], le jardinier usurpateur fut à son tour renversé en 964 par Kunshô Kyaungphyu, un représentant de la légitimité qui prit pour femmes les trois reines de son prédécesseur. Mais en 986, les deux fils du jardinier et des deux premières reines attirèrent ce prince dans un monastère et lui firent prendre le froc. Après un règne de six ans, l'aîné Kyiso périt à la chasse. Le cadet Sokkate, qui lui succéda en 992, fut tué en 1044 par un fils de Kunshô Kyaungphyu et de la troisième reine, le fameux Anôratha (Anuruddha) dont l'histoire sera narrée dans le chapitre suivant.

1. G. E. Harvey, *loc. cit.*, p. 18.
2. *Ibid.*, p. 315. — Cf. E. Huber, *Le jardinier régicide qui devint roi*, BEFEO., V, p. 176 ; Baradat, *Les Samrê*, Ibid., XLI, p. 11.
3. G. E. Harvey, *loc. cit.*, p. 19. Les dates données par cet auteur semblent trop hautes, car elles aboutissent à donner à Sokkate un règne excessivement long, et à faire mourir Anôratha presque centenaire.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

IX

TROIS GRANDS ROIS : SÛRYAVARMAN Ier AU CAMBODGE, AIRLANGA A JAVA, ANÔRATHA EN BIRMANIE

(Trois premiers quarts du XIe siècle).

1. Le Cambodge : Sûryavarman Ier (1002-1050) et l'expansion vers l'Ouest ; Udayâdityavarman II (1050-1066). — 2. Le Champa de 1000 a 1074. — 3. Çrîvijaya et ses relations avec les Cholas de Tanjour (1003-1030). — 4. Java : Airlanga (1006-1049). — 5. Çrîvijaya et les Cholas (1067-1069). — 6. La Birmanie : Anôratha (1044-1077).

1. Le Cambodge : Sûryavarman Ier (1002-1050) et l'expansion vers l'Ouest ; Udayâdityavarman II (1050-1066).

Ni l'épigraphie khmère, ni les documents chinois ne laissent entrevoir les causes qui amenèrent au Cambodge l'avènement de Sûryavarman I, ce souverain de la race solaire, dont les liens de parenté avec ses prédécesseurs de la race lunaire ont peut-être été inventés de toutes pièces par les généalogistes officiels. Les chroniques tardives des principautés t'aies de la haute vallée du Ménam, écrites à Ch'ieng Mai aux XVe-XVIe siècles, apportent seulement sur l'expansion de la puissance khmère dans le bassin du Ménam quelques

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

données auxquelles il serait d'ailleurs imprudent d'accorder une créance exagérée.

L'épigraphie khmère des dix premières années du XIe siècle met en présence trois rois, dont les relations n'apparaissent pas clairement, mais qui semblent avoir été antagonistes.

En 1001, l'année même de l'avènement du neveu de Jayavarman V, Udayâdityavarman I, dont les deux seules inscriptions connues proviennent l'une de Koh Ker[1] et l'autre de Mlu Prei[2], un prince portant le nom de Sûryavarman et le titre de *kamtvan* qui semble être dérivé du titre malais *tuan*, est mentionné dans une inscription de Sambor sur le Mékong[3], et dans une autre provenant des environs de Kompong Thom[4]. L'année suivante, en 1002, on a encore deux inscriptions de lui dans la même région[5]. De 1003 à 1006, apparaît un roi Jayavîravarman que ses inscriptions[6] représentent comme installé depuis 1002 sur le trône d'Angkor. Après quoi Sûryavarman devient le maître incontesté dans la capitale, et en 1011 il fait graver sur les baies du pavillon d'entrée du Palais Royal la formule du serment suivie, en guise de signature, de longues listes de dignitaires[7].

Ce qu'on peut tirer de ces inscriptions[8], c'est que l'avènement d'Udayâdityavarman I en 1001 suscita des compétitions mettant aux prises Jayavîravarman, qui régna à Angkor au moins de 1003 à 1006, et Sûryavarman qui s'était installé dans l'Est. Entre 1005 et

1. BEFEO., XXX, p. 15, n. 2.
2. Inscr. de Prasat Khna, Ibid., XI, p. 400.
3. Ibid., XXVIII, p. 142.
4. Inscr. de Robang Romeas, Ibid., XXXIV, p. 422.
5. Ibid.
6. Références, Ibid., p. 423 et G. Cœdès *Inscr. du Cambodge*, I, p. 189.
7. E. Aymonier, *Cambodge*, III, p. 139 ; BEFEO., XIII, 6, p. 14.
8. Cf. BEFEO., XXXIV, p. 424.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

1007, Sûryavarman dirigea une expédition dévastatrice dont souffrirent les lieux saints et dont on trouve l'écho dans les inscriptions[1]. « Il prit le royaume à un roi au milieu de la foule des autres rois », dit l'une d'elles[2]. La guerre dura neuf ans[3], et l'installation de Sûryavarman à Angkor doit dater des environs de 1010, mais plus tard, dans ses inscriptions, il fera remonter son avènement à 1002, c'est-à-dire à la mort ou à la disparition d'Udayâdityavarman I.

Il prétendait descendre de la famille maternelle d'Indravarman[4] et se rattacher par son épouse Vîralakshmî aux fils de Yaçovarman[5]. La première assertion est invérifiable. Quant à la seconde, le nom de *Vîra*lakshmî semble indiquer que cette princesse avait d'abord été unie à Jaya*vîra*varman, et l'on aurait ici un nouvel exemple de légitimation du pouvoir usurpé, au moyen d'un mariage avec la femme du prédécesseur.

Bien que le titre de *kamtvan* n'ait pas été introduit pour la première fois par lui dans la titulature[6], il est pourtant si caractéristique de son protocole, qu'on est tenté d'y voir la preuve que ce souverain était d'origine malaise. Cela expliquerait la faveur qu'il accorda au bouddhisme et qui lui valut le nom posthume de Nirvâ*n*apada. Bouddisme syncrétisant[7], qui n'interrompit en aucune façon la continuité du culte rendu au Dieu-roi. « Sous son règne, dit l'inscription de Sdok Kak Thom[8], les membres de la famille (des prêtres du Devarâja) officièrent pour le Dieu-roi comme auparavant ». Il

1. Ibid., p. 425.
2. Inscr. de Preah Khan de Kompong Svay, Ibid., IV, p. 676.
3. Ibid., XXXIV, p. 427.
4. G. Cœdès, *Les deux inscr. de Vat Thipdei*, Mél. S. Lévi, p. 216.
5. *Ibid.*, et *Inscr. du Cambodge*, I, p. 196.
6. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 112, n. 9.
7. Cf. supra, p. 206.
8. BEFEO., XV, 2, p. 91.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

choisit même dans cette famille un neveu du grand prêtre Çivâchârya, nommé Sadâçiva, pour lui faire quitter l'état religieux, lui donner en mariage une de ses belles-sœurs et l'élever à la dignité de Kamsteng Çrî Jayendrapandita, premier pas dans une carrière qui devait, sous le règne suivant, devenir excessivement brillante. Continuant l'œuvre commencée par son oncle, Sadâçiva-Jayendrapandita « restaura les fondations qui avaient été dévastées lorsque le roi avait promené son armée »[1].

L'installation de Sûryavarman I à Angkor fut accompagnée, ai-je dit, de la prestation par certaines fonctionnaires d'un serment solennel dont la formule fut gravée à l'entrée du palais. Elle fut marquée aussi, semble-t-il, par l'achèvement du Phimeanakas et du Ta Keo[2] et la construction des gopuras du Palais Royal[3]. Comme autres fondations importantes, on peut lui attribuer le temple du Phnom Chisor[4], dont le nom rappelle le nom ancien de la colline sur laquelle il est construit (Sûryaparvata, « montagne du soleil ou de Sûrya[varman] »), certaines parties du Preah Vihear[5], et du Preah Khan de Kompong Svay[6], les monuments de Vat Ek et de Baset dans la région de Battambang[7]. Toutes ces fondations sont associées aux noms de savants brahmanes qui occupaient de hautes situations et que nous fait connaître l'épigraphie[8].

1. Ibid.
2. G. de Coral Rémusat, V. Goloubew et G. Cœdès, *La date du Tà Kèv*, BEFEO., XXXIV, p. 401.
3. Décrits par H. Marchal, *Pavillons d'entrée au Palais Royal d'Angkor Thom*, Et. Asiat. EFEO., II, p. 57.
4. G. Groslier, *Le temple du Phnom Chiso*, Arts et Archéol. khmèrs, I. p. 65..
5. H. Parmentier, *L'art khmèr classique*, I, p. 338.
6. H. Mauger, *Prah. Kham de Kompong Svay*, BEFEO., XXXIX. p. 197.
7. L. de Lajonquière, *Inv. mon. Cambodge*, III, pp. 427 et 432.
8. Aymonier, *Cambodge*, III, pp. 500-502.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Au sujet de l'expansion khmère dans le bassin du Ménam, les événements sont rapportés de la façon suivante par diverses chroniques en pâli composées à Ch'ieng Mai : le *Châmadevîvamsa* (écrit au début du XVe siècle)[1], la *Jinakâlamâlinî* (achevée en 1516)[2] et le *Mûlasâsana*[3] :

Un roi de Haripunjaya (Lamp'un) nommé Atrâsataka (var. Trâbaka, Baka) vient attaquer Lavo (Lop'buri) où règne Ucch'i*ttha*chakkavatti (var. Ucch'itta°, Ucchitta°). Au moment où les deux souverains s'apprêtent à combattre, un roi de Siridhammanagara (Ligor) nommé Sujita (var. Jîvaka, Vararâja) arrive devant Lavo avec une armée et une flotte considérable. Devant ce troisième larron les deux adversaires s'enfuient dans la direction de Haripunjaya : Ucch'i*ttha* y arrive le premier, s'y proclame roi et épouse la femme de son adversaire qui se retire en bateau dans le Sud. Sujita, le roi de Ligor, s'installe en maître à Lavo. Au bout de trois ans, son fils Kambojarâja va relancer Ucch'i*ttha* à Haripunjaya, mais il est défait et doit regagner sa capitale.

Ce petit drame a, comme on le voit, trois acteurs principaux : deux rois rivaux qui se disputent la possession de Lavo[4], et un roi étranger, venu du Sud, qui les départage en s'y installant lui-même, et dont le fils « roi des Kambojas » lance ensuite une expédition malheureuse contre l'ancien roi de Lavo installé dans ses nouveaux Etats. On est tenté d'identifier ce Kam-

1. G. Cœdès, *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental*, BEFEO., XXV, p. 158. — G. Notton, *Annales du Siam*, II, pp. 34-35.

2. G. Cœdès, *loc. cit.*, p. 80.

3. Peut-être antérieur aux deux autres textes. Ed. de Bangkok, 1939, pp. 182, 183.

4. Au début du XIe siècle, avant son annexion par le Cambodge, Lavo constituait encore un Etat indépendant (héritier du royaume de Dvâravatî ?) qui est mentionné sous l'année 1001 par l'*Histoire des Song* (BEFEO., IV, p. 233).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

bojarâja, fils du roi de Ligor conquérant de Lavo, avec le *kamtvan* Sûryavarman I, car même si les conflits entre le Cambodge et le royaume môn de Haripunjaya, relatés dans les chroniques citées plus haut, sont imaginaires, il n'en reste pas moins que l'expansion cambodgienne dans le bas Ménam au XIe siècle est attestée par un groupe d'inscriptions khmères provenant de Lop'buri [1], dont l'une au moins émane de Sûryavarman I. Jusqu'où cette extension de la souveraineté ou de la suzeraineté du roi d'Angkor allait-elle vers le Nord ? Les chroniques locales ont gardé le souvenir d'une occupation khmère qui aurait englobé tout le bassin du Ménam et celui du Mékong jusqu'à Ch'ieng Sèn, et peut-être au delà [2], mais les vestiges archéologiques, d'ailleurs postérieurs au XIe siècle, qu'on peut attribuer à l'influence khmère ne dépassent pas Luang P'ra Bang [3] sur le Mékong et Sukhôt'ai-Savank'alôk sur le Ménam [4]. Pour l'époque de Sûryavarman I, il est prudent de s'en tenir aux précisions apportées par l'épigrahie de Lop'buri. L'inscription de 1022-1025 nous apprend que sous son règne résidaient côte à côte à Lavo des moines appartenant aux deux écoles du bouddhisme (*bhikshu mahâyâna, sthavira*), et des brahmanes pratiquant les exercices du yoga (*tapasvi yogi*). Une autre inscription khmère dont la date est perdue, mais qui doit remonter à peu près à la même époque, est vishnouite. « Bref, l'épigraphie nous atteste que les diverses religions pratiquées dans l'empire khmèr avaient à Lavo leurs desservants et leurs sanctuaires, mais la prédominance à Lop'buri des monuments et des images bouddhi-

1. G. Cœdès, *Rec. inscr. du Siam*, II, pp. 21-31.
2. G. Maspero, *La géographie politique de l'Indochine*, Et. Asiat. EFEO., pp. 94-103. — G. Notton, *Annales du Siam*, I, Paris, 1926.
3. P. Lévy, *Les traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang*, BEFEO., XL, p. 411.
4. V. infra, p. 327.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ques prouve que, même sous la domination khmère, le bouddhisme y avait conservé l'importance qu'il avait au temps du royaume de Dvâravatî »[1].

Au début de l'année 1050[2], Sûryavarman I mourut. Il eut pour successeur son fils Udayâdityavarman II, qui conféra le titre quasi royal de *Dhûli Jeng* (poussière des pieds) Vrah Kamrateng An' Çrî Jayendravarman à l'ancien chapelain du Dieu-roi, Sadâçiva Jayendrapandita, qui était devenu son oncle par mariage avec une sœur de la reine Vîralakshmî et avait dû être aussi son maître spirituel[3].

C'est sans doute sous l'inspiration de ce haut dignitaire, appartenant à l'illustre famille des prêtres du Dieu-roi, qu'Udayâdityavarman décida d'édifier pour le linga royal un nouveau temple-montagne plus beau que ceux de ses prédécesseurs. « Voyant qu'au milieu du Jambudvîpa, la demeure des dieux, s'élevait la montagne d'or (le Meru), il fit faire, comme par émulation, une montagne d'or au centre de sa ville. Sur le faîte de cette montagne d'or, dans un temple d'or, brillant d'un éclat céleste, il érigea un Çivalinga en or »[4]. Cette construction, « ornement des trois mondes », n'est autre que le Baphuon[5], « dont la vue est réellement impressionnante », dira à la fin du XIIIe siècle le Chinois Tcheou Ta-Kouan[6]. Ce monument marquait le centre d'une ville dont le tracé coïncidait à peu près avec celui de l'actuel Angkor Thom. La capitale ne comportait pas encore ses solides murailles de latérite, œuvre de Jayavarman VII, mais elle était sillonnée

1. G. Cœdès, *Rec. inscr. Siam*, II, p. 10.
2. Le 8e jour de la lune croissante de phâlguna 971, d'après l'inscription de Prasat Roluh (Aymonier, *Cambodge*, II, p. 326).
3. *Inscr. de Sdok Kak Thom*, BEFEO., XV, 2, p. 93.
4. Barth, *Inscr. sanskr. du Cambodge*, p. 139.
5. C. Cœdès, *La date du Bàphûon*, BEFEO., XXXI, p. 18.
6. BEFEO., II, p. 142.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

d'un grand nombre de canaux dont le réseau a été retrouvé [1].

En même temps, le roi fit creuser à l'ouest de la capitale un immense bassin de 8 kilom. sur 2 kilom. 200, encore plus grand que le Yaçodharataṭâka de Yaçovarman ou Baray oriental qui donnait peut-être déjà des signes d'asséchement. Au centre de ce Baray occidental, il fit construire sur un îlôt un temple, à côté duquel il plaça une colossale statue de bronze représentant le dieu Vishnu plongé dans son sommeil cosmique et reposant sur les eaux de l'océan [2].

Pendant son règne qui dura 16 ans, Udayâdityavarman II eut à faire face à une série de soulèvements dont la répression, confiée au général Sangrâma, est racontée en style épique par une stèle sanskrite [3] placée au pied du Baphuon, le temple du linga royal auquel le général vainqueur avait fait hommage de son butin.

La première révolte eut lieu en 1051. Elle eut pour théâtre le Sud du pays et pour chef Aravindahrada « instruit à fond dans la science de l'arc, chef d'une armée de héros, qui portait avec puissance, dans la région méridionale, le fardeau de la moitié de la Terre ». Vaincu par Sangrâma, le rebelle « s'enfuit au plus vite dans la ville de Champâ ».

L'année 1065, dernière du règne, vit deux autres révoltes. Dans le Nord-Ouest [4], « un habile favori du roi, vaillant héros du nom de Kamvau, que le roi avait fait général d'armée, aveuglé par l'éclat de sa grandeur et méditant en son cœur la ruine de celui à la puissante

1. V. Goloubew, *La double enceinte et les avenues d'Angkor Thom*. Cahiers EFEO., n° 14, 1938, p. 33 ; *L'hydraulique urbaine et agricole à l'époque des rois d'Angkor*, Bull. Econ. Indochine, 1941, p. 5.
2. BEFEO., XXXVI, p. 611, pl. 93.
3. Inscr. de Preah Ngôk, Barth, *Inscr. sanskr. du Cambodge*, p. 140. — G. Maspero, *Le connétable Sangrâma*. Rev. indochinoise, 1904, p. 8.
4. E. Aymonier, *Cambodge*, III, p. 507.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

faveur duquel il devait cette grandeur, sortit de sa ville avec ses troupes ». Après avoir blessé Sangrâma à la mâchoire, il fut tué de trois flèches.

Peu de temps après, dans l'Est, le nommé Slvat, son frère cadet Siddhikâra et un troisième guerrier bommé Saçântibhuvana fomentèrent de nouveaux troubles. Sangrâma eut vite raison d'eux et célébra ses victoires par diverses fondations pieuses.

On ignore le nom posthume d'Udayâdityavarman II. Il fut remplacé en 1066 [1] par son frère cadet, Harshavarman III.

2. Le Champa de 1000 à 1074.

Au Champa, le chapitre précédent nous a fait assister à un premier recul de la capitale devant la poussée annamite venue du Nord. Le XIe siècle va voir s'acccentuer cette pression qui provoquera l'abandon par les Chams des provinces septentrionales. Jusqu'au milieu du siècle, l'épigraphie est muette, et l'historien ne dispose que des sources chinoises et annamites.

Le roi Yang Pu Ku Vijaya, qui était monté sur le trône dans les toutes dernières années du Xe siècle et avait évacué Indrapura (Quang-nam) en l'an 1000 pour s'établir à Vijaya (Binh-dinh) [2], envoya en 1004-1005 en Chine une ambassade qui annonça ce changement de capitale [3].

Il eut pour successeur, avant 1010, un roi dont le nom en caractères chinois paraît être une transcription de Harivarman (III), et qui régna une dizaine d'années [4].

1. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 222.
2. Supra, p. 213.
3. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 132.
4. G. Maspero, *loc. cit.*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

En 1021, Parameçvaravarman II[1], qui avait envoyé trois ans auparavant une ambassade en Chine, vit la frontière nord de ses états, dans l'actuel Quang-binh, attaquée par le fils aîné de Li Thai-tô (fondateur de la dynastie annamite des Li), Phât-Ma, qui devait en 1028 succéder à son père sous le nom de Li Thai-tôn. Les Chams furent battus et subirent une nouvelle incursion en 1026.

Entre 1030 et 1041, le roi Vikrântavarman IV eut un règne obscur et troublé, et en 1042 son fils Jaya Simhavarman II[2] demanda l'investiture à la cour de Chine. L'année suivante, il alla piller les côtes d'Annam. Le roi Li Thai-tôn prépara, en représailles, une expédition par voie de mer, dont il prit lui-même le commandement en 1044. A la première rencontre, probablement dans l'actuel Thüa-thiên, les Chams furent mis en déroute et leur roi décapité sur le champ de bataille. Li Thai-tôn poussa jusqu'à Vijaya dont il s'empara et d'où il ramena le harem royal[3].

Le successeur de Jaya Simhavarman II fut un guerrier de famille noble, qui prit à son avènement le nom de Jaya Parameçvaravarman I, et avec qui les inscriptions recommencent dans le Sud. Les gens du Pânduranga, « vicieux, malfaisants, toujours en révolte contre leur souverain », ayant refusé de le reconnaître, il chargea en 1050 son neveu, le Yuvarâja, Çrî Devarâja Mahâsenâpati, d'aller les soumettre[4]. Pour célébrer sa victoire, le Yuvarâja fit ériger un linga sur la colline de Po Klaung Garai et dresser une colonne de victoire[5]. De son côté, le roi procéda la même année à la restauration

1. Restitution très douteuse, *Ibid.*, p. 133.
2. Restitutions également hypothétiques, *Ibid.*, p. 134.
3. *Ibid.*, p. 134-136.
4. L. FINOT, *Pânduranga*, BEFEO., III, p. 645.
5. *Ibid.*, p. 646.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du sanctuaire de Po Nagar à Nha-trang et lui offrit des esclaves parmi lesquels figurent des Khmèrs, des Chinois, des gens de Pukâm (Birmans de Pagan) et des Syâm (Siamois)[1]. Soucieux de rester en bons termes avec ses voisins du Nord, il envoya trois ambassades en Chine entre 1050 et 1056, et cinq en Annam de 1047 à 1060[2].

Tout ce qu'on sait de son éphémère successeur, Bhadravarman III, c'est qu'il régnait en 1061[3]. A la fin de la même année, son frère cadet Rudravarman III lui succéda. Il envoya une ambassade en Chine en 1062, et trois en Annam en 1063, 1065, et 1068. Mais dès le début de son règne, il s'était préparé à une campagne contre l'Annam, et il déclencha son attaque à la fin de l'année 1068. Le roi Li Thanh-tôn, prompt à la riposte, conduisit sa flotte jusqu'à Çrî Banöy (Qui-nhön), à proximité de la capitale chame. Il défit l'armée chame qui l'attendait dans l'intérieur. Rudravarman III ayant quitté la ville pendant la nuit, ses habitants se soumirent à l'empereur qui y fit son entrée sans difficulté.

« Il envoie aussitôt des troupes poursuivre le roi en fuite qui est rejoint et fait prisonnier sur le territoire du Cambodge (1069, 4e mois). Le mois suivant, il offre un grand repas à tous ses ministres dans le palais du roi de Champa et, pour bien marquer qu'il l'a vaincu et réduit à néant, il exécute la danse du bouclier et joue au volant sur les degrés de la salle du trône. Il s'empresse, en même temps, d'annoncer la nouvelle de sa victoire et de la capture du roi à Chen Tsong. Un recensement ayant fait ressortir un total de plus de 2.560 familles, il ordonne de mettre le feu à toutes les maisons bâties dans l'enceinte et les faubourgs de Vijaya »[4].

1. AYMONIER, *Première étude sur les inscriptions tchames*, J. Asiat., janv.-fév. 1891, p. 29.
2. G. MASPERO, *loc. cit.*, pp. 138-139.
3. *Ibid.*, pp. 139-140.
4. *Ibid.*, pp. 141-142.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Après avoir emmené prisonnier au Tonkin le roi Rudravarman III et sa famille, il lui rendit sa liberté en 1069 contre l'abandon de ses trois provinces septentrionales, correspondant à peu près au Quang-binh et au Quang-tri. On ne sait si, à son retour de captivité, le roi cham put rétablir son autorité sur un pays profondément troublé et amoindri. Ce qui est certain, c'est que la dynastie qui régnait depuis 1044 s'éteignit avec lui vers 1074.

3. Çrîvijaya et ses relations avec les Cholas de Tanjour (1003-1050).

On a vu au chapitre précédent que, dans la dernière décade du Xe siècle, Çrîvijaya avait subi une invasion javanaise et avait demandé à la Chine sa protection. Au début du XIe siècle, le roi Chûlâmanivarmadeva continua d'entretenir avec la Chine les meilleures relations. « En 1003, le roi Sseu-li Tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa envoya deux ambassadeurs pour apporter le tribut. Ils racontèrent que, dans leur pays, un temple bouddhique avait été érigé afin d'y prier pour la prolongation de la vie de l'empereur ; ils demandaient que l'empereur lui donnât un nom et des cloches ; l'empereur montrerait ainsi qu'il faisait cas de leurs bonnes intentions. On promulgua un décret par lequel le temple reçut le nom de *Tch'eng-t'ien-wan-chou* (Dix mille années à recevoir du Ciel), et des cloches furent fondues pour être données aux ambassadeurs »[1].

En même temps, vers 1005, le roi de Çrîvijaya, imitant la fondation de son prédécesseur Bâlaputra à Nâlandâ au Bengale[2], faisait construire à Nâgîpattana

1. W. P. Groeneveldt, *Notes on the Malay archipelago*, Verh. Bat. Gen. XXXIX., p. 65. — G. Ferrand, *L'empire sumatranais*, J. Asiat., juill.-sept. 1922, p. 19.
2. Cf. supra, pp. 185-186.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

(Negapatam, sur la côte de Coromandel) un temple bouddhique portant son nom : le Chûlâmanivarmavihâra[1] auquel le Chola Râjarâja I offrit les revenus d'un gros village.

Cette attitude aimable de Chûlâmanivarmadeva à l'égard des deux grandes puissances de l'époque — la Chine, et les Cholas de Tanjour[2] qui, malgré leur éloignement, pouvaient devenir, ainsi que la suite le prouvera, de dangereux ennemis, — devaient permettre à lui-même ou à son fils Mâravijayottungavarman d'avoir les mains libres pour prendre une revanche éclatante de l'agression javanaise de 992. S'il est vrai que la catastrophe survenue à Java en 1006, et sur laquelle on est si peu renseigné, ait été la conséquence de représailles exercées par Çrîvijaya, on peut en effet se demander auquel de ces deux rois doit en être attribuée la responsabilité. La question est impossible à résoudre avec les seuls documents dont on dispose pour le moment. Mâravijayottungavarman était sur le trône en 1008, date à laquelle il envoya le tribut en Chine[3]; et, sous le règne de Râjendrachola I qui commença en 1011, l'inscription connue sous le nom de « grande charte de Leyde »[4] nous apprend que le nouveau roi Chola fit composer un édit pour le village offert par son père Râjarâja au Chûlâmanivarmavihâra. Dans

1. Il existait peut-être encore au milieu du siècle dernier (Ind. Antiq., VII, p. 224) et aurait été détruit par les Jésuites en 1868. Cf. K. V. Subrahmanya Aiyer, *The larger Leiden plates*, Epigr. Ind., XXII, p. 229.

2. Sur les Cholas, de qui la côte de Coromandel (Cholamandala) tire son nom, et dont l'ascension, aux dépens des Pallavas, date du milieu du IXe siècle, cf. L. de La Vallée Poussin, *Dynasties et Histoire de l'Inde*, p. 271.

3. L'*Histoire des Song* abrège son nom en Sseu-li Ma-lo-p'i = Çrî Mâravi[o]. Sur l'identification de ce nom et de celui de son prédécesseur, cf. G. Cœdès, *Le royaume de Çrîvijaya*, BEFEO., XVIII, p. 7.

4. Publiée par K. V. Subrahmanya Aiyer, *loc. cit.*, p. 213. — Cf. K. A. Nilakanta Sastri, BEFEO., XL, p. 281.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ce document, Mâravijayottungavarman est qualifié de « descendant de la famille des Çailendras, roi de Çrîvijaya et de Kaṭâha » (Kidâra dans l'inscription tamoule). Cette double mention de Çrîvijaya (Palembang) et de Kaṭâha (Kedah sur la Péninsule Malaise) confirme de façon saisissante les témoignages des géographes arabes pour lesquels le Mahârâja du Zâbag est maître de Sribuza et de Kalah (Kra)[1]. Les deux pôles de l'empire, Sumatra et Péninsule Malaise, sont les mêmes dans les deux cas : le Mahârâja tient les deux rives des détroits.

Mais la politique expansionniste et les méthodes commerciales, que les rois de Çrîvijaya étaient obligés d'appliquer pour se maintenir dans cette position privilégiée, ne devaient pas tarder à les mettre en conflit avec la thalassocartie des Cholas, dès qu'ils n'eurent plus besoin de se les concilier provisoirement en vue de réaliser leurs desseins agressifs contre Java.

Dès 1007, Râjarâja se vantait d'avoir conquis 12.000 îles[2]. Dix ans plus tard, son fils Râjendrachola I tenta peut-être un premier raid contre Kaṭâha[3], c'est-à-dire contre les possessions péninsulaires des Çailendras de Sumatra[4]. Si cette expédition eut réellement lieu, elle n'était que le prélude du grand raid de 1025, dont le détail est donné dans une inscription de Râjendrachola à Tanjour datée de l'année 1030-1031[5]. Après avoir envoyé « de nombreux navires au milieu de la mer

1. Supra, p. 221.
2. R. C. Majumdar, *Suvarnadvîpa*, p. 171.
3. *Ibid.*, p. 171, n. 2.
4. Le roi qui envoya une ambassade en Chine en cette même année 1017 est nommé par l'*Histoire des Song* Hia-tch'e Sou-wou-tch'a-p'ou-mi, c.-à-d. Haji Samudrabhûmi « roi de Sumatra » (W. P. Groeneveldt, *loc. cit.*, p. 65 ; G. Ferrand, *loc. cit.*, pp. 19-20).
5. Publiée par Hultzsch, *South-Ind. inscr.*, II, p. 105 et Epigr. Ind., IX, p. 231. — Cf. G. Cœdès, *Le royaume de Çrîvijaya*, BEFEO., XVIII, pp. 4-5, 9 et suiv. ; K. A. Nilakanta Sastri, Ibid., XL, p. 286.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

mouvante et s'être emparé de Sangrâmavijayottungavarman, roi de Kadâram », il conquit successivement [1] :

Çrîvijaya (Palembang),

Pannai (Pane sur la côte est de Sumatra, en face de Malacca),

Malaiyûr (le Malâyu du VIIe siècle, c'est-à-dire Jambi),

Mâyirudingam (le Je-lo-t'ing des Chinois [2], quelque part sur la Péninsule Malaise),

Ilangâçogam (Lankasuka) [3],

Mâppappâlam (Papphâla, localisé par la chronique singhalaise *Mahâvamsa* sur la côte du Pegu),

Mevilimbangam (identifié au Karmaranga, ou Kâmalanka sur l'isthme de Ligor) [4],

Valaippandûru (peut-être Pândur[anga], au Champa [5], précédé soit du mot tamoul *valai* « forteresse », soit du mot cham *palei* « village »),

Talaittakkolam (Takkôla de PTOLÉMÉE et du *Milindapanha*, sur l'isthme de Kra),

Mâdamâlingam (Tâmbralinga [6], chinois Tan-ma-ling dont le centre était à Ligor),

1. Cette liste a été étudiée par G. CŒDÈS, *loc. cit.*, p. 9 et suiv. ; G. P. ROUFFAER, *Was Malaka emporium voor* 1400 *A. D.*, Bijdr., 77, 1921, pp. 76 et suiv. ; G. FERRAND, *loc. cit.*, p. 45 ; R. C. MAJUMDAR, *loc. cit.*, pp. 175 et suiv. — Dans l'inscription, chaque nom est accompagné d'une épithète dont la valeur documentaire est fort douteuse, car ces épithètes constituent autant de calembours jouant sur la forme des termes géographiques. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, *Talaittakkolam* est dit « loué par de grands hommes versés dans les sciences », parce qu'en tamoul *kalai* = science et *takkor* = savant ; et *Valaippandâru* est décrit comme « possédant à la fois des terres cultivées et des terres incultes », parce que *vilaippu* = ensemencement et *târu* = brousse.

2. Cf. infra, p. 238. *Mâ°*, ici et dans les autres mots de cette liste = sanskrit *mahâ*, grand.

3. Supra, p. 72.

4. S. LÉVI, *Pré-aryen et pré-dravidien dans l'Inde*, J. Asiat., juill.-sept. 1923, p. 43.

5. ROUFFAER, Bijdr, 77, 1921, pp. 78, 81. — MOENS, Tijd. Bat. Gen., 77, 1937, p. 468.

6. Supra, p. 72. — En 1001, le Tan-mei-lieou avait envoyé une ambassade en Chine (BEFEO., IV, p. 233).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Ilâmurideçam (Lâmuri des Arabes, Lambri de Marco Polo[1] à l'extrémité septentrionale de Sumatra),

Mânakkavâram (les îles Nicobar),

Kadâram (Kedah).

Il n'est pas certain que l'ordre suivi par cette énumération corresponde à la chronologie des événements, mais si tel était cependant le cas, elle montrerait qu'après l'attaque de la capitale insulaire, Çrîvijaya = Palembang, et la capture du roi Sangrâmavijayottungavarman, le roi Chola occupa quelques points sur la côte est de Sumatra, puis les diverses possessions du Mahârâja sur la Péninsule Malaise[2], ensuite Achin et les Nicobars et finalement Kedah, la capitale continentale. Peut-être ce raid a-t-il laissé quelque trace dans le souvenir des Malais de la Péninsule, dont les annales racontent comment le roi tamoul Raja Cholan (ou Suran) détruisit Ganganagara sur la rivière Dinding, ainsi qu'un fort sur le Lengiu, affluent de la rivière de Johore, et occupa finalement Tumasik, le site du futur Singapour[3].

Quoi qu'il en soit, l'expédition de Râjendrachola I ne semble pas avoir eu de conséquences politiques durables. Tout au plus, la capture du Sangrâmavijayottungavarman eut-elle pour résultat l'avènement d'un nouveau roi qui dès 1028 envoya une ambassade en Chine : l'*Histoire des Song* lui donne le nom de Che-li Tie-houa, c'est-à-dire Çrî Deva...[4].

Toutefois, la secousse ressentie par Çrîvijaya l'amena à se rapprocher de son vieux rival : on va voir que la

1. Sur ce nom, cf. H. K. J. Cowan, *Lâmurî* (*etc.*), Bijdr., 90, 1933, p. 422.

2. Pânduranga-Phanrang se trouve hors du circuit, mais l'identification de Valaippandûru n'est rien moins que certaine.

3. J. Leyden, *Malay Annals*, Londres, 1821.

4. W. P. Groeneveldt, *loc. cit.*, p. 65. — G. Ferrand, *loc. cit.*, p. 20.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

réconciliation avec Java fut même probablement scellée par une alliance matrimoniale.

Malgré le témoignage d'Al-Bîrûnî, qui vers 1030 dit que les îles du Zâbag sont appelées dans l'Inde *Sûwarndîb* (*Suvarnadvîpa*)[1], il est permis de se demander si c'est bien à Sumatra que, de 1011 à 1023, Atîça, le futur réformateur du bouddhisme tibétain, vint suivre l'enseignement de Dharmakîrti, chef de la congrégation bouddhique dans l'île de Suvarnadvîpa, sous le règne du roi Dharmapâla. Ce nom ne correspond à aucun des noms royaux que nous font connaître à Çrîvijaya les textes chinois et l'épigraphie. Peut-être est-ce le titre (« protecteur de la Loi ») de Mâravijayottungavarman ou de son successeur. A moins que, pour la source tibétaine d'où est tiré ce renseignement[2], Suvarnadvîpa ne désigne la Birmanie[3] ou la Péninsule Malaise[4], ce qui est cependant peu probable. En tout cas, la persistance du bouddhisme Mahâyâna à Sumatra est attestée à Tapanuli, sur la côte ouest, par la fonte en 1024 d'une statue inscrite de Lokanâtha, c'est-à-dire du bodhisattva Lokeçvara, représenté debout entre deux figures de Târa[5]; et un manuscrit iconographique népalais du début du XIe siècle atteste la popularité dont jouissait dans le monde bouddhique certaine statue de Lokanâtha à Çrîvijayapura[6].

1. G. Ferrand, *loc. cit.*, p. 64.
2. Bu-ston, traduit par Sarat Chandra Das, *Indian Pandits in the land of Snow*, 1893, p. 50.
3. Sarat Chandra Das, *Ibid.* — Taw Sein Ko, *Rep. arch. Survey, Burma*, 1919, p. 27.
4. J.-L. Moens, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., 77, 1937. — R. C. Majumdar, *Suvarnadvîpa*, Calcutta, 1937.
5. Brandes, Not. Bat. Gen., 1887, p. 176.
6. A. Foucher, *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde* (Bibl. Ec. Hautes Etudes, XIII, 1900), pp. 105 et 193, n. 23.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

4. Java : Airlanga (1006-1049).

On a vu[1] que le roi de Bali Udâyana avait épousé la princesse javanaise Mahendradattâ, arrière-petite-fille de *Sindok*. De ce mariage naquit à Bali vers 991 un fils, Airlanga, qui dans sa prime jeunesse fut invité[2] à venir conclure ses fiançailles avec une des filles du roi régnant alors dans l'Est de Java[3]. Il se trouvait à la cour de celui-ci au moment des événements tragiques de 1006. Les causes du désastre, qui amenèrent la destruction de la capitale et la mort du roi, ont donné lieu à des conjectures aussi nombreuses et aussi variées que le transfert de la capitale du centre à l'Est 75 ans plus tôt. L'hypothèse la plus vraisemblable et la plus couramment admise est que Çrîvijaya, tranquille du côté de l'Inde et protégé plus ou moins effectivement par la Chine, prit en 1006 sa revanche de l'invasion javanaise de 992 : le relèvement de Java coïncide en effet avec l'affaiblissement passager du royaume sumatranais à la suite du raid Chola de 1025[4]. Le rôle de Çrîvijaya en 1006 a pu d'ailleurs se borner à provoquer ou à soutenir une révolte intérieure dans l'Etat javanais. Le principal assaillant fut en effet un prince de Wurawari qu'on a voulu faire venir de la Péninsule Malaise[5], mais qui n'était peut-être qu'un chef local[6].

1. Supra, pp. 219-220.
2. C'est peut-être cette circonstance qui lui valut le nom d'Air-langa, dont la signification la plus vraisemblable est « celui qui a franchi l'eau », c'est-à-dire le détroit séparant Java de Bali. Cf. Poerbatjaraka, *Er-langha*, Djawa, X, 1930, p. 163, où sont résumées les interprétations, antérieures.
3. C. C. Berg, *De Arjunawiwâha*, Bijdr. 97, 1938, pp. 49-64.
4. P V. van Stein Callenfels, *De veroveraar van Dharmmawangça's kraton*, Oudheidk. Verslag, 1919, p. 156.
5. G. P. Rouffaer, *Was Malaka emporium voor* 1400 *A. D.*, Bijdr., 77, 1921.
6. N. J. Krom, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 241-242.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Après la « débâcle » (*pralaya*), comme dit l'inscription javanaise qui narre les événements de 1006 [1], le jeune Airlanga alors agé de 16 ans se réfugia chez des ermites sur le mont Vanagiri où il séjourna 4 ans. En 1010, des notables, des brahmanes vinrent le prier d'accepter le pouvoir royal comme successeur de son beau-père, et en 1019 il fut couronné officiellement avec le titre de Rake Halu Çrî Lokeçvara Dharmava*m*ça Airlanga Anantavikramottungadeva. Son autorité ne s'étendait encore que sur un petit territoire situé sur la côte septentrionale de l'île, entre Surabaya et Pasuruhan. Il dut attendre encore une dizaine d'années avant de commencer la reconquête de ses Etats, tâche qui, je le répète, fut sans doute facilitée par l'affaiblissement de Çrîvijaya victime de l'agression Cho*l*a de 1025.

Il est possible que dès 1022 Airlanga ait succédé à son père à Bali où la catastrophe de 1006 n'avait pas eu de répercussions [2], mais la chose n'est pas certaine, et le Dharmava*m*çavardhana Maraka*t*apankajasthânottungadeva, dont on a des inscriptions à Bali de 1022 à 1025, est sans doute un personnage entièrement différent d'Airlanga, peut-être un vice-roi gouvernant en son nom [3].

Airlanga commença ses campagnes à Java en 1028-1029 en vue de reconquérir son royaume, divisé entre plusieurs compétiteurs. Il s'attaqua d'abord, semble-t-il, à Bhîshmaprabhâva qui était fils d'un roi ; puis en 1030 à Vijaya, prince de Wengker (plaine de Madiun), qui subit une défaite passagère. En 1031, il vainquit Adhamâpanuda et incendia sa résidence. En 1032,

1. H. Kern, *De steen van den berg Penanggungan (Surabaya), thans in't Indian Museum te Calcutta*, Verspr. Geschr., VII, p. 83. — B. R. Chatterji, *India and Java*, II, Inscr., pp. 63-74.
2. W. F. Stutterheim, *Oudh. Aanteek.*, Bijdr., 92, 1934, pp. 200-201.
3. C. C. Berg, *De Arjunawiwâha*, loc. cit., p. 82.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

il débarrassa le pays d'une femme « douée d'une force redoutable, semblable à une râkshasî » et dévasta la région du Sud « qu'il brûla de sa langue comme un serpent de feu ». Peut-être eut-il alors encore à lutter contre le prince de Wurawari. Quant à Vijaya, prince de Wengker, battu et obligé de s'enfuir « en abandonnant sa femme, ses enfants, ses trésors, ses véhicules royaux », il fut saisi par ses propres troupes et périt en 1035[1].

En 1037, Airlanga « ayant posé ses pieds sur la tête de ses ennemis, prit place sur le trône aux lions, orné de joyaux ». Ses Etats se trouvant considérablement agrandis, il installa sa résidence dans l'Est, à Kahuripan, dont le site n'a pas encore été identifié.

A la suite de ses victoires, Arlanga fonda le monastère de Puchangan (en sanskrit Pûgavat « le mont des arequiers »), non pas, comme on l'a cru, sur le Penanggungan[2], mais sur le Puchangan dans le delta du Brantas[3]. La dédicace en eut lieu en 1041[4], peut-être à l'occasion de la mort d'une princesse qui de 1030 environ à 1041 est mentionnée dans les édits d'Airlanga comme première dignitaire de la cour (Rakryan mahâmantri i Hino)[5]. Son nom de Sangrâmavijaya Dharmaprasâdottungadevî offre un étroit rapport avec celui de Sangrâmavijayottungavarman, le roi de Çrîvijaya qui fut emmené en captivité lors du raid Chola de 1025. La présence à Java, peu après ces événements, d'une princesse portant un nom rappelant la titulature sumatranaise, et la fondation par Airlanga en 1035 d'un monastère nommé Çrîvijayâçrama[6], semblent indiquer un rapprochement entre les deux rivaux, à la suite de

1. H. Kern, *loc. cit.*
2. G. P. Rouffaer, Not. Bat. Gen., 1909, p. 180.
3. W. F. Stutterheim, *Oudh. Aanteek.*, Bijdr., 95, 1937, p. 406.
4. W. F. Stutterheim, Djawa, 1938, p. 307.
5. C. C. Berg, *loc. cit.*, p. 92.
6. N. J. Krom, *Hind.-jav. Gesch.*, p. 262.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

l'affaiblissement de Çrîvijaya et de l'accession au pouvoir d'Airlanga. Quant aux liens qui unissaient la princesse à son homonyme d'une part, et à Airlanga de l'autre, l'opinion la plus vraisemblable est qu'il s'agit d'une fille de Sangrâmavijayottungavarman qu'Airlanga aurait épousée vers 1030[1]. De ce moment date un certain équilibre entre les deux Etats si longtemps rivaux : Çrîvijaya garde la suprématie politique dans l'Ouest de l'Archipel[2] et Java dans l'Est, mais les documents contemporains montrent que les relations commerciales de Java s'étendaient aussi dans l'Ouest. Les inscriptions[3] mentionnant en effet les Kling (Hindous de Kalinga), Arya (Hindous non dravidiens), Gola (Gauda du Bengale), Singhala (Singhalais), Karnataka (Canarais), Cholika (Chola du Coromandel), Malyala (Malabars), Pandikira (Pândya et Kera), Dravida (Tamouls), Champa (Chams), Remen (Môns, ou Malais de Râmnî = Achin), Kmir (Khmèrs), qui devaient arriver dans les Etats d'Airlanga par les ports situés à l'embouchure du Brantas, dans la baie de Surabaya, et plus au nord, vers Tuban.

Les inscriptions qui mentionnent les trois sectes religieuses, Çaîva (çivaïtes), Sogata (bouddhistes), Rishi (ascètes), ou encore Sogata, Maheçvara, Mahâbrâhmana, prouvent la coexistence, la symbiose du bouddhisme et de l'hindouisme çivaïte, tout comme au Cambodge à la même époque. Mais comme le feront ses successeurs, Airlanga se donnait pour une incarnation de Vishnu.

1. C. C. Berg, *loc. cit.*, p. 64. On pourrait aussi songer à la veuve de Sangrâmavijayottungavarman que, suivant une coutume dont on a vu des exemples plus haut, Airlanga aurait épousée pour légitimer d'éventuelles prétentions sur Çrîvijaya.

2. Et même dans l'Ouest de l'île de Java, car jusqu'au début du XIIIe siècle le pays de Sunda resta vassal de Çrîvijaya. Cf. infra, p. 309.

3. H. Kern, *Verspr. Gesch.*, III, p. 71 ; VII, p. 30. — N. J. Krom, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 264.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

A partir de 1042, il se fit peut-être religieux tout en conservant le pouvoir. A sa mort qui eut lieu en 1049[1], il fut enterré au lieu dit « bain de Belahan », sur le versant oriental du Penanggungan. On y voyait autrefois une belle statue de Vishnu sur Garuda entre deux images de Lakshmî, représentations probables du roi et de deux de ses femmes, ainsi qu'une pierre portant un chronogramme qui donne par une sorte de rébus la date de 971 çaka = 1049[2].

Le règne d'Airlanga, d'une si grande importance au point de vue politique, fut aussi marqué par une grande activité littéraire. Celle-ci s'avère maintenant d'autant plus grande qu'il faut sans doute placer sous son règne la composition d'œuvres autrefois attribuées à tort au règne de son prédécesseur, faussement gratifié du titre de Dharmavaṃça Anantavikrama qui désigne en ralité Airlanga lui-même[3]. Parmi les plus remarquables de ces œuvres, on peut citer : le *Çivaçâsana*, code vieux-javanais[4], les adaptations en vernaculaire de trois des principaux épisodes du *Mahâbhârata* : *Âdiparva*[5], *Virâtaparva*[6], *Bhîshmaparva*[7], et surtout l'*Arjunavivâha* « mariage d'Arjuna »[8], écrit en 1035 par le poète KANVA en guise d'épithalame pour le mariage d'Airlanga avec la princesse sumatranaise[9].

1. W. F. STUTTERHEIM, *Oudh. Aanteek*, Bijdr., 92, 1934, p. 196.
2. W. F. STUTTERHEIM, *Ibid.*, et *De beelden van Belahan*, Djawa, 1938, p. 299.
3. Supra, pp. 220, n. 2, 245. — Sur la littérature en vieux-javanais, cf. HIMANSU BHUSAN SARKAR, *Indian influences on the literature of Java and Bali* (Gr. India Studies, I, 1934).
4. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 230.
5. Edité par JUYNBOLL, 1906.
6. Edité par JUYNBOLL, 1912.
7. Edité par J. GONDA, 1936 (Bibliotheca Javanica, 7). — Dans un ouvrage (inédit) sur le Mahâbhârata vieux-javanais, C. C. BERG démontre que ces parvas sont en partie antérieurs au règne d'Airlanga, en partie contemporains du royaume de Mojopahit.
8. Edité par POERBATJARAKA, Bijdr., 82, 1926, p. 181.
9. C. C. BERG, *De Arjunawiwâha, Er-langga's levensloop en bruiloftslied*, Bijdr., 97, 1938, p. 19.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Avant ce mourir, Airlanga avait divisé son royaume en deux, et cette division subsista théoriquement jusqu'à la fin des temps indojavanais. On se perd en conjectures sur les raisons qui inspirèrent pareille mesure à un homme dont toute l'action avait tendu à réaliser l'unité de ses Etats. On ne lui connaît pas de fils légitime [1], et l'on suppose que, pour éviter après sa mort un conflit entre deux enfants nés de concubines et ayant des droits égaux, il résolut de les départager de son vivant [2].

La frontière entre les deux royaumes de Jangala et de Panjalu était marquée, soit par un mur dont on voit encore les ruines entre le mont Kawi et la côte méridionale de l'île [3], soit par le cours du Brantas [4]. A l'est, Jangala avait pour capitale Kahuripan, la capitale d'Airlanga, et devait comprendre la région de Malang et le delta du Brantas avec les ports de Surabaya, Rembang et Pasuruhan. A l'ouest, Panjalu, plus connu sous le nom de Kadiri, avait pour capitale Daha (l'actuel Kediri) et comprenait les résidences de Kediri et de Madiun, avec un accès à la mer sur la baie de Surabaya. En fait, bien qu'il eût la préséance et fût le successeur théorique du royaume d'Airlanga, Jangala ne tarda pas à être absorbé par Panjalu [5].

Pour l'île de Bali, on a de 1049 à 1077 des inscriptions [6]

1. A moins que ne soit confirmée l'hypothèse de C. C. Berg (*loc. cit.*, p. 92) d'après laquelle Mahâmantri i Hino Çrî Samaravijayadharma... suparna... uttungadeva, qui à partir de 1037 remplace dans les chartes d'Airlanga la princesse sumatranaise, ne serait autre qu'un fils de celle-ci.
2. N. J. Krom, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 272 et suiv.
3. N. J. Krom, *Inleiding Hind.-Jav. Kunst*, II, p. 50.
4. W. F. Stutterheim, *Oudh. Aanteek.*, Bijdr., 89, 1932, p. 101.
5. De Jangala, on ne possède que des documents épigraphiques de date douteuse, notamment de 1060 (?), une ordonnance relative à des travaux d'irrigation émanant du roi Rake Halu, seigneur Juru Çrî Samarotsâha Karnakeçana Dharmavamça Kîrtisimha Jayântakatungadeva.
6. P. V. van Stein Callenfels, *Epigraphia Balica*, Verh. Bat. Gen., LXVI, 3, 1926. — W. F. Stutterheim, *Oudheden van Bali*, I, 1929, p. 190.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

émanant d'un personnage qui est qualifié de *anak wungçu*, c'est-à-dire « fils cadet » (*bâlaputra*) ou peut-être « beau-fils », très probablement des parents d'Airlanga. Ce serait ainsi le frère cadet ou le beau-frère de ce dernier.

5. Çrîvijaya et les Cholas en 1067-1069.

Les sources sont muettes sur ce qui se passa à Çrîvijaya de 1030 à 1064. A cette date, le nom d'un certain Dharmavîra inconnu par ailleurs se lit inscrit à Solok, dans l'Ouest de Jambi, sur une image de makara dont le style semble influencé par l'art javanais [1].

En 1067 arriva en Chine un des plus hauts dignitaires du San-fo-ts'i que l'*Histoire des Song* appelle Ti-houa-k'ie-lo [2], transcription normale de Divâkara. Certains auteurs [3], y voient plutôt une transcription de Devakula, en se basant sur le fait que le roi Chola Râjendra-*devakulo*ttunga (alias Kulottunga I), qui envoya une ambassade en Chine dix ans plus tard, en 1077, est désigné dans l'*Histoire des Song* par un nom presque identique (Ti-houa-kia-lo) [4]. D'après eux, il s'agirait dans les deux cas d'un seul et même personnage : né d'une fille de Râjendrachola et de Râjarâja I de Vengî [5], il aurait, avant de monter sur le trône des Cholas en 1070, rempli de hautes fonctions à Çrîvijaya, circons-

1. Brandes, Tijd. Bat. Gen., 45, 1902, p. 128 ; Not. Bat. Gen., 1902, p. 34. — N. J. Krom, *Inleiding*, II, p. 425.
2. W. P. Groeneveldt, *Notes on the Malay archipelago*, Verh. Bat. Gen., XXXIX, 1880, p. 66. — G. Ferrand, *L'empire sumatranais*, J. Asiat., juill.-sept. 1922, p. 20.
3. S. K. Aiyangar, J. Ind. Hist., II, p. 353. — R. C. Majumdar, *Suvarnadvîpa*, p. 186. — K. A. Nilakanta Sastri, *S'rî Vijaya*, BEFEO., XL, p. 290.
4. Hirth et Rockhill, *Chau Ju-Kua*, p. 100.
5. Le pays entre la Godavari et la Krishna.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

tance à laquelle il semble lui-même faire allusion dans les premières inscriptions de son règne.

Quoi qu'il en soit, l'année qui suivit l'ambassade de 1067 vit une nouvelle agression des Cholas contre la Péninsule Malaise. Dans la septième année de son règne, en 1068/1069, Vîrarâjendra, fils ou petit-fils de ce Râjendrachola qui avait conduit l'expédition de 1025, « conquit Kadâram pour le compte du roi qui était venu lui demander aide et protection et lui fit remise du pays conquis »[1]. Peut-être est-ce sur le conseil de son ministre Chola Devakula[2], si toutefois cette identification est juste, que le roi de Çrîvijaya avait fait appel à l'assistance de Vîrarâjendra pour réprimer une révolte ou une tentative de sécession sur la Péninsule. Serait-ce aussi la présence d'un conseiller Chola à la Cour de Çrîvijaya, et la complaisance du roi Chola à reconquérir des territoires pour le compte de ce pays, qui auraient fait croire aux historiens chinois que durant la période 1068-1077 « le Tchou-lien (Chola) était vassal du San-fo-ts'i » ?[3].

6. La Birmanie : Anôratha (1044-1077).

« Quand on écrira une histoire classique de Birmanie, écrit G. E. Harvey[4], il faudra diviser en deux parties le règne d'un souverain comme Anôratha : la première, consacrée aux sources, montrera à la lumière des ins-

1. Pour l'interprétation correcte de ce texte, cf. K. A. Nilakanta Sastri, *loc. cit.*, p. 289, n. 1.

2. Ti-houa-k'ie-lo ayant été en Chine en 1067 pour le compte du San-fo-ts'i je ne vois pas comment S. K. Aiyandar, *Ancient India*, p. 130 et K. A. Nilakanta Sastri, *loc. cit.*, p. 290, peuvent supposer que Devakula, le futur Râjendra Devakulottunga, ait pu venir en Malaisie à la faveur de l'expédition de Vîrarâjendra qui date au plus tôt de l'année suivante.

3. D'Hervey de Saint-Denys, *Méridionaux*, p. 586. Cf. infra, p. 266.

4. *History of Burma*, p. 17.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

criptions qu'il a réellement existé et ce qu'il a fait, la seconde sera la légende d'Anôratha ». Le moment n'est pas encore venu d'écrire une pareille histoire, et dans les lignes qui vont suivre, les maigres données extraites d'une épigraphie insuffisamment étudiée[1] s'entremêlent avec les éléments les moins invraisemblables de la légende[2].

On a vu, à la fin du chapitre précédent, qu'Anôratha[3] était fils du roi Kunshô Kyaungphyu, et d'une des trois princesses qui avaient été précédemment mariées au jardinier régicide. Il passa sa jeunesse dans la monastère où son père était en résidence forcée. S'étant un jour pris de querelle avec son cousin, le roi Sokkate, il le tua en combat singulier à Myinkada près de Pagan. Le trône étant devenu vacant, il l'offrit à son père qui préféra rester dans son monastère.

Anôratha, devenu roi en 1044[4], agrandit le territoire du royaume de Pagan qui au début était encore assez petit. A l'intérieur, ses deux œuvres les plus remarquables furent la création d'un système d'irrigation à l'est de sa capitale, dans la plaine rizicole de Kyaukse qui devint le grenier de la Birmanie septentrionale[5], — et la conversion du pays au bouddhisme du Theravâda qui entraîna la disgrâce des Arîs et le déclin du tantrisme.

1. On n'a pas d'inscription *originale* authentique datant du règne d'Anôratha, si l'on excepte les courtes légendes des tablettes votives. (*Rep. Arch. Survey Burma*, 1906, p. 10 ; 1912, p. 19 ; 1915, p. 15).

2. Condensée dans *Hmannam Yazawin*, traduction Pe Maung Tin et G. H. Luce, *The glass-palace chronicle*, 1923.

3. Cette prononciation birmane correspond à pâli *Anuruddha* « calmé, pacifié » ; mais sur ses tablettes votives (*Rep. Archaeol. Survey Burma*, loc. cit.) il se nomme *Aniruddha* « sans obstacle ».

4. Les dates d'Anôratha diffèrent d'un texte à l'autre. Celles qui ont été adoptées ici et qui sont basées sur l'èpigraphie (*Epigr. Birman.*, I, p. 4) ont été définitivement admises par les historiens. Cf. Maung Hla. *The chronological tables of the Kings of Burma*, J. Burma Res. Soc., XIII, 1923, p. 82.

5. J. A. Stewart, *Kyaukse irrigation, side-light on Burmese history*, J. Burma Res. Soc., XII, 1921, p. 1.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

L'implantation à Pagan du bouddhisme du Theravâda fut, suivant la légende, le résultat de la campagne de 1057 contre Sudhammavatî (Thatön, au Pegu).

La basse Birmanie, le pays môn par excellence, était une des contrées qui avaient été le plus anciennement converties au bouddhisme [1], et lorsque celui-ci commença de décliner dans l'Inde, c'est avec l'Inde du Sud (Kânchî, Conjeveram) et avec Ceylan, terre sainte du Petit Véhicule, que les Môns gardèrent le contact spirituel. En 1056, le bonze Shin Arahan [2], fils d'un brahmane de Thatön, et sans doute disciple de l'école de Kânchî, était venu à Pagan et avait gagné à sa doctrine le roi qui cherchait alors à briser la toute puissance des Arîs.

Désirant obtenir une collection des saintes Ecritures du canon pâli, Anôratha envoya à Thatön [3] un de ses ministres, qui essuya un refus du roi Manuha. Anôratha organisa alors une expédition contre ce peu complaisant voisin, et en 1057, après trois mois de siège, s'empara de la ville de Thatön [4]. Il y trouva trente collections du Tripiṭaka qu'il ramena à Pagan avec le roi Manuha, ses ministres, des bonzes et un grand nombre d'artisans.

La conquête de Thatön eut pour résultats, au point de vue politique, la soumission de tout le delta [5] et de

1. Supra, p. 37.

2. Shin Arahan est un titre. Son nom de bonze semble avoir été Silabuddhi ou Dhammadassi (PE MAUNG TIN et G. H. LUCE, *loc. cit.*, pp. 71-72, 74).

3. L'histoire des Môns est fort mal connue. Le P. W. SCHMIDT a publié en 1906, dans les Sitzungsber. de l'Académie de Vienne (vol. CLI) le *Slapat Râjâwang datow smim rong, Buch der Râjâwang, der Königsgechichte*, traduit par lui dans le même volume, et plus récemment par R. HALLIDAY dans le J. Burma Res. Soc., XIII, 1923, p. I. Le *Sudharmavatîrâjavamsa* et le *Siharâjâdhirâjarâjavamsa* ont été édités en 1910 à Paklat et la *Dhammachetikathâ* en 1912. Ces derniers textes attendent un traducteur.

4. DUROISELLE, *Epigr. Birmanica*, I, p. 6.

5. Peut-être à l'exception de Pegu, que ne mentionnent pas les chroniques et où des émigrants de Haripunjaya, d'abord installés à Thatön, allèrent se réfugier lors de la conquête de cette ville par Anôratha (G. CŒDÈS, *Documents*, BEFEO., XXV, pp. 24, 80).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ses principautés hindoues [1], ouvrant ainsi aux Birmans une fenêtre sur la mer; au point de vue culturel, la conversion de Pagan au bouddhisme Theravâda et le déclin du Mahâyâna tantrique qui fut sans doute obligé de transférer ses temples *extra muros*, enfin l'influence sur la population birmane encore assez rude de la civilisation plus raffinée des Môns. Les nombreux prisonniers ramenés de Thatön enseignèrent aux Birmans leur littérature, leur art, et surtout leur écriture. La première inscription en langue birmane, écrite en caractères môns, daterait du lendemain de la conquête, 1058 [2]. Deux des plus anciens monuments de Pagan, Nan-paya et Manuha, furent construits par le roi captif Manuha [3].

Anôratha fut certainement un grand conquérant qui, non content d'avoir soumis à sa domination tout le bassin de l'Irawadi, porta ses armes chez ses voisins. On a malheureusement fort peu de précisions sur ses randonnées dont la légende s'est emparée. Vers l'ouest, il conquit le Nord de l'Arakan et semble avoir poussé jusqu'à Chittagong [4]. Du côté du Cambodge, les chroniques des principautés t'aies du haut Ménam [5] lui attribuent une campagne dont on n'a, de source khmère contemporaine, aucun écho. Du côté du nord, il serait allé au delà de Bhamo jusqu'à Tali au Nan-tchao, pour tenter d'obtenir une dent-relique du Buddha, et n'en aurait ramené qu'une image de jade [6].

1. Çrîkshetra (Prome) et quatre principautés situées dans la région de Rangoun : Pokkharavatî, Trihakumbha, Asitanjana, Rammanagara (*Epigr. Birman.*, I, p. 6).

2. L'authenticité de cette inscription (*Original inscriptions collected in Upper Burma*, Rangoon, 1913, no. 1) est contestée. Elle n'a pas été admise dans le vol. 1 des *Inscriptions of Burma* de PE MAUNG TIN et G. H. LUCE. — Cf. *Epigr. Birman.*, I, pp. 67, 73.

3. SCOTT O'CONNOR, *Mandalay and other cities of Burma*, pp. 245, 249, 283-285. — L. DE BEYLIÉ, *L'architecture hindoue en E.-O.*, p. 283.

4. G. E. HARVEY, *Hist. of Burma*, pp. 29-30.

5. G. CŒDÈS, *Documents sur l'histoire du Laos occidental*, BEFEO., XXV, pp. 113-114.

6. G. E. HARVEY, *loc. cit.*, p. 30.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Sa renommée s'étant répandue jusqu'à Ceylan, le roi Vijayabâhu I (1059-1114) lui demanda d'abord son aide militaire pour repousser une invasion Chola[1], puis ayant réussi seul à y faire face en 1071, il se contenta de demander à Anôratha des bonzes et des textes canoniques en vue de restaurer les ravages causés par la guerre[2]. En échange, les envoyés birmans ramenèrent à Pagan une copie de la fameuse dent-relique de Ceylan, qui fut placée dans le grand temple de Shwe-zigon dont la construction avait été commencée en 1059[3].

Anôratha mourut en 1077 d'un accident de chasse. Il laissait un royaume s'étendant de Bhamo au golfe de Martaban, comprenant le Nord de l'Arakan et le Nord du Tenasserim, défendu par une série de villes fortifiées[4]; un royaume conquis au bouddhisme Theravâda, policé au point de vue artistique et culturel par l'influence mône, capable désormais de faire figure de grande puissance sur la péninsule indochinoise.

On a tenu, dans ce chapitre, à mettre l'accent sur les rois Sûryavarman I, Airlanga et Anôratha. Leurs règnes, en éliminant la puissance des Môns des bassins du Ménam et de l'Irawadi au profit des Khmèrs et des Birmans, et en restaurant la puissance javanaise, eurent des conséquences politiques de grande portée. Par ailleurs, cette période marque le recul des Chams devant les Annamites, à qui ils abandonnent les provinces du Nord, et manifeste les premiers signes de lassitude de

1. *Châlavamsa*, LVIII, trad. W. Geiger, I, p. 202.
2. Ibid., LX., p. 214; C. Rasanayagam Mudaliyar, *Vijaya Bâhu's inscr. at Polonnaruwa*, Journ. Ceylon branch Roy. Asiat. Soc. XXIX. 1924, p. 274; *Epigraphia Zeylanica*, II, pp. 246, 253-254.
3. Pe Maung Tin et G. H. Luce, *Glass-palace chronicle*, p. 87. — Scott O'Connor, *loc. cit.*, p. 247. — L. de Beylié, *loc. cit.*, p. 255.
4. Pe Maung Tin et G. H. Luce, *Glass-palace chronicle*, pp. 96-97.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Çrîvijaya ébranlé par l'invasion javanaise du siècle précédent et par les raids des Cholas. Birmanie, Cambodge et Java, profitant de l'affaiblissement de la Chine des Song, vont être désormais les trois grands protagonistes de l'histoire de l'Inde extérieure.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

X

LA DYNASTIE CAMBODGIENNE DE MAHÎDHARAPURA, LA DYNASTIE BIRMANE DE PAGAN ET LE ROYAUME JAVANAIS DE KADIRI

(Fin du XIe et trois premiers quarts du XIIe siècle).

1. Le Cambodge : les premiers rois de la dynastie de Mahîdharapura (1080-1112). — 2. Le Champa de 1074 a 1113. — 3. La Birmanie : les rois de Pagan, successeurs d'Anôratha (1077-1112). — 4. L'Insulinde de 1078 a 1109. Le royaume de Kadiri. — 5. Le Cambodge : de l'avènement de Sûryavarman II (1113) à la prise d'Angkor par les Chams (1177). — 6. Le Champa de 1113 à 1177. — 7. La Birmanie de 1113 à 1173. — 8. L'Insulinde de 1115 à 1178. Le royaume de Kadiri.

1. Le Cambodge : les premiers rois de la dynastie de Mahîdharapura (1080-1112).

Harvshavarman III, dont l'avènement avait eu lieu en 1066, s'occupa de relever les ruines causées par les guerres du siècle précédent[1]. Entre 1074 et 1080, il eut lui-même maille à partir avec les Chams, dont le

1. Barth, *Inscr. sanskr. du Cambodge*, p. 176. — Aymonier, *Cambodge*, III, p. 508. — G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, p. 221.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

roi Harivarman IV dit avoir « battu les troupes du Cambodge à Someçvara et pris le prince qui commandait cette armée, Çrî Nandavarmadeva qui avait été envoyé en qualité de senâpati »[1]. Peut-être est-ce à l'occasion de cette campagne que le prince Pâng, frère cadet du roi du Champa, et plus tard roi lui-même sous le nom de Paramabodhisattva, « alla prendre (au Cambodge) la ville de Çambhupura (Sambor sur le Mékong), en détruisit tous les sanctuaires et donna les Khmèrs dont il s'était emparé aux différents sanctuaires de Çrî Îçânabhadreçvara (à Mi-sön) »[2].

« En 1076, les Chinois ayant décidé une expédition contre le Tonkin entraînèrent les voisins de ce pays, Champa et Cambodge, à prendre part à la lutte : pendant que l'armée de Kouo K'ouei descendait par Langsön vers Hanoi, les Chams et les Cambodgiens envahissaient le Nghê-an. La défaite des Chinois amena la retraite de leurs alliés sur les mouvements desquels nous n'avons pas de renseignements »[3].

Harshavarman III reçut le nom posthume de Sadâçivapada[4]. Il eut pour successeur en 1080, Jayavarman VI[5]. La généalogie de ce personnage, telle qu'elle est donnée dans une inscription de son petit-neveu Sûryavarman II[6], n'indique aucun lien de parenté, ni avec la dynastie fondée par Sûryavarman I, ni avec les dy-

1. L. Finot, *Inscr. de Mi-sön*, BEFEO., IV, p. 938.
2. *Ibid.*, p. 945.
3. H. Maspero, *La frontière de l'Annam et du Cambodge du VIIIe au XIVe siècle*, BEFEO., XVIII, 3, p. 33.
4. Inscr. de Samrong (Aymonier, *Cambodge*, II, p. 391). — Sur la foi d'une mauvaise lecture d'Aymonier, on le faisait régner jusqu'en 1089, ce qui obligeait à considérer Jayavarman VI comme un usurpateur qui aurait régné dans le Nord pendant que Harshavarman régnait à Angkor.
5. Inscription de Prè Rup. Cf. G. Cœdès, *Nouvelles précisions sur les dates d'avènement de quelques rois des dynasties angkoriennes*, BEFEO., XLIII p. 14.
6. Stèle de Phnom Rung (BEFEO., XXIX, p. 300-301).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

nasties précédentes. Il était fils de Hiranyavarman originaire de Kshitîndragrâma, localité inconnue par ailleurs, et de Hiranyalakshmî ; plus tard, les inscriptions de Jayavarman VII diront qu'il appartenait à la noblesse de Mahîdharapura[1], ville dont le site reste à identifier. Peut-être était-ce un haut dignitaire gouverneur de province qui, profitant de l'affaiblissement de l'autorité du pouvoir central à la suite du règne agité d'Udayâdityavarman II, se rendit plus ou moins indépendant dans le Nord, où ses fondations et celles de ses successeurs sont particulièrement nombreuses. Il semble avoir été aidé dans la réalisation de ses desseins par le religieux Divâkarapandita, qui après avoir été pendant quelque temps au service de Harshavarman III, s'attacha à la fortune des nouveaux venus, procéda au sacre de Jayavarman VI et de ses deux successeurs, et reçut d'eux des titres quasi royaux[2].

Il n'est pas certain que Jayavarman VI ait jamais régné à Angkor où il n'est mentionné que dans une inscription inachevée[3], et où Harshavarman eut peut-être un successeur nommé Nripatîndravarman qui y régna jusque vers 1113. On verra en effet que Sûryavarman II prétendait avoir à cette date arraché le pouvoir à *deux* rois. L'un étant son oncle Dharanîndravarman I, qui n'a pas non plux laissé d'inscriptions dans le groupe d'Angkor[4], il est tentant de voir dans

1. BEFEO., VI, p. 72 ; XXXIX, p. 297, n. 1.

2. Aymonier, *Cambodge*, I, pp. 395-396 ; III, p. 510.

3. A Prè Rup ; en dehors de l'inscription de Nom Van de 1082, on n'en connaît que deux autres datant de son règne : la première, de 1101, provient de Preah Phnom à 50 kil. au N.-O. d'Angkor (*Corpus*, pl. 133). la seconde est une inscription inédite du Phnom Da dans l'extrême Sud du pays qui date de 1106, dernière année de son règne (Inv. Cœdès, K. 830).

4. Les inscriptions à son nom proviennent du Phnom Sandak (1110, Inv. Cœdès, K. 191) et de P'imai (1109, BEFEO., XXIV, p. 345) dans le Nord, du Prasat Trau (1109) à 30 kilom. au N.-O. d'Angkor (Aymonier, *Cambodge*, II, p. 376), et de Phnom Bayang (1107) dans l'extrême

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

l'autre roi un successeur de Harshavarman III qui se serait maintenu dans la capitale jusque dans la première décade du XIIe siècle.

On sait peu de chose du règne de Jayavarman VI. Les inscriptions de ses successeurs, et surtout celles du brahmane Divâkara, associent son nom à des fondations dans les monuments çivaïtes de Phnom Sandak, Preah Vihear, et Vat Ph'u [1], et au temple bouddhique de P'imai. Le temple de Preah Palilay dans Angkor Thom ainsi que Beng Mealea furent peut-être commencés sous son règne. A sa mort il reçut le nom posthume de Paramakaivalyapada.

De ses deux frères, le cadet qui avait obtenu le titre de Yuvarâja ou prince héritier mourut prématurément [2], et ce fut l'aîné Dharanîndravarman I qui lui succéda en 1107 [3], couronné, comme il a été dit, par Divâkara. « Sans avoir désiré la royauté, dit une inscription, quand le roi son frère cadet fut retourné au ciel, par simple compassion et cédant aux prières des multitudes humaines sans protecteur, il gouverna la terre avec prudence » [4]. Il continua les constructions et les fondations du règne précédent, et il poussa le traditionalisme jusqu'à prendre pour femme la reine Vijayendralakshmî qui avait d'abord épousé le prince héritier mort avant d'avoir régné, puis Jayavarman VI [5].

Sud du Cambodge (*Inscr. du Cambodge*, I, p. 267). La présence, dans cette région, d'inscriptions de Jayavarman VI et de Dharanîndravarman I oblige à reviser l'opinion que j'ai exprimée dans BEFEO., XXIX, pp. 299-300 sur la région où s'exerçait l'autorité de ces derniers. Il n'en reste pas moins que leurs principales fondations se trouvent dans le Nord.

1. Tous ces monuments sont décrits dans H. PARMENTIER, *L'art khmèr classique* (Publ. EFEO., XXIX, Paris, 1939).
2. BEFEO., XXIX, p. 302.
3. Inscr. inédite de Phnom Sandak (Inv. CŒDÈS, K. 191), cf. *Inscr. du Cambodge*, I, p. 267.
4. L. FINOT, *L'inscription de Ban That*, BEFEO., XII, 2, p. 26.
5. BEFEO., XXIX, p. 302, n. 1.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Il régnait depuis cinq ans, lorsque son petit-neveu en ligne féminine, « tout jeune encore, dit la même inscription, à la fin de ses études, éprouva le désir de la dignité royale de sa famille : or elle était alors dans la dépendance de deux maîtres »[1]. Il s'agit de Sûryavarman II dont on verra tout à l'heure la brillante carrière.

2. Le Champa de 1074 à 1113.

Au Champa, le prince Thâng (Vishnuº, Mâdhavaº ou Devatâmûrti) descendant par son père de la famille du cocotier (*narikelavaṃça*) et par sa mère de celle de l'aréquier (*kramukavaṃça*), se proclama roi en 1074, sous le nom de Harivarman (IV)[2]. Dès le début de son règne, il repoussa une agression annamite[3], et, comme on l'a vu plus haut, il remporta une victoire sur les Khmèrs et porta la guerre chez eux jusque sur le Mékong. En 1076, il prit part, avec une certaine réticence, à la coalition dirigée par la Chine contre l'Annam, auquel il envoya le tribut l'année suivante[4].

Harivarman IV employa une grande partie de son règne « à rendre au Champa son ancienne splendeur »[5], restaurant Champâº et Simhapura (au Quang-nam), et faisant de nombreuses fondations à Mi-sön. En 1080, il fit sacrer son fils âgé de 9 ans, le prince Vâk, sous le nom de Jaya Indravarman II, et mourut l'année suivante dans la retraite[6].

Comme le jeune roi « ne connaissait pas ce qui était bon ou mauvais pour gouverner le royaume et faisait

1. *Inscr. de Ban That*, loc. cit., p. 27.
2. L. Finot, *Inscr. de Mi-sön*, BEFEO., IV, pp. 937-938.
3. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 143.
4. *Ibid.*, p. 145.
5. L. Finot, *loc. cit.*, p. 940.
6. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 147.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

tout contrairement aux règles du gouvernement »[1], il fallut au bout d'un mois chercher un régent. Le choix se porta sur un oncle du roi, ce prince Pâng qui avait, sous le règne précédent, conquis Çambhupura sur les Khmèrs. Il fut couronné roi sous le nom de Paramabodhisattva. Il semble qu'il y ait eu là une véritable usurpation, car, après six ans d'un règne pendant lequel l'oncle envoya chaque année le tribut à l'Annam[2] et réprima une tentative d'autonomie du toujours indocile Pân*d*uranga[3], le parti du neveu reprit le dessus et le remit sur le trône à la faveur d'un coup de force en 1086[4].

Dès sa réintronisation, Jaya Indravarman II reprit les relations avec la Chine et envoya avec ponctualité le tribut à l'Annam jusqu'en 1091. Après une interruption de quelques années, qui lui valut un rappel à l'ordre, il recommença ses envois de 1095 à 1102, mais en 1103, à l'instigation d'un réfugié annamite, il crut pouvoir récupérer les trois provinces chames du Nord, perdues en 1069 : il ne les garda que quelques mois[5]. Il régna ensuite pacifiquement jusque vers 1113, continua les restaurations de ses prédécesseurs, et fit des fondations à Mi-sön.

3. La Birmanie : les rois de Pagan successeurs d'Anôratha (1077-1112).

Sur les descendants d'Anôratha qui régnèrent après lui à Pagan, les chroniques rapportent maintes anecdotes, souvent romanesques, parfois scandaleuses, qui sortent

1. G. Finot, *loc. cit.*, p. 949.
2. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 148.
3. E. Aymonier, *Première étude sur les inscriptions chames*, J. Asiat., janv.-fév. 1891, pp. 33-36.
4. G. Maspero, *loc. cit.*, pp. 148-149.
5. *Ibid.*, p. 150.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du domaine de l'histoire. L'épigraphie permet de fixer les dates de leurs avènements et celles de leurs constructions qui font de leur capitale un des sites archéologiques les plus riches de la péninsule indochinoise [1].

En mourant en 1077, Anôratha laissait deux fils : Sôlu né d'une femme qu'il avait épousée avant de devenir roi [2], et Kyanzittha, fils de la princesse indienne ou arakanaise [3] Panchakalyânî, mais né probablement des œuvres du mandarin qui avait été chargé d'amener celle-ci à Pagan [4]. Après avoir, dans ses premières années, failli mourir dans un « massacre des innocents » ordonné par son père [5], Kyanzittha, soupçonné d'être l'amant de la reine Manichanda ou Chandadevî, fille du roi de Pegu, avait été banni de la Cour [6].

Sôlu parvenu au pouvoir en 1077 commença par épouser sa belle-mère, la reine pégouane, à qui il donna le titre de Khin U, et rappela Kyanzittha, mais celui-ci ne tarda pas à être renvoyé en exil pour la même raison qui avait causé son précédent bannissement [7]. Sa valeur inégalée lui valut d'être à nouveau rappelé pour aider à réprimer la révolte d'un frère de lait de Sôlu, Raman Kan, à qui le roi avait confié le gouvernement de Pegu [8]. Sôlu n'en fut pas moins vaincu et, après divers incidents romanesques, mis à mort par Raman Kan [9].

Kyanzittha fut choisi pour lui succéder en 1084 [10].

1. L. de Beylié, *L'architecture hindoue en E.-O.*, pp. 252-312.
2. Pe Maung Tin et G. H. Luce, *Glass-palace chronicle*, p. 65.
3. G. E. Harvey, *Hist. of Burma*, p. 316. — *Epigr. Birman.*, I, pp. 4, 155.
4. *Glass-palace chronicle*, p. 66.
5. A qui des magiciens avaient annoncé la naissance d'un enfant destiné à régner, *Ibid.*, p. 67.
6. *Ibid.*, p. 93.
7. *Ibid.*, p. 100.
8. *Ibid.*, p. 101.
9. *Ibid.*, p. 104.
10. *Epigr. Birman.*, I, pp. 4, 89.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Il eut d'abord à reconquérir son royaume sur les Môns de Pegu. Raman Kan s'était retranché sur un site où devait plus tard s'élever la ville d'Ava, Kyanzittha rassembla ses forces dans la plaine rizicole de Kyaukse, et marchant sur Pagan n'eut pas de peine à mettre les Pégouans en déroute. Raman Kan périt dans la retraite [1].

Kyanzittha fut alors couronné, probablement en 1086 [2], par le vénérable Shin Arahan, sous le nom de Tribhuvanâditya Dhammarâja, titre que portèrent ensuite tous les rois de la dynastie. Après son père et son frère, il épousa à son tour la pégouane Khin U [3] dont la possession légitimait peut-être la souveraineté du roi de Pagan sur le pays môn. Son unique fille, Shwe-einthi, née de la reine Abeyadana (Abhayaratanâ) épousée avant son sacre, fut mariée à Sôyun, fils de Sôlu. Elle en eut un fils, Alaung-sithu (Jayasûra), que dès sa naissance Kyanzittha proclama roi, en se déclarant régent en son nom [4]. D'autre part, du temps de son exil sous le règne de son père Anôratha, Kyanzittha avait eu un fils de Sambhûla, nièce d'un ermite qu'il avait rencontrée dans la forêt [5]. Celle-ci étant revenue à la Cour [6], il l'accepta comme quatrième reine avec le titre de Trilokavata*m*sikâ (birman U Sauk Pan) [7] et confia à son fils Râjakumâra le gouvernement de Dhan'n'avatî (Arakan septentrional) avec le titre de Jeyakhettara [8].

La grande œuvre de Kyanzittha, qui suffirait à elle

1. *Glass-palace chronicle*, p. 104.
2. *Rep. Arch. Survey Burma*, 1916-1917, p. 19; *Epigr. Birman.*, I, p. 4. En tout cas, avant 1093 (*Epigr. Birman*, III, p. 3).
3. *Glass-palace chronicle*, p. 105.
4. *Ibid.*, p. 105.
5. *Ibid.*, p. 93.
6. *Ibid.*, p. 107.
7. *Epigr. Birman.*, I, p. 5.
8. *Ibid.*, p. 6.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

seule à fonder sa renommée, fut la construction du temple d'Ananda à Pagan, à l'imitation, dit la légende [1], de la grotte de Nandamûla sur le mont Gandamâdana. On a voulu identifier ce site avec le temple d'Udayagiri dans l'Orissa [2], dont le roi aurait entendu parler par des religieux hindous venus en Birmanie pour fuir les persécutions dont le bouddhisme était l'objet dans leur pays. Mais il est possible aussi que ce soit le temple de Paharpur, dans le Bengale septentrional, qui servit de modèle à l'architecte de l'Ananda [3]. Ce dernier ne fut pas autorisé à survivre à l'inauguration de son chef-d'œuvre qui eut lieu vers 1090 : un enfant fut enterré vivant avec lui pour servir d'esprit gardien du temple [4].

Entre autres travaux exécutés sous son règne, Kyanzittha acheva la pagode de Shwe-zigon où est placée la plus importante de ses inscriptions [5], et fit faire des réparations au temple de Bodhgaya dans l'Inde [6]. Il construisit un nouveau palais vers 1101-1102 [7] et fit graver de nombreuses inscriptions en langue mône, considérée encore à cette époque comme la langue de civilisation [8].

Il n'est pas douteux que le restaurateur de Bodhgaya, le fondateur de l'Ananda où il fit placer sa statue dans

1. *Glass-Palace chronicle*, p. 110. — L. DE BEYLIÉ, *loc. cit.*, p 265.
2. G. E. HARVEY, *Hist. of Burma*, p. 40.
3. CH. DUROISELLE, *The Ananda temple at Pagan*, Mem. Arch. Survey of India, 56, 1937. — S. K. SARASWATI, *Temples of Pagan*, J. Greater India, Soc., IX, 1942.
4. G. E. HARVEY, *loc. cit.*, p. 41.
5. *Epigr. Birman*, I, p. 90.
6. *Ibid.*, I, pp. 154, 164.
7. *Ibid.*, III, p. 5.
8. *Ibid.*, I, p. 74. C'est ainsi que les légendes explicatives des scènes tirées des Jâtakas représentées sur les plaques de céramique qui ornent l'Ananda et publiées dans *Epigr. Birman.*, vol. II, sont en langue mône. Cf. E. HUBER, *Les bas-reliefs du temple d'Ananda à Pagan*, BEFEO., XI, pp. 1-5.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

l'attitude d'un orant[1], n'ait été un fervent adepte du bouddhisme. Il faisait lui-même à l'occasion acte de prosélytisme, et convertit un prince Chola qui traversait la Birmanie, en lui envoyant un texte relatif aux Trois Joyaux qu'il avait composé et écrit sur une feuille d'or[2]. Mais on trouve encore sous son règne de nombreuses traces de l'hindouisme[3], et les brahmanes jouaient à la Cour un rôle de premier plan dans les cérémonies royales[4].

Kyanzittha envoya en Chine en 1103 la première ambassade birmane qui soit mentionnée dans l'*Histoire des Song*[5]. Trois ans plus tard, en 1106, « des envoyés du royaume de Pou-kan (Pagan) venant offrir le tribut, l'empereur donna tout d'abord l'ordre de les recevoir et de les traiter comme on avait fait pour les envoyés du Tchou-lien (Chola), mais le président du Conseil des Rites présenta les observations que voici : Le Tchou-lien est vassal du San-fo-ts'i[6] ; c'est pourquoi dans les années hi-ning (1068-1077), on s'est contenté d'écrire au roi de ce pays sur papier fort, avec une enveloppe d'étoffe unie. Le roi de Pou-kan, au contraire, est souverain d'un grand royaume des Fan (des brahmanes, c'est-à-dire des pays hindous). Il ne faut pas agir dédaigneusement à son égard. On doit lui accorder les mêmes honneurs qu'aux princes des Ta-che (Arabes) et du Kiao-tche (Tonkin), en lui écrivant, sur de la soie à fleurs d'or et à verso blanc, une lettre qu'on enfermera dans un coffret cerclé d'or, avec serrure d'argent et

1. De Beylié, *loc. cit.*, p. 267.
2. *Epigr. Birman.*, I, pp. 164-165.
3. Nihar-Ranjan Ray, *Brahmanical gods in Burma*, 1932.
4. *Epigr. Birman.*, III, p. 4.
5. Hirth et Rockhill, *Chau Ju-Kua*, p. 59. Je ne sais sur quoi s'appuie G. E. Harvey (*Hist. of Burma*, p. 43), pour dire que cette ambassade ne dépassa pas le Yun-nan.
6. Supra, p. 251.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

double enveloppe de taffetas et de satin. L'empereur approuva ces observations et décida qu'il en serait ainsi »[1]. J'ai tenu à citer ce passage en entier parce que, 62 ans après l'avènement au pouvoir d'Anôratha qui fut le véritable fondateur du royaume de Pagan, il montre le prestige dont cet Etat jouissait déjà à la Cour de Chine, toujours soucieuse de maintenir entre les souverains étrangers une hiérarchie exacte.

Kyanzittha mourut en 1112, ou très peu de temps après, car c'est sans doute à l'occasion de la maladie qui devait mettre fin à ses jours que son fils Râjakumâra fit fondre une statue d'or du Buddha et graver en quatre langues (pâli, pyu, môn, birman) la précieuse inscription du palier de Myazedi, au sud de Pagan[2].

4. L'Insulinde de 1078 à 1109. Le royaume de Kadiri.

Pour la période qui comprend le dernier quart du XIe siècle et la première décade du XIIe, l'histoire du San-fo-ts'i se réduit à la mention dans l'*Histoire des Song* d'une série d'ambassades entre 1078 et 1097[3]. Par ailleurs, les relations entre Sumatra et l'Inde du Sud sont attestées par une inscription en tamoul trouvée près de Baros sur la côte ouest de l'île : datée de l'année 1088, elle émane d'une puisance corporation de marchands de l'Inde du Sud[4]. En 1089/1090, à la demande du roi de Kidâra, le Chola Kulottunga I[5]

1. MA TOUAN-LIN, *Méridionaux*, trad. d'HERVEY DE SAINT-DENYS, p. 586 (d'après l'*Histoire des Song*, cf. HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ju-Kua*, p. 59).
2. *Epigr. Birman.*, I, p. 1.
3. W. P. GROENEVELDT, *Notes on the Malay Archipelago*, pp. 66-67. — G. FERRAND, *L'Empire sumatranais*, J. Asiat., juill.-sept. 1922, pp. 21-22.
4. Inscr. de Labu Tuwa, K. A. NILAKANTA SASTRI, *A Tamil-merchant guild in Sumatra*, Tijd. Bat. Gen., 72, 1932, p. 314.
5. Supra, p. 250.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

accorda une nouvelle charte au Çrî Çailendrachûdâmanivarmavihâra [1], c'est-à-dire au sanctuaire construit à Negapatam par ordre du Çailendra Chûdâmanivarman vers 1005 [2].

Durant la même période, les renseignements sur Java et Bali ne sont pas beaucoup plus abondants.

Pour Java, les témoignages chinois du XIe siècle donnent si peu l'impression d'une division de l'ancien royaume d'Airlanga en deux Etats, qu'on peut supposer que Kadiri, le seul qui ait laissé des traces épigraphiques, occupait tous les ports de la côte et représentait à lui seul le Chö-p'o pour les commerçants venus de l'Empire du Milieu. Ce royaume envoya une ambassade en 1109 [3].

De Kadiri, on possède un assez grand nombre d'inscriptions qui font connaître des noms de rois avec des dates, mais contiennent fort peu de substance historique. Sous le règne de Jayavarsha Digjaya Çâstraprabhu, dont on a une inscription de 1104 [4], TRIGUNA, composa le Krishnâyana [5], poème épique relatif à la légende de Krishna, illustré par les bas-reliefs de Chandi Jago [6] et de Panataran [7].

A Bali, apparaît en 1098 un roi Çakalendaki (?) qu'on a proposé d'identifier avec Çûrâdhipa (1115-1119) [8] ; sa titulature indique des liens dynastiques avec la famille d'Airlanga [9].

1. Inscription connue sous le nom de « petite charte de Leyde », publiée par K. V. SUBRAHMANYA AIYER, Epigr. Ind., XXII, p. 267 ; Cf. K. A. NILAKANTA SASTRI, *S'rî Vijaya*, BEFEO., XL, p. 289.
2. Supra, pp. 238-239.
3. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, p. 19.
4. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 288.
5. HIMANSU BHUSAN SARKAR, *Indian influences on the literature of Java*, pp. 322-323.
6. BRANDES, *Tjandi Djago*, p. 77.
7. N. J. KROM, *Inleiding*, II, p. 250. — P. V. VAN STEIN CALLENFELS, Tijd Bat. Gen., 64, 1925, p. 196.
8. F. H. VAN NAERSSEN, *Tijd. Bat. Gen.*, 77, 1936, p. 106. Infra, p. 284.
9. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 280.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Sous l'année 1082, l'*Histoire des Song* enregistre une ambassade en Chine du roi Çrî Mahârâja de P'o-ni, c'est-à-dire de la côte ouest de Borneo [1].

5. Le Cambodge : de l'avènement de Sûryavarman II (1113) à la prise d'Angkor par les Chams (1177).

Au Cambodge, l'avènement de Sûryavarman II coïncide exactement avec la mort de Jaya Indravarman II au Champa, et celle de Kyanzittha à Pagan. Si l'on connaissait mieux les relations entre tous ces pays, on serait peut-être amené à trouver une relation de cause à effet entre la disparition de ces deux puissants souverains, et la prise du pouvoir par l'ambitieux roi khmèr qui devait porter ses armes aussi bien vers l'Est que vers l'Ouest.

On a vu que Sûryavarman II avait « pris la royauté en unifiant un double royaume » [2]. On sait de façon certaine qu'un des deux rois était Dharanîndravarman I : « à la suite d'un combat qui dura un jour, le roi Çrî Dharanîndravarman fut dépouillé par Çrî Sûryavarman de la royauté qui était sans défense » [3]. La lutte dut être rude : « Lâchant sur la terre des combats l'océan de ses armées, il livra une terrible bataille ; bondissant sur la tête de l'éléphant du roi ennemi, il le tua, comme Garuda s'abattant sur la cime d'une montagne tue un serpent » [4]. Dharanîndravarman I reçut le nom posthume de Paramanishkalapada. On ignore comment s'appelait l'autre roi, qui, comme il a été dit [5], était peut-être un

1. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, p. 110.
2. Inscr. de Vat Ph'u, BEFEO., XXIX, pp. 303-304.
3. Inscr. de Prasat Chrung, Ibid., p. 307.
4. Inscr. de Ban Th'at, BEFEO., XII, 2, p. 27.
5. Supra, p. 259.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

descendant de Harshavarman III. L'inamovible brahmane Divâkara légitima le coup de force de Sûryavarman II en procédant à son sacre en 1113[1].

Le nouveau roi ne tarda pas à renouer les relations avec la Cour de Chine interrompues, semble-t-il, depuis plusieurs règnes. L'*Histoire des Song* mentionne des ambassades en 1116 et 1120.

Sûryavarman II fut un grand conquérant qui mena les armées khmères plus loin qu'elles n'avaient jamais été. « Les rois des autres pays qu'il désirait subjuguer, il les vit venir portant le tribut. Il alla lui-même dans le pays de ses ennemis et il éclipsa la gloire du victorieux Raghu (ancêtre de Râma) »[2]. Sur ses campagnes contre l'Annam et le Champa, G. MASPERO donne dans son *Royaume de Champa* (pp. 155-156) des détails très précis qu'il suffira de reproduire.

« Dès qu'il eut ceint la couronne, Sûryavarman II commença de harceler le Champa. En 1123 et 1124, en effet, le Dai Viêt (Annam) ne cesse de donner asile à des bandes de Cambodgiens ou de Chams qui cherchaient refuge sur son territoire contre les poursuites de leur ennemi. En 1128, Sûryavarman conduit 20.000 hommes contre le Dai Viêt. Chassé du Nghê-an par Li Công-binh, il envoie l'automne suivant une flotte de plus de 700 vaisseaux piller les côtes du Thanh-hoa, et désormais ne cesse plus d'assaillir cet empire, entraînant souvent avec lui le Champa, de gré ou de force. C'est ainsi que ce royaume, qui au début de 1131 envoyait le tribut à l'empereur Li Thân-tôn, envahissait le Nghê-an l'année suivante de concert avec les Khmèrs[3]. Ils

1. BEFEO., XXIX, pp. 303-304.
2. Inscr. de Ban Th'at, loc. cit., p 27.
3. H. MASPERO, *La frontière de l'Annam et du Cambodge*, BEFEO., XVIII, 3, p. 34, explique que « les Cambodgiens étant venus par le Champa, franchirent probablement la chaîne annamitique par la route de Lao Bao (Savannakhêt-Hué) ».

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

en furent bientôt chassés, d'ailleurs, par les garnisons de Nhgê-an et Thanh-hoa réunies sous le commandement de Düöng Anh-nha. Jaya Indravarman III ne voulut point continuer l'aventure et, en 1136, s'acquitta de ses devoirs de vassalité envers Li Thân-tôn. Il ne prit aucune part à la nouvelle campagne que Sûryavarman mena contre le Dai Viêt (1138)[1]. Le souverain khmèr, malheureux dans cette entreprise, reporta contre lui toute son ardeur conquérante. En 1145 il envahit le Champa, s'empare de Vijaya et se rendit maître du royaume. Jaya Indravarman III disparut pendant la guerre, prisonnier du vainqueur ou mort sur le champ de bataille ».

L'occupation khmère de la partie septentrionale du Champa, centrée sur Vijaya (Binh-dinh), dura jusqu'en 1149[2]. Un nouveau roi, Jaya Harivarman I, s'étant établi en 1147 dans le Sud à Pân*d*uranga[3], Sûryavarman II envoya contre lui une armée composée de Khmèrs et de Chams sous les ordres du senâpati Çankara, qui se fit battre en 1148 dans la plaine de Râjapura[4]. Une armée « mille fois plus forte » eut le même sort à Vîrapura[5]. C'est alors que Sûryavarman II proclama roi du Champa à Vijaya « un kshatriya, le prince Harideva, son beau-frère, frère cadet de sa première femme »[6]. Jaya Harivarman I marcha sur Vijaya, et dans la plaine de Mahîça « battit et tua Hari-

1. H. MASPERO, *Ibid.*, pense que cette fois-ci les Cambodgiens durent passer « par la route de Ha-trai (col de Kèo Nûa), ou peut-être le col de Mu-gia, puisque le Champa leur était fermé ».

2. Cette occupation a laissé des traces dans l'art cham, à Hung Thanh dont la superstructure rappelle par certains détails l'art d'Angkor Vat (PH. STERN, *Art du Champa*, pp. 65, 108).

3. Inscr. de Da-nê ou Batau Tablah (AYMONIER, J. As., janv.-fév. 1891, p. 39).

4. Inscr. de Mi-sön, BEFEO., IV, p. 965.

5. AYMONIER, loc. cit., p. 40.

6. Inscr. de Mi-sön, loc. cit.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

deva, consuma ce roi avec tous les senâpati chams et cambodgiens, et les troupes chames et cambodgiennes ; ils périrent tous »[1]. Le roi cham entra à Vijaya et s'y fit couronner en 1149[2]. C'était la fin de l'occupation khmère.

Après cet échec, Sûryavarman II reprit les hostilités contre l'Annam et « en 1150 envoya une nouvelle expédition. Le résultat fut pire encore qu'auparavant. L'expédition avait été mise en route en automne sans souci de la saison. Les pluies de septembre et d'octobre furent désastreuses. La fièvre s'empara des troupes pendant le passage des monts Wou-wen, c'est-à-dire de la chaîne annamitique, et elles arrivèrent au Nghê-an si affaiblies qu'elles se retirèrent d'elles-mêmes sans combat »[3].

Sur les campagnes dans l'Ouest, on a quelques indications dans les chroniques des principautés t'aies du haut Ménam. Celles-ci relatent les luttes entre les Kambojas de Lavo (Lop'buri) et les Râman'n'as (Môns) de Haripunjaya (Lamp'un) ; cette principauté du haut Ménam, fondée au VIIe siècle par les Môns venus de Lavo[4], avait été mêlée aux troubles marquant l'avènement de Sûryavarman I[5]. Lavo faisant depuis le siècle précédent partie du royaume khmèr, il faut entendre par « roi de Lavo », soit un vice-roi ou un gouverneur cambodgien, soit le souverain lui-même. Les chroniques mettent d'ailleurs dans la bouche des Kambojas de Lavo un certain nombre d'expressions qui sont du pur khmèr[6]. Ces guerres furent provoquées, d'après

1. Ibid.
2. Sur les dates de ces événements, cf. L. FINOT, BEFEO., XV, 2, p. 50.
3. H. MASPERO, *loc. cit.*, p. 34.
4. Supra, p. 132.
5. Supra, p. 231.
6. G. CŒDÈS, *Documents sur l'histoire du Laos occidental*, BEFEO., XXV, p. 168.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ces textes, par Âdityarâja, le constructeur du Mahâbalachetiya (Vat Kukut) et l'inventeur de la Grande Relique de Lamp'un[1] qui, après une série de rois sans histoire, arriva au pouvoir au plus tard vers 1150[2]. Il serait venu jusqu'à Lavo provoquer les Khmèrs qui mirent son armée en fuite et la poursuivirent jusque sous les murs de Haripunjaya. N'ayant pu réussir à s'emparer de la ville, et ayant dû rebrousser chemin, les Khmèrs revinrent à la charge à deux reprises : la première fois, l'expédition se termina par un accord avec Âdityarâja et par l'établissement des Khmèrs dans un village dénommé Kambojagâma au sud-est de Haripunjava ; le pacte n'ayant pas été approuvé par leur souverain, les Khmèrs durent faire une nouvelle expédition qui échoua complètement[3].

Etant donnée l'incertitude de la chronologie, il n'est pas certain que ces événements se soient tous déroulés sous le règne de Sûryavarman II. On n'aura pas manqué d'être frappé que, comme les campagnes contre les Chams, la guerre contre les Môns du haut Ménam eut une fin malheureuse. Mais l'on ne connaît ces événements que par des sources hostiles au Cambodge qui les ont peut-être déformés à dessein. Quoi qu'il en soit, la grande extension de la souveraineté cambodgienne sur la péninsule indochinoise au milieu du XIIe siècle est enregistrée par l'*Histoire des Song*[4], selon laquelle le Tchen-la (Cambodge) est limitrophe des frontières méridionales du Tchan-tch'eng (Champa) au nord, de la mer à l'est, du Pou-kan (royaume de Pagan) à l'ouest,

1. *Ibid.*, pp. 83-86. — C. NOTTON, *Annales du Siam*, II, pp. 39-53. — J. Y. CLAEYS, *L'archéologie du Siam*, BEFEO., XXXI, pp. 429-453.
2. G. CŒDÈS, *loc. cit.*, p. 23.
3. *Ibid.*, pp. 82-83 et 162-171. — C. NOTTON, *Annales du Siam*, II, pp. 36-40.
4. Reproduite dans MA TOUAN-LIN, *Méridionaux*, trad. d'HERVEY DE SAINT-DENYS, p. 487.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

et du Kia-lo-hi (Grahi dans la région de Ch'aiya et de la baie de Bandon sur la côte orientale de la Péninsule Malaise)[1] au midi.

En 1128, l'empereur de Chine « conféra de hautes dignités au roi du Tchen-la, nommé *Kin-p'eou-pin-chen*[2], qui fut reconnu grand vassal de l'empire. Quelques difficultés relatives aux affaires de commerce furent ensuite examinées et réglées », entre 1131 et 1147[3].

A l'intérieur, le règne de Sûryavarman II, tel qu'il apparaît à travers l'épigraphie, fut marqué par des fondations au Phnom Chisor, au Phnom Sandak, à Vat Ph'u, au Preah Vihear, et par une série de constructions parmi lesquelles on range : les principaux éléments du Preah Pithu dans Angkor Thom, Chau Say Tévoda et Thommanon à l'est de la ville, la partie centrale du Preah Khan de Kompong Svay[4], enfin le chef-d'œuvre de l'art khmèr, Angkor Vat[5], construit du vivant du roi pour lui servir ensuite de temple funéraire[6] dans lequel il devait être divinisé sous l'aspect d'une statue de Vish*n*u avec, pour nom posthume, Paramavish*n*uloka.

Ce nom est un indice de la faveur dont le vishnouisme jouissait à la Cour, faveur qui se manifeste moins par la construction de temples dédiés à Vish*n*u que par la décoration des édifices inspirée en majeure partie par le cycle légendaire de Vish*n*u-K*r*ish*n*a[7]. Cet engoue-

1. Infra, pp. 301, 304, 309.
2. Sur ce nom qui doit être en réalité un titre ou une formule polie par laquelle le roi khmèr se désignait dans ses messages, cf. BEFEO., XXIX, p. 304.
3. Ma Touan-lin, *loc. cit.*, p. 487.
4. G. de Coral Rémusat, *L'art khmèr*, p. 130.
5. G. Cœdès, *A propos de la date d'édification d'Angkor Vat*, J. Asiat., janv.-mars 1920, p. 96.
6. G. Cœdès, BEFEO., XL, pp. 339 et suiv. (avec bibliographie des travaux sur cette question).
7. Cf. les 5 volumes sur la sculpture ornementale et la galerie des bas-reliefs dans *Le temple d'Angkor Vat*, Mém. archéol. EFEO., II.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ment pour un culte qui était, plus que le çivaïsme, capable d'inspirer la dévotion (*bhakti*), l'effusion mystique de l'âme vers la divinité, se retrouve à la même époque à Java, où les rois de Kadiri se donnent tous pour des incarnations de Vishnu. Il est en synchronisme avec le mouvement religieux qui dans l'Inde, au début du XIIe siècle, inspira Râmânuja, le fondateur du vishnouisme moderne[1].

La fin du règne de Sûryavarman II est obscure et la date de sa mort est encore inconnue. La dernière inscription à son nom est de 1145[2], mais il y a tout lieu de croire qu'il fut l'instigateur de la campagne de 1150 contre le Tonkin, et que, par conséquent, il régna au moins jusqu'à cette date.

L'ambassade en Chine de 1155[3] ne mentionne aucun changement de roi, mais cela ne veut rien dire, et il se peut au contraire que l'envoi à cette époque de dix éléphants domestiques après, semble-t-il, une interruption de 17 ans dans les relations entre les deux pays, coïncide avec l'avènement du successeur de Sûryavarman II.

Celui-ci, nommé Dharanîndravarman II, n'était pas un descendant direct de Sûryavarman II, mais son cousin[4]. Peut-être devint-il roi à la faveur de quelque révolution de palais, ce qui expliquerait le silence de l'épigraphie sur les dernières années de Sûryavarman II. Par surcroît, le nouveau souverain était bouddhiste[5], et rompait ainsi avec une longue tradition d'ortho-

1. R. GROUSSET, *Philosophies indiennes*, chap. XI.
2. Inscr. (perdue) de Vat Sla Ket, AYMONIER, *Cambodge*, II, p. 287.
3. *Histoire des Song* (d'après un renseignement de M. TRAN-VAN-GIAP).
4. Son père Mahîdharâditya était le frère de Narendralakshmî, mère de Sûryavarman II. Cette princesse était fille d'une sœur des rois Jayavarman VI et Dharanîndravarman I (BEFEO., XXIX, p. 301).
5. Stance 17 des inscriptions de Jayavarman VII, BEFEO., VIII, p. 72 et XLI, p. 185.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

doxie hindouiste, quelque tolérante qu'ait été celle-ci à l'égard du bouddhisme. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il épousa une fille de Harshavarman III, la princesse Chûdâmani, dont il eut vers 1125 un fils qui devait régner beaucoup plus tard sous le nom de Jayavarman VII[1].

Dharanîndravarman II eut pour successeur un certain Yaçovarman (II) dont la généalogie n'est pas connue. Son règne fut marqué par un incident dramatique mentionné dans une inscription du temple de Banteay Ch'mar et figuré sur un bas-relief du même monument. Un être mystérieux, auquel le texte donne le nom — et la sculpture l'aspect — de Râhu (l'Asura qui dévore le soleil et la lune au moment des éclipses), attaqua le roi qui fut sauvé par un jeune prince, probablement un fils du futur Jayavarman VII.

Vers 1165, Yaçovarman II tomba victime d'un mandarin qui se proclama roi sous le nom de Tribhuvanâdityavarman.

En même temps que ce rebelle prenait possession du trône du Cambodge, un autre s'emparait de celui du Champa en 1166-1167, sous le nom de Jaya Indravarman IV. Après s'être concilié l'Annam en 1170, il se retourna vers le Cambodge. « Jaya Indravarman, le roi des Chams, présomptueux comme Râvana, transportant son armée sur des chars, vint combattre le pays de Kambu pareil au ciel », dit une inscription[2]. Mais la lutte resta indécise. Changeant alors de plan, Jaya Indravarman entreprit de surprendre le Cambodge par mer. L'expédition eut lieu en 1177[3]. Lon-

1. Pour ce règne et les suivants, cf. G. Cœdès, *Nouvelles données chronologiques et généalogiques sur la dynastie de Mahîdharapura*, BEFEO., XXIX, pp. 304 et suiv.
2. BEFEO., XXIX, p. 324.
3. Infra, p. 280.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

geant la côte, la flotte chame, guidée par un naufragé chinois, arriva aux bouches du Mékong qu'elle remonta jusqu'au Grand Lac. Angkor fut surpris, l'usurpateur Tribhuvanâditya tué, et la ville mise au pillage. Le pays semblait ne devoir se relever qu'avec peine d'une pareille catastrophe, survenant après vingt ans de troubles intérieurs.

6. Le Champa de 1113 à 1177.

Le roi du Champa Jaya Indravarman II, mort vers 1113, eut pour successeur son neveu Harivarman V qui régna paisiblement, continuant les fondations à Mi-sön, restant en excellents termes avec la Chine et l'Annam avec lesquels il échangea de nombreuses ambassades entre 1116 et 1126[1]. A défaut peut-être d'héritier apte à lui succéder, il semble avoir adopté en 1133 comme Yuvarâja un prince d'origine incertaine, né en 1106, qui lui succéda en 1139 sous le nom de Jaya Indravarman III[2].

Les fondations du nouveau roi à Mi-sön en 1140[3] et à Po Nagar de Nha-trang en 1143[4] prouvent que son autorité était reconnue aussi bien dans le Nord que dans le Sud. On a vu plus haut[5] comment, après avoir en 1131 aidé les Khmèrs dans une expédition contre le Nghê-an, il se réconcilia avec l'Annam, et subit ensuite l'invasion khmère de 1145 dans laquelle il disparut.

La capitale et la plus grande partie du pays étant aux mains des Khmèrs, les gens de Pându*r*anga donnèrent asile au nouveau roi Rudravarman IV, qui avait

1. G. MASPERO, *Le royaume de Champa*, p. 151.
2. L. FINOT, *Inscr. de Mi-sön*, BEFEO., IV, p. 954.
3. *Ibid.*
4. AYMONIER, *Première étude sur les inscriptions chames*, J. Asiat., janv.-fév. 1891, p. 37.
5. Supra, pp. 270-271.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

été consacré en 1145 et s'était enfui dans le Sud, mais qui ne régna jamais et reçut le nom posthume de Brahmaloka [1]. Son fils Ratnabhûmivijaya, prince Çivânandana, descendait de Paramabodhisattva, et avait connu l'exil sous Harivarman V et Jaya Indravarman III. « D'abord il quitta sa patrie et longtemps il subit heur et malheur dans les pays étrangers ; puis il rentra dans la terre de Champa ». Il avait accompagné son père dans sa fuite à Pân*d*uranga, où les habitants le proclamèrent roi en 1147 sous le nom de Jaya Harivarman (I) [2]. Ce fut lui qui en 1148 soutint victorieusement l'attaque de Sûryavarman II, et en 1149 reconquit sur le prince khmèr Harideva la capitale de Vijaya où il se fit aussitôt couronner.

Mais sa tâche ne faisait que commencer, car pendant son règne qui dura 17 ans, il ne cessa de guerroyer pour maintenir son autorité : d'abord contre les Kirâ*ta*, c'est-à-dire les montagnards, « Radê, Mada et autres barbares (Mlecch'a) », groupés sous le commandement de son déloyal beau-frère Va*m*çarâjà [3]. Ce dernier, battu en 1150, demanda du secours à l'empereur d'Annam qui lui donna 5.000 hommes de troupe du Thanhhoa et du Nghê-an [4]. « Le roi des Yavanas (Annamites), dit une inscription de Mi-sõn, parce qu'il avait appris que le roi du Cambodge suscitait des obstacles à Jaya Harivarman, proclama roi un homme du Champa, Va*m*çarâja ; il lui donna plusieurs senâpati Yavana, avec des troupes Yavana très valeureuses, au nombre de cent mille hommes et mille... Elles s'avancèrent jusque dans les plaines de Dalvâ (et de Lavang). Alors Jaya Harivarman conduisit toutes les troupes de Vija-

1. L. FINOT, *loc. cit.*, pp. 959, 961. — AYMONIER, *loc. cit.*, p. 39.
2. *Ibid.*
3. L. FINOT, *loc. cit.*, p. 965. — AYMONIER, *loc. cit.*, p. 42.
4. G. MASPERO, *loc. cit.*, p. 158.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

va. Les deux partis se livrèrent un terrible combat. Jaya Harivarman battit Vaṃçarâja. Les troupes Yanava moururent nombreuses »[1]. Poursuivant la pacification du pays, il soumit Amarâvatî (Quang-nam) en 1151[2], puis Pân*d*uranga en 1160 après cinq années de lutte[3].

Victorieux sur toute la ligne, il multiplia les fondations à Mi-sön et à Po Nagar[4], les deux grands lieux saints du royaume. Il envoya une ambassade en Chine en 1155, et une série d'ambassades en Annam entre 1152 et 1166[5].

Il avait à sa Cour un haut dignitaire du nom de Jaya Indravarman de Grâmapura, « habile dans toutes les armes,... versé dans tous les çâstras, savoir la grammaire, l'astrologie, etc..., connaissant toutes les doctrines philosophiques, savoir la doctrine du Mahâyâna, etc... habile dans tous les Dharmaçâstras, suivant notamment le *Nâradîya* et le *Bhârgavîya* ; se plaisant au dharma... »[6]. En 1163-1165, on le voit faire des fondations à Mi-sön[7].

On ne sait pas exactement, ce qui se passa à la mort de Jaya Harivarman I en 1166-1167. Il n'est pas certain que son fils Jaya Harivarman (II) ait jamais régné[8]. Quoi qu'il en soit, Jaya Indravarman de Grâmapura réussit à l'évincer et demanda en 1167 l'investiture à la Cour de Chine[9].

Tout le début de son règne fut occupé par des hostilités contre le Cambodge, en prévision desquelles il se

1. L. Finot, *loc. cit.*, p. 965.
2. Aymonier, *loc. cit.*, p. 42. Cf. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 159.
3. Aymonier, *loc. cit.*, p. 41.
4. L. Finot, *loc. cit.*, pp. 965, 966, 968. — Aymonier, *loc. cit.*, p. 42.
5. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 160.
6. L. Finot, *loc. cit.*, p. 973.
7. L. Finot, BEFEO., XV, 2, p. 50.
8. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 162.
9. *Ibid.*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

concilia l'empereur d'Annam en 1170 par l'envoi de présents[1]. En 1177, guidé par un naufragé chinois[2], « le roi du Tchan-tch'eng assaillit à l'improviste la capitale du Tchen-la avec une flotte puissante, la pilla et fit périr le roi du Tchen-la sans écouter aucune proposition de paix. De là naquit une grande haine qui porta ses fruits dans la cinquième des années k'ing-yuan (1199) »[3].

7. La Birmanie de 1113 à 1173.

A Pagan, Kyanzittha mort vers 1112-1113 eut pour successeur son petit-fils Alaung-sithu (Jayasûra) qu'il avait élevé dès sa naissance au rang de roi, se bornant à gouverner en son nom. Le nouveau souverain, petit-fils de Sôlu par son père[4], se trouvait être, tant du côté de son père que du côté de sa mère, l'arrière-petit-fils d'Anôratha. Au début de son long règne qui devait durer 55 ans, il eut à combattre une rébellion dans le sud de l'Arakan, et fit sentir sa domination jusqu'au Tenasserim[5], où la stèle de Mergui au nom d'un roi Vajrâbharana régnant à Arimaddana[6] prouve qu'au siècle précédent l'autorité de Pagan s'étendait déjà jusque dans cette lointaine région.

Au retour de ces expéditions, Alaung-sithu vit mourir à 81 ans[7] le vieux Shin Arahan qui, une soixantaine d'années plus tôt, avait converti Anôratha au bouddhis-

1. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 163.
2. Selon un renseignement du *Ling wai tai ta* cité par G. Maspero, *loc. cit.*, p. 164.
3. Ma Touan-lin, *Méridionaux*, trad. d'Hervey de Saint-Denys, p. 557.
4. Supra, p. 264.
5. Pe Maung Tin et G. H. Luce, *Glass-palace chronicle*, p. 119.
6. L. Finot, *Inscr. du Siam et de la Péninsule Malaise*, Bull. Comm. Archéol. Indochine, 1910, p. 153.
7. *Rep. Arch. Survey Burma*, 1919, p. 23.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

me du Theravâda et provoqué indirectement la conquête de Thatön[1].

En 1118[2], Alaung-sithu rétablit sur le trône d'Arakan Letyaminnan, fils du souverain légitime qui en avait été dépossédé par un usurpateur; en reconnaissance de quoi[3] Letyaminnan exécuta des réparations au sanctuaire de Bodhgaya dans l'Inde[4].

La chronique attribue à Alaung-sithu une série de voyages à travers ses Etats, l'exécution de divers travaux d'utilité publique, et la construction d'un grand nombre de monuments. Il serait allé en Malaisie, dans les îles de la côte d'Arakan, à Chittagong et peut-être jusqu'au Bengale, dans les fôrêts du district de Bhamo. Dès 1115, il aurait envoyé une mission au Nan-tchao[5], et y serait ensuite allé lui-même pour essayer, en vain, d'obtenir la dent-relique[6], précédemment recherchée par son arrière-grand-père Anôratha.

Les principales constructions de son règne dans la capitale sont le temple de Shwegu, de 1141[7], et le beau Thatbyinnyu (Sabban'n'u, l'Omniscient)[8] de 1144. La composition, en 1154, de la fameuse grammaire pâlie *Saddanîti* par le Birman Aggava*m*sa[9] prouve que un siècle après l'introduction du bouddhisme du Therâvada, Pagan était devenu un important foyer d'études pâlies.

Le fils aîné du roi, Minshinsô, né de la reine Yadana-

1. Supra, p. 253.
2. *Rep. Arch. Survey Burma*, 1919, p. 22.
3. *Glass-palace chronicle*, pp. 120-121.
4. *Rep. Arch. Surv. Burma*, 1911, p. 18.
5. Sainson, *Nan-tchao Ye-che*, p. 102.
6. *Glass-palace chronicle*, p. 122.
7. Inscr. en pâli publiée par Pe Maung Tin et G. H. Luce dans J. Burma Res. Soc., 1920, p. 67.
8. L. de Beylié, *L'architecture hindoue en E.-O.*, p. 278. — Scott O'Connor, *Mandalay*, pp. 257, 259, 263.
9. M. H. Bode, *Pali literature of Burma*, p. 16. — Helmer Smith, *La grammaire palie d'Aggavamsa*. Lund, 1928.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

bon, violent et insolent, ayant été exilé[1], le second, Narathu (Narasûra) né de la fille d'un ministre du roi Kyanzittha, fut associé au pouvoir. En 1167[2], lorsque Alaung-sithu âgé de 81 ans tomba malade, il n'hésita pas à hâter la mort du vieillard[3].

Alors commença toute une série d'assassinats. Après trois ans d'un règne sanglant, marqué par le meurtre de son frère Minshinsô, d'un grand nombre de nobles, fonctionnaires, serviteurs et de la princesse de Pateikkaya[4], Narathu mourut lui-même victime d'un émissaire du père de la princesse[5]. Avant de mourir, et pour calmer ses remords, il avait eu le temps de construire le Dhammayan, le plus grand monument de Pagan[6].

Le fils de Narathu, Naratheinkha (Narasingha), ne régna lui aussi que trois ans de 1170 à 1173, et fut tué par son jeune frère Narapatisithu (Narapatijayasûra) dont il avait pris la femme[7]. On verra que le nouveau roi parvint à se maintenir 37 ans sur le trône.

8. L'Insulinde de 1115 à 1178. Le royaume de Kadiri.

A côté des guerres des Khmèrs et des Chams et des drames birmans, l'histoire des Etats de l'Insulinde durant toute cette période est singulièrement pâle.

Pour le San-fo-ts'i, on n'a que la mention dans l'*His-*

1. *Glass-palace chronicle*, p. 126.
2. *Rep. Arch. Surv. Burma*, 1919, p. 22.
3. *Glass-palace chronicle*, 127.
4. Cette princesse avait été offerte au roi Alaung-sithu par son père et semble avoir été, selon la coutume, épousée ensuite par Narathu. Pateikkaya (Patikârâ) est parfois localisé à l'ouest et au sud-ouest de Pagan, mais se trouve plus vraisemblablement au nord de Chittagong, dans le district de Tipperah (Cf. G. E. Harvey, *Hist. of Burma*, p. 326; Nihar-Ranjan Ray, *Sanskrit buddhism in Burma*, pp. 93-94).
5. *Glass.-palace chronicle*, p. 133.
6. L. de Beylié, *loc. cit.*, p. 287. — Scott O'Connor, *loc. cit.*, pp. 221-
7. *Glass-palace chronicle*, pp. 134-138.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

loire des Song, d'une ambassade envoyée en Chine en 1156 par le roi Çrî Mahârâja, et d'une autre en 1178[1]. MA TOUAN-LIN cite une troisième ambassade en 1176, et dit que le roi qui envoya celle de 1178 avait commencé à régner en 1169[2]. Les géographes arabes continuent de parler du Zâbag et du Mahârâja, mais en se copiant les uns les autres et sans ajouter grand'chose aux renseignements de leurs devanciers. EDRÎSÎ, qui écrivait en 1154, donne toutefois un détail intéressant : « On dit que lorsque l'état des affaires de la Chine fut troublé par les rébellions et que la tyrannie et la confusion devinrent excessives dans l'Inde, les habitants de la Chine transportèrent leur commerce au Zâbag et dans les autres îles qui en dépendent, entrèrent en relations et se familiarisèrent avec ses habitants, à cause de leur équité, de la bonté de leur conduite, de l'aménité de leurs mœurs et de leur facilité dans les affaires. C'est pour cela que cette île est si peuplée et qu'elle est fréquentée par les étrangers »[3].

A Java, on n'a que les noms d'une série de rois de Kadiri, mentionnés dans des chartes de fondation[4] :

Kâmeçvara I (1115-1130)[5] reçut des privilèges de l'empereur de Chine en 1129 et 1132[6]. C'est sous son règne que DHARMAJA composa le poème javanais *Smaradahana* retraçant la légende de l'Amour brûlé par Çiva[7]. L'épouse de Kâmeçvara était une princesse

1. W. P. GROENEVELDT, *Notes on the Malay Archipelago*, p. 67. — G. FERRAND, *L'empire sumatranais*, J. Asiat., juill.-sept. 1922, p. 22.
2. *Méridionaux*, trad. d'HERVEY DE SAINT-DENYS, p. 566.
3. G. FERRAND, *loc. cit.*, p. 66.
4. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 289-297.
5. Son nom complet était : Çrî Kâmeçvara Sakalabhuvanatushṭikârana Sarvânivâryavîrya Parâkrama Digjayottungadeva.
6. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, p. 19.
7. Publié et traduit par POERBATJARAKA, Bibl. Javanica, 3, 1931. — Cf. HIMANSU BHUSAN SARKAR, *Indian influences on the literature of Java*, p. 307.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de Jangala et c'est peut-être ce couple royal qui servit de base historique aux récits du cycle de Raden Panji[1], dont la popularité sous le nom d'*Inao* (jav. Hino) s'est répandue jusqu'en pays t'ai[2] et au Cambodge[3].

Dharmeçvara, alias Jayabhaya (1135-1157)[4], était peut-être fils de Kâmeçvara. Sous son règne, le poète SEDAH commença en 1157 la rédaction en javanais du *Bhâratayuddha*[5], histoire des combats du Mahâbhârata qui fut achevée par PANULUH, auteur du *Harivamça*[6] ou recueil de légendes relatives à Vishnu.

Sarveçvara[7] régnait en 1160, Aryeçvara[8] en 1171 et Kronchâryadîpa (alias : Gandra)[9] après cette date.

A Bali, on ne connaît que les noms de Çûrâdhipa en 1115-1119 et de Jayaçakti en 1131-1150[10].

1. POERBATJARAKA, *Pandji-verhalen*, Bibl. Javanica, 9, 1940.
2. Le texte du drame, composé par le roi P'ra P'utth'a Löt La au début du XIXe siècle, a été publié à Bangkok en 1921 par le Prince DAMRONG avec une introduction historique. Cf. DHANI NIVAT, *Siamese versions of the Panji romance*, India Antiqua (Mél. Vogel), Layde, 1947, p. 95.
3. J. MOURA, *Le royaume de Cambodge*, II, pp. 416-445.
4. Çrî Dharmeçvara Madhusûdanâvatârânindita Suhṛitsingha Parâkrama Digjayottungadeva.
5. Edité par CUNNING, 1903. Cf. HIMANSU BHUSAN SARKAR, *loc. cit.*, p. 249.
6. HIMANSU BHUSAN SARKAR, *loc. cit.*, p. 261.
7. Çrî Sarveçvara Janardhanâvatâra Vijayâgraja Samasinghanâdânivaryavîrya Parâkrama Digjayottungadeva.
8. Çrî Aryeçvara Madhusûdanâvatârârijaya Parâkramottungadeva.
9. Çrî Kronchâryadîpa Handabhuvanapâlaka Parâkramânindita Digjayottungadeva.
10. P. V. VAN STEIN CALLENFELS, *Epigr. Balica*, pp. 33-35.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

XI

L'APOGÉE DU CAMBODGE, L'INTRODUCTION EN BIRMANIE DU BOUDDHISME SINGHALAIS ET LE ROYAUME JAVANAIS DE SINGHASÂRI

(Dernier quart du XIIe et deux premiers tiers du XIIIe siècle).

1. Le Cambodge : Jayavarman VII (1181 - ca. 1218) et l'annexion du Champa. — 2. La Birmanie : Narapatisithu (1173-1210) et l'introduction du bouddhisme singhalais. — 3. L'Insulinde à la fin du XIIe siècle : affaiblissement de Çrîvijaya (Palembang) au profit du Malâyu (Jambi). — 4. Le Cambodge dans la première moitié du XIIIe siècle. — 5. Le Champa après la fin de l'occupation khmère (1220-1257). — 6. La Birmanie : les derniers rois de Pagan (1210-1274). — 7. Çrîvijaya à la veille de son démembrement (1225-1270). — 8. Java : fin du royaume de Kadiri (1222) et débuts du royaume de Singhasâri jusqu'en 1268.

1. Le Cambodge : Jayavarman VII (1181 - ca. 1218) et l'annexion du Champa.

C'est à Jayavarman VII que devait échoir la lourde tâche de tirer le Cambodge « de la mer d'infortune où l'avait plongé »[1] l'invasion chame de 1177.

1. Inscr. du Phimeanakas, G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 117.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Par son père Dharan*î*ndravarman II, il était petit-cousin de Sûryavarman II, et par sa mère Chû*d*âman*i*, fille de Harshavarman III, il descendait des rois de la dynastie d'origine étrangère qui régna sur le pays pendant presque tout le XIe siècle, et qui se rattachait par les femmes aux antiques rois du Cambodge préangkorien. Né au plus tard en 1125[1], sous le règne de Sûryavarman II, il épousa, sans doute assez jeune, la princesse Jayarâjedevî qui semble avoir exercé sur lui une grande influence.

A une date indéterminée, Jayavarman quitta le Cambodge pour conduire une expédition militaire au Champa, à Vijaya (Binh-dinh), où il apprit la mort de son père, l'avènement de Yaçovarman II et finalement l'usurpation de Tribhuvanâditya. « Il revint en toute hâte pour secourir le roi Yaçovarman », dit la stèle du Phimeanakas. On peut supposer que c'était aussi pour faire valoir ses droits à la couronne. « Mais, continue l'inscription, Yaçovarman ayant été dépouillé de la royauté et de la vie par l'usurpateur, Jayavarman resta au Cambodge pour sauver la terre lourde de crimes, en attendant le moment propice ». Il dut attendre quinze ans.

Lorsque l'invasion chame eut débarrassé le pays de l'usurpateur, Jayavarman comprit que son heure avait sonné. Mais avant de se faire proclamer roi, il lui fallut débarrasser le pays des envahisseurs. Il livra contre les Chams une série de combats, et notamment une bataille navale qui est représentée de façon presque identique sur les murs du Bayon et de Banteay Ch'mar, et qui libéra définitivement le pays[2].

1. Pour les détails biographiques qui suivent, cf. G. Cœdès, *Nouvelles données chronologiques et généalogiques sur la dynastie de Mahîdhapura*, BEFEO., XXIX, pp. 304-328, et *Pour mieux comprendre Angkor*, p. 176 et suiv.

2. G. Cœdès, *Quelques suggestions sur la méthode à suivre pour interpréter les bas-reliefs de Banteay Ch'mar et de la galerie intérieure du Bayon*, BEFEO., XXXII, pp. 76-78.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Quatre ans après l'invasion de 1177, en 1181, le Cambodge avait retrouvé le calme et Jayavarman se faisait couronner. Il entreprit ensuite la restauration de la capitale, en l'entourant des fossés et des bassins qui constituent l'enceinte de l'actuel Angkor Thom[1].

Lors de l'invasion chame, Jayavarman avait, au dire de Ma Touan-lin[2], « juré de tirer de ses ennemis une vengeance éclatante, ce qu'il parvint à exécuter après dix-huit années de patiente dissimulation ».

Mais, avant de tenir son serment et de porter la guerre chez les Chams, il eut, à l'intérieur de ses Etats, à faire face à une révolte qui éclata à Malyang, dans le sud de la province actuelle de Battambang[3]. Pour la réprimer, il fit appel au concours d'un jeune prince cham réfugié, au sujet duquel une inscription chame de Mi-sön[4] s'exprime en ces termes :

« Au temps de sa prime jeunesse, en çaka 1104 (1182 A.D.), le prince Vidyânandana alla au Cambodge. Le roi du Cambodge, voyant qu'il avait au complet les trente-trois marques (de l'homme prédestiné), le prit en affection et lui enseigna, comme à un prince, toutes les sciences et toutes les armes. Pendant qu'il demeurait au Cambodge, il y eut dans ce royaume une ville nommée Malyang, peuplée d'une foule de mauvaises gens et dont les Cambodgiens s'étaient emparés, qui se révolta contre le roi du Cambodge. Celui-ci, voyant que le prince était très habile dans toutes les armes, le chargea de conduire les troupes cambodgiennes prendre la ville de Malyang. Il soumit tout selon le désir du roi du Cambodge. Celui-ci, voyant sa valeur, lui conféra la dignité de Yuvarâja et lui donna toutes les

1. G. Cœdès, *La date du Bayon*, BEFEO., XXVIII, pp. 88-89.
2. *Méridonaux*, trad. d'Hervey de Saint-Denys, p. 487.
3. BEFEO., XXXII, p. 80, n. 1.
4. BEFEO., IV, p. 974.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

jouissances et tous les biens qui se trouvaient dans le royaume du Cambodge ».

Ce jeune prince cham servit d'instrument à Jayavarman dans sa revanche contre le Champa. Cette revanche, fruit de longues années de « patiente dissimulation », il la prépara en s'assurant la neutralité de l'empereur d'Annam Li Cao-tôn en 1190[1], et n'eut plus qu'à attendre une occasion propice. Elle lui fut offerte la même année par une nouvelle attaque du roi cham Jaya Indravarman ong Vatuv[2].

Prit-il lui-même part à la campagne contre le Champa ? Ce n'est pas certain, bien qu'une inscription du temple de Po Nagar à Nhatrang dise qu'il « prit la capitale du Champa et en emporta tous les lingas »[3]. En tout cas, il confia la direction de ses troupes au jeune prince cham Vidyânandana. Celui-ci s'empara de la capitale Vijaya (Binh-dinh) et du roi Jaya Indravarman qu'il expédia prisonnier au Cambodge. Il mit à sa place le prince In, beau-frère du roi Jayavarman VII, qui prit le nom de règne de Sûryajayavarmadeva, et il se tailla lui-même un royaume au sud, à Pân*d*uranga, sous le nom de Sûryavarmadeva. Le Champa se trouvait ainsi divisé entre deux rois dont l'un était parent du roi du Cambodge et l'autre lui était inféodé. Cet état de choses ne dura pas longtemps. A la faveur d'une révolte à Vijaya qui chassa au Cambodge le beau-frère de Jayavarman VII et mit à sa place le prince cham Rashupati (Jaya Indravarman V), Vidyânandana, alias Sûryavarmadeva, maître à Phan-rang, secoua le joug du

1. AYMONIER, *Cambodge*, III, p. 527.

2. L. FINOT, *Inscr. de Mi-sŏn*, BEFEO., IV, p. 975. — G. MASPERO, *Le Royaume de Champa*, p. 161, identifie Jaya Indravarman ong Vatuv avec Jaya Indravarman (IV) de Grâmapura, auteur de l'agression de 1177. — L. FINOT, BEFEO., XV, 2, p. 50, n. 2, a mis en doute la justesse de cette identification, qui reste cependant vraisemblable.

3. AYMONIER, *Première étude*, J. Asiat., janv.-fév. 1891, p. 48.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

roi du Cambodge et refit l'unité du pays à son profit, après avoir tué successivement les deux Jaya Indravarman, celui de Vijaya (Rashupati) et l'ancien prisonnier du Cambodge, que Jayavarman VII avait probablement lâché contre lui.

En 1192, Vidyânandana-Sûryavarmadeva régnait « sans opposition » sur le pays unifié[1]. En 1193 et 1194, Jayavarman VII essaya sans succès de le ramener dans son obédience[2]. Ce ne fut qu'en 1203 que son oncle paternel, le Yuvarâja ong Dhanapatigrâma, à la solde du Cambodge, parvint à le chasser[3]. Vidyânandana-Sûryavarmadeva demanda en vain asile à l'empereur d'Annam qui lui avait pourtant accordé l'investiture en 1199 ; il disparut sans laisser de traces. De 1203 à 1220, le Champa devint une province khmère, sous le gouvernement du Yuvarâja ong Dhanapatigrâma, que ne tarda pas à venir rejoindre un petit-fils du roi Jaya Harivarman I, le prince Angçarâja de Turai-vijaya, élevé à la Cour de Jayavarman VII et promu par celui-ci en 1201 au titre de Yuvarâja[4]. Ce prince conduisit les troupes cambodgiennes, avec des contingents birmans et siamois contre l'Annam en 1207[5]. On verra qu'en 1226 il devint roi du Champa sous le nom de Jaya Parameçvaravarman II. C'est sans doute sous ce règne que l'art khmèr exerça une certaine influence sur l'art cham au Binh-dinh[6].

Les démêlés de Jayavarman VII avec ses voisins de l'Est ne l'avaient pas empêché de reculer vers le Nord et l'Ouest les limites de son empire. C'est de son

1. Ces événements sont racontés dans une inscription de Mi-sŏn traduite par L. FINOT, BEFEO., IV, p. 975.
2. Ibid.
3. Ibid., p. 940. Pour la date, cf. G. MASPERO, *loc. cit.*, p. 367.
4. AYMONIER, *loc. cit.*, p. 48.
5. *Ibid.*, p. 51.
6. PH. STERN, *Art du Champa*, pp. 65-66 et 108-109.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

règne que date la plus septentrionale des inscriptions cambodgiennes, celle de Say Fong, sur le Mékong en face de Vieng Chan, datée 1186.

La liste des dépendances du Tchen-la donnée par TCHAO JOU-KOUA en 1225[1], mais empruntée en partie au *Ling wai tai ta* de 1178, montre que le Cambodge exerçait alors une suzeraineté au moins nominale sur une partie de la Péninsule Malaise et jusqu'en Birmanie. Dans le même ordre d'idées, une de ses inscriptions datée 1191[2] nous apprend que l'eau des ablutions quotidiennes lui était fournie par « les brahmanes à commencer par Sûryabhatta, par le roi de Java, le roi des Yavanas, et les deux rois des Chams ». Le brahmane Sûryabhatta était probablement le chef des brahmanes de la Cour. Le roi des Yavanas est l'empereur d'Annam qui monta sur le trône en 1175 sous le nom de Li Cao-tôn et régna jusqu'en 1210. Le roi de Java est sans doute Kâmeçvara II. Les deux rois du Champa sont, comme on vient de le voir, Sûryajayavarmadeva roi à Vijaya (Binh-dinh), beau-frère de Jayavarman VII, et Sûryavarmadeva roi à Pânduranga (Phan-rang), ancien prince Vidyânandana, protégé de Jayavarman VII. On sait que le tribut d'eau était un signe d'allégeance. Si elle était effective pour les deux rois du Champa, elle devait l'être infiniment moins pour les deux autres.

A la mort de Jayarâjadevî, le roi conféra le titre de première reine à sa sœur aînée Indradevî, qui « surpassait par sa science la science des philosophes », et qu'il avait nommée professeur en chef dans un monastère bouddhique, où elle donnait l'enseignement aux femmes. C'est elle qui a composé dans un sanskrit impeccable cette ins-

1. HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ju-kua*, pp. 53-54. Cf. infra, p. 304.
2. Celle de Preah Khan, BEFEO., XLI, p. 299.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

cription du Phimeanakas[1], panégyrique de sa sœur, d'où ont été tirés la plupart des renseignements biographiques concernant la carrière de Jayavarman VII.

On ignore la date exacte de sa mort. On sait de façon certaine qu'il régnait encore en 1200, date à laquelle il envoya une ambassade à la Cour de Chine[2]. Il est vraisemblable qu'il régna jusque vers 1218[3]. Il reçut à sa mort le nom de Mahâparamasaugata[4].

Physiquement, c'était un homme plutôt corpulent, aux traits lourds, portant les cheveux ramenés au sommet de la tête où ils formaient un petit chignon. Tous ces détails qui apparaissent nettement sur les bas-reliefs[5] se retrouvent sur deux statues, l'une trouvée à Angkor Thom[6], l'autre provenant de P'imai et conservée à Bangkok[7]. Il n'est pas impossible que ces deux images, qui représentent manifestement le même personnage, soient deux portraits de Jayavarman VII.

A travers ces données biographiques exceptionnellement étoffées apparaît la figure d'un homme énergique, ambitieux, qui, après de longues années d'attente et d'épreuves, sauva son pays de la ruine et l'éleva à l'apogée de sa puissance. Les inscriptions le représentent comme un bouddhiste fervent, tenant cette foi de son père Dharanîndravarman II qui, rompant avec la tradition de ses prédécesseurs hindouistes, « trouvait sa satisfaction dans ce nectar qu'est la religion de Çâkyamuni »[8]. : bouddhisme du Grand Véhicule, au sein duquel fleurissait la dévotion à Lokeçvara à qui

1. Publiée dans *Inscr. du Cambodge*, II, p. 161.
2. BEFEO., XXIX, p. 328.
3. Infra, pp. 304, 318, 327.
4. L. Finot, *Le temple d'Içvarapura*, Mém. arch. EFEO., I, p. 91, n. 2.
5. Références dans BEFEO., XXXII, p. 71 et suiv.
6. Tête publiée dans G. Cœdès, *Pour mieux comprendre Angkor.*
7. G. Cœdès, *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, Ars Asiatica, XII, pl. 18-19.
8. *Inscr. de Preah Khan*, BEFEO., XLI, p. 285.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

les rites de l'apothéose permettaient d'associer le culte de personnages défunts, et même vivants, déifiés sous les traits du Bodhisattva compatissant.

Si l'on ne peut guère douter que Jayavarman VII n'ait été personnellement bouddhiste, on constate cependant que les brahmanes continuaient à jouer à la Cour un rôle qui ne devait pas être négligeable. Une inscription d'Angkor Thom[1] nous fait connaître la curieuse figure d'un savant brahmane qui « ayant appris que le Cambodge était plein d'excellents connaisseurs du Veda, y vint pour manifester sa science ». Il se nommait Hṛishîkeça, appartenait au clan brahmanique des Bhâradvâja, et était originaire du Narapatideça, « qu'on peut avec quelque vraisemblance identifier avec la Birmanie, où régnait précisément à cette époque Narapatisithu »[2]. Jayavarman VII en fit son chapelain (*purohita*) et lui conféra le titre de Jayamahâpradhâna. Il continua de servir sous les deux successeurs de Jayavarman VII.

La personnalité de Jayavarman VII, qui ne fait que transparaître à travers les inscriptions, trouve sa pleine expression dans l'œuvre architecturale qu'il a conçue. Cette œuvre, c'est Angkor Thom avec ses murailles, ses fossés, ses cinq portes et le Bayon au centre ; c'est, autour de la capitale, Banteay Kdei, Ta Prohm, Preah Khan, Neak Peân, et tout un ensemble de sanctuaires de moindre importance ; c'est Banteay Ch'mar dans le Nord-Ouest, Vat Nokor à Kompong Cham, Ta Prohm à Bati, presque tous caractérisés par des tours décorées de grands visages humains[3] ; ce sont les pavillons de

1. L. FINOT, *Inscr. d'Angkor*, BEFEO., XXV, p. 402 ; Mém. Archéol., I, p. 102.
2. L. FINOT, BEFEO., XXV, p. 396.
3. Pour leur description, cf. AYMONIER, *Cambodge*, III ; L. DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire*, III ; les *Guides archéologiques d'Angkor* par J. COMMAILLE (1912). H. MARCHAL (1928), H. PARMENTIER (1936), M. GLAIZE (1944), etc.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

repos jalonnant de longues routes en remblai dont plusieurs ont peut-être été tracées par lui ; ce sont cent deux hôpitaux répartis aux quatre coins du royaume.

En présence de l'ampleur de ce programme, on peut se demander s'il ne se serait pas contenté, dans certains cas, d'achever des monuments commencés par ses prédécesseurs et de s'en attribuer la paternité, ou si, au contraire, des édifices commencés par lui n'auraient pas été achevés par son successeur. La première hypothèse a ceci contre elle que de la fin du règne de Sûryavarman II, auteur d'Angkor Vat, au commencement du règne de Jayavarman VII, le pays fut en proie à une série de révolutions, peu favorables à la construction de grands ensembles architecturaux. La seconde a plus de chances d'être vraie si comme je le crois[1], la restauration passagère de l'orthodoxie civaïte, qui provoqua les actes de vandalisme dont eurent à souffrir les monuments de Jayavarman VII, n'est pas antérieure au règne de son deuxième successeur, Jayavarman VIII, dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

Le premier en date de ces monuments est peut-être Banteay Kdei, construit à l'est de la capitale sur le site ancien de Kuṭi[2], et précédé à l'est de ce magnifique bassin, encore plein d'eau en toute saison, que l'on appelle le Sras Srang ou « bain royal ». A défaut de la stèle qui aurait sans doute fait connaître le nom ancien, on peut supposer que Banteay Kdei correspond au Pûrvatathâgata ou « Buddha de l'Est » des inscriptions[3].

Si voisin de Banteay Kdei que l'angle sud-est de son enceinte en touche presque l'angle nord-ouest, Râjavihâra, aujourd'hui Ta Prohm, fut construit en 1186 pour abriter l'image de la reine mère Jayarâjachû-

1. Infra, p. 353.
2. Supra, p. 169.
3. BEFEO., XLI, p. 298, n. 2.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

*d*âma*n*i sous les traits de la Prajn'âpâramitâ, la perfection de Sagesse, mère mystique des Buddhas, et celle de Jayamangalârtha, guru du roi[1].

Cinq ans après Ta Prohm, en 1191, le roi inaugurait au nord de la capitale le temple de Jayaçrî, qui porte aujourd'hui le nom de Preah Khan, et qui était destiné à abriter la statue de son père, le roi Dhara*n*îndravarman II, déifié sous les traits du bodhisattva Lokeçvara et sous le nom de Jayavarmeçvara[2].

Parmi les dépendances de Preah Khan, la stèle de fondation du temple mentionne, construit au milieu du grand bassin creusé à l'est du monument, le petit temple de Râjyaçrî, connu sous le nom de Neak Peân, et décrit comme « une île éminente, tirant son charme de ses bassins et nettoyant la boue des péchés de ceux qui s'en approchent ». C'est la représentation architecturale du lac Anavatâpta, situé par la tradition indienne aux confins de l'Himâlaya, et dont les eaux s'échappent par des gargouilles en forme de têtes d'animaux[3].

Dans les dernières années du règne, d'importants remaniements, et notamment la construction de nouvelles galeries pourtournantes, furent entrepris dans les monuments précédents. C'est également à la fin du règne que fut commencé le Bayon, situé au centre géométrique de la ville restaurée dont, chose essentielle, la muraille de 12 kilomètres de tour et le temple central étaient neufs. Bien que son symbolisme architectural soit obscurci par le fait que son plan a subi deux, et peut-être trois, modifications en cours d'exécution[4], on peut affirmer

1. G. Cœdès, *La stèle de Ta Prohm*, BEFEO., VI, p. 75.
2. G. Cœdès, *La stèle de Preah Khan d'Angkor*, BEFEO, XLI, p. 288.
3. L. Finot et V. Goloubew, *Le symbolisme de Neak Peân*, BEFEO., XXIII, p. 401.
4. H. Parmentier, *Modifications subies par le Bayon au cours de son exécution*, BEFEO., XXVII, p. 149; XXXV, p. 281. — G. Cœdès, *Excavations at the Bayon*, Ann. Bibliogr. Indian Arch., XII, 1937, p. 42.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

que son massif central correspond au mont central des anciennes capitales. Seulement au lieu du Devarâja des précédents règnes représenté par un linga d'or, le sanctuaire central abritait une énorme statue en pierre[1] du Buddharâja, substitut bouddhique de l'ancien Devarâja ou Dieu-Roi çivaïte, et en même temps statue d'apothéose du roi fondateur, dont les traits se retrouvent sans doute aux sommets des tours sous l'aspect du Bodhisattva Lokeçvara Samantamukha « qui a des faces dans toutes les directions »[2]. Les galeries intérieures et extérieures du Bayon cont couvertes de bas-reliefs qui sont précieux pour la connaissance de la vie matérielle des Khmèrs au XIIe siècle[3].

Les inscriptions gravées à l'entrée des chapelles du Bayon[4] révèlent de plus que c'était une sorte de Panthéon où se trouvaient centralisés les cultes familiaux du roi et les cultes provinciaux du pays : de même que la ville donnait avec son enceinte et son mont central une image réduite de l'univers, le Bayon était une image réduite du royaume.

Du Bayon partaient, dans les quatre directions, quatre avenues axiales augmentées d'une cinquième partant de l'entrée de l'ancien Palais Royal, héritage des règnes précédents, et se dirigeant vers l'est. Elles aboutissaient à cinq portes monumentales qui reproduisent aux quatre points cardinaux le motif essentiel du temple central, c'est-à-dire la tour à visages humains. Les chaussées d'accès avec leurs balustrades en forme de nâgas symbolisent l'arc-en-ciel qui, dans la tradition

1. Exhumée en 1933, BEFEO., XXXIII, p. 1117.
2. P. Mus, *Le symbolisme à Angkor Thom*, CR. Acad. Inscr. et B.-L., 1936, p. 57. Le décor de visages humains est sans doute d'origine indienne ; il est attesté par Yi-tsing à Nâlandâ (BEFEO., X, p. 206, n. 1).
3. Publiés pa la Commission archéologique de l'Indochine, H. Dufour et C. Carpeaux, *Le Bayon d'Angkor Thom, bas-reliefs*. Paris, 1910.
4. G. Cœdès, *Les inscriptions du Bayon*, BEFEO., XXVIII, p. 104.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

indienne, est le trait d'union entre le monde des hommes et le monde des dieux représenté sur terre par la ville royale [1].

Parmi les nombreuses fondations religieuses du roi énumérées dans la stèle de Preah Khan [2], figurent vingt-trois statues nommées Jayabuddhamahânâtha, conservées dans autant de villes parmi lesquelles sont Lop'-buri, Sup'an, Ratburi, P'ech'aburi et Müöng Sing qui sont toutes aujourd'hui en territoire siamois. C'est peut-être pour abriter ces statues, dont le nom rappelait celui du roi, que furent construits quelques-uns des sanctuaires provinciaux que leur style permet d'attribuer au règne de Jayavarman VII ; par exemple Vat Nokor de Kompong Cham et Ta Prohm de Bati [3]. Quant à Banteay Ch'mar [4], c'était un temple consacré à la mémoire d'un des fils de Jayavarman VII, le prince Çrîndrakumâra, et de quatre compagnons d'armes qui avaient sauvé la vie du prince, notamment lors de son combat contre le monstre Râhu [5], et au cours d'une expédition militaire au Champa.

La stèle de Preah Khan [6] mentionne 121 « maisons avec du feu », gîtes d'étape, distants les uns des autres d'une quinzaine de kilomètres, construits par Jayavarman VII le long des routes qui sillonnaient le royaume : 57 sur la route d'Angkor à la capitale du Champa (Phan-rang ou Vijaya au Binh-dinh), 17 (dont 8 ont été retrouvés) sur la route d'Angkor à P'imai sur le plateau de K'ôrat, 44 sur un circuit jalonné par des

1. P. Mus, *Angkor in the time of Jayavarman VII*, Indian Art and Letters, XI, 1937, p. 65.
2. BEFEO., XLI, pp. 295-296.
3. L. de Lajonquière, *Inventaire*, I, pp. 37 et 92.
4. *Ibid.*, III, p. 391.
5. Supra, p. 276.
6. BEFEO., XLI, pp. 296-297, cf. G. Cœdès, *Les gîtes d'étape*, BEFEO, XL, p. 347.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

villes dont la localisation est encore incertaine, un au Phnom Chisor, deux autres qui restent à identifier. Un siècle plus tard, cette organisation existait encore et frappait l'envoyé chinois TCHEOU TA-KOUAN qui écrivait dans sa relation de voyage : « Sur les grandes routes, il y a des lieux de repos analogues à nos relais de poste »[1].

La création de ces gîtes d'étape alla de pair avec la fondation de 102 hôpitaux[2] répartis sur toute la surface du pays. On connaît de façon certaine les sites d'une quinzaine d'entre eux, grâce à la découverte in situ de leur stèle de fondation en langue sanskrite, dont le texte est à peu près identique partout[3]. Des dispositions architecturales analogues à celles des vestiges d'où proviennent ces stèles se retrouvant dans 17 autres monuments qui semblent être tous de la même époque, on peut dire que l'on connaît les emplacements de 33 des 102 hopitaux de Jayavarman VII, soit près du tiers[4].

Les stèles de fondation nous donnent l'intéressants renseignements sur l'organisation[5] de ces établissements qui étaient placés sous l'invocation du Buddha guérisseur, le Bhaishajyaguru Vaidûryaprabhâ, « le maître des remèdes qui à l'éclat du béryl », un des Buddhas les plus populaires, encore aujourd'hui, en Chine et au Tibet[6].

Telle est, sommairement résumée, l'œuvre de Jayavarman VII, trop lourde pour un peuple qui était déjà épuisé par les guerres et par les constructions de Sûryavarman II, et qui allait désormais se trouver sans ressort contre les attaques de ses voisins.

1. BEFEO., II, p. 173.
2. Nombre donné par la stèle de Ta Prohm, BEFEO., VI, p. 80.
3. L. FINOT, *L'inscription sanskrite de Say Fong*, BEFEO., III, p. 18.
4. G. CŒDÈS, *Les hôpitaux de Jayavarman VII*, BEFEO., XL., p. 344.
5. G. CŒDÈS, *L'assistance médicale au Cambodge à la fin du XIIe siècle*, Rev. médicale française d'E.-O., mars-avril 1941, p. 405.
6. P. PELLIOT, BEFEO., III, p. 33.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

2. La Birmanie : Narapatisithu (1173-1210) et l'introduction du bouddhisme singhalais.

Narapatisithu (Narapatijayasûra), devenu roi à Pagan en 1173 par le meurtre de son frère aîné Naratheinkha (Narasingha), commença par se débarrasser de l'auteur d'un crime qu'il avait lui-même provoqué, ainsi que du principal conseiller du feu roi [1].

Au début de son règne, il eut maille à partir avec le représentant du roi de Ceylan Parâkramabâhu I, qui était établi dans un des ports du delta, probablement Bassein. Les vexations du roi allèrent jusqu'à l'emprisonnement d'envoyés et de marchands singhalais et la saisie de leurs marchandises, et finalement la capture d'une princesse de Ceylan qui traversait la Birmanie se rendant au Cambodge. Le résultat fut un raid de représailles lancé par Parâkramabâhu en 1180. Surpris par une tempête, les bateaux singhalais furent dispersés. L'un d'entre eux aborda à Kâkadîpa (île des corbeaux), cinq autres à Kusumi (Bassein), et celui qui portait le chef de l'expédition atteignit Papphâla. Les Singhalais débarqués pillèrent, incendièrent, massacrèrent et emmenèrent des prisonniers [2].

Ce raid n'empêcha pas les relations entre Ceylan et la Birmanie de se resserrer ensuite sur le plan spirituel. Panthagu, le successeur de Shin Arahan à la tête du clergé bouddhique, avait quitté Pagan en 1167 après les premiers crimes du roi Narathu et s'était retiré à Ceylan [3], d'où il revint peu de temps après l'avènement de Narapatisithu. Il mourut à Pagan à 90 ans, peu après 1173, non sans avoir apparemment vanté l'excellence

1. Pe Maung Tin et G. H. Luce, *Glass-palace chronicle*, pp. 138-139.
2. *Châlavamsa*, LXXVI, trad. W. Geiger, II, pp. 65-70.
3. *Glass-palace Chronicle*, p. 133.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du bouddhisme singhalais. Celui-ci venait en effet d'être restauré par le roi Parâkramabâhu I (ca. 1153-1186) qui avait reconnu l'orthodoxie de la secte du Mahâvihâra[1]. Le successeur de Panthagu, un Môn nommé Uttarajîva, s'embarqua pour Ceylan en 1180[2], avec un groupe de religieux, porteurs d'un message de paix à l'adresse du souverain de l'île[3]. Il y laissa un jeune novice môn de 20 ans, nommé Chapaṭa qui resta dix ans à Ceylan et en revint en 1190 avec quatre autres religieux qui avaient reçu comme lui l'ordination d'après les rites du Mahâvihâra : l'un d'eux, Tâmalinda, était fils du roi du Cambodge[4]; sans doute de Jayavarman VII.

Leur retour fut l'origine d'un schisme dans l'église birmane qui, l'on s'en souvient, avait été fondée par Shin Arahan, disciple de l'école de Kânchî[5]. Ce fut le début de l'implantation définitive du bouddhisme singhalais dans la péninsule indochinoise[6]. Chapaṭa, alias Saddhammajotipâla, est l'auteur d'une série d'ouvrages en pâli, notamment du traité grammatical *Suttaniddesa*, et de la *Sankhepavannanâ*, commentaire du compendium de métaphysique nommé *Abhidhammatthasangaha*[7].

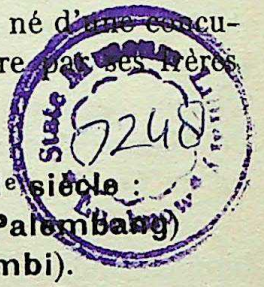
Un autre religieux môn de la même secte, Dhammavilâsa, en religion Sâriputta, est l'auteur du premier recueil de lois qui ait été composé en pays môn, le *Dhammavilâsa Dhammathat*, rédigé en pâli, et connu par une traduction birmane du XVIIIe siècle[8].

1. *Chûlavamsa*, LXXVIII, loc. cit., p. 103.
2. *Glass-palace Chronicle*, p. 142.
3. *Chûlavamsa*, LXXVI, loc. cit., p. 70.
4. *Glass-palace Chronicle*, p. 143.
5. Supra, p. 253.
6. Sur ces événements, cf. Taw Sein Ko, *A preliminary study of the Kalyani inscriptions*, Indian Antiquary, XXII, 1893, pp. 17 et 29-31.
7. M. H. Bode, *Pâli literature of Burma*, pp. 17-18.
8. E. Forchhammer, *The Jardine prize*, pp. 35-36. — M. H. Bode, *loc. cit.*, pp. 31-33.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Narapatisithu, dont l'autorité s'étendait jusqu'à Mergui et aux Etats Shans, semble avoir eu un règne assez paisible et prospère qui lui permit de développer les travaux d'irrigation[1]. Il enrichit sa capitale de plusieurs monuments dont les deux principaux sont Gôdôpalin et Sulamani[2].

Avant de mourir en 1210, il choisit comme héritier présomptif son jeune fils Zeyatheinkha, né d'une concubine[3], et il réussit à le faire reconnaître par ses frères aînés de plus haut rang[4].



3. L'Insulinde à la fin du XIIe siècle : affaiblissement de Çrîvijaya (Palembang) au profit du Malâyu (Jambi).

On a mentionné plus haut l'ambassade en Chine du San-fo-ts'i en 1178, la dernière qui soit enregistrée dans l'*Histoire des Song*. C'est de la même année que date la publication du *Ling wai tai ta* de TCHEOU K'IU-FEI, dont les informations ont été pour la plupart reproduites en 1225 dans le *Tchou fan tche* de TCHAO JOU-KOUA. Or, à lire ce dernier auteur, on a l'impression que le royaume sumatranais commençait alors à se dissocier : Tchan-pei (Jambi), l'ancien Malâyu, ne figure pas parmi les dépendances du San-fo-ts'i, et le *Ling wai tai ta* dit que dès 1079, puis en 1082 et 1088, cet Etat avait de sa propre initiative envoyé des ambassades en Chine[5]. Tan-ma-ling, Ling-ya-sseu-kia, Fo-lo-an, Sin-t'o, Kien-t'o, Kien-pi, Lan-wou-li (Achin), bien que figurant dans la liste des dépendances du San-

1. *Glass-palace Chronicle*, p. 141.
2. L. DE BEYLIÉ, *L'architecture hindoue en E.-O.*, p. 271. — SCOTT O'CONNOR, *Mandalay*, pp. 269, 280.
3. *Glass-palace Chronicle*, p. 141.
4. *Ibid.*, p. 151.
5. HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ju-kua*, p. 66, n. 18.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

fo-ts'i, font l'objet de notices séparées[1] ; et pour Kien-pi (Kampe), il est dit textuellement que « c'était autrefois une dépendance du San-fo-ts'i, mais qu'après un combat, il plaça à sa tête un roi indépendant »[2].

Si donc il est prématuré de parler de décadence de Çrîvijaya dès 1178[3], il faut cependant tenir compte de nouveaux facteurs dans la grande île, surtout du Malâyu (Jambi) qui devient peut-être dès cette époque le centre de gravité de l'empire de Mahârâja aux dépens de Palembang[4]. En 1183, un roi nommé Trailokyarâja Maulibhûshanavarmadeva fit fondre à Ch'aiya, sur la baie de Bandon, le Buddha de bronze dit « de Grahi »[5]. Le nom de ce roi rappelle de façon frappante la titulature en usage au Malâyu[6], et l'on peut se demander si l'auteur de cette fondation sur la Péninsule Malaise n'était pas un roi du Malâyu.

Qu'il ait eu son centre à Palembang ou à Jambi, le royaume sumatranais connu des Chinois sous le nom de San-fo-ts'i était encore une grande puissance, « important carrefour, dit TCHEOU K'IU-FEI, sur la route

1. *Ibid.*, pp. 67-72.
2. *Ibid.*, p. 71.
3. Comme je l'ai fait en 1927, *A propos de la chute de Çrîvijaya*, Bijdr. 83, p. 459. — R. C. MAJUMDAR, *Suvarnadvîpa*, p. 197 et K. A. NILAKANTA SASTRI, *S'rî Vijaya*, BEFEO., XL, p. 296, proposent de rajeunir cette date.
4. Ce qui expliquerait le titre de Tchan-pei ([roi de] Jambi) donné par l'*Histoire des Song* au roi du San-fo-ts'i (W. P. GROENEVELDT, *Notes*, p. 63 ; G. FERRAND, *L'Empire sumatranais*, J. Asiat., juill.-sept. 1922, p. 66), d'après des renseignements qui doivent dater de l'époque de TCHAO JOU-KOUA. Cf. P. PELLIOT, *Les grands voyages maritimes chinois*, T'oung Pao, XXX, 1933, p. 376 ; J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd Bat. Gen. 77, 1937, p. 459.
5. G. CŒDÈS, *Le royaume de Çrîvijaya*, BEFEO., XVIII, 6, p. 34, et *Recueil des inscr. du Siam*, II, p. 45 (pour la date, cf. Bijdr. 83, p. 468). Seul le nâga est de cette époque, la statue du Buddha est postérieure (P. DUPONT, *Le Buddha de Grahi*, BEFEO., XLII, p. 105). Sur le Mahâsenâpati Talânai nommé dans l'inscription, cf. G. CŒDÈS, *Talanai*, J. Greater India Soc., VIII, 1941, p. 61. Sur Grahi, cf. supra, p 274. et infra, pp. 304, 309.
6. Infra, p. 337.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

maritime des étrangers allant en Chine ou en revenant »[1], continuant à tirer sa force de la possession simultanée des deux rives des détroits.

A Java, pour les deux dernières décades du XIIe siècle, on connaît les noms de deux rois de Kadiri :

Kâmeçvara II, qui régnait en 1185[2] et sous le règne de qui TANAKUNG composa le traité de métrique nommé *Vrittasanchaya*[3].

Çringa, alias Sarveçvara II, dont on possède cinq inscriptions datées de 1194 à 1200[4].

La prospérité commerciale de Java à cette époque ressort d'une remarque de TCHEOU K'IU-FEI dans son *Ling wai tai ta* (1178) : « De tous les riches pays étrangers qui ont de grandes quantités de marchandises précieuses, aucun ne surpasse le royaume de Ta-che (Arabie). Ensuite vient Chö-p'o ; le troisième est San-fo-ts'i... »[5].

A Bali, les inscriptions sont au nom de : Jayapangus en 1181, Çakalendu en 1201, Parameçvara et Adhikuntijaketanâ en 1204[6]. C'est de cette période que datent le site funéraire et le cloître rupestre de Tampak Siring, une des curiosités archéologiques de l'île[7].

1. HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ju-kua*, p. 23.
2. N. J. KROM, *Hind-Jav. Gesch.*, p. 298. Nom complet : Çrî Kâmeçvara Trivikramâvatâra Anivaryavîrya Parâkrama Digjayottungadeva.
3. Ed. par FRIEDERICH, Verh. Bat. Gen., XXII, 1849. — Cf. H. KERN, *Verspr. Gesch.*, IX, p. 70 ; HIMANSU BHUSAN SARKAR, *Indian influences on the literature of Java*, pp. 115-117.
4. N. J. KROM, *loc. cit.*, pp. 299-301. Çrî Sarveçvara Trivikramâvatârânindita Çringalanchana Digvijayottungadeva.
5. HIRTH et ROCKHILL, *loc. cit.*, p. 23.
6. P. V. VAN STEIN CALLENFELS, *Epigr. Balica*, pp. 35-59.
7. N. J. KROM, *Inleiding*, II, pp. 52 et 420. — W. F. STUTTERHEIM, *Oudheden van Bali*, pp. 86, 145, 192, considère cet endroit comme le site funéraire du roi « fils cadet » (*anak wungçu*) mentionné supra, p. 250.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

4. Le Cambodge dans la première moitié du XIIIe siècle.

Les circonstances dans lequelles s'effectua à Angkor la lourde succession de Jayavarman VII sont très obscures. Il avait eu plusieurs fils dont on connaît au moins quatre : Sûryakumâra, auteur de l'inscription de Ta Prohm[1] ; Vîrakumâra, fils de la reine Râjendradevî, qui composa celle de Preah Khan[2] ; ... indravarman, fils de la reine Jayarâjadevî, gouverneur de Lavo[3] ; enfin Çrîndrakumâra, dont la statue entourée de celles de quatre compagnons d'armes, était placée dans la chapelle centrale de Banteay Ch'mar[4]. Est-ce ce dernier qui succéda à son père sous le nom d'Indravarman II ? La similitude des noms ne prouve pas grand'chose. Par ailleurs, si d'après l'inscription de Banteay Ch'mar[5] Çrîndrakumâra était en âge d'aider le roi Yaçovarman II contre Râhu avant 1165, il est difficile de le faire vivre jusqu'en 1243, date de la mort d'Indravarman II[6]. La carence de l'épigraphie pour tout le début du XIIIe siècle condamne à l'ignorance.

Du côté chinois et annamite, on sait qu'en 1216 et en 1218 « pour les dernières fois, des armées cambodgiennes descendirent au Nghê-an ; ce fut par le Champa et avec un contingent de troupes de ce pays ; les alliés furent d'ailleurs encore vaincus et durent se retirer »[7]. En 1220, les Cambodgiens évacuèrent le Champa[8], re-

1. BEFEO., VI, p. 81.
2. BEFEO., XLI, pp. 269, 301.
3. *Inscr. du Cambodge*, II, p. 176. Cf. BEFEO., XXIX, p. 326.
4. BEFEO., XXIX, pp. 309-319.
5. *Ibid.*
6. BEFEO., XXV, pp. 296, 394.
7. H. Maspero, BEFEO., XVIII, 3, p. 35.
8. Aymonier, *Première étude sur les inscr. chames*, J. Asiat., janv.-fév. 1891, p. 51.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

mettant le trône de Vijaya au prince cham Angça-râja de Turai-vijaya : c'était le fils aîné de Jaya Harivarman II qui, ainsi qu'on l'a vu, avait été élevé à la cour de Jayavarman VII, et était revenu dans son pays au début de l'occupation khmère[1]. Ce recul du Cambodge, contemporain de l'émancipation des principautés t'aies[2], est peut-être une conséquence de la mort de Jayavarman VII.

Dans son *Tchou fan tche* publié en 1225, TCHAO JOU-KOUA fait allusion aux guerres entre le Cambodge et le Champa dans le dernier quart du XIIe siècle et à l'annexion du second par le premier[3]. D'après ce même auteur, le pays touche au sud au Kia-lo-hi (Grahi), vassal du San-fo-ts'i situé, a-t-on vu, sur la Péninsule Malaise à hauteur de la baie de Bandon[4]. Ses dépendances sont :

Teng-lieou-mei (sur la Péninsule Malaise)[5],
Po-sseu-lan (sur la côte du golfe de Siam),
Lo-hou (Lavo, Lop'buri),
San-lou (le pays de Syâm sur le haut Ménam),
Tchen-li-fou (sur la côte du golfe de Siam),
Ma-lo-wen (peut-être Malyang, dans le sud de Battambang),
Lou-yang (?),
T'ouen-li-fou (?),
Pou-kan (Pagan),
Wa-li (en haute Birmanie),
Si-p'eng (?),
Tou-houai-siun (?).

1. Supra, p. 289.
2. Infra, pp. 318-319.
3. HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ju-kua*, p. 53.
4. Supra, pp. 274, 301 et infra, p. 309.
5. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 233. Si ce pays est bien identique à Tan-mei-lieou = Tâmbralinga (ce qui n'est pas certain, car ce dernier royaume est appelé ailleurs Tan-ma-ling par TCHAO JOU-KOUA), il faut admettre qu'il avait déjà incorporé Kia-lo-hi = Grahi, ce qui sera un fait accompli en 1280 (infra, p. 310), car on ne voit pas bien comment Grahi aurait pu dépendre du San-fo-ts'i si Tâmbralinga (Ligor) relevait du Cambodge.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Cette liste montre qu'à la veille de la poussée t'aie le Cambodge était encore maître du bassin du Ménam et d'une partie de la Péninsule Malaise. Les prétentions sur la Birmanie sont peut-être basées sur le fait que des contingents birmans avaient accompagné les armées cambodgiennes dans leur expédition de 1207 contre l'Annam[1].

Du roi Indravarman II, on ne connaît qu'une date, celle de sa mort en 1243[2].

5. Le Champa après la fin de l'occupation khmère (1220-1257).

L'impossibilité, pour le successeur de Jayavarman VII, de maintenir la cohésion entre toutes les parties de l'empire, se manifesta au Champa dès 1220. Cette année-là, dit une inscription, « les Kkmèrs allèrent au saint pays et les gens du Champa vinrent à Vijaya »[3]. Cette évacuation, volontaire ou imposée, fut suivie six ans plus tard du couronnement, sous le nom de Jaya Parameçvaravarman II[4], du prince Angçarâja de Turai-vijaya qui, l'on s'en souvient, était un petit-fils de Jaya Harivarman I et avait été élevé à la cour de Jayavarman VII[5]. « Ainsi finit, dit G. Maspero[6], cette guerre de Cent ans entre les Chams et les Khmèrs. Ceux-ci, désormais occupés par un nouvel ennemi, le Siam, ne rêveront plus la conquête du Champa. Ils se borneront seulement, au long des siècles, à suivre les événements qui se succéderont dans ce royaume, et les aventuriers avides de butin et d'honneur iront

1. Supra, p. 289.
2. BEFEO., XXV, pp. 296, 394.
3. Aymonier, *Première étude*, J. Asiat., janv.-fév. 1891, p. 51.
4. *Ibid.*
5. Supra, pp. 289, 304.
6. *Le royaume de Champa*, p. 169.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

à la tête de bandes irrégulières, mettre leurs forces au service des différents prétendants et prendre une large part à toutes les guerres civiles ». Une grande partie du règne de Jaya Parameçvaravarman II fut occupée à restaurer les travaux d'irrigation et à relever les ruines que les guerres avaient accumulées dans le pays. « Il rétablit tous les linga du Sud, savoir ceux de Yang Pu Nagara (Po Nagar de Nha-trang) et les lingas du Nord savoir ceux de Çrîçânabhadreçvara (Mi-sön) »[1].

Vers la fin de son règne, il entra en conflit avec l'Annam où, depuis 1225, régnait une nouvelle dynastie, celle des Trân. L'empereur Trân Thai-tôn lui ayant fait des remontrances au sujet de l'incessante piraterie à laquelle se livraient les Chams sur les côtes d'Annam, il répondit en demandant la rétrocession des trois provinces du Nord, éternelle pomme de discorde entre les deux pays. En 1252, l'empereur d'Annam prit lui-même la tête d'une expédition punitive qui ramena de nombreux prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des dignitaires et des femmes du palais[2].

Peut-être ce conflit eut-il pour conséquence la mort du roi, car peu après on trouve sur le trône son frère cadet, le prince Harideva de Sakan'-vijaya, qui avait en 1249 conduit une expédition contre Pân*d*uranga en qualité de Yuvarâja[3]. Ce nouveau roi, qui « connaissait toutes les sciences et était versé dans la philosophie des diverses écoles »[4], prit pour nom de règne Jaya Indravarman (VI). Il ne régna que peu de temps et en 1257, il fut assassiné par son neveu Harideva[5].

1. L. FINOT, *Inscr. de Mi-sön*, BEFEO., IV, p. 976.
2. G. MASPERO, *loc. cit.*, p. 172.
3. AYMONIER, *loc. cit.*, p. 57. Pour la date, cf. L. FINOT, BEFEO., XV, 2, p. 51.
4. L. FINOT, BEFEO., IV, p. 954.
5. BEFEO., XV, 2, p. 51, n. 1.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

6. La Birmanie : les derniers rois de Pagan (1210-1274).

On se souvient qu'avant de mourir en 1210, Narapatisithu avait choisi comme héritier son jeune fils Zeyatheinkha, alias Nandaungmya, né d'une concubine. Ses autres frères de plus haute naissance l'avaient accepté, parce que « le parasol royal s'était miraculeusement incliné » devant lui, d'où le nom de T'i-lo-min-lo sous lequel il est connu. Le nouveau roi eut d'ailleurs la sagesse d'abdiquer le pouvoir entre les mains de ses frères, ce qui lui évita sans doute de graves ennuis [1]. Son règne, qui prit fin en 1234, fut marqué par la construction des deux derniers grands monuments de la capitale, le Mahabodhi [2], réplique du fameux temple de Bodhgaya dans l'Inde, et le T'i-lo-min-lo [3], édifié sur l'emplacement où le parasol s'était incliné.

T'i-lo-min-lo eut pour successeur son fils Kyôzwa, prince d'une grande dévotion, qui abandonna le pouvoir effectif à son fils Uzana pour passer son temps avec les moines bouddhistes [4]. Son règne est marqué par une certaine activité littéraire, surtout grammaticale [5]. Il mourut en 1250. Uzana qui lui succéda ne régna que quatre ans et mourut d'un accident de chasse [6].

A sa mort, en 1254, l'héritier légitime Thingathu (Singhasûra) fut évincé par Narathihapate (Narasîhapati), fils d'une concubine, âgé de 16 ans. Le ministre

1. *Glass-palace Chronicle*, p. 153. La chronique pâlie *Jinakâlamâlinî* lui attribue la composition en 1203 d'un commentaire (*tîkâ*) du *Bodhivamsa* (G. Cœdès, *Documents sur l'histoire de Laos occidental*, BEFEO., XXV, p. 11, note).
2. L. de Beylié, *L'architecture hindoue en E.-O.*, p. 299. — Scott O'Connor, *Mandalay*, pp. 221, 270, 275.
3. Scott O'Connor, *loc. cit.*, p. 260.
4. *Glass-palace Chronicle*, pp. 155-156.
5. M. H. Bode, *Pâli literature of Burma*, p. 25.
6. *Glass-palace Chronicle*, pp. 156-158.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Yazathinkyan (Râjasankrama) à qui il devait son élévation fut vite écarté, « comme on enlève l'échafaudage une fois la pagode achevée »[1]. Mais il ne tarda pas à être rappelé pour réprimer des troubles à Martaban et en Arakan[2].

En 1274, le roi entreprit, pour y placer les images des princes et princesses de la dynastie, la construction du temple de Mingalazedi (Mangalachetiya) dont les devins prédirent que l'achèvement marquerait la fin du royaume[3]. Pagan ne devait pas tarder en effet à tomber aux mains des Mongols.

7. Çrîvijaya à la veille de son démembrement (1225-1270).

Malgré des signes avant-coureurs d'une prochaine désagrégation, le San-fo-ts'i était encore au début du XIIIe siècle une grande puissance. TCHAO JOU-KOUA ne lui attribue pas moins de quinze Etats vassaux dont voici la liste[4] :

P'eng-fong (Pahang),
Teng-ya-nong (Trenganu),
Ling-ya-sseu-kia (Lankasuka),
Ki-lan-tan (Kelantan),
Fo-lo-an (P'at'alung ?),
Je-lo-t'ing (sur la côte orientale de la péninsule ?),
Ts'ien-mai (?),
Pa-t'a (le pays Batak à Sumatra ?),
Tan-ma-ling (Tâmbralinga, région de Ligor),

1. *Ibid.*, p. 161.
2. *Ibid.*, p. 162.
3. *Ibid.*, p. 171.
4. HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ju-kua*, p. 62. — G. FERRAND, *L'empire sumatranais*, J. Asiat., juill.-sept. 1922, p. 13. — R. C. MAJUMDAR, *Suvarnadvîpa*, p. 193. — K. A. NILAKANTA SASTRI, *Śrî Vijaya*, BEFEO., XL, p. 294.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Kia-lo-hi (Grahi, sur la baie de Bandon) [1],
Pa-lin-fong (Palembang),
Sin-t'o (Sunda, Ouest de Java) [2],
Kien-pi (Kampe, sur la côte est de Sumatra),
Lan-wou-li (Lamuri, extrémité nord de Sumatra),
Si-lan (Ceylan ?).

Cette liste couvre toute la Péninsule Malaise au sud de la baie de Bandon, et tout l'Ouest de l'Insulinde : le Mahârâja tire toujours sa force de la possession simultanée des deux rives du détroit, Çrîvijaya-Katâha ou Sribuza-Kalah.

Cette thalassocratie semble avoir d'ailleurs dégénéré en une véritable entreprise de piraterie : « Ce pays, écrit TCHAO JOU-KOUA [3], gît dans l'océan et est maître des détroits par lesquels le trafic étranger par mer et par terre, dans l'une et l'autre direction, doit passer... Si un navire marchand passe devant sans y faire escale, les bateaux sortent pour l'attaquer d'après une manœuvre prévue ; les gens sont prêts à mourir (pour réaliser leur entreprise). C'est pour cette raison que ce pays est devenu un important centre maritime ».

On a vu dans le chapitre précédent que dès la fin du XIe siècle Kampe et Malâyu, sur la côte orientale de Sumatra, s'étaient détachés de Çrîvijaya. En 1230, c'est sur la Péninsule Malaise que l'on constate l'affaiblisse-

1. V. supra, pp. 274, 301, 304.

2. TCHAO JOU-KOUA termine sa notice sur San-fo-ts'i en disant que « dans l'Est ce pays est limitrophe de Jong-ya-lou », c'est-à-dire Jangala. On va voir en effet qu'à son époque, en 1225, l'ancien Jangala, éclipsé au début par Panjalu alias Kadiri, venait de reprendre la suprématie avec Tumapel comme capitale. Cela ne veut pas dire que les dépendances du San-fo-ts'i comprenaient l'Ouest et le centre de l'île de Java jusqu'aux frontières de Jangala, car TCHAO JOU-KOUA ne nomme actuellement que Sin-t'o = Sunda parmi les Etats vassaux. Pour lui, Jong-ya-lou = Jangala correspond sans doute à tout le royaume javanais héritier de celui d'Airlanga. Cf. J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., 77, 1937, pp. 410 et 414.

3. HIRTH et ROCKHILL, *loc. cit.*, p. 62. — G. FERRAND, *loc. cit.*, p. 13.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ment de son autorité. A cette date, le Dharmarâja Chandrabhânu, roi de Tâmbralinga (Ligor), fit graver à Ch'aiya, sur l'ancien site de Grahi sans doute annexé depuis peu, une inscription[1] qui a tout l'air d'émaner d'un souverain indépendant[2]. Chandrabhânu est nommé dans le Mahâvaṃsa singhalais, avec l'épithète de roi des Jâvakas, et ce doit être encore lui qui apparaît dans l'épigraphie des Pâṇḍyas de l'extrême Sud de l'Inde[3] avec le titre de Çâvakan. L'étude comparée de ces textes[4] et de la chronique pâlie *Jinakâlamâlinî*[5] permet d'établir qu'en 1247 Chandrabhânu envoya à Ceylan, peut-être dans le dessein pacifique d'en obtenir une relique ou une image du Buddha, une mission qui eut pour suite un conflit armé, et l'établissement probable dans l'île d'une colonie de Jâvakas. Vers 1263, Jaṭâvarman Vîra Pâṇḍya fut appelé à Ceylan pour réprimer des troubles qui s'étaient produits à la suite de l'établissement de la suzeraineté des Pâṇḍyas sur l'île en 1258 par son frère Jaṭâvarman Sundara Pâṇḍya. Il eut à combattre contre deux princes singhalais et un prince Jâvaka, qui était peut-être un fils de Chandrabhânu, installé à Ceylan, et dont il obtint la soumission. Vers 1270 eut lieu une seconde expédition de Chandrabhânu qui cette fois venait réclamer la dent

1. G. Cœdès, *Recueil des inscr. du Siam*, II, p. 41.

2. Peut-être reconnaissait-il la suzeraineté du Cambodge, si le pays de Teng-licou-mei, mentionné par Tchao Jou-koua parmi les dépendances du Cambodge (supra, p. 304) correspond bien au Tan-mei-lieou = Tâmbralinga, ce qui toutefois n'est pas certain.

3. L. de La Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kaniskha*, p. 251 et suiv.

4. Discussion de ces textes dans : N. J. Krom, *De ondergang van Çrîvijaya*, Med. Kon. Akad. v. Wet., Afd. Letterkunde, 62, 1926, serie B, n° 5 ; G. Cœdès, *A propos de la chute du royaume de Çrîvijaya*, Bijdr. 83, 1927, p. 459 ; K. A. Nilakanta Sastri, *S'rîvijaya, Candrabhânu and Vîra-Pândya*, Tijd. Bat. Gen., 77, 1937, p. 251.

5. G. Cœdès, *Documents sur l'histoire du Laos occidental*, BEFEO., XXV, p. 99.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

relique et le bol du Buddha : il essuya une nouvelle et grave défaite.

L'affaiblissement du Tâmbralinga, la plus importante des dépendances de Çrîvijaya sur la Péninsule, qui ne tenait plus que par des liens assez lâches à la métropole sumatranaise, devait faciliter une vingtaine d'années plus tard la tâche du conquérant t'ai. Avec ce dernier, Chandrabhânu semble d'ailleurs avoir entretenu des rapports de bon voisinage[1] impliquant peut-être déjà une sorte de reconnaissance de la suzeraineté de Sukhôt'ai[2]. Mais le premier coup fut porté à Çrîvijaya par Java dont il convient maintenant de retracer l'histoire pendant les trois premiers quarts du XIIIe siècle.

8. Java : fin du royaume de Kadiri (1222) et débuts du royaume de Singhasâri jusqu'en 1268.

Au début du siècle, le trône de Kadiri était occupé par Kritajaya, dont on possède une inscription de 1216[3]. Vers la fin de son règne, un aventurier nommé Angrok, qui s'était assuré le gouvernement de Tumapel au nord-est de Malang, soumit à son pouvoir l'ancien Jangala. Il profita ensuite de la première occasion pour se révolter contre son maître le roi de Kadiri. La fondation d'une nouvelle dynastie à Tumapel dans le Jangala a été considérée comme marquant la réunion des deux royaumes de Jangala et de Panjalu (Kadiri), qui constituaient les deux moitiés du royaume d'Airlanga. Mais Jangala, on s'en souvient, avait été dès le début absorbé

1. *Ibid.*
2. C'est du moins l'opinion de F. H. GILES, *The Koh Lak tradition*, J. Siam Soc., XXX 1938, pp. 18-21.
3. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 301.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

par Kadiri [1], et la fusion était en fait accomplie depuis longtemps. Seulement, comme Jangala comprenait l'ancienne capitale, l'usurpateur, en se proclamant souverain dans la plus importante des deux moitiés du royaume d'Airlanga, donnait l'impression de renouer avec les traditions de l'ancien Etat javanais.

La notice sur Java dans le *Tchou fan tche* de 1225 reflète le trouble de la situation dans la deuxième décade du XIIIe siècle, et les contradictions de TCHAO JOU-KOUA ont manifestement pour cause la rapidité avec laquelle cette situation évolua jusqu'à la chute finale de Kadiri en 1222.

Dans son 14e chapitre [2], TCHAO JOU-KOUA donne sous le vieux nom de Chö-p'o, alias P'ou-kia-long (Pekalongan), des informations tirées en grande partie du *Ling wai tai ta* de 1178, et il conclut en disant que pour empêcher l'exportation frauduleuse de monnaie de cuivre hors de Chine, « la Cour a, à plusieurs reprises, interdit tout commerce (avec Chö-p'o), mais que les commerçants étrangers, pour tromper le gouvernement, ont changé le nom de ce pays et l'appellent Sou-ki-tan ». Et c'est sous ce dernier nom que, dans son 15e chapitre, TCHAO-JOU-KOUA décrit le royaume javanais de son temps.

Ce nom de Sou-ki-tan a donné lieu à plusieurs identifications dont la plus vraisemblable est Sukadana, aux environs immédiats de Surabaya [3]. Il correspond à un territoire assez difficile à déterminer, car les renseignements donnés par TCHAO JOU-KOUA sont contradictoires. La raison en est qu'ils sont de dates différentes et que les plus récents semblent postérieurs à la chute de Kadiri. C'est ainsi qu'en tête de son chapitre, il dit que Sou-ki-

1. Supra, pp. 249. 268.
2. HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ju-kua*, p. 82.
3. B. SCHRIEKE, Tijd. Bat. Gen., 65, 1925, p. 126, n. 36. Sur Su-ki-tan et Ta-pan, cf. aussi R.A. KERN, *Joartan wedergevonden* ? Bijdr., 102, 1943, pp. 549-551.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

tan touche à l'ouest à Sin-t'o (Sunda) et à l'est à Ta-pan (Tuban ou Tumapel), ce qui correspond en gros au territoire de Kadiri, diminué du Jangala devenu indépendant. Mais dans la liste des dépendances de Sou-ki-tan [1], il inclut Ta-pan et Jong-ya-lou (Jangala ou Ujung Galuh, port sur le delta du Brantas), ce qui traduit un état de choses antérieur ; tandis qu'à la fin de son chapitre sur San-fo-ts'i [2], il écrit que ce pays (qui comprend parmi ses dépendances Sin-t'o = Sunda) touche à l'est à Jong-ya-lou, ce qui ne peut s'entendre que si Jangala était non seulement devenu indépendant, mais avait même absorbé Kadiri.

En dehors de Ta-pan et de Jong-ya-lou, TCHAO JOU-KOUA mentionne encore parmi les dépendances de Sou-ki-tan situées sur l'île de Java [3] :

Po-houa-yuan (?),
Ma-tong (Medang),
Hi-ning (?),
Tong-tche (le cap de l'Est),

et sur les îles environnantes :

Ta-kang (?),
Houang-ma-tchou (?),
Ma-li (Bali ?),
Nieou-louen (?),
Tan-jong-wou-lo (Tanjong Pura, Sud-Ouest de Borneo)
Ti-wou (Timor),
P'ing-ya-yi (Bangai, à l'est de Célèbes),
Wou-nou-kou (Moluques) [4].

1. HIRTH et ROCKHILL, *oc. cit.*, p. 83.
2. *Ibid.*, p. 62.
3. Cette liste a été étudiée par HIRTH et ROCKHILL, *loc. cit.*, p. 86 ; G. P. ROUFFAER, *Was Malaka en emporium*, Bijdr., 87, 1921, p. 137 ; N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 309.
4. Sur ces deux dernières identifications, cf. G. FERRAND, J. Asiat., mars-avril 1919, p. 281.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Avec Angrok, fondateur du royaume de Tumapel, l'histoire javanaise prend une physionomie nouvelle qu'elle conservera jusqu'à la fin de la période hindoue. Elle est en effet fondée en grande partie sur deux chroniques en javanais, le *Nâgarakritâgama* de PRAPANCHA (1365)[1] et le *Pararaton* de la fin du XVe siècle[2] qui, comme les chroniques birmanes, donnent sur la biographie des rois et des personnes de leur entourage, sur leur vie privée, ainsi que sur les scandales et les drames de la Cour, des détails que l'épigraphie ignore.

Angrok était fils de paysans, mais il se fit ensuite passer pour un fils de Çiva Girîndra « Çiva roi de la montagne »[3], épithète qui rappelle, peut-être intentionnellement, le vieux titre des Çailendra. Après avoir passé sa jeunesse comme voleur de grand chemin, il entra au service de Tungul Ametung, gouverneur de Tumapel, qu'il assassina et dont il épousa la femme nommée *Dedes*[4]. Il affermit sa position à l'est du mont Kawi, puis profita d'un conflit entre le roi Kritajaya et le clergé, qui misait sur lui, pour se proclamer roi sous le nom de Râjasa[5].

En 1222, il marcha sur Kadiri et livra un combat décisif à Ganter[6], dont le site n'est pas identifié. Kritajaya s'enfuit et disparut sans laisser de trace. Kadiri devint de ce fait partie intégrante du royaume de Tumapel, plus connu dans la suite sous le nom de sa capitale, Singhasâri, appelée d'abord Kutarâja.

1. Edité par BRANDES, Verh. Bat. Gen., 54, 1902, et traduit par H. KERN *Verspr. Gesch.*, VII et VIII (réédité par KROM en 1919).
2. Edité par BRANDES, Verh. Bat. Gen., 49, 1896 (réédité par N. J. KROM, Ibid., 62, 1920).
3. *Nâgarakritâgama* (H. KERN, *Verspr. Gesch.*, VIII), p. 7.
4. *Pararaton* (Verh. Bat. Gen. 62), p. 61. C'est probablement cette femme qui est représentée sous les traits de la célèbre Prajn'âpâramitâ du Musée de Leyde., N. J. KROM, *Inl. Hind.-Jav. Kunst*, Pl. 54.
5. *Pararaton*, p. 62.
6. *Ibid.*, p. 63.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Après un règne de six ans qui semble avoir été paisible, Râjasa fut assassiné en 1227, à l'instigation d'Anûshapati, fils de la reine Dedes et de l'ancien gouverneur de Tumapel, qui vengeait ainsi le meurtre de son père [1].

Anûshapati, alias Anûshanâtha, succéda donc à Râjasa et régna jusqu'en 1248. Cette année-là, au cours d'un combat de coqs, il fut assassiné à son tour par Tohjaya, fils de Râjasa et d'une concubine [2]. Son temple funéraire est Chandi Kidal [3], au sud-est de Malang, monument encore tout imprégné de la tradition javanaise classique.

Tohjaya ne régna que quelques mois en 1248 et trouva la mort dans une révolte de palais fomentée par ses deux neveux, Ranga Wuni, fils d'Anûshanâtha et Mahîsha Champaka, petit-fils de Râjasa [4]. Ces deux princes régnèrent ensemble, le premier sous le nom de Vishnuvardhana et le second sous celui de Narasimhamûrti [5]. Le principal événement du règne de Vishnuvardhana (1248-1268) fut la répression de la révolte d'un certain Lingapati [6]. Dès 1254, il remit le pouvoir effectif à son fils Kritanagara, et c'est à cette date que la capitale Kuṭarâja prit le nom de Singhasâri [7]. A sa mort, qui survint en 1268, Vishnuvardhana fut déifié sous l'aspect de Çiva à Waleri (Meleri près de Blitar), et sous l'aspect d'Amoghapâça (une des formes du bodhisattva Avalokiteçvara) à Jajaghu (Chandi Jago) [8]. Ce célèbre temple, orné de bas-reliefs illustrant des épi-

1. *Ibid.*, pp. 64-65.
2. *Ibid.*, p. 72.
3. N. J. Krom, *Inl. Hind.-Jav. Kunst*, II, p. 55.
4. *Pararaton, loc. cit.*, pp. 73-76.
5. *Ibid.*, p. 77.
6. *Nâgarak.*, loc. cit., p. 12.
7. *Ibid.*, p. 13. Sur les vestiges archéologiques de ce site, cf. Brandes, *Beschrijving van Tjandi Singasari*, 1909 ; N. J. Krom, *Inleiding*, pp. 88-93 ; Jessy Blom, *The antiquities of Singasari*, Leyde, 1939.
8. *Nâgarak.*, loc. cit., p. 14. Cf. N. J. Krom, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 327.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sodes de différents poèmes hindou-javanais, le *Kunjarakarna*[1], le *Pârthayajn'a*[2], l'*Arjunavivâha*[3] et le *Krishnâyana*[4], est d'un style plus indonésien que les précédents monuments funéraires[5]. Cette décadence de la culture hindoue, avec le retour aux traditions ancestrales du substrat autochtone, est un phénomène général dans l'Inde extérieure du XIIIe siècle.

Aux causes internes de cette décadence qui ont été indiquées précédemment[6], on peut ici en ajouter deux autres : les invasions musulmanes dans l'Inde qui, après avoir provoqué un exode d'intellectuels vers l'étranger[7], tarit pour un temps la source à laquelle les colonies hindoues avaient besoin de se retremper ; et les conquêtes mongoles qui entraînèrent la ruine des vieux royaumes hindouisés, ainsi qu'on va le voir dans le chapitre suivant.

1. H. KERN, *Verspr. Gesch.*, X, pp. 1-76. — HIMANSU BHUSAN SARKAR, *Indian influences on the literature of Java*, pp. 83-87.
2. H. B. SARKAR, *loc. cit.* pp. 224-278.
3. Supra, p. 248.
4. H. B. SARKAR, *loc. cit.*, pp. 322-323.
5. BRANDES, *Beschrijving van de ruïne bij de desa Toempang, genaamd Tjandi Djago*, 1904. — N. J. KROM, *Inleiding*, pp. 95-136.
6. Supra, p. 63.
7. TÂRANÂTHA dit qu'à l'époque de la conquête de l'Inde par les Turushkas, (il s'agit de l'invasion de Muhammad-i-Bakhtiyar dans les dernières années du XIIe siècle), de nombreux savants bouddhistes, comprenant Sangama Çrîjn'âna, Raviçrîbhadra, Chandrakaragupta, seize mahântas et 200 petits pandits s'enfuirent à Purkam (Pagan), Munjan (Haripunjaya ?), Kamboja et dans d'autres contrées. Cf. NIHAR-RANJAN RAY, *Sanskrit Buddhism in Burma*, pp. 76, 81, 85.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

XII

LES RÉPERCUSSIONS DES CONQUÊTES MONGOLES

(Dernier tiers du XIIIe siècle).

1. Les T'ais. — 2. Le Cambodge : échec d'une tentative mongole en 1282. — 3. Le Champa : l'invasion mongole (1283-1285). — 4. La Birmanie : de 1271 à la prise de Pagan par les Mongols (1287). — 5. La libération des T'ais du Ménam dans la deuxième moitié du XIIIe siècle : les débuts du royaume de Sukhôt'ai (env. 1220-1292). — 6. Java : la fin du royaume de Singhasâri ; l'expédition mongole de 1293 et la fondation du royaume de Mojopahit. — 7. Sumatra et ses dépendances à l'époque de Marco Polo ; les débuts de l'Islam. — 8. Le royaume t'ai de Sukhôt'ai : Râma K'amhèng. — 9. Le royaume t'ai de Lan Na : fondation de Ch'ieng Mai (1296). — 10. Les T'ais en Birmanie. — 11. Le Cambodge : relation de Tcheou Ta-kouan (1296). — 12. Le Champa à la fin du XIIIe siècle.

Le XIIIe siècle se trouve, dans toute l'Eurasie, placé sous le signe des Mongols. L'Inde extérieure n'a pas échappé à leur poussée, car, dès son avènement en 1260 comme grand Khan, K'oubilai Khan, petit-fils de Gengis Khan et conquérant de la Chine, où il devait en 1280 fonder la nouvelle dynastie des Yuan, chercha à obtenir

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

le serment de vassalité des souverains étrangers qui avaient coutume de l'offrir à la dynastie chinoise des Song. Bien que les armées sino-mongoles n'aient connu dans ces pays que des revers ou des succès sans lendemain, leur choc y provoqua de profondes répercussions dont la plus importante fut l'avènement de la puissance des T'ais dans le bassin du Ménam et en Birmanie, avec toutes les conséquences qui devaient en résulter pour le Cambodge, pour les principautés du Mékong et pour celles de la Péninsule Malaise.

1. Les T'ais.

Les T'ais, établis au Yun-nan où ils avaient fondé au VIIIe siècle le royaume de Nan-tchao, n'ont conquis que beaucoup plus tard leur indépendance dans les vallées de l'Indochine centrale et de la Birmanie. On parle parfois de « l'invasion des T'ais », conséquence de « la poussée mongole » du XIIIe siècle. En réalité, il s'est agi plutôt d'une infiltration lente, et sans doute fort ancienne, le long des fleuves et des rivières, relevant de ce glissement général des populations du Nord vers le Sud, qui caractérise le peuplement de la péninsule indochinoise [1]. Mais il est de fait que les environs de l'année 1220, peut-être à la suite de la mort de Jayavarman VII qu'on peut placer peu avant cette date, ont vu se produire une grande effervescence aux confins méridionaux du Yun-nan. D'après les dates traditionnelles données ici sous toute réserve, la principauté t'aie de Mogaung au nord de Bhamo aurait été fondée en 1215, celle de Moné ou Müöng Nai sur un affluent de droite de la Salwin en 1223, et l'Assam aurait été conquis en 1229 [2]. C'est vers la même date

1. Supra, p. 29.
2. P. Lefèvre-Pontalis, *Les Younes du royaume de Lan Na ou de Pape*, T'oung Pao, XI, 1910, p. 107.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

que les chefs t'ais de Ch'ieng Rung et de Ngön Yang (site de Ch'ieng Sên) sur le haut Mékong, s'allient par le mariage de leurs enfants[1]. C'est vraisemblablement de la même époque que date la descente légendaire de Khun Borom, et l'arrivée massive des T'ais par le Nam U sur le site de Luang P'ra Bang[2]. Au milieu du XIIIe siècle, les T'ais avaient déjà fortement « noyauté » les groupes khmèrs, môns et birmans hindouisés des vallées du Sud, et lorsqu'ils eurent acquis une certaine cohésion, leurs chefs semblent, tant pour l'organisation interne de leurs principautés, que pour leur politique à l'égard des vieilles civilisations hindoues des vallées et des deltas, s'être inspirés de l'exemple des Mongols, dont la prodigieuse épopée devait frapper leur imagination. On verra que l'inscription de Râma K'amhèng, le grand conquérant siamois de la fin du XIIIe siècle, sonne même parfois comme un écho de la geste de Gengis Khan. De leur côté, les Mongols, depuis leur annexion du Yunnan en 1253, ne devaient pas voir d'un mauvais œil la création, aux dépens des vieux royaumes hindouisés, d'une série de principautés t'aies plus faciles à maintenir dans l'obédience de l'Empire du Milieu. Mais cette conjoncture politique semble avoir eu pour résultat, moins un bouleversement soudain dans le peuplement de la péninsule, que la prise du pouvoir par une classe dirigeante d'origine t'aie. En Birmanie la prise de Pagan par les Mongols en 1287 aura pour conséquence la disparition temporaire de la royauté birmane et la division du pays en principautés gouvernées par des chefs t'ais. Dans le bassin du haut Ménam, un chef t'ai venu de Ch'ieng Ray chassera de Haripunjaya la dynastie mône et fondera une nouvelle capitale, Ch'ieng Mai,

1. C. Notton, *Annales du Siam*, III, p. 20.
2. *Mission Pavie. Etudes diverses*, II, pp. 7-17. — L. Finot, *Recherches sur la littérature laotienne*, BEFEO., XVII, 5, pp. 160-164.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

à peu de distance de l'ancienne. A Sukhôt'ai (Sukhodaya), la proclamation d'indépendance sera suivie d'une rapide conquête, qui aura pour conséquence la substitution du gouvernement des T'ais à l'administration khmère dans le bassin du Ménam et sur le haut Mékong.

Les T'ais n'étaient entrés dans l'histoire de l'Inde extérieure qu'au XIe siècle, avec la mention d'esclaves ou prisonniers de guerre *Syâm* dans l'épigraphie chame, où ils figuraient à côté des Chinois, des Annamites, des Cambodgiens et des Birmans[1]. Au XIIe siècle, les bas-reliefs d'Angkor Vat représentent, en tête du grand défilé de la galerie sud, un groupe de guerriers qui portent un costume entièrement différent de celui des Khmèrs et que deux courtes inscriptions qualifient de *Syâm*[2]. Il s'agit très probablement des T'ais du moyen Ménam, car c'est au royaume de Sukhôt'ai que les Chinois appliquent au XIIIe siècle le nom de *Sien*.

Ces « sauvages », comme on appelle parfois les Syâm d'Angkor Vat, n'avaient de sauvage que l'accoutrement. Ils devaient posséder une organisation sociale dont certains vestiges subsistent dans celle des principautés laotiennes[3], et dont le régime féodal des Müöngs du haut Tonkin et du Thanh-hoa donne sans doute une idée approchée[4]. Vivant depuis longtemps au Yunnan dans l'orbite de la civilisation chinoise, ils devaient non seulement posséder une civilisation matérielle assez avancée, mais encore avoir eu quelque contact avec l'Inde et le bouddhisme, par la route qui joignait l'Inde

1. Supra, p. 237.
2. *Le temple d'Angkor Vat*, Mém. Arch. EFEO., pl. 558, 559, 572, 573.
3. J. Rispaud, *Les noms à éléments numéraux des principautés taï*, J. Siam Soc., 29, 1397, p. 77. — P. Lévy, *Doublets onomastiques au Laos*, Bull. Inst. indoch. pour l'étude de l'homme, V, 1942, p. 139.
4. P. Grossin, *La province Muong de Hoà-binh*, Hanoi, 1926. — Ch. Robequain, *Le Thanh-hoa*, vol. I (Publ. EFEO., XXIII, 1929).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

à la Chine par l'Assam et le Yun-nan [1], ce qui expliquerait l'influence très nette de l'art des Pâlas et des Senas du Bengale sur l'art bouddhique des T'ais dans l'extrême Nord du bassin du Ménan [2]. Enfin les T'ais ont toujours été de remarquables assimilateurs : ils ne furent pas longs à s'approprier ce qui dans la civilisation de leurs voisins et maîtres était susceptible de les mettre en mesure de lutter victorieusement contre eux.

Leurs rapides succès dans le bassin du Ménam furent, comme on va le voir, la conséquence de l'affaiblissement du Cambodge, et du déclin, puis de la chute, de la puissance birmane sous les coups des Mongols.

2. Le Cambodge : échec d'une tentative mongole en 1282.

Au Cambodge, Indravarman II eut pour successeur, peut-être pas immédiat, Jayavarman VIII, sous le règne de qui les Mongols se manifestèrent au Cambodge, d'une façon d'ailleurs assez bénigue.

En 1268, l'empereur d'Annam s'étant plaint auprès de K'oubilai Khan des attaques du Cambodge et du Champa, le grand Khan lui donna l'ordre de se défendre avec l'aide de contingents birmans [3]. Mais ce n'est qu'une quinzaine d'années plus tard que le territoire cambodgien fut envahi par une troupe mongole dépêchée par le général Sögätou qui, comme on va le voir, venait en 1283 d'envahir le Nord et le centre du Champa. Il envoya, probablement par

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 162.
2. G. Cœdès, Ars Asiatica, XII, p. 31 ; *India's influences upon Siamese art*, Ind. Art. and Letters, IV, 1930, p. 36. — R. S. Le May, *Buddhist art in Siam*, p. 103.
3. *Histoire des Yuan* (d'après un renseignement dû à l'obligeance de M. Tran-van-Giap).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

la route de Quang-tri à Savannakhèt[1], un chef de cent et un chef de mille du nom de Sulayman qui « furent pris et ne revinrent pas »[2]. Néanmoins, le Cambodge jugea prudent d'offrir le tribut à K'oubilai Khan en 1285[3]. On verra que Jayavarman VIII fut moins heureux avec les T'ais du Ménam.

3. Le Champa : l'invasion mongole (1283-1285).

Au Champa, Harideva[4], qui avait « exigé la royauté », prit le nom royal de Jaya Simhavarman, puis le changea en 1266, lors de son couronnement, pour celui d'Indravarman (V)[5]. Soucieux de conserver avec l'Annam de bons rapports de voisinage, il n'y envoya pas moins de quatre ambassades de 1266 à 1270. Mais il ne devait pas tarder à subir l'invasion mongole[6].

En 1278, puis de nouveau en 1280, il avait été invité à se présenter à la Cour de Pékin. Il était parvenu, à force d'ambassades et de présents, à se dérober à cette invitation, lorsqu'en 1281 Sögätou et Lieou Chen furent chargés d'installer l'administration mongole au Champa. La population, excitée par le prince Harijit, fils du roi, accepta difficilement cette tutelle.

K'oubilai organisa alors une expédition qui dura plus de deux ans (1283-1285). Les détails, qui dépassent le cadre de cet ouvrage, en sont assez bien connus. Le re-

1. H. Maspero, BEFEO., XVIII, 3, p. 35.
2. D'après Tcheou Ta-kouan, Cf. P. Pelliot, BEFEO., II, p. 140; IV, p. 240, n. 5.
3. Ibid.
4. L. Finot, BEFEO., IV, p. 51, n. 1.
5. Aymonier, J. As., janv.-fév. 1891, p. 58. Pour les dates, cf. L. Finot, BEFEO., IV, p. 51.
6. Pour cet épisode, cf. G. Maspero, *Royaume de Champa*, pp. 175-187.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

trait du vieux roi danx les montagnes [1], et le refus des Annamites de laisser l'armée mongole passer sur leur territoire, firent traîner en longueur une campagne difficile et peu populaire chez les assaillants. L'invasion du Tonkin par Toghon, fils de K'oubilai, malgré la prise de la capitale en 1285, tourna mal pour les Mongols qui furent finalement battus par Trân Nhön-tôn dans le Thanh-hoa. Toghon fut repoussé vers le nord, et Sögätou qui était venu à sa rencontre par le sud, après avoir débarqué au Champa, fut tué et décapité.

« Le Champa se trouvait ainsi débarrassé des Mongols qui y avaient perdu quantité d'hommes et d'officiers sans en avoir retiré d'avantage appréciable. Indravarman V, désireux d'éviter leur retour, envoya à K'oubilai un ambassadeur qui se présenta à lui le 6 octobre 1285, en même temps qu'un envoyé du Cambodge » [2].

Indravarman V « que mout estoit de grant aajes » dut mourir peu de temps après.

4. La Birmanie : de 1271 à la prise de Pagan par les Mongols (1287).

Les Mongols avaient annexé le Yun-nan en 1253, et en 1271 le gouverneur de cette province envoya en Birmanie une mission chargée de demander le tribut de vassalité au nom de K'oubilai Khan [3]. Le roi Nara-

1. « Et le roi, dit Marco Polo qui visita le Champa en 1285 (éd. Benedetto, pp. 167-168), que mout estoit de grant aajes, et encore ne avoit si grant pooir de gens d'armes com estoient celz dou grant Kan, ne se poit defendre en bataille chanpiaus (rangée), mes se defendoit es cités et en castiaus, que mout estoient fort, si qu'il n'i avoient doutance de nelui ». — D'après Benedetto, le nom d'Accambale donné au roi cham par certains textes de Marco Polo serait le résultat d'une confusion, opinion partagée par A.C. Moule et P. Pelliot, *Marco Polo*, I, p. 366, n. 5.

2. G. Maspero, *loc. cit.*, p. 186.

3. Pour les relations des Birmans avec les Mongols et la chute de Pagan, cf. Ed. Huber, *La fin de la dynastie de Pagan*, BEFEO, IX, p. 633.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

thihapate (Narasîhapati) ne les reçut pas et les renvoya avec un fonctionnaire chargé d'un message d'amitié pour le grand Khan.

En 1273, une ambassade de K'oubilai arriva à Pagan avec une lettre demandant l'envoi à la Cour de Pékin d'une délégation de princes et de ministres. Le roi fit exécuter les ambassadeurs. La chose fut rapportée à Pékin par le gouverneur du Yun-nan, mais l'empereur décida de différer quelque peu la vengeance de cette insulte.

En 1277, les Birmans envahirent l'Etat des Dents d'or, sur le Taping en amont de Bhamo, qui s'était soumis à K'oubilai. Ils le firent « en tel mainere, dit MARCO POLO[1], que le grant can ne aura jamés volunté d'envoier illuec autre oste ». Le chef demanda la protection du grand Khan qui, se décidant à agir, confia l'exécution de ses desseins aux garnisons locales.

« Le premier conflit armé, écrit ED. HUBER[2], eut lieu au printemps de 1277 dans la vallée du Nam Ti ; c'est la bataille de Nga-çaung-kyam des chroniques birmanes, et celle que nous raconte MARCO POLO, qui toutefois attribue par erreur à Nâçir-ed-Dîn, le mérite de cette première victoire chinoise.

« Pendant l'hiver de 1277-78, une seconde expédition chinoise commandée par Nâçir-ed-Dîn aboutit à la prise de Kaung-sin, la place forte birmane qui défendait le défilé de Bhamo... Ces deux expéditions n'avaient cependant pas réussi à pénétrer au delà de l'épais rideau des nombreuses petites principautés t'aies qui séparent encore aujourd'hui le Yun-nan du pays birman proprement dit. La catastrophe finale n'eut lieu qu'en 1283, quand une troisième expédition, dont le chef était

1. *Il Milione*, éd. BENEDETTO, p. 121.
2. ED. HUBER, *loc. cit.*, pp. 679-680.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Siang-wou-ta-eul (Singtour), reprit le fort de Kaung-sin, et s'enfonça plus au sud dans la vallée de l'Irawadi, sans cependant atteindre Pagan. Le roi Narasîhapati évacua Pagan devant l'approche imminente des Chinois et s'enfuit dans le delta. Des pourparlers pour l'établissement d'un protectorat chinois furent engagés en 1285 ; mais l'année suivante, le roi Narasîhapati fut empoisonné par son propre fils Sîhasûra (Thihathu) à Prome.

« En 1287, une quatrième expédition chinoise commandée par le prince Ye-su Timour atteignit enfin Pagan au prix de pertes considérables. Nous ignorons si la capitale eut à souffrir de la présence des troupes chinoises[1]. La même année, le fils de Narasîhapati, Kyôzwa, monta sur le trône, mais le pouvoir réel passa bientôt aux mains du puissant gouverneur t'ai de Myinsaing, Asamkhaya (Athinkhaya), qui déjà sous le dernier règne avait occupé une situation prépondérante à la Cour de Pagan, de concert avec ses frères cadets Râjasamkrama (Yazathinkyan) et Sîhasûra (Thihathu) ».

Ce n'est pas seulement chez les T'ais de Birmanie que la chute de Pagan provoqua ces remous sur lesquels on reviendra, et l'on va voir quelles en furent les répercussions chez les T'ais du Ménam.

5. La libération des T'ais du Ménam dans la deuxième moitié du XIIIe siècle.

On se souvient que le bassin du Ménam, primitivement peuplé par des Môns, avait été le siège du royaume de Dvâravatî au VIIe siècle. Au XIe, les Khmèrs

1. Les fresques décorant le monument nommé « cave de Kyanzittha », près du temple de Shwe-zigon à Pagan, ont conservé les curieuses représentations d'un chef mongol et d'un archer (*Rep. Arch. Survey Burma*, 1922, p. 17, pl. I).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

s'étaient installés à Lavo, et au XIIe ils avaient étendu leur domination jusqu'aux frontières du royaume de Haripunjaya, entrant en conflit avec le roi Âdityarâja.

Au début du XIIIe siècle, ce royaume était toujours gouverné par une dynastie mône. Un des rois mentionnés dans les chroniques de Haripunjaya a laissé à Lamp'un, sur le site de l'ancien Haripunjaya, des inscriptions en langue mône entremêlée de passages en pâli : c'est Sabbâdhisiddhi dont on a deux inscriptions datées 1213, 1218, 1219. Elles relatent diverses fondations dans des monuments bouddhiques[1], dont l'un, Vat Kukut, correspond au Mahâbalachetiya construit par Âdityarâja[2]. Après Sabbâdhisiddhi, et jusqu'à la conquête t'aie, les chroniques donnent une liste de rois dont on ne connaît que les noms[3].

Ils avaient pour voisins au nord-est les princes Lao de Ngön Yang (Ch'ieng Sèn) dont le dernier, Mangray, né en 1239, succéda à son père en 1261. L'année suivante, déplaçant sa capitale vers le sud, il fonda Ch'ieng Ray. Puis, étendant son autorité vers le nord-est et le sud-ouest, il prit Ch'ieng Không en 1269 et fonda Müöng Fang en 1273[4]. En 1287, dit un ancien texte, Mangray, prince de Ch'ieng Ray, Ngam Müöng prince de Müöng P'ayao (sur le haut Mè Ing), et Râma K'amhèng, roi de Sukhôt'ai, « se réunirent en un endroit propice, conclurent un solide pacte d'amitié, et s'en retournèrent ensuite chacun dans son pays »[5].

Ce n'est sans doute pas une simple coïncidence si cette alliance des trois chefs t'ais eut lieu l'année même

1. G. Cœdès, *Documents sur l'histoire du Laos occidental*, BEFEO., XXV, pp. 19-22, 189-194. — R. Halliday, *Les inscriptions môn du Siam*, BEFEO., XXX, p. 86.
2. Supra, p. 273.
3. G. Cœdès, *loc. cit.*, p. 86.
4. *Ibid.*, p. 87.
5. *Ibid.*, p. 88.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de la prise de Pagan par les troupe sino-mongoles. On verra que, dans la décade qui suivit, Mangray mit fin à la domination mône sur Haripunjaya et fonda, à quelque distance de cette ville, Ch'ieng Mai, la « nouvelle capitale » des T'ais. Quant à Râma K'amhèng dont la fortune devait être encore plus brillante, voici les origines de la dynastie à laquelle il appartenait.

Sur le moyen Ménam, les T'ais, connus de leurs voisins sous le nom de Syâm, avaient pris pied depuis sans doute assez longtemps. Les vestiges khmèrs qui se voient encore à Sukhôt'ai et à Savank'alôk [1] prouvent l'extension de la domination khmère sur cette région, peut-être depuis Sûryavarman II, en tout cas à l'époque de Jayavarman VII. C'est vers le milieu du XIIIe siècle que les Syâm de Sukhôt'ai se rendirent indépendants dans des circonstances qui nous sont révélées par une inscription postérieure d'environ un siècle [2].

Un prince t'ai, Pha Müöng, chef de Müöng Rat [3], et peut-être fils de l'ancien chef t'ai de Sukhôt'ai sous la suzeraineté khmère, avait reçu du souverain cambodgien le titre de Kamrateng An' Çrî Indrapatîndrâditya, et avait épousé la princesse khmère Sikharamahâdevî. Il était lié d'amitié avec un autre prince t'ai, Bang Klang T'ao, chef de Bang Yang. A la suite d'événements mal précisés [4], les deux chefs t'ais entrèrent en conflit avec le gouverneur khmèr de Sukhôt'ai. Après la prise de Si Sach'analai (aujourd'hui Savank'alôk), la cité jumelle de Sukhôt'ai, les deux alliés chassèrent de Sukhôt'ai le résident cambodgien. Pha Müöng installa à sa place son compagnon, et le sacra roi en lui conférant son propre titre de Kamrateng An' Pha Müöng Çrî Indrapatîndrâditya.

1. J. Y. Claeys, *L'archéologie du Siam*, BEFEO., XXXI, pp. 410-420.
2. G. Cœdès, *Les origines de la dynastie de Sukhodaya*, J. Asiat., avril-juin 1920, p. 233 ; *Recueil des inscriptions du Siam*, I, pp. 7, 49.
3. Localité non identifiée, peut-être sur le haut Nam Sak.
4. Peut-être de la mort de Jayavarman VII.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

On ne possède de date précise pour aucun des épisodes qui marquèrent l'accession des T'ais de Sukhôt'ai à l'indépendance politique et amenèrent l'intronisation d'Indrâditya. Mais comme Râma K'amhèng, son troisième fils qui fut son second successeur, régnait dans les deux dernières décades du siècle, on peut dater le sacre d'Indrâditya des environs de 1220. Plus tard, le pays de Lavo semble s'être lui aussi détaché du Cambodge, car de 1289 à 1299 on le voit envoyer des ambassades en Chine[1]. On verra qu'au milieu du siècle suivant, il était gouverné par un prince t'ai.

D'Indrâditya et de son successeur immédiat on sait tout juste ce que nous en dit le début de la stèle de Râma K'amhèng composée en 1292[2]. Cette célèbre inscription donne par ailleurs sur la jeunesse de celui-ci d'intéressants détails qui méritent d'être cités :

« Mon père avait nom Çrî Indrâditya, ma mère avait nom Nang Süöng, mon frère aîné avait nom Ban Müöng. Nous étions cinq enfants nés du même sein : trois garçons, deux filles. Le premier né de nos frères aînés mourut quand il était encore petit. Lorsque j'eus grandi et atteint dix-neuf ans, Khun Sam Ch'on, chef de Müöng Ch'ôt, vint attaquer Müöng Tak[3]. Mon père l'alla combattre par la gauche ; Khun Sam Ch'on s'en vint par la droite et chargea en masse. Les gens de mon père s'enfuirent et se dispersèrent en complète déroute. Moi, je ne pris pas la fuite, je montai sur l'éléphant Anekap'on (Anekabala, « force immense ») et je le poussai devant mon père. J'engageai avec Khun Sam Ch'on un duel d'éléphants : je frappai son éléphant qui avait

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 241.
2. G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam*, I, p. 37.
3. Actuellement Rahèng. Müöng Ch'ôt correspond à l'actuel Mè Sot au nord de Rahèng.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

nom Mas Müöng (« or du pays ») et le mis hors de combat. Khun Sam Ch'on s'enfuit. Alors mon père me donna le surnom de P'ra Râma K'amhèng (« Râma le Fort ») parce que j'avais frappé l'éléphant de Khun Sam Chon.

« Du vivant de mon père, je servais mon père, je servais ma mère. Si je prenais une pièce de gibier ou une pièce de poisson, je l'apportais à mon père ; si j'avais un fruit quelconque, acide ou sucré, savoureux et agréable, je l'apportais à mon père. Si j'allais à la chasse aux éléphants et que j'en prisse, je les apportais à mon père. Si j'allais attaquer un village ou une ville et que j'en ramenasse des éléphants, des garçons, des filles, de l'argent, de l'or, je les confiais à mon père [1].

« Mon père mort, il me resta mon frère aîné [2]. Je continuai à servir mon frère aîné comme j'avais servi mon père. Mon frère mort, le royaume m'échut tout entier ».

On verra tout à l'heure la brillante carrière de ce roi, sous le règne de qui le bouddhisme singhalais et la civilisation khmère achevèrent de modeler le jeune royaume t'ai, sans pourtant faire disparaître de sa structure sociale certains traits qui l'apparentent à celle des Mongols.

De même qu'au sommet de l'édifice social mongol est placée la « famille d'or » dont le chef est le grand Khan et dont les princes sont les fils du grand Khan [3], Râma K'amhèng sera le *p'ô khun*, le père (des) *khun*,

1. Ce passage rappelle de façon trop exacte pour être fortuite le serment des électeurs de Gengis Khan : « Nous marcherons à l'avant-garde dans la bataille ; si nous enlevons des femmes et des filles, nous te les donnerons. Nous irons à la chasse au premier rang ; si nous prenons du gibier, nous te le donnerons ». (R. Grousset, *L'empire des steppes*, p. 258).

2. Nommé plus haut Ban Müöng, « protecteur du royaume », le Pâlarâja des chroniques en langue pâlie. G. Cœdès, *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, BEFEO., XVII, 2, pp. 34-44.

3. R. Grousset, *loc. cit.*, p. 281.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

les princes et hauts dignitaires seront les *lûk khun* ou fils (des) *khun*. De même que l'aristocratie mongole encadre les diverses classes sociales, « guerriers ou fidèles qui sont les hommes libres par excellence, roturiers qui forment le commun peuple, enfin serfs qui sont en principe de race non-mongole »[1], l'aristocratie guerrière t'aie se distingue à ce point des populations conquises que le terme ethnique *t'ai* a pris en siamois le sens d'« homme libre »[2], par opposition aux autochtones encadrés dans la société t'aie en qualité de serfs.

Enfin la répartition de la population mongole susceptible de porter les armes en dizaines, centaines, milliers et dizaines de mille sous les ordres de commandants fournis par l'aristocratie des *noyan*[3], a son équivalent exact dans l'organisation militaire et administrative des T'ais[4].

On ignore la date à laquelle Râma K'amhèng, fils du fondateur de la dynastie de Sukhôt'ai, succéda à son frère aîné Ban Müöng. Son inscription[5] ne mentionne que trois dates :

1283, invention de l'écriture siamoise, ou plus exactement du type d'écriture employée dans l'inscription. « Auparavant ces caractères d'écriture t'aie n'existaient pas. En 1205 (= 1283), année de la Chèvre, le roi Râma K'amhèng mit tout son zèle et tout son cœur à inventer ces caractères d'écriture t'aie, et ces

1. *Ibid.*
2. C'est la même évolution sémantique qu'a subie le mot « franc » au début de l'époque féodale. Parce que seuls les hommes libres composaient le « populus Francorum », la synonymie finit par s'établir entre le nom national et la qualité juridique. Cf. Marc Bloch, *La société féodale* (Evol. de l'Humanité, vol. 34), p. 390.
3. R. Grousset, *loc. cit.*, p. 282.
4. H. G. Quaritch Wales, *Ancient Siamese government and administration*, Londres, 1934. — Mais ce système pourrait être aussi d'origine hindoue.
5. G. Cœdès, *Recueil des inscr. du Siam*, I, p. 37.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

caractères existent parce que le roi les a inventés ». On sait que ces caractères constituent une amélioration d'une écriture proto-siamoise qui était elle-même une adaptation de l'écriture cursive khmère du XIIIe siècle à l'usage de la langue t'aie[1].

1285, construction au centre de Si Sach'analai (Çrî Sajjanâlaya = Savank'alôk) d'un stûpa dont la construction dura six ans[2].

1292, confection à Sukhôt'ai d'un trône de pierre, nommé Manangsilâpâtra[3], « placé ici afin que tous puissent contempler le roi Râma K'amhèng, fils du roi Çrî Indrâditya, souverain des Müông Si Sach'analai et Sukhôt'ai, ainsi que les Ma, Kao, Lao, les T'ais qui habitent sous la voûte céleste, les T'ais riverains du Nam U et riverains du Mékong, venant lui rendre hommage ».

De ces données chronologiques, il ressort que Râma K'amhèng arriva au pouvoir avant 1283.

Mais si la date de 1281 pour la prise de pouvoir de Makat'ô à Martaban[4] est bien exacte, il faudrait faire remonter sensiblement plus haut l'accession de Râma K'amhèng, puisque, à cette date, il aurait été déjà assez puissant pour pouvoir donner l'investiture à l'un de ses protégés dans une région aussi éloignée.

1. J. Burnay et G. Cœdès, *The origins of the Sukhodaya script*, J. Siam Soc., XXI, 1928, p. 87.
2. Probablement le Vat Ch'ang Lom. Cf. J. Y. Claeys, *L'archéologie du Siam*, BEFEO., XXXI, pp. 411, 412.
3. Ramené à Bangkok par le roi Mongkut en même temps que a stèle, et conservé au Palais Royal (J. Siam Soc., XVII, 1923, pp. 117-118 et pl. en face des pp. 120 et 165) où il sert aux rites du couronnement.
4. Infra, p. 344.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

6. Java : la fin du royaume de Singhasâri (1269-1292), l'expédition mongole de 1293 et la fondation du royaume de Mojopahit.

Le roi javanais *Kri*tanagara, connu plus tard sous le nom de Çivabuddha, était roi de Jangala et de Panjalu réunis, et les inscriptions qu'il a laissées, notamment celles de 1266 et 1269, permettent d'avoir quelque idée de l'administration de son temps[1].

A l'intérieur il eut, une fois de plus, à combattre des rebelles : Bhayarâja en 1270, Mahîsha Rangkah en 1280[2].

A l'extérieur, son règne fut marqué par une expansion considérable de la puissance javanaise dans toutes les directions. En 1275, profitant du déclin de Çrîvijaya, il envoya dans l'Ouest une expédition militaire qui établit la suzeraineté javanaise sur le Malâyu[2] et probablement aussi sur Sunda, Madura et une partie de la Péninsule Malaise, car Pahang figure parmi les dépendances de *Kri*tanagara mentionnées dans le *Nâgarakri-tâgama*[4].

Après avoir assis son autorité à Sumatra, *Kri*tanagara, se tourna vers Bali d'où il ramena le roi prisonnier en 1284[5]. *Kri*tanagara dut se sentir assez fort, et surtout assez éloigné de la Chine, pour pouvoir résister aux demandes des Mongols qui depuis 1279 réclamaient l'envoi à la Cour de Pékin d'un membre de la famille royale. Les missions de 1280 et 1281 restèrent sans

1. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 328-330.
2. *Nâgarak.* (H. KERN, *Verspr. Geschr.*, VIII), pp. 15-16 ; *Pararaton*, Verh. Bat. Gen., 62, p. 79.
3. *Ibid.* et infra, p. 337.
4. Loc. cit., p. 17.
5. *Nâgarak.*, loc. cit., p. 17.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

résultat. En 1289, il semble que l'envoyé de K'oubilai ait été maltraité par les Javanais, et ce fut pour venger cette insulte que le grand Khan se décida en 1292 à envoyer à Java l'expédition dont il sera parlé tout à l'heure [1].

Le roi Kritanagara, dont on peut voir à Surabaya la statue-portrait sous les traits du Buddha Akshobhya [2], est une personnalité sur laquelle les sources historiques, le *Nâgarakritâgama* et le *Pararaton*, donnent des appréciations très divergentes : il est tantôt représenté comme un fin lettré, tantôt comme un ivrogne. Ce qui est sûr, c'est que ce fut un grand roi, remarquable par son ardeur à étendre l'autorité de Java sur les contrées voisines et par son zèle pour le bouddhisme tantrique sous sa forme *kâlachakra*. Celle-ci, du Bengale où elle s'était développée vers la fin de la dynastie Pâla, s'est répandue au Tibet, au Nepal et dans l'Archipel, aboutissant à Java, par son syncrétisme avec la dévotion à Çiva Bhairava, au culte de Çiva-buddha [3] qui, s'appliquant surtout à la rédemption de l'âme des morts, a trouvé dans le culte indonésien des ancêtres un terrain des plus propices.

Kritanagara rencontra la mort dans des circonstances

1. Sur les relations de Java avec les Mongols à cette époque, cf. KRAMP, Album Kern., p. 357 ; W. W. ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XV, 1914, pp. 444-445.

2. N. J. KROM, *Hind-Jav. Gesch.*, pp. 341-342. — Reproduction dans Tijd. Bat. Gen., 52, 1910, p. 108. L'inscription a été publiée par H. KERN, *Versp. Gesch.*, VII, p. 190 ; B. R. CHATTERJI, *India and Java*, II, Inscr., p. 75.

3. Auquel Kritanagara consacra un temple, Chandi Jawi. N. J. KROM. *op. cit.*, pp. 328-329, 340-341 ; *Inl. Hind.-Jav. Kunst*, II, pp. 138-150 ; J. L. MOENS, *Het buddhisme op Java en Sumatra in zijn laatste Bloeiperiode*, Tijd. Bat. Gen., 64, 1925, p. 522 ; *Het Berlijnsche Ardhanârî-beeld en de bijzettingsbeelden van Kritanâgara*, Ibid., 73, 1933, p. 123 (Cf. W. F. STUTTERHEIM, *Nachschrift*, Ibid., p. 292). Sur le syncrétisme çiva-bouddhique, cf. encore H. KERN, *Java, Bali and Sumatra* (Buddhism, *Encycl. Rel. and Ethics*, VII, p. 475) et HIMANSU BHUSAN SARKAR, *Çiva-Buddha in Old-javanese records*, Ind. Culture, I, p. 284.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

dramatiques. Il avait élevé à la dignité d'Ârya Vîrarâja un homme de peu, mais, ne le sentant pas sûr, l'avait éloigné de la Cour et nommé gouverneur dans l'Est de l'île de Madura[1]. D'autre part, le vice-roi de Kadiri était depuis 1271 un certain Jayakatwang[2], qui descendait peut-être des anciens rois et ambitionnait le pouvoir suprême. Il lia partie avec Vîrarâja et l'avertit du moment propice pour attaquer Kritanagara. La campagne eut lieu en 1292 et, après diverses péripéties rapportées par le *Pararaton*[3], aboutit à la prise de la résidence royale et à la mort du roi Kritanagara.

Jayakatwang, maître de Java, devenait en quelque sorte le fondateur d'un nouveau royaume de Kadiri, qui n'eut d'ailleurs qu'une existence éphémère, car l'expédition mongole destinée à châtier Kritanagara devait avoir pour conséquence de rendre le trône à son possesseur légitime.

Maître de Singhasâri, Jayakatwang rencontra aussitôt l'opposition de Raden Vijaya[4], petit-fils de Mahîsha Champaka et arrière-petit-fils de Râjasa. Ce prince, qui descendait ainsi en ligne directe du fondateur de la dynastie de Singhasâri, avait par surcroît épousé Gâyatrî (*râjapatnî*), fille du roi Kritanagara dont la révolte de Javakatwang venait de provoquer la mort. En compagnie d'Ardharâja, fils de Jayakatwang mais gendre lui aussi de Kritanagara, Vijaya commandait en 1292 un corps de troupes que Kritanagara, avant sa mort, avait envoyé au nord contre les rebelles, et avec qui les troupes de Jayakatwang ne s'étaient pas encore rencontrées.

1. *Pararaton*, loc. cit., p. 79.
2. *Nâgarak.*, loc. cit., p. 24.
3. Loc. cit., p. 79.
4. Son nom complet était Narârya Sangrâmavijaya (*Paralaton*, loc. cit., p. 98).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Vijaya attaqua ces dernières et leur infligea trois défaites. Mais ces succès furent sans lendemain, et la situation d'abord favorable à Vijaya fut renversée par l'arrivée des renforts de Kadiri, jointe à l'effet démoralisateur produit sur ses troupes par la nouvelle de la chute de Singhasâri [1]. Obligé de s'enfuir, Vijaya gagna l'île de Madura pour y solliciter l'aide de Vîrarâja, dont il ignorait la trahison, et qui estima avantageux de miser dorénavant sur lui.

Avec son aide, il revint accompagné d'un groupe de Madurais s'installer dans la basse vallée du Brantas [2], sur le site de Mojopahit, qui allait devenir la capitale du royaume javanais restauré.

Ceci se passait dans les derniers mois de l'année 1292, alors que K'oubilai avait déjà lancé son expédition punitive contre Kritanagara dont il ignorait la mort. En apprenant l'arrivée de cette expédition, Vijaya conçut l'idée géniale de se servir des Chinois pour réaliser ses vastes desseins. On verra comment la flotte chinoise longea les côtes du Champa, mais sans pouvoir y débarquer [3]. Elle se dirigea ensuite sur Java par l'archipel des Karimata et l'îlot de Gelam (au sud-ouest de Borneo) où, au début de 1293, ses trois chefs, Che-pi, un Mongol, Yi-k'o-mou-sou (ou Ye-hei-mi-che), un Ouïgour rompu aux voyages outre-mer, et Kao-hing, un Chinois, s'arrêtèrent pour tenir conseil. Avant de se rassembler dans le port de Tuban, sur la côte nord de Java, ils envoyèrent à Singhasâri un messager qui rapporta la nouvelle de la mort de Kritanagara et la soumission de Vijaya.

1. Ces événements sont racontés en détail dans une inscription de 1294, éditée et traduite par BRANDES, *Pararaton*, pp. 94-100.

2. Le *Pararaton* dit qu'il simula alors sa soumission à Jayakatwang, mais ce n'est pas ce qui semble ressortir des sources chinoises. Cf. R. C. MAJUMDAR, *Suvarnadvîpa*, p. 315.

3. Infra, p. 361.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

La flotte javanaise de Jayakatwang, rassemblée à l'embouchure de la rivière de Surabaya, fut capturée par les Chinois qui commencèrent ensuite à pénétrer vers l'intérieur. Vijaya leur envoya alors des messages sollicitant leur secours contre Jayakatwang qui avançait sur Mojopahit. Les Chinois réussirent à l'arrêter et à dégager Mojopahit, puis marchèrent sur Kadiri avec Vijaya à l'arrière-garde. Après un long et sanglant combat, les troupes de Kadiri prirent la fuite, et Jayakatwang investi dans son palais finit par faire sa soumission.

Vijaya sollicita alors des Chinois l'autorisation de retourner à Mojopahit avec une escorte chinoise pour aller y chercher le tribut promis au grand Khan. En réalité, il cherchait à se débarrasser de ses alliés devenus inutiles depuis la défaite de son adversaire. Il commença par faire massacrer son escorte, puis, avec ses Javanais, il se retourna contre les Chinois établis à Kadiri et les força à regagner leurs vaisseaux.

Après discussion, leurs chefs décidèrent de quitter Java en emmenant leurs prisonniers, une centaine de personnes parmi lesquelles se trouvaient les enfants de Jayakatwang. Quant à celui-ci, il dut mourir à Java après une courte captivité. L'expédition mongole destinée à châtier Kritanagara avait eu pour résultat inattendu de remettre sur le trône son héritier légitime.

Vijaya, fondateur du royaume de Mojopahit, prit pour nom de règne Kritarâjasa Jayavardhana. Il avait pour femmes les quatre filles de Kritanagara [1]. De l'aînée, la reine Parameçvarî Tribhuvanâ [2], il avait eu un fils

1. *Nâgarakritâgama*, loc. cit., pp. 28-29. — POERBATJARAKA, *Vier oorkonden in koper*, Tijd. Bat. Gen., 76, 1936, pp. 380-381.

2. Ceci résulte d'une façon certaine d'une inscription publiée par POERBATJARAKA, loc. cit., p. 381, et contredit formellement le *Pararaton* (loc. cit., pp. 92 et 123) qui donne pour mère à Jayanagara, une princesse sumatranaise, Dara Petak, ramenée du Malâyu à la suite de l'expédition javanaise.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Kâla Gemet, qui fut consacré en 1295 comme prince de Kadiri avec le titre de Jayanagara [1].

Vis-à-vis de la Chine, les relations normales semblent avoir repris, car on trouve mention de quatre ambassades javanaises pendant le règne de Kṛtarâjasa [2].

A l'intérieur, d'après une chronologie récemment proposée par C. C. Berg [3], les diverses révoltes auxquelles aurait eu à faire face son successeur Jayanagara auraient eu lieu en réalité sous son règne. Il en sera question au chapitre suivant.

7. Sumatra et ses dépendances à l'époque de Marco Polo ; les débuts de l'Islam.

Une preuve tangible de l'emprise de Java sur Sumatra est fournie par une inscription trouvée [4] sur le haut Batang Hari, la rivière de Jambi. Ce texte relate qu'en 1286 une image du Buddha Amoghapâçalokeçvara (sous l'aspect duquel le père de Kṛtanagara avait été déifié à Chandi Jago) a été apportée de Java (*bhûmi Jâva*) au pays de l'or (*Suvarnabhûmi*) par quatre fonctionnaires javanais, et érigée à Dharmâçraya par ordre du Mahârâjâdhirâja Çrî Kṛtanagara Vikramadharmottungadeva, et que cette statue fait la joie de tous les sujets (*prajâ*) du pays de Malâyu, à commencer par le roi Mahârâja Çrîmat Tribhuvanarâja Maulivarmadeva [5].

1. *Nagârak*, loc. cit., p. 31.
2. W. W. Rockhill, T'oung Pao, XV, 1914, p. 446.
3. *Chronologie van de oudste Geschiedenis van Maja-pahit*, Bijdr. 97, 1938. p. 135.
4. Inscr. de Padang Rocho publiée par N. J. Krom dans Versl. en Med. Kon. Akad. Wetens., Letterk., 5e r., d. II, Amsterdam, 1916, p. 306. — Cf. G. Ferrand, *L'empire sumatranais*, J. Asiat., oct.-déc. 1922, pp. 179-181.
5. Sur cette image, cf. Pleyte, Tijd. Bat. Gen., 49, 1906, pp. 171, 177 ; N. J. Krom, *Inl. Hind.-Jav. Kunst*, pp. 131-133 ; F. M. Schnitger, *The archaeology of Hindoo Sumatra*, pl. XVI ; *Forgotten Kingdoms in Sumatra*, Leyde, 1939, pl. IV.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

L'emprise de Java sur sa voisine de l'Ouest est contemporaine de la conquête de la Péninsule Malaise par les T'ais, à laquelle des chroniques mônes font allusion avant 1280[1]. D'autre part, en 1295, d'après l'*Histoire des Yuan*, « les gens du Sien (les Syâm ou T'ais de Sukhôt'ai) s'entretuaient depuis longtemps avec les Ma-li-yu-eul (Malâyur) »[2].

L'action, sinon combinée du moins simultanée, des Javanais et des T'ais, dépouilla Çrîvijaya à la fois de ses possessions insulaires et de ses possessions continentales, et lui ravit la maîtrise des détroits de Malacca et de la Sonde. En même temps, le royaume sumatranais commençait à ressentir les effets d'un autre facteur de désagrégation de la culture indo-malaise. En 1281, l'Islam propagé par les commerçants y avait fait déjà d'assez grands progrès pour que les envoyés de la Cour de Chine au Malâyu fussent des Musulmans qui s'appelaient Sulaymân et Chamsu'd-dîn[3]. Dix ans plus tard, dans sa description de Perlak, dans l'extrême Nord de Sumatra, Marco Polo[4], note « que en ceste reigne de Ferlec, a chajons (à cause) de mercaant saracins que hi usent con lor nes (qui y viennent avec leurs bateaux), le ont converti a la loi de Maomet » ; et l'islamisation de la principauté de Samudra vers la même époque résulte de la découverte de la pierre tombale du Sultan Malik-al-Sâleh, mort en 1297[5].

A la suite de son chapitre sur le Champa, Marco Polo a d abord un très court paragraphe sur Java, « la greignor isle que soit au monde », où il ne s'est pas rendu lui-même. Ses renseignements sur l'Archipel

1. C. O. Blagden, *The empire of the Maharaja*, J. Straits branch Royal As. Soc., 81, 1920, p. 25.
2. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 242.
3. *Ibid.*, p. 326.
4. *Il Milione*, ed. Benedetto, p. 171.
5. Rapp. Oudh. Dienst., 1913, p. 1.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

datent d'avant l'expédition mongole, car il dit des Javanais que « ne font treu (tribut) a home dou monde », et « que le grant kan ne la pot unques avoir por la longue voie e por la doutose qui hi estoit a najer »[1]. Il n'aurait pas écrit, après l'expédition de 1293, cette phrase qu'il répète plus loin à propos de la Péninsule Malaise et de Sumatra, car on sait qu'en 1293 Yi-k'o-mou-sou qui partait en campagne à Java « envoya Tcheng-kouei notifier les ordres impériaux au Mou-lai-yeou et à d'autres petits royaumes ; tous (les rois de ces pays) envoyèrent leurs fils ou leurs frères pour faire leur soumission »[2].

Après avoir mentionné les îles de Sondur et de Condur (Poulo Condor), il parle du royaume de Lochac, c'est-à-dire du Lankasuka sur la Péninsule Malaise[3]. « Il ne font treu à nelui, por ce que il sunt en tel leu que nul puet aler sor lor tere por maufer (pour leur faire de mal). Car, se il i se peust aler, le grant kan le soumeteroit tost sot sa segnorie »[4].

Vient ensuite l'île de Pentan (Bintang) et la cité de Malaiur : « La cité est mout grant et noble et hi se fait grandisme mercandies de toutes couses et speices (épices) »[5].

Marco Polo ne semble pas se rendre compte que cette ville est déjà sur Sumatra, qu'il appelle « Java la mineure », et sur laquelle il énumère huit royaumes, ayant chacun son roi et sa langue. Il est passé dans six qui sont tous, sauf le dernier, situés à l'extrémité nord de l'île.

1. *Il Milione*, p. 169.
2. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, pp. 326-327. L'*Histoire des Yuan* précise ailleurs (W. P. Groeneveldt, *Notes*, p. 30) qu'il s'agissait de Nan-wou-li, Sou-mou-tou-la, Pou-lou-pou-tou, Pa-la-la et Mou-lai-yeou qui sont précisément les Etats mentionnés par Marco Polo.
3. G. Ferrand, J. Asiat., juill.-août 1918, p. 138.
4. *Il Milione*, p. 169.
5. *Ibid.*, p. 170.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Ferlec (Perlak) où il constate, a-t-on vu, la présence de Musulmans : « E cesti sunt celles de la cité solamant ; mes celes des montagnes sunt tiel como bestes »[1] ;

Basman (Pasè) : « Il sunt jens que ne ont nulle loi, se ne come bestes. Il se apellent por le grant can, mes ne li font treu nul, por ce que il sunt tant logne (loin) que les jens dou grant kan ne i porunt aler »[2] ;

Sumatra (Samudra)[3], « eu quel je meisme, Marc Pol, hi demorai por V mois, por le tens que ne nos lasoit aler nostre voie ». Le Vénitien y a bu du vin de palme « et est molt buen vin da boir »[4] ;

Dagroian où il décrit des rites anthropophages[5] ;

Lambri (Lamuri = Achin) où il mentionne des hommes à queue[6] ;

Fansur (Baros, sur la côte ouest), le pays du camphre et de l'arbre à farine : « Et ne font meint mengier de paste que mout sunt buen a mengier »[7].

Il parle ensuite des Nicobars, des Andamans et de Ceylan.

Marco Polo ne paraît pas s'être douté qu'il passait à travers les ruines d'une empire dont, trois quarts de siècle auparavant, Tchao Jou-koua parlait encore comme d'un grand centre commercial exerçant son

1. *Ibid.*, p. 171. C'est le Pa-la-la des Chinois. Sous le nom de Pie-li-la, l'*Histoire des Yuan* lui attribue une ambassade en 1284 (W. W. Rockhill, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XV, 1914, p. 439. Cf. P. Pelliot, Ibid., XXX, 1933, p. 308, n. 3).

2. *Il Milione*, p. 171.

3. Fondé vers 1250, cet Etat avait envoyé une ambassade en Chine en 1294 (BEFEO., IV, p. 327 et n. 4).

4. *Il Milione*, p. 172.

5. *Ibid.*, p. 173. Dagroian est peut-être une faute du copiste pour Damian, l'actuel Tamiang (entre Deli et la pointe d'Achin) nommé dans le *Nâgarakritâgama* sous la forme Tumihang, et dans les textes chinois sous les formes T'an-yang ou Tan-yang (BEFEO., IV, p. 328, et J. Asiat., juill.-août 1918, p. 65). T'an-yang avait envoyé une ambassade en 1294.

6. *Il Milione*, p. 174. Le Nan-wou-li des Chinois envoya aussi des ambassades en 1284 (W. W. Rockhill, *Notes*, loc. cit., p. 439) et en 1294 (BEFEO., IV, p. 327 et n. 3).

7. *Il Milione*, p. 174.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

emprise sur les deux rives des détroits. Il n'est plus question du Mahârâja, mais de huit Etats dont chacun est « royaume pour soi ». Il est vrai que les six qu'il mentionne sont de minuscules principautés groupées à la pointe nord de l'île. Le Malâyu, auquel il n'accorde qu'une brève mention et qu'il n'a sans doute pas visité, devait encore constituer un Etat d'une certaine importance : il envoya des ambassades en Chine en 1299 et 1301 [1]. Mais l'expédition javanaise de 1275 avait ravi à l'héritier de Çrîvijaya la maîtrise des détroits [2], et c'est peut-être de cette époque que date l'installation des Javanais à Tumasik [3], sur l'emplacement actuel de Singapour, où ils placèrent une stèle avec inscription javanaise, malheureusement détruite [4].

On peut dire qu'à la fin du XIIIe siècle l'empire du Mahârâja (Çrîvijaya, Zâbag, San-fo-ts'i) avait cessé d'exister. Avec lui disparut le seul Etat qui ait réussi à dominer à la fois les îles et la Péninsule. La raison de sa puissance et de sa durée, c'est que, tenant à la fois les routes maritimes des détroits et les routes terrestres de la Péninsule, il était maître absolu du trafic entre l'Occident et la mer de Chine. Sa chute fut provoquée par la pression simultanée, sur ses deux flancs, du Siam et de Java, qui lui arrachèrent, le premier ses dépendances continentales, le second ses possessions insulaires et la maîtrise des détroits. Une cause de faiblesse fut l'âpreté de sa politique mercantile, génératrice de rivalités et de conflits ; l'Islam acheva la ruine de son patrimoine spirituel hindou qui provoquait au VIIe siècle l'admiration du pèlerin chinois Yi-tsing.

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, pp. 243, 328.
2. Supra, p. 332.
3. Le Tan-ma-si des Chinois. P. Pelliot, *loc. cit.*, p. 345, n. 4.
4. G. P. Rouffaer, *Was Malaka emporium*, Bijdr 77, 1921, pp. 35-67, 370-372, 404-406.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

8. Le royaume t'ai de Sukhôt'ai à la fin du XIIIe siècle : Râma K'amhèng.

En 1292, date probable de sa stèle et aussi de l'envoi d'une missive d'or à la cour des Mongols [1], Râma K'amhèng avait déjà réalisé une sorte d'hégémonie sur un grand nombre de tribus t'aies. Un post-scriptum à l'inscription, qui semble avoir été gravé après cette date, donne le détail de ses conquêtes :

« Râma K'amhèng est le chef et le souverain de tous les T'ais. Il est le maître qui instruit tous les T'ais afin qu'ils connaissent vraiment les mérites et la Loi. Parmi tous les hommes qui habitent en pays t'ai, on chercherait en vain son égal en science et en connaissance, en audace et en hardiesse, en force et en énergie. Il a vaincu la foule de ses ennemis possédant de vastes cités et de nombreux éléphants. Vers l'est, il a conquis le pays jusqu'à Saraluang (P'ichit), Song K'wè (P'isnulôk), Lum (Lomsak), Bachay, Sak'a jusqu'aux rives du Mékong, et jusqu'à Vieng Chan, Vieng K'am qui marquent la frontière. Vers le sud, il a conquis le pays jusqu'à K'ont'i (sur le Mè P'ing entre Kamp'èng P'et et Nak'on Savan), P'rèk (Paknam P'ô), Sup'annaph'um, Ratburi, P'ech'aburi, Si Th'ammarat (Ligor), jusqu'à la mer qui marque la frontière. Vers l'ouest, il a conquis le pays jusqu'à Müöng Ch'ôt (Mè Sot), Hangsavatî (Pegu) et jusqu'à la mer qui marque la frontière. Vers le nord, il a conquis le pays jusqu'à Müöng P'lè (P'rè), Müöng Man, Müöng P'lua (sur la rivière de Nan), et de l'autre côté du Mékong, jusqu'à Müöng Ch'ava (Luang P'ra Bang) qui marque la frontière.

« Il a placé et nourri tous les habitants de ces pays dans l'observance de la Loi, sans exception » [2].

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 242.
2. G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam*, I, p. 48.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Que cette énumération de pays conquis soit autre chose qu'une simple rodomontade, on en a la preuve par toutes sortes de recoupements avec les sources étrangères.

La conquête des anciennes possessions khmères dans le bassin du Ménam et du Mékong est apparemment le résultat de cette guerre dont, en 1296, TCHEOU TA-KOUAN, l'envoyé des Mongols au Cambodge, parle en ces termes : « Dans la récente guerre avec les Siamois, tout le peuple khmèr a été obligé de combattre, et le pays a été entièrement dévasté »[1].

La conquête finale de la Péninsule Malaise, où la pénétration des T'ais avait commencé dès l'époque de Chandrabhânu[2], doit se placer aux alentours de 1294. En effet, un envoyé du Siam qui s'était présenté à la Cour de Chine en 1295 reçut une tablette d'or, et une mission repartit avec lui ; et, ajoute l'*Histoire des Yuan*, « comme les gens du Sien s'entretuaient depuis longtemps avec les Ma-li-yu-eul, tous à ce moment se soumirent, et il y eut un ordre impérial disant aux gens du Sien : Ne faites pas de mal aux Ma-li-yu-eul pour tenir votre promesse »[3]. Il semble que, pour diriger cette campagne, Râma K'amhèng se soit installé quelque temps à P'ech'aburi, car en 1294, juste avant la mention d'un ordre impérial du 7e mois enjoignant « au roi du royaume de Sien, Kan-mou-ting (*Kamrateng*, titre royal khmèr), de venir à la Cour »[4], l'*Histoire des Yuan* mentionne au 6e mois l'arrivée d'un ambassadeur de Kan-mou-ting, de la ville de Pi-tch'a-pou-li, qui venait apporter le tribut[5].

1. P. PELLIOT, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, BEFEO., II, pp. 173, 176.
2. Il n'est pas impossible que le souvenir de cette pénétration ait laissé des traces dans la légende locale. Cf. F. H. GILES, *The Koh Lak tradition*, J. Siam Soc., XXX, 1938, p. 1.
3. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 242.
4. *Ibid.*
5. Communication de P. PELLIOT (lettre du 10 mars 1928).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Du côté de l'ouest, l'extension de la domination de Râma K'amhèng, qui sera étudiée plus en détail à propos de la Birmanie, aurait eu pour origine une aventure romanesque. La légende raconte qu'un jeune marchand de Donwun (près de Thatön), d'origine t'aie et nommé Makat'ô, se rendit un jour à Sukhôt'ai où il entra au service du roi. Très intelligent, il fut rapidement en faveur et devint gouverneur du palais. En l'absence du roi, il séduisit une de ses filles et s'enfuit avec elle à Martaban où il parvint, après diverses péripéties, à faire assassiner le gouverneur birman Aleimma, et à s'installer à sa place. Ces événements se seraient passés en 1281, avant la chute de Pagan. Devenu tout puissant dans le pays, Makat'ô demanda l'investiture à Râma K'amhèng qui lui pardonna le rapt de sa fille et lui accorda le titre t'ai de Chao Fa Rua[1] : c'est le Wareru des chroniques birmanes dont il sera question plus loin.

Du côté du nord, l'inscription de Râma K'amhèng donne pour frontière Luang P'ra Bang qui est situé en réalité au nord-est de Sukhôt'ai. Au nord franc, et vers le nord-ouest, la région limitrophe de ses Etats était au pouvoir des deux princes t'ais, Ngam Müöng, chef de P'ayao, et Mangray, chef de Ch'ieng Ray, qui en 1287, l'année de la chute de Pagan, avaient conclu une alliance avec lui. De ce côté, c'est Râma K'amhèng lui-même qui fut le héros d'une intrigue amoureuse avec une des femmes de Ngam Müöng[2]. Ce dernier, ayant réussi à s'emparer du coupable, hésita à le mettre à mort, craignant que l'esprit de vengeance ne régnât dorénavant entre les deux pays. Il décida de faire appel à l'arbitrage de leur ami commun, le prince de Ch'ieng

1. C. Hardouin, *Légendes historiques siamoises. Légende de Makkatho*, Rev. indoch., fév. 1904, p. 121.
2. C. Notton, *Annales du Siam*, III, pp. 30-34.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Ray, qui parvint à réconcilier les deux rivaux, au prix d'une amende de 990.000 cauris payables par le séducteur. Les trois princes renouvelèrent alors leur serment d'alliance, en buvant un breuvage auquel chacun d'eux avait mélangé un peu de son sang ; ils manifestaient ainsi ce sens de l'unité ethnique qui fit la force des chefs t'ais à l'époque de leur expansion [1].

L'*Histoire des Yuan*, qui fait remonter à 1282 les premières relations diplomatiques entre la Chine et le Siam, mentionne des ambassades du Sien en 1292, 1294, 1295, 1297 et 1299 [2]. On ignore si l'ordre impérial de 1294, enjoignant au roi du Sien « de venir à la Cour, ou, s'il avait une excuse, de faire venir comme otages son fils, son frère, et des envoyés » [3], fut suivi d'effet.

La tradition siamoise veut que P'ra Ruang, nom sous lequel elle confond les premiers rois de Sukhôt'ai, tout en désignant plus spécialement Râma K'amhèng, se soit rendu lui-même en Chine, une et peut-être deux fois, et qu'il en ait ramené l'art de la céramique [4]. Sur ce point, la tradition comporte peut-être une part de vérité, car il n'est guère douteux que certains fours à poterie de Sukhôt'ai et de Savank'alôk n'y aient été installés par des Chinois [5].

L'inscription de 1292 donne du gouvernement de Râma K'amhèng un tableau qui mérite d'être reproduit intégralement :

« Du vivant du roi Râma K'amhèng, cette cité de

1. Infra, p. 374.
2. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, pp. 240-243.
3. *Ibid.*, p. 242.
4. Pallegoix, *Description du royaume Thai*, II, p. 66. — C. Notton, *Légendes sur le Siam et le Cambodge*, pp. 21-23.
5. Sur la céramique de Sukhôt'ai et de Savank'alôk, cf. R. S. Le May, *The ceramic wares of North-Central Siam*, Burlington Magaz., LXIII, juill.-déc. 1933, pp. 156-166 et 203-221 ; P'raya Nak'ôn P'rah Ram, *Tai pottery*, J. Siam Soc., 29, 1937, p. 13.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Sukhôt'ai est prospère. Dans l'eau il y a du poisson ; dans la rizière il y a du riz ; le seigneur du pays ne lève pas de taxe sur ses sujets, qui, le long du chemin s'en vont de compagnie, menant des bœufs pour aller faire le négoce, montant des chevaux pour aller vendre. Quiconque désire faire le commerce des éléphants, ou des chevaux, le fait ; quiconque désire faire le commerce de l'argent, de l'or, le fait. Si un homme du peuple, un noble ou un chef tombe malade, meurt ou disparaît, la maison de ses ancêtres, ses vêtements, ses éléphants, sa famille, ses greniers à riz, ses esclaves, les plantations d'aréquier et de bétel de ses ancêtres sont transmis intégralement à ses enfants. Si des gens du peuple, des nobles ou des chefs sont en désaccord, le roi fait une enquête véritable, et tranche ensuite l'affaire pour ses sujets en toute impartialité ; il ne se met pas de connivence avec le voleur et le receleur ; s'il voit le riz d'autrui, il ne le convoite pas ; et s'il voit les richesses d'autrui, il n'en est pas jaloux. Quiconque vient à éléphant pour le trouver et mettre son propre pays sous sa protection, il lui accorde aide et assistance ; si l'étranger n'a ni éléphants, ni chevaux, ni serviteurs, ni femmes, ni argent, ni or, il lui en donne et l'invite à se considérer comme étant dans son propre pays. S'il capture des guerriers ou des combattants ennemis, il ne les tue ni ne les frappe. Dans l'embrasure de la porte du palais, il y a une cloche suspendue : si un habitant du royaume a quelque grief ou quelque affaire qui ulcère ses entrailles et tourmente son esprit, et qu'il désire exposer au roi, ce n'est pas difficile : il n'a qu'à frapper la cloche suspendue là. Chaque fois que le roi Râma K'amhèng entend cet appel, il interroge le plaignant sur son affaire et la juge en toute impartialité »[1].

1. G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam*, I, pp. 44-45.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

L'inscription décrit ensuite la ville de Sukhôt'ai avec sa triple enceinte et ses quatre portes, l'étang qui en marque le centre, « étang merveilleux à l'eau limpide et délicieuse comme l'eau du Mékong en saison sèche », les sanctuaires intra muros, puis à l'ouest de la ville le monastère des Aran'n'ika (Vat Tap'an Hin), où résidait un savant Mahâthera venu de Nagara Çrî Dharmarâja (Ligor) ; à l'est un grand lac ; au nord le marché (*talat pasan* = bazar) et un prasat qui doit correspondre au monument khmèr de P'ra P'ay Luang[1] ; au sud, la colline (Khao Luang) sur laquelle résidait un génie redouté, le P'ra Khap'ung[2], « supérieur à tous les génies du pays. Si un prince quel qu'il soit, souverain de ce Müöng Sukhôt'ai, lui rend dignement le culte et lui présente les offrandes rituelles, alors ce pays est stable et prospère ; mais s'il ne lui rend pas le culte prescrit et ne lui présente pas les offrandes rituelles, alors le génie de cette colline ne protège ni ne respecte plus ce pays qui tombe en décadence ». Ces rites animistes n'empêchaient pas le roi et son peuple de pratiquer le bouddhisme du Petit Véhicule de langue pâlie, qui, sous les règnes de ses successeurs, devait de plus en plus subir l'influence de l'orthodoxie singhalaise. « Le roi Râma K'amhèng, souverain de ce Müöng Sukhîôt'ai, ainsi que les princes et les princesses, les hommes aussi bien que les femmes, les nobles et les chefs, tous sans exception, sans distinction de rang ou de sexe, pratiquent avec dévotion la religion du Buddha et observent les préceptes pendant la retraite de la saison pluvieuse. A l'issue de la saison des pluies, ont lieu les cérémonies du Kathin (offrande de vêtements aux moines) qui durent un mois ». La plus importante de ces cérémonies avait

1. J. Y. Claeys, *L'archéologie du Siam*, BEFEO., XXXI, p. 417.
2. *Khpong* est un mot khmèr qui signifie « crête de montagne ».

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

lieu à l'ouest de la ville, au monastère des Aran'n'ika, d'où la population revenait en formant un joyeux et bruyant cortège. La fin du Ka*th*in coïncidait avec la fête des lumières, rite d'origine hindoue (Dîvalî ou Dîpâvalî) [1], que l'envoyé chinois TCHEOU TA-KOUAN décrit à Angkor à la même époque [2]. « Ce Müöng Sukhôt'ai possède quatre portes : une foule immense s'y presse pour entrer et voir le roi allumer des cierges et jouer avec le feu, et ce Müöng Sukhôt'ai est plein de peuple à en éclater ».

9. Le royaume t'ai de Lan Na : fondation de Ch'ieng Mai (1296).

En même temps que Râma K'amhèng asseyait la domination t'aie sur les populations de l'Indochine centrale, de Luang P'ra Bang à Ligor, à l'exception de Lavo (Lop'buri) qui n'est pas nommé dans l'inscription et qui envoya une série d'ambassades en Chine de 1289 à 1299 [3], son allié Mangray, le fondateur de Ch'ieng Ray en 1262, chassait les Môns de Haripunjaya (Lamp'un).

Dès l'année qui suivit la chute de Pagan et la conclusion de l'alliance avec Râma K'amhèng et Ngam Müöng, Mangray envoya à Haripunjaya un émissaire qui sut capter la confiance du roi môn Yiba, et se faire donner par lui les fonctions de percepteur. Lorsqu'il eut suffisamment exaspéré les habitants par ses exactions, il avertit Mangray qui en 1291-1292 marcha sur la ville et la cueillit comme un fruit mûr [4]. Le roi môn s'enfuit

1. Célébrée au Siam jusqu'au XIXe siècle, cf. H. G. QUARITCH WALES, *Siamese state ceremonies*, pp. 288-294.
2. Infra, p. 358.
3. P. PELLIOT, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, pp. 241-243.
4. G. CŒDÈS, *Documents sur l'histoire du Laos occidental*, BEFEO., XXV, p. 88. — G. NOTTON, *Annales du Siam*, III, pp. 34-44. — J'adopte les dates de la chronique en pâli *Jinakâlamâlinî*.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

à Khelang (ancien site de Lampang) où résidait son fils, et après un essai malheureux de reconquête dans lequel le fils fut tué, Yiba se réfugia à P'isnulôk[1].

En 1296, Mangray fonda sur le Mè P'ing, à une vingtaine de kilomètres au nord de Haripunjaya, la ville de Ch'ieng Mai, « la ville neuve », sur un emplacement choisi dès 1292 et marqué par le temple de Vat Ch'ieng Man, à la construction duquel il avait présidé avec ses deux alliés[2]. La nouvelle cité eut une brillante destinée, tant comme centre politique que comme centre culturel[3], et est encore aujourd'hui la seconde ville du Siam. L'Etat dont elle fut la capitale porte dans les chroniques en pâli le nom de Yona° ou Yonakara*ttha* (royaume des Yûon) ou de Bingara*ttha* (royaume du Mè P'ing)[4]; c'est le Lan Na des Siamois et le Pa-pai-si-fou des Chinois[5].

La chronique de Ch'ieng Mai veut que Mangray se soit rendu au Pegu et s'y soit marié avec une princesse, puis en Birmanie, d'où il aurait ramené des artisans[6], mais on n'a de ces voyages aucune confirmation du côté môn ou birman.

10. Les T'ais en Birmanie à la fin du XIIIe siècle.

Après la chute de Pagan, le bassin de l'Irawadi sombra dans l'anarchie et l'histoire des principautés t'aies qui,

1. G. Cœdès, *loc. cit.*, p. 90, n. 1. — C. Notton, *loc. cit.*, p. 61 et suiv.
2. G. Cœdès, *loc. cit.*, p. 89, n. 1. — C. Notton, *loc. cit.*, pp. 54-61. — Inscr. de V. Chieng Man, *Mission Pavie, Et. div.*, II, p. 308.
3. G. Cœdès, *Note sur les ouvrages pâlis composés en pays thai*, BEFEO., XV, 3, p. 39.
4. Bingara*ttha* désigne plus particulièrement la région de Ch'ieng Mai et Yonara*ttha* l'ancienne principauté centrée sur Chieng Ray (G. Cœdès, *Documents*, loc. cit., p. 91, n. 2).
5. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 244, n. 4.
6. C. Notton, *loc. cit.*, pp. 47-52.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sous l'autorité nominale de la Chine, s'édifièrent sur les ruines de la dynastie birmane, est impossible à suivre ici dans tous ses détails. En gros, le pays se trouva divisé en trois : au sud, le delta peuplé par les Môns, sous l'autorité de Makat'ô, alias Chao Fa Rua ou Wareru, qui était installé à Martaban depuis 1281 ; au nord, la haute Birmanie, le futur royaume d'Ava, où les descendants des rois de Pagan continuèrent à régner sous la tutelle des trois frères t'ais Athinkhaya (Asa*m*khaya), Yazathinkyan (Râjasamkrama) et Thihathu (Sîhasûra) ; au sud-est, sur la rivière Sittang, la principauté de Taungu constituée depuis 1280.

On a vu qu'en 1286 Narathihapate, chassé de Pagan par les Mongols, avait été empoisonné à Prome par son fils Thihathu (Sîhasûra)[1]. Celui-ci se débarrassa ensuite d'un certain nombre de ses frères, et essaya de s'emparer de Ha*m*savatî (Pegu), mais il y trouva la mort, et la ville resta aux mains du gouverneur Tarabya, qui s'y était rendu indépendant dès avant la chute de Pagan[2].

Makat'ô, alias Wareru, chef t'ai de Martaban, fit cause commune avec Tarabya dont il épousa la fille et à qui il donna la sienne. Les deux alliés parvinrent à occuper le delta après en avoir chassé les gouverneurs birmans, mais la discorde ne tarda pas à éclater entre eux, et Wareru dut se débarrasser de son rival. Devenu seul roi du Pegu, il continua à résider à Martaban, où il périt, assassiné en 1313 par les enfants de Tarabya qui se trouvaient être ses petits-fils. Le nom de Wareru est attaché à la rédaction du code de lois[3] connu sous le

1. Supra, p. 325. Il ne faut pas confondre ce prince birman avec l'un des trois frères t'ais portant le même nom.

2. A. P. Phayre, *History of Burma*, p. 64. — G. E. Harvey, *History of Burma*, p. 75.

3. Publié par J. Jardine, *King Wagaru's Manu Dhammasattham, Text, translation and notes*, Rangoon, 1892. Cf. E. Forchhammer, *The Jardine prize*, pp. 36-42.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

nom de *Wagaru Dhammathat*, qui est sans doute un des plus anciens véhicules par lesquels les lois de Manu aient pénétré au Siam [1].

Que s'était-il passé, pendant ce temps, dans le centre et l'Est ?

A la mort de Thihathu (Sîhasûra), tué au Pegu, le trône de Pagan revint à son frère Kyôzwa qui se réinstalla dans sa capitale. En 1297, il envoya en Chine son fils aîné (Simhapati) pour y recevoir l'investiture à sa place [2]. Mais la politique de la Cour de Pékin semble avoir été de « diviser pour régner », et en conséquence d'introniser le plus grand nombre possible de chefs locaux. C'est ainsi qu'elle donna presque en même temps (1298) une tablette honorifique à Athinkhaya (Asamkhaya), chef de Myin-saing [3], l'aîné des trois frères qui se partageaient le gouvernement du district rizicole de Kyaukse.

Ces trois frères étaient les fils d'un chef t'ai qui s'était brouillé avec sa famille et était venu s'installer vers 1260 à Myin-saing où il s'était marié. Ils avaient été présentés par leur père au roi Narathihapate qui les avait chargés de diverses missions. Leurs sœur avait épousé le prince parricide Thihathu (Sîhasûra), et le roi Kyôzwa leur avait conservé la faveur royale, en leur confiant l'administration de trois provinces de Myinsaing, Mekkaya et Pinle [4]. Il en fut assez mal récompensé, car l'année même où il avait reçu sa tablette honorifique, Athinkhaya, de connivence avec la reine douairière, s'empara de la personne du roi, lui fit prendre le froc, et finalement « périr après une captivité de plusieurs mois. Durant ces troubles, la ville

1. R. Lingat, *L'influence indoue dans l'ancien droit siamois*, 1937 (Et. de sociol. et d'ethnol. juridiques, XXV).
2. Ed. Huber, *La fin de la dynastie de Pagan*, BEFEO., IX, p. 670.
3. *Ibid.*, p. 672.
4. *Ibid.*, pp. 657-658.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de Pagan fut dévastée et livrée aux flammes par les rebelles. Asa*m*khaya remplaça pour la forme le roi défunt par son fils Zo-nit. La Chine intervint ; une cinquième et dernière expédition descendit la vallée de l'Irawadi pendant l'automne de l'année 1300. Elle assiégea Myin-saing dans l'hiver de 1300-1301. Asa*m*khaya et ses deux frères réussirent à faire lever le siège en corrompant l'état-major mongol. Zo-nit et son fils Zo-moun-nit continuèrent à régner nominalement à Pagan, ainsi que l'atteste l'épigrahpie »[1].

11. Le Cambodge à la fin du XIIIe siècle : récit de Tcheou Ta-kouan.

On a vu que, peu de temps avant la venue au Cambodge de l'envoyé chinois Tcheou Ta-kouan en 1296, une guerre désastreuse avec les T'ais de Sukhôt'ai avait ravagé le pays. Le roi Jayavarman VIII était âgé lors de ces événements : « La terre soutenue par un vieux roi, dit une inscription[2], éprouvait l'incommodité d'une surabondance de ronces (d'ennemis) ». En 1295, d'après deux inscriptions du siècle suivant[3], il abdiqua et fit sacrer roi le prince Çrîndravarman qui avait épousé sa fille aînée Çrîndrabhûpeçvarachûdâ[4]. Mais, suivant le témoignage de Tcheou Ta-kouan qui arriva au Cambodge l'année suivante, le changement de règne aurait été plus dramatique.

« Le nouveau prince, dit-il, est gendre de l'ancien ; il avait adopté la carrière des armes. Le beau-père aimait sa fille ; la fille lui déroba l'épée d'or et la porta à son mari. Aussi le fils dépouillé de la succession com-

1. *Ibid.*, p. 680.
2. L. Finot, *Le temple d'Îçvarapura*, Mém. Arch. EFEO., I, p. 89.
3. *Ibid.*, p. 105. — Barth et Bergaigne, *Inscr. du Cambodge*, p. 584.
4. L. Finot, *loc. cit.*, pp. 80-81.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

plota-t-il pour lever des troupes. Le nouveau prince le sut, lui coupa les doigts de pied et le relégua dans une chambre obscure »[1]. Une inscription de Çrîndravarman semble en effet faire une discrète allusion aux compétitions qui précédèrent son avènement. « La terre, jadis abritée en même temps et de toutes parts, *sous la foule des parasols blancs des rois*, souffrait de la brûlure du soleil ; maintenant, à l'ombre du seul parasol blanc (du nouveau roi), elle n'en sent plus aucune »[2].

Les sources épigraphiques, d'où sont extraites les rares données relatives aux successeurs de Jayavarman VII, sont constituées par des inscriptions émanant de savants brahmanes qui semblent avoir voulu renouer la tradition des grandes familles sacerdotales des siècles précédents, interrompue par la ferveur bouddhique de Dharan*î*ndravarman II, de Jayavarman VII et de leurs épouses. C'est sans doute à cette restauration passagère de l'orthodoxie çivaïte qu'il faut attribuer la fureur iconoclaste qui s'est exercée sur les monuments de l'époque de Jayavarman VII, et qui a eu pour résultat le grattage des innombrables images du Buddha en bas-relief ornant les murs et les piliers des temples, et leur remplacement par des lingas ou des ascètes en prière.

Le peu que les inscriptions nous rapportent du règne de Jayavarman VIII, ainsi que son nom posthume de Parameçvarapada[3], semblent permettre de lui imputer une part de la responsabilité de ces actes de vandalisme. Une de ses épouses, la reine Chakravartirâjadevî, était fille de ce brahmane qui était venu de Birmanie au temps de Jayavarman VII et qui avait reçu le titre de

1. BEFEO., II, p. 176.
2. L. Finot, *loc. cit.*, p. 89.
3. *Ibid.*, p. 80.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Jayamahâpradhâna[1]. Une belle-sœur de ce dernier avait épousé un savant professeur, Jayamangalârtha, dont elle eut un fils, pourvu du même titre. Jayavarman VIII tenait ce dernier en telle faveur qu'en 1295, l'année même de son abdication volontaire ou forcée, il fit élever un temple dans la capitale[2] pour y placer la statue de ce Jayamangalârtha fils, qui se trouvait être le cousin de la reine, et qui devait mourir plus que centenaire sous le règne de son deuxième successeur[3]. Par ailleurs, la dernière inscription sanskrite du Cambodge, celle dite d'Angkor Vat, nous fait connaître un autre savant brahmane, nommé Vidyeçavid, descendant du brahmane Sarvajn'amuni qui était « né dans l'Âryadeça (c'est-à-dire l'Inde) et était venu par pitié dans ce pays de Kambu[4] ». C'est ce brahmane qui, à la demande de Jayavarman VIII dont il était le hotar, aurait sacré roi son gendre Çrîndravarman[5].

Mais le bouddhisme singhalais, qu'un des fils de Jayavarman VII était, on s'en souvient, allé étudier à Ceylan[6], avait déjà ses adeptes et ses prêtres au moment du séjour de Tcheou Ta-kouan. Ce dernier accompagnait l'ambassadeur envoyé en 1295 au Cambodge pour essayer d'en obtenir le tribut. Il partit de Wen-tcheou (Tchö-kiang) le 20 du 2e mois de l'année 1296, et fut de retour le 12e jour du 8e mois de l'année 1297[7]. « L'ambassade aurait eu, selon lui, plein succès, et l'hommage fut rendu ; mais, peut-être est-il trop intéressé

1. Supra, p. 292.
2. H. Marchal, *Guide archéologique aux temples d'Angkor*, pp. 136-138. — M. Glaize, *Les monuments du groupe d'Angkor*, Saigon, 1944, pp. 179-180.
3. L. Finot, *Inscr. d'Angkor*, BEFEO., XXV, pp. 395-406 ; Mém. archéol., I, pp. 95-106.
4. Barth et Bergaigne, *Inscr. sanskr. du Cambodge*, p. 579.
5. *Ibid.*, p. 584.
6. Supra, p. 299.
7. BEFEO., II, p. 141.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

dans l'affaire pour que nous accordions pleine créance à ses dires. En fait, il n'y a aucune trace que des relations officielles régulières aient suivi la mission de 1296 »[1].

Plus important pour l'historien que l'obtention du tribut, le principal résultat du voyage de TCHEOU TA-KOUAN fut la rédaction de ces fameux *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* traduits dès 1819 par A. RÉMUSAT[2], et traduits à nouveau par P. PELLIOT en 1902[3].

Après avoir donné la position géographique du pays de Tchen-la ou Tchan-la, appelé aussi Kan-po-tche ou Kan-p'ou-tche (Kambuja), l'auteur relate sommairement son itinéraire, de Chine aux bouches du Mékong, puis la remontée du fleuve et du bras du Lac par Tch'a-nan (Kompong Ch'nang), Fo-ts'ouen (Pursat) et Kan-p'ang (Kompong), l'embarcadère de la capitale. De celle-ci, il donne une description qui correspond très exactement à la ville de Jayavarman VII, l'actuel Angkor Thom, avec ses murailles et ses fossés, ses cinq portes précédées des ponts à balustrades de nâgas, la tour d'or (Bayon) au centre de la ville, la tour de cuivre (Baphuon) à un *li* au nord, le Palais Royal à encore un *li* plus au nord. A l'extérieur de la ville, il mentionne : au sud, la tour de Lou Pan (Phnom Bakhèng), la tombe de Lou Pan (Angkor Vat) ; à l'est, le lac oriental (Baray oriental) ; au nord, le lac du Nord (Veal Reachdak ou Baray de Preah Khan) avec le temple de Neak Peân au milieu.

1. *Ibid.*, p. 131.
2. *Nouvelles Annales de voyages*, III. Réimpression dans *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, I, 1829, pp. 100-152.
3. *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, BEFEO., II, pp. 123-177. Cf. G. CŒDÈS, *Notes sur Tcheou Ta-kouan*, BEFEO., XVIII, 9, p. 4 ; *Nouvelles notes*, T'oung Pao, XXX, 1933, p. 224. — Une nouvelle traduction, copieusement annotée, doit paraître dans les œuvres posthumes de P. PELLIOT. Elle a été utilisée ici dans tous les cas où elle marque par rapport à l'ancienne une amélioration certaine.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Tcheou Ta-kouan décrit ensuite les divers genres d'habitations, en commençant par le Palais Royal dans lequel « il y a une tour d'or (Phimeanakas) au sommet de laquelle couche le roi. Tous les indigènes prétendent que dans la tour il y a un génie qui est un serpent à neuf têtes, maître du sol de tout le royaume. Il apparaît toutes les nuits sous la forme d'une femme. C'est avec lui que le souverain couche d'abord et s'unit ».

A propos de l'habillement, il note la vogue des étoffes d'Occident, et décrit ainsi le costume royal : « Seul le prince peut se vêtir d'étoffe à ramages serrés. Il porte un diadème d'or, semblable à ceux qui sont sur la tête des Vajradhara. Quand il n'a pas de diadème, il enroule seulement dans son chignon une guirlande de fleurs odorantes qui rappellent le jasmin. Sur le cou, il a près de trois livres de grosses perles. Aux poignets, aux chevilles et aux doigts, il porte des bracelets et des bagues d'or enchâssant des œils-de-chat. Il va nu-pieds, et la plante de ses pieds et la paume de ses mains sont teintes en rouge par la drogue rouge. Quand il sort, il tient à la main une épée d'or ».

A propos des fonctionnaires, « ministres, généraux, astronomes » et petits employés, Tcheou Ta-kouan note très justement le caractère de cette oligarchie aristocratique qu'était l'administration cambodgienne. « La plupart du temps on choisit des princes pour les emplois, sinon, les élus offrent leurs filles comme concubines royales ». Il confirme les données de l'épigraphie sur les insignes de dignité : palanquins à brancard d'or ou d'argent, parasols à manche d'or ou d'argent. « Les fonctionnaires ayant droit au parasol d'or sont appelés *pa-ting* ou *ngan-ting* (*mrateng*, *amteng*) ; ceux qui ont le parasol d'argent sont appelés *sseu-la-ti* (*çreshthin*) ».

Le Chinois a reconnu l'existence de trois sectes religieuses : les *Pan-k'i* (*pandita*), c'est-à-dire les brahmanes,

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

« qu'on voit s'habiller comme le reste des hommes, à l'exception d'un cordon de fil blanc qu'ils s'attachent au cou et qui est la marque distinctive des lettrés » ; les *Tch'ou-kou* (siamois *chao ku* « monseigneur », appellatif des bonzes bouddhistes), qui se rasent la tête, portent des vêtements jaunes, se découvrent l'épaule droite, pour le bas du corps se nouent une jupe de toile et vont nu-pieds », adorent une image « tout à fait semblable au Buddha Çâkyamuni, et qu'ils appellent *Po-lai* (*Preah*) », ne font qu'un repas par jour et récitent de nombreux textes écrits sur feuilles de palmiers ; les *Pa-sseu-wei* ([*ta*]*pasvin*, ascètes), adorateurs du linga, « bloc de pierre assez semblable à la pierre de l'autel du dieu du sol en Chine ».

Le Chinois professe quelque mépris pour les mœurs des habitants « grossiers et très noirs », mais il a vu des femmes de l'aristocratie « blanches comme le jade ». D'après lui, « le souverain a cinq épouses, une de l'appartement privé proprement dit, et quatre pour les quatre points cardinaux », sans parler de milliers de concubines.

Dans un long paragraphe composé d'après des informations dont il ne garantit pas l'exactitude (« comme on ne permet pas aux Chinois d'être témoins de ces choses, on n'en peut savoir l'exacte vérité »), il décrit sous le nom obscur de *tchen-t'an* un rite de défloration des filles nubiles.

Les esclaves paraissent avoir été recrutés presque exclusivement parmi les sauvages, « hommes des solitudes montagneuses », comprenant la langue courante ; les autres « qui ne se plient pas à la civilisation, errent dans les montagnes ».

La langue khmère est très exactement caractérisée, par rapport à la chinoise, par l'ordre des mots dans la phrase, le déterminant suivant le déterminé à l'inverse

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du chinois. Les mots cités, noms de nombre et termes de parenté, sont aisément reconnaissables. Des écrits à la craie sur peau noircie mentionnés par TCHEOU TA-KOUAN aucun spécimen n'est venu jusqu'à nous, mais il n'est pas douteux que les *krang* de papier noir n'en soient les modernes représentants.

Les fêtes des douze mois font ensuite l'objet d'un intéressant chapitre, dans lequel quelque confusion semble s'être introduite entre les numéros des mois chinois et cambodgiens. Parmi ces fêtes, TCHEOU TA-KOUAN mentionne une fête des lumières qui doit être en rapport avec la fête des morts, le « jet de la balle » qui accompagne actuellement les chants alternés des garçons et des filles au moment du nouvel an, le lavage des Buddhas qui a lieu aussi au nouvel an, la revue de la population, sorte de recensement qui était autrefois pratiqué aussi au Siam, le brûlage du riz, fête agricole marquant la fin de la récolte.

En ce qui concerne la justice, TCHEOU TA-KOUAN note que « les contestations du peuple, même insignifiantes, vont toujours jusqu'au souverain ». Par ailleurs, il ne parle que des tortures et des ordalies.

Parmi les maladies, il cite la lèpre, « maladie due aux conditions climatériques du pays. Il y a un souverain qui a attrapé cette maladie ; c'est pourquoi les gens ne la considèrent pas avec mépris ».

En fait de rites funéraires, il ne mentionne guère que l'exposition des corps aux bêtes sauvages. « Maintenant, il y a aussi peu à peu des gens qui brûlent leurs morts ; ce sont, pour la plupart, des descendants de Chinois... Le souverain est enterré dans une tour, mais je ne sais si on enterre son corps ou seulement ses os ».

TCHEOU TA-KOUAN parle ensuite de l'agriculture mentionnant à ce propos le riz flottant, puis de la configuration physique du pays, de ses productions, du commerce

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

qui s'y fait, des marchandises chinoises qu'on y désire, des plantes et des animaux. Il décrit le mobilier et la vaisselle des Cambodgiens qui ont toujours été et sont restés rudimentaires, les voitures et palanquins, les barques (jonques et pirogues).

Parmi les quatre-vingt-dix provinces il énumère Tchen-p'ou, Tch'a-nan, Pa-kien, Mo-leang, Pa-sie, P'ou-mai, Tche-kouen, Mou-tsin-po, Lai-kan-k'eng, Passseu-li, dont bien peu sont susceptibles d'une identification [1].

« Chaque village a un temple ou un stûpa. Si les habitants sont tant soit peu nombreux, ils ont un officier de police appelé *mai-tsie* (*me srok* ?). Sur les grandes routes, il y a des lieux de repos analogues à nos relais de poste ; on les appelle *sen-mou* (*samnak*) ».

Après quelques détails sur la récolte du fiel humain (qui était encore pratiquée au moment de l'établissement du protectorat français), sur les bains, et sur l'armement [2], TCHEOU TA-KOUAN termine sa relation par la description d'une sortie du roi qui mérite d'être citée en entier :

« J'ai passé plus d'une année dans le pays et je l'ai vu sortir quatre ou cinq fois. Quand le prince sort, des troupes sont en tête d'escorte ; puis viennent les étendards, les fanions, la musique.

1. *Tch'a-nan* est *Kompong Ch'nang* dont les crevettes d'eau douce sont toujours aussi grosses que du temps de TCHEOU TA-KOUAN (« Les crevettes de *T'ch'a-nan* pèsent une livre et plus ») ; *Mo-leang* est *Malyang* (supra, p. 287.) ; *P'ou-mai* est peut-être *P'imai* ; les autres noms ne se laissent pas identifier pour le moment.

2. « Dans la main droite ils tiennent la lance, dans la main gauche le bouclier », ce qui est conforme à ce que montrent les bas-reliefs. Mais lorsqu'il ajoute : « Les Cambodgiens n'ont ni arcs, ni flèches, ni balistes, ni boulets, ni cuirasses, ni casques », il fait erreur, ou bien l'armement marquait à son époque une sérieuse régression par rapport à l'époque d'Angkor Vat où les guerriers portent casque et cuirasse, et à celle du Bayon où sont figurées de curieuses balistes d'origine chinoise (P. MUS, *Les balistes du Bayon*, BEFEO., XXIX, pp. 331-341).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

« Des filles du palais, au nombre de trois à cinq cents, en étoffes à ramages, des fleurs dans les cheveux, tiennent à la main des cierges, et forment une troupe ; même en plein jour leurs cierges sont allumés. Puis viennent des filles du palais portant des ustensiles royaux d'or et d'argent, et toute la série des ornements, le tout de modèles très particuliers et dont l'usage m'est inconnu. Ensuite il y a des filles du palais tenant la lance et le bouclier, et qui sont la garde privée du prince ; elles aussi forment une troupe. Suivent les charrettes à chèvres, les charrettes à chevaux, toutes ornées d'or. Les ministres, les princes sont montés à éléphant, devant eux on aperçoit de loin leurs parasols rouges qui sont innombrables. Après eux arrivent les épouses et concubines du roi, en palanquin, en charrette, à cheval, à éléphant. Elles ont, certainement, plus de cent parasols tachetés d'or. Derrière elles c'est le souverain debout sur un éléphant, et tenant à la main la précieuse épée. Les défenses de l'éléphant sont également dans un fourreau d'or. Il y a plus de vingt parasols blancs tachetés d'or, et dont les manches sont en or.

« Des éléphants, nombreux, se pressent autour de lui, et à nouveau, il y a des troupes pour le protéger. Si le roi se rend à un endroit voisin, il ne se sert que des palanquins d'or portés par dix filles du palais. Le plus souvent, le roi, en sortant, va voir une petite tour d'or devant laquelle est un Buddha d'or. Ceux qui aperçoivent le roi doivent se prosterner et toucher la terre du front. C'est ce qu'on appelle *san-pa* (*sampeah*). Sinon ils sont saisis par les maîtres des cérémonies qui ne les relâchent pas sans qu'il leur en coûte. Chaque jour, le roi tient audience pour les affaires du gouvernement, deux fois. Il n'y a pas de liste arrêtée. Ceux des fonctionnaires ou du peuple qui désirent voir le souverain, s'asseyent à terre pour l'attendre. Au bout de

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

quelque temps, on entend dans le palais une musique lointaine ; et au dehors on souffle dans les conques, comme bienvenue au roi.

« J'ai entendu dire qu'il ne se servait que d'un palanquin d'or. Il ne vient pas de loin. Un instant après on voit deux filles du palais relever le rideau de leurs doigts menus, et le roi, tenant en main l'épée, apparaît à la fenêtre d'or. Ministres et gens du peuple joignent les mains et frappent le sol du front ; quand le bruit des conques a cessé, ils peuvent relever la tête. Immédiatement après, le roi va s'asseoir. Au lieu où il s'assied, il y a une peau de lion qui est un trésor royal héréditaire.

« Quand les affaires sont terminées, le prince se retourne ; les deux filles du palais laissent tomber le rideau ; tout le monde se lève.

« On voit par là que, tout en étant un royaume de barbares, ces gens ne laissent pas de savoir ce que c'est qu'un prince ».

12. Le Champa à la fin du XIIIe siècle.

Au Champa Indravarman V, déjà fort âgé lors du passage de Marco Polo en 1285, dut mourir peu de temps après. Il eut pour successeur son fils, le prince Harijit, qui prit pour nom de règne Jaya *Sim*havarman (III). C'est le Chê Mân des Annamites [1].

Par son attitude énergique en 1292, lors du passage le long des côtes du Champa de la flotte mongole qui se rendait dans l'Archipel pour venger l'insulte faite à Java aux envoyés de K'oubilai, et pour obtenir la soumission des petits Etats de Sumatra, il sut éviter un débarquement [2].

1. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 188.
2. *Ibid.*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Après avoir épousé une princesse javanaise, la reine Tapasî, il brigua la main d'une princesse annamite, et en 1306 obtint de l'empereur Trân Anh-tôn, en échange des deux provinces chames situées au nord du col des nuages [1], la main de sa sœur, la princesse Huyên Trân, qui reçut le titre de Parameçvarî [2].

Il mourut l'année suivante, après avoir élevé à Phan-rang le temple de Po Klaung Garai [3], et au Darlac celui de Yang Prong [4].

1. *Ibid.*, p. 189-190.
2. E. AYMONIER, *L'inscription chame de Po Sah*, Bull. Comm. archéol. Indochine, 1911, p. 15.
3. H. PARMENTIER, *Inv. descriptif des monuments chams*, I, pp. 81-95.
4. *Ibid.*, pp. 557-559.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

XIII

LE DÉCLIN DES ROYAUMES HINDOUS
(Première moitié du XIVe siècle).

1. La fin du royaume t'ai de Sukhôt'ai et la fondation d'Ayuth'ya (1350). — 2. La fondation du royaume laotien de Lan Ch'ang (1353). — 3. Le royaume t'ai de Lan Na. — 4. La Birmanie sous la domination des T'ais. — 5. Le Cambodge : les derniers rois mentionnés dans l'épigraphie. — 6. Le Champa. — 7. La Péninsule Malaise et Sumatra : progrès de l'Islam. — 8. Java : le royaume de Mojopahit jusqu'à l'avènement de Hayam Wuruk (1350).

On a vu dans le chapitre précédent les répercussions politiques de l'avènement des Mongols en Chine. Elles s'accompagnèrent de grands changements dans le domaine spirituel. Au début du XIVe siècle, la culture sanskrite est en pleine décadence et les dernières inscriptions sanskrites datent de 1253 au Champa, de 1330 environ au Cambodge, de 1378 à Sumatra. Dans les bassins du Ménam et du Mékong, ce qui restait de l'hindouisme et du bouddhisme du Grand Véhicule fait place à l'orthodoxie bouddhique singhalaise de langue pâlie, introduite sur la péninsule indochinoise par les Môns de Birmanie et propagée par les T'ais. A Sumatra, l'Islam a commencé à faire son apparition. A Java et à Bali, le tantrisme hindou est, au moins

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

dans son expression littéraire et artistique, fortement influencé par le substrat indonésien autochtone.

La période hindoue de l'histoire de l'Inde extérieure touche à sa fin, par suite de la raréfaction des échanges culturels avec l'Inde propre, consécutive aux invasions musulmanes dont celle-ci est le théâtre.

1. La fin du royaume t'ai de Sukhôt'ai et la fondation d'Ayuth'ya (1350).

On ignore la date exacte de la mort de Râma K'amhèng. Il semble résulter d'un passage de l'*Histoire des Yuan*[1] qu'elle aurait eu lieu entre l'ambassade de 1295 et celle de 1299. A cette date, en effet, le roi du Sien « présenta au trône une supplique disant qu'*au temps où son père était sur le trône*, la Cour avait accordé en don à celui-ci des chevaux blancs avec selles et brides et des vêtements en fil d'or, et il demandait que conformément à ce précédent on lui en accordât ». Cette supplique, qui fut suivie d'un refus partiel, a l'air d'émaner d'un nouveau roi. Toutefois, l'avènement avant 1299 du successeur de Râma K'amhèng semble difficile à concilier avec les données du *Râjâdhirâja* ou *Histoire de Martaban*, d'après lesquelles, à la mort de Wareru en 1313, son successeur reçut de P'ra Ruang le titre de *Râmapratishtha* « établi par Râma », qui ne peut guère avoir été conféré que par Râma K'amhèng[2]. Par ailleurs, si le fils de Râma K'amhèng avait succédé à son père avant 1299, il aurait régné environ 50 ans, ce qui semble bien long pour un roi dont on sait si peu de chose. Il est plus vraisemblable que Râma K'amhèng cessa de

1. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, pp. 243 et 251.
2. Prince Damrong, *Siamese history prior to the founding of Ayudhyâ*, J. Siam Soc., XIII, 1919, p. 51.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

régner peu avant 1318, date à laquelle le roi de Martaban envahit Tavoy et Tenasserim[1].

Si cette conjecture est exacte, c'est encore Râma K'amhèng qui en 1313 provoqua au Champa ces incursions dont parlent les annales annamites[2]. Ses troupes durent pour cela traverser des territoires qui avaient appartenu au Cambodge, et que celui-ci avait perdu ou n'était plus en état de défendre contre son redoutable voisin.

La légende veut que P'ra Ruang ait disparu dans les rapides de la rivière de Savank'alôk[3]. Il est difficile de dire si cette légende repose sur un fait historique, et si elle s'applique à Râma K'amhèng ou à quelque autre souverain de sa dynastie.

Râma K'amhèng eut pour successeur son fils Lö T'ai, que par suite d'une fausse lecture[4] on a longtemps appelé Süa T'ai, « le Tigre des T'ais » : cet *idolum libri* reparaît de temps en temps dans les livres.

Le nom de Lö T'ai ne peut être associé qu' à fort peu d'événements historiques.

Du côté de la Birmanie, il semble avoir profité de troubles qui survinrent à Martaban pour reprendre Tavoy et Tenasserim[5]. Mais il fut moins heureux lorsqu'il essaya de venger le meurtre de son petit-fils qui avait tenté de prendre le pouvoir à Martaban : son armée fut défaite et Martaban cessa de reconnaître sa suzeraineté[6].

C'est encore Lö T'ai qui, vu la date, envoya en 1335 au col de Cüa Rao, sur la chaîne annamitique, une délé-

1. *Ibid.*, p. 52.
2. G. Maspero, *Le royaume de Champa*, pp. 196-197.
3. C. Notton, *Légendes sur le Siam et le Cambodge*, p. 26.
4. *Mission Pavie, Etudes diverses*, II, p. 235. Cf. G. Cœdès, *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, BEFEO., XVII, 2, p. 5.
5. A. P. Phayre, *History of Burma*, p. 66.
6. *Ibid.*, p. 67.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

gation pour saluer l'empereur d'Annam Trân Hiên-tôn, qui menait alors campagne contre le royaume t'ai d'Ai-lao (Sud-Ouest du Yun-nan)[1].

Vers 1340, Lö T'ai désigna comme vice-roi à Si Sach'analai (Savank'alôk) son fils Lü T'ai, et mourut très probablement en 1347[2]. Sa dévotion au bouddhisme et ses œuvres religieuses lui valurent le titre de Dharmarâja ou Dharmikarâja, « roi pieux »[3], que ses successeurs portèrent après lui. On lui doit notamment la fondation de plusieurs *Buddhapâda* ou empreintes du pied du Buddha, faites à l'imitation de celle qui est vénérée à Ceylan sur le sommet du Sumanakûta[4] ou Pic d'Adam.

Les relations entre Sukhôt'ai et la métropole du bouddhisme s'intensifièrent en effet sous le règne de Lö T'ai, en partie grâce à l'action d'un prince t'ai qui prit la robe jaune, fit un voyage dans l'Inde et à Ceylan et en rapporta des reliques miraculeuses. Ce prince, qui après ce voyage reçut le titre de Mahâthera Çrî Sradhârâjachûlâmuni Srî Ratanalankâdipa Mahâsâmi, était un petit-fils de ce Pha Müöng qui, l'on s'en souvient, avait mis sur le trône de Sukhôt'ai le père de Râma K'amhèng. Après une jeunesse mondaine, « tantôt faisant le bien, tantôt faisant le mal, tantôt riant, tantôt pleurant, tantôt gagnant, tantôt perdant, tantôt heureux, tantôt malheureux, tournant, allant et venant, le cœur inquiet au milieu de ce monde des transmigra-

1. H. Maspero, *Le frontière de l'Annam et du Cambodge*, BEFEO., XVIII, 3, p. 35.

2. G. Cœdès, *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, BEFEO., XVII, 2, pp. 9 et 45.

3. J'adopte sur ce point les conclusions de P'raya Nak'ôn P'rah Ram, *Who was Dharmarâjâ I of Sukhothai*, J. Siam Soc., XXVIII. 1935, p. 214.

4. G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam*, I, pp. 89-90, 127-129. D'accord avec l'article cité dans la note précédente, j'attribue maintenant la fondation de ces empreintes à Lö T'ai et non à son fils Lü T'ai.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

t'ons », il semble que vers la trentaine il ait perdu un fils et que ce deuil lui ait fait comprendre que « ce monde des transmigrations est instable, éphémère, illusoire ». Après avoir, à l'instar du Buddha dans sa dernière existence terrestre, pratiqué la perfection de libéralité, « il prit le froc et quitta le monde portant en bandoulière le bol à aumônes ». Curieuse figure de « prince talapoin » comme le Siam en a connu beaucoup jusqu'en plein XXe siècle. Une longue inscription qui provient de Sukhôt'ai, et d'où sont extraits les passages ci-dessus, raconte tout au long sa carrière[1]. C'est sans doute du même personnage que parle une autre inscription[2] selon laquelle il aurait voyagé dans le Nord à Müöng Fang, P'rè, Lamp'un, Tak, puis dans l'Inde « au royaume de Kalinga, à Pâtaliputra au Cholamandala, au royaume des Mallas, et jusqu'à l'île de Lankâ (Ceylan) pour essayer de trouver de précieuses reliques ».

Les fondations qui lui sont attribuées par ces deux inscriptions sont désignées d'une façon trop vague pour pouvoir être identifiées avec certitude. D'importants travaux d'agrandissement et de restauration furent entrepris par ses soins dans un monument qui doit correspondre au Vat Mahath'at de Sukhôt'ai[3]. Ces travaux furent exécutés en partie par des ouvriers ramenés de Ceylan : il y a là une précieuse indication sur une des origines possibles de l'influence singhalaise qui a été décelée dans l'art de Sukhôt'ai[4].

Lö T'ai eut pour successeur son fils Lü T'ai, vice-roi à Si Sach'analai (Savank'alôk)[5]. Ce prince était un lettré qui composa en 1345 un gros traité de cosmologie

1. *Ibid.*, pp. 49-75.
2. *Ibid.*, pp. 145-149. P'RAYA NAK'ÔN P'RAH RAM, *loc. cit.*, pp. 218-220.
3. L. FOURNEREAU, *Le Siam ancien*, I, p. 257 (sous le nom de Vat Jai).
4. R. S. LE MAY, *Buddhist art in Siam*, pp. 114-119.
5. Supra, p. 366.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

bouddhique, la *Traibhûmikathâ*, qui nous est parvenu sous le nom de *Traiph'um P'ra Ruang* dans sa rédaction siamoise ancienne à peine altérée[1], et dont les versions modernes constituent encore actuellement le fond des connaissances populaires au Siam et au Cambodge.

En 1347, il se rendit à Sukhôt'ai, où des troubles semblent avoir éclaté, sans doute à la mort de son père. Il s'empara de la ville et s'y fit sacrer roi avec le titre Çrî Sûryavaṃça Râma Mahâdharmarâjâdhirâja[2].

Une fois sur le trône de Sukhôt'ai, Lü T'ai semble s'être plus préoccupé de la morale et de la religion de ses sujets que de conquêtes guerrières.

« Sa Majesté, dit une de ses inscriptions, a étudié intégralement les saintes Ecritures. Il a étudié le Vinaya et l'Abhidharma selon la méthode des maîtres traditionnels, à commencer par les brahmanes et les ascètes. Le roi connaît le Veda, les traités et les traditions, la loi et les maximes, à commencer par les traités d'astronomie... Sa science est sans égale... Il connaît les années déficientes et les années à mois intercalaires, les jours, les mansions lunaires. Usant de son autorité, il a réformé le calendrier »[3].

« Ce roi, dit une autre inscription, règne en observant les dix préceptes royaux. Il sait avoir pitié de tous ses sujets. S'il voit le riz d'autrui, il ne le convoite pas, et s'il voit les richesses d'autrui, il n'en est pas indigné... S'il prend des gens coupables de fourberie et d'insolence, des gens qui mettent du poison dans son riz de manière à lui causer maladie et mort, jamais il ne les tue ni ne les frappe, mais il fait grâce à tous ceux qui se montrent mauvais envers lui. La raison pour laquelle il réprime

1. Publiée à Bangkok en 1912 ; cf. G. Cœdès, *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, BEFEO., XVII, 2, pp. 4-6.
2. *Ibid.*, pp. 13, 45.
3. G. Cœdès, *Recueil des inscr. du Siam*, I, pp. 98-99.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

son cœur et refrène son esprit et ne se met pas en colère quand il conviendrait de s'y mettre, c'est qu'il a le désir de devenir un Buddha et le désir de mener toutes les créatures par delà l'océan de douleurs de la transmigration »[1].

Malheureusement pour lui, ce savant et pieux monarque, qui réformait le calendrier et pratiquait le pardon des offenses, avait au sud un voisin plus entreprenant. On ignore tout de ce qui s'était passé au XIIIe siècle dans ce royaume de Lavo, mentionné sous le nom de Lo-hou dans l'*Histoire des Yuan* où sont énumérées plusieurs ambassades envoyées par lui de 1289 à 1299[2]. D'après des traditions sans fondement historique connu[3], un chef t'ai nommé Jayaçrî et descendant d'un prince de Ch'ieng Sèn, se serait établi à P'ra Pathom, et aurait pris pour gendre le chef de Müöng U T'ong, ancienne cité dont les vestiges se voient encore dans la région de Sup'an[4]. Vers 1347, à la suite d'une épidémie de choléra, le prince d'U T'ong, qui entre temps avait succédé à son beau-frère, abandonna sa résidence et vint fonder à 50 kilomètres au sud de Lavo (Lop'buri) une nouvelle capitale[5] située sur une île du Ménam, à un carrefour de grandes voies fluviales. Il lui donna le nom de Dvâravatî Srî Ayudhyâ[6], en même temps qu'il

1. *Ibid.*, p. 107.

2. Supra, p. 348. Le *Tao yi tche lio* de WANG TA-YUAN (1350) nomme parmi ses dépendances, d'ailleurs difficiles à identifier, des pays qui, au siècle précédent, figuraient parmi les dépendances du Cambodge dans le *Tchou fan tche* de TCHAO JOU-KOUA.

3. Résumées et discutées par le Prince DAMRONG, *Siamese history prior to the founding of Ayuddhyâ*, J. Siam Soc., XIII, 1919, pp. 35-40.

4. H. G. QUARITCH WALES, *Towards Angkor*, chap. IX (A cholera-stricken city), pp. 132-146 ; *Some notes on the Kingdom of Dvârvatî*, J. Greater India Soc., V, 1938, pp. 24-32.

5. Prince DAMRONG, *loc. cit.*, pp. 63-66.

6. Sur ce nom, où je crois retrouver une survivance du nom de ce royaume de Dvâravatî qui avait précisément son centre sur le bas Ménam (supra, p. 131), cf. Prince DHANI NIVAT, *The city of Thawarawadi Sri Ayudhya*, J. Siam Soc., XXXI, 1939, p. 147.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

se faisait couronner en 1350 sous le nom de Râmâdhipati. L'année précédente, en 1349[1], il avait poussé vers le nord une expédition, qui sans coup férir avait entraîné la soumission de Sukhôt'ai et de son pieux roi, dont les dispositions pacifiques n'avaient peut-être pas été sans influencer la décision du fondateur d'Ayuth'ya. Dépouillé de son indépendance, le roi Lü T'ai se tourna de plus en plus vers la religion, construisant temples et monastères, accueillant les religieux venus de Ceylan et entrant finalement dans les ordres en 1361.

C'est à Sukhôt'ai, entre 1250 et 1350, que se sont élaborés les traits caractéristiques de la civilisation siamoise, de ses institutions, comme de son art.

La ville était située à la limite entre la zone d'influence khmère et la zone d'influences mône et birmane. Par la rivière, le Mè Yom, elle était en relation aisée avec Lop'buri et les anciennes provinces khmères du bas Ménam. Elle était d'autre part située au débouché de la route venant de la basse Birmanie, qui assurait ses relations avec l'Ouest, et notamment avec Ceylan.

Du Cambodge, les Siamois s'assimilèrent l'organisation politique, la civilisation matérielle, l'écriture, un nombre considérable de mots. Les artistes siamois se mirent à l'école des artistes khmèrs et transformèrent l'art khmèr selon leur génie propre, et surtout sous l'influence de leur contact avec leurs voisins de l'Ouest, les Môns et les Birmans. De ceux-ci, les Siamois reçurent leurs traditions juridiques, d'origine indienne, et surtout le bouddhisme singhalais et ses traditions artistiques.

1. Date donnée par le *Tao yi tche lio*, E. HUBER, BEFEO., IX, p. 586. Sur les témoignages des chroniques en pâli concernant cette campagne, cf. G. CŒDÈS, *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, BEFEO., XVII, 2, pp. 40 et 43.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

2. La fondation du royaume laotien de Lan Ch'ang (1353).

On a vu que, au début du XIVe siècle, tout le territoire actuel du Siam se trouvait sous l'autorité des T'ais de Sukhôt'ai, à l'exception des provinces de l'Est, encore cambodgiennes. Mais celles-ci à leur tour ne devaient pas tarder à tomber en partie sous la domination d'une autre branche de la famille t'aie, celle que l'on appelle laotienne.

On se souvient qu'à la fin du XIIe siècle, la domination khmère s'étendait sur le Mékong jusqu'à la hauteur de Vieng Chan, puisqu'une stèle des hôpitaux de Jayavarman VII a été trouvée à Say Fong. « On sait par ailleurs, écrit H. MASPERO [1], que Vieng Chan passa sous la domination siamoise dans les dernières années du XIIIe siècle, conquise par Râma K'amhèng qui l'enleva probablement aux Cambodgiens ; malheureusement le silence des documents annamites et chinois au XIIIe siècle ne permet pas de déterminer le fait avec précision. Ce qui est certain, c'est que même après la perte de Vieng Chan, les Cambodgiens restèrent encore longtemps maîtres du pays situé en aval, à partir du grand coude du Mékong, et qu'ils l'occupaient encore dans la première moitié du XIVe siècle. Il fallut la formation d'un Etat laotien assez puissant, par la réunion des principautés de Müöng Ch'ava, aujourd'hui Luang P'ra Bang, et de Vieng Chan, pour les rejeter vers le sud et les réduire peu à peu aux territoires de population cambodgienne ».

La formation de cet Etat laotien fut favorisée par l'affaiblissement de Sukhôt'ai, et ce n'est sans doute pas un hasard si la fondation du royaume de Vieng Chan

1. *La frontière de l'Annam et du Cambodge*, BEFEO., XVIII, 3, p. 36.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

par Fa Ngum eut lieu en 1353[1], quatre ans après la soumission de Sukhôt'ai au jeune royaume d'Ayuth'ya.

« La tradition indigène, écrit L. FINOT[2], ne sait rien de la période qui s'étend entre le mythique Khun Lo (fils du légendaire Khun Borom) et le XIVe siècle. Elle conserve seulement une liste de noms de chefs désignés d'abord par le titre de *khun*, puis par celui de *t'ao*, enfin par celui de *p'raya*. Il y eut 15 *khun* et 6 *t'ao*. Le dernier de ceux-ci, T'ao Tavang, eut pour fils P'raya Lang, le premier des *p'raya* : c'est à lui que remontent les souvenirs des Laotiens sur leur histoire.

« P'raya Lang, ayant mal gouverné son royaume, fut exilé dans les montagnes (ou mis en cage à Pak U, d'après une autre tradition), et remplacé par son fils P'raya Kamphong. Lorsque celui-ci eut un fils, il envoya un message au roi détrôné pour lui demander quel nom il désirait qu'on donnât à son petit-fils. Le vieillard irrité ne répondit rien, sinon : *Phi fa pha* ! Que le ciel vous foudroie ! En recevant cette réponse, P'raya Kamphong, sans autrement s'en inquiéter, appela son fils Phi Fa, Génie du Ciel. Ce nom pompeux ne fut guère justifié. Phi Fa n'avait de commun avec le dieu dont il portait le nom qu'un goût très vif pour les femmes, qui ne s'arrêtait même pas aux portes du harem paternel. Il fut chassé et ne régna pas. Avant son expulsion, il avait eu un fils, le futur P'raya Fa Ngum, en 1316 ».

Le prince exilé trouva refuge à la Cour du roi du

1. « Les Annales de Vieng Chan et de Luang P'ra Bang, écrit H. MASPERO (*Ibid.*), attribuent la conquête de Vieng Chan au roi Fa Ngum et placent ces faits dans la seconde moitié du XIVe s. ; comme le successeur de ce Fa Ngum, le roi Sam Sen T'ai, reçut en 1404 le titre chinois de *siuan-wei-che*, la date des chroniques laotiennes ne doit pas être trop inexacte. Tous ces documents étrangers, en se complétant mutuellement, permettent ainsi de reconnaître, sinon de façon absolument précise, au moins avec quelque approximation, le moment où prit fin la domination cambodgienne en pays laotien ».

2. *Recherches sur la littérature laotienne*, BEFEO., XVII, 5, pp. 164-165.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Cambodge qui devait être alors Jayavarmaparameçvara, monté sur le trône d'Angkor en 1327[1]. Le jeune Fa Ngum fut élevé par un savant religieux de la capitale que les chroniques laotiennes appellent Maha Pasaman Chao (P'ra Mahâsamana). Lorsqu'il eut 16 ans, le roi du Cambodge lui donna en mariage sa fille la princesse Kèo ou Yot Kèo, ou Kèo Lot Fa, puis, à une date indéterminée mais qui doit se placer entre 1340 et 1350, lui confia une armée destinée à reconquérir le royaume de ses pères.

La chronique laotienne *Nit'an Khun Borom*[2] raconte avec force détails, dont l'historicité aurait besoin d'être confirmée par d'autres témoignages, l'avance victorieuse de cette expédition le long de la vallée du Mékong par Bassak, le Kammon, le Tran-ninh, les Hua P'an (où la frontière avec l'Annam fut fixée à la ligne de partage des eaux entre le Fleuve Rouge et le Mékong), les Sip Song P'an Na, puis la descente sur Ch'ieng Dong-Ch'ieng T'ong (Luang P'ra Bang) où Fa Ngum fut proclamé roi. Puis, toujours d'après la même source, Fa Ngum remontant le Mékong aurait mené une campagne victorieuse contre le Lan Na dont le roi Sam P'aya, après avoir essayé de résister à Ch'ieng Sèn, se serait enfui jusqu'à Ch'ieng Ray d'où il aurait traité avec Fa Ngum. A son retour, celui-ci aurait soumis les populations kha. Restait Vieng Chan que son itinéraire avait jusqu'ici évité. Il s'en empara au moyen de la ruse classique consistant à garnir des projectiles d'or et d'argent, à feindre la retraite, puis à fondre sur l'adversaire au moment où celui-ci se débandait pour ramasser le métal précieux. Après la prise de Vieng Chan, Fa Ngum poussa sur le plateau de K'ôrat jusqu'à Roi Et, puis

1. Infra, p. 379.
2. Traduite dans *Mission Pavie, Et. div.*, II, pp. 1-77. Pour Fa Ngum, v. pp. 17-38.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ayant organisé toutes ces conquêtes, il revint par Vieng Chan à Ch'ieng Dong-Ch'ieng T'ong où eut lieu son sacre solennel. D'après le *Nit'an Khun Borom* qui vient d'être analysé très sommairement, la facilité avec laquelle Fa Ngum obtint la soumission des chefs dans les pays conquis et l'amitié des rois voisins, aurait eu pour cause le sentiment d'une commune origine. « Comme vous, nous sommes les descendants de Khun Borom », lui disent les envoyés du Tran-ninh. « Nous sommes frères par Khun Borom et ne devons pas lutter avec les armes entre nous », affirme le chef lü des Sip Song P'an Na. Le roi d'Ayuth'ya lui-même, pour arrêter la marche de Fa Ngum sur le plateau de K'ôrat, lui rappelle qu'ils sont « frères depuis Borom », lui offre des territoires et lui promet une de ses filles en mariage. Nouvel exemple chez les chefs t'ais de ce sentiment d'une commune origine ethnique, qui a déjà été signalé [1].

Une autre source, le *P'ongsavadan* [2], donne pour l'expédition de Fa Ngum un itinéraire plus court, le faisant aller directement du Tranninh à Ch'ieng Dong-Ch'ieng T'ong, et plaçant seulement après son sacre ses négociations avec l'Annam pour la délimitation de la frontière et sa campagne sur le plateau de K'ôrat.

Quoi qu'il en soit, la date de 1353, donnée par divers textes pour le sacre solennel de Fa Ngum qui marque la fondation du royaume de Lan Ch'ang [3], a beaucoup de chances d'avoir été transmise correctement. A ma connaissance, la seule mention de Fa Ngum dans un document épigraphique se trouve dans une inscription de Sukhôt'ai postérieure à 1359 : il y est dit que cet Etat a pour voisin à l'est, sur le Mékong, le Chao P'raya Fa Ngom [4].

1. Supra, p. 345.
2. Utilisé par P. Le Boulanger, *Histoire du Laos Français*, pp. 41-51.
3. Sur ce nom, cf. G. Cœdès, *A propos des anciens noms de Luang Prabang*, BEFEO., XVIII, 10, pp. 9-11.
4. G. Cœdès, *Recueil des inscr. du Siam*, I, p. 129.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Cet avènement de Fa Ngum est important, non seulement parce qu'il marqua la constitution d'un Etat destiné à jouer en Indochine centrale un rôle politique de premier plan, mais aussi parce qu'il eut pour conséquence l'introduction sur le haut Mékong de la culture khmère et du bouddhisme singhalais de langue pâlie, par l'intermédiaire du Cambodge. Peu après son avènement, en effet, Fa Ngum fit venir du Cambodge une mission dirigée par son vieux maître spirituel Maha Pasaman, et composée de religieux et d'artisans : outre un certain nombre de textes sacrés, ils amenèrent la célèbre statue du P'ra Bang qui devait donner son nom à la capitale du Lan Ch'ang. Cette mission eut d'autant plus de succès qu'elle travaillait sur un terrain que le bouddhisme cambodgien avait déjà marqué de son empreinte [1].

3. Le royaume t'ai de Lan Na.

On vient de voir qu'au cours de son incursion au Lan Na, Fa Ngum s'était avancé jusqu'à Ch'ieng Ray, où s'était refugié le roi Sam P'aya. Il s'agit, vu la date, du roi Pha Yu, arrière-petit-fils de Mangray.

La mort de Mangray aux environs de l'an 1315 [2], après un règne d'une cinquantaine d'années, avait été le signal de compétitions entre ses héritiers. De ses trois fils mentionnés dans les chroniques, il avait supprimé l'aîné [3], et éloigné le plus jeune en l'envoyant chez les T'ais de la haute Salwin où il fonda la principauté de

1. P. LÈVY, *Les traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang*, BEFEO., XL, p. 411. — Supra, p. 232.
2. En 1311 d'après la *Jinakâlamâlinî* (G. CŒDÈS, *Documents*, BEFEO., XXV, p. 91), en 1317 selon la *Chronique de Ch'ieng Mai* (C. NOTTON, *Annales du Siam*, III, p. 74).
3. *Annales*, p. 72.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Müöng Nai (Moné) [1]. Restait le second fils, Grâma (Khun K'am) ou Jayasangrâma, qui avait pris part à la campagne contre Yiba, le dernier roi de Haripunjaya [2]. Ce fut lui qui succéda à Mangray, mais au bout de quelques mois, il se fit remplacer à Ch'ieng Mai par son fils Sèn Phu, installa deux autres de ses fils à Müöng Fang et à Ch'ieng Không et se retira lui-même à Ch'ieng Ray [3].

Mais à la nouvelle de la mort de son père Mangray, le prince de Müöng Nai vint se poser en prétendant, ou tout au moins réclamer sa part de la succession. Sèn Phu et son frère Nam T'uem, prince de Ch'ieng Không, se réfugièrent auprès de leur père à Ch'ieng Ray, pendant que leur oncle occupait Haripunjaya [4].

Ce qui se passa ensuite est très confus, et il suffira de marquer ici que Nam T'uem réussit à chasser l'envahisseur et à reprendre Haripunjaya. Mais son père ne l'y laissa pas ; il l'envoya à Ch'ieng Tung [5] et replaça Sèn Phu sur le trône de Ch'ieng Mai, en 1322 ou 1324 [6].

Sèn Phu ne tarda pas à son tour à installer à Ch'ieng Mai son fils K'am Fu pour pouvoir aller à Ch'ieng Ray soigner son père (Jayasangrâma) qui mourut en 1325 ou 1327 [7].

Sèn Phu reprit alors le pouvoir dans l'ensemble du territoire. En 1325 ou 1328 [8], il fonda, sur un site déjà ancien, la ville de Ch'ieng Sèn qui porte son nom. Il mourut en 1334 [9] et fut remplacé par son fils K'am Fu,

1. *Jinak.*, p. 92, n. 2. — *Annales*, p. 73.
2. *Annales*, p. 71.
3. *Jinak.*, pp. 91-92. — *Annales*, p. 74.
4. *Jinak.*, p. 92. — *Annales*, p. 75.
5. *Jinak.*, pp. 92-93. — *Annales*, pp. 75-77.
6. La première date est celle de la *Jinakâlamâlinî*, p. 93 ; la seconde est celle de la *Chronique de Ch'ieng Mai* (*Annales*, p. 77).
7. Même remarque.
8. Même remarque.
9. *Jinak.*, p. 93. — *Annales*, p. 80.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

qui ne régna que quelques années et mourut à Ch'ieng Ray[1].

Après avoir été sacré à Ch'ieng Ray, son fils Pha Yu, revint au bout de trois ans s'installer à Ch'ieng Mai qu'il agrandit et fortifia[2]. Il construisit en son centre un temple pour y placer les cendres de son père[3] : ce temple prit plus tard le nom de Vat P'ra Sing lorsqu'y fut installée la statue du P'ra Sing ou P'ra Sihing, « le Buddha singhalais »[4]. La date de la mort de Pha Yu est incertaine[5].

4. La Birmanie sous la domination des T'ais.

Des événements complexes qui se déroulèrent en Birmanie durant la première moitié du XIVe siècle dans les principautés t'aies, il suffira de dégager les faits suivants.

Dans le Sud, l'assassinat de Wareru fut le signal d'une série de conflits avec le royaume de Sukhôt'ai, auxquels il a déjà été fait allusion[6]. La descendance du chef t'ai s'installa à partir de Binnya U (1353-1385), à Hamsavatî (Pegu)[7], où elle régna jusqu'à la conquête de la ville en 1539 par le roi birman de Taungu.

Dans le centre, deux des trois frères qui s'étaient partagé la région de Kyaukse étant morts, le plus jeune Thihathu (Sîhasûra) resta seul maître de la situation.

1. En 1336 d'après *Jinak.* (*loc. cit.*, p. 94) ou en 1345, d'après *Annales*, p. 85.
2. *Jinak.*, p. 94.
3. *Ibid.* — *Annales*, pp. 84-85. L'urne contenant ces cendres a été retrouvée en 1925 (cf. *Annales*, pl. en face de p. 84, et *L'Illustration*, 5 sept. 1925, p. 238).
4. L'histoire de cette statue miraculeuse est racontée dans la *Jinak.*, pp. 97-103.
5. En 1355, d'après la *Jinak.*, p. 94, en 1367 d'après *Annales*, p. 85.
6. Supra, p. 365.
7. A. P. Phayre, *History of Burma*, pp. 67-68. — G. E. Harvey, *History of Burma*, pp. 111-112.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

En 1312, il choisit comme résidence Pinya[1] où sa descendance continua de régner jusqu'en 1364.

Un de ses fils, Sôyun s'installa en 1315 à Sagaing d'où il dominait le Nord et l'Ouest[2]. C'est un rejeton de cette branche de Sagaing, Thadôminbya, qui en 1364 fonda sur l'Irawadi, au débouché de la plaine de Kyaukse, la ville d'Ava[3] qui devait rester capitale pendant cinq siècles.

Dans l'Est enfin, la ville forte de Taungu, qui avait été fondée en 1280 et était restée le lieu de refuge des Birmans désireux de se soustraire à la domination des T'ais, devint en 1347 la capitale d'un nouvel Etat birman lorsque Thinkhaba y prit le titre de roi[4]. C'est un de ses descendants qui en 1539 conquerra Hamsavatî (Pegu) et y fondera un puissant Etat birman.

5. Le Cambodge : les derniers rois mentionnés dans l'épigraphie.

A Angkor, le roi Çrîndravarman qui régnait à l'époque de la visite de Tcheou Ta-kouan resta au pouvoir jusqu'en 1307, date à laquelle « il abdiqua en faveur du prince héritier (Yuvarâja) et se retira dans la forêt »[5]. C'est à lui que l'on doit la plus ancienne inscription du Cambodge en langue pâlie : elle commémore la fondation d'un vihâra et d'une image du Buddha en 1309, deux ans après l'abdication du roi[6].

On ignore les liens de parenté du nouveau roi avec Çrîndravarman. Une inscription dit qu'il était son parent (*vamça*), sans préciser davantage. Il prit en mon-

1. A. P. Phayre, *loc. cit.*, p. 59. — G. E. Harvey, *loc. cit.*, pp. 78-79.
2. A. P. Phayre, *ibid.* — G. E. Harvey, *loc. cit.*, p. 79.
3. A. P. Phayre, *loc. cit.*, p. 63. — G. E. Harvey, *loc. cit.*, p. 80.
4. A. P. Phayre, *loc. cit.*, p. 83. — G. E. Harvey, p. 123.
5. G. Cœdès, BEFEO., XXXVI, p. 15.
6. *Ibid.*, pp. 14-21.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

tant sur le trône le nom de Çrîndrajayavarman et régna 20 ans. Il enrichit le temple construit dans la capitale par Jayavarman VIII en l'honneur du brahmane Jaya Mangalârtha qui mourut sous son règne à l'âge de 104 ans [1]. En dehors de la venue en 1320 d'une mission chinoise chargée d'acheter au Cambodge des éléphants domestiques [2], on ne connaît aucun autre événement auquel on puisse attacher le nom de Çrîndrajayavarman.

En 1327, il fut remplacé par Jayavarmâdiparameçvara [3], dont on ignore les liens de parenté avec lui. On ne connaît guère ce roi que par une inscription khmère du Bayon [4] et par l'inscription sanskrite dite d'Angkor Vat [5], qui provient en réalité d'un site autrefois nommé Kapilapura, au nord-est du temple [6]. Cette inscription qui émane du savant brahmane Vidyeçadhîmant, serviteur des rois Çrîndravarman, Çrîndrajayavarman et Jayavarmâdiparameçvara [7], est la dernière inscription sanskrite du Cambodge. Tout imprégnée de mysticisme çivaïte, elle prouve que, dans un pays où le bouddhisme singhalais devait avoir déjà fait de très grands progrès, l'hindouisme avait trouvé à la Cour des successeurs de Jayavarman VII un dernier refuge. Six siècles n'ont pas réussi à l'en chasser, puisque dans les cérémonies royales du Cambodge moderne, les Bakô ou brahmanes de la Cour continuent à officier [8].

1. L. Finot, *Inscriptions d'Angkor*, BEFEO., XXV, pp. 403-406 ; Mém. archéol., I, pp. 103-106.
2. P. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 240, n. 5.
3. G. Cœdès, *La date d'avènement de Jayavarmaparameçvara*, BEFEO., XXVIII, p. 145.
4. G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 187.
5. Publiée par Barth et Bergaigne, *Inscr. sankr. du Cambodge*, pp. 560-588.
6. L. Finot, BEFEO., XXV, p. 365.
7. Barth et Bergaigne, *loc. cit.*, pp. 585-588.
8. A. Leclère, *Cambodge, Fêtes civiles et religieuses* (Ann. du Musée Guimet, Bibl. vulg., t. 42). Pour les brahmanes à la Cour de Siam, cf. H. G. Quaritch Wales, *Siamese state ceremonies*, Londres, 1931.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

On ne sait combien de temps régna Jayavarmâdiparameçvara. C'est sans doute lui qui en 1330 envoya une ambassade en Chine[1], et en 1335 dépêcha au col de Cüa Rao, pour saluer l'empereur d'Annam Trân Hîen-tôn, une délégation qui dut s'y rencontrer avec celle de Sukhôt'ai[2]. Il est impossible pour le moment d'opérer la liaison entre Jayavarmâdiparameçvara, le dernier souverain mentionné dans la grande inscription d'Angkor Vat, et les premiers rois de la chronique cambodgienne qui commence vers 1350 avec un nom posthume, Mahânippean ou Nippean bat = Nirvâ*na*-pada[3]. Le hiatus entre les rois de l'épigraphie ancienne et ceux de la chronique est, pour le moment, absolu.

Il est intéressant de noter qu'au milieu du XIVe siècle, à la veille de la fondation d'Ayuth'ya et du sacre du premier roi de cette dynastie siamoise qui allait consommer la ruine d'Angkor, WANG TA-YUAN écrit encore dans son *Tao yi tche lio* que le pays est communément appelé « Tchen-la le riche »[4].

6. Le Champa.

Au Champa, le « fils de Çrî Harijit », c'est-à-dire de Jayasi*m*havarman III et de la reine Bhâskaradevî, monta sur le trône à 23 ans dans l'année 1307. G. MASPERO[5] lui donne, d'une façon un peu arbitraire, le nom de Jayasi*m*havarman IV. Les annales annamites l'appellent Chê Chi. Les rébellions qui se produisaient de façon chronique dans les anciennes provinces chames

1. P. PELLIOT, *loc. cit.*, p. 240, n. 5.
2. Supra, p. 366.
3. Infra, p. 393.
4. W. W. ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XVI, 1915, p. 106.
5. *Royaume de Champa*, p. 193.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

situées au nord du col des Nuages et cédées à l'Annam en échange de la princesse annamite [1], obligèrent l'empereur Trân Anh-tôn à y conduire une expédition en 1312. Elle eut pour résultat la capture du roi cham qui fut emmené en captivité et mourut au Tonkin en 1313 [2]. Son frère fut chargé d'administrer le pays comme « prince feudataire de deuxième rang ». C'est donc en qualité de suzerain protecteur du Champa que l'empreeur d'Annam le défendit en cette même année 1313 contre l'incursion siamoise dont il a été fait mention [3].

En 1314, l'avènement de Trân Minh-tôn, en faveur de qui son père Anh-tôn venait d'abdiquer, fournit au « prince feudataire », que les Annales annamites nomment Chê Nang, l'occasion d'essayer de reconquérir les provinces du Nord et de se rendre indépendant. Vaincu en 1318, il alla se réfugier à Java [4].

L'empereur d'Annam mit alors sur le trône du Champa un chef militaire nommé par les sources annamites Chê A-nan, qui tenta bientôt à son tour de se libérer en s'appuyant sur les Mongols. En 1326 une victoire sur les troupes annamites lui permit de cesser de faire acte de vassalité [5]. Il eut ensuite un règne calme marqué par le passage du religieux franciscain ODORIC DE PORDENONE, qui dans son récit de voyage [6], consacre un paragraphe au « royaume qui a nom Campe [7], et y a très bel pays, car on y treuve toutes manières de vivres à tres grant habondance de biens ». Il attribue au roi la procréation de 200 enfants, « car il avoit

1. Supra, p. 362.
2. G. MASPERO, *loc. cit.*, p. 195.
3. Supra, p. 365.
4. G. MASPERO, *loc. cit.*, pp. 197-198.
5. *Ibid.*, pp. 199-200.
6. *Les voyages en Asie au XIVe siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, éd. H. CORDIER, p. 187.
7. Les textes latins et italiens portent *Zampa, Zapa, Campa, Canpa, Capa.*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

pluseurs femmes espousées et grant planté de concubines ». Il note la richesse des bancs de poissons qui fréquentent la côte, et qui « viennent faire reverence au roy de ce pays ». Le trait le plus intéressant de son récit est l'allusion à la pratique indienne dite « sati » : « Quant aucuns homs meurt en ce pays, on ensevelist sa femme avec lui [1], car ilz dient que drois est que elle demeure avec lui en l'autre siècle ».

A la mort de Chê A-nan en 1342, son gendre, appelé par les Annamites Tra-hoa Bô-dê, réussit à évincer l'héritier légitime Chê Mô contre qui il dut lutter pendant une dizaine d'années avant de l'éliminer définitivement. Le succès qu'il remporta à cette occasion sur les troupes annamites l'incita à tenter la reconquête de la région de Hué en 1353, entreprise dans laquelle il échoua. On ignore la date à laquelle prit fin son règne [2] qui fut marqué par le passage du voyageur berbère Ibn Batûta, s'il est vrai, comme on l'a proposé [3], que le pays de *T*awâlisî mentionné par cet auteur dans son récit corresponde bien au Champa.

7. La Péninsule Malaise et Sumatra : progrès de l'Islam.

Sur la Péninsule Malaise, les recommandations faites par la Cour de Pékin en 1295 aux T'ais de Sukhôt'ai « de ne pas faire de mal aux Malais afin de tenir leur

1. Le texte latin dit avec plus de précision qu'on brûle sa femme vivante avec lui : *comburitur ejus corpus una cum uxore viva*. Cf. la note de H. Cordier dans *Cathay and the way thither*, new ed., vol. II, p. 167 (Hakluyt Soc., 2e série, XXXIII).

2. G. Maspero, *loc. cit.*, pp. 201-203.

3. T. Yamamoto, *On Tawâlisî described by Ibn Batûta*, Mem. Res. Dept. Toyo Bunko, 8, 1936, p. 93. L'identification proposée se fonde sur un ingénieux rapprochement avec le titre princier *taval* alors en usage au Champa, qui serait précisément représenté par la transcription *Tra-hoa* (*bô-dê=pati*) des annalistes annamites.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

promesse »[1] ne semblent pas avoir été observées bien longtemps, si toutefois l'on en croit WANG TA-YUAN qui écrit au milieu du XIVe siècle dans son *Tao yi tche lio*[2] : « Les gens du Sien sont adonnés à la piraterie... Dans ces dernières années, ils sont venus avec plus de 70 jonques pour exécuter un raid contre Tan-ma-si[3] et ont attaqué le fossé de la ville. La ville a résisté pendant un mois, ayant fermé ses portes et organisé la défense, et les gens du Sien n'osant pas donner l'assaut ». Par ailleurs, le même auteur mentionne entre autres les pays de Ting-kia-lou (Trenganu)[4], P'eng-heng (Pahang)[5], Ki-lan-tan (Kelantan)[6], Tan-ma-ling (Tâmbralinga)[7]. Long-ya-si-kiao (Lankasuka)[8], et diverses îles dont il énumère les produits, sans donner aucun détail historique. A Trenganu, sur la côte est de la péninsule, une inscription malaise que l'on suppose datée de 1326/1327, mais qui pourrait être plus tardive, est le plus ancien document relatif à l'islamisation de la presqu'île[9].

Par contre vers 1345/1346, IBN BATÛTA, envoyé du sultan de Delhi Muhammad Ibn Toghluk, qui visita Kâkula (l'ancien Takkola?) en se rendant en Chine, parle du sultan de Mul Djâwa (nom par lequel il désigne la Péninsule Malaise) comme d'un infidèle[10]. On a vu

1. Supra, p. 343.
2. W. W. ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XVI, 1915, p. 100.
3. Tumasik, le site de Singapour, cf. supra, p. 341.
4. W. W. ROCKHILL, *loc. cit.*, p. 118.
5. *Ibid.*, p. 120.
6. *Ibid.*, p. 121.
7. *Ibid.*, p. 123.
8. *Ibid.*, p. 125. Cf. P. PELLIOT, T'oung Pao, XXX, 1933, p. 330, n. 3.
9. H. S. PATERSON, *An early Malay inscr. from Trengganu*, J. Malayan Br. Roy. As. Soc., II, 1924, p. 252. — C. O. BLAGDEN, *A note on the Trengganu inscription*, Ibid., p. 258.
10. G. FERRAND, *Relations de voyages et textes géographiques arabes persans et turks*, II, p. 450.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

dans le chapitre précédent que pour Sumatra les témoignages concernant l'introduction de l'Islam commencent vers 1281. Ibn Batûta prétend avoir été reçu dans le sultanat de Sumutra par Malik az-Zâhir, assertion qui a été mise en doute[1]. Quoi qu'il en soit, le récit d'Ibn Batûta contient un détail intéressant. Il dit en effet que le sultan est un adepte de la secte des Chafiyites et qu'il est entouré d'infidèles. « Il fait souvent la guerre, surtout aux infidèles... Ses sujets suivent aussi le rite chafiyite ; ils aiment à combattre les païens, et marchent de bon gré avec leur souverain. Ils ont remporté la victoire sur les infidèles qui les avoisinent, et ceux-ci leur payent le tribut pour avoir la paix[2] ».

L'Islam, qui semble avoir été importé à Sumatra principalement par des gens venus du Gujarat et du golfe de Cambay[3], était donc encore loin d'avoir conquis au milieu du XIVe siècle toutes les petites principautés du Nord de l'île, parmi lesquelles Odoric de Pordenone mentionnait en 1321[4] : Lamori (Achin), où « toutes les femmes sont communes », et où les gens « mangent char humaine » ; Sumoltra dont les habitants « se enseignent en visage d'un fer chault en pluseurs lieux et ce meisme font les femmes »[5]. Quant à Wang Ta-yuan, il énumère en 1350 les mêmes pays sous les noms de Nan-wou-li[6], Sou-wen-ta-la[7], auxquels il ajoute Tan-

1. J. P. Moquette, Rapp. oudh. Dienst, 1913, p. 11. — G. Ferrand, *Malaka, le Malâyu et Malâyur*, J. Asiat., mai-juin 1918, pp. 474-475. Mais, cf. N. J. Krom, *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 396.

2. G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, II, p. 440.

3. J. P. Moquette, *De graafsteenen te Pasé en Grissee vergeleken met dergelijke monumenten uit Hindoestan*, Tijd. Bat. Ben., 54, 1912, pp. 536-548.

4. H. Cordier, *Les voyages en Asie au XIVe siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, p. 136.

5. *Ibid.*, p. 153.

6. W. W. Rockhill, *Notes*, T'oung Pao, XVI, 1915, p. 148.

7. *Ibid.*, p. 151.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

yang[1] (Tamiang, le Dagroian de MARCO POLO ?) mais se contente de passer en revue leurs productions sans préciser leur situation politique. Dans le centre et le Sud de l'île, il ne connaît que deux Etats : San-fo-ts'i[2], correspondant pour lui à la vallée de la rivière de Jambi[3], c'est-à-dire à l'ancien Malâyu qui, comme on l'a vu, était devenu au XIIIe siècle le centre de gravité de l'ancien empire du Mahârâja, et Kieou-kiang, « le vieil estuaire »[4], qui représente Palembang.

De son côté, l'épigraphie montre que le Malâyu est resté le seul Etat sumatranais ayant une certaine importance politique et qu'il est devenu, en face des sultanats du Nord déjà islamisés ou en passe de l'être, le refuge de la culture hindoue. Mais son centre tend de plus en plus à s'éloigner de la côte orientale de l'île, pour s'enfoncer à l'intérieur vers ce qui sera le Minangkabau.

Plusieurs inscriptions nous font connaître dans cette région, au milieu du XIVe siècle, un « souverain de la terre d'or » (*kanakamedinîndra*)[5], nommé Âdityavarman, fils d'Advayavarman. Son nom apparaît à Java dès 1343 sur une image du bodhisattva Manjuçrî primitivement placée à Chandi Jago[6], où sa présence semble indiquer qu'à cette date le futur roi, qui avait quelque lien de parenté avec la reine Râjapatnî épouse de Kṛtarâjasa, vivait à la Cour de Mojopahit[7].

En 1347, il est à Malâyupura et fait graver un texte

1. *Ibid.*, p. 143.
2. *Ibid.*, p. 134 — G. FERRAND, *L'empire sumatranais*, J. Asiat. juill.-sept. 1922, p. 30.
3. P. PELLIOT, *Les grands voyages maritimes chinois*, T'oung Pao, XXX, 1933, p. 376.
4. W. W. ROCKHILL, *loc. cit.*, p. 135. — G. FERRAND, *loc. cit.*, p. 31.
5. H. KERN, *Vespr. Gesch.*, VII, p. 219.
6. BRANDES, *Tjandi Singasari*, pp. 99-116.
7. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 392-393. — K. A. NILAKANTA SASTRI, *S'rî Vijaya*, BEFEO., XL., p. 303.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sanskrit [1] au dos de cette image d'Amoghapâça trouvée à Rambahan, que l'inscription de Padang Rocho disait avoir été apportée de Java en 1286 [2]. Il y porte le titre royal d'Udayâdityavarman (ou Âdityavarmodaya) Pratâpaparâkramarâjendra Maulimâlivarmadeva, où l'on a cru pouvoir déceler une tentative de synthèse des titres royaux traditionnellement en usage à Çrîvijaya et au Malâyu [3].

Par ailleurs, cette inscription donne d'intéressantes indications sur les rites tantriques qui étaient pratiqués en Indonésie au XIVe siècle, et dont beaucoup se sont perpétués à Bali jusqu'à nos jours [4]. Le bouddhisme du roi Âdityavarman, qui passait pour une incarnation de Lokeçvara, relève comme celui des rois de Mojopahit du système *kâlachakra* [5].

Une autre inscription de la même date, mais sans intérêt historique, a été trouvée à Pagar Ruyung, au cœur du Minangkabau [6]. Cette région a fourni plusieurs autres inscriptions de ce long règne qui dura au moins jusqu'en 1375.

8. Java : le royaume de Mojopahit jusqu'à l'avènement de Hayam Wuruk (1350).

On a vu plus haut que, suivant une nouvelle chronologie [7], le règne de Kritarâjasa que l'on avait cru paisible,

1. H. KERN, *De wij-inscriptie of het Amoghapâça-beeld van Padang Chandi*, Vesrpr. Gesch. VII, p. 163. — B. R. CHATTERJI, *India and Java*, II, Inscr., pp. 79-84.
2. Supra, p. 337.
3. J. L. MOENS, *Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., 77, 1937, p. 457.
4. S. LÉVI, *Sanskrit texts from Bali* (Gaekwad's Or. Ser., 67, 1933).
5. J. L. MOENS, *Het buddhisme op Java en Sumatra in zijn laatste bloei-periode*, Tijd. Bat. Gen., 64, 1924, pp. 558-579.
6. H. KERN, *Het zoogenaamde rotsinschrift van « Batu Beragung » in Menangkabau*, Verspr. Gesch., VI, p. 249.
7. C. C. BERG, *Opmerkingen over de chronologie van de oudste geschiedenis van Maja-pahit*, Bijdr., 97, 1938, p. 135. Cf. du même, *De middeljavaansche historische traditie*, 1927.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

aurait été au contraire troublé par une série de rébellions placées auparavant sous le règne de son successeur Jayanagara. En 1295, ce fut la révolte avortée d'un de ses anciens compagnons d'armes, devenu un des plus hauts dignitaires du royaume, Ranga Lawe, dans la région de Tuban[1]. Puis le vieux Vîrarâja se déclara indépendant à Lumajang[2] dans la partie orientale de Java, située immédiatement au sud de l'île de Madura. Les années 1298 à 1300 furent occupées par la lutte contre Sora, un autre des anciens compagnons d'armes du roi qui fut finalement défait et tué. Puis Nambi, un fils de Vîrarâja, se retira à Lembah et s'y fortifia. Enfin, en 1302, ce fut la révolte de Juru Demung, un des complices de Sora[3].

Kṛitarâjasa mourut en 1309. De son temple funéraire çivaïte situé à Simping[4] provient la belle statue du Musée de Batavia le représentant sous les traits de Harihara[5]. Son fils Jayanagara prit le nom de règne de Çrî Sundarapâṇḍyadevâdhîçvara Vikramottungadeva, qui souligne les relations spirituelles entre Java et le pays Pâṇḍya à l'extrême Sud de l'Inde, attestées dès l'époque de Sanjaya[6]. Deux ans après son avènement mourut le vieux Vîrarâja qui avait donné tant de mal à ses prédécesseurs. En 1312, le roi procéda à l'inhumation, à Pûrva Patapan[7], de Kṛitanagara qui était mort depuis 20 ans. L'année suivante le débarrassa d'un autre adversaire de son père, ce Juru Demung qui s'était révolté

1. *Pararaton*, ed. Brandes (Verh. Bat. Gen., 62, 1920), p. 125. — C. C. Berg, *Rangga Lawe*, 1930.
2. *Pararaton*, Ibid.
3. *Pararaton*, pp. 125-126.
4. N. J. Krom, *Inl. Hind.-Jav. Kunst*, pp. 159-166.
5. *Ibid.*, pl. 65.
6. K. A. Nilakanta Sastri, *Agastya*, Tijd. Bat. Gen., 76, 1936, p. 502. Cf. Ibid., 75, 1935, p. 611.
7. *Pararaton*, loc. cit., p. 125. L'emplacement n'est pas exactement identifié. N. J. Krom, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 345.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

en 1302 ; mais en 1314 éclata une nouvelle rébellion, celle de Gajah Biru, un autre des complices de Sora [1].

Après la mort de Nambi en 1316 et la soumission du district de Lumajang [2], on eût pu croire la tranquillité revenue, mais en 1319, ce fut la révolte de Kuti devant qui le roi dut momentanément abandonner sa capitale, escorté par 25 hommes de garde sous le commandement de Gajah Mada [3], que l'on retrouvera pendant la régence (1328-1350). Malgré ces troubles qui défrayent la chronique, la puissance de Mojopahit s'affirmait, et Odoric de Pordenone qui visita Java en 1321 donne une intéressante description de cette île « qui a bien trois mille milles de tour. Li rois de ceste isle a sept rois tous couronnez. Ceste isle est moult habitée et est la seconde meilleure qui soit en tout le monde... Le roy de ceste isle demeure en un merveilleux palais et tres grant... Le grant Caan de Cathay qui est le souverain empereur de tous les Tartres a souvent meu guerre a ce roy cy, et souvent a lui s'est assemblés a bataille, mais cilz roys cy a tous jours vaincu et desconfit » [4].

De 1325 à 1328, Jayanagara envoya régulièrement des ambassades annuelles à la Cour de Chine [5]. L'un des ambassadeurs de 1325, Seng-kia-li-ye, doit être identique à Seng-k'ia-lie-yu-lan que l'on retrouvera en 1375 roi à Sumatra [6]. En 1328, Jayanagara mourut assassiné par un noble dont il avait séduit la femme [7]. De son règne date une grande partie du groupe de Panataran [8].

1. *Pararaton*, loc. cit., p. 126.
2. *Pararaton*, loc. cit., pp. 126-127. — *Nâgarakritâgama* (ed. Kern, *Verspr. Geschr.*, VIII), p. 34.
3. *Pararaton*, loc. cit., pp. 127-128.
4. H. Cordier, *Les voyages en Asie au XIVe siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, pp. 161-162.
5. W. W. Rockhill, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XV, 1914, pp. 446-447.
6. Infra, p. 405.
7. *Pararaton*, loc. cit., pp. 128-129.
8. N. J. Krom, *Inl. Hind.-Jav. Kunst.*, II, pp. 245-284. — M. E. Lulius van Goor, *Notice sur les ruines de Panataran*, Et. Asiat. EFEO., II, p. 375.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Comme il n'avait pas de fils, la couronne revenait à la fille de Kritanagara, la Râjapatnî Gâyatrî, première épouse de Kritarâjasa. Mais elle était entrée en religion comme bhikshunî [1], et c'est sa fille Tribhuvanâ qui exerça la régence en son nom [2]. En 1329-1330, elle épousa un noble, Chakradhara [3] ou Chakreçvara, qui reçut le nom de Kritavardhana avec le titre de prince de Singhasâri [4]. Elle en eut, en 1334, un fils, Hayam Wuruk [5], qui devint roi à la mort de sa grand'mère en 1350.

La grande figure du règne est Gajah Mada, qu'on a vu plus haut suivre la fortune du roi Jayanagara lors de sa fuite devant le rebelle Kuti. D'abord *pati* de Kahuripan, puis de Daha, il devint en 1331 *pati* de Mojopahit, c'est-à-dire premier ministre du royaume [6]. Ses efforts incessants tendirent à l'extension de la suprématie javanaise dans l'Archipel [7]. C'est ainsi qu'à Bali, où les résultats de la campagne de Kritanagara en 1284 avaient été annulés et qui était redevenue indépendante, l'expédition de 1343 amena la destruction de la famille princière locale [8], et une javanisation de l'île qui s'intensifia sous le règne de Hayam Wuruk.

En ce qui concerne la Chine, l'*Histoire des Yuan* [9] mentionne une ambassade javanaise en 1332 dirigée par Seng-kia-lo, apparemment le même qu'en 1325. En 1350, WANG TA-YUAN [10] décrit Java (Tchao-wa) comme un pays prospère, fertile, dont la population

1. *Nâgarakritâgama*, loc. cit., p. 257.
2. Avec le titre de Tribhuvanottungadevî Jayavishnuvardhanî. — N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 383. — *Nâgarak.*, Ibid.
3. *Pararaton*, loc. cit., p. 129.
4. N. J. KROM, *loc. cit.*, p. 384.
5. *Pararaton*, loc. cit., p. 139.
6. N. J. KROM, *loc. cit.*, p. 387.
7. *Ibid.*, p. 390.
8. *Ibid.*, p. 391. — *Nâgarak.* (H. KERN, *Versp. Gesch.*, VIII), p. 37.
9. W. W. ROCKHILL, *Notes*, T'oung Pao, XV, 1914, p. 447.
10. Ibid., XVI, 1915, p. 236-237.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

très dense et paisible est qualifiée de « premier des barbares des mers orientales ».

La mort en 1350 de la vieille Râjapatnî mit fin à la régence de sa fille, et celle-ci s'effaça devant son fils Hayam Wuruk qui régna sous le nom de Râjasanagara.

Sur p. 395

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

XIV

LA FIN DES ROYAUMES HINDOUS
Du milieu du XIVe siècle à la prise de Malacca par les Portugais (1511).

1. Le Cambodge : de 1350 à l'abandon d'Angkor au milieu du XVe siècle. — 2. Le Champa de l'avènement de Chê Bông Nga (1360) à l'abandon définitif de Vijaya (1471). — 3. Java : de l'avènement de Hayam Wuruk = Râjasanagara (1350) à la fin du royaume de Mojopahit (vers 1520). — 4. Sumatra : les héritiers de l'ancien royaume du Mahârâja au XVIe siècle. — 5. Malacca : de sa fondation en 1404 à sa prise par les Portugais en 1511.

Le milieu du XIVe siècle correspond à une sorte de ponctuation dans l'histoire de l'Inde extérieure. L'année 1347 est marquée à la fois par la fondation du royaume birman de Taungu, d'où sortira au XVIe siècle le créateur du puissant Etat birman de Pegu, et par la fondation du royaume sumatranais d'Âdityavarman qui porte encore le nom de Malâyu, mais correspond déjà au futur Minangkabau. L'année 1353 voit la fondation du royaume laotien de Lan Ch'ang par Fa Ngum, et la restauration de Hamsavatî (Pegu) par Binnya U.

Par une singulière rencontre, l'accession en 1350 de Hayam Wuruk (Râjasanagara), qui fut le plus grand des rois de Mojopahit et en étendit la suzeraineté à ses extrêmes limites, eut lieu l'année même de l'avènement

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de Râmâdhipati, fondateur d'Ayuth'ya, unificateur des pays de Syâm (Sukhôt'ai) et de Lavo (Lop'buri). Ayuth'ya et Mojopahit devinrent les deux pôles, le premier continental, le second insulaire, de l'Inde extérieure dont la plus grande partie se trouva ainsi partagée en deux zones d'influence. Les listes des dépendances d'Ayuth'ya et de Mojopahit se recouvrent même en partie dans le Sud de la Péninsule Malaise.

Il est significatif que le regroupement des petits Etats entre les sphères d'influence de deux grandes puissances se soit produit au moment précis où commençait la décadence de la dynastie mongole, dont la politique avait au contraire favorisé la création de nombreuses principautés qu'il lui était plus facile de maintenir dans son obédience.

L'histoire des Etats nés autour de l'année 1350, royaumes t'ais d'Ayuth'ya et de Lan Ch'ang, royaumes birmans de Taungu et d'Ava, cette histoire sort du cadre du présent ouvrage consacré à la période ancienne de l'Inde extérieure. Il suffira de suivre jusqu'à leur déclin les royaumes hindous d'Indochine et d'Indonésie, en relatant très sommairement ce qui se passa au Cambodge jusqu'à l'abandon d'Angkor vers 1450, au Champa jusqu'à la conquête de Vijaya par les Annamites en 1470, en Malaisie et dans l'Archipel jusqu'à la prise de Malacca par les Portugais en 1511.

1. Le Cambodge : de 1350 à l'abandon d'Angkor au milieu du XVe siècle.

De ces vieux royaumes, le Cambodge était au milieu du XIVe siècle[1] le seul dont les rois résidassent encore

1. Sur les diverses recensions de la chronique cambodgienne, cf. G. Cœdès, *Essai de classification des documents historiques cambodgiens conservés à la bibliothèque de l'EFEO.*, BEFEO., XVIII, 9, p. 15. La

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

dans leur ancienne capitale Yaçodharapura (Angkor), mais ils n'y étaient plus guère en sûreté. Dès 1352, Râmâdhipati, fondateur et premier roi d'Ayuth'ya vint assiéger la ville [1] où régnait Lampong-râjâ, fils de Nirvânapada (1346-1351). Angkor fut pris l'année suivante et le roi de Siam plaça sur le trône un de ses fils qui mourut presque aussitôt. Deux autres princes siamois se succédèrent jusqu'en 1357, date à laquelle un frère de Lampong-râjâ qui s'était réfugié au Laos reconquit la ville et s'y fit couronner sous le nom de Sûryavamça Râjâdhirâja [2].

Il défendit son pays contre de nouvelles agressions siamoises et semble avoir maintenu sa frontière à K'ôrat dans le Nord et à Prachin dans l'Ouest. Il est probable que ce fut lui qui en 1370 reçut du premier empereur Ming l'ordre de se soumettre et envoya aussitôt le tribut : l'*Histoire des Ming* l'appelle Hou-eul-na [3]. Il régna une vingtaine d'années et eut pour successeur un de ses neveux, fils de Lampong-râjâ, connu sous le nom de Paramarâma.

En 1379, l'*Histoire des Ming* [4] nomme un nouveau roi, Ts'an-ta Kan-wou-tchö-tch'e-ta-tche, Samdach Kambujâdhirâja, qu'il faut sans doute identifier avec Paramarâma et dont on ne sait rien.

Aux environs de l'année 1380, il eut pour successeur son frère Dhammâsokarâjâdhirâja [5] qui apparaît en 1387

recension de Vongsa Sarpéch Nong (1818) a été traduite par F. GARNIER, J. Asiat., oct.-déc. 1871, p. 336. Cf. aussi G. MASPERO, *L'empire khmèr*, Phnom Penh 1904 ; A. LECLÈRE, *Histoire du Cambodge*, Paris, 1914 ; pour les sources chinoises, A. RÉMUSAT, *Nouveaux mélanges asiatiques*, I, pp. 90-97. Les dates données ci-dessous sont, sauf les dates extraites des sources chinoises, sujettes à révision.

1. W. A. R. WOOD, *A history of Siam*, p. 65.
2. F. GARNIER, *loc. cit.*, pp. 341-342. — A. LECLÈRE, *loc. cit.*, pp. 195-207.
3. A. RÉMUSAT, *loc. cit.*, p. 91.
4. *Ibid.*, p. 92.
5. F. GARNIER, *loc. cit.*, p. 343. — A. LECLÈRE, *loc. cit.*, p. 211.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

dans l'*Histoire des Ming*[1] sous le nom de Ts'an-lie Pao-p'i-sie Kan-p'ou-tche, Samdach Chao Ponhea Kambuja.

En 1393, le roi de Siam Ramesuen (Râmeçvara) envahit le Cambodge et vint mettre le siège devant la capitale, qui fut prise l'année suivante[2]. Le roi Dhammâsoka fut tué et remplacé par un fils du roi de Siam Indarâja qui ne tarda pas à être assassiné[3].

En 1404, l'*Histoire des Ming*[4] mentionne un roi Ts'an-lie P'o-p'i-ya, Samdach Chao Ponhea, dont l'identification est incertaine[5]. Sa mort fut annoncée à la Cour de Chine en 1405, et il eut pour successeur son fils Ts'an-lie Tchao-p'ing-ya[6], qui correspond certainement à Chao Ponhea Yat[7]. Celui-ci prit à son avènement le nom glorieux de Sûryavarman. C'est au cours de son long règne de près de 50 ans que fut décidé l'abandon de la capitale, trop exposée et trop difficile à défendre. Après un court séjour à Basan (Srei Santhor) d'où le chassa l'inondation, il vint s'installer aux Quatre-bras, sur le site de l'actuelle ville de Phnom Penh[8].

2. Le Champa : du règne de Chê Bông Nga (1360-1390) à l'abandon définitif de Vijaya (1471).

Dans le *Royaume de Champa* de G. MASPERO, le chapitre IX où est raconté le règne de Chê Bông Nga est

1. A. RÉMUSAT, *loc. cit.*, p. 93.
2. W. A. WOOD, *loc. cit.*, p. 76.
3. F. GARNIER, *loc. cit.*, p. 344.
4. A. RÉMUSAT, *loc. cit.*, p. 95.
5. A. LECLÈRE, p. 215, mentionne deux règnes entre la seconde prise d'Angkor et l'avènement de Ponhea Yat.
6. A. RÉMUSAT, *loc. cit.*, p. 96.
7. F. GARNIER, *loc. cit.*, p. 344. — G. MASPERO, *L'empire khmèr*, p. 56. — A. LECLÈRE, *loc. cit.*, p. 216.
8. G. CŒDÈS, *La fondation de Phnom Penh*, BEFEO., XIII, 6, p. 6.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

intitulé : « L'apogée ». Cette expression risque de donner une idée complètement inexacte de l'importance du règne de cet aventurier, riche d'une gloire militaire que l'on pourrait comparer au dernier rayon d'un soleil couchant. En présence du dynamisme des Annamites et de leur pression démographique plusieurs fois séculaire, les tentatives de reconquête de Chê Bông Nga avaient quelque chose d'anachronique et étaient condamnées d'avance à rester sans lendemain.

On ignore tout des origines de ce personnage que l'*Histoire des Ming* appelle Ngo-ta Ngo-tchö et qui semble avoir survécu dans la légende historique des Chams sous le nom de Binasuor[1]. Son règne dut commencer vers 1360. Profitant d'abord de la décadence des Mongols, et se conciliant ensuite le premier empereur Ming qui le reconnut roi du Champa en 1369[2], Chê Bông Nga mena de 1361 à 1390, presque sans interruption, une série de campagnes victorieuses contre l'Annam : 1361, pillage du port de Da-li[3] ; 1368, défaite des Annamites au lieu dit « Caverne chame » dans l'actuel Quang-nam[4] ; 1371, invasion du delta tonkinois et sac de Hanoi[5] ; 1377, défaite des Annamites devant Vijaya (Cha-ban) au Binh-dinh, et mort du roi Trân Duê-tôn, suivie d'une nouvelle invasion du Tonkin, et d'un nouveau pillage de Hanoi[6] ; 1380, pillage du Nhgê-an et du Thanh-hoa[7] ; 1384, attaque du Tonkin par voie de terre[8] ; 1389, nouvelle campagne-victorieuse au Tonkin qui amène les Chams jusque dans l'actuelle

1. E. Aymonier, *Légendes historiques des Chames*, Excursions et reconnaissances, XIV, n° 32.
2. G. Maspero, *Royaume de Champa*, p. 203.
3. *Ibid.*, p. 204.
4. *Ibid.*, p. 205.
5. *Ibid.*, p. 206.
6. *Ibid.*, pp. 209-210.
7. *Ibid.*, pp. 211-212.
8. *Ibid.*, p. 214.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

province de Hüng-yên[1]. « C'est alors que la trahison d'un officier subalterne vint arrêter la marche victorieuse des Chams et sauver l'Annam d'une invasion où peut-être eût sombré son indépendance »[2]. Chê Bông Nga cerné dans sa barque fut tué (février 1390), et ses troupes se replièrent.

Un de ses généraux que les Annamites appellent La Khai, et une inscription chame de Binh-dinh Jaya Simhavarman[3], lui succéda après avoir évincé ses fils. Il dut abandonner à l'Annam tout le territoire situé au nord du col des Nuages, et correspondant aux provinces actuelles de Quang-binh, de Quang-tri et de Thüa-thiên, qui avait été reconquis par son prédécesseur[4].

Il mourut en 1400 et fut remplacé par son fils Ngauk Klaung Vijaya qui prit d'abord le nom de Vîrabhadravarman, et en 1432 se fit sacrer sous le nom d'Indravarman[5]. L'*Histoire des Ming* l'appelle Tchang-pa-ti-lai (Champâdhirâja) et les *Annales annamites* Ba Dich-lai.

Son règne débuta mal, car en 1402 il dut, pour éviter une nouvelle guerre avec l'Annam, rétrocéder la province d'Indrapura dans le nord de ce pays d'Amarâvatî[6] qui correspond à l'actuel Quang-nam, et où le cœur de l'antique Champa battait dans le sanctuaire de Bhadreçvara (Mi-sön). Il la récupéra en 1407[7], grâce à l'appui de la Chine qui venait d'annexer purement et simplement l'Annam en supprimant la dynastie usurpatrice des Hô (1400-1407).

Libre du côté du nord, le roi cham s'en prit au Cam-

1. *Ibid.*, pp. 216-217.
2. *Ibid.*, p. 217.
3. L. FINOT, BEFEO., XV, 2, pp. 13-14 ; XXVIII, p. 291.
4. G. MASPERO, *loc. cit.*, p. 220.
5. L. FINOT, *loc. cit.*
6. G. MASPERO, *loc. cit.*, p. 221.
7. *Ibid.*, p. 224.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

bodge où régnait Ponhea Yat, le dernier roi d'Angkor, et en 1421 il commémora ses victoires sur les Khmèrs par l'inscription du Vishnu de Biên-hoa [1].

L'avènement de Lê Löi, le libérateur de l'Annam, en 1428 marqua le rétablissement des relations pacifiques entre le Champa et son voisin du nord [2].

Une tradition javanaise, difficilement conciliable avec les derniers témoignages de l'épigraphie chame encore toute hindouiste, veut qu'au début du XVe siècle l'Islam ait été introduit à Java par une princesse chame, sœur du roi, qui aurait épousé un des souverains de Mojopahit [3]. En fait, on n'a aucune preuve décisive que l'Islam ait pénétré au Champa avant l'éviction des Chams de Vijaya en 1471.

Après le long règne, assez heureux, de Ngauk Klaung Vijaya, alias Indravarman VI, qui prit fin en 1441, la décadence du pays s'accentua très vite. En trente ans, cinq rois se succédèrent au milieu des guerres civiles et des invasions annamites des rois Lê, Nhôntôn et Thanh-tôn [4]. La capitale chame, Vijaya au Binhdinh (Cha-ban), avait été prise une première fois en 1446 [5], puis reconquise par les Chams. En 1471, elle tomba définitivement aux mains des Annamites qui y firent périr 60.000 personnes et emmenèrent 30.000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le roi et cinquante membres de la famille royale [6]. Le Champa était

1. A. CABATON, *L'inscription chame de Biên-hoa*, BEFEO., IV, p. 687.
2. G. MASPERO, *loc. cit.*, pp. 226-227.
3. *Ibid.*, p. 228. — N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 452, 463.
4. Bi-cai (chinois Pi Kai=Vijaya), neveu d'Indravarman VI (1441-1446); Qui-lai (ch. Kouei-lai), fils d'Indravarman VI (1446-1449); Qui-do (ch. Kouei-yeou), frère cadet du précédent (1449-1458); Ban-la Tra-nguyêt (ch. P'an Lo-yue), gendre de Vijaya (1458-1460); Ban-la Tra-toan (ch. P'an-lo T'ou-ts'iuan), frère du précédent (1460-1471). (G. MASPERO, *loc. cit.*, pp. 230-239).
5. *Ibid.*, p. 231.
6. *Ibid.*, pp. 237-239.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

réduit désormais aux territoires situés au sud du cap Varella, où il végétera encore quelque temps, et où se trouvent aujourd'hui les derniers débris du peuple cham [1].

3. Java : de l'avènement de Hayam Wuruk=Râjasanagara (1350) à la fin du royaume de Mojopahit (vers 1520).

A Java le long règne de Râjasanagara (1350-1389) marque l'apogée du royaume de Mojopahit. Il débuta par un drame sanglant dont fut victime un certain roi Mahârâja, qu'une inscription de 1333 [2] présente comme le fondateur du royaume de Pajajaran, royaume soundanais qui occupait encore au début du XVIe siècle la partie occidentale de l'île de Java [3]. En 1357 il vint à Mojopahit, amenant sa fille qui devait épouser Râjasanagara, et s'installa avec sa suite à Bubat, au nord de la capitale. Il pensait qu'il s'agissait d'une union entre égaux, mais le premier ministre Gajah Mada prétendit traiter la fiancée comme une princesse vassale amenée en tribut. La discussion dégénéra en un conflit armé dans lequel le roi soundanais et sa suite trouvèrent la mort [4].

L'expansion de la suzeraineté javanaise à l'époque de Râjasanagara ressort de la liste des dépendances de Mojopahit transmise par le *Nâgarakritâgama* [5]. Elle comprend en gros la totalité des Indes Néerlandaises

1. J. Leuba, *Les Chams et leur art*, Paris, 1923.
2. Inscr. de Batu Tulis à Buitenzorg. Le travail le plus récent sur cette inscription, une des plus anciennement connues, est celui de R. N. Poerbatjaraka, Tijd. Bat. Gen., 59, 1921, p. 380.
3. Barros, *Da Asia*, IV, I, chap. 12.
4. *Pararaton*, ed. Brandes, Verh. Bat. Gen., 62, 1920, pp. 157-158. — C. C. Berg, *Kidung Sunda*, Bijdr., 83, 1927, p. 1. — N. J. Krom, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 402-404.
5. H. Kern, *Verspr. Gesch.*, pp. 240-242, 278-279.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

(à l'exception peut-être du nord de Célèbes) et une grande partie de la Péninsule Malaise [1], mais ne s'étend pas jusqu'aux Philippines.

A Bali, des chartes de 1384-1386 au nom de Vijayarâjasa, alias Bhre Wengker [2], semblent indiquer que cet oncle de Râjasanagara y exerçait une sorte de vice-royauté, sinon une réelle souveraineté. La javanisation intensive de Bali au XIVe siècle, qui eut pour cause initiale la conquête de 1343, fut plus importante pour les destinées ultérieures de l'île que l'émigration javanaise massive au siècle suivant [3].

Une inscription javanaise de cette époque trouvée dans l'île de Sumbawa [4] constitue un témoignage tangible de l'expansion de Mojopahit dans l'Est de l'Archipel. Selon le *Nâgarakritâgama* [5], les pays entretenant avec Mojopahit des relations amicales étaient Syangkâyodhyapura (le Siam avec Ayuth'ya), Dharmanagarî (Ligor), Marutma (Martaban), Râjapura (?), Singhanagarî (?), Champâ, Kamboja et Yavana (l'Annam).

Les relations de Râjasanagara avec la Chine sont attestées par l'*Histoire des Ming* [6] qui mentionne de 1370 à 1381 plusieurs ambassades du roi Pa-ta-na-pa-na-wou = Bhatara Prabhu, simple titre royal. Entre les ambassades de 1377 et 1379, le texte chinois note que dans l'île de Java, il y a un roi dans l'Ouest et un roi dans l'Est ; le premier est nommé Wou-lao-po-wou,

1. V. infra, p. 407, la liste des dépendances à Sumatra et sur la Péninsule, correspondant aux anciennes possessions de Çrîvijaya.
2. W. F. STUTTERHEIM, *Oudheden van Bali*, I, p. 191. — C. C. BERG, *De middeljav. hist. traditie*, p. 95.
3. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 410.
4. G. P. ROUFFAER, Not. Bat. Gen., 1910, pp. 110-113. — F. H. VAN NAERSSEN, *Hindoe-Javaansche overblijfselen op Soembawa*, Tijd. v. h. kon. Nederl. aardrijksk. Gen., 1938, p. 90.
5. *Loc. cit.*, p. 279.
6. W. P. GROENEVELDT, *Notes on the Malay archipelago*, Verh. Bat. Gen., 39, 1880, pp. 35-36. — *Pararaton*, loc. cit., p 164

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

autre transcription de Bhatara (ou plutôt Bhra) Prabhu ; le second est nommé Wou-yuan-lao-wang-kie [1], qui, dans mon opinion, représente Bhre Wengker, alias Vijayarâjasa, dont on vient de mentionner des édits à Bali en 1384-1386. Si les renseignement donnés par l'*Histoire des Ming* remontent bien à 1377-1379, il faut en conclure que la division du royaume en deux, qui devait avoir de si funestes conséquences au règne suivant, daterait du règne de Râjasanagara qui aurait confié à son oncle le gouvernement d'une partie de ses Etats.

Le *Nâgarakritâgama*, poème historique composé sous ce règne par PRAPANCHA [2], donne quelque idée de l'administration intérieure du pays au début du règne [3]. Au centre, le roi, assisté de son père Kritavardhana et de son oncle Vijayarâjasa ; puis un corps de fonctionnaires hiérarchisés ayant à leur sommet un conseil de cinq ministres. Le principal d'entre eux, le mapatih (*mahâpati*), était le vieux Gajah Mada, qui disparut de la scène en 1364, après un demi-siècle consacré au service de la dynastie. Son nom est attaché à la rédaction d'un code dont on n'a qu'une refonte tardive [4].

Outre PRAPANCHA, auteur du *Nâgarakritâgama* déjà mentionné, le règne de Râjasanagara fut, au point de vue littéraire, illustré par le poète TANTULAR, auteur de l'*Arjunavijaya* et du *Purushâdaçânta* (ou *Sutasoma*) précieux pour la connaissance du syncrétisme çiva-bouddhique [5].

The Museum Lucknow 5249

1. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, restituait Bogindo-Bongkit, et G. FERRAND Bhra Wangye. Aucun de ces deux noms ne correspond à rien de connu. G. FERRAND pense que le second caractère *yuan* est à supprimer, ce qui est vraisemblable. *Wang-kie* semble être une transcription très régulière de *Wengker*.
2. Edité et traduit par H. KERN, *Verspreide Geschriften*, VII et VIII. Cf. HIMANSU BHUSAN SARKAR, *Indian influences on the literature of Java*, p. 385.
3. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 419-421.
4. *Pararaton*, loc. cit., p. 196.
5. HIMANSU BHUSAN SARKAR, *loc. cit.*, pp. 230, 318-322.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Les fondations religieuses du règne sont nombreuses. La seule qui mérite d'être mentionnée ici est celle du temple central de Panataran[1], avec ses célèbres bas-reliefs représentant des scènes du *Râmâyana* et du *Krishnâyana* : commencé en 1347 sous la régence, il fut complété par Râjasanagara dont c'était le sanctuaire favori.

Râjasanagara mourut en 1389 et eut pour successeur Vikramavardhana qui était à la fois son neveu et son gendre. Avec ce règne commença la décadence de Mojopahit qui sous ses successeurs s'accéléra très vite. La principale cause en fut le développement de Malacca comme centre commercial et comme foyer de diffusion de l'Islam qui, introduit d'abord sur la côte[2], ne tarda pas à pénétrer dans l'intérieur. Le plus ancien témoignage de la présence de l'Islam dans l'île est l'inscription de Leran, datée de 1082 ou 1102[3], mais c'est un document tout à fait isolé. Ensuite vient l'inscription de 1419 à Gresik[4] sur la tombe de Malik Ibrahim qui fut peut-être un propagateur de la nouvelle religion.

Une autre cause d'affaiblissement fut la guerre de sécession entre Vikramavardhana et son beau-frère Vîrabhûmi, un fils de Râjasanagara et d'une concubine, qui était établi dans l'Est comme l'avait été son grand oncle Vijayarâjasa (Bhre Wengker). Les hostilités débutèrent en 1401 et se terminèrent en 1406 par la mort

1. Supra, p. 388.
2. Dans son *Ying-yai cheng-lan*, MA HOUAN, qui accompagna l'eunuque Tcheng Houo dans son voyage de 1413, distingue à Java trois sortes d'habitants : les occidentaux (Musulmans) qui sont venus s'installer comme commerçants, les Chinois qui suivent les coutumes des Musulmans, et les aborigènes (W. W. ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XVI, 1915, p. 242).
3. MOQUETTE, *Hand. Iste Congress, Taal-, Land-, Volkenk. v. Java* 1919 (1921) p. 31. — RAVAISSE, Tijd.Bat. Gen., 65, 1925, p. 668.
4. SCHRIEKE, *Het boek van Bonang*, 1916, p. 28.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

de Vîrabhûmi[1]. Cette guerre de sécession eut pour résultat, d'abord un affaiblissement du royaume de Mojopahit, et aussi, indirectement, la fondation de Malacca en 1402, s'il est vrai que le créateur de ce nouveau centre politique et commercial, Parameçvara, ait été au début un des protagonistes du drame et se soit enfui ensuite de Java pour se réfugier à Tumasik[2]. En outre, sous l'empereur Yong-lo, la Chine s'efforça de supplanter Java dans la suzeraineté sur l'Archipel et sur la Péninsule : ce fut l'une des raisons des fameuses missions de l'eunuque Tcheng Houo[3], qui eurent pour

1. *Pararaton*, loc. cit., p. 177. — N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 430-432. — *L'histoire des Ming* (W. P. GROENEVELDT, loc. cit., p. 36 ; *Pararaton*, loc. cit., p. 180) note sous l'année 1403 la division du pays entre le roi de l'Ouest, Tou-ma-pan, (prince de) Tumapel, et P'ou-ling Ta-ha, Bhreng (ou Putreng) Daha. L'ennuque Tcheng Houo, envoyé de l'empereur Yong-lo des Ming, au cours de son premier voyage dans les pays étrangers, se trouvait en 1406 dans le royaume de l'Est au moment de sa chute et reçut les excuses du vainqueur pour la mort de 170 personnes de sa suite. (W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, pp. 36-37).

Il résulte de ce texte que Tou-ma-pan (Tumapel) doit être identifié avec Vikramavardhana, ou peut-être avec son fils qui portait effectivement le titre de Bhre Tumapel, et que P'ou-ling Ta-ha (Putreng Daha) désigne Vîrabhûmi (N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 431-432). Les données touffues et confuses du *Pararaton* sur les liens généalogiques unissant les membres de la famille royale de Mojopahit rendent assez difficile la reconstruction de l'histoire de cette période, qui est susceptible d'interprétations divergentes. C'est ainsi que R. C. MAJUMDAR (*Suvarnadvîpa*, pp. 339-345) a formulé une hypothèse d'après laquelle, en 1400, Vikramavardhana aurait abdiqué en faveur de sa femme, morte en 1429. Il aurait repris le pouvoir vers 1415, date à laquelle *l'Histoire des Ming* (W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, p. 37 ; P. PELLIOT, T'oung Pao, XXXI, 1935, p. 301) dit que le roi prit le nom de Yang Wei-si-cha, Hyang Viçesha, qui était en effet un des noms de Vikramavardhana. Il aurait régné non jusqu'en 1429 comme on le croyait, mais jusqu'en 1436, et aurait eu à cette date pour successeur sa fille Bhre Daha, qui serait un autre nom de la princesse Suhitâ.

2. Hypothèse d'ailleurs peu vraisemblable. Infra, p. 409.

3. Sur les voyages de Tcheng Houo entre 1405 et 1433, v. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, pp. 41-45 ; W. W. ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XVI, 1915, pp. 81-85 ; J. J. L. DUYVENDAK, *Ma Huan re-examined*, Verh. d. Kon. Akad. d. Wet. Amsterdam, 1933, XXXII, n° 3 ; P. PELLIOT, *Les grands voyages maritimes chinois au début du XVe siècle*, T'oung Pao, XXX, p. 1933, p. 237 ;

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

conséquence l'envoi en Chine de diverses ambassades des anciens tributaires de Mojopahit [1].

Suhitâ, fille de Vikramavardhana, régna jusqu'en 1447 et eut pour successeur son frère Bhre Tumapel, alias Kṛitavijaya (1447-1451) [2]. Dès cette époque, il semble que devant l'Islam en progrès les cultes hindous, d'ailleurs contaminés par des rites autochtones, se soient retirés sur les hauteurs qui étaient généralement d'anciens lieux de culte indonésiens pré-hindous. On enregistre en effet des fondations sur le Penangungan en 1434-1442, sur le Wilis en 1449, sur le Merbabu en 1438 et 1449, sur le Lawu en 1437-1457 [3].

Des derniers rois, Râjasavardhana (1451-1453), Pûrvaviçesha (1456-1466), Singhavikramavardhana (1466-1478) [4], les relations généalogiques sont obscures et les dates sujettes à revision.

En 1478 Mojopahit subit une invasion dont l'origine est discutée [5], et à partir de 1486, apparaît une nouvelle dynastie, celle des Girîndravardhana, qui est encore de culture hindoue, ainsi qu'en témoignent ses chartes [6]. La dernière ambassade de Java en Chine est de 1499 [7]. L'Islam fait de rapides progrès, et les derniers témoi-

T. YAMAMOTO, *Chêng Ho's expeditions to the South Sea under the Ming dynasty*, Toyo Gakuho, XXXI, 1934, pp. 374-404 et 506-554 ; P. PELLIOT, *Notes additionnelles sur Tcheng Houo et sur ses voyages*, T'oung Pao, XXXI, 1935, p. 274 ; J. J. L. DUYVENDAK, *The true dates of the Chinese maritime expedition in the early fifteenth century*, T'oung Pao, XXXIV, 1938, p. 341.

1. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 439.
2. *Pararaton, loc. cit.*, pp. 177-190. — N. J. KROM, *loc. cit.*, pp. 429-432 et 444-446.
3. N. J. KROM, *Inl. Hind.-Jav. Kunst*, II, p. 325 et suiv. — W. F. STUTTERHEIM, *The exploration of mount Penanggungan*, Ann. Bibl. Ind. Arch., XI, 1936, pp. 25-30. — F. M. SCHNITGER, *Les terrasses mégalithiques de Java*, Rev. arts asiat., XIII, 1939-42, pp. 105-112.
4. *Pararaton, loc. cit.*, p. 199. — N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 448.
5. N. J. KROM, *loc. cit.*, pp. 449-450.
6. *Ibid.*, pp. 450-451.
7. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, p. 39.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

gnages sûrs de l'existence de l'hindouisme à Java datent de 1513-1515 [1], au lendemain de la prise de Malacca par les Portugais.

C'est entre 1513 et 1528 que se place la fin du royaume de Mojopahit. La culture hindoue se réfugia dans certains districts de l'Est et surtout à Bali. Cette île devint ainsi un centre intellectuel qui a préservé jusqu'à nos jours l'essentiel de la littérature et de la religion indo-javanaise que l'Islam allait bientôt faire disparaître de Java. Bali joua pour l'Indonésie le même rôle conservateur que le Tibet pour l'Inde bouddhiste.

4. Sumatra : les héritiers de l'ancien royaume du Mahârâja au XIVe siècle.

A Sumatra, dans la région de Minangkabau, Âdityavarman continua de régner au moins jusqu'en 1375, date de la dernière inscription que l'on possède de lui [2]. C'est sans doute ce roi, dont on a vu plus haut la ferveur pour le bouddhisme tantrique du *kâlachakra*, qui est représenté sous les traits de Çiva-Bhairava dans la belle statue de Sungei Langsat [3].

Il avait pour yuvarâja, ou prince héritier, son fils Anangavarman dont on ignore s'il lui succéda effectivement [4].

Sur la côte orientale de l'île, on manque de renseignements entre 1350, date du *Tao yi tche lio*, et 1370, date à laquelle le premier empereur Ming envoya dans les pays étrangers des ambassadeurs pour réclamer le tribut de vassalité.

1. N. J. Krom, *loc. cit.*, p. 458.
2. H. Kern, *Verspr. Gesch.*, VI, pp. 257-261.
3. F. M. Schnitger, *The archaeology of Hindoo Sumatra*, p. 8, pl. XIII-XVI.
4. N. J. Krom, Versl. en Med. d. K. Akad. v. Wet. Amsterdam, Afd. Letterkunde, 1916, p. 338.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

En 1371, l'*Histoire des Ming* mentionne à San-fo-ts'i, dont le centre était alors à Jambi, le roi Ma-ha-la-tcha Pa-la-pou (Mahârâja Prabhu)[1], et deux ans plus tard Ta-ma-cha-na-a-tchö[2] qui fut remplacé en 1376 par son fils Ma-na-tchö Wou-li (Mahârâja Mauli...)[3].

Mais à cette époque, le pays était divisé entre trois rois[4] : les deux autres étaient Ma-na-ha Pao-lin-pang (Mahârâja Palembang) qui envoya une ambassade en 1374, et Seng-k'ia-le-yu-lan[5] qui en envoya une en 1375. On a vu que ce dernier était peut-être l'ancien ambassadeur javanais qui avait été envoyé en Chine en 1325 et 1332 par la Cour de Mojopahit[6].

On ignore comment ces trois rois s'étaient partagé l'ancien territoire de Çrîvijaya. Le titre du Mahârâja Palembang suffit à le localiser, et celui du Mahârâja Mauli... indique un héritier des Maulivarmadeva du Malâyu, donc un roi régnant dans la région de Jambi et dans la vallée du Batang Hari. En 1376, ce dernier obtint de l'empereur de Chine le titre restauré de « roi du San-fo-ts'i », mais, dit l'*Histoire des Ming*[7], « à cette époque, San-fo-ts'i avait été déjà conquis par Tchao-wa (Java). Le roi de ce dernier pays, apprenant que l'empereur de Chine avait nommé un roi de San-fo-ts'i, en fut

1. W. P. Groeneveldt, *Notes on the Malay archipelago*, Verh. Bat. Gen., 39, 1880, p. 68. — G. Ferrand, *L'empire sumatranais*, J. Asiat. juill.-sept. 1922, p. 24.

2. Ce nom qui n'est sans doute qu'une simple transcription de Mahârâja a été restitué par J. L. Moens (*Çrîvijaya, Yâva en Katâha*, Tijd. Bat. Gen., 77, 1937, p. 456) en Haji Dharmâçraya, avec inversion des deux termes suivant la syntaxe chinoise. On se souvient que Dharmâçraya désignait la région du haut Batang Hari où avait été érigée en 1286 la statue d'Amoghapâça apportée de Java (supra, p. 337).

3. W. P. Groeneveldt, *loc. cit.*, p. 69. — G. Ferrand, *loc. cit.*, p. 25.

4. W. P. Groeneveldt, et G. Ferrand, *loc. cit.*

5. J. L. Moens, *loc. cit.*, p. 457 propose de restituer ce nom en Sang Âdityavarman, ce qui paraît phonétiquement bien difficile.

6. Supra, p. 388.

7. W. P. Groeneveldt, *loc. cit.*, p. 69. — G. Ferrand, *loc. cit.*, pp. 25-26.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

extrêmement irrité ; il envoya des gens qui guettèrent au passage et assassinèrent les envoyés impériaux ».

La conquête javanaise dont il est question ici était apparemment une expédition punitive contre un vassal qui montrait une fâcheuse tendance à l'indépendance [1]. « Après quoi, ajoute l'*Histoire des Ming*, San-fo-ts'i devint de plus en plus pauvre et l'on n'apporta plus le tribut de ce pays » [2]. Et plus loin : « A cette époque, Java avait conquis le San-fo-ts'i tout entier et changé son nom en celui de Kieou-kiang (le vieil estuaire [du Musi] = Palembang) [3]. Lorsque le San-fo-ts'i fut battu, il y eut des troubles dans tout le pays et les Javanais ne purent pas l'occuper entièrement. En raison de cela, les Chinois qui étaient établis là se révoltèrent pour leur propre compte, et un Cantonais de Nan-hai appelé Leang Tao-ming, qui avait vécu pendant longtemps et erré sur la mer, et qui avait l'appui de plusieurs milliers d'hommes du Fou-kien et de Canton, fut choisi par eux comme chef » [4].

J'arrêterai ici l'histoire du vieux royaume sumatranais, appauvri, en pleine décadence, tombé aux mains des pirates chinois. On a vu que l'héritage de ses anciennes dépendances avait été partagé entre les suzerainetés du Siam et Java. Une loi siamoise datée de l'année 1358, mais qui doit être en réalité du XVe siècle [5], cite comme dépendances d'Ayuth'ya dans le Sud : Uyong Tanah (Johore), Malâkâ, Malâyu, Varavâri [6]. De son côté,

1. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, p. 412.
2. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, p. 69. — G. FERRAND, *loc. cit.*, p. 26.
3. Sur ce changement de nom, cf. P. PELLIOT, *Les grands voyages maritimes chinois*, T'oung Pao, XXX, 1933, pp. 274, 372-379.
4. W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, p. 71. — G. FERRAND, *loc. cit.*, pp. 27-28.
5. C'est la loi palatine (*Kot Mandirapâla*) publiée au vol. I de l'édition des lois siamoises de BRADLEY, et au vol. I, p. 58 de l'édition R. LINGAT. Cf. G. E. GERINI, *Researches on Ptolemy's geography*, pp. 531-532 ; C. O. BLAGDEN, J. Roy. As. Soc., 1928, p. 915.
6. Sur ce toponyme dont l'identification reste à trouver, cf. supra, pp. 244, 246.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

le *Nâgarakritâgama* en 1365 énumère comme suit les possessions de Mojopahit, sur la Péninsule Malaise[1] : Pahang, Hujung Tanah (Johore), Lengkasuka, Sai (Saiburi), Kalanten, Tringgano, Naçor (Patani??), Paka (au Sud de Dungun), Muwar (Nord-Ouest de Johore), Dungun (Sud de Trenganu), Tumasik (Singapour), Sang Hyang Hujung (Cap Rachado), Kelang (Trang), Keda, Jere (Gunung Jerai, près de Kedah), Kanjap (?), Nirân (?) ; et à Sumatra : Jambi, Palembang, Karitang (Sud d'Indragiri), Teba (= Toba, haut Jambi), Dharmâçraya (haut Batang Hari), Kandis (au nord de Dharmâçraya), Kahwas (à l'ouest de Kandis), Manangkabo, Siyak, Rekan (Rokan au sud de Pane), Kâmpar, Pane, Kampe, Haru (au sud de Kampe), Mandahiling, Tumihang, Parlâk, Barat (côte occidentale d'Achin), Lawas (au sud de Perlak), Samudra, Lamuri, Batan (?), Lampung, Barus[2].

Mais les vrais héritiers de la prospérité commerciale de Çrîvijaya furent les Arabes qui monopolisèrent le trafic des épices, et se firent les alliés et les protecteurs des petits Etats malais, tandis que la Chine, après les grands voyages maritimes du règne de Yong-lo, se replia sur elle-même et se contenta désormais d'une suzeraineté politique nominale sur les pays du Sud.

Avec les Arabes maîtres du commerce, l'Islam qui avait déjà pris pied à Sumatra dans l'Etat de Perlak (MARCO POLO), puis dans celui de Samudra (IBN BATÛTA)

1. H. KERN, *Verspr. Geschr.*, VII, pp. 241, 278-279. — N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 416-417. — Les noms encore en usage ou aisément reconnaissables ne sont suivis d'aucune explication.

2. On trouvera, sur l'histoire de quelques-uns de ces petits Etats sumatranais dans la première moitié du XVe siècle, quelques détails dans l'*Histoire des Ming*, ainsi que dans le *Ying-yai cheng-lan* de MA HOUAN et le *Sing-tch'a cheng-lan* de FEI SIN écrits à la suite des voyages de l'eunuque Tcheng Houo (W. P. GROENEVELDT, *loc. cit.*, pp. 77-101 ; W. W. ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China*, T'oung Pao, XVI, 1915, pp. 129-159 ; P. PELLIOT, *Les grands voyages maritimes chinois*, T'oung Pao, XXX, 1933, pp. 275, 290-294).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

se répandit rapidement dans l'île. Au début du XVe siècle, MA HOUAN, le musulman chinois qui accompagna l'eunuque Tcheng Houo dans sa mission de 1413, note dans son *Ying-yai cheng-lan* l'existence de l'Islam dans les Etats d'A-lou (Haru) et de Nan-po-li (Lambri)[1]. L'importance de la partie nord de Sumatra comme centre de diffusion de l'Islam vient de ce qu'au XIIIe siècle Pasè, voisin de Samudra, avait remplacé Kedah sur la Péninsule comme centre commercial[2]. Au XVe siècle, Malacca supplanta Pasè, mais après la chute de Malacca, Sumatra redevint avec Achin le principal centre commercial musulman[3].

5. Malacca : de sa fondation en 1403 à sa prise par les Portugais en 1511.

Malacca n'est mentionné ni par MARCO POLO, ni par ODORIC DE PORDENONE, ni par IBN BATÛTA, ni même par le *Nâgarakritâgama* (1365)[4]. Il n'est pas impossible qu'il y ait déjà eu sur ce site un établissement d'origine

1. W. W. ROCKHILL, *loc. cit.*, pp. 141, 150.

2. Mais non comme centre politique, puisque suivant TOMÉ PIRES dans sa *Suma Orientalis* (ed. A. CORTESAO, Hakluyt Soc., 1944, I, p. 108. II, p. 248) le royaume de Kedah garda jusqu'à sa conquête par Mansur Shah (infra, p. 410) la suprématie sur les districts stannifères.

3. R. O. WINSTEDT, *The advent of Muhammadanism in the Malay Peninsula and Archipelago*, J. Straits Branch RAS, 77, déc. 1917, p. 171. Sur la propagation de l'Islam à Sumatra, cet auteur ajoute que d'Achin l'Islam gagna Ulakan, puis de là Minangkabau. Au XVIIe siècle, les populations de la côte du district de Lampong commencèrent à se convertir, et au XVIIIe l'Islam se répandit dans l'intérieur. Au milieu du XVIe siècle, ce fut un missionnaire de Palembang qui se rendit à Borneo où il propagea la religion à Sukadana et à Madan. En 1606, un marchand de Minangkabau convertit le raja de Pallo à Célèbes.

4. C. O. BLAGDEN, *The mediaeval chronology of Malacca*, Actes XIe Congrès int. Orient., Paris 1897, II, pp. 239-253. — G. FERRAND, *Malaka, le Malâyu et Malâyur*, J. Asiat., mai-juin 1918, pp. 391-484 et juillet-août 1918, pp. 51-154. — G. P. ROUFFAER, *Was Malaka emporium voor* 1400 *A. D.*, Bijd. 77, 1921, pp. 1-174, 359-604. — WILKINSON. *The Malacca Sultanate*, J. Mal. B. RAS., XIII, 2, 1935, pp. 22-67.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sumatranaise, dont il reste le makara en pierre de St Paul's Hill [1]. Mais en tant que centre politique et commercial, Malacca ne date en réalité que des premières années du XVe siècle.

La fondation en est dûe à un certain Parameçvara, originaire de Palembang à en croire D'ALBUQUERQUE, (ou, mais moins probablement de Java), et, dans tous les cas, époux d'une princesse de Mojopahit [2]. Au moment de la guerre de sécession à Java en 1401, il se réfugia à Tumasik (Singapour), et il en tua le chef qui devait être vassal du Siam. Chassé de Tumasik en 1402 par le roi de Siam, ou plutôt par un de ses vassaux (de Pahang ou de Patani), il s'enfuit à Malacca où l'eunuque Yin-k'ing le trouva installé en 1403 [3]. Sa politique consista à s'appuyer sur la Chine. En 1405, il y envoya une ambassade, à la suite de laquelle l'empereur lui conféra le titre de « roi de Malacca ». Après la visite en 1409 de l'eunuque Tcheng Houo, il se rendit lui-même en Chine avec sa famille en 1411 [4]. Il fonda à Malacca les bases d'un établissement prospère [5], et retourna en Chine en 1414. En 1419 il y revint avec sa famille [6] pour demander appui contre le Siam, avec qui Malacca se trouvait en état d'hostilité chronique, le royaume d'Ayuth'ya prétendant substituer sa suzeraineté à celle de Mojopahit sur son déclin. Il épousa une fille du roi de Pasè récemment converti à l'Islam, et

1. *Historical Guide of Malacca*, 1936, p. 25.
2. N. J. KROM, *Hind.-Jav. Gesch.*, pp. 436-437. — R. O. WINSTEDT, *Hist. of Malaya*, J. Mal. Branch R A S., XIII, 1935, p. 38. — P. V. VAN STEIN CALLENFELS, *The founder of Malacca*. Ibid., XV, 1937, p. 160.
3. P. PELLIOT, *Les grands voyages maritimes chinois*, T'oung Pao, XXX, 1933, p. 397. L'*Histoire des Ming* l'appelle Pai-li-mi-sou-la (Ibid., p. 389) et un autre texte du XVIe siècle Si-li-pa-eul-sou-la (DUYVENDAK, T'oung Pao, 1938, p. 368, n. 3).
4. P. PELLIOT, *loc. cit.*
5. Description dans le *Ying-yai cheng-lan*, W. W. ROCKHILL, *loc. cit.*, pp. 114-117.
6. P. PELLIOT, *loc. cit.*, pp. 397-398 et 451.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

se convertit lui-même [1]. Il prit dès lors le nom de Megat Iskandar Shah [2].

Il eut pour successeur en 1424 son fils, Sri Maharaja, qui se rendit en Chine l'année de son avènement. Il y retourna en 1433 avec sa famille et y envoya des ambassades jusqu'en 1435 [3]. A sa mort en 1444, il fut remplacé par son fils Raja Ibrahim [4], que l'*Histoire des Ming* nomme Si-li Pa-mi-si-wa-eul tieou-pa cha [5] (Sri Paramesvaradeva Shah) [6].

Celui-ci fut tué au bout de deux ans, au cours d'une révolution de palais qui mit sur le trône son demi-frère Raja Kasim, né d'une concubine fille d'un marchand tamoul musulman de Pasè [7]. Raja Kasim prit le titre de Muzaffar Shah [8] et régna 13 ans, jusqu'en 1459.

Son fils Sultan Mansur Shah [9] agrandit son Etat, en y incorporant notamment les districts stannifères du royaume de Kedah [10], mais il fut la proie d'intrigues de harem [11]. A sa mort en 1477, il eut pour successeur son fils Ala'ud-din Riayat Shah, qui mourut mystérieu-

1. N. J. Krom, *loc. cit.*, pp. 438-439. — R. O. Winstedt, *loc. cit.*, p. 43.
2. L'*Histoire des Ming* (W. P. Groeneveldt, *loc. cit.*, p. 130 ; G. Ferrand, *loc. cit.*, p. 403) l'appelle Mou-kan sa-yu-ti-eul cha, qu'il faut sans doute corriger en Mou-wo sa-kan-ti-eul cha. — D'après une communication de Sir Richard Winstedt c'est ce changement de nom qui a causé dans les sources chinoises le dédoublement d'un seul personnage en deux rois distincts.
3. P. Pelliot, *loc. cit.*, p. 398. L'*Histoire des Ming* (W. P. Groeneveldt, *ibid.* ; G. Ferrand, *ibid.*) l'appelle Si-li ma-ha-la.
4. R. O. Winstedt, *loc. cit.*, p. 44.
5. W. P. Groeneveldt, *loc. cit.*, p. 131.
6. G. Ferrand, *loc. cit.*, p. 404.
7. R. O. Winstedt, *loc. cit.*, p. 45.
8. C'est le Sou-lou-t'an Wou-ta-fou-na cha de l'*Histoire des Ming* (Groeneveldt, *loc. cit.*, pp. 131-132 ; G. Ferrand, *loc. cit.*, p. 404).
9. Sou-tan Mang-sou cha (*Ibid.*).
10. A. Cortesao, *The Suma orientalis of Tomé Pires*, Hakluyt Soc., 1944, II, p. 248.
11. N. J. Krom, *loc. cit.*, p. 453. — R. O. Winstedt, *loc. cit.*, p. 47.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sement en 1488 et fut remplacé par son frère cadet Mahmud, dernier sultan de Malacca [1].

Malacca était devenu une puissance politique de premier plan, capable de résister à la pression du Siam, un grand centre commercial et un puissant foyer d'expansion islamique. C'était l'époque où VASCO DE GAMA, après avoir doublé le cap de Bonne Espérance, arrivait à Calicut (1498), ouvrant une nouvelle route au commerce des épices qui faisait la fortune des Arabes et des Vénitiens. Les Portugais ne furent pas longs à pousser plus loin leur marche vers l'Est, à la recherche du centre de production de ces denrées si recherchées en Europe. Le 1er août 1509, les premiers vaisseaux portugais entrèrent à Malacca sous le commandement de l'amiral Diego Lopez de Sequeira. Ce fut pour venger les mauvais traitements infligés à terre à quelques membres de l'équipage que deux ans plus tard Affonso d'Albuquerque, le conquèrant de Goa (25 novembre 1510), se présenta devant Malacca. Profitant des troubles qui régnaient dans la ville, il s'en empara le 10 août 1511, date qui marque le début d'une nouvelle période dans l'histoire des pays d'Extrême-Orient.

1. N. J. KROM, *loc. cit.*, pp. 453-454. — R. O. WINSTEDT, *loc. cit.*, pp. 50-52. — L'*Histoire des Ming* appelle Mahmud, Ma-ha-mou cha (W. P. GROENHVELDT, *loc. cit.*, p. 133 ; G. FERRAND, *loc. cit.*, p. 18).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CONCLUSION

Au terme de ce récit, un regard en arrière sur les quatorze siècles d'histoire qui en composent la substance permettra de mieux saisir la succession et l'enchaînement des faits les plus saillants. On verra du même coup que les douze chapitres qui leur sont consacrés (III à XIV) correspondent en gros, comme je l'ai annoncé dans l'*Introduction*, à autant d'époques délimitées par des dates critiques en relation avec les événements qui se déroulèrent dans l'Inde et surtout en Chine.

L'histoire des premiers royaumes hindous dans l'Asie du Sud-Est commence au IIe siècle ap. J.-C. Les plus anciens et les mieux connus, grâce aux historiens chinois, sont le Fou-nan et le Lin-yi. Le Fou-nan, prédécesseur du Cambodge dans le bassin du bas Mékong, étend au IIe siècle ses conquêtes jusque dans la Péninsule Malaise, et semble constituer une sorte d'empire ou de fédération de petits Etats hindouisés dont le souverain porte le titre de « roi de la montagne ». Le Lin-yi ou ancien Champa, ayant pour berceau la région de Hué, cherche à s'étendre vers le Nord et se heurte à la poussée des Annamites en sens inverse et à l'opposition politique de l'empire chinois. C'est le prologue du drame qui, pendant de longs siècles, opposera les Chams de culture hindoue aux Annamites civilisés par la Chine (Ch. III).

Au milieu du IVe siècle, les conquêtes de l'empereur Samudragupta dans la vallée du Gange et dans l'Inde

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du Sud provoquent un nouvel exode vers l'Est, qui a pour résultat au Fou-nan l'arrivée au pouvoir d'un Indoscythe, et par ailleurs une recrudescence générale de l'hindouisation des pays d'outre-mer dans laquelle les Pallavas de Kânchî semblent jouer un rôle prépondérant. L'épigraphie, presque inexistante avant le IVe siècle, révèle la présence au Ve de petits royaumes hindous à Borneo et à Java, et permet, du IVe au VIe, de recouper les données des Annales chinoises relatives au Fou-nan et au Lin-yi (Ch. IV).

Toute cette période est marquée par la suprématie du Fou-nan qui correspond en gros à une époque troublée de l'histoire de Chine : celle des Trois Royaumes et des Six Dynasties.

Dans la seconde moitié du VIe siècle, l'empire du Fou-nan s'écroule et sur ses ruines s'édifie le royaume des Khmèrs ou Kambujas dans la vallée du bas Mékong. En même temps, deux nouvelles puissances se manifestent dans l'Ouest de la péninsule indochinoise : celle des Môns, dans le bassin du Ménam, berceau du royaume de Dvâravatî, et celle des Pyus dans le bassin de l'Irawadi. La faiblesse des dynasties chinoises des Tsin et des Tch'en favorise l'affermissement de l'autorité des rois chams des deux côtés du col des Nuages. L'apparition à Java d'un Etat portant dans les histoires chinoises le nom de Ho-ling (Kalinga) est peut-être une répercussion des conquêtes des souverains hindous Pulakeçin et Harsha dans le Kalinga, sur la côte orientale de l'Inde, qui auraient été suivies d'un nouvel exode vers l'Est de certains éléments de sa population (Ch. V).

La naissance et la rapide expansion du royaume sumatranais de Çrîvijaya (Palembang) à la fin du VIIe siècle, conséquence lointaine du démembrement du Fou-nan, marque le début d'une ère nouvelle. Au Cambodge, pendant tout le VIIIe siècle, c'est l'anarchie et la séces-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

sion entre les hautes et les basses terres ; au Champa, le pouvoir central se replie dans le Sud du pays. La seconde moitié du VIIIe siècle voit apparaître, dans la partie centrale de Java, une dynastie bouddhique qui succède brusquement à un souverain çivaïte, ressuscite le titre impérial de « roi de la montagne » (*çailendra*), couvre le pays de grands monuments bouddhiques et semble exercer dans les mers du Sud une sorte d'hégémonie s'étendant jusqu'au Cambodge. En même temps, une série de raids maritimes, ayant pour point de départ les îles de la Sonde, viennent ravager du nord au sud les côtes de la péninsule indochinoise. Cette période agitée, consécutive à l'avènement en Chine des empereurs T'ang et contemporaine de l'apogée de cette dynastie bouddhique, est aussi celle de l'expansion du bouddhisme Mahâyâna dans l'Inde extérieure, sous l'influence de la dynastie hindoue des Pâlas et de l'université de Nâlandâ au Bengale (Ch. VI).

La résurrection du royaume khmèr en 802, sa libération de la suzeraineté javanaise, et la fondation de la royauté angkorienne qui va devenir pour quatre siècles une des puissances dominantes de l'Inde extérieure, sont favorisées par le recul progressif des Çaîlendras bouddhistes à Java. Celui-ci s'accompagne dans le centre de l'île d'une renaissance çivaïte ayant son origine dans l'Est, où s'étaient retirés les princes de l'ancienne dynastie. De leur côté, les Çailendras, qui au milieu du IXe siècle gouvernent Çrîvijaya comme une dépendance, y établissent ensuite pour plusieurs siècles le siège de leur puissance. Dans le premier quart du IXe siècle, les deux futurs protagonistes de l'histoire birmane, le royaume môn de Pegu et le royaume birman de Pagan, fondent à quelques années d'intervalle leurs capitales respectives (Ch. VII).

L'épanouissement de la civilisation angkorienne à la

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

fin du IXe siècle et pendant le Xe, le rétablissement du centre de la royauté chame dans la région de Quang-nam avec la dynastie d'Indrapura, l'essor de la puissance maritime de Çrîvijaya grâce à sa complète maîtrise des détroits, coïncident avec l'affaiblissement de l'autorité de la Chine vers la fin des T'ang et sous les Cinq Dynasties. Vers la fin du Xe siècle, la Chine restaurée par l'avènement des Song se trouve de nouveau en mesure d'intervenir dans les mers du Sud, et de prendre part dans les querelles qui mettent aux prises les Çailendras de Sumatra et les souverains javanais du royaume de Matarâm définitivement établis dans l'Est de l'île (Ch. VIII).

Les trois premiers quarts du XIe siècle sont une époque riche en personnalités fortes et en événements gros de conséquence. Au Cambodge, Sûryavarman I, fondateur en 1002 d'une nouvelle dynastie, étend sa souveraineté jusqu'au Ménam, aux dépens des Môns qui en occupaient précédemment la vallée. Son règne coïncide presque exactement avec celui d'Airlanga qui tire Java de l'anarchie dans laquelle l'avait plongée la politique agressive de Çrîvijaya, agrandit le territoire de ses Etats reconquis, et profite de l'affaiblissement momentané de Çrîvijaya à la suite d'un raid Chola vers 1025 pour reléguer son ancien rival à Sumatra en lui imposant son alliance. Au moment où Sûryavarman I et Airlanga vont disparaître de la scène au milieu du XIe siècle, Anôratha, roi de Pagan, pousse ses conquêtes dans le delta de l'Irawadi, et en ramène la civilisation mône avec le bouddhisme du Petit Véhicule qu'il implante solidement dans son pays (Ch. IX).

L'affaiblissement de la dynastie chinoise des Song à la fin du XIe siècle favorise l'ambition des souverains khmèrs, chams et birmans. Au Cambodge, une nouvelle dynastie fondée en 1080 porte une première fois à son

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

zénith la puissance du pays sous le roi conquérant Sûryavarman II, le constructeur d'Angkor Vat, mais les troubles qui suivent sa mort amènent le pays à deux doigts de sa ruine et aboutissent en 1177 à la prise d'Angkor par les Chams. En Birmanie, les successeurs d'Anôratha agrandissent leur Etat et couvrent leur capitale de monuments. Dans l'Insulinde, le royaume sumatranais continue à faire figure de grande puissance maritime, tandis qu'à Java le royaume de Kadiri, héritier des Etats d'Airlanga, poursuit une carrière assez paisible (Ch. X).

A la fin du XIIe siècle, le Cambodge, par un redressement quasi miraculeux, parvient une seconde fois avec le roi bouddhiste Jayavarman VII, grand bâtisseur de temples, à l'apogée de sa grandeur et annexe le Champa pendant une vingtaine d'années : ensuite, après la fatigue de cet immense effort, c'est le commencement de la décadence. En Birmanie, l'influence culturelle de l'Inde s'exerce par l'intermédiaire de Ceylan : le bouddhisme singhalais, rénové dans l'île par le roi Parâkramabâhu au XIIe siècle, pénètre en Birmanie, et il y constitue un foyer d'où il rayonnera ensuite sur la péninsule indochinoise. Dans l'Insulinde, le Malâyu (Jambi) s'apprête à recueillir l'héritage de Çrîvijaya (Palembang) qui commence à donner des signes avant-coureurs de vieillesse et de désintégration. A Java, l'avènement du royaume de Singhasâri, qui succède à celui de Kadiri en 1222, marque le commencement du recul de la culture hindoue devant la résurgence du substrat indonésien (Ch. XI).

Les conquêtes mongoles du XIIIe siècle et les tentatives d'hégémonie de K'oubilai Khan, successeur des empereurs Song, sur les pays des mers du Sud à partir de 1260, ont sur ces pays de sérieuses répercussions. Les campagnes des chefs militaires mongols au Champa,

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

en Birmanie et à Java, et la politique de la Cour de Pékin, favorable au morcellement des vieux Etats hindous en petites principautés, provoquent dans la première moitié du XIIIe siècle la libération des T'ais du moyen Ménam précédemment soumis aux Khmèrs, et la fondation du royaume siamois de Sukhôt'ai. Les quinze dernières années du XIIIe siècle voient la chute du royaume de Pagan détruit en 1287 par les Mongols, l'expansion des T'ais en Birmanie, dans les hautes vallées des affluents du Ménam aux dépens des Môns, dans le bassin inférieur de ce fleuve et sur le Mékong aux dépens des Khmèrs. En même temps, les Chams abandonnent les provinces au nord du col des Nuages, et à Java le royaume javanais de Mojopahit fondé en 1292 exerce sur le royaume sumatranais une pression qui, combinée avec l'expansion des T'ais de Sukhôt'ai dans la Péninsule Malaise, amène le démembrement de l'ancien empire du Mahârâja. Les invasions musulmanes dans l'Inde propre, et les progrès de l'Islam dans l'Insulinde, sonnent le glas de la culture hindoue dans l'Inde extérieure. Toutefois, le bouddhisme singhalais, introduit de Birmanie au Siam, fait dans les pays riverains du Ménam et du Mékong de rapides progrès (Ch. XII).

Dans la première moitié du XIVe siècle, les T'ais consolident leur emprise sur la péninsule indochinoise où, déjà maîtres de la Birmanie et de la haute vallée du Ménam (royaumes de Sukhôt'ai et du Lan Na), ils fondent sur le Mékong, le royaume laotien de Lan Ch'ang et ensuite dans le bassin du bas Ménam celui d'Ayuth'ya, qui absorbe son voisin du Nord, le royaume de Sukhôt'ai. Le Cambodge, menacé par ses anciens vassaux, leur transmet, grâce au prestige de son ancienne grandeur, ce qui lui reste de culture hindoue. Le Champa subit de plus en plus la pression annamite du Nord. Dans le Sud, Mojopahit exerce une suzeraineté incontestée,

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

car Çrîvijaya a vécu. La période hindoue de l'Inde extérieure touche à sa fin (Ch. XIII).

La décadence de la dynastie mongole dans la seconde moitié du XIVe siècle favorise le regroupement des petits Etats entre les sphères d'influence des deux grandes puissances : Ayuth'ya et Mojopahit. L'abandon d'Angkor par les rois khmèrs au milieu du XVe siècle, l'abandon de Vijaya par les Chams en 1471 marquent le recul définitif des deux vieux royaumes hindouisés devant la « poussée vers le Sud » des T'ais et des Annamites. Dans l'Insulinde, l'Islam triomphe à Java vers 1520 et la culture hindoue se réfugie dans l'île de Bali. Malacca, héritière depuis le début du XVe siècle de la puissance commerciale des royaumes sumatranais, tombe en 1511 aux mains des Européens (Ch. XIV).

Il ressort de ce résumé que l'Inde extérieure a ressenti le contre-coup des événements politiques dans l'Inde et surtout en Chine, et a reçu au cours des siècles l'apport des grands courants spirituels de l'Inde.

Les révolutions dont elle a été le théâtre n'ont eu par contre aucune répercussion notable sur l'histoire du monde, et, sauf dans le domaine des arts, elle n'a enrichi d'aucune œuvre maîtresse le patrimoine intellectuel de l'humanité.

C'est à ce caractère purement réceptif que l'Inde extérieure doit d'avoir été si longtemps ignorée. Elle n'est entrée dans l'histoire que dans la mesure où elle avait été civilisée par l'Inde. Sans l'Inde, son passé serait à peu près inconnu, et l'on n'en saurait guère plus que du passé de la Nouvelle Guinée ou de l'Australie.

Si les pays dont l'histoire est esquissée dans cet ouvrage doivent à l'Inde tous leurs titres de noblesse et jusqu'au privilège de posséder une histoire, il serait injuste de passer sous silence ce qu'en échange ils lui ont indirectement rendu. C'est d'abord pour les Hindous la notion

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

d'avoir été, dans la plus noble acception du terme, un grand peuple colonisateur, malgré tous les obstacles rituels et tous les préjugés raciaux qui semblaient le leur interdire. La force d'expansion de leur culture et le dynamisme de leur civilisation, dont ils semblent n'avoir jamais eu la conscience bien nette, éclatent dans tous les pays où ils ont essaimé.

C'est ensuite une précieuse documentation dont l'étude ne manquera pas de faire progresser la connaissance de l'Inde ancienne. Un fait d'observation générale nous enseigne que les colonies préservent dans les mœurs, les croyances, la langue, bien des traits archaïques, remontant à l'origine de la colonisation, et tombés en désuétude dans la métropole. L'Inde extérieure n'a pas échappé à cette règle, et l'étude de l'Inde ancienne « vue de l'Est »[1], qui est à peine amorcée[2], semble devoir aboutir à de féconds résultats.

Mais l'intérêt de l'étude des pays hindouisés de l'Asie du Sud-Est, qui, répétons-le, ne furent jamais des dépendances politiques de l'Inde, mais des colonies culturelles, cet intérêt réside avant tout dans l'observation des réactions de choc entre la civilisation hindoue et les civilisations primitives. Le présent ouvrage n'a d'autre objet que de donner le cadre historique et chronologique dans lequel a commencé et s'est poursuivie la transformation de la culture hindoue au contact des sociétés autochtones. On mesurera la puissance de pénétration de cette culture à l'importance de ce qui en subsiste dans des pays qui, sauf le Siam, sont tous passés tôt ou tard sous la domination européenne, et dont une bonne partie a été convertie à l'Islam.

1. L'expression est de P. Mus, *L'Inde vue de l'Est, Cultes indiens et indigènes au Champa*, BEFEO., XXXIII, p. 367.

2. On trouvera de précieuses indications dans K. A. Nilakanta Sastri, *Agastya*, Tijd. Bat. Gen., 76, 1936, p. 533. — W. F. Stutterheim, Bull. Raffles Museum, ser. B, vol. I, 1937, p. 148.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Sauf dans l'île de Bali[1] et chez quelques groupes chams[2], les cultes hindous sous leur forme ancienne : çivaïsme, vishnouisme, bouddhisme du Petit Véhicule de langue sanskrite, bouddhisme du Grand Véhicule ont disparu, mais non sans laisser de trace. A Phnom Penh et à Bangkok, des brahmanes de sang très mêlé, adeptes du bouddhisme mais portant le chignon et le cordon brahmanique, officient à toutes les grandes cérémonies royales dont le rituel est un héritage de l'époque hindoue[3]. Mais c'est là une survivance qui n'intéresse que la Cour et ne touche pas l'ensemble de la population.

Celle-ci a reçu aux XIIe-XIIIe siècles un nouvel apport de l'Inde sous la forme du bouddhisme singhalais dont la pénétration dans la masse n'est pas douteuse : au Cambodge, au Siam, au Laos, en Birmanie, cosmogonie et cosmologie bouddhiques, doctrine de la rétribution des actes et de la transmigration ont été profondément implantés dans les classes les plus humbles par l'enseignement des moines bouddhistes.

Il est dfficile de dire ce qui se serait passé dans l'Insulinde si l'Islam n'était pas venu couper les liens spirituels avec l'Inde brahmanique. On attribue souvent la douceur et la tolérance de l'Islam à Java au caractère de la population javanaise. Mais celle-ci n'est pas, par ses origine, foncièrement différente des autres populations indonésiennes, Bataks de Sumatra, Dayaks de

1. W. F. Stutterheim, *Indian influences in Old-Balinese art*, Londres, 1935. — K. C. Crucq, *Bijdrage tot de kennis van het Balisch Doodenritueel*, 1928. — P. de Kat Angelino, *Mudrâs auf Bali*, La Haye, 1923. — R. Goris, *Bijdrage tot de kennis der Oud-Javaansche en Balineesche Theologie, Leyde*, 1926. — S. Lévi, *Sanskrit texts from Bali*, Gaekwad's Or. Ser., 67, 1933.

2. A. Cabaton, *Nouvelles recherches sur les Chams*, 1901 (Publ. EFEO., II). — J. Leuba, *Les Chams et leur art*, Paris, 1923.

3. A. Leclère, *Cambodge, fêtes civiles et religieuses*, 1907, (Ann. Musée Guimet, Bibl. vulgar., 42). — H. G. Quaritch Wales, *Siamese state ceremonies*, Londres, 1931.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Borneo, Moïs de la chaîne annamitique qui ne sont pas toujours réputés pour la douceur de leurs mœurs. Aussi peut-on se demander si l'aspect particulier que l'Islam a pris à Java n'est pas dû plutôt à l'influence que, pendant plus de dix siècles, les religions hindoues exercèrent sur le caractère des habitants de l'île.

L'héritage littéraire de l'Inde ancienne est encore plus apparent que l'héritage religieux. Pendant toute la période hindoue, le *Râmâyana*[1] et le *Mahâbhârata*, le *Harivamça* et les *Purânas* ont été les principales, sinon les uniques sources d'inspiration des littératures locales. Dans toute l'Indochine indienne, en Malaisie, à Java, toute cette littérature épique et légendaire constitue encore la trame du théâtre classique, des danses, du théâtre d'ombres et de marionnettes. D'une extrémité à l'autre de l'Inde extérieure, les spectateurs continuent à pleurer sur les malheurs de Râma et de Sîtâ.

L'influence du droit hindou n'a pas été moins profonde. Les *dharmaçâstras*, et surtout le plus célèbre d'entre eux, connu sous le nom de « Lois de Manu », ont formé le cadre dans lequel se sont ordonnées les coutumes locales des pays hindouisés : un peu comme le droit latin pour les sociétés barbares qui s'édifièrent sur les ruines de l'Empire romain.

De leur côté, les *arthaçâstras* ou traités de politique ont contribué à façonner l'administration hiérarchisée des Etats de l'Inde extérieure, dominée par la personne du roi dont la conduite est encore théoriquement guidée par les préceptes de la *râjanîti* ou « conduite royale ».

Bien que les colons hindous aient parlé, à n'en pas douter, des dialectes prâkrits ou des langues dravidiennes, c'est la langue savante, le sanskrit, qui a servi à enrichir le vocabulaire des langues autochtones d'un

1. W. F. Stutterheim, *Râma-Legenden und Râma-Reliefs in Indonesien*, Munich, 1925.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

nombre considérable de mots encore en usage. Mais contrairement à ce que l'on dit souvent, ce ne sont pas que des termes religieux, sociaux, abstraits qui ont été empruntés. Il y a aussi des mots techniques de la vie matérielle, et, ce qui est fort important, des particules grammaticales dont l'emprunt a eu pour but d'assouplir ces langues isolantes, de les aider dans l'expression d'une pensée habituée au véhicule des langues flexionnelles.

Les langues austro-asiatiques n'ont pas seulement été enrichies et assouplies par l'Inde, elles ont encore et surtout été fixées grâce à l'usage de l'écriture indienne, et la commune origine des écritures mônes, birmanes, t'aies, khmères, chames, javanaises, balinaises est encore reconnaissable.

Enfin, l'influence bienfaisante d'une civilisation supérieure librement acceptée s'est fait sentir de façon saisissante dans le domaine des arts, car l'Inde, écrit S. Lévi[1], « n'a produit ses chefs-d'œuvre définitifs que sous l'action de l'étranger ou sur la terre étrangère... En architecture, c'est dans le lointain Cambodge et la lointaine Java qu'il faut chercher les deux merveilles issues du génie indien : Angkor et Boro-boudour ».

Comment, transplantée au Cambodge, à Java, et dans les autres pays, l'esthétique indienne a-t-elle donné naissance à l'art khmèr, à l'art javanais et aux autres arts hindous d'Extrême-Orient ? C'est là un des problèmes les plus délicats qui s'offre aux archéologues[2].

1. *L'Inde civilisatrice*, p. 28. — Sur la sculpture, cf. Dora Gordine, *Sculpture of Indochina, Siam and Java*, J. Roy. As. Soc., 1942, pp. 132-138 ; R. O. Winstedt, *Buddhist images from Malay and Sumatra*, Indian art and letters, 1942, p. 41.

2. F. D. K. Bosch, *Een hypothese omtrent den oorsprung der Hindoe-Javaansche Kunst*, Congrès Weltevreden, 1921 (trad. anglaise dans Rûpam, XVII, 1924). — H. Parmentier, *Origine commune des architectures hindoues dans l'Inde et en Extrême-Orient*, Et. Asiat. EFEO., pp. 199-251. — A. K. Coomaraswamy, *History of Indian and Indonesian art*, 1927, chap. VI. — H. Marchal, *L'architecture comparée dans l'Inde et l'Extrême-Orient*, Paris, 1944.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Dans l'étude de la commune origine indienne de ces arts, il ne faut pas oublier qu'entre le commencement de l'hindouisation vers le début de l'ère chrétienne et les premiers monuments connus, qui ne remontent pas au delà du VIe siècle, il y a dans la documentation une énorme lacune. Les particularités très remarquables qui, dès les plus anciens monuments de l'architecture et de la sculpture du Champa, du Cambodge, de Java, distinguent nettement ces arts de celui de l'Inde propre, nous surprendraient sans doute beaucoup moins, si nous avions les intermédiaires qui nous manquent, intermédiaires qui, pour l'architecture, étaient sans aucun doute en matériaux légers.

Dans ce domaine, l'influence du substrat autochtone fut surtout formelle, externe ; c'est pourquoi, de prime abord, elle frappe plus que les liens internes qui unissent à l'Inde les arts plastiques de l'Inde extérieure. On ne connaît pas dans l'Inde de monument ressemblant, même de loin, au Bayon d'Angkor Thom ou au Borobudur. Et cependant, ce sont de pures productions du génie hindou, dont le sens profond n'apparaît qu'aux yeux de l'indianiste [1].

Il en est de même dans les autres domaines, religieux, littéraire, juridique, et sous la diversité des civilisations de l'Inde extérieure, sous leur apparente originalité dont la cause a été définie dans le chapitre II [2], c'est l'empreinte du génie hindou qui donne aux pays étudiés dans ce volume un air de famille et les oppose d'une façon si nette à ceux qui ont été civilisés par la Chine.

1. P. Mus, *Barabudur*, BEFEO., XXXII-XXXIV ; *Le Symbolisme à Angkor Thom*, Comptes rendus Acad. Inscr. et B. L., 1936, pp. 57-69. — G. Cœdès, *Pour mieux comprendre Angkor*, Paris, 1947 (Musée Guimet, B bl. de diffusion, 55).

2. Supra, pp. 65-66.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

INDEX

I. — NOMS GEOGRAPHIQUES, ETHNIQUES ET ARCHEOLOGIQUES[1]

Achin, 54, 222, 242, 247, 300, 340, 384, 407, 408.

Adam (Pic d'), 366.

Aden (Golfe d'), 46.

Afrique, 3, 34, 42, 46.

Ai-lao, 366.

Ak Yom (Prasat), 171.

Alfours, 31.

A-lou, 408.

Amarâvatî (Inde), 23, 37, 39, 48, 59, 78, 93, 94, 110.

Amarâvatî (Champa), 78, 279, 396.

Amarendrapura, 170, 171.

Amérique, 34, 65.

Ananda (de Pagan), 265.

Anavatâpta, 294.

Andaman, 54, 340.

Angkor, 6, 9, 70, 83, 105, 110, 125-127, 148, 150, 157, 162, 166, 169, 170, 172, 177, 178, 195, 204, 228-230, 232, 259, 277, 296, 303, 348, 373, 378, 380, 393, 397, 417, 419, 423.

Angkor Borei, 117, 124.

Angkor Thom, 177, 191, 193, 233, 260, 274, 287, 291, 292, 355, 424.

Angkor Vat, 206, 208, 271, 274, 293, 320, 354, 355, 359, 379, 380.

Aninditapura, 148, 149, 167, 189.

Annam, Annamite, 1, 3, 16, 20, 22, 29, 30, 32, 35, 38, 40, 64, 66, 68, 80, 110, 212, 235-237, 255, 261, 262, 270-272, 276-280, 288-290, 305, 306, 320-323, 361, 373, 374, 380-382, 392, 395-397, 399, 413, 418, 419.

Annam (Porte d'), 77, 80.

Arabie, Arabe, 2, 16, 44, 138, 144, 221, 222, 242, 266, 302, 407, 411.

Arakan, 254, 255, 264, 280, 281, 308.

Arikamedu, 56.

Arimaddanapura, 181, 280.

Ârya, 247.

Âryadeça, 354.

Asitanjana, 254.

Asram Maharosei, 125.

Assam, 1, 55, 181, 318, 321.

Atjeh, v. *Achin*.

Australie, Australien, 19, 28, 419.

Austro-asiatique, 23-28.

Ava, 264, 350, 378, 392.

Avaninâranam, 183.

1. Les noms géographiques modernes sont *en italique*.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Ayodhyâ, Ayodhyapura, 57, 197, 399.
Ayath'ya, 131, 208, 370, 372, 374, 380, 392, 393, 399, 406, 410, 418, 419.

Bachay, 342.
Bac-sŏn, 20.
Bactriane, 43.
Badon, 79, 99.
Bakhêng (Phnom), 177, 192, 195, 197, 208, 355.
Bakong, 149, 177, 189, 197.
Baksei Chamkrong, 194, 195.
Bâlâdityapura, 150.
Bali, 4, 31, 51, 63, 92, 153, 160, 219, 220, 244, 245, 249, 268, 284, 302, 313, 332, 363, 386, 389, 399, 400, 404, 419, 421.
Banam, 69.
Bandon, 54, 143, 274, 301, 304, 309.
Bandung, 93.
Bangai, 313.
Bangka, 94, 142-145.
Bangkok, 131, 159, 291, 331, 421.
Bang Yang, 327.
Ban-lanh, 210.
Banteay Ch'mar, 170, 276, 286, 292, 296, 303.
Banteay Kdei, 169, 292, 293.
Banteay Neang (Phnom), 118.
Banteay Prei Nokor, 169.
Banteay Srei, 200, 208.
Ban Th'at, 260, 269.
Ba Phnom, 69, 117, 124.
Baphuon, 177, 233, 355.
Barat, 407.
Baray occidental, 148, 171, 234.
Baray oriental, 193, 197, 200, 234, 355.
Barhinadvîpa, 92.
Baros, 56, 94, 267, 340.
Barousai, 94.
Baruas, 156.
Barus, 407.
Barygaza, 57.
Basan, 394.
Baset, 230.
Basman, 340.
Bassak, 55, 114, 115, 373.
Bassein, 298.
Batak, 31, 308, 421.
Batan, 407.
Batang Hari, 142, 144, 337 405, 407.
Batau Tablah, 271.
Batavia, 93, 387.
Bat Chum, 197, 199, 206.
Bathé (Phnom), 38, 150.
Bati, 105, 296.
Battambang, 175, 230, 287.
Batu Tulis, 398.
Bayang (Phnom), 120, 124, 189, 259.
Bayon, 177, 191, 286, 292, 294, 295, 355, 359, 379, 424.
Belahan, 218, 248.
Bénarès, 57, 82.
Bengale, 1, 36, 50, 54, 56, 151, 154, 155, 165, 166, 185, 238, 247, 265, 281, 333, 415.
Bengale (Golfe de), 6, 65, 72, 82.
Beng Mealea, 260.
Bhamo, 254, 255, 281, 318, 324.
Bharukaccha, 57.
Bhavapura, 118, 161, 196, 197.
Bhitargaon, 61.
Biên-hoa, 397.
Bingarattha, 349.
Binh-dinh, 78, 213, 235, 271, 286, 288, 290, 296, 395-397.
Binh-lâm, 213.
Bintang, 339.
Birmanie, Birman, 1, 3-5, 7-9, 16, 18, 29, 32, 37, 55, 58-60, 74, 108, 109, 118, 164, 165, 179-182, 194, 224, 225, 237, 243, 251-256, 262-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

267, 280-282, 289, 290, 292, 298-300, 304, 305, 307, 308, 318-321, 323-325, 344, 349-352, 353, 363, 365, 370, 377, 378, 415-418, 421.

Blitar, 315.

Bôbôgyi, 108, 151.

Bodhgaya, 265, 281, 307.

Bok (*Phnom*), 192.

Bonne Espérance (*Cap de*), 411.

Borneo, 20, 31, 39, 49, 88, 91-93, 96, 97.

Borobudur, 152, 155, 423, 424.

Brâhmanâçrama, 193.

Brantas, 246, 247, 249, 313, 335.

Broach, 57.

Bubat, 398.

Buitenzorg, 94, 398.

Bukit Meriam, 88.

Buriram, 117, 118.

Çakadvîpa, 83.

Calcutta, 55.

Calicut, 411.

Cambay (*Golfe de*), 384.

Çambhupura, 149, 162, 167, 177, 188, 189, 258, 262.

Cambodge, *Cambodgien*, 3-10, 22, 23, 28, 32, 38, 49, 61, 63, 103-107, 113-120, 122-131, 148-150, 153, 155, 157, 160-163, 166-178, 187-209, 214, 227-235, 237, 247, 254, 256-261, 269-280, 284-299, 303-305, 310, 318, 320-323, 343, 352-361, 363, 365, 368, 370-375, 378-380, 392-394, 396, 397, 413-418, 421-424.

Campe, 381.

Canarais, 247.

Canton, 100, 138, 141, 142, 223, 224, 406.

Çâvakan, 310.

Célèbes, 20, 23, 31, 34, 39, 40, 94, 110, 313, 399, 408.

Ceylan, 253, 255, 298, 299, 309, 310, 340, 354, 366, 367, 370, 417.

Cha-ban, 213, 395, 397.

Ch'aiya, 54, 143, 159, 274, 301, 310.

Ch'aiyaph'um, 162.

Champa, *Cham*, 4, 5, 8, 9, 23, 28, 32, 39, 59, 61, 70, 61, 74, 77-80, 84-88, 97-100, 103, 107, 110, 119-123, 157, 163, 164, 175, 178, 189, 194, 199, 209-213, 224, 235-238, 247, 255, 258, 261, 262, 269-273, 276-280, 282, 285-290, 296, 303-306, 321-323, 335, 338, 361, 362, 380-382, 392, 394-398, 413-421, 424.

Champâ, Champâpura, 57, 79, 209, 234, 261, 399.

Chânâçapura, 208.

Changal, 152.

Chantaboun, 119, 194.

Chaudoc, 189.

Châu-sa, 210.

Chau Say Tevoda, 274.

Ch'ava, 342, 371.

Che-li-fo-che, 138, 142, 143, 148, 223.

Che-li-tch'a-ta-lo, 132.

Cherok Tekun, 88.

Chicacole, 57.

Chiêm-sŏn, 85.

Ch'ieng Dong Ch'ieng T'ong, 373, 374.

Ch'ieng Không, 326, 376.

Ch'ieng Mai, 227, 231, 319, 327, 349, 376, 377.

Ch'ieng Ray, 20, 319, 326, 344, 345, 348, 349, 373, 375-377.

Ch'ieng Rung, 319.

Ch'ieng Sên, 232, 319, 326, 369, 373, 376.

Ch'ieng Tung, 376.

Chindwin, 181.

Chine, *Chinois*, 2, 6, 8, 9, 16, 19, 21, 22, 29, 43, 46, 55, 57, 64-66, 75-80, 84, 90, 92, 94-96, 98-100, 102, 103, 105, 107, 108, 110, 113, 119-121, 123, 124, 136, 138, 139, 141, 142, 145, 146, 148, 153, 161-164, 179, 189, 194, 201, 207, 209,

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

211-213, 220-224, 235-241, 244, 250, 258, 261, 266-270, 274, 275, 277, 279, 283, 291, 297, 300-302, 312, 317, 320, 321, 328, 332, 336-338, 340, 341, 343, 345, 348, 350-352, 355, 363, 380, 383, 388, 389, 394, 396, 399, 402, 403, 405, 406, 409, 410, 413-416, 419, 424.

Chine (*Mer de*), 16, 53, 54, 146, 222, 341.

Chisor (*Phnom*), 230, 274, 297.

Chi Tarum, 93.

Chittagong, 254, 281, 282.

Chö-ho-po-ti, 131.

Ch'ok Gargyar, 195.

Cholamandala, 367.

Cholika, 247.

Chö-p'o, 93, 95, 156, 158, 184, 215, 220, 224, 268, 302, 312.

Ch'ôt, 328, 342.

Chrysê, 40, 43, 57, 82.

Chûlâmanivarmavihâra, 239, 268.

Ch'ump'on, 54.

Çivâçrama, 191.

Çivapura, 193.

Cochinchine, 23, 32, 104, 107, 150.

Comorin (*Cap*) 58, 94.

Condur, 339.

Conjeveram, 58, 115, 253.

Coromandel, 239, 247.

Cranganore, 57.

Çreshthapura, 115.

Çri Banöy, 237.

Çrîkshetra, 58, 108, 132, 133, 150.

Çrîvijaya, 6, 138, 139, 141-148, 152, 158, 159, 165, 184, 185, 221-224, 238-247, 250, 251, 256, 301, 308-311, 332, 338, 341, 386, 399, 405-407, 414-419.

Çrîvijayâçrama, 246.

Cüa Rao, 365, 380.

Cüa Tung, 71.

Cüa Viêt, 71.

Çûrpâraka, 57.

Da (*Phnom*), 259.

Dagroian, 340, 385.

Daha, 249, 389, 402.

Dai Viêt, 270, 271.

Da-li, 395.

Dalvâ, 278.

Damian, 340.

Da-nê, 271.

Dangrêk, 117, 118.

Darlac, 362.

Dayak, 31, 421.

Delhi, 383.

Deli, 340.

Dhammayan, 282.

Dhan'n'avatî, 264.

Dharmâçraya, 337, 405, 407.

Dharmanagarî, 399.

Dieng, 137, 156.

Dinaya, 157.

Dinding, 242.

Dông-düöng, 39, 78, 85, 110, 210.

Dông-yên-châu, 85.

Donwun, 344.

Dravida, 247.

Dravidien, 24, 30, 50.

Dungun, 407.

Dvâravatî, 57, 110, 131-133, 150, 208, 231, 233, 325, 369, 414.

Dvîpântara, 27, 31, 42.

Européens, 2, 4, 34, 52, 419.

Fang (*Müöng*), 326, 367, 376.

Fansur, 340.

Ferlec, 338, 340.

Fo-che, 141-143.

Fo-lo-an, 300, 308.

Formose, 20.

Fo-ts'ouen, 355.

Fou-kan-tou-lou, 108.

Fou-kien, 406.

Fou-nan, 5, 6, 9, 38, 40, 47, 49, 50, 58, 59, 61, 74-79, 81-84, 86, 90, 96-107, 110, 113-117, 119, 125, 126, 132, 139, 150, 154, 189, 195, 217, 413, 414.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Gandamâdana, 265.
Ganganagara, 242.
Gange, 40, 57, 61, 75, 82, 98, 120, 413.
Ganter, 314.
Gauda, Gaudî, 154, 247.
Gelam, 335.
Goa, 411.
Godavari, 250.
Godopalin, 300.
Gola, 247.
Grahi, 274, 301, 304, 309, 310.
Grâmapura, 279, 288.
Grand Lac (*Tonlé Sap*), 117, 125, 169, 170, 177, 277.
Grèce, 48.
Gresik, 156, 401.
Grise, 113.
Gua Kerbau, 20.
Gujarat, 384.
Gunung Gangsir, 218.
Gunung Jerai, 407.

Hadramaut, 47.
Hai-nan, 213.
Ha-lin, 165.
Hamsavatî, 182, 342, 350, 377, 378, 391.
Hanoi, 258, 395.
Hariharâlaya, 170, 176-178, 188, 191, 192.
Haripunjaya, 132, 231, 232, 253, 272, 273, 319, 326, 327, 348, 349, 376.
Haru, 407, 408.
Ha-tiên, 194.
Ha-trai, 271.
Hemaçringagiri, Hemagiri, 200.
Himâlaya, 294.
Hindou, v. *Inde*.
Hi-ning, 313.
Hoa-binh, 20.
Hoa-lü, 212.
Hoanh-sŏn, v. *Annam* (*Porte d'*).
Ho-ling, 58, 136, 137, 156, 157, 183, 184, 414.
Ho-lo-tan, 95, 136.
Hon Cut, 85.
Houang-ma-tchou, 313.
Houang-tche, 108.
Houan-wang, 163, 164.
Hua P'an, 373.
Hué, 80, 85, 99, 270, 382, 413.
Huei Thamo, 194.
Hujung Tanah, 407.
Hung Thanh, 271.
Hŭng-yên, 396.

Iabadiou, 92.
Îçânapura, 120, 131.
Îçvarapura, 200.
Ilâmurideçam, 242.
Ilangâçogam, 241.
Inde, *Hindou*, 1-4, 6, 7, 15, 16, 19, 21-24, 27, 28, 30-66, 69, 70, 73, 75, 76, 81, 82, 94, 96-98, 110, 111, 126, 127, 137-139, 141, 142, 148, 153, 154, 161, 175, 185, 190, 200, 201, 205-207, 215, 219, 221, 223, 243, 244, 247, 253, 265, 267, 275, 281, 283, 307, 310, 316, 320, 354, 363, 364, 366, 367, 387, 403, 404, 413-424.
Indien (*Océan*), 16, 53, 75, 146.
Indochine, 1, 2, 4, 6-8, 15-25, 27-29, 51-53, 59, 61, 65, 107, 137, 138, 148, 202, 206, 255, 318, 363, 375, 392, 414, 415, 417, 418, 422.
Indonésie, *Indonésien*, 19, 21, 24-26, 28, 30-32, 40, 51, 52, 78, 127, 194, 386, 392, 403.
Indo-Scythe, 82, 96, 414.
Indragiri, 407.
Indrapura (Cambodge), 169.
Indrapura (Champa), 209, 212, 213, 235, 396, 416.
Indratatâka, 185, 191, 193, 197.
Insulinde, 2-4, 6, 8-10, 15, 18, 19, 24, 53, 61, 88-95, 136-139, 206, 267-269, 282-284, 300-302, 309, 416-419, 421.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Irawadi, 16, 29, 32, 108, 110, 117, 165, 182, 254, 255, 349, 352, 378, 414, 416.

Jago (*Chandi*), 268, 315, 337, 385.
Jajaghu, 315.
Jakun, 32.
Jambi, 138, 143, 144, 250, 300, 301, 337, 385, 405, 407, 417.
Jambudvîpa, 233.
Janapada, 171.
Jangala, 249, 284, 309, 311, 313, 332.
Japon, 20, 25.
Java, *Javanais*, 3, 4, 6, 9, 16, 19, 21, 26, 28, 31, 32, 36, 39, 40, 45, 57, 58, 60, 88 92-97, 104, 110, 136-138, 143, 145, 148, 152-161, 164, 166, 167, 168, 172-174, 183-186, 189, 190, 206, 210, 214-220, 224, 239, 240, 244-250, 256, 268, 275, 283, 284, 290, 302, 309, 311-316, 323-337, 341, 361, 363, 381, 385-390, 398-406, 409, 414-419, 421-424.
Java (*Mer de*), 16.
Javâ, 168, 171, 172.
Java Mineure, 93, 339.
Jâvaka, 185, 310.
Jawi (*Chandi*), 333.
Jayaçrî, 294.
Jayendranagarî, 200.
Je-lo-t'ing, 241, 308.
Jember, 39.
Je-nan, 77, 78, 80, 84, 98, 99.
Jere, 407.
Johore, 73, 159, 242, 406.
Joncs (*Plaine des*), 104.
Jong-ya-lou, 309, 313.

Kadâram, 241, 242, 251.
Kadiri, Kediri, 249, 268, 275, 283, 302, 309, 311-314, 334-337, 417.
Kahuripan, 246, 249, 389.
Kahwas, 407.
Kâkadîpa, 298.
Kâkula, 383.
Kalah, 221, 222, 240, 309.
Kalanten, 407.
Kâlasa, 154.
Kalasan (*Chandi*), 153-156, 158, 160, 165, 184, 185.
Kalinga, 41, 58, 137, 154, 247, 367, 414.
Kâmalanka, 133, 241.
Kamara, 56.
Kamboja (Inde), 83.
Kamboja (Cambodge), 272, 316, 399.
Kambojagâma, 273.
Kambuja, 55, 83, 115, 171, 173, 198, 217, 355, 414.
Kammon, 373.
Kampar, 407.
Kampe, 301, 309, 407.
Kamp'êng P'et, 342.
Kanakapurî, 42.
Kanburi, 37, 54.
Kânchî, 58, 70, 115, 147, 253, 299, 414.
Kandal, 119.
Kandis, 407.
Kanjap, 407.
Kan-p'ang, 355.
Kan-pou-tche, 355.
Kan-t'o-li, 95.
Kao, 331.
Kapilapura, 379.
Kapuhas, 92.
Karang Brahi, 142.
Karimata, 335.
Karitang, 407.
Karmaranga, 241.
Karnataka, 247.
Karo-batak, 58.
Karpûradvîpa, 42.
Kashmir, 95.
Katâha, 73, 240, 309.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Kattigara, 71.
Kaung-sin, 324, 325.
Kauthâra, 78, 163.
Kaveri, 56.
Kâviripattinam, 56.
Kawi (*Mont*), 249, 314.
Keda, 407.
Kedah, 54, 73, 88, 110, 156, 159, 240, 242, 407, 408.
Kedu, 153, 155, 215, 218.
Kedukan Bukit, 143, 144.
Kelang, 407.
Kelantan, 308, 383.
Kelurak, 155, 158, 160, 166.
Kèo Nüa (*Col de*), 271.
Kera, 287.
Kha, 373.
Khabari, 56.
Khanh-hoa, 74, 123.
Khao Luang, 347.
Khao P'ra Narai, 56.
Khelang, 349.
Khleang (*Prasat*), 208.
Khmèr, 4, 28, 32, 209, 211, 237, 247, 255, 258, 261, 262, 270-273, 277, 278, 282, 305, 319, 320, 325, 327, 343, 370, 371, 375, 397, 414, 418, 419.
Khôn, 55.
Khüông-my, 210.
Kia-lo-hi, 274, 304, 309.
Kiang-sou, 80.
Kiao-tche, 79, 80, 266.
Kiao-tcheou, 97, 99.
Kidal (*Chandi*), 315.
Kidâra, 240, 267.
Kien-pi, 300, 301, 309.
Kieou-kiang, 385, 406.
Kieou-tche, 71.
Kie-tch'a, 73.
Ki-lan-tan, 308, 383.
Kin-lin, 74.
Kin-li-p'i-che, 138.
Kirâta, 278.
K'iu-sou, 79, 99, 121.
K'iu-tou, 71.
K'iu-tou-kien, 71.
Kling, 58, 247.
Kmir, 247.
Koh Ker, 177, 195, 204, 208, 228.
Ko-kou-lo, 159.
Ko-lo, 159.
Ko-lo-chö-fen, 159.
Ko-lo-fou-cha-lo, 159.
Kombeng, 92.
Kompong Cham, 119, 169, 292, 296.
Kompong Ch'nang, 124, 355, 359.
Kompong Thom, 120, 228.
K'ont'i, 342.
K'ôrat, 38, 55, 110, 162, 177, 296, 373, 374, 393.
Kota Bangun, 92.
Kota Kapur, 142.
Kota Tingi, 73.
Kouang-tcheou, 213.
Kouang-tong, 79.
K'ouen-louen, 26, 27, 31, 158.
Kra, 54, 73, 159, 221, 240, 241.
Kratié, 117-119, 149, 162.
Krishna, 37, 250.
Krom (*Phnom*), 192.
Krus Preah Aram Rong Chen, 174.
Kshitîndragrâma, 259.
Kuala Selinsing, 23, 34, 89.
Kuhea Preah, 194.
Kulên (*Phnom*), 163, 171-177, 192, 208.
Kunjarakunja, 158.
Kusumi, 298.
Kutarâja, 314, 315.
Kutei, 39, 92.
Kuti, 169, 293.
Kyanzitlha (*cave*), 325.
Kyanukse, 109, 181, 252, 264, 351, 377.
Kyundôzu, 108.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Labu Tua, 56, 267.
Lac-thanh, 210.
Lai-cam, 123.
Lai-kan-k'eng, 359.
Lambri, 242, 340, 408.
Lamori, 384.
Lampang, 349.
Lampong, 408.
Lamp'un, 132, 231, 272, 273, 326, 348, 367.
Lampung, 407.
Lâmurî, 242, 309, 340, 407.
Lan Ch'ang, 371-375, 391, 392, 418.
Lang-kia-chou, 72, 133, 134.
Lang-sŏn, 258.
Lang-ya-sieou, 72, 90.
Lang-ya-sseu-kia, 72.
Lankâ, 367.
Lankasuka, 72, 90, 134, 241, 308, 339, 383, 407.
Lan Na, 348, 349, 373, 375-377, 418.
Lan-wou-li, 300, 309.
Lao, 326, 331.
Lao Bao, 271.
Laos, 5, 20, 21, 194, 393, 421.
Lavang, 278.
Lavo, 132, 231, 232, 272, 303, 304, 326, 328, 348, 369, 392.
Lawas, 407.
Lawu, 403.
Lembah, 387.
Lengiu, 242.
Leran, 401.
Leyde, 239, 268, 314.
Ligor, 54, 56, 72, 147, 159, 160, 165, 231, 232, 241, 304, 308, 310. 342, 347, 348, 399.
Ling, 114.
Lingaparvata, 114, 124.
Ling-kia-p'o-po, 114.
Ling-ya-sseu-kia, 300, 308.
Lin-yi, 77-80, 86, 98, 99, 103, 114, 121, 128, 163, 413, 414.
Liou-kiou, 20.
Lobŏk Srot, 162.
Lochac, 339.
Lo-hou, 304, 369.
Lolei, 170, 188, 191, 197.
Lomsak, 342.
Long-ya-si-kiao, 383.
Lop'buri, 20, 131, 132, 135, 231, 232, 272, 296, 304, 348, 369, 370, 392.
Loro Jongrang, 216.
Lou-yang, 304.
Lo-yue, 159.
Lü, 374.
Luang Pr'a Bang, 20, 232, 319, 342, 344, 348, 371-375.
Lum, 342.
Lumajang, 387, 388.

Ma, 331.
Mada, 278.
Madagascar, 3, 25, 47.
Mâdamâlingam, 241.
Madan, 408.
Madhyadeça, 142.
Madiun, 245, 249.
Madras, 55, 58.
Madura, *Madurais*, 31, 332, 334, 335, 387.
Magadha, 133, 165.
Mahâbalachetiya, 273, 326.
Mahabodhi (*Pegan*), 307.
Mahakam, 92.
Mahâvihâra, 299.
Mahendraparvata, 171, 172, 174, 176.
Mahîça, 271.
Mahîdharapura, 259.
Malabar, 247.
Malacca, 47, 241, 392, 401, 402, 404, 408-411, 419.
Malacca (*Détroit de*), 53, 138, 145, 338.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Malaisie, Malais, Péninsule malaise, 1, 3-5, 9, 16, 18, 20, 21, 23, 27-32, 39, 50, 53, 54, 56, 62, 68, 69, 72, 73, 88-91, 133-136, 143, 147, 152, 159, 160, 165, 166, 183, 221, 240-243, 247, 251, 274, 281, 290, 301, 304, 305-308, 309, 318, 332, 338, 339, 341, 343, 382-384, 392, 399, 402, 407, 408-413, 418, 422.

Malaiur, Malaiyur, Malâyur, 241, 338, 339. V. Malâyu.

Malâkâ, 406.

Malang, 157, 249, 311, 315.

Malaya, 27.

Malayâlam, 58, 247.

Malayo-polynésien, 32.

Malâyu, 136-138, 143, 145, 146, 241, 300, 301, 309, 332, 336, 338, 341, 385, 386, 391, 405, 406, 417.

Malâyupura, 385.

Ma-li, 313.

Ma-li-yu-eul, 338, 343.

Ma-lo-wen, 304.

Malyang, 175, 287, 304, 359.

Mâmallapuram, 60.

Man, 342.

Mânakkavâram, 242.

Manang Kabo, 407.

Mandahiling, 407.

Manigrâmam, 183.

Manuha (temple), 254.

Mâppappâlam, 241.

Martaban, 255, 308, 331, 344, 350, 364, 365, 399.

Marutma, 399.

Matarâm, 49, 153, 155, 216, 218, 416.

Ma-tong, 313.

Maungun, 37, 108.

Mâyirudingam, 241.

Mebon oriental, 197, 199, 208.

Medang, 313.

Mé Ing, 326.

Mekkaya, 351.

Mekong, 16, 32, 53, 55, 66, 68, 105, 110, 111, 114, 117, 118, 125, 149, 162, 176, 202, 228, 232, 258, 261, 277, 290, 318-320, 331, 342, 343, 347, 355, 363, 371, 373-375, 413, 414, 418.

Mélanésien, 19, 28.

Meleri, 315.

Menam, 16, 29, 32, 37, 53-55, 68, 109, 117, 131, 177, 202, 208, 227, 231, 232, 254, 255, 272, 273, 305, 318, 319-322, 325, 327, 343, 363, 369, 370, 414, 416, 418.

Mendut (Chandi), 156, 159.

Mè P'ing, 342, 349.

Merbabu, 403.

Mergui, 280, 300.

Meru, 200, 204, 208, 233.

Mè Sot, 328, 342.

Mevilimbangam, 241.

Mè Yom, 370.

Minangkabau, 385, 386, 391, 408.

Mingalazedi, 308.

Mi-sŏn, 71, 85, 86, 121-123, 157, 192, 210, 213, 258, 261, 262, 277-279, 287, 289, 306, 396.

Mi-tch'en, 182.

Mlecch'a, 41, 46, 278.

Mlu Prei, 171, 200, 228.

Mogaung, 318.

Moï, 3, 35, 422.

Mojopahit, 248, 335, 336, 385-390, 392, 398-405, 407, 409, 410, 418, 419.

Mo-lo-yeou, 138.

Mo-lo-you, 142.

Moluques, 31, 313.

Môn, 4, 29, 32, 58, 108, 131, 132, 182, 209, 232, 247, 253-255, 263-265, 272, 273, 299, 319, 325-327, 348-350, 363, 370, 414-418.

Moné, 318, 376.

Mông-dûc, 178.

Mongkolborei, 117, 118.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Mongol, Mongoloïde, 19, 27, 64, 65, 308, 316-319, 321-323, 327, 329, 330, 332, 334-336, 339, 342, 343, 350, 361, 363, 381, 392, 395, 417-419.
Môn-khmèr, 24, 30.
Mo-tan, 106.
Mou-lai-yeou, 339.
Mou-leang, 359.
Moulmein, 55.
Mou-tsin-po, 359.
Môza, 37, 108, 133.
Muchiri, 57.
Mu-gia, 271.
Mul Djâwa, 383.
Mun, 55, 115, 117, 118.
Munda, 24.
Munjan, 316.
Müöng, 320.
Musi, 406.
Muwar, 407.
Muziris, 57.
Myazedi, 267.
Myinkaba, 252.
Myin-saing, 325, 351, 352.
Mysore, 58.

Naçor, 407.
Na-fou-na, 113, 117.
Nagara Çrî Dharmarâja, 347.
Nâgîpattana, 238.
Nai (Müöng), 318, 376, v. *Moné*.
Nak'on Savan, 342.
Nâlandâ, 142, 147, 155, 159, 166, 184-186, 238, 295, 415.
Nam Sak, 38.
Nam Ti, 324.
Nam U, 319, 331.
Nan, 342.
Nandamûla, 265.
Nangûr, 183.
Nan-hai, 406.
Nan Paya, 254.
Nan-po-li, 408.
Nan-tchao, 55, 161, 164, 179, 181, 182, 194, 254, 281, 318.
Nan-wou-li, 339, 340, 384.
Narapatideça, 292.
Narikeladvîpa, 42.
Neak Peân, 292, 294, 355.
Negapatam, 239, 268.
Negritos, 19, 20, 30.
Nepal, 174, 333.
Nga-çaung-kyam, 324.
Nghê-an, 258, 270, 272, 277, 278, 303, 395.
Ngön Yang, 319, 326.
Nhan-biêu, 210.
Nha-trang, 74, 78, 123, 158, 164, 178, 199, 211, 237, 277, 288, 306.
Nicobar, 54, 242, 340.
Nieou-louen, 313.
Ninh-binh, 212.
Nirân, 407.
Nom Van, 259.
Nouvelle Guinée, 419.
Nuages (Col des), 77, 80, 121, 362, 381, 396, 414, 418.

Oc Eo, 23, 38, 69, 83, 89.
Odra, 58.
Oman, 222.
Orissa, 58, 60, 109, 265.
Ouigour, 335.

Pacifique (Océan), 19.
Padang Rocho, 337, 386.
Pagan, 6-8, 108, 109, 151, 181, 183, 224, 225, 237, 252-255, 262-267, 273, 280-282, 298-300, 304, 307, 308, 316, 319, 324, 325, 327, 344, 348-352, 415-418.
Pagar Ruyung, 386.
Pahang, 73, 308, 332, 383, 407, 409.
Paharpur, 265.
Pahlava, 83.
Pajajaran, 398.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Paka, 407.
Pak Hin Bun, 162.
Pa-kien, 359.
Pak Nam P'ô, 342.
Pak U, 372.
Pa-la-la, 339, 340.
Palembang, 39, 53, 62, 94, 110, 142-147, 152, 165, 221, 240-242, 301, 309, 385, 405-409, 414, 417.
Pa-lin-fong, 309.
Pallo, 408.
Pamir, 53.
Panataran (*Chandi*), 268, 388, 401.
Pandikira, 247.
Pânduranga, 78, 163, 178, 236, 241, 242, 262, 271, 277-279, 288, 290, 306.
Pane, 241, 407.
P'aniet, 194.
Panjalu, 249, 309, 311, 332.
Panmai, 241.
P'an-p'an, 62, 90, 91, 97.
Pa-pai-si-fou, 349.
Papphâla, 241, 298.
Parlâk, 407.
Parthes, 83.
Pasé, 340, 408, 410.
Pa-sie, 359.
Pa-sseu-li, 359.
Pasuruhan, 245, 249.
Pa-t'a, 308.
Pâtaliputra, 367.
P'at'a lung, 54, 89, 308.
Patani, 407, 409.
Pateikkaya, 282.
Payagyi, 151.
Payama, 151.
P'ayao, 326, 344.
P'ech'aburi, 296, 342, 343.
Pegouan, v. *Môn*.
Pegu, 58, 183, 241, 253, 263, 264, 342, 349-351, 377, 378, 391, 415.
Pekalongan, 312.
Pékin, 322, 324, 332, 418.
Penangungan, 246, 248, 403.
P'eng-fong, 308.
P'eng-heng, 383.
Pentan, 339.
Perak, 20, 21, 23, 34, 72, 73, 89, 147.
Pereng, 185.
Perlak, 338, 340, 407.
Persique (*Golfe*), 16, 44.
Phan-rang, 32, 78, 164, 178, 242, 290, 296, 362.
Phan-thiêt, 32.
Philippines, 1, 20, 399.
Phimeanakas, 177, 197, 230, 285, 286, 291, 356.
Phnom Penh, 394, 421.
Ph'u Khiao Kao, 162.
Phu-lüông, 210.
Phu-yên, 84.
P'iao, 108, 179, 182.
P'ichit, 342.
Pie-li-la, 340.
P'imai, 260, 291, 296, 359.
Pinang, 88.
P'ing-ya-yi, 313.
Pinle, 351.
Pinya, 378.
P'isnulôk, 342, 349.
Pi-tch'a-pou-li, 343.
Plaosan (*Chandi*), 214.
P'lè, 342.
P'lua, 342.
Pnong, 3.
Podoukê, 56.
Po-houa-yuan, 313.
Pokkharavatî, 254.
Po Klaung Garai, 236, 362.
P'o-li, 92.
P'o-leou, 161.
P'o-lo-t'i-po, 150.
P'o-lou-k'ia-sseu, 156, 184, 215.
Polynésiens, 28.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Po Nagar (*à Mông-düc*), 178.
Po Nagar (*à Nha-trang*), 158, 164, 178, 199, 211, 237, 277, 279, 288, 306.
Po-nan, 126.
Pondichéry, 56.
P'ong Tük, 37, 55, 109, 110, 132.
P'o-ni, 92, 220, 269.
Portugais, 44, 392, 404, 411.
Po-sseu-lan, 304.
Pou-kan, 266, 273, 304.
P'ou-kia-long, 312.
Poulo Condore, 339.
Pou-lou-pou-tou, 339.
P'ou-mai, 359.
Prachin, 131, 393.
Prambanan, 154, 185, 214-216.
P'ra Pathom, 37, 55, 109, 110, 369.
Prasat Khna, 171, 228.
Prasat Kôk Pô, 171.
Prasat Komnap, 193.
Prasat Komphüs, 200.
Prasat Kravan, 195.
Prasat Neang Khmau, 195.
Prasat Roluh, 233.
Prasat Ta Keâm, 166.
Prasat Trau, 259.
P'rè, 342, 367.
Preah Einkosei, 200.
Preah Khan (*Angkor*), 290-292, 294, 296, 303, 355.
Preah Khan (*Kompong Thom*), 206, 229, 230, 274.
Preah Kô, 176, 188, 189, 191, 198.
Preah Ngôk, 234.
Preah Palilay, 260.
Preah Phnom, 259.
Preah Pithu, 274.
Preah Theat Preah Srei, 162.
Preah Vihear, 193, 230, 260, 274.
Preah Vihear (*Phnom*), 124.
Prei Monti, 176.
Prei Prasat, 193.
Prei Vèng, 119.
P'rèk, 342.
Prè Rup, 167, 196, 198, 208, 258, 259.
Prome, 37, 58, 108, 132, 133, 150, 151, 165, 181, 254, 325, 350.
Puchangan, 246.
Pûgavat, 246.
Pukâm, 237.
Pukkam, 316.
Purî, 58.
Pursat, 355.
Pûrvapatapan, 387.
Pyu, 32, 108, 132, 133, 150, 164, 165, 179-181, 414.

Quang-binh, 236, 238, 396.
Quang-nam, 39, 78, 84, 85, 123, 163, 209, 235, 261, 279, 395, 396, 416.
Quang-tri, 71, 238, 322, 396.
Quatre Bras, 394.
Qui-nhön, 237.

Rachado (*Cap*), 407.
Rade, 278.
Rahèng, 55, 328.
Rahmâ, 182.
Râjapura, 271, 399.
Râjavihâra, 293.
Râjyaçrî, 294.
Raktamrittikâ, 89.
Râman'n'a, 272.
Râman'n'adesa, 182.
Rambahan, 386.
Râmî, Râmnî, 222, 247.
Rammanagara, 254.
Rat (Müöng), 327.
Rata, 92.
Ratburi, 20, 131, 296, 342.
Rekân, 407.
Rembang, 249.
Remen, 247.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Robang Romeas, 228.
Roi Et, 373.
Rokan, 407.
Roluos, 170, 172, 176, 177, 188, 208.
Romain (Empire), 41.
Ron, 79.
Rouge (Fleuve), 53, 373.
Rouge (Mer), 44.
Rouge (Terre), 89.
Rung (Phnom), 258.

Sagaing, 378.
Sa-huynh, 22.
Sai, 407.
Saiburi, 407.
Sajivan (Chandi), 214.
Sak'a, 342.
Sakalaves, 47.
Sakan'-vijaya, 306.
Salwin, 16, 53, 318, 375.
Sambor, 149, 162, 163, 167, 168, 176, 177, 228, 258.
Sambor Prei Kuk, 120, 163.
Samrè, 3.
Samrong, 258.
Samrong Sèn, 22.
Samudra, 340, 407.
Sandak (Phnom), 193, 260, 274.
San-fo-ts'i, 185, 221-224, 250, 251, 266, 267, 283, 284, 300-302, 308-311, 313, 341, 385, 405, 406.
Sangariti, 218.
Sang Hyang Hujung, 407.
San-lou, 304.
Saraluang, 342.
Sari (Chandi), 156.
Saugatâçrama, 193.
Savank'alôk, 232, 327, 331, 345, 365-367.
Savannakhèt, 270, 322.
Say Fong, 290, 371.
Sdok Kak Thom, 168, 169, 172, 191, 195, 197, 199, 201, 229.
Seguntang, 39, 94, 143, 144.
Sempaga, 23, 34, 39.
Seng-k'i, 134.
Seng-tche, 134.
Sewu (Chandi), 156.
Shan, 181, 300.
Shwegu, 281.
Shwe-zigon, 255, 265, 325.
Siam, Siamois, 5, 9, 18, 20, 32, 110, 118, 237, 289, 305, 342-351, 358, 364-370, 381, 393, 394, 399, 406, 409-411, 418, 421.
Siam (Golfe de), 16, 54, 72, 89, 90, 194, 304.
Siang-lin, 77.
Sibérie, 43.
Siem Reap, 162, 170, 191, 200.
Sien, 320, 338, 343, 345, 364, 383.
Si-lan, 309.
Simhadvâlapura, 219.
Simhamandava, 219.
Simhapura, 261.
Simping, 387.
Sing (Müông), 296.
Singapour, 53, 242, 341, 407, 409.
Singhala, 247.
Singhalais, 247, 298, 310, 367.
Singhanagarî, 399.
Singhasâri, 314, 315, 332-335, 389, 417.
Singora, 54.
Sin-t'o, 300, 309, 313.
Si-p'eng, 304.
Sip Song P'an Na, 373, 374.
Siridhammanagara, 231.
Si Sach'analai, 327, 331, 366, 367.
Si T'ep, 38, 55, 109, 110.
Si Th'ammarat, 342.
Sittang, 32, 109, 350.
Siyak, 407.
Smeru, 217.
Solo, 19.
Solok, 250.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Someçvara, 258.
Sonde (*Détroit et Iles de la*), 2, 5, 53, 93, 138, 145, 146, 338, 415.
Sondur, 339.
Song Giang, 79, 99.
Song K'wè, 342.
Sŏn-tây, 158.
Sopara, 57.
Sôpatma, 56.
Sou-ki-tan, 312, 313.
Sou-mou-tou-la, 339.
Souppara, 57.
Sou-wen-ta-la, 384.
Sras Srang, 293.
Srei Santhor, 394.
Sribuza, 221, 222, 240, 309.
Stŭng Trèng, 118.
Sudhammavatî, 109, 253.
Sukadana, 312, 408.
Sukhôt'ai, 6, 63, 232, 311, 320, 326-331, 338, 342-348, 352, 364-371, 374, 377, 380, 382, 392, 418.
Sûksmakâmrâta, 194.
Sulamani, 300.
Sumanakûta, 194.
Sumatra, 4, 6, 9, 16, 20, 21, 28, 31, 32, 36, 39, 56, 58, 62, 93-95, 110, 138, 141-148, 153, 159, 160, 185, 217, 221, 222, 238-243, 267, 308-311, 332, 337-341, 361, 363, 384-386, 388, 399, 404-408, 416, 417, 421.
Sumbawa, 399.
Sumoltra, 384.
Sumutra, 384.
Sunda, Sundanais, 31, 247, 309, 313, 332, 398.
Sungei Bujang, 73.
Sungei Langsat, 404.
Sup'an, 131, 296, 369.
Su'pannaph'um, 342.
Surabaya, 156, 245, 247, 249, 312, 333, 336.
Surin, 118.
Sûryaparvata, 230.
Suvannabhûmi, Suvarna°, 37, 42, 57, 74, 82, 337.
Suvarnadvîpa, 42, 147, 160, 185, 243.
Suvarnakudya, 74.
Sûwarndîb, 243.
Swatow, 223.
Syâm, 237, 304, 320, 327, 338, 392.

Ta-che, 138, 266, 302.
T'ai, 3, 4, 9, 29, 30, 32, 55, 131, 132, 164, 202, 227, 254, 272, 284, 305, 311, 318-321, 325-331, 338, 342-352, 363-378, 382, 418, 419.
Tâjika, 138.
Tak (Müông), 328, 367.
Ta-kang, 313.
Takèo (*Prasat*), 200, 208, 230.
Takèo (*Province*), 103, 119, 124.
Takkola, 42, 73, 75, 241, 383.
Takua Pa, 54, 56, 73, 183.
Talaing, v. *Môn*.
Talaittakkolam, 241.
Talang Tuwo, 144.
Tali, 254.
Tambalingam, 73.
Tâmbralinga, 72, 241, 304, 308, 310, 311, 383.
Tamiang, 340, 385.
Tamluk, 56, 57.
Tamoul, 47, 56, 183, 247, 410.
Tampak Siring, 302.
Tâmralipti, 56, 57.
T'ang-ming, 79.
Tanjong Pura, 313.
Tan-jong Wou-lo, 313.
Tanjour, 6, 239, 240.
Tan-ma-ling, 241, 300, 304, 308, 383.
Tan-ma-si, 341, 383.
Tan-mei-licou, 72, 241, 304, 310.
T'an-yang (à l'ouest de l'Inde), 75.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

T'an-yang (à Sumatra), 340, 385.
Ta-pan, 313.
Tapanuli, 243.
Taping, 324.
Ta Prohm (*à Angkor*), 206, 292-294, 297, 303.
Ta Prohm (*à Bati*), 296.
Târumâ, 57, 93, 145.
Taungu, 350, 377, 378, 391, 392.
Tavoy, 54, 365.
Tawâlisî, 382.
Tch'a-nan, 355, 359.
Tchan-pei, 300.
Tchan-tch'eng, 121, 209, 273, 280.
Tch'ao-tcheou, 223.
Tchao-wa, 389, 405.
Tche-kouen, 359.
Tchen-la, 113-117, 124, 126, 130, 148-150, 154, 161-163, 196, 217, 273, 280, 290, 355, 380.
Tchen-li-fou, 304.
Tchen-p'ou, 359.
Tch'e-t'ou, 89, 134-136.
Tchö-kiang, 354.
Tchouan-lo-p'o-ti, 131.
Tchou-lien, 251, 266.
Tchou-wou, 71.
Teba, 407.
Telingâna, 58.
Tenasserim, 32, 255, 280, 365.
Teng-lieou-mei, 304, 310.
Teng-ya-nong, 308.
T'eou-kiu-li, 73, 75.
Tep Pranam, 193, 206.
Thanh-hoa, 271, 278, 320, 323, 395.
Thap-müði, 104, 149.
Thatbyinnyu, 281.
Thatôn, 37, 109, 182, 253, 254, 281, 344.
Thayekhettayâ, 133.
Thbong Khmum, 162, 169.
Thommanon, 274.
Thüa-thiên, 77, 163, 236, 396.
Tibet, *Tibétain*, 29, 164, 181, 297, 333, 404.
Tibéto-Birman, 32, 108.
Tien-souen, 71, 72.
T'ien-tchou, 81, 82.
T'i-lo-min-lo, 307.
Timor, 313.
Ting-kia-lou, 383.
Tinnevelly, 153.
Tipperah, 282.
Tirchul, 108.
Ti-wou, 313.
Toba, 407.
To-lo-mo, 94.
T'o-lo-pa-ti (ou °po-ti), 131.
T'ö-mou, 68, 113, 117.
Tong-tche, 313.
Tonkin, 1, 20, 22, 64, 77, 79, 97-99, 121, 157, 213, 238, 258, 266, 275, 320, 323, 381, 395.
Tonlé Sap, v. *Grand Lac*.
T'ouen-li-fou, 304.
Touen-siun, 50, 72, 89.
Tou-ho-lo, 131.
Tou-ho-lo-po-ti, 131.
Tou-houai-siun, 304.
Tou-k'ouen, 71.
Tra-kiêu, 78, 85, 121, 123, 192.
Trang, 54, 407.
Tran-ninh, 373, 374.
Travancore, 153.
Trenganu, 308, 383, 407.
Trihakumbha, 254.
Tringano, 407.
Trinil, 19.
Trois Pagodes, 54.
Ts'ien-mai, 308.
Tuban, 247, 313, 335, 387.
Tuk Mas, 137, 152.
Tumapel, 309, 311, 312-315, 402.
Tumasik, 242, 341, 383, 402, 407, 409.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Tnmihang, 340, 407.
Tuol Prasat, 206.
Turai-vijaya, 289, 304, 305.
Turushka, 316.

Ubon, 189.
Udayagiri, 265.
Ujung Galuh, 313.
Ulakan, 408.
Ussa, 58.
U T'ong, 369.
Uyong Tanah, 406.

Vaishnavâçrama, 193.
Valaippandûru, 241, 242.
Vanagiri, 245.
Vanga, 94.
Varavâri, 406.
Varella (*Cap*), 114, 398.
Vat Ch'ang Lom, 331.
Vat Ch'ieng Man, 349.
Vat Ek, 230.
Vat Khnat, 171.
Vat Kukut, 273, 326.
Vat Mahath'at (*Ligor*), 56.
Vat Mahath'at (*Sukhôt'ai*), 367.
Vat Nokor, 292, 296.
Vat Ph'u, 114, 115, 124, 198, 260, 269, 274.
Vat P'ra P'ay Luang, 347.
Vat P'ra Sing, 377.
Vat Sema Müông, 147.
Vat Sithor, 199.
Vat Sla Ket, 275.
Vat Tap'an Hin, 347.
Vat Thipdei, 199.
Veal Reachdak, 355.
Vedda, *veddoïde*, 19, 20, 30.
Vénitiens, 411.
Vieng Chan, 290, 342, 371-374.
Vieng K'am, 342.
Vijaya, 78, 213, 235-237, 271, 272, 278, 286, 288-290, 296, 304, 305, 392, 395, 397, 419.
Vîrapatnam, 56.
Vîrapura, 164, 271.
Vo-canh, 74, 97.
Vyâdhapura, 68, 105, 117, 124, 189.

Wajak, 19.
Waleri, 315.
Wa-li, 304.
Wellesley (*Province*), 88.
Wengker, 245, 246.
Wen-tan, 161.
Wen-tcheou, 354.
Wilis, 217.
Wou-nou-kou, 313.
Wou-wen, 272.
Wukir, 152.
Wurawari, 244, 246.

Xuân-lôc, 23.

Yaçodharâçrama, 190.
Yaçodharapura, 177, 191, 194, 195, 197, 393.
Yaçodharatatâka, 193, 197, 198, 234.
Yamunâ, 200.
Yang Prong, 362.
Yang-tcheou, 80.
Yavabhûmi, 160.
Yavadvîpa, 93, 95, 152, 210.
Yavana, 278, 279, 290, 399.
Y-chö-na, 128.
Ye-p'o-t'i, 93, 95.
Ye-tiao, 92.
Yogyakarta, 154, 215, 216.
Yonakarattha, 349.
Yue-tche, 82.
Yunnan, 55, 108, 164, 181, 266, 318-321, 323, 324, 366.
Yun-nan-fou, 181.
Yuon, 349.

Zâbag, 160, 161, 174, 185, 221, 222, 240, 243, 283, 341.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

II. — NOMS DE PERSONNES

Abeyadana, 264.
Abû Zayd Hasan, 221.
Accambale, 323.
Açoka, 37, 41.
Açvatthâman, 70.
Açvavarman, 49, 91.
Adhamâpanuda, 245.
Adhikuntijaketanâ, 302.
Âdityarâja, 273, 326.
Âdityavarman, 385, 386, 391, 404.
Advayavarman, 385.
Agastya, 59, 91, 153, 157, 214.
Aggavaṁsa, 281.
Airlanga, 220, 244-250, 255, 268, 309, 311, 312, 416.
Ala'ud-din Riayat Shah, 410.
Alaung-sithu, 264, 280-282.
Al Bîrûnî, 243.
Albuquerque, 409, 411.
Aleimma, 344.
Alexandre, 41.
Anak Wungçu, 250, 302.
Anangavarman, 404.
Angçarâja, 289, 304, 305.
Angrok, 311, 314.
Aniruddha, Anôratha, Anuruddha, 6, 225, 251-255, 262-264, 267, 280, 416.
Antonin le Pieux, 38.
Anûshanâtha, Anûshapati, 315.
Aravindahrada, 234.
Ardharâja, 334.
Âryeçvara, 284.
Asanga, 146, 147.
Athinkhaya, 325, 350-352.
Atîça, 243.
Atrâsataka, 231.
Avani-nârâyaṇa, 183.
Ba Dich-lai, 396.
Baka, 231.
Bâlâditya, 150.
Bâlaputra, 160, 184, 185, 238.
Balitung, 215, 216.
Bang Klang T'ao, 327.
Ban-la Tra-nguyêt, 397.
Ban-la Tra-toan, 397.
Ban Mūŏng, 328-330.
Bendahara, 47.
Bhadravarman I, 84, 85, 122.
Bhadravarman II, 210.
Bhadravarman III, 237.
Bhadravarman (père d'Indravarman II), 209.
Bhadreçvaravarman, 122.
Bhagadatta (de Lang-ya-sieou), 90.
Bhagadatta (de Chânâça), 208.
Bhâradvâja, 292.
Bhârgava, 79.
Bhâskaradevî, 380.
Bhavavarman I, 105, 115-118, 124, 125.
Bhavavarman II, 123.
Bhayarâja, 332.
Bhîshmaprabhâva, 245.
Bhre Daha, 402.
Bhre Tumapel, 402, 403.
Bhre Wengker, 399-401.
Bhṛigu, 79.
Bi-cai, 397.
Binasuor, 395.
Binnya U, 377, 391.
Borom (Khun), 319, 372, 374.
Brahmaloka (Hardhavarman II du Cambodge), 196.
Brahmaloka (Rudravarman IV du Champa), 278.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Buddhaghosa, 109.
Buddhagupta, 89.

Çaila, 58.
Çailendra, 58, 105, 152-161, 163, 165, 168, 172, 173, 184, 185, 214, 216, 240, 268, 314, 415, 416.
Çailodbhava, 154.
Çakalendaki, 268.
Çakalendu, 302.
Çakrasvâmin, 148.
Çâkyakîrti, 146.
Çambhuvarman (Cambodge), 149.
Çambhuvarman (Champa), 121, 122.
Çankara- (Senâpati), 271.
Çankarâchârya, 187, 190.
Çarvânî, 123.
Chakradhara, Chakreçvara, 389.
Chakravartirâjadevî, 353.
Chammadevî, 132.
Chams'ud-din, 338.
Chandadevî, 263.
Chandrabhânu, 310, 311, 343.
Chandrabhayasimhavarmadeva, 219.
Chandragupta, 36.
Chandrakaragupta, 316.
Chapata, 299.
Chê A-nan, 381, 382.
Chê Bông Nga, 394-396.
Chê Chi, 380.
Che-li Tie-houa, 242.
Che-li-t'o-lo-pa-mo, 145.
Che-li Wou-ye, 223.
Chê Man, 361.
Chê Mô, 382.
Chê Nang, 381.
Chen Tsong, 237.
Che-pi, 335.
Chitrasena, 105, 114, 117, 118.
Chola, 6, 58, 239-242, 244, 246, 247, 250, 251, 255, 256, 416.
Chö-ye-pa-mo, 99.
Chûdâmani, 276, 286, 293.
Chûdâ°, Chûlâmanivarmadeva, 238, 268.
Cinq Dynasties, 201, 211, 416.
Çivabuddha (Kritanagara), 332.
Çivâchârya, 198, 199, 230.
Çivakaivalya, 169, 171, 190.
Çivaloka, 199.
Çivânandana, 278.
Çivapura, 124.
Çivasoma, 187, 189, 190.
Çreshthavarman, 97, 105, 115, 116.
Çrî Deva, 242.
Çrîndrabhûpeçvarachûdâ, 352.
Çrîndrajayavarman, 379.
Çrîndrakumâra, 296, 303.
Çrîndravarman (Fou-nan), 97.
Çrîndravarman (Cambodge), 352-354, 378, 379.
Çrîndravarman (Çrîvijaya), 145.
Çringa, 302.
Çrîvijayamahâdevî, 219.
Çrutavarman, 105, 115, 116.
Çûrâdhipa, 268, 284.

Daksha, Dakshottama, 215, 216, 218.
Dara Petak, 336.
Dedes, 314, 315.
Devakula, 250, 251.
Devapâla, 186.
Devarâja Mahâsenâpati, 236.
Devasimha, 157.
Devatâmûrti, 261.
Devavarman, 103.
Devendra, 215.
Dhammadassi, 253.
Dhammâsoka Râjâdhirâja, 393, 394.
Dhammavilâsa, 299.
Dhanapatigrâma, 289.
Dharanîndra, 155, 158.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Dharanîndravarman I, 259, 260, 269, 275.
Dharanîndravarman II, 275, 276, 286, 291, 296, 353.
Dharmaja, 283.
Dharmakîrti, 243.
Dharmapâla (Bengale), 185.
Dharmapâla (Suvarnadvîpa), 243.
Dharmapâla de Kânchî, 147.
Dharmarâja, 310, 366.
Dharmasetu, 185.
Dharmavamça Anantavikrama, 220, 245, 248.
Dharmavamçavardhana, 245.
Dharmavîra, 250.
Dharmeçvara, 284.
Dharmodayanavarmadeva, 219.
Dignâga, 147.
Dinh, 212.
Divâkara, 250.
Divâkarabhatta, 200.
Divâkarapandita, 259, 260, 270.
Drona, 70.
Düöng Anh-nhe, 271.

Edrîsî, 283.

Fa-hien, 57, 95.
Fan, 266.
Fan Chen-tch'eng, 99, 103.
Fan Fan-tche, 121.
Fan Fo, 84, 98.
Fa Ngum, 372-375, 391.
Fan Hiong, 79.
Fan Hou-ta, 84, 98.
Fan Che-man, Fan Man, 71, 72, 74-76, 78.
Fan Siun, 75, 76, 79.
Fan Tang-ken-tch'ouen, 100, 103.
Fan Tchan, 74-76, 78.
Fan Tchen-long, 122.
Fan T'eou-li, 122.
Fan T'ien-k'ai, 103.
Fan Wen, 80, 84.
Fan Wen-k'ouan, 103.
Fan Yi, 80.
Fa Rua, 344, 350.
Fei Sin, 407.

Gajah Biru, 388.
Gajah Mada, 388, 389, 398, 400.
Gajayâna, 156, 157.
Gandra, 284.
Gangârâja, 98, 120.
Garung, 184.
Gautama, 134.
Gautama Subhadra, 95.
Gâyatrî, 334, 389.
Gengis Khan, 317, 319, 329.
Girîndravardhana, 403.
Grâma, 376.
Gunapriyadharmapatnî, 220.
Gunavarman (bonze), 95.
Gunavarman (du Fou-nan), 103, 104, 106.
Gupta, 37, 60, 61, 73, 82, 92, 107, 126, 133, 156.
Gwas Çrî Kîrtivardhana, 215.

Haji, 224.
Haji Samudrabhûmi, 240.
Halu, 217, 245, 249.
Han, 22, 65, 77, 79.
Harideva (Cambodge), 271, 272, 278.
Harideva (de Sakan'-vijaya), 306.
Harideva (Indravarman V), 306, 322.
Harijit, 322, 361, 380.
Harivarman I, 178.
Harivarman II, 213.
Harivarman III, 235.
Harivarman IV, 258, 261.
Harivarman V, 277.
Harivikrama, 151.
Harsha, 137, 414.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Harshavarman I, 195, 200, 202.
Harshavarman II, 196, 198, 202.
Harshavarman III, 235, 257-260, 270, 276, 286.
Hayam Wuruk, 389, 390, 391.
Hia-tch'e, 224.
Hia-tch'e Sou-wou-tch'a-p'ou mi, 240.
Hino, 162, 246, 284.
Hippalos, 44.
Hiranyadâma, 171, 174.
Hiranyalakshmî, 259.
Hiranyavarman, 259.
Hiuan-tsang, 120, 131-133, 147.
Hô, 396.
Hou, 76.
Houei-ning, 137.
Houen-p'an-houang, 71.
Houen-t'ien, 69-71.
Hou-eul-na, 393.
Hrishîkeça, 292.
Huyên Trân, 362, 381.
Hyang Viçesha, 402.

Ibn Baṭûṭa, 382-384, 407.
Ibn Khordâdzbeh, 182, 185.
Îçânatungavijayâ, 219.
Îçânavarman I, 120, 123, 127.
Îçânavarman II, 195, 199, 202.
Îçânavikrama, 217.
Îçvarakeçava, 216.
Îçvaraloka (Cambodge), 189.
Îçvaraloka (Champa), 164.
In, 288.
Inao, 284.
Indarâja, 394.
Indradevî (reine d'Indravarman I), 188, 189.
Indradevî (reine de Jayavarman VII), 290.
Indrâditya, Indrapatîndrâditya, 327, 331.
Indralakshmî, 200.
Indraloka, 149, 163, 176.
Indravarman I (Cambodge), 172, 187-189, 197, 201, 202, 229.
Indravarman II, 303, 305, 321.
Indravarman I (Champa), 164, 178.
Indravarman II, 209, 210.
Indravarman III, 211.
Indravarman IV, 212.
Indravarman V, 322, 323. 361.
Indravarman VI, 396, 397.

Jagaddharma, 123.
Janasâdhuvarmadeva, 219.
Jaṭâvarman Sundara Pândya, 310.
Jaṭâvarman Vîra Pândya, 310.
Jayabhaya, 284.
Jayaçakti, 284.
Jayaçaktivarman, 210.
Jayachandravarman, 151.
Jayaçrî, 369.
Jayadevî (reine de Jayavarman I), 125, 148.
Jayadevî (reine de Jayavarman IV), 196, 198.
Jaya Harivarman I, 271, 278, 279, 289, 305.
Jaya Harivarman II, 279, 304.
Jaya Indravarman I, 211.
Jaya Indravarman II, 261, 262, 269, 277.
Jaya Indravarman III, 271, 277.
Jaya Indravarman IV, 276, 279, 288, 289.
Jaya Indravarman V, 288.
Jaya Indravarman VI, 306.
Jayakatwang, 334, 336.
Jayamahâpradhâna, 292, 354.
Jayamangalârtha (XIIe siècle), 294.
Jayamangalârtha (XIIIe siècle), 354, 379.
Jayanâça, 144-146.
Jayanagara, 337, 387-389.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Jayapangus, 302.
Jaya Parameçvaravarman I, 236.
Jaya Parameçvaravarman II, 289, 305, 306.
Jayarâjadevî, 286, 290, 303.
Jayasangrâma, v. Grâma.
Jaya Simhavarman (Ph'u Khiao Kao), 162.
Jaya Simhavarman I (Champa), 210.
Jaya Simhavarman II, 236.
Jaya Simhavarman III, 361, 380.
Jaya Simhavarman IV, 380.
Jaya Simhavarman V, 396.
Jaya Simhavarman (Indravarman V), 322.
Jayavardhana (Jayavarman III), 178.
Jayavarmâdiparameçvara, 373, 379, 380.
Jayavarman (Fou-nan), 99-106.
Jayavarman I, 124, 125, 148, 196.
Jayavarman I bis, 162.
Jayavarman II, 8, 163, 167-178, 187-189, 202.
Jayavarman III, 178, 187, 202.
Jayavarman IV, 195, 196, 202, 204.
Jayavarman V, 198, 200-202, 228.
Jayavarman VI, 258-260, 275.
Jayavarman VII, 8, 162, 206, 233, 257, 276, 285-297, 299, 303-305, 327, 533-355, 371, 379, 417.
Jayavarman VIII, 293, 321, 322, 352-354, 379.
Jayavarsha Digvijaya Çâstraprabhu, 268.
Jayavîravarman, 228, 229.
Jayendrâdhipativarman, 168, 187.
Jayendrapandita, Jayendravarman, 230, 233.
Jayekhettara, 264.
Jitendra, 156.
Jîvaka, 231.
Jn'ânabhadra, 137.
Juru, 249.
Juru Demung, 387.
Jyeshthâryâ, 162, 168.

Kâla Gemet, 337.
K'am (Khun), 376.
Kambojarâja, 231.
Kambu Svâyambhuva, 105, 115, 116, 276, 354.
Kâmeçavara I, 283, 284.
Kâmeçvara II, 290, 302.
K'am Fu, 376.
Kamphong (P'raya), 372.
Kamvau, 234.
Kandarpadharma, 122.
K'ang T'ai, 69, 76, 101.
Kanishka, 41, 82.
Kan-mou-ting, 343.
Kanva, 248.
Kao-hing, 335.
Kao Tsong, 124.
Kaundinya(gotra), 58, 69, 92.
Kunndinya I, 38, 69-71, 105, 106, 116, 150.
Kaundinya II, 62, 90, 97, 99, 104, 106.
Kautilya, 36.
Kavîndrârimathana, 199.
Kayuwangi, 215.
Kèo Lot Fa, 373.
Kesarivarmadeva, 219.
Khin U, 263, 264.
Kiao-tch'en-jou, 97, 99.
Kia-siang-li, 75.
Kia Tan, 59, 162.
Kieou-tch'eou-lo, 100.
Kin-cheng, 74.
Kin-p'eou-pin-chen, 274.
Kîrtipandita, 201.
K'iu-lien, 77, 79.
K'iu-t'an, 134.
Ki-yen, 156, 157, 215.
Ko-lo-fong, 164.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

K'oubilai Khan, 317, 321-324, 333, 335, 361.
Kouei-lai, 397.
Kouei-yeou, 397.
Kouo Kouei, 258.
Kramukavaṃça, 261.
Kṛitajaya, 311, 314.
Kṛitanagara, 315, 332-336, 387, 389.
Kṛitarâjasa, 336, 337, 386, 387, 389.
Kṛitavardhana, 389, 400.
Kṛitavijaya, 403.
Kronchâryadîpa, 284.
Kuça, 197.
Kulaprabhâvatî, 103, 104.
Kulottunga I, 250, 267.
Kumâraghosha, 155.
Kundunga, 49, 91.
K'un-mo-ch'ang, 179.
Kunshô Kyaungphyu, 225, 252.
Kushâna, 41, 59, 82.
Kuṭi, 388, 389.
Kyanzittha, 263-267, 269, 280, 282.
Kyiso, 225.
Kyôzwa I, 307.
Kyôzwa II, 325, 351.

La Khai, 396.
Lakshmîndra Bhûmîçvara, 209.
Lampong-râjâ, 393.
Lang (P'raya), 372.
Layang, 217.
Lê (antérieurs), 212.
Lê (postérieurs), 397.
Leang Tao-ming, 406.
Lê Hoan, 212, 213.
Lê Löi, 397.
Lê Nhôn-tôn, 397.
Lê Thanh-tôn, 397.
Letyaminnan, 281.
Li Bôn, 120.
Li Cao-tôn, 288, 290.
Li Công-binh, 270.
Lieou-cheng, 322.
Lieou Fang, 121.
Lieou-t'eng-wei-kong, 145.
Lieou-t'o-pa-mo, 104.
Lieou-ye, 69, 70.
Li-fou-to-si, 134.
Limus, 215.
Lingapati, 315.
Li Thai-tô, 236.
Li Thai-tôn, 236.
Li Thanh-tôn, 237.
Li Thân-tôn, 270, 271.
Lo (Khun), 372.
Lokapâla, 219.
Lŏ T'ai, 365-367.
Lou-pan, 355.
Lu Tai, 79.
Lü T'ai, 366-370.
Lüu Ki-tông, 212, 213.

Mâdhavamûrti, 261.
Maga, 83.
Ma-ha-la-tcha Pa-la-pou, 405.
Ma-ha-mou-cha, 411.
Mahânippean, 380.
Mahâparamasaugata, 291.
Maha Pasaman, 373, 375.
Mahârâja, 154, 158, 160, 161, 172, 174, 185, 212, 222, 240, 242, 283, 301, 309, 341, 385.
Mahârâja de Pajajaran, 398.
Mahârâja Mauli..., 405.
Mahârâja Palembang, 405.
Mahârâja de P'o-ni, 269.
Mahendradattâ, 219, 220, 244.
Mahendradevî, 196.
Mahendravarman (Chitrasena) 118, 119, 122.
Mahendravarman (père de Râjendravarman), 196.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Mahîdharâditya, 275.
Mahîsha Champaka, 315, 334.
Mahîsha Rangkah, 332.
Mahmud, 411.
Ma Houan, 401, 407, 408.
Makat'ô, 331, 344, 350.
Maku*ṭa*vam*ç*avardhana, 219, 220.
Malik al-Saleh, 338.
Malik az-Zâhir, 384.
Malik Ibrahim, 401.
Malla, 367.
Ma-na-ha Pao-lin-pang, 405.
Mandrasena, 100.
Mangalavarman, 208.
Mangray, 326, 327, 344, 348, 349, 375, 376.
Ma*n*ichanda, 263.
Manorathavarman, 98, 120.
Ma-na-tchö Wou-li, 405.
Manuha, 253, 254.
Mâra (Çrî), 74-76, 78.
Mâravijayottungavarman, 239, 240, 243.
Marc-Aurèle, 38.
Marco Polo, 93, 242, 323, 324, 338-340, 361, 385, 407, 408.
Mas'ûdî, 222.
Ma Touan-lin, 86, 90, 127, 134, 267, 273, 283, 287.
Maulivarmadeva, 405.
Maurya, 36.
Ma Yuan, 66.
Megat Iskandar Shah, 409-410.
Meou-louen, 82.
Merâ, 115.
Ming, 393-395, 402, 404, 405.
Minchinsô, 281, 282.
Mongkut, 331.
Mou-kan-sa-yu-ti-eul-cha, 409.
Muhammad-i-Bakhtiyar, 316.
Muhammad ibn Toghluk, 383.
Mûlavarman, 39, 49, 91, 93, 96.
Muru*nḍa*, 75-76, 82.
Muzaffar Shah, 410.
Nâçir ed-Dîn, 324.
Nâgârjuna, 88.
Nâgasena, 100.
Nâgî, 70, 115, 116, 150.
Nambi, 387, 388.
Nambutiri, 127.
Nam T'uem, 376.
Nandaungmya, 307.
Nandavarmadeva, 258.
Nandivarman III, 183.
Narapatisi*m*havarman, 208.
Narapatisithu, 282, 292, 298-300, 307.
Narasi*m*hamûrti, 315.
Naratheinkha, 282, 298.
Narathihapate, 307, 323-325, 350, 351.
Narathu, 282, 298.
Narendralakshmî, 275.
Narikelava*m*ça, 261.
Nâyar, 127.
Ngam Mûông, 326, 344, 348.
Ngauk Klaung Vijaya, 396, 397.
Ngô, 212.
Ngo-ta Ngo-tchö, 395.
Nippean Bât, Nirvâ*n*apâda, 380, 393.
Nirvâ*n*apada (Sûryavarman I) 229.
N*ri*pâditya, 150.
N*ri*patîndravarman (VIIIe siècle), 188.
N*ri*patîndravarman (XIIe siècle), 259.
N*ri*pendradevî, 162.
Nyaung-u Sô-rahan, 225.

Odoric de Pordenone, 381, 384, 388, 408.

Pai-li-mi-sou-la, 409.
Pâla, 60, 165, 166, 185, 321, 333, 415.
Pâlarâja, 329.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Pallava, 23, 58-61, 70, 83, 96, 115, 183, 239, 414.
Panangkaran, 154, 155, 158, 165, 166, 184, 185.
Panchakalyânî, 263.
Pândya, 58, 59, 153, 247, 310, 387.
Pâng, 258, 262.
Panji (Raden), 284.
Pankaja, 217.
P'an-lo T'ou-ts'iuan, 397.
P'an-lo Yue, 397.
P'an-p'an, 71.
Panthagu, 298, 299.
Panuluh, 284.
Panungalan, 184.
Pâr, 178.
Parâkramabâhu I, 298, 299, 417.
Paramabodhisattva, 258, 262, 278.
Paramabuddhaloka, 210.
Paramaçivaloka, 194.
Paramaçivapada, 196.
Paramakaivalyapada, 260.
Paramanishkalapada, 269.
Paramarâma, 393.
Paramarudraloka, 195.
Paramavîraloka, 201.
Paramavishnuloka, 274.
Parameçvara (Jayavarman II), 176, 188.
Parameçvara (Bali), 302.
Parameçvara (Malacca), 402, 409.
Parameçvarapada, 353.
Parameçvaravarman I, 211, 212.
Parameçvaravarman II, 236.
Parameçvarî, 362.
Parameçvarî Tribhuvanâ, 336.
Pa-ta-na Pa-na-wou, 399.
Pham Tu, 120.
Pha Mûông, 327, 366.
Phat-ma, 236.
Pha Yu, 375, 377.
Phi Fa, 372.
Pi-kai, 310.
Pikatan, 184.
Pilih Râjadvâra, 210.
P'i-ts'ouei-pa-mo, 103.
Pline l'Ancien, 40.
P'o-mi, 161.
Pomponius Mela, 40.
Poppa Sô-rahan, 181.
P'ou-ling Ta-ha, 402.
Prabhâsadharma, 122.
Prabhuvarman, 151.
Prakâçadharma (Vikrântavarman I), 123.
Prapancha, 314, 400.
Prithivînarendra, 175.
Prithivîndravarman (Cambodge), 188.
Prithivîndravarman (Champa), 164.
Ptolémée, 39, 42, 56, 57, 67, 73, 92, 94.
Pulakeçin II, 137, 414.
Pûrnavarman, 39, 93, 94, 96, 104, 152.
Pûrvaviçesha, 403.
Pushkara, Pushkarâksha, 149, 167, 188.
Pyinbya, 182.

Qui-dô, 397.
Qui-lai, 397.

Raden Vijaya, v. Vijaya.
Raghu, 270.
Râhu, 276, 296, 303.
Raja Cholan (ou Suran), 242.
Raja Ibrahim, 410.
Raja Kasim, 410.
Rajakulamahâmantri, 198.
Râjakumâra, 264, 267.
Râjapatnî, 385, 389, 390.
Râjarâja (Chola), 239, 240.
Râjarâja I (de Vengî), 250.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Râjasa, 314, 315, 334.
Râjasanagara, 390, 391, 398-401.
Râjasavardhana, 403.
Râjendrachola I, 239, 240, 242, 251.
Râjendradevakulottunga, 250, 251.
Râjendradevî, 303.
Râjendravarman, 194, 196-200, 202, 204, 211.
Râma, 197, 270, 422.
Râmâdhipati, 370, 392, 393.
Râma K'amhèng, 319, 326-331, 342-349, 364-366, 371.
Raman Kan, 263, 264.
Râmânuja, 275.
Ramesuen, 394.
Ranga Lawe, 387.
Ranga Wuni, 315.
Rashupati, 288.
Ratnabhûmivijaya, 278.
Râvana, 276.
Raviçrîbhadra, 316.
Ruang (P'ra), 345, 364, 365.
Rudra, 95.
Rudraloka (Harshavarman I), 195.
Rudraloka (Prithivîndravarman du Champa), 164.
Rudravarman (Fou-nan), 104-106, 113, 116, 117.
Rudravarman I (Champa), 120, 121.
Rudravarman II, 163.
Rudravarman III, 237, 238.
Rudravarman IV, 277.
Rudravarman (grand-père d'Indravarman II du Champa), 209.

Sabbâdhisiddhi, 326.
Saçântibhuvana, 235.
Sadâçiva, 230, 233.
Sadâçivapada, 258.
Saddhammajotipâla, 299.
Sajjanotsavatunga, 215.
Samala, 182.
Samarâgravîra, 160, 184, 185.
Samaravijayadharma..., 249.
Samarotsâha Karnakeçana, 249.
Samarottunga, 160, 184, 185.
Sambharasûryâvarana, 218.
Sambhûla, 264.
Sam Ch'on (Khun), 328, 329.
Sam P'aya, 373, 375.
Sam Sên T'ai, 372.
Samudragupta, 6, 82, 96, 138, 413.
Sangama Çrîjn'âna, 316.
Sanghapâla, 100.
Sangrâma, 234, 235.
Sangrâmavijaya Dharmaprasâdottungadevî, 246.
Sangrâmavijayottungavarman, 241, 242, 246, 247.
Sanjaya, 49, 152, 153, 155-157.
Sannâha, 49, 152.
Sâriputta, 299.
Sarvajn'amuni, 354.
Sarveçvara I, 284.
Sarveçvara II, 302.
Satyakauçikasvâmin, 122.
Satyavarman, 158, 164.
Sedah, 284.
Seleucides, 41.
Se-li Hou-ta-hia-li-tan, 223.
Sena, 60, 321.
Seng-k'ia-lie-yu-lan, 388, 405.
Seng-kia-li-ye, 388.
Seng-kia-lo, 389.
Sên Phu, 376.
Sequeira (Diego Lopez de), 411.
Shin Arahan, 253, 264, 280, 298.
Shwe-einthi, 264.
Siang-wou-ta-eul, 325.
Siddhikâra, 235.
Sîhavikrama, 151.
Sikharamahâdevî, 327.
Silabuddhi, 253.
Si-li Ma-ha-la, 410.
Si-li Pa-eul-sou-la, 409.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Si-li Pa-mi-si-wa-eul-tieou-pa-cha, 410.
Simhadeva, 122.
Sindok, 217-220, 244.
Singhavikramavardhana, 403.
Singtour, 325.
Sîtâ, 197, 422.
Six Synasties, 414.
Slvat, 235.
Sögātou, 321-323.
Sokkate, 225, 252.
Soleyman, v. Sulaymân.
Sôlu, 263, 280.
Somâ, 70, 105, 116, 150.
Sona, 37.
Song (Premiers), 97.
Song, 211, 256, 318, 416, 417.
Sora, 387, 388.
Souei, 121.
Sou-lou-t'an Wou-ta-fou-na-cha, 410.
Sou-tan Mang-sou-cha, 410.
Sou-wou, 75, 76.
Sôyun (fils de Sôlu), 264.
Sôyun (fils de Thihathu), 378.
Sradhârâjachûlâmuni, 366.
Sri Maharaja, 410.
Sri Parameçvaradeva, 410.
Sseu-li Ma-lo-p'i, 239.
Sseu-li Tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa, 238.
Sûa T'ai, 365.
Subhadrikâ Varmadevî, 219.
Suhitâ, 402, 403.
Sujita, 231.
Sulaymân (voyageur), 182, 221.
Sulaymân (envoyé des Mongols), 322, 338.
Sultan Mansur Shah, 410.
Sunandana, 179.
Sundarapândya (Jayanagara), 387.
Sundaraparâkrama, 208.
Sundaravarman, 208.
Süöng, 328.
Sûryabhatta, 290.
Sûryajayavarmadeva, 288, 290.
Sûryakumâra, 303.
Sûryavamça Râjâdhirâja, 393.
Sûryavamça Râma Mahâdhammarâjâdhirâja, 368.
Sûryavarmadeva, 288-290.
Sûryavarman I, 199, 206, 227-233, 255, 258, 372, 416.
Sûryavarman II, 6, 8, 258, 259, 261, 269-275, 278, 286, 293, 297, 327, 417.
Sûryavarman (Chao Ponhea Yat), 394.
Sûryavikrama, 151.

Tabanendravarmadeva, 219.
T'ai Tsong, 122.
Talânai, 301.
Ta-ma-cha-na-a-tchö, 405.
Tâmalinda, 299.
Tanakung, 302.
T'ang, 121, 122, 124, 201, 211, 415, 416.
T'an Ho-tche, 99.
Tantular, 400.
T'ao Houang, 77-79.
Tapasî, 362.
Târâ, 185.
Tarabya, 350.
Târanâtha, 316.
Ta-tsa-kan-hiong, 215.
Tavang (T'ao), 372.
Tch'a-li, 114.
Tch'ang, 75.
Tchang-pa-ti-lai, 396.
Tch'ang Po-yi, 158.
Tchan-pei, 301.
Tchan-t'an, 81-83.
Tchao Jou-koua, 290, 300, 301, 304, 308, 309, 312, 313, 340, 369.
Tch'e-li-t'o-pa-mo, 97.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Tch'en, 121, 414.
Tcheng Houo, 401, 402, 407-409.
Tcheng-kouei, 339.
Tch'en-song, 76.
Tcheou (postérieurs), 211.
Tcheou K'iu-fei, 300-302.
Tcheou Ta-Kouan, 70, 202, 233, 297, 322, 343, 348, 352-361, 378.
Tche-to-sseu-na, 114.
Tchou Nong, 103.
Tchou Ying, 69, 76.
Thadôminbya, 378.
Thâng, 261.
Theingo, 225.
Thihathu (Pagan), 325, 350, 351.
Thihathu (Pinya), 325, 350, 377.
Thingathu, 307.
Thinkhaba, 378.
Ti-houa-kia-lo, 250.
Ti-houa-k'ie-lo, 250-251.
T'i-lo-min-lo, 307.
Tissa Dhammarâja, 182.
Ti Tchen, 98.
Toghon, 323.
Tohjaya, 315.
Tou-ma-pan, 402.
Trâbaka, 231.
Tra-hoa Bô-dê, 382.
Trailokyarâja Maulibhûshanavarmadeva, 301.
Trân, 306.
Trân Anh-tôn, 362, 381.
Trân Duê-tôn, 395.
Trân Hiên-tôn, 366, 380.
Trân Minh-tôn, 381.
Trân Nhön-tôn, 323.
Trân Thai-tôn, 306.
Tribhuvanâ, 389.
Tribhuvanadevî, 210.
Tribhuvanâditya Dhammarâja, 264.
Tribhuvanarâja Maulivarmadeva, 337.
Triguna, 268.
Trilokavatamsikâ, 264.
Trois Royaumes, 414.
Ts'an-lie Pao-p'i-sie Kan-p'ou-tche, 394.
Ts'an-lie P'o-p'i-ya, 394.
Ts'an-lie Tchao-p'ing-ya, 394.
Ts'an-ta Kan-wou-tchö-tch'e-ta-tche, 383.
Tsin, 80, 98, 414.
Tulodong, 217.
Tungul Ametung, 314.

Ucch'itthachakkavatti, 231.
Udayâdityavarman I (Cambodge), 201, 228, 229.
Udayâdityavarman II, 233-235, 259.
Udayâdityavarman (Çrîvijaya), 223.
Udayâdityavarman (Âdityavarman), 386.
Udâyana, 219, 244.
Ugrasena, 219.
Uroja, 209.
U Sauk Pan, 264.
Uttara, 37.
Uttarajîva, 299.
Uzana, 307.

Vâgîçvara, 217.
Vajrâbharana, 280.
Vajrabodhi, 147.
Vâk, 261.
Vâmaçiva, 189, 191.
Vamçarâja, 278, 279.
Varanarendra, 95.
Vararâja, 231.
Varmasetu, 185.
Vasco de Gama, 411.
Vespasien, 43.
Vichitrasagara, 164.
Vidyânandana, 287-290.
Vidyeçadhîmant, 379.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Vidyeçavid, 354.
Vijaya (de Wengker), 246.
Vijaya (Kṛitarâjasa), 334-337.
Vijayabâhu, 255.
Vijaya Çrî..., 213, 235.
Vijayarâjasa, 399-401.
Vijayavarman (Champa), 103, 120.
Vijayavarman (Kan-t'o-li), 95.
Vijayendralakshmî, 260.
Vikramavardhana, 401-403.
Vikrântavarman I, 123.
Vikrântavarman II, 123.
Vikrântavarman III, 178, 209.
Vikrântavarman IV, 236.
Vimala, 182.
Vîrabhadravarman, 396.
Vîrabhûmi, 401, 402.
Vîrakumâra, 303.
Vîralakshmî, 229, 233.
Vîrarâja, 334, 335, 387.
Vîrarâjendra, 251.
Vîravarman, 115, 116.
Vishnuloka, 178.
Vishnumûrti, 261.
Vishnuvardhana, 315.
Vishnuvarman, 89.
Vrah Guru, 200.

Wang Ta-yuan, 369, 380, 383, 384, 389.
Warak, 184.
Wareru, 344, 350, 364, 377.
Watuhumalang, 215.
Watukura, 216.
Wawa, 217.
Wen, 97.
Wou, 82.
Wou-lao-po-wou, 399.
Wou-yuan-lao-wang-kie, 400.

Yaçovardhana, 189.
Yaçovarman I, 8, 167, 177, 189-199, 202, 229, 234.
Yaçovarman II, 276, 286, 303.
Yadanabon, 281, 282.
Yajn'avarâha, 200.
Yang Kien, 121.
Yang Mah, 98, 99, 103.
Yang Wei-si-cha, 402.
Yat (Chao Ponhea), 394, 397.
Yazathinkyan (ministre), 308.
Yazathinkyan (de Myin-saing), 325, 350.
Ye-hei-mi-che, 335.
Yesu Timour, 325.
Yiba, 348, 349, 376.
Yi-k'o-mou-sou, 335, 339.
Yin-k'ing, 409.
Yi-tsing, 57, 62, 126, 131, 132, 134, 138, 141-143, 146, 151, 223, 295, 341.
Yong-lo, 402, 407.
Yot Kèo, 373.
Yuan, 317.
Yung-k'iang, 179.

Zeyatheinkha, 300, 307.
Zo-moun-nit, 352.
Zo-nit, 352.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

III. — NOMS ET TERMES RELIGIEUX

Akshobhya, 333.
Amoghapâça, 315, 337, 386, 405.
Aran'n'ika, 347, 348.
Arî, 181, 252, 253.
Avalokiteçvara, 315.

Bakô, 379.
Bhadrâdhipatîçvara, 164.
Bhadreçvara (Cambodge), 115, 193, 198.
Bhadreçvara (Champa), 85, 86, 121, 122, 157, 396.
Bhâgavata, 193.
Bhagavatî, 211.
Bhairava, 333, 404.
Bhaishajyaguru, 297.
Bhaṭara Guru, 153.
Bhikshu, 126, 232.
Bodhisattva, 207, 243, 292, 294, 295.
Bouddhisme, 25, 48, 74, 85, 88, 109, 110, 126, 127, 133, 137, 146, 155, 156, 165, 166, 199, 201, 206, 207, 214, 218, 219, 229, 232, 247, 252, 253, 265, 266, 275, 276, 291, 292, 320, 321, 333, 366, 386, 415-418, 421.
Bouddhisme singhalais, 2, 64, 109, 299, 329, 347, 354, 363, 375, 379, 417, 418, 421.
Brahmâ, 197.
Brahmanes, 47-51, 62, 200, 201, 204-207, 232, 266, 292, 353, 354, 356, 368, 379, 421.
Buddha (images du), 23, 37-39, 40, 48, 59, 78, 85, 93, 94, 107, 110, 126, 133, 151, 199, 267, 292, 293, 301, 310, 337, 353, 357, 377, 378.
Buddhapâda, 366.
Buddharâja, 295.

Çaiva, 193, 247.
Çakabrâhmaṇa, 83.
Çâkyamuni, 357.
Çambhubhadreçvara, 122.
Chafiyite, 384.
Chakratîrthasvâmin, 104.
Chao ku, 357.
Çikharîçvara, 193.
Çiva, çivaïsme, 48, 91, 106, 110, 115, 119, 126, 148, 153, 157, 173, 188, 189, 193, 197-201, 204-207, 216, 219, 247, 275, 283, 314, 315, 333, 379, 415, 421.
Çiva-Buddha, 166, 206, 333, 400.
Çivalinga, 233.
Çiva-Umâ, 85, 86.

Devarâja, 171-178, 190, 191, 195, 197-199, 204, 229, 233, 295.
Devî, 188, 208.
Dharma, 207, 213.
Dîpankara, 38, 45, 48.
Dîpavalî, Dîvalî, 348.

Gandharva, 174.
Garuḍa, 208, 248, 269.
Giriça, 106, 119, 151.
Girîndra, 314.

Harihara, 106, 107, 126, 207, 387.

Îçânabhadreçvara, 213, 258, 306.
Indreçvara, 189, 192, 204.
Islam, 2, 3, 64, 338, 341, 363, 383-385, 397, 401, 403, 407, 408, 410, 418-422. V. Musulmans.
Jayabuddhamahânâtha, 296.
Jayavarmeçvara, 294.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Kâlachakra, 333, 386, 404.
Kamrateng jagat ta râja, ta râjya, 171, 196, 204.
Kathin, 347, 348.
Khap'ung (P'ra), 347.
Krishna, 268, 274.

Lakshmî, 207, 248.
Lakshmîndralokeçvara, 210.
Linga, 48, 86, 106, 107, 110, 118, 126, 152-154, 157, 172-175, 189, 191, 192, 196-198, 204, 233, 288, 295, 306, 353, 357.
Lokanâtha, 243.
Lokeçvara, 147, 159, 162, 166, 201, 243, 291, 294, 295, 337, 386.

Mâdhyamika, 88.
Mahâbrâhmana, 247.
Mahâyâna, 88, 146, 151, 154, 157, 162, 165, 166, 181, 199, 210, 232, 243, 254, 279, 291, 363, 415, 421.
Maheçvara, 106, 247.
Manjuçrî, 155, 166, 385.
Mukhalinga, 107.
Mûlasarvâstivâdin, 133, 146, 151.
Musulmans, 316, 338, 340, 364, 401, 408, 410, 418. V. Islam.

Nandin, 119.

Pâçupata, 126, 193.
Padmapâni, 148, 165.
Pâncharâtra, 126, 193.
Pârvatî, 207.
Pa-sseu-wei, 357.
Po-lai, 357.
P'o-to-li, 114.
P'ra Bang, 375.
Prajn'âpâramitâ, 199, 294, 314.
P'ra Sihing (on Sing), 377.
Preah, 357.
Pûrvatathâgata, 293.
Pûtikeçvara, 157.

Râjendrabhadreçvara, 198.
Râjendravarmadeveçvara, 198.
Râjendravarmeçvara, 198.
Râjendraviçvarûpa, 198.
Râjendreçvara, 197, 204.
Rishi, 247.

Sakabrâhmana, 83.
Samantamukha, 295.
Sârvâstivâdin, 146, 165.
Sâttvata, 193.
Siddha° ou Siddhiyâtrâ, 143, 210.
Sogata, 247.
Sthavira, 232.
Sûrya, 83, 107.

Tântrisme, 146, 151, 166, 174, 181, 218, 220, 254, 333, 363, 386, 404.
Tapasvin, 193, 232, 357.
Târâ, 154, 166, 243.
Tchen-t'an, 357.
Tch'ou-kou, 357.
Theravâda, 133, 151, 252-255, 281.
Tribhuvanamaheçvara, 199.
Tribhuvaneçvara, 196.
Trimûrti, 86, 155, 192.
Tripurântaka, 148.
Triratna, 155.
Tumburu, 174.

Umâ, 197, 198.

Vajrapâni, 148, 165, 199.
Vajrayâna, 156, 166.
Vaprakeçvara, 91.
Vishnu, vishnouisme, 83, 104, 106, 107, 110, 123, 126, 149, 193, 197, 198, 205-207, 232, 234, 248, 274, 275, 284, 397, 421.
Vrâtyastoma, 49.

Yaçodhareçvara, 192, 204.
Yogâchâra, 146, 201.
Yogin, 232.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

IV. — TEXTES

Abhidhammatthasangaha, 299.
Abhidharma, 368.
Âdiparva, 248.
Amaramâlâ, 156.
Arjunavijaya, 400.
Arjunavivâha, 248, 316.
Arthaçâstra, 36, 52, 422.

Baudhâyana (dharmaçâstra), 62.
Bhâratayuddha, 284.
Bhârgaviya (dharmaçâstra), 279.
Bhîshmaparva, 248.
Bodhivaṁsaṭîkâ, 307.

Châmadevîvaṁsa, 231.
Ch'ieng Mai (Chronique de), 375.
Çiraçch'eda, 171, 174.
Çivaçâsana, 248.

Dhammavilâsa Dhammathat, 299.
Dharmaçâstra, 36, 52, 62, 279, 422.

Gaṇḍavyûha, 156.

Harivaṁça, 284, 422.
Hmannan Yazawin, 252.

Inao, 284.

Jâtaka, 36, 45, 57, 265.
Jâtakamâlâ, 156.
Jinakâlamâlinî, 231, 307, 310, 348, 375-377.

Kâmaçâstra, 52.
Karmavibhanga, 156.
Kṛishṇâyana, 268, 316, 401.
Kunjarakarṇa, 316.

Lalitavistara, 156.
Leang (Histoire des), 69, 71, 72, 81, 86, 90, 95, 97, 98, 101, 104, 106.
Ling wai tai ta, 280, 290, 300, 302, 312.

Mahâbhârata, 79, 83, 127, 248, 284, 422.
Mahâvaṁsa, 241, 310.
Man Chou, 179.
Manu (Lois de), 351, 422.
Martaban (Histoire de), 364.
Milindapañha, 73, 241.
Ming (Histoire des), 393-396, 400, 402, 405-407, 409-411.
Mûlasâsana, 231.

Nâgarakṛitâgama, 314, 332, 333, 399, 400.
Nâradîya (dharmaçâstra), 279.
Nayottara, 171, 174.
Niddesa, 36, 37, 73, 94.
Nit'an Khun Borom, 373-374.

Pararaton, 314, 333-335, 402.
Pârthayajn'a, 316.
Périple de la Mer Erythrée, 40, 56.
P'ongsavadan, 374.
Purâṇa, 36, 127, 422.
Purushadaçânta, 400.

Râjâdhirâja, 364.
Râjanîti, 422.
Râmâyaṇa, 36, 92, 127, 218, 401, 422.

Saddanîti, 281.
Sammoha, 171, 174.
Sang hyang kamahâyânikan, 156, 218.
Sankhepavaṇṇanâ, 299.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Sing-tch'a cheng-lan, 407.
Smaradahana, 283.
Song (Histoire des premiers), 95, 97.
Song (Histoire des), 223, 224, 239, 240, 242, 250, 266, 267, 269, 270, 273, 275, 283, 300, 301.
Souei (Histoire des), 113, 114, 127.
Sutasoma, 400.
Suttaniddesa, 299.

T'ai p'ing yu lan, 101.
T'ang (Ancienne histoire des), 119, 122, 124, 148, 179.
T'ang (Nouvelle histoire des), 94, 113, 119, 123, 131, 137, 138, 148, 179, 182, 214.
Tao yi tche lio, 369, 370, 380, 383, 404.
Tchou fan tche, 300, 304, 312, 369.
Traibhûmikathâ, 368.
Traiph'um P'ra Ruang, 368.
Trois Royaumes (Histoire des), 76,79.
Ts'i méridionaux (Histoire des), 71,99, 100, 106.
Tsin (Histoire des), 78, 81.

Vâyupurâna, 92.
Veda, 292, 368.
Vibhanga, 108.
Vinâçikha, 171, 174.
Vinaya, 368.
Virâṭaparva, 248.
Vṛittasanchaya, 302.

Wagaru Dhammathat, 351.

Ying-yai cheng-lan, 401, 407-409.
Yogâchâryabhûmiçâstra, 147.
Yuan (Histoire des), 321, 338, 340, 343, 345, 364, 369, 389.

V. — GLOSSAIRE

bnam, 68.
çailarâja, 68.
chakravartin, 171-173.
chandan, 82, 97.
ch'âyânaṭaka, 26.
chŏ-mo-ling, 128.
çreshṭhin, 356.
çûdra, 51.
dalmâk, 68.
dhanada, 135.
dmâk, 68.
fan, 71, 79.
jan-lo-leou, 128.
kamṭvan, 228, 229, 232.
kan-lan, 86.
kan-man, 90.
karmika, 135.
kaula, 51.
khpong, 347.
khun, 329.
kia-li-mi-kia, 135.
ki-pei, 86, 90, 128.
kiu-lo-mo-ti, 135.
kola, 57.
kolandia, 57.
k'ouen-louen-tan, 57.
kou-lo-yeou, 128.
kraton, 215.
kshatriya, 47-49, 114, 204.
kulapati, 135.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

kurung bnam, 68.
lukkhun, 330.
mahânâvika, 88.
mai-tsie, 359.
mrateng, 356.
nâgarî (et pré-nâgarî), 59, 155, 190, 193.
nâyaka, 135.
na-ya-kia, 135.
ngan-ting, 356.
noyan, 255.
pandita, 356.
pan-k'i, 356.
parvatabhûpâla, 68.
pasan, 347.
pati, 135.
pa-ting, 356.
pe-tie, 128.
p'o-ho-to-ling, 128.
p'o khun, 329.
po-ti, 135.
râjakuṭî, 190.
sâdhukâra, 135.
san-pa, 360.
sârdhakâra, 135.
sârvabhauma, 115.
sa-t'o-kia-lo, 135.
sen-mou, 359.
siang-kao-ping, 128.
siuan-wei-che, 327.
sseu-la-ti, 356.
t'ai, 330.
taval, 382.
t'o-na-ta, 135.
trîvaṃça, 51.
tuan, 228.
vishakanyâ, 215.
wayang, 26, 31.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 48, note 1. — Ajouter : R. HEINE-GELDERN, *Conceptions of State and Kingship in Southeast Asia*, Far Eastern Quarterly, II, 1, nov. 1942, pp. 15-30.

P. 83. — Parmi les indices de rapports entre le Founan et le monde iranien, il convient de mentionner le nom (ou le titre) de *kieou-tch'eou-lo* (p. 100) qui correspond peut-être à *kujula*. — Cf. aussi R. HEINE-GELDERN, *The drum named Makalamau*, India Antiqua (Mél. Vogel), Leyde, 1947, pp. 167-179.

Pp. 132 et 134. — Je dois à l'obligeance du regretté Paul PELLIOT, les traductions suivantes des passages du *Souei Chou* d'où Ma Touan-lin a tiré ses renseignements sur le Tchen-la et le Tch'e-t'ou.

TCHEN-LA

« Tous les trois jours, le roi donne audience. Il s'assied sur un lit aux cinq parfums et aux sept joyaux. Au-dessus (du lit) on a dressé un baldaquin précieux. Les poteaux de ce baldaquin sont faits avec du bois veiné, et les parois en sont en ivoire et placage d'or ; la forme en ressemble à celle d'une chambrette. (Au fond) on suspend un nimbe d'or. Tout cela est comme au Tch'e-t'ou. En avant il y a un (ou des) brûle-parfums. Deux hommes se tiennent sur les côtés. Le roi revêt... ».

TCH'E-T'OU

« (Le roi du Tch'e-t'ou) habite la ville murée de Seng-tche (ou Seng-k'i ?), dont les portes sont triples, chacune étant à environ 100 (doubles) pas de la précédente. Sur chacune de ces portes on a peint l'image de génies volants, de rishi et de bod-

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

hisattva, et on a suspendu des fleurs d'or, des clochettes et des touffes de poils. Plusieurs dizaines de femmes, ou bien font de la musique, ou bien tiennent en main des fleurs d'or. On a en outre paré quatre femmes dont le visage et les ornements rappellent les lutteurs au vajra (*vajradhara*) qui sont sur les côtés des stûpa bouddhiques ; elles se tiennent de chaque côté de la porte (principale). Les (deux) qui sont en dehors de la porte tiennent en main des armes ; les (deux) qui sont à l'intérieur de la porte ont en main un chasse-mouches blanc. Des deux côtés de la route on a suspendu un filet blanc garni de fleurs. Les appartements du palais royal sont tous à étage et ont leurs portes au nord. (Le roi) s'assied face au nord. Il a pour siège une couche à triple épaisseur, est vêtu d'étoffe « rouge d'aurore », coiffé d'un diadème d'or, et porte sur lui des colliers de joyaux variés. Quatre filles sont debout à sa droite et à sa gauche. Sa garde est de plus de cent femmes. Derrière la couche royale on a fait une niche de bois, qui est plaquée d'or, d'argent et de cinq bois odorants. Au fond de la niche on a suspendu un nimbre d'or. Des deux côtés de la couche on a en outre fixé dans le sol deux miroirs d'or. Devant chaque miroir est disposé un brûle-parfums d'or. En avant de tout cela, il y a un seul bœuf couché en or, et en avant du bœuf on a fixé en terre un dais précieux. A droite et à gauche des dais sont des flabella précieux. Plusieurs centaines de brahmanes sont assis sur deux rangs à droite et à gauche et se faisant face ».

Pp. 154-160, 184, 185. — Dans un article intitulé *The Çailendra interregnum*, publié dans India Antiqua (Mél. Vogel), Leyde, 1947, pp. 249-253, F.H. van Naerssen essaye de prouver que ce n'est pas Panangkaran qui est, dans l'inscription de Kalasan, qualifié d'« ornement de la dynastie Çailendra », mais un souverain anonyme dont Panangkaran, descendant de Sanjaya, recevait et exécutait les ordres. Le texte de l'inscription autorise en effet cette nouvelle interprétation qui ouvre de nouveaux horizons sur l'époque Çailendra dans l'île de Java et résoudrait les difficultés suscitées par l'inscription de Kedu de 907.

P. 221. — A propos de *Sribuza*, M. Sauvaget, Professeur d'histoire du monde arabe au Collège de France, veut bien me signaler que « la prétendue dénomination sous laquelle les Arabes auraient connu l'empire de Çrîvijaya, *Sribuza*, n'existe pas : la graphie arabe *Srbza*

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

est à interpréter, selon le plus ancien système arabe de transcription (dans lequel le *v* étranger est rendu par *b*, et *j* par *z*; on en a bien d'autres exemples), *Srvja*. Elle transcrit en fait exactement, mais bien entendu sans notation des voyelles, *Çrîvija(ya)*; l'omission de la dernière syllabe peut être accidentelle, mais peut aussi avoir été volontaire, car la syllabe *-ya* a pu être prise pour la désinence arabe *-ya* qui n'avait pas là sa place.

P. 231, ligne 12. — La lecture *Jîvaka* a peut-être pour origine une source écrite ou une tradition orale dans laquelle le roi de Ligor était qualifié de *Jâvaka*, comme l'est Chandrabhânu dans le *Mahâvamsa* (p. 310).

P. 271, ligne 3. — Au lieu de Düöng Anh-*nha*, lire *-nhe*.

P. 286, note 1. — B.R. Chatterji a consacré un article à *Jayavarnan VII, the last of the great monarchs of Cambodia*, dans Proceedings of Indian History Congress, Calcutta, 1939, p. 377-385.

P. 335, ligne 24. — M. Hambis veut bien me faire savoir que la transcription chinoise *Yi-k'o-mou-sou* ou *Ye-hei-mi-che* représente un original *Yighmiš*.

P. 380. — Voici une traduction du passage du *Tao yi tche lio* relatif au « Tchen-la le riche », due à Paul Pelliot et plus exacte que celle de W.W. Rockhill.

« La porte qui est au sud du *tcheou* est le véritable centre de l'activité commerciale. Il y a une enceinte murée de plus de 70 li de pourtour. Un fleuve de pierre entoure (la muraille); il est large de 10 *tchang*. Les éléphants de guerre sont au nombre de plus de 400.000. Les bâtiments (du) palais sont en tout plus de trente, d'une extrême richesse. On les a ornés de murs d'or, et le sol en est d'argent dont on a fait des briques. On (y) a placé un fauteuil aux sept joyaux pour l'usage du souverain. Les grands s'asseoient tous sur des tabourets d'or. Il y a une (grande) réunion annuelle où on dispose et présente des singes de jade, des paons en or, des éléphants blancs à six défenses, des rhinocéros à trois cornes et à pieds d'argent, et on range

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

en avant dix lions d'or. Sur une terrasse de bronze on a disposé douze tours d'argent, qui sont gardées par huit éléphants de bronze. Pour la nourriture et la boisson (du prince) (lors de cette fête ?), on se sert toujours de plateaux à thé en or, de vases (en or), de tasses d'or, pour contenir les objets et les employer. En dehors (du palais) est ce qu'on appelle le « *tcheou* des cent tours » ; on (y) a fait cent stûpa d'or, l'un d'entre eux fut heurté par un chien ; aussi n'en a-t-on pas achevé la flèche. Il y a ensuite ce qu'on appelle le Lac Ma-sseu-lou, où on a à nouveau construit cinq stûpa ; la pointe en est d'or jaune. Il y a ensuite ce qu'on appelle la Maison du Buddha Sang-hiang (Sang-hiang-fo-chö) ; on y a fait un pont de pierre revêtu d'or qui a plus de 40 *tchang*. Tel est ce que le dicton appelle « le Cambodge riche et noble ».

Pp. 71, n. 1, 77, n. 2 et passim. — L'article de R. Stein sur les antécédents du Champa a paru en 1947 sous le titre *Le Lin-yi, sa localisation, sa contribution à la formation du Champa et ses liens avec la Chine*, dans « Han-hiue », Bulletin du Centre sinologique de Pékin, vol. II. — Il y a aussi lieu de consulter cet important travail pour la question du *k'ouen louen* (p. 27).

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS SUR LES SYNCHRONISMES CHINOIS I

INTRODUCTION 1

I. Le pays et les habitants 5

1. Aperçu géographique. — 2. La préhistoire. — 3. La civilisation austro-asiatique. — 4. Esquisse ethnologique.

II. L'hindouisation 33

1. Définition de l'hindouisation. — 2. Les premiers témoignages sur l'hindouisation de l'Inde extérieure. — 3. Les causes de l'expansion hindoue. — 4. Le mode de formation des premiers établissements hindous. — 5. Les points de départ et les voies de l'expansion hindoue. — 6. Le degré de pénétration de la civilisation hindoue dans les sociétés autochtones.

III. Les premiers royaumes hindous (*des origines au milieu du IVe siècle*) 67

1. Les débuts du Fou-nan (Ier siècle ap. J.-C.). — 2. Les Etats hindous de la Péninsule Malaise dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. — 3. Le Fou-nan (IIe-IIIe siècles). — 4. Les débuts du Champa : le Lin-yi (de la fin du IIe au milieu du IVe siècle).

IV. La seconde hindouisation de l'Indochine et de l'Insulinde (*du milieu du IVe au milieu du VIe siècle*) 81

1. Le Fou-nan : règne de l'Hindou Tchan-t'an (357). — 2. Le Champa : les premières inscriptions sanskrites de Bhadravarman (3e quart du IVe siècle). — 3. Les Etats de la Péninsule Malaise et de l'Insulinde du IVe au VIe siècle. — 4. La recrudescence de l'émigration hindoue et la seconde hindouisation du Fou-nan au Ve siècle. — 5. Le Champa de la fin du IVe siècle à 472. — 6. Les derniers rois du Fou-nan (480-550) et le Champa (484-529). — 7. Les plus anciens témoignages concernant les Pyus de l'Irawadi et les Môns du Ménam.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

V. Le démembrement du Fou-nan (*du milieu du VIe à la fin du VIIe siècle*). 113

1. La fin du Fou-nan et les débuts du Cambodge ou Tchen-la (550-630). — 2. Le Champa de 529 à 686. — 3. Le Cambodge préangkorien (635-685). — 4. Le royaume môn de Dvâravatî. — 5. Le royaume pyu de Çrîkshetra. — 6. Les Etats de la Péninsule Malaise au VIIe siècle. — 7. L'Insulinde : le Ho-ling à Java et le Malâyu à Sumatra.

VI. L'essor de Çrîvijaya, la sécession au Cambodge et l'apparition des Çailendras à Java (*de la fin du VIIe au début du IXe siècle*). 141

1. Les débuts du royaume de Çrîvijaya (fin du VIIe siècle). — 2. La division du Cambodge : Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau (début du VIIIe siècle). — 3. Dvâravatî et Çrîkshetra au VIIIe siècle. — 4. Java : Sanjaya (732) et les Çailendras bouddhistes (fin du VIIIe siècle). — 5. Le Cambodge : les deux Tchen-la (seconde moitié du VIIIe siècle). — 6. Le Champa méridional ou Houan-wang (seconde moitié du VIIIe siècle). — 7. La Birmanie : conquête par le Nan-tchao (vers 760) et décadence de Prome. — 8. L'expansion du bouddhisme Mahâyâna au VIIIe siècle.

VII. Fondation de la royauté angkorienne. Les Çailendras à Sumatra (*trois premiers quarts du IXe siècle*). 167

1. Les débuts de la royauté angkorienne : Jayavarman II (802-850). — 2. Le Champa méridional : Pân*d*uranga de 802 à 850. — 3. La Birmanie : royaumes de P'iao et de Mi-tch'en ; fondation de Pegu (Ha*m*savatî) en 825 et de Pagan (Arimaddanapura) en 849. — 4. La Péninsule Malaise. — 5. Les Çailendras à Java et à Sumatra de 813 à 863.

VIII. Epanouissement de la royauté angkorienne et de Çrîvijaya (*de la fin du IXe au début du XIe siècle*). 187

1. Les débuts de la royauté angkorienne (877-1001). — 2. La dynastie chame d'Indrapura. — 3. Le royaume javanais de Matarâm. — 4. Le San-fo-ts'i ou royaume sumatranais de Çrîvijaya. — 5. La Birmanie.

IX. Trois grands rois : Sûryavarman I au Cambodge, Airlanga à Java, Anôratha en Birmanie (*trois premiers quarts du XIe siècle*). 227

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

1. Le Cambodge : Sûryavarman I (1002-1050) et l'expansion vers l'Ouest ; Udayâdityavarman II (1050-1066). — 2. Le Champa de 1000 à 1074. — 3. Çrîvijaya et ses relations avec les Cholas de Tanjour (1003-1030). — 4. Java : Airlanga (1006-1049). — 5. Çrîvijaya et les Cholas (1067-1069). — 6. La Birmanie : Anôratha (1044-1077).

X. La dynastie cambodgienne de Mahîdharapura, la dynastie birmane de Pagan et le royaume javanais de Kadiri (*fin du XIe et trois premiers quarts du XIIe siècle*) 257

1. Le Cambodge : les premiers rois de la dynastie de Mahîdharapura (1080-1112). — 2. Le Champa de 1074 à 1113. — 3. La Birmanie : les rois de Pagan, successeurs d'Anôratha (1077-1112). — 4. L'Insulinde de 1078 à 1109. Le royaume de Kadiri. — 5. Le Cambodge : de l'avènement de Sûryavarman II (1113) à la prise d'Angkor par les Chams (1177). — 6. Le Champa de 1113 à 1177. — 7. La Birmanie de 1113 à 1173. — 8. L'Insulinde de 1115 à 1178. Le royaume de Kadiri.

XI. L'apogée du Cambodge, l'introduction en Birmanie du bouddhisme singhalais, et le royaume javanais de Singhasari (*dernier quart du XIIe et deux premiers tiers du XIIIe siècle*)..... 285

1. Le Cambodge : Jayavarman VII (1181-ca. 1218) et l'annexion du Champa. — 2. La Birmanie : Narapatisithu (1173-1210) et l'introduction du bouddhisme singhalais. — 3. L'Insulinde à la fin du XIIe siècle : affaiblissement de Çrîvijaya (Palembang) au profit de Malâyu (Jambi). — 4. Le Cambodge dans la première moitié du XIIIe siècle. — 5. Le Champa : fin de l'occupation khmère (1220-1257). — 6. La Birmanie : les derniers rois de Pagan (1210-1274). — 7. Çrîvijaya à la veille de son démembrement (1225-1270). — 8. Java : fin du royaume de Kadiri (1222) et débuts du royaume de Singhasâri jusqu'en 1268.

XII. Les répercussions des conquêtes mongoles (*dernier tiers du XIIIe siècle*)..... 317

1. Les T'ais. — 2. Le Cambodge : échec d'une tentative mongole en 1282. — 3. Le Champa : l'invasion mongole (1283-1285). — 4. La Birmanie : de 1271 à la prise de Pagan par les Mongols (1287). — 5. La libération des T'ais du Ménam dans la deuxième moitié du XIIIe siècle : les débuts

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

du royaume de Sukhôt'ai (env. 1220-1292). — 6. Java : la fin du royaume de Singhasâri ; l'expédition mongole de 1293 et la fondation du royaume de Mojopahit. — 7. Sumatra et ses dépendances à l'époque de Marco Polo ; les débuts de l'Islam. — 8. Le royaume t'ai de Sukhôt'ai : Râma K'amhèng. — 9. Le royaume t'ai de Lan Na : fondation de Ch'ieng Mai (1296). — 10. Les T'ais en Birmanie. — 11. Le Cambodge : relation de Tcheou Ta-kouan (1296). — 12. Le Champa à la fin du XIIIe siècle.

XIII. Le déclin des royaumes hindous dans la première moitié du XIVe siècle 363

1. La fin du royaume t'ai de Sukhôt'ai et la fondation d'Ayuth'ya (1350). — 2. La fondation du royaume laotien de Lan Ch'ang (1353). — 3. Le royaume t'ai de Lan Na. — 4. La Birmanie sous la domination des T'ais. — 5. Le Cambodge : les derniers rois mentionnés dans l'épigraphie. — 6. Le Champa. — 7. La Péninsule Malaise et Sumatra : progrès de l'Islam. — 8. Java : le royaume de Mojopahit jusqu'à l'avènement de Hayam Wuruk (1350).

XIV. La fin des royaumes hindous : du milieu du XIVe siècle à la prise de Malacca par les Portugais (1511) 391

1. Le Cambodge de 1350 à l'abandon d'Angkor (milieu du XVe siècle). — 2. Le Champa de l'avènement de Chê Bông Nga (1360) à l'abandon définitif de Vijaya (1471). — 3. Java : de l'avènement de Hayam Wuruk = Râjasanagara (1350) à la fin du royaume de Mojopahit (env. 1520). — 4. Sumatra : les héritiers de l'ancien royaume du Mahârâja au XIVe siècle. — 5. Malacca : de sa fondation en 1403 à sa prise par les Portugais en 1511.

CONCLUSION 413

INDEX 425

ADDITIONS ET CORRECTIONS 459

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

Imp. F. BOISSEAU, Rue du Taur, 34 - TOULOUSE (France)
C. O. L. N° 21.2441 - N° d'impression 28-1947
Dépôt légal, 1er trimestre 1948
N° d'édition 280

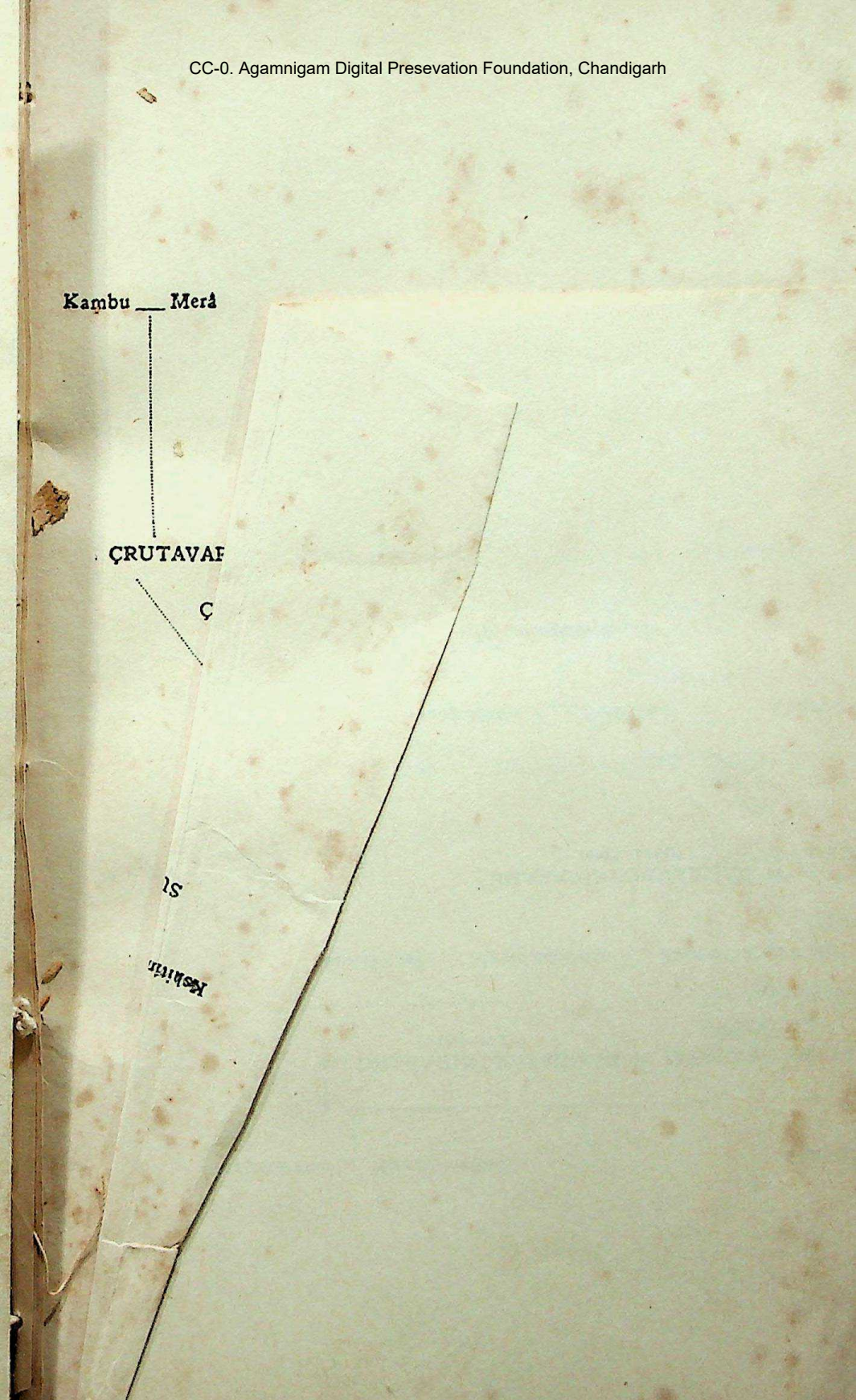
CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh



CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

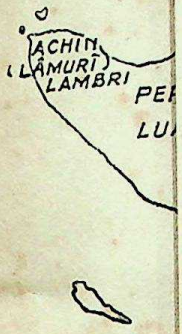
CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

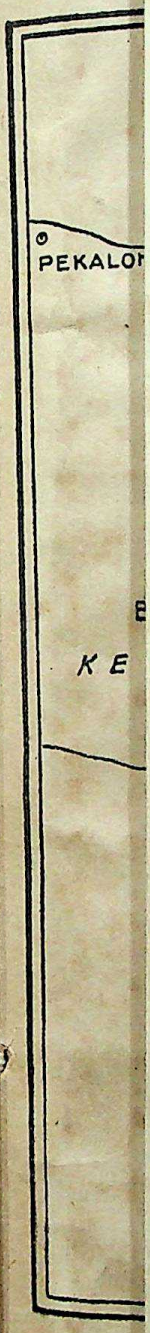
CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh



CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh



) fr.
fr.
LS
) fr.
0 fr.
0 fr.
0 fr.
0 fr.
ALE
0 fr.
LO-
00 fr.
AISE
HLO-
50 fr.
50 fr.

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

HISTOIRE DU MONDE (suite

TOME VII : **CHRETIENTE ET ISLAM**

*1) **Le monde musulman et byzantin jusqu'aux croisades**, par MM. GAUDEFROY-DEMOMBYNES et PLATONOV — 400 fr.

*2) **La Chrétienté médiévale**, par M. FLICHE, *professeur à l'Université de Montpellier* ..... — 350 fr.

TOME VIII : **L'INDE ET LA CHINE MEDIEVALES ET LES MONGOLS**

*1) **L'Inde du VIIe au XVIe siècle**, par M. Ishwari PRASAD, *professeur à l'Université d'Allahabad* ..... — 500 fr.

2) **Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie**, par M. G. CŒDES, *directeur honoraire de l'Ecole française d'Extrême-Orient.*

*3) **L'Empire mongol** (1re phase) par M. R. GROUSSET, *de l'Académie Française* ..... — 450 fr.

*3 bis) **L'Empire mongol** (2e phase) : **Timour et les Timourides**, par M. BOUVAT, *secrétaire de la Société Asiatique.* — 350 fr.

4) **La Russie Moscovite**, par M. PLATONOV ..... — 350 fr.

TOME IX : **L'AMERIQUE PRE-COLOMBIENNE**

Par M. le Colonel LANGLOIS ..... — 500 fr.

TOMES X et XI : **INTRODUCTION : POLITIQUE MONDIALE 1492-1757**

Par M. E. CAVAIGNAC ..... — 150 fr.

TOME X : **L'HEGEMONIE EUROPEENNE, PERIODE ITALO-ESPAGNOLE**

Par M. VANDER LINDEN, *professeur à l'Université de Liège* — 400 fr.

TOME XI : **L'HEGEMONIE EUROPEENNE, PERIODE FRANÇAISE**

Par M. DEPREAUX.

TOME XII : **L'HEGEMONIE EUROPEENNE, PERIODE ANGLO-ALLEMANDE**

*1) **Le Monde anglo-saxon au XIXe siècle**, par M. VAUCHER, *professeur à l'Université de Londres* ..... — 250 fr.

*2) **L'Empire allemand**, par M. VERMEIL, *professeur à l'Université de Strasbourg* ..... — 250 fr.

TOME XIII : **LA CIVILISATION EUROPEENNE**

*1) **Les Arts plastiques**, par M. S. ROCHEBLAYE..

*2) **La Musique**, par M. L. CHEVAILLIER.....

*3) **Les Sciences exactes**, par M. J. PERES, *l'Université d'Aix-Marseille*.....

*4) **La Chimie**, par M. H. METZGER, *docteur de l'U*

.....

ie, par M. L. AMBARD, *professeur*

ourg.....

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

E. de BOCCARD, Editeur. — 1, Rue de Médicis, PARIS

L'AGRICULTURE
A TRAVERS LES AGES

Pour la première fois paraît une histoire complète d l'Agriculture à travers les âges.

Cet ouvrage qui comportera cinq gros volumes, dor détail ci-dessous, a sa place marquée non seulement d les bibliothèques publiques mais dans toutes les bibl thèques des Sociétés d'Agriculture et de toutes les pe sonnes qui s'intéressent aux questions agricoles.

Tome I — E. SAVOY

LES PROLÉGOMÈNES

600

Tome II — E. SAVOY

Première Période :

DE HAMMOURABI A LA FIN DE L'EMPIRE ROMAIN

500 f

Tome III — R. GRAND

LE MOYEN AGE

(sous pres

Tome IV — E. SOREAU

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

(sous press

Tome V

DU XIXe SIÈCLE A NOS JOURS

(en préparat

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Agamnigam Digital Presevation Foundation, Chandigarh

CC-0. Kalanidhi Digital Preservation Foundation, Chandigarh